DE LA

GENERATION DES VERS

DANS LE CORPS DE L'HOMME,

DE LA NATURE ET DES ESPECES de cette maladie ; des Moyens de s'en préſerver & de la guérir.

TROISIE'ME EDITION,

Conſidérablement augmentée, & formant un Ouvrage nouveau, avec Figures.

PAR M. ANDRY, CONSEILLER DU ROY, Lecteur & Profeſſeur en Médecine au Collége Royal, Docteur Régent, & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, &c.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { la Veuve ALIX, au-deſſus de la rue des Noyers, au Griffon. / LAMBERT & DURAND, à la Sageſſe & à ſaint Landry. } rue ſaint Jacques.

M. D. CC. XLI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

BIBLIOTHEQUE

De la génération des vers dans le corps de l'homme de la nature et des espèces de cette maladie ; des moyens de s'en préserver et de la guérir (3e édition)

Nicolas Andry de Boisregard



Veuve Alix ; Lambert et Durand, Paris, 1741

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

Vermiculi vivos nos torquent, & mortuos consumunt, ut verè. Job. Cap. VIII. v. 5. *Caro mea undique verminosa est*. Thom. Barth. Acta Med. & Philosoph. T. V[1].

Les Vers nous tourmentent pendant notre vie, & nous consument après notre mort : ce qui confirme bien la parole de Job, *chap. VIII. v. 5*. MA CHAIR N'EST QUE POURRITURE. *Thom. Barth. Act. de Med. & de Philosoph. T. V.*

1. ↑ Ce passage n'est pas dans la Vulgate, selon les mêmes termes que le cite ici Bartholin. Elle porte : CARO MEA REPLETA EST PUTREDINE, MA CHAIR EST PLEINE DE POURRITURE. Mais l'Hébreu porte : MA CHAIR EST CHARGÉE DE VERS ; *& la Version des Septante*, MON CORPS EST COUVERT DE POURRITURE ET DE VERS.

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE
PRÉFACE
CRITIQUE DE M. HECQUET
APPROBATIONS
LISTE DES ARTICLES À RÉFORMER DANS LA PRÉCÉDENTE ÉDITION

TABLE
DES CHAPITRES ET ARTICLES
du premier Tome.

CHAPITRE I. *Ce que c'est que Ver*,
CHAP. II. *Comment s'engendrent les Vers dans le corps de l'homme,*
CHAP. III. *Des différentes espéces de Vers qui s'engendrent dans le corps de l'homme ; & par occasion, de quelques-unes de celles qui se produisent dans les Minéraux, dans les Végétaux, & dans les Animaux,*
ARTICLE I. *Des Vers du corps humain qui naissent hors des intestins,*

ART. II. *Des Vers des intestins*,
ART. III. *Des différentes formes que prennent les Vers dans le corps humain,*
CHAP. IV. *Des effets des Vers dans le corps humain,*
ART. I. *Effets des Vers qui naissent hors des intestins,*
ART. II. *Des effets des Vers qui sont dans les intestins*,
Première Observation,
II. *Observation*,
III. *Observation*,
IV. *Observation*,
V. *Observation*,
VI. *Observation*,
VII. *Observation*,
VIII. *Observation communiquée à l'Auteur par Monsieur le Procureur Général Joli de Fleury,*
Question si la Peste est causée par les Vers,
Si la rage a pour cause les Vers,
CHAP. V. *Des signes des Vers,*
ART. I. *Des signes des Vers qui sont ailleurs que dans les intestins,*
ART. II. *Des signes des Vers qui sont dans les intestins*,
S*ignes du Tænia,*

TABLE
DES CHAPITRES ET ARTICLES
du second Tome.

CHAPITRE VI. *Des moyens de se garantir des Vers*,

CHAP. VII. *De la sortie des Vers, & des prognostics qu'on en doit tirer,*
La personne,
Le temps,
Le lieu,
Les déjections,
Les Vers, morts ou vifs,
Entiers ou rompus,
Enfermés dans les envelopes,
Fondus, ou en état d'être reconnus,
La couleur,
Minces ou épais,
En grande, ou en petite quantité,
CHAP. VIII. *De certains Remedes qu'on a coûtume d'employer contre les Vers des intestins, & qu'il faut éviter,*
Premiére Expérience,
Seconde Expérience,
Troisiéme Expérience,
Quatriéme Expérience,
Cinquième Expérience,
CHAP. IX. *Des Remedes propres contre toutes sortes de Vers du corps humain,*
ART. I. *Remedes contre les Vers exentéraux,*
Contre les Encéphales,
Contre les Rinaires,
Contre les Auriculaires,
Remarque sur une Rélation au sujet des Vers auriculaires,
Suite de la Rélation ci-dessus,
Remarque sur la suite de cette Rélation,
Contre les Dentaires,
Contre les Pulmonaires,
Contre les Hépatiques,
Contre les Cardiaires,
Contre les Sanguins,

Contre les Vésiculaires,
Contre les Elcophages,
Contre les Cutanés,
Contre les Bouviers,
Contre les Umbilicaux,
Contre les Vénériens,
ART. II. *Des Remedes contre les Vers des intestins*,
SECTION I. *Des Remedes internes contre ces Vers*,
Observation importante sur la vertu du Vin contre les Vers des intestins, communiquée à l'Auteur par Mr Baglivi, Medecin de Rome,
Remedes extérieurs ou topiques contre les Vers des intestins,
SECT. II. *Remedes qui tuent & qui chassent les Vers,*
Contre les Vers de la Jaunisse,
Contre les Vers dans la Pleurésie,
Contre les Ascarides,
Contre le Solitaire ou Tænia,
Pour les Enfans à la mammelle,
Pour les Enfans un peu grands,
Remarque sur la Racine de Fougere,
Remarque de Guillaume Fabricius, écrivant à Philibert Sarrazenus,
Réponse de Philibert Sarrazenus à Fabricius.
Autres Remarques de Guill. Fabricius, écrivant à Crafftius,
Remarques d'Olaus Borrigius,
CHAP. X. *Remarques générales sur le traitement des maladies vermineuses, où l'on traite de la purgation,*
Voyez l'Errata.
CHAP. XI. *Sur la maniére dont agissent les Remedes antivermineux,*
Voyez *l'Errata*.
Liste des Remedes contre les Vers,
Réflexions — pratiques sur la quantité extraordinaire des Remedes contre les Vers,

CHAP. XII. *Des précautions à observer quand on fait des Remedes contre les Vers,*

Voyez *l'Errata.*

CHAP. XIII. *Aphorismes sur les Vers,*

CHAP. XIV. *Éclaircissement sur divers endroits de ce Livre,*

Lettre de Mr Nicolas Hartsoeker, de l'Ac. Royale des Sciences, écrite d'Amsterdam à l'Auteur,

Autre Lettre de Mr Hartsoeker à l'Auteur,

Lettre de Mr. Georges Baglivi, Medecin de Rome, à l'Auteur,

Dissertation annoncée, pag. 187 *sur la génération de l'homme par les Vers spermatiques,*

Lettre de Mr. Geoffroy, en réponse à quelques difficultés qui lui ont été faites contre la précédente Dissertation,

Question agitée sous la présidence de Mr Fagon, premier Medecin du Roi, touchant le Tabac, sçavoir si le fréquent usage du Tabac abrege la vie ?

Lettre Latine de Mr. Baglivi,

Table des matieres contenus dans ces deux volumes.

Errata.

Fin de la Table des Chapitres & Articles.

À MESSIRE
GUY CRESCENT
FAGON,
CONSEILLER D'ÉTAT ORDINAIRE,
ET
PREMIER MEDECIN
DU ROY.

MONSIEUR,

VOICI *un Ouvrage qui vous est dû absolument. Quand tous les sentimens de reconnoissance, qui m'attachent à vous, ne me l'apprendroient pas, l'occasion qui me l'a fait composer, suffiroit pour m'en convaincre. C'est la guérison d'un malade, redevable de la vie au soin que j'ai toujours eu de vous étudier. J'avois long-temps regardé comme un problème s'il convenoit de purger au commencement des maladies : Mais je me déterminai bien-tôt, quand j'appris quelle étoit sur cela votre Pratique. Elle me confirma dans la Doctrine d'Hippocrate, qui recommande alors les purgatifs, dès que les humeurs en fougue menacent d'attaquer les principales parties du corps. Je traitois un pleuretique, auquel étoit survenu un transport au cerveau : Le mal commençoit, j'en examinai tous les symptômes ; après avoir remarqué une fermentation violente d'humeurs, je crus qu'il falloit recourir au purgatif. Je le fis, Monsieur, persuadé qu'on ne pouvoit se tromper avec vos maximes, qui sont les fruits d'une si longue expérience, & d'une méditation si profonde. Ce purgatif, pris avant la coction des humeurs, auroit dû, selon quelques gens prévenus, causer la mort au malade : Mais loin de lui ôter la vie, il la lui rendit, en le délivrant d'un Ver plat, long de plus de quatre aunes. C'est de ce Ver, dont je vous présentai l'Estampe il y a plusieurs mois*, MONSIEUR. *Je me souviens que vous me fites l'honneur de me dire à ce sujet, qu'en différentes rencontres vous aviez vu des Vers semblables : Ce qui doit ramener quelques esprits opiniâtres, qui ayant oui parler de celui ci, n'ont pû croire le fait possible. La circonstance de cette guérison est ce qui a donné lieu au Traité que je vous présente : Il ne paroîtra point sans*

votre consentement, MONSIEUR. *Mais j'espère que vous ne me le refuserez pas, quand vous considererez, que je ne cherche en ceci que l'avantage du Public ; car c'est là le principal motif qui peut vous faire agréer un Ouvrage, comme c'est un des principaux motifs de toutes vos actions. En effet*, MONSIEUR, *quand je repasse tout ce que vous faites, je n'y trouve rien qui ne soit une preuve de votre zéle pour l'utilité publique. Si vous travaillez avec tant de constance à l'avancement de la Médecine, c'est que vous ne goûtez pas de douceur plus grande que de contribuer au plus grand bien des Citoyens, en perfectionnant un Art qui ne tend qu'à le leur conserver. Si vous éloignez les imposteurs, ces gens sans aveu, qui, dans une Profession toute charitable, ne songent qu'à contenter leur avarice, c'est que vous souffrez avec douleur, que le Peuple, incapable de discerner par lui même la vérité, soit le jouet, ou, pour mieux dire, la victime du mensonge. Si vous employez l'autorité du Souverain, pour empêcher certaines Facultés du Royaume d'accorder indistinctement des dégrés à quiconque se présente, c'est que vous ne voulez pas qu'on dresse ainsi des piéges à la vie des hommes, en prodiguant à des ignorans les titres d'une Science, qu'ils ne possédent pas. Si l'on vous voit si attentif à conserver la santé du monde la plus précieuse, & confiée à vos soins pour le bonheur de la France, c'est que vous sçavez qu'en vous acquitant d'un devoir si indispensable, vous assurez le repos & le salut de l'Etat. Enfin, si vous protégez avec tant de bonté notre Compagnie, votre vue est de l'animer à rendre ses Ecoles de jour en jour plus florissantes ; vous vous en êtes expliqué*, MONSIEUR, *& c'est le témoignage qu'elle vous a donné elle-même dans ce Remerciment solemnel, que par son ordre j'ai traduit en notre Langue avec tant de plaisir. On peut dire qu'elle remplit avec succès vos intentions : Vous voyez qu'elle s'applique uniquement à former des Médecins sages, éclairés, laborieux, & qui envisagent moins leur intérêt que le soulagement de leurs malades. Aussi,* MONSIEUR, *tout son but est de faire des Médecins capables de vous imiter : Elle ne propose à ses Eleves d'autre modèle que le désintéressement, la générosité, la droiture, les principes de probité & de religion, que l'on remarque en toute votre conduite : Elle leur remet devant les yeux cette élevation de Génie, cette grandeur d'Ame, cette profondeur d'Erudition si honorables au discernement du Prince, qui les a dignement recompensées en vous au gré de tous ses Peuples. Elle leur présente ces sçavantes Théses, où la délicatesse de vos expressions n'ôte rien à la*

solidité de vos pensées, & où l'une & l'autre ensemble prescrivent les régles salutaires d'un Art, qui demande tant de circonspection & de prudence. La derniere de ces Théses, entre autres, m'a paru si achevée, qu'après en avoir cité plusieurs endroits dans mon Livre, je n'ai pu m'empêcher de l'y traduire toute entiere ; non par l'espérance, MONSIEUR, *d'en pouvoir exprimer les beautés, mais par le désir d'en donner au moins une legere idée à ceux à qui le secours des traductions est nécessaire. La Faculté enfin n'a d'autre volonté que la vôtre. Elle vous chérit comme un Protecteur, & vous révere comme son Oracle. Ce que je dis d'elle en général, se peut dire en particulier, de tous ceux qui la composent, ou si quelqu'un de nous étoit assez malheureux pour mériter une exception, le Corps le désavoueroit, & ne le regarderoit plus comme un de ses membres. Je ne cours point ce risque*, MONSIEUR, *car dans le dessein commun de nous former & de nous régler sur vous, si je n'ai pas le talent des autres pour y parvenir, nul au moins n'a plus de vénération & de déférence que moi pour vos sentimens, & pour votre illustre Personne. Je suis avec un profond respect,*

MONSIEUR,

Votre très-humble, très-obéissant & très-obligé Serviteur, ANDRY.

À Paris ce premier Novembre 1699.

RÉPONSE
DE M. LE PREMIER MEDECIN.

À Versailles le 24. Novembre 1699.

MONSIEUR,

Si je ne vous invitois pas à donner promptement au Public, l'utile & sçavant Ouvrage, que vous voulez que j'approuve ; non-seulement je ne répondrois point au Portrait dont vous me flatez, mais je reconnoîtrois fort mal l'honneur que vous me faites de me l'adresser, en m'opposant à celui que l'occasion de ce Traité, & la maniére dont il est composé, doivent faire à votre jugement & à votre érudition. Il n'y a que l'excès des Eloges, dont votre Epître est remplie, qui m'obligeroit à vous prier de la retrancher, si je pouvois m'imaginer que quelqu'un me crût assez vain, pour être capable de me les attribuer. Je les regarde, MONSIEUR, *comme une de ces idées parfaites, ausquelles on aspire sans y pouvoir atteindre ; & je veux bien donner une preuve du zéle que je vous avoue d'avoir pour le bien public, en souffrant que vous proposiez pour exemple, à ceux qui ont envie d'y contribuer, une copie qui me ressemble si peu. Mais je souhaite en même-temps qu'on me connoisse véritablement par l'estime infinie que je fais de votre mérite, & par la disposition où vous me trouverez toujours, de vous marquer dans les occasions de le publier, & de vous servir, que je suis assurement*,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-affectionné Serviteur,
FAGON.

Comme cette réponse si digne de la générosité & de la modestie de son illustre Auteur, lui rend avec usure les justes Eloges qu'il refuse, & qu'elle marque en même temps le soin qu'il prend d'encourager ceux qui tâchent de contribuer en quelque chose à l'avantage du Public, on n'a pas résisté à la tentation de la rapporter ici, pour suppléer à tout ce que les bornes d'une Epître n'ont pu permettre de dire.

PRÉFACE.

JE répeterai ici d'abord ce que j'ai déjà dit dans les précédentes éditions ; sçavoir, 1°. Qu'encore que les maladies causées, ou entretenues par les Vers, ne soient pas aussi fréquentes que se l'imaginent quelques personnes préocupées, qui font dépendre des Vers, presque tous les maux qui affligent le Corps Humain ; un Médecin est néanmoins obligé de s'appliquer à connoître ces maladies, s'il veut s'acquitter comme il faut d'une Profession qui le doit rendre utile à toutes sortes de Malades. 2°. Que c'est ce qui m'a porté à ne point séparer cette étude du grand nombre de celles que la Médecine exige. 3°. Que si l'on me demande pourquoi j'ai écrit sur les Vers, préférablement à tant d'autres matieres qui paroissent beaucoup plus importantes, j'avertis que ce qui m'y a principalement déterminé, est le peu d'attention que j'ai vu que l'on faisoit à un mal qui devient souvent funeste quand il est négligé. 4°. Que cette raison, jointe à l'occasion que je vais rapporter, ne m'a pas semblé indifférente.

Le quatriéme de Juin de l'année 1698, je fus appellé dans la rue S. Denis pour voir un jeune Homme attaqué depuis ce jour-là d'une forte fiévre, accompagnée d'une pressante douleur de côté, d'un crachement de sang, & d'une grande difficulté de respirer. Je commençai d'abord par la saignée, que je fis réitérer le lendemain. Le troisiéme jour je procurai au Malade une sueur qui le soulagea considerablement. Le quatriéme il parut beaucoup mieux ; mais la nuit du quatrième au cinquième, il eut un transport au cerveau qui ne finit que sur les sept heures du matin. J'ordonnai le lendemain, qui étoit le sixiéme jour, une potion purgative ; le Malade, une heure après l'avoir prise, sentit quelque chose s'agiter dans son corps. Cette agitation dura environ deux heures, & se termina par la sortie du Ver représenté dans la planche suivante.



Ce Ver est plat comme un ruban & long de quatre aulnes trois pouces, sans y comprendre l'extrémité qui s'est séparée, & qui s'est perdue. Il a une tête, & est sorti vivant. Il est mince & étroit vers la tête ; épais d'un écu, & large de demi-pouce vers le milieu de sa longueur. Il a la tête noire, plate, un peu arondie (A), où sont quatre ouvertures, deux d'un côté, & deux autres au côté opposé ; le corps tout blanc, distingué par plusieurs, emboettures (B), & les côtés garnis de mammelons (C), dans chacun desquels paroît une petite ouverture, avec un petit vaisseau bleuâtre, qui traverse jusqu'à la moitié de la largeur du corps.

Ces mammelons sont inégalement rangés : il y en a tantôt deux d'un côté, & un de l'autre, tantôt trois d'un côté, sans qu'il y en ait aucun de l'autre, &c.

Ce Ver est sorti noué ; (D) je le conserve en cet état dans de l'eau-de-vie. Le Malade se trouva guéri peu après l'avoir rendu.

Quelques Médecins ayant vu l'estampe de cet insecte, que je fis aussi-tôt graver, traiterent la chose de fable ; d'autres ayant vu le Ver même, firent courir le bruit que j'avois chassé du corps d'un Malade un Ver monstrueux, qui ne s'étoit jamais vu. Les uns & les autres se sont également trompés. J'avertis les premiers que je garde l'insecte en question, avec un grand nombre d'autres de même genre, que j'ai depuis fait sortir, la plûpart encore plus longs, & dont je donne la figure dans cette nouvelle édition. Ainsi on pourra s'éclaircir de la vérité quand on souhaitera.

Les derniers verront dans cet Ouvrage, que le Ver dont s'agit, n'est point nouveau, & qu'il a été connu aux anciens Médecins, à Hippocrate entre autres, & à Aristote, & que dans les Livres des Modernes on en trouve plusieurs exemples. J'ajouterai que M. Fagon, Premier Médecin de Louis XIV. m'a dit avoir vu plusieurs Vers de cette nature en diverses rencontres. Ils y apprendront de plus, que c'est un Ver commun en Hollande, où il s'en trouve de beaucoup plus longs que celui-ci, comme me l'a mandé d'Amsterdam M. Hartsoeker, par une Lettre que je rapporte dans ce Livre

Au reste, ce n'est pas la première fois qu'on a traité de monstres ces sortes de Vers. On verra dans une Lettre de Guillaume Fabricius, citée dans ce volume, qu'à Payerne, une Femme ayant rendu un Ver semblable, le bruit courut aussitôt dans toute la Suisse & dans toute la Bourgogne, qu'il étoit sorti un monstre épouvantable du corps d'une Femme. On parloit par-tout de ce prétendu monstre, & on ne l'appelloit que le monstre de Payerne. Voilà comme les uns refusent de croire tout ce qui leur paroît extraordinaire, & comme les autres, se plaisent même à l'exagérer.

Quant au Ver que je fis sortir du corps de ce jeune Homme, chez qui je fus appellé, rue S. Denis, je considerai cet insecte en présence de plusieurs personnes, & l'ayant mesuré avec l'aulne d'un Marchand, nous le

trouvâmes de quatre aulnes trois pouces, sans y comprendre l'extrémité, qui, comme nous l'avons remarqué, s'étoit rompue, & n'a pu être trouvée.

M. Mery, de l'Académie des Sciences, à qui je montrai cet insecte, a cru que les ouvertures qui sont aux deux côtés de la tête, & que je prends pour des yeux, sont des narines ; c'est ce que nous examinerons ailleurs : je vis un col extrémement mince, dont les articles, vers le commencement, se touchoient presque, & un corps long qui alloit en élargissant vers le milieu de son étendue, & dont les articles étoient distants d'un pouce ; en un mot, je vis le Tænia[1], que quelques Auteurs, comme Arnauld de Villeneuve, entre autres, nomment *Solium*, (je ne sçai pourquoi) & que j'appellerai *Solitaire*, parce qu'il est ordinairement seul de son espéce dans le corps où il se trouve, ainsi que nous l'observerons plus bas.

Ce Ver, dit Hippocrate, demeure si opiniâtrement dans les corps où il est, qu'à moins d'un remede spécifique pour le faire sortir, il vieillit avec son hôte, & l'accompagne jusqu'au tombeau.

La tête de ces sortes de Vers, tenant à un cou fort mince, se sépare aisément, & reste presque toujours dans le corps du Malade. Ainsi la tête de celui-ci, le rend plus particulier.

Quant au Malade, il se trouva beaucoup mieux si-tôt qu'il fut délivré d'un tel hôte. Le lendemain, qui étoit le septiéme jour de la maladie, il n'eut plus de fiévre & le jour d'après il fut guéri : nous n'oublierons pas de remarquer que le Ver sortit noué ; cette circonstance que nous avons déjà observée, doit faire juger qu'il fit bien des mouvemens auparavant, & qu'ainsi le Malade ne pouvoit manquer de sentir alors beaucoup d'agitations.

Si quelques personnes ont traité de fable ce Ver, comme nous l'avons observé, d'autres ont été à une extrémité opposée, & ont dit que ç'a été de tout temps une chose si commune, qu'elle ne méritoit pas seulement la moindre attention. Comme je veux croire que ce langage est sincere, je prie ceux qui l'ont tenu, de jetter les yeux sur ce Traité. Ils y verront comme les Médecins qui nous ont devancés, ont pris soin de faire remarquer ces sortes de faits, lorsqu'il leur est arrivé d'en découvrir quelqu'un. Ils y verront entre autres, comme Guillaume Fabricius, Philibert Sarracenus, Amatus Lusitanus, Spigelius, Tulpius, nous en décrivent jusqu'aux moindres

circonstances, & comme Fabricius, en parlant d'un Ver semblable, dit qu'il le conserve dans son cabinet parmi[2] ses raretés. Ils y apprendront, par l'exemple des plus sçavans Médecins, qu'on ne sçauroit faire trop d'observations en Médecine, & que ce qui souvent ne paroît pas digne de curiosité aux yeux de certains esprits, est ce qui occupe le plus les personnes sçavantes.

Quelques-uns se sont étonnés sur-tout que j'aye fait graver l'estampe d'un aussi vil insecte qu'est un Ver, & que j'aye marqué toutes les particularités qui en regardent la structure ; mais je les prie de faire réflexion à ce que dit Pline le Naturaliste ; que c'est souvent dans les plus vils animaux que la nature est plus admirable & que quand il s'agit de la contempler comme il faut, il n'est point de petites circonstances. Je les exhorte donc, en me servant des paroles de ce même Auteur, à ne pas tout-à-fait s'en fier à leur dégoût sur ce qui leur déplaira dans les détails que je fais, n'y ayant jamais rien de superflu dans ce qui sert à nous faire connoître la nature[3].

Pour ce qui est d'avoir fait graver le Ver dont il s'agit, loin de me corriger là-dessus dans cette nouvelle Edition, j'y en ai fait graver plusieurs autres y dont j'ai délivré divers Malades, & j'ai suivi en cela, l'exemple de Spigelius, de Sennert, de Fabricius, de Tulpius, &c. qui ont fait dessiner avec soin, les Vers plats qu'ils ont vûs ; afin que si ces Vers étoient différens de quelques autres de ce genre, on pût aisément s'en instruire par la confrontation des figures ; & c'est ce qui arrive en cette occasion, où l'on verra la figure de ceux-ci, [3] différente de celle qui est dans Spigelius[4], & que voici dans cette planche, fig. 1. d'une autre qu'on voit dans aldrovandus & dans le même Spigelius, tracée ici fig. 2. de la même planche ; d'une autre que nous a laissée Fabricius, marquée dans cette autre planche, fig. 1. & d'une autre qu'on trouve dans Tulpius, où la tête est presque faite comme celle d'un poisson. *Voyez ici fig*. 2.

Pag XIV de la Preface Ire. Pl. de cette page.

Planche qui est dans Spigelius

Fig. 1.

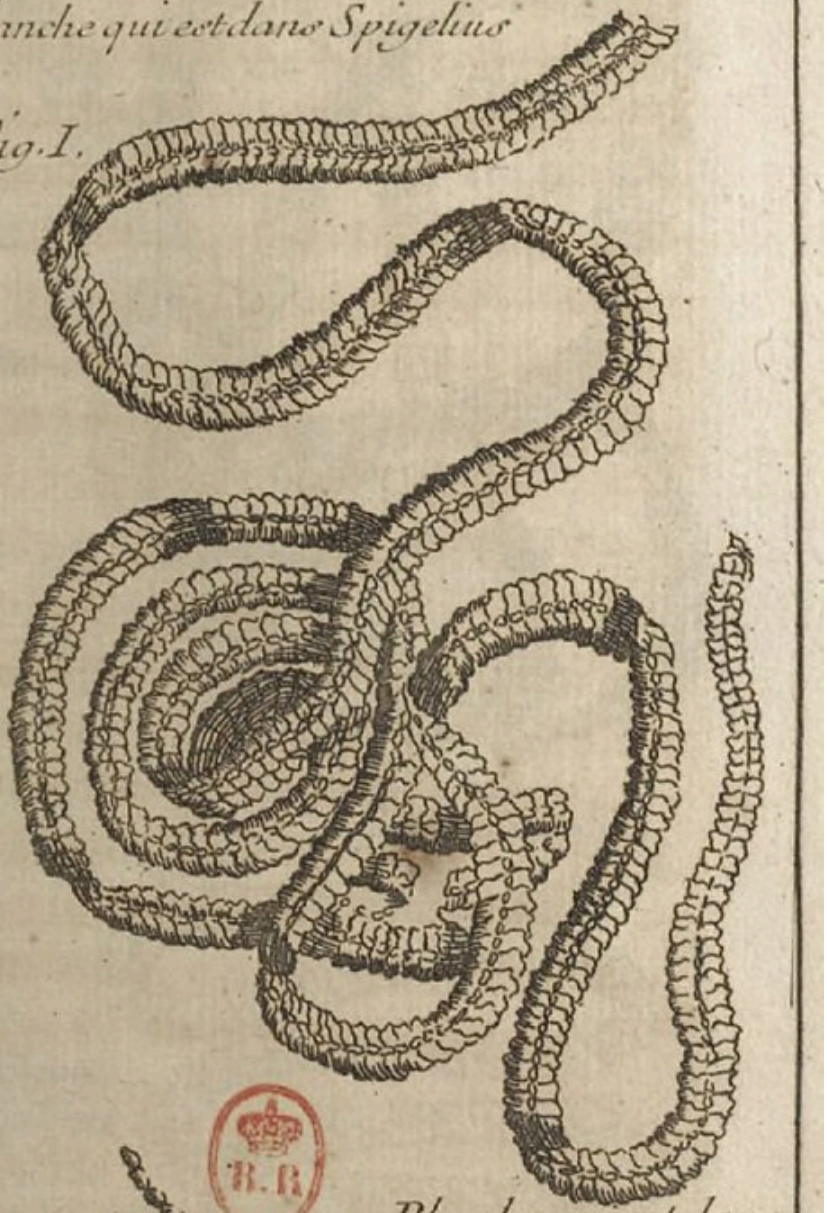




Fig. 2.

Planche qui est dans Aldrovandus et dans le même Spigelius

Au reste le dessein que je me propose dans cet Ouvrage, est de donner un Traité entier sur les Vers du corps humain ; d'expliquer comment ils s'engendrent ; d'en exposer les différentes espéces ; d'en déclarer les signes, les effets, les prognostics ; de marquer les meilleurs remèdes contre ce mal ; de faire voir que quelquefois ces Animaux causent ou entretiennent des maladies dans lesquelles on n'a pas coutume de les soupçonner ; & qu'il y a des pleurésies, des phthisies, des jaunisses, &c. qui ne peuvent bien se guérir que par des remédes vermifuges.

Je ne me borne pas ici aux Vers des intestins ; je parle de tous ceux auxquels les différentes parties du corps sont sujettes. J'ai soin d'éviter toutes les fables qu'on a coutûme de débiter sur ces matières, & de ne rien rapporter qui ne soit digne de la créance des Lecteurs éclairés ; car, pour le remarquer en passant, on fait tous les jours sur les Vers, cent histoires différentes, qui, examinées de près, se trouvent très-éloignées de la vérité. J'en ai vu bien des exemples : en voici un entre autres qu'il ne sera pas inutile de rapporter.

Dans la rue St Denis, proche l'Eglise Ste Opportune, chez un Marchand de Tapisserie, étoit une petite fille malade, que l'on croyoit avoir des Vers. Cette petite fille, une heure après avoir rendu un lavement, fut portée auprès du feu. On ne l'y eut pas laissée un moment debout, que parut à ses pieds, un Insecte assez extraordinaire, qui se traînoit sur le plancher. Il n'en fallut pas davantage pour faire croire que cette petite fille venoit de le rendre ; & que c'étoit un effet du remède. On appella du monde ; on considéra cet Insecte, que l'on trouva assez semblable à une Ecrevisse. Le bruit se répandit aussitôt dans tout le voisinage, qu'il étoit sorti une Ecrevisse du corps d'une petite fille. L'Apothicaire qui avoit composé le lavement, m'avertit sur l'heure : je me disposois à aller chez les parens de l'enfant pour sçavoir la vérité du fait ; mais j'appris qu'on avoit jetté l'Insecte dans le feu. Cela fut cause que je remis à une autre fois, à m'informer de la chose. Quelques semaines après, (c'étoit le 30. de Juillet de l'année 1699.) je fus voir les parens, lesquels me dirent qu'ils avoient découverts depuis peu de jours dans du bois qu'ils tenoient à la cave, des bêtes toutes semblables à celles-là ; & que lorsque cet Animal fut trouvé dans la chambre, on venoit d'y apporter du bois de la cave pour faire du feu. Cela ne me laissa pas balancer sur ce qu'il falloit juger du bruit qui s'étoit

répandu ; & je balançai d'autant moins, que de la maniere dont on m'avoit déjà dépeint cet Insecte, il m'avoit paru être de ceux qu'on trouve souvent parmi le bois, lesquels ont deux cornes à la tête, deux piquans à la queue, quatre pattes assez grandes, & un corps écaillé. Mais rien ne montre mieux combien il faut examiner les choses, que la prétendue histoire de deux Couleuvres, dont nous parlons page 285 de ce Traité : nous y renvoyons.

Je ne me contente pas d'éviter les histoires fausses ou suspectes ; mais comme je décris ici plusieurs remédes, je prends garde de n'en rapporter aucun qui ne soit marqué au sçeau de la bonne Médecine. Enfin je tâche de n'assurer rien sans l'avoir bien examiné, & j'estime avec Pline le jeune, qu'on ne sçauroit être trop circonspect, quand il s'agit de donner quelque chose au Public[5].

Pour être plus en état d'observer cette exactitude dans tout ce qui concerne ce Livre ; j'ai tâché de ne m'entêter d'aucune opinion, & j'ai cru que je devois beaucoup me regler sur ce que dit Galien : « Que la Medecine ne peut arriver à sa perfection que par un grand nombre d'Observations faites de siecle en siecle : que ceux qui travaillent les premiers, ne peuvent tout ensemble, & commencer & achever ; & que c'est à la postérité, à accroître par de nouvelles découvertes, le fonds de ses Peres »[6].

Ce Traité comprend quatorze Chapitres, qu'il est bon de lire de suite, parce qu'ils ont presque tous, liaison les uns avec les autres.

J'explique dans le premier ce que c'est que Ver, & ce qu'on entend par ce mot.

Dans le second, comment ces Animaux s'engendrent en nous.

J'en examine les espéces dans le troisiéme, où je traite au long des Vers spermatiques ; & les effets dans le quatriéme.

On voit au cinquiéme tous les signes de cette maladie ; & au sixiéme, les moyens de s'en garantir.

Le septiéme contient les circonstances qui sont à considérer dans la sortie de ces Insectes, & les prognostics bons ou mauvais qu'on en peut tirer.

Le huitiéme est sur le danger de certains remédes qu'on employe d'ordinaire contre les Vers, & qu'il faut éviter.

On trouve dans le neuviéme, ce qu'il est à propos de pratiquer pour la guérison de cette maladie.

Le dixiéme, qui est une suite du précédent, renferme des remarques importantes sur l'usage de la purgation.

Le onziéme Chapitre est sur la manière dont agissent les Remedes antivermineux.

Je traite dans le douziéme, des précautions qu'il faut apporter quand on fait des Remedes contre les Vers.

Le treiziéme consiste en quelques Aphorismes, qui sont comme une récapitulation de l'Ouvrage.

Le quatorziéme offre un éclaircissement sur divers endroits du Livre.

Voilà tout ce que c'est que ce Traité. Le Volume en paroîtra peut-être un peu gros ; mais le Traité n'en est pas pour cela plus long : car je ne m'y éloigne point de la matiere que je traite. Or je crois que quand on se renferme dans son sujet, on n'est jamais long. C'est la remarque de Pline le jeune, à la fin d'une lettre où il employe plusieurs pages à décrire sa maison de campagne : « Pourvu, *dit-il à son ami*, que la description que je viens de vous faire, ne contienne rien qui soit hors de mon sujet, ce n'est pas ma lettre que vous devez trouver grande, mais ma maison[7]. »

J'en dis autant de ce Traité : pourvu que je n'y aye rien amené d'étranger, & que tout ce qui y est, convienne à ce que je me suis proposé d'écrire, ce n'est point mon Traité qu'on doit accuser de longueur, mais la matiere que je traite.

Au reste trois Auteurs ont écrit contre cet Ouvrage. Le premier est M. Lemery ; le second, M. Hecquet, tous deux Docteurs Régens de la Faculté de Médecine de Paris ; & le troisième, M. Valisnieri Médecin de Padoue. Je réponds à M. Lemery dans le quatorzième Chapitre. Quant au second, je me contente de rapporter simplement sa critique à la fin de ce Livre, parce qu'elle ne mérite pas d'autre réponse. A l'égard de M. Valisnieri, ce qu'il dit roule principalement sur le Tænia ; mais ses objections nous ont convaincus, qu'il n'a jamais vu de ces sortes de Vers, ni vivans, ni avec la tête. Aussi ne paroît-il nullement au fait de cette matiere. C'est pourquoi nous avons cru qu'il étoit plus à propos de ne lui point répondre du tout.

Il dit que ce que je prends pour la tête de ce Ver, n'est apparemment qu'une glaire & un mucilage. Mais il décide au hasard, puisqu'il parle de ce qu'il n'a point vu, & dont il n'y a que les yeux qui puissent juger ; ensorte qu'on peut à ce sujet, lui appliquer ces paroles mêmes de M. le Clerc son partisan. *Qui de Vermibus istis à se nunquam visis verba faciunt, idonei esse testes non possunt*. Ceux qui parlent de ces sortes de Vers sans les avoir vus, n'en sauroient rendre un témoignage juste[8].

M. le Clerc non plus n'a pas vu assez de Vers plats, ou Tænia, pour pouvoir juger de ce que c'est que cette sorte de Ver.

Il avoue dans son Histoire des Vers plats, que depuis plus de quarante ans qu'il exerce la Médecine, il n'en a vu qu'un seul, & qu'encore ç'a été par hasard & en passant. *Cucurbitini*, *ut & aliud latorum lumbricorum genus tam raro apparent, ut Medicorum plurimi, vel nunquam, vel semel tantum, iterùmve, per totam vitam eos videre possint… Ad me quod attinet, spatio quadraginta amplius annorum, quo medicam artem, hactenus exercui, nunquam Cucurbitinos istos ab aliquo excretos vidisse, ingenue fateor, donec tandem eorum inspiciendorum copiam nuper casus mihi primùm fecerit, &c.*

On ne doit pas s'étonner après cela qu'il paroisse aussi peu instruit sur cet article, qu'il le paroît dans son Livre[9].

Il ne nous est pas arrivé sur ce sujet, la même chose qu'à M. le Clerc & à M. Valisnieri : le grand nombre que nous avons vu de ces Vers, nous a mis en état d'en juger, & nous en avons un cabinet garni ; c'est de quoi le Public est témoin. Mais ce qu'il y a de plus, c'est que nous les avons fait sortir du corps même des Malades qui les ont rendus.

J'ai renvoyé aux derniéres pages de ce Traité, trois Lettres qui m'ont été écrites sur le sujet des Vers ; les deux premières d'Amsterdam, par M. Hartsoeker, de l'Académie Royale des Sciences. La troisiéme, de Rome, par M. Baglivi, Docteur en Médecine, & Professeur d'Anatomie dans la Sapience.

On verra dans la première Lettre, des remarques curieuses sur la longueur extraordinaire du Ver plat, ou, comme j'ai cru le devoir nommer, du *Ver Solitaire*, nom que je lui ai donné le premier, & qui lui convient

véritablement pour la raison que nous avons rapportée au commencement de cette Préface.

On verra dans la seconde Lettre, des réfléxions importantes, sur les remedes contre les Vers, & sur les effets des Vers. Dans la troisième, qui est celle de M. Baglivi, on trouvera plusieurs expériences sur ce qui peut chasser ou tuer ces Animaux ; divers exemples de maladies vermineuses, & des raisonnemens solides touchant la production des Insectes, la longueur excessive du Solitaire, & la maniére dont il se forme dans le fœtus. Comme ces trois Lettres sont recommandables non-seulement pas le nom. & le mérite de leurs Auteurs, mais encore par la maniere dont elles sont écrites, & par le fond des choses qu'elles contiennent, j'ai cru que je n'en devois pas priver le Public.

J'ai fait dans cette nouvelle Edition, un grand nombre de réformes. J'en ai banni plusieurs articles, qu'un nouvel examen m'a convaincu devoir être absolument retranchés ; & afin qu'on voye le soin que je me suis donné là-dessus, je finis par une liste exacte de ces réformes. Il m'a fallu être ici mon Censeur moi-même ; ceux qui ont écrit contre mon Livre, n'y ayant rien repris dont j'aye pu profiter.

Dans l'Edition précédente, j'avois renvoyé les planches à un Volume in-4°. où je les avois fait graver à part ; mais ici elles sont renfermées dans le corps du Livre, sans renvoi à un autre Volume, & elles se présentent sous les yeux chacune en particulier, à mesure que le sujet le demande ; ce qui est bien plus commode pour les Lecteurs, & leur épargne en même temps de la dépense, n'étant point obligés, comme ils l'étoient auparavant, d'acheter d'un côté un Livre in-12. & de l'autre un Livre in-4°. s'ils vouloient avoir l'Ouvrage complet.

---

1. ↑ *Tænia*, mot Grec qui signifie *Ruban*, aussi ce Ver est-il fait comme un *Ruban*.
2. ↑ *Ego Lumbricum hunc exsiccatum inter rara mea reservo*. Cent. II. Observ. 70.
3. ↑ *Turrigeros Elephantorum miramur humeros, Taurorumque colla, & truces in sublime jactus Tigrium rapinas, Leonum jubas, cùm rerum natura nusquam magis quàm in minimis tota sit Quapropter quæfo, ne hæc legentes, quoniam ex bis spernunt multa, etiam relata fastidio damnent, cùm in contemplatione naturæ nihil possit videri supervacuum*. Plin. Hist. nat. Lib. XII. Cap. 2.
4. ↑ *Spigel. de Lumbrico lato*.

5. ↑ *Nihil curæ meæ satis est : cogito quàm sit magnum dare aliquid in manus hominum*. Plin. Lib. VII. Epist. 126.
6. ↑ *Galen. Comment. in Aph. I.*
7. ↑ *Sciat scriptor, si materiæ immoretur, non esse longum ; longissimum, si aliquid accersit atque attrahit. Similiter nos quum totam villam oculis tuis subjicere conamur, si nihil inductum & quasi devium loquimur, non epistola quæ describit, sed villa quæ describitur longa est*. Plin. jun. Lib. V. Ep. 101.
8. ↑ M. Daniel le Clerc, dans son Livre intitulé : *Historia naturalis & medica latorum lumbric*. 1715. in-4°.
9. ↑ *Danielis Clerici, Med. Doctoris, historia naturalis & medica, latorum lumbric*. Genev. apud fratres de Tournes. 1715. *in*-4°.

Critique que Mr Hecquet[1] a faite du Traité de la Génération des Vers, & que nous avons promis dans la Préface de rapporter ici.

L'*Auteur du Livre de la Génération des Vers, doit se défier de cet air de préférence qu'il voudroit s'attirer dans le monde, auquel volontiers il feroit entendre qu'il n'est pas comme le reste des hommes, ni comme les autres Médecins, qu'il ne saigne pas comme eux*[2], *qu'à l'aide au contraire de la purgation & de quelques spécifiques, il a trouvé l'art de guérir les maux les plus opiniâtres sans saigner. C'est un secret qui lui est venu depuis qu'il a découvert au centre du corps, au milieu du bas-ventre, la cause banale de toutes les maladies, que cette cause n'est autre qu'un amas de sucs croupissans & inutiles, à chacun desquels il sçait approprier la purgation. On sçait encore, & le Public en est averti, que quand bien même ces sucs se gâteroient, & que devenus vermineux, ils passeroient en pourriture & en Vers ; on sçait, dis-je, que cet Auteur promet des spécifiques éprouvés pour en exterminer l'engeance, & un volatile merveilleux pour fortifier les entrailles contre cette vermine, pour en prévenir jusqu'aux germes & en éteindre la race, car il attribue la cause de presque toutes les maladies aux Vers, & prétend avoir des spécifiques pour les tuer & les détruire*[3].

Cet Auteur n'est pas moins habile en Anatomie, Il est des parties qu'il connoît bien mieux que d'autres, le bas-ventre, par exemple, est de celles qu'il a singulierement étudiées ; il en connoît les réservoirs, la capacité & tous les réduits, au point que la moindre glaire ne sauroit s'y nicher à son insçû, ni le moindre vermisseau échaper à sa connoissance. Au reste, il ne paroît pas familier avec Sanctorius ; sa Médecine aussi-bien est-elle trop embarrassante. Que de minuties en effet, que de soins à se peser ou peser

les Autres, pour s'assurer des causes des maladies ! Un homme occupé par d'illustres emplois auroit trop à faire ; les Vers morbifiques, & les contre-Vers altératifs & évacuans sont plus commodes ; avec un jeu d'adresse à trouver ou à mettre des Vers par-tout, on se fait une Médecine Abrégée.

Le même Auteur du Livre de la Génération des Vers est étonné que pour expliquer les filtrations, on ne recoure ni aux levains, ni aux configurations différentes des pores ; c'est apparemment un regret ou une plainte qu'il fait contre ceux qui osent faire main basse sur les levains. Quelle perte en effet pour la Médecine, dont on enlève ainsi les idoles ! Quelle désolation pour ces Philosophes Mitrons & pour ces Médecins bouillans de levains ! certes après cela les basses entrailles farcies de crudités, vont fourmiller de Vers. L'Auteur, accoûtumé qu'il est aux dégâts qu'ils causent, peut-il ne se pas rendre sensible à cette désolation ? Heureux donc le genre humain de ce qu'en cas d'un semblable malheur, il trouvera une ressource assurée, & un spécifique infaillible contre ces Insectes entre les mains de notre Auteur.

On a soûtenu aux Ecoles de Médecine une These sur la Boisson, où l'on montre que la boisson est un grand remede, soit pour conserver la santé, soit pour la rétablir ; mais il est mal aisé que cette These ne trouve quelque adversaire en son chemin. Car enfin, dira-t'on, faut-il abandonner le monde à des maximes si contraires à sa conservation ? Le laissera-t'on persuader qu'on ne doit user que de boissons simples & fades, peut-être d'eau seule ? Fut-il rien de plus capable d'exposer les hommes d'aujourd'hui, comme les Egyptiens autrefois, à se voir désolés par les grenouilles, qui désormais viendroient pululer dans nos corps ? La Matiére est trop curieuse, & l'occasion trop intéressante, pour ne point exciter le zéle & la plume de l'Auteur du Traité de la Génération des Vers. Le beau titre, en effet, à remplir ou à exécuter, que celui de la Génération des grenouilles dans le corps humain ! Jamais il ne résistera à cette tentation : car lui-peut-il venir une occasion plus naturelle d'augmenter son Ouvrage de ce second Volume ? Il seroit aussi utile au Public que le premier, & ne seroit pas moins recherché. Cependant quoi qu'il en coûte à cette These sur la Boisson, on en risque l'impression en François, persuadé que son Auteur gagnera toujours beaucoup, s'il est assez heureux pour attirer au Public d'aussi belles choses sur les grenouilles, qu'il lui en est venu d'utiles sur les Vers.

Un Médecin comme l'Auteur du traité de la Génération des Vers, ne fait cas que de colles & de glaires dans les intestins. Car son imagination accoutumée à se salir de *ces images grossieres, croit ne rien appercevoir si elle ne voit des crasses & des ordures. Mais on se flate qu'avec des idées plus nobles, & plus dignes de la Majesté de la Nature, il sortira de la crasse de la Médecine, & qu'il en secouera la vermine.*

Telle est la critique que Mr Hecquet a faite du Traité de la Génération des Vers. On laisse aux Lecteurs à juger, si ce n'est pas y avoir suffisamment répondu, que de l'avoir rapportée.

---

1. ↑ Dans le Livre intitulé, *Explication Physique & méchanique des effets de la saignée & de la boisson dans la cure des maladies*, imprimé à Chambéry en 1707. vol. in-12.
2. ↑ On ne trouvera aucune Edition du Traité de la génération des Vers, où je donne seulement le moindre lieu à ce reproche.
3. ↑ Le reproche qu'on me fait ici de croire que presque toutes les maladies viennent de vermine, est si opposé à ce que j'ai dit d'un tel sentiment dans le Livre de la Génération des Vers, que je n'ai nul besoin de me justifier là-dessus.

A P P R O B A T I O N S
de la premiére Edition de ce Livre.

Approbation de Messire Guy Crescent Fagon, *Conseiller d'Etat ordinaire, & premier Médecin du Roi.*

LE sujet de ce Livre demandoit toute l'éloquence, qui a souvent attiré à son Auteur, dans de célébres occasions, les justes applaudissemens de ses Auditeurs. Un des plus vils animaux du monde y est examiné avec une si noble érudition, que l'on perd d'abord l'idée de sa bassesse : Et tout le dégoût que cette matiere pourroit causer, cede à l'agréable diversité des faits, & à l'élegance avec laquelle ils sont rapportés. Ce seroit donc envier au Public un plaisir très-utile, de lui refuser l'impression de cet Ouvrage, qui me paroît aussi important pour la pratique de la Médecine, que curieux pour l'histoire naturelle. Fait à Versailles ce 24. Novembre 1699. FAGON.

Approbation de Monsieur Dodart, *de l'Académie Royale des Sciences, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Médecin de S. A. S. Madame la Princesse de Conti, Douairière.*

J'Ai vu avec beaucoup de satisfaction le Livre intitulé, *de la Génération des Vers dans le corps de l'homme*, non seulement parce que ce qui en fait le sujet principal y est très-bien traité ; mais aussi

parce qu'on y trouve en plusieurs endroits, des ouvertures considérables pour l'augmentation de la Physique Historique & de la Médecine Pratique. Je croi donc que la publication de cet Ouvrage sera très-utile au Public, & que la lecture en plaira à proportion que les Lecteurs auront plus de connoissance de la Physique & de la Médecine expérimentale. Fait à Paris ce premier de l'An mil sept cent.

DODART.

Approbation de Monsieur BOURDELOT, *Conseiller ordinaire du Roi, Premier Médecin de Madame la Duchesse de Bourgogne, de Monseigneur le Chancelier, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Commis par* Monseigneur le Chancélier, *à l'examen de ce Livre.*

J'Ai lû, par l'ordre de Monseigneur le Chancélier, & avec beaucoup de satisfaction, ce Manuscrit, intitulé, *De la Génération des Vers dans le corps de l'homme*. À Seve le 30. Septembre 1699.

BOURDELOT.

Permission de Monsieur le Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

NOus Médecin ordinaire de Madame la Duchesse de Bourgogne, Doyen & Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris : Oui les Rapports suivans de Messieurs Berger, de Saint-Yon, Maillard, Tournefort, & Tauvry, aussi Docteurs Régens de ladite Faculté, commis par elle à l'examen d'un Livre qui a pour titre, *De la Génération des Vers dans le corps de l'homme,* composé par Mr Andry, aussi Docteur de la même

Faculté, consentons qu'il soit imprimé. Fait à Versailles ce 27. Décembre 1699.

BOUDIN, *Doyen*.

Approbation de Monsieur le Doyen à l'Auteur.

SI une Approbation comme la mienne pouvoit faire valoir le mérite d'un Ouvrage aussi utile & aussi beau, je vous la donnerois plus authentique. Je me retranche donc à vous féliciter du succès qu'a votre Livre, & de celui qu'il aura dans la suite, dont je suis très-persuadé, parce que je sçai que les bonnes choses ne perdent point de leur bonté par le temps. Je vous exhorte aussi, Monsieur, à employer quelques momens à de pareilles Productions qui font honneur à notre Compagnie, & à la Médecine. À Versailles ce 18. Février 1700. BOUDIN, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

Approbation de Monsieur BERGER, *ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, commis par ladite Faculté à l'examen de ce Livre.*

J'Ai trouvé le Livre que Mr Andry a fait sur *la Génération des Vers dans le corps de l'homme*, si élégant & si plein d'érudition, que je croi qu'il sera aussi-bien reçu du Public, qu'il m'a donné de satisfaction en le lisant. Ce 2. Décembre 1699.

BERGER

Approbation de Monsieur de SAINT-YON *Médecin ordinaire du Roy, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Professeur en Chymie dans le Jardin du Roi, commis par ladite Faculté à l'examen de ce Livre.*

LEs gens aisés mangent & boivent si épouventablement, & les miserables vivent si pauvrement, qu'il est impossible que dans les uns & dans les autres, il ne s'engendre une très-grande quantité de toutes sortes de Vers. Le Traité que Monsieur *Andry* mon Confrere, donne au Public sur cette matiere, est si plein d'érudition, il est écrit si poliment, il y a dedans tant de recherches, & il est rempli de si bons remedes, qu'après l'avoir lu attentivement, je souhaite qu'il paroisse au plûtôt dans le Public. À Paris, ce 4. Décembre 1699.

DE SAINT-YON.

Approbation de Monsieur MAILLARD, *Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, commis par ladite Faculté à l'examen de ce Livre.*

LA maniere dont Monsieur Andry explique ici *la Génération des Vers dans le corps humain :* La différence des causes & des signes qu'il en rapporte avec tant d'exactitude : la prudence, avec laquelle il nous en désigne les remedes : ses recherches & ses observations curieuses sur cette maladie, font connoître que ce Livre est digne de la plume de son Auteur, de la lecture des Sçavans, & de l'approbation des Docteurs en Médecine. À Paris ce 3. Décembre 1699.

MAILLARD.

Approbation de Monsieur TOURNEFORT, *de l'Académie Royale des Sciences, Docteur Régent de la faculté de Médecine de Paris, & professeur en Botanique dans le Jardin du Roi, commis par ladite Faculté, à l'examen de ce Livre*.

LE Traité *de la Génération des Vers dans le corps de l'homme, &c.* composé par Monsieur Andry, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, contient une Doctrine très-solide, fondée sur ce qu'il y a de mieux établi dans la Physique touchant la Génération des Vers, appuyée par un grand nombre d'observations très-exactes sur les maladies qu'ils produisent, & fortifiée par l'expérience de plusieurs remedes singuliers très-propres pour les guérir. À Paris ce 6. Décembre 1699.

TOURNEFORT.

Approbation de Monsieur TAUVRY, *de l'Académie Royale des Sciences, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, commis par la même Faculté à l'examen de ce Livre.*

J'Ai lû avec plaisir le Livre de *la Génération des Vers dans le corps de l'homme*, composé par Monteur Andry, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, où j'ai trouvé beaucoup d'exactitude & d'érudition. Les faits qui y sont rapportés peuvent être d'une grande utilité aux Médecins ; car outre que l'Auteur expose avec netteté, les causes & les signes des maladies qui sont accompagnées de Vers, il y joint des réfléxions très-judicieuses sur les remedes dont on se doit servir. Les explications qu'il

donne, & les observations des Modernes qu'il rapporte, rendent cet Ouvrage aussi curieux qu'il est utile. À Paris, ce 18. Novembre 1699.

D. TAUVRY.

Epistola GEORGII BAGLIVI, *Medic. Theoric. in Romano Archylic. Professoris, Societatis Regiæ Londinensis, Academiæ Imper. Leop. Collegæ.*

AUTHORI.

Agressus sum legere tuum de lumbricis libellum, mirificè profecto placuit. Genus enim scribendi non minus utile ac necessarium, quàm novâ experiendi methodo concinnatum complexus es : Valde delectabar ordine, valde etiam genere orationis tuæ. Res verò ipsa ita me affecit, ut quasi seminia quædam veræ praxeos, quæ fructum non mediocrem aliquando ferent, in anima meo reliquisse videatur. Quare cùm eximii ingenii, doctrinæque opibus abundet, me certe judice, magnam omnium approbationem commendationemque promeretur. Datum Romæ, 3. Nonas Junias 1701.

GEORG. BAGLIVUS.

A P P R O B A T I O N S
de la seconde Edition de ce Livre.

Approbation de Monsieur DOUTÉ, *Docteur Régent & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.*

CE Livre n’a pas besoin d’un nouveau suffrage pour avoir cours dans le Public. La profonde érudition de l’Auteur, la grande exactitude dans ses remarques, la solidité de ses réfléxions, le bon ordre dans ce qu’il écrit, la beauté de ses expressions, & son discernement pour le vrai, lui ont attiré autant d’Approbateurs que de Lecteurs. Il possede des mieux le talent de relever à l’esprit les choses qui paroissent basses aux yeux du corps. Que son Traité des Vers prouve bien qu’il n’est rien dans la nature qui soit indigne de l’attention du Médecin ! Qu’on lui auroit obligation d’étendre sa plume sur certains Auteurs de nos jours, qui comme une vermine infectent la Médecine ! À Paris, le 3. Juillet 1714, DOUTÉ.

Approbation de Monsieur DUFRESNE, *Docteur Régent, & Professeur en Pharmacie de la Faculté de Paris.*

LE jugement avantageux que d’illustres Approbateurs ont porté du Livre *de la Génération des Vers*, sitôt qu’il a commencé de paroître[1] : les éloges singuliers que cet Ouvrage s’est ensuite attiré de plusieurs Sçavans de diverses Nations[2] : l’estime avec laquelle des Auteurs célébrés l’ont cité depuis dans leurs écrits[3] : le grand nombre d’Editions qu’il s’en est fait, non-seulement en France, mais dans les Pays Etrangers, où il a été traduit en différentes Langues[4] : & le peu de succès qu’ont eu les Censeurs qui l’ont voulu attaquer[5] : sont des témoignages si authentiques du mérite de ce Livre, que mon suffrage seroit ici fort inutile. Je me contenterai donc d’observer que Monsieur Andry nous donne aujourd’hui le même Ouvrage enrichi de quantité de remarques nouvelles très-importantes, lesquelles rendent cette Edition d’autant plus utile au Public, qu’elles sont toutes appuyées sur l’expérience, & ne peuvent que

contribuer considérablement à l'avancement de la Médecine Pratique. Fait à Paris ce 5. Juillet 1714.

DUFRESNE.

Lettre de Monsieur COPPERO, *Docteur & Professeur en Médecine à Londres, à l'Auteur de ce Livre.*

MONSIEUR,

J'ai lû votre Traité *de la Génération des Vers dans le corps de l'homme*, dès la première Edition qui s'en fit à Paris où j'étois alors : J'en ai été satisfait au-delà de tout ce que je puis vous dire, tant pour le fond que pour la méthode. Je ne sçai cependant si vous devriez en laisser paroître encore une nouvelle Edition, après tant d'autres qui en ont déjà été faites ; car ne voyez-vous pas que si vous avez excité contre vous la plume de quelques Censeurs, c'est parce que ce Traité à force de remettre devant [5] les yeux qu'il se produit des Vers dans les premières voyes de notre corps, donne atteinte au systéme de la Trituration ? Comment en effet, lorsqu'on fait réfléxion à la production de ces animaux en nous, voulez-vous que l'on conçoive que l'estomac & les intestins aidés du diaphragme & des muscles du bas-ventre, broyent avec tant de force ce qu'ils renferment, que cette force aille à plus de deux cent soixante un mille cent quatre-vingt-six livres, comme le prétend Mr Hecquet. Dites-moi, je vous prie, si de foibles Vers contenus dans le bas-ventre, peuvent résister à une telle force.

Les coctions qui s'accomplissent dans nos corps, viennent, selon les *Triturans*, d'un broyement continuel qui fait tout. Ce broyement, disent-ils avec Mr Hecquet, commence dans la bouche par la rencontre des mâchoires, se continue dans l'ésophage & s'augmente dans l'estomac : là, comme dans un muscle creux, les alimens sont paitris & dissouts tant par la force extraordinaire & multipliée des fibres motrices qui agitent & meuvent ce viscére, que par l'action des muscles voisins, sur-tout de ceux du bas-ventre & du diaphragme, qui tous ensemble foulent & broyent les alimens

au point de les réduire en une crême aussi fine que celle qui se forme sous la pierre de porphyre. Quelle bonne contenance voudriez-vous que fissent des Vers dans un lieu comme celui-là, où ils doivent être si mal à leur aise ? La force seule de l'estomac, selon ces Médecins, surpasse de beaucoup celle des mâchoires : une force si surprenante toute occupée à briser, marchandera-t-elle vos Vers ? Si les Défenseurs de la Trituration étoient gens à se persuader que lorsqu'on a des Vers on ne digère plus, & qu'ainsi l'estomac ne broye plus, votre Livre ne tireroit pas à conséquence ; mais l'expérience du contraire est trop connue, puisqu'on voit tous les jours des personnes attaquées de Vers, faire des déjections qui ont toutes les qualités d'une digestion entiere. Encore si l'on pouvoit soupçonner que les Vers trouvassent aussi peu leur compte avec les levains qu'avec la trituration, les Partisans de cette derniere n'y regarderoient pas de si près, ils auroient suffisamment leur revanche contre vous ; mais l'exemple du vinaigre qui ronge la pierre, & dans lequel cependant on voit un si grand nombre de petits animaux, ne permet pas de penser que les dissolvans de l'estomac puissent faire une aussi mauvaise composition aux Vers, que la trituration. Ainsi, avouez, Monteur, qu'en renouvellant votre Traité dans ce temps, où l'on tâche si fort de remettre la Trituration en regne, vous ménagez très-mal les intéressés de ce système : & selon moi, il faut tâcher de bien vivre avec tout le monde. Je suis, &c,

À Londres, ce premier May 1714.

APPROBATIONS
de la troisiéme Edition de ce Livre.

Approbation de Monsieur CASAMAJOR.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre, *De la Génération des Vers dans le corps de l'homme, &c.* par Monsieur Andry, Docteur Régent, & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris. Cet Ouvrage a été imprimé plusieurs fois ; le grand nombre d'Editions qui en ont paru, & l'estime singuliére que tous les Savans en ont faite, sont des titres plus que suffisans pour en faire l'éloge. J'y ajoute que Monsieur Andry a entierement refondu son Ouvrage, & l'a si considérablement augmenté, que les Remarques nouvelles & importantes dont il l'a enrichi, le rendront d'autant-plus utile au Public, qu'elles sont pleines d'Erudition, & appuyées sur l'expérience. À Paris ce 8. Avril 1739.

CASAMAJOR.

Approbation de Messieurs PROCOPE *&* LE THIEULLIER.

NOus soussignés Docteurs Régens de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, préposés par ladite Faculté pour l'examen d'un Livre intitulé, *De la Génération des Vers dans le corps de l'homme, troisiéme Edition, &c. par Monsieur Andry*, *Conseiller du Roi, Lecteur & Professeur en Médecine au Collège Royal, Docteur Régent & ancien Doyen de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris*, avons trouvé que cette troisième Edition, enrichie d'un grand nombre de planches, & augmentée de nouvelles observations qui authorisent la méthode & les remedes qu'il prescrit, soûtient également la réputation que l'Auteur a toujours méritée dans la saine pratique de Médecine & dans le genre littéraire. Ce Livre rassemble ce qui est de plus curieux & de plus instructif sur les maladies des Vers, & ne laisse rien à désirer non plus du côté du style. Ainsi nous jugeons que cette nouvelle Edition, qui joint l'utile à l'agréable, sera reçue du Public avec le même empressement que les autres Ouvrages qui sont sortis de la plume du même Auteur. À Paris, ce vingt-sixiéme Février 1741.

MICHEL PROCOPE COUTEAUX, Docteur & Professeur des Ecoles de Médecine de Paris.

L. J. LE THIEULLIER, Conseiller du Roi, Médecin ordinaire de sa Majesté en son grand Conseil.

VU l'approbation de Messieurs Procope & le Thieullier, Docteurs Régens en Médecine de la Faculté de Paris, nommés par elle pour examiner un Livre intitulé, *De la Génération des Vers dans le corps de l'homme*, troisième Edition, par Mr Andry, Conseiller du Roi, Lecteur & Professeur en Médecine au Collége Royal, Docteur Régent & ancien Doyen de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, je consens pour ladite Faculté, que ce Livre soit imprimé, persuadé que le Public en tirera un grand avantage. À Paris, le vingt-huit Février mil sept cent quarante-un.

COL DEVILARS, *Doyen*.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Senéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. notre cher & bien amé le Sieur ANDRY, notre Conseiller, Lecteur & Professeur en Médecine en notre College Royal de France, Docteur Régent & ancien Doyen de notre Faculté de Médecine à Paris, & notre Censeur Royal des Livres ; Nous ayant fait remontrer qu'il

souhaiteroit continuer à faire reimprimer & donner au Public, un Manuscrit qui a pour titre, De la Génération des Vers dans le corps humain, enrichie de Planches & Figures ; mais comme cet Ouvrage a déjà été imprimé plusieurs fois, le grand nombre d'Editions qui en ont paru, & l'estime singuliére que tous les Savans de cet Art & le Public en ont faite, l'ont obligé d'y faire des augmentations & des remarques nouvelles & importantes, d'autant plus utiles, qu'elles sont pleines d'érudition appuyées sur l'experience, & formant un Ouvrage nouveau ; il craint que quelques personnes mal intentionnées ne s'avisassent de lui contrefaire, ce qui lui feroit un tort considerable, & le priveroit du fruit de ses veilles, de son application, & de son travail ; il nous auroit à cet effet très-humblement fait supplier de vouloir bien lui accorder nos Lettres de continuation de Privilège sur ce nécessaires : offrant pour cet effet de le faire reimprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit sieur Exposant, & le recompenser en quelque façon du zéle qu'il nous témoigne avoir pour l'utilité publique, en lui donnant les moyens de nous les continuer, Nous lui avons permis & permettons, par ces présentes, de faire reimprimer ledit Ouvrage, avec ses augmentations ci-dessus spécifiées, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de quinze années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage avec ses augmentations, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, de correction, changement de titre, même des Planches, Figures ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; Et que l'impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril mil sept cent vingt-cinq ; Et qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, commandeur de nos Ordres ; Et qu'il en sera

ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit sieur Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tour au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander d'autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. Donné à Fontainebleau le dixième jour de Novembre, l'an de grace mil sept cent trente-neuf : Et de notre Régne le vingt-cinquième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris Num. 305. Fol. 291. conformément au Réglement de 1729. qui fait défense Art. IV à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les tuteurs ou autrement. Et à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, les huit Exemplaires prescrit par l'Article CVIII. du même Règlement. A Paris ce 18. Novembre 1739.

SAUGRAIN, Syndic.

JE soussigné Nicolas Andry, Docteur Régent & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, ai cédé à M. Alix Libraire rue S. Jacques au Griffon, mon Privilège de la troisiéme Edition de mon Livre *De la Génération des Vers*, augmenté & refondu en un Ouvrage nouveau, lequel Privilège est en date du dix Novembre de la présente année mil sept cent trente-neuf, le tout aux clauses & conditions passées entre nous. Fait à Paris ce Samedi quatorze Novembre mil sept cent trente-neuf. ANDRY.

Registré le Registre X. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 292. conformement aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 18. Novembre 1739.

SAUGRAIN, Syndic.

---

1. ↑ Voyez cy-dessus les Approbations de Monsieur Fagon, de Monsieur Dodard, de Monsieur Boudin, de Monsieur Bourdelot, de Monsieur Tournefort, de Monsieur Maillard, de Monsieur Baglivi, &c.
2. ↑ Dans tous les Journaux, tant des Pays Etrangers que de France.
3. ↑ *Conrad. Barchusen Historia Medicina Amsterodami* 1710. *Francisci Redi de Animalculis que in corporibus animalium vivorum reperiuntur observationes, ex errurscis in Latinæ versæ, Atore Petro Corte Amsteledami*, 1708. *in Præfat*. Histoire de l'Académie Royale des Sciences, année 1709. *Historia Insectorum, Authore Joanne Raïo. Opus posthumum Regiæ Societ. Londinensis Editum, Londini*, 1710.
4. ↑ Imprimé diverses fois à Amsterdam, à Londres, à Naples.
5. ↑ Voyez la Lettre contre ce Livre, insérée dans les Mémoires de Trévoux du mois de Novembre 1703, & le Livret intitulé : *Explication Physique et Méchanique des effets de la Saignée & de la Boisson dans la cure des maladies, &c*. Imprimé en 1707. à Chambery. Voyez encore l'Ecrit intitulé, *Dissertation sur la nourriture des Os, où l'on explique la nature & l'usage de la moëlle avec trois Lettres sur le Livre de la Génération des vers dans le corps de l'homme*. Imprimé à Paris, chez Pierre Witte en 1704.

LISTE DES ARTICLES

à réformer dans les précédentes Editions, laquelle est annoncée page XXIX. *de la Préface, ligne 14.*

NOus commencerons cette Liste par le Recueil des Planches contenues dans le Volume *in*-4º. Nous viendrons ensuite au Volume *in*-12.

Volume in-4º.

La Planche IX. toute entiére représentant un Tænia comme s'il avoit tête & queue.

La Planche XV. en ôter le Ver velu & le Ver en peloton.

La Planche XVI. toute entiére ; & la XIX. aussi toute entiére.

Volume in-12.

Pages vij. & ix. de la Préface, où il est dit que cet insecte fit de grands mouvemens quand on le toucha, & où il falloit *mettre*, fit de petits mouvemens quand on le toucha, *ou bien*, fit quelque mouvemens[1].

Page xiv. ligne 4. jusqu'à la ligne 14. de la page xvj.

Corps du Livre.

Page 42. ligne 20. jusqu'à la ligne 13. de la p. 43. premiére & Seconde Edition.

Page 43. depuis la ligne 14. jusqu'à la ligne 22. premiére & seconde Edition.

Page 47. seconde Edition, depuis la première ligne jusqu'à la ligne 18.

Page 48. la ligne 10. jusqu’à la ligne 16.

Page 53. ligne 17, jusqu’à la ligne 19.

Page 56. ligne 5. jusqu’à la ligne 16.

Page 58. lignes 7 & 8.

Page 74. ligne 8. 9. & 10.

Pape 107. la dernière jusqu’à la ligne 6. de la page suivante.

Page 113. ligne 4. jusqu’à la ligne 13. de la page 115.

Page 117. ligne 11.

Page 124. ligne 14, jusqu’à la ligne 6. de la page suivante.

Page 126. ligne 7. [1]

Page 134. ligne 11. jusqu’à la ligne 7. de la page 138.

Page 139. ligne 8. jusqu’au milieu de la page 143.

Page 197. lignes 18. 19. & 20.

Page 200. ligne 3. jusqu’à la ligne 15.

Ibid. ligne 22. jusqu’à la ligne 26.

Page 201. ligne 11. jusqu’à la ligne 28.

Page 208. ligne 4.

Page 220. ligne 7. & ligne 14.

Page 231. lignes 12. & 13.

Page 232. ligne 18. jusqu’à la ligne 23.

Ibid. ligne derniére.

Page 236. ligne 12. à la fin de cette ligne, & au commencement de la suivante.

Page 238. ligne 13. jusqu’à la ligne 18.

Page 239. ligne 19. & 20.

Ibid. ligne penultiéme.

Page 244. lignes 3. 4. & 5.

Ibid. lignes antépénultiéme & pénultiéme, jusqu’à la ligne 3. de la page suivante.

Page 249. ligne 9. jusqu’à la ligne derniére.

Page 260. ligne 23. jusqu’à la ligne 6. de la page suivante.

Page 276. ligne antépénultiéme jusqu’à la dixième ligne de la page 278.

Page 279. ligne 22. jusqu’à la ligne 24. de la page suivante.

Nous aurions pû indiquer aussi par une Liste, les augmentations faites dans cette troisième Edition, mais il auroit fallu pour cela un trop long détail. Au reste nous avertirons que le Tænia, que nous avons dit être de la premiére espéce dans la seconde Edition, est le Tænia de la seconde espéce, & que celui que nous avons dit être de la seconde, est celui de la première. Cet avertissement est nécessaire pour ne point confondre les espéces marquées dans cette troisiéme Edition, où elles sont comme elles doivent être.

FIN.

---

1. ↑ *Cet insecte nommé Tænia, & que j’appelle Solitaire, ne fait jamais de grands mouvemens. C’est un article exagéré que celui-là. Au reste le Frere Apothicaire* du Couvent de l’Observance à Toulouze, a écrit à l’Académie des Sciences de Paris, une lettre datée du 17. Juillet 1740. dans laquelle il dit qu’un Ver solitaire, sorti du corps d’un malade qu’il traitoit, levait sa tête jusqu’à la hauteur d’un pied, & qu’ayant été mis dans de l’eau, il en faisoit autant. Ce frere ajoute, que le Ver étoit semblable à celui qui est représenté dans une des Planches de mon Livre de la Génération des Vers. C’est M. Winslow de la Faculté de Médecine de Paris, qui m’a communiqué la Lettre. Je l’ai lue, & il l’a rendue à l’Académie, qui la lui avoit prétée pour me la montrer. Cette circonstance, que le Ver levoit sa tête jusqu’à la hauteur d’un pied paroît une fable. Il n’est pas possible de la maniére dont il est construit, qu’il fasse un tel mouvement. M. Winslow m’a communiqué la Lettre ce jourd’hui Vendredi 29. Juillet 1740.*

   * Nommé Frere Modeste.

DE

LA GENERATION DES VERS

Dans le Corps de l'Homme.

CHAPITRE PREMIER,

Ce que c'est que Ver.

LE Ver passe pour le plus méprisable de tous les animaux : c'est cependant celui que nous méprisons peut-être le moins ; n'y en ayant point contre lequel nous cherchions plus à nous défendre. On le compte dans le genre des Insectes : ainsi pour faire entendre ce que c'est que ver, il faut expliquer auparavant ce que c'est qu'Insecte.

Qui dit *Insecte*, dit un animal complet, entrecoupé de plusieurs incisions faites en forme de cercles ou d'anneaux, par le moyen desquelles il respire, & d'où il a tiré le nom d'insecte, qui signifie, *Divisé, coupé, entrecoupé*. Tels sont le Scorpion, la Fourmi, la Chenille, & une infinité d'autres.

De ces Insectes, les uns ont les incisions sous le ventre, les autres sur le dos, les autres à l'un & à l'autre tout ensemble. Aux uns il s'en trouve plus, aux autres moins, & tout cela selon la diversité des espèces. On en remarque douze à la Fourmi, sept au Scorpion, autant au Ver à soye, seize & quelquefois davantage à la Chenille, &c.

On appelle aussi Insectes, la plûpart des animaux qui vivent quelque temps après qu'ils sont coupés en morceaux, comme les grenouilles, les lézards, les serpens, les vipéres, &c.

Je croirois volontiers que les Insectes tirent leur nom du mot latin *Insectari*, qui signifie, *poursuivre, persécuter, tourmenter, &c.* parce que ces animaux se trouvent presque par-tout, & qu'il est difficile de s'en défendre ; mais cette étymologie paroît fausse quand on fait réflexion, que les Grecs ont appellé ces animaux, Εντομα, c'est-à-dire, *coupez, incisez*, & que le latin *incisum* qu'on a ensuite francisé, n'est que la traduction de ce mot grec.

Je dis que l'insecte respire, ce qui est contraire au sentiment de plusieurs anciens Philosophes, qui ont cru que la plupart des insectes ne respiroient pas, parce qu'ils se sont imaginés que ces animaux n'avoient pas de poumons ; au lieu que les observations des Modernes sur ce sujet, celles entre autres, du célébre Malpighi, nous font voir qu'il y a des insectes qui, loin de manquer de poumons, en ont un plus grand nombre que les autres animaux. D'ailleurs, comme le remarque Pline, quand ils n'en auroient point, ce ne seroit pas une conséquence qu'ils ne respirassent pas, puisqu'il ne paroît pas plus possible de vivre sans respiration que de respirer sans poumons. *Nec video cur magis possint non trahere animam & vivere, quam spirare sine visceribus*[1].

Ces mêmes Philosophes ont écrit que la plupart des Insectes n'avoient point de sang, parce qu'on ne trouve dans le corps de plusieurs, aucune liqueur rouge, mais ils se sont encore trompés là-dessus, l'humeur appellée sang, n'étant point telle par sa couleur, mais par son usage ; ce qui fait dire au même Pline, que quelle que soit l'humeur vitale qui anime l'Insecte, cette humeur est le sang de l'Insecte : *Sic & Insectis, quisquis est vitalis humor, hic erit & sanguis*[2]. Or comme il n'y a point d'Insecte qui n'ait en soi une humeur vitale qui s'anime, il n'y a point non plus d'Insecte qui n'ait du sang.

Un Auteur moderne[3] écrit que dans les premiers temps de l'Eglise, un grand nombre de Chrétiens ne s'accordoient que de petits poissons qui fussent dépourvus de sang, comme des Moules, des Huitres, & des

Ecrevisses. Cet Auteur, comme on voit, donne ici dans l'erreur ancienne, & ne reconnoît que du sang rouge.

Une autre cause de la méprise des Anciens sur ce sujet, est la pensée où ils étoient qu'il n'y avoit point de cœur en plusieurs Insectes ; mais on sait aujourd'hui par les découvertes qui ont été faites avec le secours des microscopes, que si quelques Insectes ont plusieurs poumons, il y en a aussi qui ont plusieurs cœurs ; tel est, par exemple, le Ver à soye, dans lequel il s'en trouve un si grand nombre, que ce n'est presque qu'une chaîne de cœurs, depuis la tête jusqu'à l'extrémité du corps.

Ces observations nous convainquent que les Insectes ne sont point des ébauches de la nature, ni des animaux incomplets, comme se le sont imaginé quelques Philosophes ; puisque bien loin de manquer de parties, il s'en trouve qui en ont plus que les autres animaux, ainsi qu'on le peut voir encore, 1°. Dans l'Araignée vulgaire qui a huit yeux. 2°. Dans la Mouche qui a une trompe comme un Eléphant, six jambes distinguées chacune en quatre membres, dont les extrémités se divisent aussi en plusieurs parties, & sont armées de deux pinces, entre lesquelles on apperçoit de petites pointes, par le moyen de quoi cet animal s'attache aux moindres inégalités des corps même les plus polis. 3°. Dans la Puce, où l'on découvre six jambes, ayant chacune trois jointures diversement articulées. Les articles des deux jambes de devant entrent tout-à-fait l'un dans l'autre, & ceux des jambes du milieu ont leur étendue séparée. Mais les jambes de derriere ont leurs articles pliés l'un sur l'autre, comme la jambe & la cuisse de l'homme. Quand la puce veut sauter, elle étend en même temps toutes ses jambes ; & alors les différens articles venant à se débander à la fois, font l'effet d'autant de ressorts, & produisent ce sault qui l'éleve en l'air, à la hauteur de deux cens fois celle de son corps, ainsi que le remarque M. Hook dans sa Micrographie, & qu'il a été remarqué dans le Journal des Savans, du Lundi 20. Décembre 1666. Voyez la planche cy-jointe, où par occasion, nous avons marqué plusieurs autres particularités concernant cet Insecte, lesquelles sont très-dignes d'observation. 4°. Dans la Chenille qui a seize pieds, six devant, huit au milieu, & deux derriere, sans parler de plusieurs autres parties qu'on découvre sur le corps de quelques-unes ; tels que sont deux espéces de bouquets de plume noire, situés autour de la tête, deux petits avirons rangés de chaque côté, dont les filets, ressemblent à ceux des

plumes, & une peau parsemée de petits poils bruns, séparés les uns des autres, entre lesquels on voit plusieurs petites plumes ; toutes parties dont chacune, sans doute, a son usage, quoique nous ne le connoissions pas.

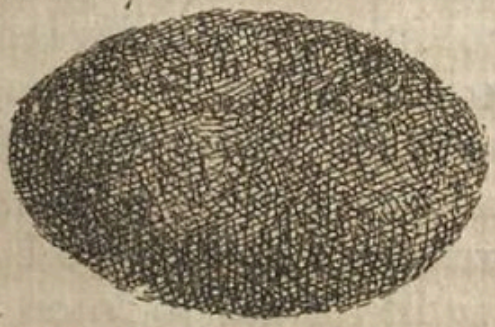
Puce vuë par le Microscope



Oeufs de la Puce viús par le Microscope



Coque produite par un ver d'ouvient la Puce veu par le Microscope



B. R



Ver d'ouvient la Puce veu par le Microscope

On peut dire cependant, que le grand nombre de parties qui composent un Animal, n'est pas toujours ce qui en fait la perfection ; car pourvue que cet Animal ait celles qui lui sont nécessaires pour être complet dans son espéce, & qu'elles soient placées selon la situation qui leur est propre, il est parfait. Le Serpent, par exemple, qui n'a point de pieds, est parfait ; & le Limaçon qui jette ses excrémens par le col, qui respire par là, & qui a dans ce même endroit, les parties destinées à la propagation de son espèce, est un Animal parfait.

Je ne cite point ici l'exemple de la Taupe, que quelques uns croyent être sans yeux, car elle a un chrystallin & tout ce qu'il faut pour voir.

Nous pouvons observer, en passant, qu'il n'est pas étonnant que quelques Philosophes ayent regardé les Insectes comme des Animaux imparfaits, puisqu'il s'en est trouvé qui se sont égarés jusqu'au point d'avancer que le corps de la femme étoit un ouvrage imparfait, une ébauche formée contre l'intention de la nature ; comme si un corps parfaitement proportionné, où l'on ne remarque aucune irrégularité ; un corps qui ne manque d'aucune partie nécessaire, qui n'en renferme aucune de superflue, & qui l'emporte même en cela sur celui de l'homme, où l'on en trouve en quelque façon d'inutiles, telles que sont les mammelles, pouvoit être un corps imparfait, & comme si, d'ailleurs, un sexe si nécessaire pour la production de l'homme, & dont la nature se sert pour se conserver elle-même, pouvoit être contre l'intention de la nature. Il faut avouer ici avec Cicéron[4], que c'est une chose étonnante qu'il n'y ait point d'absurdité si étrange, qui n'ait été soutenue par quelque Philosophe.

En voilà suffisamment pour donner une idée générale de ce que c'est qu'Insecte.

Les Insectes se divisent en grands & en petits. Les premiers sont compris sous le nom général d'Insectes, comme la Couleuvre, l'Aspic, la Vipère, le Scorpion, la Grenouille, &c. Les autres le sont sous le nom particulier de Vers, comme la Chenille, le Papillon, la Fourmi, la Puce, les Vers de terre, ceux qui s'engendrent dans le corps de l'homme, dans celui des autres Animaux, dans les fruits, dans les plantes, dans le bois, dans les étoffes, dans les liqueurs, & dans tous les différens mixtes.

Les petits Insectes meurent presque tous sur la fin de l'Automne ; mais ils laissent une infinité d'œufs qui se conservent pendant l'Hyver & qui, aux approches du Printems, s'ouvrent en foule, & laissent éclorre les petits Animaux qu'ils renferment. [4]

La naissance du petit Insecte, à ces premieres chaleurs du Printems, est ce qui l'a fait nommer en latin, *Vermis*, comme qui diroit, *vere micans*, & en françois *Ver*, du mot latin *Ver*, qui signifie, *Printems*.

De ces Vers, les uns sont reptiles, c'est-à-dire, se traînent sur le ventre, comme les Vers de terre, & la plûpart de ceux qui s'engendrent dans les intestins, ou qui se trouvent dans les fruits ; les autres non reptiles, comme la Mouche, le Haneton, la Fourmi, l'Escarbot, la Cigale, le Cloporte, &c.

Les reptiles Vers se meuvent par des fibres spirales, comme les autres reptibles ; mais avec cette différence, que les fibres tant antérieures que postérieures se raccourcissent, & font faire par cette contraction générale une petite voute au corps du Ver ; après quoi elles s'unissent, & les parties qui composent cette voute, étant tirées, s'étendent du côté où elles sont tirées, & font ainsi mouvoir le Ver par un mouvement d'ondulation.

Un grand nombre de personnes sont sujettes aux vers ; mais comment ces vers peuvent-ils se produire dans le corps de l'homme ? C'est ce que nous allons examiner dans le Chapitre suivant.

---

1. ↑ *Plin. Hist. nat. lib. II. c. 3*
2. ↑ Plin. *ibid.*
3. ↑ Traité des dispenses de Carême, *premiere partie. Chap*. 20.
4. ↑ *Nescio quomodo nihil tam absurdè dici potest quod non dicatur ut ab aliquo Philosophorum*. Cic. lib. I. de Divinatione.

CHAPITRE II.

Comment s'engendrent les Vers dans le corps de l'homme.

LES Vers s'engendrent dans le corps de l'homme, & dans celui des autres Animaux, par le moyen d'une semence qui y est entrée, & dans laquelle ils sont renfermés. Car tous les Animaux, ainsi que nous le dirons plus bas, s'engendrent d'une semence qui les contient, & le Ciron même, tout petit qu'il est, sort tout parfait de son œuf, après quoi il croît insensiblement. Il s'agit d'expliquer comment cette semence de Vers peut être portée dans l'homme ; mais si l'on considére la multitude des œufs des Chenilles, des Mouches, & des autres petits Insectes, avec le nombre presque infini de ces petits animaux que les microscopes nous découvrent dans les liqueurs & presque dans tous les mixtes, on reconnoîtra aisément qu'il n'y a rien dans la nature où les semences des Insectes ne se puissent insinuer, & qu'il en peut entrer une grande quantité dans le corps de l'homme, aussi bien que dans celui des autres animaux, par le moyen de l'air & des alimens. Or comme la chaleur suffit pour faire éclorre les Vers contenus dans ces œufs, quand ces mêmes œufs rencontrent une matiere convenable, il est facile de comprendre qu'il en peut éclorre de diverses espèces dans le corps de l'homme, selon les diverses matieres qui s'y trouvent, ces œufs étant comme les graines des végétaux, dont les unes germent dans de certaines terres, & les autres dans d'autres. Ensorte qu'une personne dont le corps abondera en une certaine humeur, fera éclorre des Vers d'une certaine sorte ; celui dont le corps abondera en une autre humeur, en fera éclorre d'une autre sorte, & celui enfin en qui il n'y aura

aucune humeur propre pour les œufs des Vers, n'en fera éclorre aucun, & sera exempt de Vers ; semblable en cela, à une terre qui n'étant pas propre pour certains grains, en pourra être toute semée sans qu'il en paroisse aucun.

Quelques Philosophes prétendent que les Vers & plusieurs autres Insectes s'engendrent de la seule corruption, par une combinaison fortuite de matiere, sans aucune semence. Mais si ces Philosophes pouvoient expliquer deux choses ; l'une, comment le désordre du hazard peut arranger avec tant d'ordre les organes d'un animal, & l'autre, d'où vient qu'on ne voit se produire aucune espece nouvelle d'Insectes, comme cela devroit nécessairement arriver dans leur systême, leur opinion pourroit paroître supportable.

La terre, dira-t-on, produit bien quelquefois des Rats par la seule corruption de la matiere, puisque Diodore de Sicile rapporte que dans la Thébaide on en a trouvé quelquefois d'imparfaits, où on ne voyoit qu'une moitié d'animal & une moitié de terre, & que néanmoins ce demi animal se mouvoit. Je répons à cela, que si l'Historien qui rapporte ce fait, avoit eu quelque teinture d'Anatomie, & qu'il eût vû une seule dissection du corps de l'animal, il eût compris aisément que cette génération étoit impossible, & qu'avant que l'animal puisse mouvoir ou sa tête ou ses pieds, il faut que son corps soit, sinon parfait, du moins achevé. Car on sçait bien qu'il y a des corps imparfaits qui viennent au monde manquant de quelque partie, & qui ne laissent pas de vivre & de se mouvoir ; on voit des personnes sans bras, d'autres sans pieds, d'autres sans doigts, &c. on voit des Chiens n'avoir que deux pates ; mais comme ces corps sont ainsi de naissance, je dis qu'ils sont achevés & non parfaits.

Ce qu'on allégue ordinairement des Grenoüilles, qu'elles se produisent de la pluye, & ce qu'on dit des Macreuses, qu'elles s'engendrent du bois pourris des vieux vaisseaux, seroit favorable à ces Philosophes, s'il étoit vrai. Il tombe quelquefois de petites Grenoüilles avec la pluye, lorsqu'il fait de l'orage ; mais il ne s'ensuit pas qu'elles soient engendrées de la pluye : la tempête peut enlever ces Grenoüilles nouvellement écloses, & la pluye mêlée avec la poussière, leur servir de nourriture, les enfler, les grossir & les augmenter aussi promptement que des Champignons ; ensorte que les Voyageurs soient quelquefois tout surpris d'en trouver sur leurs chapeaux,

lesquelles semblent croître comme à vue d'œil. Il peut arriver même quelquefois, qu'ils ne découvrent d'abord qu'une Grenoüille imparfaite en apparence, à laquelle, un moment après poussent des jambes, ce qui fait croire au vulgaire que ces Grenoüilles s'engendrent effectivement de la pluye. Mais il faut sçavoir que ces jambes étoient déja renfermées dans la Grenoüille, & que quand elles paroissent, ce n'est qu'un développement qui se fait d'une chose cachée, les jambes des Grenouilles croissant & poussant au dehors, de même que les boutons de fleurs hors de leurs tiges, ainsi que l'a remarqué Swammerdam, ce qui s'accorde avec ce que dit Jacobœus dans ses observations sur les Grenoüilles, & avec ce qu'on remarque tous les jours dans les bassins des fontaines ; sçavoir, que cet animal ne paroît d'abord que tête & queuë.

Quant aux Macreuses, on a crû qu'elles s'engendroient de l'écume de la mer, ou des planches pourries des vieux vaisseaux, ausquelles on les trouve, dit-on, attachées par le bec, & d'où elles se détachent ensuite lorsqu'elles sont bien formées ; mais elles viennent d'un œuf couvé, comme les autres oiseaux, ainsi que l'a fait voir M. Childeré dans son Livre des Merveilles d'Angleterre, & que nous l'avons expliqué au long dans notre Traité des Alimens de Carême, en parlant de cet Oiseau, par rapport à la nature de sa chair, pour ce qui regarde l'abstinence.

Cela posé, je dis que les semences de tous les Animaux ont été créées par le premier Estre, & mises dans les premiers individus des espéces, en sorte qu'au moment que ce premier Estre commanda à la terre de produire toutes sortes de Reptiles & d'Animaux, chaque animal reçut de quoi se multiplier, comme les Plantes, dont l'Ecriture dit en termes exprès, que Dieu ordonna à la terre de produire de l'Herbe & des Arbres qui renfermassent chacun leur semence en eux-mêmes pour se reproduire[1]. Il faut remarquer que cette semence des Animaux contient en racourci, l'animal qui en doit sortir, & les microscopes nous l'y decouvrent quelquefois tout formé. On peut voir là-dessus les observations curieuses du célébre M. Hartsocker, sçavant Physicien d'Amsterdam, dans le Journal des Sçavans de l'année 1678. & les Lettres du fameux Antoine de Lewenhoek. Chaque semence des Plantes contient de même en abregé la plante qui en doit venir, & à l'infini toutes celles qui en peuvent naître.

Nous observerons ici que les semences dont nous parlons, peuvent être considerées selon leurs entités, & selon leurs diversités. Selon leurs entités, le nombre en est infini, ce qui fait qu'il se produit tous les jours en chaque espéce tant d'individus nouveaux. Selon leurs diversités, elles sont bornées à un certain nombre, ce qui est cause qu'il ne s'engendre aucune espéce nouvelle d'animaux, ni de plantes, ni de mineraux.

Lucrece a reconnu lui-même la nécessité d'admettre les semences, pour expliquer cette constance de la nature dans ses productions. Ne croyez pas, dit-il[2], que toutes choses se puissent combiner en toute manière. Si cela étoit, il se feroit tous les jours des générations bizarres, qui ne se font point. On verroit communément paroître des monstres moitié hommes & moitié brutes ; on verroit des branches d'arbres naître au corps des animaux, des membres de poissons s'unir avec des membres d'animaux terrestres, & des chimères ravager les campagnes par les feux qu'elles vomiroient.

Que s'il n'arrive rien de tel, poursuit ce Philosophe, il faut nécessairement avouer que c'est que toutes choses naissent de certaines semences qui les fixent, & qu'il y a en tout cela une cause déterminante qui ne peut varier.

Cette cause n'est autre chose, selon le même Lucrece, que les semences mêmes[3] qu'on doit regarder comme autant de formes inaltérables limitées dans le nombre de leurs différences, & sans limites dans celui de leurs individus, lesquelles demeurent cachées dans[4] tous les êtres, & sont dit-il, comme autant de sceaux & de caracteres invariables, d'où viennent toutes les figures différentes qui constituent les espéces.

Chaque animal a donc en soi une matière propre à produire un animal son semblable, soit par l'accouplement, soit sans accouplement. Cette matiere multiplie plus ou moins, selon la nature du lieu où l'animal se rencontre. Les Insectes par exemple, se trouvant dans un lieu propre à leur nourriture, y déposent quantité d'œufs, ces œufs produisent d'autres Insectes, ces Insectes d'autres œufs, & toujours ainsi jusqu'à l'infini. Or comme ces œufs sont fort petits & fort legers, il est facile de juger qu'ils peuvent être épars dans l'air, dans l'eau & sur la terre, par le moyen des vents & des pluyes, & que se conservant de la même maniére dont se conservent les graines des plantes, ils se reveillent aussi-tot qu'ils trouvent une matiere & une chaleur

convenable. Il s'ensuit que ces œufs peuvent s'introduire souvent dans les mixtes, qu'ils peuvent entrer dans les fruits, non-seulement par dehors, mais avec le suc que la plante tire de la terre, & c'est par ce moyen qu'on peut expliquer d'où vient qu'on voit des Vers dans certains fruits, sans qu'il paroisse sur la peau de ces fruits, aucune trace de piqûre. Il s'ensuit de la même raison, que ces œufs peuvent venir dans notre corps avec les alimens & avec l'air. Les semences dont il s'agit, étant ainsi mêlées partout, ou produisent, ou se conservent, ou se détruisent selon que le lieu où elles sont leur est, ou propre, ou indifférent, ou contraire. Car si la matiere surabondante croupissoit en attendant que la chaleur vitale du mixte vînt à l'assujetir & à la transmuer, il est hors de doute qu'il se feroit une fermentation étrangère, & contre nature, qui, par le levain de la matiere inutile infecteroit toute la masse. Mais elles ne s'insinuent pas seulement par le moyen de l'air & des alimens, elles entrent encore très-souvent dans les chairs par dehors, & s'y arrêtent d'autant plus facilement qu'elles sont fort subtiles, & qu'en comparaison de leur subtilité, la plus fine peau du corps est très-grossiere. Ajoutons à cela que cette peau est remplie de cavités, dont les unes sont pleines de sueur, les autres de petites écailles, & toutes plantées d'un petit poil, ce qui fait que ces semences s'y engagent aisément, & qu'elles y produisent de petits animaux qui rongeant les cellules étroites dans lesquelles ils sont éclos, ouvrent les vaisseaux imperceptibles épars sur la peau, & par cette ouverture font échapper la liqueur contenue dans ces mêmes vaisseaux, laquelle par son séjour, fermente, ou se change en pus, & forme plusieurs petites galles sous lesquelles ils se tiennent couverts. C'est ainsi que les Cirons & plusieurs autres sortes d'Insectes s'engagent dans la chair. L'expérience le fait voir en ceux qui manient long-temps des Hanetons ou des Vers à soye, car ils ne manquent pas d'avoir bientôt la galle, parce que ces Insectes, ainsi que tous les autres, sont chargés de la semence de plusieurs autres Insectes moindres qu'eux, laquelle est par eux déposée dans la main qui les touche. Et comment ne seroient-ils pas chargés de ces semences, puisqu'ils sont tout couverts d'animaux imperceptibles qui les rongent ? ainsi qu'on le remarque dans l'Escarbot licorne, sur lequel le microscope découvre une infinité de petits pous. On voit la même chose dans plusieurs autres Insectes, lesquels sont tout occupés à se debarrasser d'une vermine importune qui les dévore. Telle est la Mouche, par exemple, qui nettoye

continuellement ses aîles, sa tête, ses pieds, & s'épluche sans cesse. Car si on la considere avec le microscope, on y discerne souvent divers animaux qui la sucent. Ces animaux sont sans doute encore sucés par d'autres, & ces autres par d'autres, selon ce qu'il y a de matiere corrompue en chacun d'eux pour nourrir quelque autre espéce d'animal dont la semence s'y puisse arrêter.

Qu'on n'objecte pas que comme on voit des Vers de différentes espéces dans les matières différentes dont ils se nourrissent, il y a lieu de croire que ces Vers tirent leur première origine de la matiere même dans laquelle on les voit, car c'est une difficulté que nous avons déja prévenue, en disant qu'il en est des semences des Vers, comme des graines des plantes, dont les unes ne peuvent pousser qu'en certaines terres, & les autres dans d'autres. Ainsi les Vers qui mangent les pois sont différens de ceux qui mangent les cerises ; & la vermine des Brebis differente de celle des Oiseaux, parce qu'il y a dans chacun de ces sujets, une matiere propre à faire éclore une telle espéce de Vers, & non une autre.

Qu'on ne dise point que la quantité extraordinaire de Vers qui se trouvent dans certaines choses pourries, fait voir évidemment qu'il n'y a point d'autre semence de ces Vers que la matiere même où ils naissent, laquelle se transforme en ces animaux ; car il arrive ici à l'égard de ces Insectes, ce qui arrive à l'égard des troupeaux : Où sont les bons paturages, là se trouvent des Bœufs & des Brebis en abondance. Mais comment concevoir, dira-t-on, qu'il se puisse former par autant de semences, un nombre aussi extraordinaire d'Insectes qu'il en sort de la chair corrompue de certains animaux ; par exemple une quantité aussi prodigieuse d'Escarbots & de grosses Mouches qu'il s'en produit à la campagne dans la fiente des Vaches, dans celle des Brebis, des Mulets & des Asnes ? Je réponds que les herbes étant toutes couvertes de petits Insectes & d'œufs d'Insectes, les Bœufs & les Vaches en broutant l'herbe, se remplissent de ces semences. Cela supposé, je dis que ces semences étant différentes dans leurs espéces, & par conséquent dans leurs figures & dans leurs masses, celles qui ont plus de legereté, & dont la figure est proportionnée aux conduits par lesquels doit entrer le suc nourricier de ces animaux, sont portées dans les chairs, où elles se conservent quelque temps, toutes prêtes à produire ce qu'elles contiennent, si-tôt que l'animal mort sera corrompu ; & celles qui ont trop

de masse, ou dont la figure n'a pas de proportion avec ces conduits, sont rejettées avec les excremens, & poussent ensuite leurs Vers de la même maniere que nous voyons dans le fumier, certains grains d'orge & d'avoine sortis du ventre du Cheval, pousser l'herbe qu'ils contenoient. De plus, les Mouches venant à se poser sur cette chair & sur cette fiente, peuvent encore y laisser plusieurs œufs propres à produire diverses sortes d'animaux ; car c'est quelque chose d'incroyable que la quantité d'œufs que font les Mouches. La femelle des Abeilles, que l'on appelle le Roy, en jette plus de six mille par an ; Jean de Hoorn, fameux Anatomiste, a fait plusieurs observations curieuses sur ce sujet.

On remarque que la poudre de Vipère se remplit de Vers quand elle a été gardée quelque temps, en sorte qu'on est obligé, pour la conserver, de la réduire en pâte, avec une suffisante quantité de mucilage de gomme adragant, & d'en former des trochisques, qu'on fait sécher au soleil pour les pulvériser selon le besoin.

Ce fait n'est pas plus contraire à notre sentiment que les autres que nous avons rapportés, rien n'empêchant de penser que ces Vers se produisent dans la poudre de Vipère par des semences qui étoient engagées dans la chair de la Vipère lorsque l'animal vivoit, & cela conformément à l'explication que nous venons de donner au sujet des Insectes qu'on voit naître du cadavre des autres animaux. M. Rédi prétend que si l'on tient enfermé dans un vaisseau bien bouché, de la chair fraîche, ou quelqu'une des autres choses où il vient ordinairement des Vers, il n'y en naîtra aucun ; d'où l'on conclud que ces Vers ne s'engendrent que par des sémences qu'y laissent les Mouches en se posant dessus. L'expérience qu'apporte M. Rédi ne prouve rien, puisqu'en Eté, par exemple, quelque fraîche que puisse être la viande, il est impossible qu'il ne s'y pose toujours quelques Mouches, & qu'elles n'y laissent par conséquent des œufs ; en sorte que si alors on enferme cette viande, & qu'il ne s'y produise point de Vers, il faut conclure au contraire que ce ne sont pas les Mouches précisément qui produisent les Vers dans la viande, mais que ce sont d'autres causes avec celles-là : en effet ne se peut-il pas faire que le vaisseau étant trop étouffé empêche les Vers d'éclorre ? Cependant la poudre de Vipère que l'on conserve toujours fermée, se remplit de Vers si l'on n'a pas soin d'apporter les précautions que nous avons dites. D'où s'ensuit que pour expliquer la génération des

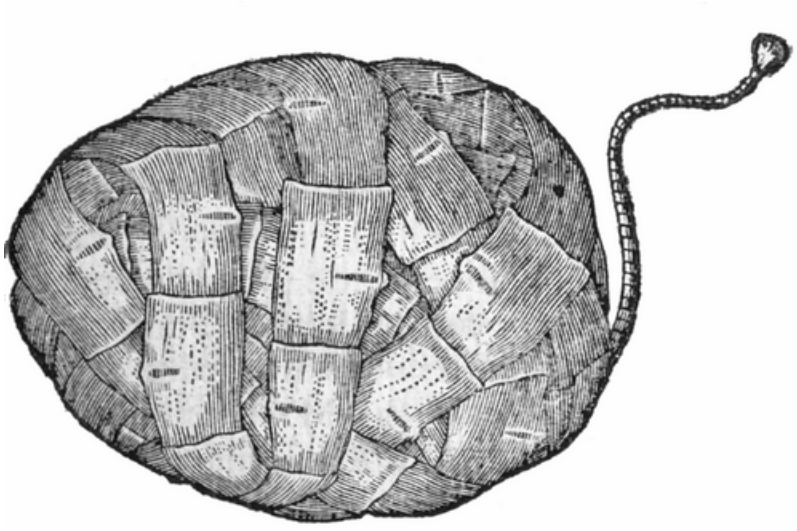
Vers qui naissent de la chair morte des animaux, il est plus naturel de recourir à des sémences qui y soient entrées dès le vivant de l'animal, sans nier cependant que les Mouches n'y en puissent apporter de nouvelles, si elles se posent dessus.

Il nous reste à examiner quelle est la matiere la plus propre à faire éclorre des Vers dans le corps de l'Homme, & à les y nourrir quand ils y sont une fois éclos. Si l'on considere que les enfans sont les plus sujets aux Vers, & que leur principale nourriture est de lait & d'autres alimens doux qui se tournent aisément en aigre, on n'aura pas de peine à trouver la véritable cause qui fait éclorre les Vers dans le corps. En effet puisque le lait s'aigrit pour l'ordinaire dans l'estomac de ceux qui en boivent souvent, & que ceux qui sont accoutumés à cette nourriture, sont presque toujours attaqués de Vers, il est naturel de conclurre que c'est un aigre qui fait éclorre les Vers dans le corps ; non un aigre quel qu'il soit, car il y a des aigres qui les tuent ; mais un aigre qu'on peut appeller aigre-doux, tel que celui qui s'engendre dans nos corps par la corruption du lait, & par la corruption des fruits. Cet aigre-doux excite une fermentation insensible, très-propre par son mouvement à développer les parties du Ver encore enfermé dans son œuf, & à lui procurer quand il est éclos, l'accroissement nécessaire. Que faut-il pour faire naître un Ver dans les intestins ou dans quelque autre partie, sinon une matière qui fermente doucement, & qui communiquant une legere raréfaction à l'humeur de l'œuf, dans lequel le Ver est renfermé, dégage insensiblement les petites parties de ce Ver, & les nourrisse en s'y introduisant peu à peu ? Or on ne trouvera dans le corps de l'homme aucune matiere plus propre à produire cet effet, que l'aigre-doux, qui étant un acide embarrassé dans des parties terrestres & sulphureuses, ne sçauroit être que très-capable d'exciter les mouvemens insensibles dont nous parlons ; & c'est ce que l'expérience confirme, puisque ceux qui usent sans modération de certains alimens doux faciles à s'aigrir, comme de lait, de sucre, de fruits, de miel, sont plus sujets aux Vers que les autres. Aussi remarque-t-on que les remédes qui corrigent les acides, sont tous Contraires aux Vers. C'est pour cela que certains amers sont si bons pour guérir & pour prévenir cette maladie. En voilà assez pour la production des Vers en général ; voyons en particulier comment, selon les principes que nous avons posés, le

Ver, qui a donné occasion à ce Traité, a pu se produire dans le Malade qui l'a rendu.

Il semble d'abord qu'il suffise pour comprendre la production de ce Ver, de supposer que le Malade ait bû ou mangé quelque chose en quoi le germe de cet Insecte fût renfermé, soit que le Ver qui aura jetté cette sémence ait vécu dans le corps d'un autre homme, ou ailleurs, soit qu'il ait été aussi long, ou qu'il l'ait été moins, tant pour n'avoir pas achevé son accroissement faute de temps, que pour ne l'avoir pû faute de nourriture ; car comme il est des animaux qui ne passent pas une certaine mesure, il en est d'autres qui croissent toujours selon l'abondance & la qualité de l'aliment qu'ils trouvent. C'est pour cela que l'on voit des Mouches presque aussi grosses que des Hannetons, & que les Vers presque imperceptibles qui sont dans les bouteilles de vinaigre deviennent beaucoup plus longs & plus gros dans les tonneaux des Vinaigriers. Je dis donc que pour la génération du Ver dont il s'agit, il a suffi que le Malade ait avalé quelque chose en quoi fût la sémence de cet Insecte : & si l'on me demande comment cette sémence pourroit se trouver dans les alimens, je répondrai qu'il n'est pas plus difficile qu'elle s'y trouve, que la sémence d'une infinité d'autres Vers qui sont dans les fruits, dans le fromage, dans les herbes, &c. cependant pour ne point défendre un sentiment qui a ses difficultés, ne pourroit-on point dire, au cas que la sémence de ce Ver ne fût pas entrée avec les alimens dans le corps du Malade, qu'elle y a peut-être passé avec la substance même du père dès le temps de la conception ? Car comme l'on ne voit nulle part, soit sur la terre, soit dans l'eau, des Vers si longs, pour donner lieu de croire que les germes en puissent être étrangers à l'homme, ne se pourroit-il pas faire que ces mêmes germes eussent été créés dans ceux de l'homme, avec l'homme même, ainsi qu'on le peut penser des germes des poux qui ne se trouvent qu'à l'homme, & dont l'espéce seroit détruite si celle de l'homme[5] venoit à manquer. En sorte que ce Ver ne se produit peut-être en nous, que parce qu'il a déja son germe tout créé dans la matiere qui produit l'homme ; semblable à ces plantes[6] qui croissent sur d'autres de différente nature, & qu'on ne voit jamais venir ailleurs ; car il y a bien de l'apparence qu'elles ont leur sémence renfermée dans celle des arbres même où elles s'engendrent. Le germe de ce Ver peut donc avoir été dans celui du fœtus.

Ainsi lorsque cet Insecte a été introduit dans le corps, soit par les alimens, ou de la maniére que nous venons de dire, il est à supposer qu'il y a rencontré toute la nourriture nécessaire à son accroissement, & que par ce moyen, il est parvenu à la longueur extraordinaire dont nous l'avons trouvé. Peut-être même que s'il ne se fût pas rompu, l'auroit-on vu de toute la longueur des intestins, qui est, selon Hippocrate, la mesure qu'il a coutume d'avoir dans ceux qui ont atteint l'âge de puberté, ou qui sont près d'y entrer[7]. Le même Hippocrate ajoûte que quand ce Ver est parvenu à cette étendue, il croît toujours comme auparavant, ce qui favorise le sentiment de Pline[8] qui dit, qu'on en a vu quelquefois de plus de trente pieds, & ce qui est confirmé par des exemples récens encore plus extraordinaires ; car M. Hartsoeker m'a mandé[9] d'Amsterdam, que M. Ruisch, célébre Professeur d'Anatomie dans cette Ville-là, lui en avoit fait voir deux, dont l'un avoit plus de quarante-cinq aulnes de France. M. de Montabourg, célébre Médecin de la Faculté de Paris, & Médecin à Saint Germain en-Laye, m'a écrit le 30. Mars 1735. qu'il traitoit dans cette Ville-là, une pauvre fille tourmentée d'un Ver solitaire, dont elle avoit rendu des lambeaux qui pouvoient se monter à la longueur de 40. aulnes. Cette étendue ne doit point surprendre, puisque de la maniere dont ce Ver est articulé, il lui est facile de se raccourcir, & de s'accommoder au lieu qui le renferme. Aussi fait-il plusieurs mouvemens différens, jusques-la qu'il se roule quelquefois tout en pelotton, comme dans la figure ci-devant. Nous en rapporterons plusieurs exemples dans la suite.



Nous pouvons observer ici que l'opinion d'Hippocrate : que souvent ce Ver s'engendre dans l'enfant au ventre de la mère, paroît très-vraisemblable, en ce que l'on voit des enfans nouveaux nés en rendre de cette sorte, qui sont extrêmement longs, & cela dès la première fois que leur ventre se purge, ainsi que l'a remarqué le même Hippocrate. Or il n'y a pas lieu de croire qu'un animal d'une longueur si extraordinaire pût croître en aussi peu de temps qu'il le faudroit pour sortir si long du corps d'un enfant nouveau-né, sans y avoir été produit dès le ventre de la mère : c'est le raisonnement d'Hippocrate[10], & cela paroît très-concluant. On a vu des enfans très-jeunes en rendre qui avoient plus de quatre aulnes ; & Gaspard Wolpius dans ses Observations, cite l'exemple d'une petite fille à la mammelle, qui en rendit un de cette longueur, par le moyen d'un purgatif qu'il lui fit prendre à ce dessein.

Sennert[11] dit que ce Ver s'engendre dans l'homme à toute sorte d'âge. Il rapporte pour le prouver, l'exemple d'une fille de douze ans, celui d'une femme de vingt-trois, & celui d'un vieillard de quatre-vingt, qui furent délivrés de Vers semblables ; mais ces exemples font voir seulement que le Ver dont il s'agit, se peut trouver en toute sorte d'âge, & non qu'il s'engendre à tout âge. Ce vieillard, par exemple, pouvoit avoir apporté le sien en naissant, selon ce qu'écrit Hippocrate[12], que c'est un Insecte qui vieillit avec son hôte.

Il ne sera pas difficile de comprendre que ce Ver se puisse engendrer dans l'enfant au ventre de la mère, si l'on fait réfléxion à l'abondante nourriture que reçoit le fœtus, puisqu'il se nourrit 1°. par le cordon umbilical. 2°. Par la bouche. 3°. Par les pores de la peau, en sorte qu'il est difficile qu'une nourriture si abondante ne soit sujette à se corrompre pour peu que l'enfant manque des conditions nécessaires à une parfaite digestion.

Il est vrai que le fœtus croissant infiniment plus vîte dans le sein de sa mère que lorsqu'il est né, (car s'il croissoit autant après sa naissance qu'auparavant, ce seroit à quatre ans un géant énorme,) il lui faut alors une quantité extraordinaire de nourriture pour fournir à un accroissement si prompt ; mais il faut aussi que l'enfant la puisse digérer parfaitement, sans quoi le superflus de ce suc nourricier se tournant en corruption, peut donner

lieu à la génération du Tænia, ou Solitaire, qui est le Ver dont il s'agit, & suffise ensuite pour le nourrir, quelque longueur qu'il acquiert.

Nous remarquerons avant que de finir ce Chapitre, que lorsque ce Ver est une fois sorti du corps, il ne s'y en engendre plus de semblable, c'est le sentiment de Spigelius & de tous les Medecins, qui ont examiné avec attention, la nature de cet Insecte, dont nous allons considérer encore plus exactement l'espéce dans le Chapitre suivant, où nous avons à parler des différentes sortes de Vers qui se produisent dans le corps humain.

---

1. ↑ *Genes. Lib. I.*
2. ↑ *Non tamen omnimodis connecti posse putandum est omnia*, &c. Lucret. *de Rerum Natura*, Lib. II. Carm. 699.
3. ↑ *Primordia rerum*, &c. Lucret. *Ibid*. Carm 522.
4. ↑ *Invenies igitur multarum semina rerum, corpora celare & varias cohibere figuras, ibid*. Carm. 675.
5. ↑ *Voyez la Lettre de M. Hartsoeker, à la fin de ce livre.*
6. ↑ Le Gui.
7. ↑ Hipp. *liv. IV.* des Maladies.
8. ↑ Plin Hist. nat. *lib. II. ch.* 33.
9. ↑ Voyez la Lettre de M. Hartsoeker à la fin de ce livre.
10. ↑ Hipp. *liv. IV.* des Maladies.
11. ↑ Senn. Prax. Med. *lib. III. part.* 1 *cap.* 3.
12. ↑ Hipp. *liv. IV.* des Maladies.

CHAPITRE III.

Des différentes espéces de Vers qui s'engendrent dans le corps de l'homme, & par occasion, de quelques-unes de celles qui s'engendrent dans les minéraux, dans les végétaux & dans les animaux.

ON voit tant d'espéces différentes parmi les Vers, qu'on peut dire qu'il n'y a pas de genre d'animaux où l'on en remarque un si grand nombre. Il s'en engendre de plusieurs sortes dans les animaux, dans les végétaux & dans les minéraux. Je ne parle point de ceux que les Anciens ont cru qui naissoient & qui se nourrissoient dans le feu, qui voloient à travers la flamme sans se brûler, & qu'ils ont appellés pour ce sujet *Pyraustes*, d'un nom grec qui signifie à l'épreuve du feu, car ce fait est une fable ; il n'y a point d'autres Pyraustes que ces petits Vermisseaux ailés, qu'on voit voltiger souvent autour des bougies & des chandelles allumées, dont ils traversent quelquefois la flamme, à laquelle ils se brulent le plus souvent.

Ce sont sans doute ces animaux, qui ont donné occasion à Aristote & à Pline de dire, que dans l'Isle de Chipre on voit aux fourneaux des forgerons, des Insectes volans, gros comme de grosses mouches, lesquels sont engendrés du feu, & meurent sitôt qu'ils s'en éloignent ; parce qu'en effet, dès que ces petits animaux ont brûlé l'extrémité de leurs aîles, ils tombent auprès de l'endroit où ils se sont brulés.

Je ne parle point non plus, de ceux que le même Pline dit qui s'engendrent dans la neige ; on trouve quelquefois des Vers sous la neige, comme on y trouve de petites herbes verdoyantes ; mais il ne s'ensuit pas que ces Vers soient engendrés de la neige. On lit dans le Journal des Sçavans, du Lundi 13. Décembre 1677. que le 20. Novembre de la même année, il tomba avec de la neige, une si prodigieuse quantité de dix ou douze espéces de Vers, que tout le pays en fut allarmé. Monsieur l'Abbé Galois, alors Auteur du Journal, donne la figure de huit espèces de ces Vers. On y peut recourir.

J'ai dit qu'il s'engendroit des Vers dans les minéraux, dans les végétaux & dans les animaux. Quant aux minéraux, on voit des Vers qui rongent les pierres mêmes ; ces derniers sont longs d'environ deux lignes, larges de trois quarts de lignes, enfermés dans une coque grisâtre, ayant une tête fort grosse, des yeux noirs & ronds, quatre espèces de mâchoires disposées en croix, qu'ils remuent continuellement, lesquelles s'ouvrent & se ferment comme un compas à quatre branches[1], & trois pieds de chaque côté vers la tête.

Le mortier est aussi mangé par une infinité de petits Vers, gros comme des mites de fromage ; ils ont quatre pieds assez longs de chaque côté comme les mites, & deux yeux.

Il ne faut pas s'étonner qu'il y ait des Vers qui puissent ronger la pierre, puisque le vinaigre la ronge, & que les eaux-fortes rongent les métaux ; car le vinaigre, par exemple, pour nous en tenir-là, comment ronge-t-il la pierre, si ce n'est par le mouvement de plusieurs petites parties aigues dont il est composé, lesquelles heurtant contre la pierre, & étant d'une figure proportionnée aux pores de ce corps, s'introduisent dedans, comme feroient de petites aiguilles, & en séparent les parcelles ? Or quelle raison y aurait-il pour ne pas vouloir que ce que les petites aiguilles du vinaigre font sur un corps dur, les dents fines & pointues d'un Ver, l'y puissent faire ? Qu'y a-t-il de plus foible, en apparence, qu'une petite goutte de liqueur à l'égard d'un corps solide comme la pierre ? Or pourquoi ce qu'une goutte de liqueur, par le mouvement de ses particules tranchantes, est capable de faire sur un corps solide, une petite machine animée comme le Ver, ne l'y pourra-t-elle pas faire, supposé que cette machine ait des dents d'une finesse, & d'une figure propre à s'insinuer entre les parties de ces corps ? ajoutons que

la plûpart des Insectes ont une salive corrosive, qu'ils répandent sur tout ce qu'ils touchent, & par le moyen de laquelle ils viennent à bout de résoudre des matières extrêmement dures, jusques-là même, qu'à la Chine (c'est un fait avéré)[2] il y a des Fourmis, qui percent en une nuit des portes de cabinets & d'armoires, & qui rongent même le cuivre, l'argent, & le fer, sur quoi on discerne quelquefois les traces de leurs petites dents, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la qualité particuliere de leur salive, qui est comme une espéce d'eau-forte.

Pour ce qui est des végétaux, il n'y a guère de plante qui n'ait son Ver, sa Chenille, son Papillon. On remarque que l'arbre qui produit la Cochenille, nourrit en même temps dans cette coque de petits Vermisseaux d'une espéce particulière, lesquels en sortent en forme de Moucherons quand elle est séche, & qui lui ont fait donner le nom de Vermillon.

Cette coque est formée du suc même de la plante par la piquure d'un Ver, comme il arrive au Kermes[3] ; sur quoi il ne sera pas inutile de remarquer qu'un Ver de pareille nature, en piquant les feuilles de chêne, & s'enfermant dans le suc qui en sort, donne occasion aux fausses noix de galle qu'on y trouve : que ce qu'on appelle pommes de chêne, se forme aussi du suc que jettent les petites branches que des Vers ont piquées ; que la même cause produit le *Bedeguar Arabum*, ou l'éponge de l'Eglantier, & cette excroissance qui vient aux chardons parmi les avoines, laquelle on porte sur soi comme un préservatif contre les hémorrhoïdes ; que le lierre terrestre est souvent chargé de tubercules semblables, dans lesquels, comme dans tous les précédens, on trouve des Vers, ou les trous par lesquels ils sont sortis, quand l'endroit piqué, lequel se cicatrise à la fin, n'a plus fourni à ces Vers le suc qu'ils tiroient.

On trouve des Vers à la pimprenelle, à l'absynthe, & à plusieurs autres herbes, lesquels sont tous différens ; & parmi ces Vers qui viennent aux plantes, les uns sont particuliers à la tige ; les autres aux feuilles ; les autres, à la fleur ; les autres, à la racine ; les autres, à la graine, & sont tous autant d'espéces à part. J'ai observé à Plombières, où le Doronic à feuilles de Plantain croît en abondance, qu'il n'y a pas une fleur de cette plante, dans le fond de laquelle on ne trouve cinq à six Vers fort vifs. Ces Vers sont blancs, longs & ronds, & quand ils ont demeuré quelques jours dans la fleur ils deviennent féves. Ces féves ou coques sont noires, & après plusieurs jours

il en sort de chacune une Mouche, dont les ailes sont marquées de taches jaunes, leurs têtes sont assez grosses, & ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on voit ces têtes s'allonger, se raccourcir, diminuer & grossir comme une vessie dans laquelle on introduiroit du vent, & d'où ensuite on le retireroit, ce qu'on observe très-sensiblement avec le microscope. Quand cette Mouche sort de sa féve, elle tire d'abord sa tête dehors, ensuite deux jambes, puis les autres avec les aîles & le reste du corps. C'est quelque chose de curieux que les efforts qu'elle fait pour se dégager de sa prison. Elle est bien deux heures dans ce travail, & j'ai eu la patience de m'en donner le spectacle. La féve ou coque, comme j'ai dit, est noire en dehors, mais le dedans est revêtu d'une membrane blanche. Cette membrane qui est comme une espéce de satin doux, se sépare de la coque par parties, à mesure que la Mouche sort, & quelquefois l'animal en entraîne avec soi une portion, de laquelle il a de la peine à se debarrasser. J'ai souvent vû dans le poivre long, de petits Vers blanchâtres qui ont comme un museau de Cochon, le corps reluisant, six pattes & la tête comme une petite perle d'ambre : pour les trouver il faut prendre du poivre entier, qui soit un peu vieux, & le casser en travers, on y voit alors ces Vers enfermés dans des niches, où ils sont pliés comme en rond. Louis Hannemannus dit avoir vu du poivre[4] tout rongé de Vers ; il décrit ces Vers, & dit qu'ils ont la tête rouge & le corps tout blanc[5].

J'en ai vû dans de la Rhubarbe, qui ressembloient à des Hannetons : Il y a quelques années qu'étant aux Eaux de Plombieres avec M. le Duc de S. Simon, le Gardien des Capucins de ce lieu-là vint me consulter sur une indisposition qu'il avoit ; je lui conseillai de se purger avec de la Rhubarbe ; il me dit qu'il en avoit de bonne ; je la voulus voir, & l'ayant examinée, je lui annonçai qu'il alloit trouver des Vers dans cette Rhubarbe s'il la coupoit, ou s'il la rompoit. Il la fendit aussi-tôt en divers endroits, & il vit avec surprise, la vérité de ce que je lui avois dit. Ces Vers avoient des aîles comme des Hannetons. Il en tira plus de douze, qu'en ma présence il enferma par curiosité dans une boëte.

Au Brésil, les cannes à sucre sont souvent endommagées par un petit Ver qui en mange les racines, & qui par-là fait sécher sur pied toute la plante. Les Brasiliens appellent ce Ver *Guirapeacoia*, les Portugais *Pao de Galinha*. [5]

L’Auteur qui rapporte ce fait dit que l’insecte dont il s’agit, est une espéce de Grillon, & qu’il en a vu de deux sortes, l’un qui a des aîles, & l’autre qui rampe ; il ajoute qu’il en avoit nourri un de chaque sorte l’espace d’un mois, avec du sucre brute, dans lequel on les lui avoit envoyés des Indes. Ce Ver, à ce qu’il remarque, étant mis dans du ris, en fait aussi sa pâture, le sucre brute lui convient mieux que le raffiné. Ce dernier à cause de la forte lessive par laquelle il a passé & qui l’a rendu blanc, est trop chaud & trop âcre pour le pouvoir nourrir long-temps [6].

Les sucs des fruits, comme le vin, le vinaigre, le cidre, sont quelquefois si pleins de Vers, qu’en y en découvre des milliers avec le microscope, tous différens en espéces selon la diversité des sucs où ils s’engendrent.

Le bois le plus dur est aussi mangé de Vers, & il s’en produit dans les planches des Navires de plus gros que des Vers à soye ; ils sont tendres & reluisans, ils ont la tête noire & dure, & trouent les piéces de bois les plus épaisses, ce qui met en grand danger les Vaisseaux. Il y a dans le Journal des Sçavans de 1666. par M. l’Abbé Gallois, l’extrait d’une lettre écrite d’Amsterdam, dans laquelle on marque que les Vers dont il s’agit, trouent tellement les œuvres vives des Vaisseaux qui viennent des Indes dans ce Port-là, que les Vaisseaux prennent eau de tous côtés ; & qu’on ne sçait comment prévenir un si grand mal. On a cru d’abord y réussir, en doublant de lames de fer blanc ou de plomb, les œuvres vives des Vaisseaux, mais cela n’a servi de rien. On s’est ensuite avisé d’y attacher des têtes de cloux si proche les unes des autres, qu’il n’y eût point d’espace entre deux. Ce moyen a été aussi inutile que le premier, soit que les Vers se soient percés des routes inconnues, soit qu’en mettant les cloux dont il s’agit, on ait enfermé ces Vers ou leurs œufs sous les planches & sous les cloux, comme des Loups dans la Bergerie. Un troisième moyen a été mis en usage ; ç’a été de revêtir d’ais de sapin, ces œuvres vives, & de mettre entre les aix du bordage, & ceux du doublage, beaucoup de bourre, de cendre, de chaux, de mousse & de charbon, mais cet expédient n’a pas empêché les Vers de pénétrer jusqu’au corps du vaisseau. C’est en général quelque chose d’incroyable que la sagacité des Vers à éluder tous les obstacles qu’on leur oppose, & ce que font ici les Vers des vaisseaux, est une image naturelle de ce que font dans les intestins & dans d’autres parties, les Vers du corps. On a beau employer toutes sortes de remedes, pour s’en garantir, ou pour s’en

délivrer, on n'en vient à bout qu'à peine, & à moins de quelques remedes spécifiques, tels que nous en indiquerons dans ce Traité, c'est toujours à recommencer.

Les Vers des vaisseaux sont mollasses & très-tendres ; mais comme ils ont à ronger un bois très-dur, la nature semble avoir voulu pourvoir sur cela à leurs besoins, en leur donnant une tête très-dure, armée de deux coquilles pointues par le bout comme le fer d'un villebrequin de Menuisier, & garnies chacune d'un croc, par le moyen de quoi ils s'attachent aux planches & les percent. Ces coquilles, selon la remarque de M. Deslandes, Commissaire[7] & Controlleur de la Marine, lequel a examiné plusieurs de ces Vers, ont le double avantage de pouvoir jouer séparément & différemment l'une de l'autre. Tout le travail du Ver, tout ce qui peut lui procurer & le logement & la nourriture, dépend de ces deux coquilles, & de la manière dont elles se meuvent, si par hazard leurs pointes viennent à s'émousser, le Ver meurt, parce qu'il ne peut plus se creuser de logement faute d'outils convenables, ni se préparer une nouvelle nourriture[8].

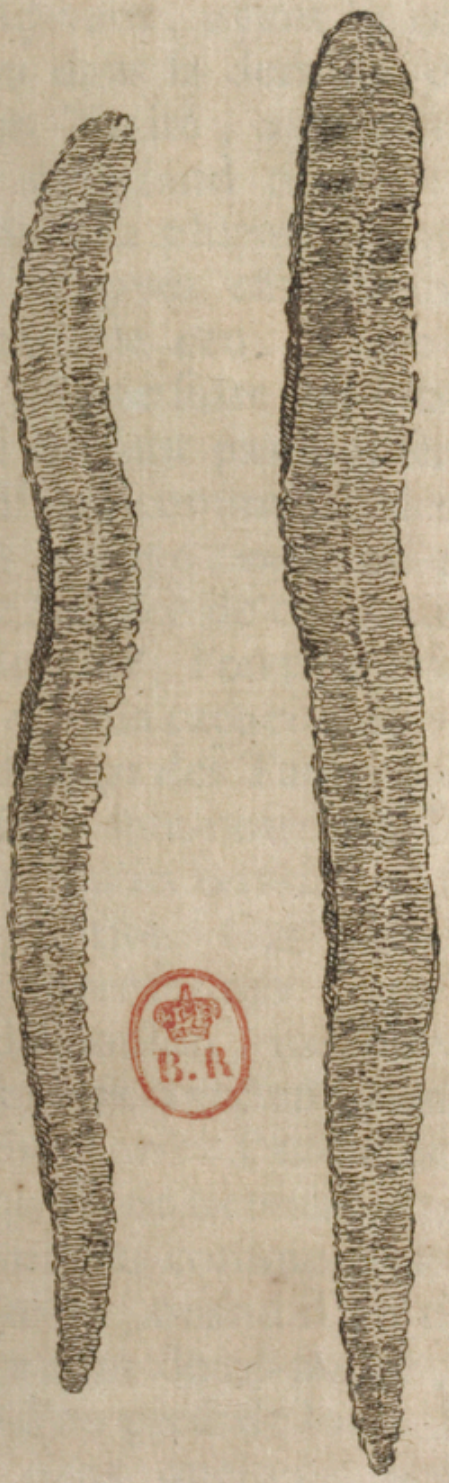
Il y a une autre espéce de Vers qui rongent le bois des vaisseaux ; ceux-là ont une infinité de pattes armées de crochets. M. Deslandes que nous venons de citer, conjecture que ces pattes leur servent pour se cramponer aux fibres du bois, afin qu'étant bien appuyés, ils puissent travailler avec plus de force.

Il y en a une troisième espéce, qui n'ont ni jambes, ni crochets, mais qui suppléent à ce défaut par une liqueur gluante avec laquelle ils se collent aux fibres du bois. Cette liqueur est non seulement gluante, mais pierreuse, ce qui fait que le chemin que se trace chaque Ver de cette espéce, paroît revêtu d'un conduit pierreux, & de la même nature que les coquilles de leur tête.

En voilà assez pour ce qui concerne les Végétaux.

Quant aux Animaux, il n'en est presque point où il ne se trouve des Vers, & tous d'autant d'espéces différentes que les Animaux où ils naissent, sont différens. Il y en a dans presque tous les poissons, & on en découvre dans les Huîtres de brillans ou lumineux, qui sont d'un rouge blanchâtre, longs de cinq à six lignes, & gros comme de petits fers d'aiguillettes. Ils ont cinquante pattes, vingt-cinq de chaque côté, & le dos comme une anguille écorchée.

Les Tanches sont fort sujettes aux Vers : on y en trouve de plats qui sont fort longs, & qui ressemblent au Tænia ou Solitaire de l'homme pour la longueur, pour la largeur, & pour la couleur. Ils ne sont point articulés comme le Tænia de l'homme ; mais ils ont une espéce de sillon ou de pli tout le long du milieu du corps, depuis une extrémité jusqu'à l'autre ; l'une de ces extrémités est moussue & assez large, l'autre plus pointue & étroite. Tout le corps du Ver est assez épais, & un peu plus ordinairement, que le plus épais Tænia de l'homme. J'en ai conservé quatre pendant plusieurs années dans de l'eau-de-vie. Si-tôt que je les eus, j'en fis graver deux, qui sont ceux qu'on voit dans la planche suivante.


B. R

Monsieur Rongeard, Médecin à Laigle en Normandie, homme curieux & sçavant, ayant lu cette Observation dans la derniere édition de mon Traité, a ouvert & fait ouvrir un grand nombre de Tanches, dans la plupart desquelles se sont trouvés effectivement des Vers tels que ceux-là ; ce qui lui a donné lieu de faire des Observations qui ne sont pas indifférentes, & qu'il m'a communiquées.

« Je vous envoye, *me mande-t-il*, un Ver de l'espéce de ceux que le Carême dernier, l'on trouvoit en ce pays, dans la capacité du ventre de la plûpart des Tanches qui se vendoient dans notre poissonnerie ; car j'en fis ouvrir une fort grande quantité. Ces Vers ne sont point renfermés dans les boyaux du poisson, ils sont dehors & flottent avec eux dans la capacité du ventre. J'ai même marqué qu'ils ne tiennent à rien. Ils sont minces comme des rubans. Celui-ci, quand il fut tiré, étoit large d'un demi-pouce, & avoit près d'un pied de long. Il y en avoit dans quelques autres Tanches, de plus & de moins larges, comme aussi de plus longs & de plus courts. Ils étoient tous très-blancs, & remuaient encore trois ou quatre heures après avoir été enlevés du corps du poisson. » Rongeard ajoûte une remarque qui ne sert pas peu à autoriser le nom de *Solitaire* que j'ai donné au Tænia, c'est qu'il n'a jamais trouvé qu'un de ces Vers dans chaque Tanche, « en sorte, *dit-il*, qu'on pourroit à juste titre appeller ce Ver, *le Solitaire des Tanches*, & peut-être aussi le *Solitaire des Lapins*, s'il est vrai, comme l'assurent quelques personnes, qu'il y en ait de tout semblables à ceux-là, dans les Lapins. »

M. Rongeard a cherché avec soin, par où l'Insecte en question pouvoit prendre sa nourriture dans la Tanche ; mais il assure n'avoir pu y découvrir aucun conduit. Il pense que ce Ver de la Tanche se nourrit des humidités dont est arrosée la membrane qui revêt le dedans des viscéres de ce poisson ; humidité qui peut s'insinuer par les pores imperceptibles du corps de l'Insecte.

Quand ce Ver, qui étoit un peu plus court dans la Tanche avant qu'il mourût, eut été mis dans une phiole par M. Rongeard pour m'être envoyé, il étoit plus mince, dit M. Rongeard, & tomba au fond de la bouteille en un petit tapon, sans aucun mouvement ; mais si-tôt qu'on y eut versé de l'eau-de-vie pour le conserver le Ver, qui depuis 24. heures paroissoit tout-à-fait mort, commença à se mouvoir, & s'étendit en formant deux demi cercles, après quoi il mourut dans la même situation.

Comme ces Vers sont fort communs dans les Tanches qui se trouvent à Laigle, M. Rongeard me promet de faire de nouvelles recherches là-dessus, & s'il trouve quelque chose de nouveau, de m'en informer soigneusement.

Si l'on fait réfléxion qu'il n'y a guère de poissons qui se plaisent plus dans l'eau bourbeuse, que la Tanche, & dont la chair abonde davantage en sucs visqueux, on n'aura pas de peine à comprendre comment ce poisson peut être sujet au Solitaire, puisqu'on remarque que le Ver solitaire de l'homme ne subsiste que dans les corps où regnent des humeurs de cette nature.

La Tanche est un poisson si visqueux, qu'à raison de cette viscosité, quelques Auteurs ont cru qu'il n'avoit d'autre origine que le limon même. Cette opinion est tout-à-fait contraire à la bonne Physique, & il est surprenant que Schroder, Gontier & quelques autres Médecins très-éclairés d'ailleurs, ayent pu donner dans cette imagination. Le premier prétend que la Tanche a quelquefois père & mère ; mais que quelquefois aussi elle se produit d'elle-même. *Tinca*, dit-il[9], *piscis est mucosus excrementitius, amans aquæs palustres, cænosas, lutosas, vivens cæno. Generatur tum ex traduce, tum sponte*.

Cette erreur a été aveuglément suivie par quelques Naturalistes, qui prétendent que les Tanches où l'on trouve des Vers, sont celles qui ont pris naissance du limon, & que celles où l'on n'en trouve pas ont été produites par mâle & femelle.

Gontier[10] pousse l'erreur plus loin ; il croit qu'il n'y a point de Tanche qui ne vienne du limon seul : *Cænosis quippe locis & limosis sponte proveniunt Tincæ*.

Ce poisson étant donc si visqueux, que quelques Médecins même se sont persuadés que ce ne pouvoit être qu'un limon animé, on ne doit pas s'étonner qu'il soit sujet à celui de tous les Vers dont la substance est aussi la plus visqueuse. Comme peu de gens ont connoissance de ce Ver, la plupart de ceux qui en mangeant des Tanches viennent à le rencontrer, ne font point difficulté de le manger, le prenant pour la laite du poisson.

Des deux Vers représentés dans la planche ci-devant, le second est tout-à-fait semblable à celui que m'a envoyé M. Rongeard. Ils sont dessinés selon

la longueur qu'ils ont prise en mourant, car ces sortes de Vers, aussi bien que les autres s'allongent toujours alors de quelques lignes.

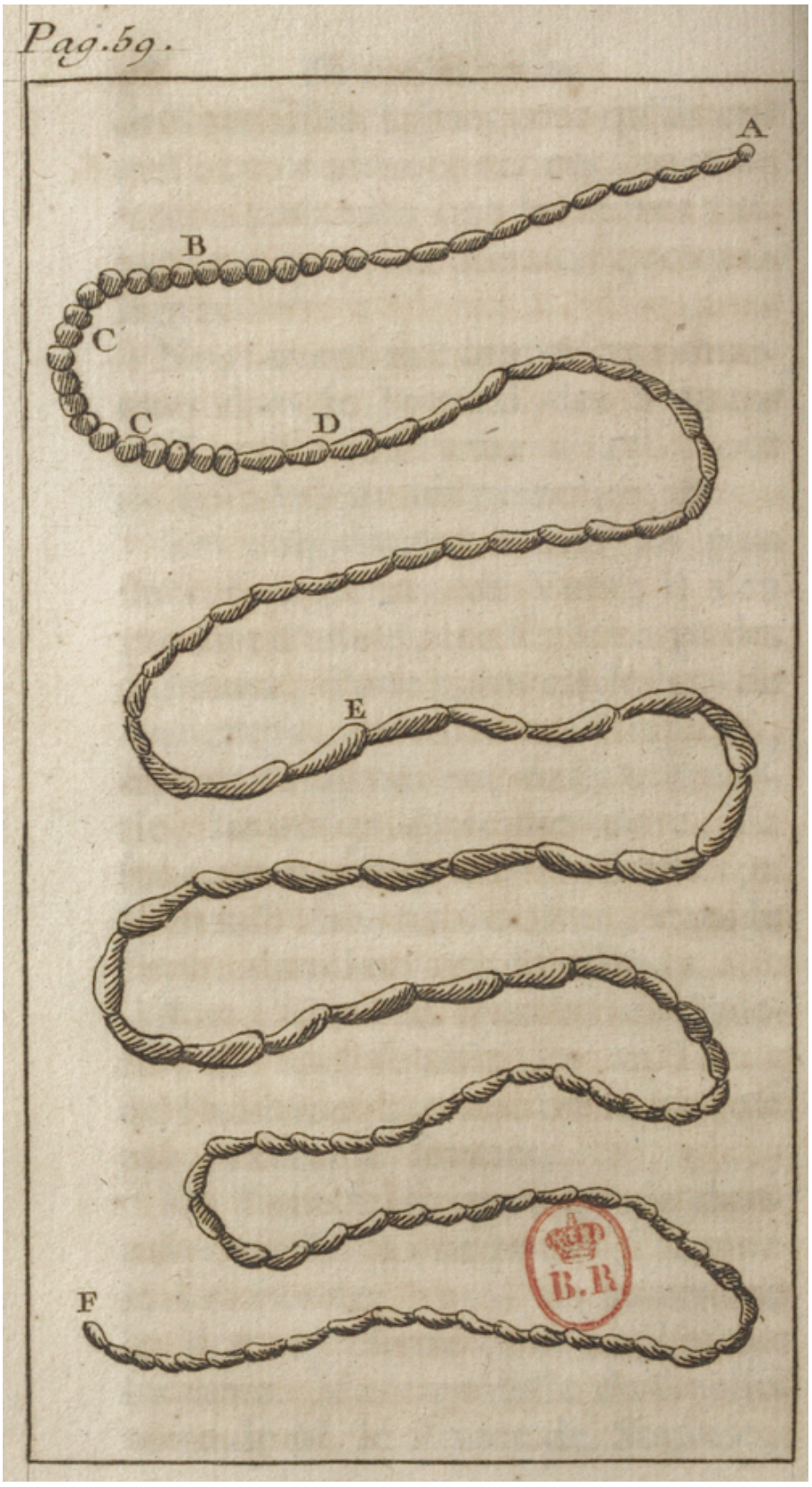
Nous avons fait toutes ces remarques dans le Journal des Sçavans du Lundi 15. Février 1723. Nous ne faisons que les rappeller ici.

Les coquillages même les plus durs sont percés de Vers ; il s'en produit d'une espéce sur le corps des animaux, d'une autre au-dedans de leur corps, & entre ces derniers, les uns s'engendrent dans une partie, les autres dans une autre, & sont autant d'espèces particulières. Il en naît dans les intestins, dans le foye, dans les reins & ailleurs.

Les Chiens en rendent quelquefois de tout semblables au Tænia de l'homme, comme on le va voir par l'exemple suivant.

De l'eau de fougere que je donnai par essai à une petite Chienne le 12. Février 1701. lui fit rendre le Ver représenté dans la planche suivante. Mademoiselle de Goello tante de M. le Prince de Soubise, & à qui cette petite Chienne appartenoit, m'envoya le Ver le lendemain avec ce billet. « Je vous envoye, Monsieur, un Ver que ma petite Chienne a rendu, qui me paroît extraordinaire ; c'est par l'effet de votre eau, j'espère qu'elle lui aura sauvé la vie. Je vous donne le bon jour. Goello. 13. Février 1701. »

Si-tôt que j'eus ce Ver, qui est un véritable Tænia, je le fis graver tel qu'on le voit ici représenté ; il est dessiné au naturel.



B.R

Le 26. Janvier 1738. un domestique m'a cassé la phiole où étoit le Ver, & l'a écrasé par mégarde : je le conservois dans de l'esprit de vin. Il avoit plus de demi-aulne, je n'y ai point vu de tête, non qu'il n'en eût une, mais c'est qu'elle s'est séparée sans doute, lorsqu'il a été rendu, elle devoit être du côté marqué A, suivant la structure du Ver. Ce qui rend cet Insecte plus singulier, est la différente conformation de ses parties ; les unes sont rondes & font une ligne entiere, C ; les autres sont longues & sont une ligne que les rondes interrompent en B D ; les rondes sont égales par-tout, & les longues plus étendues au milieu du Ver qu'ailleurs, ainsi qu'il paroît en E : tout le Ver étoit plat, blanc, mince & transparent comme du parchemin. Les portions sont liées, unies & disposées de manière, que la pointe de chacune regarde le côté A. C'est par cette disposition qu'on peut juger du côté où étoit la tête. Il y a de l'apparence que la queue n'est pas toute entière, & qu'elle s'est rompue en F.

M. Rédi donne la figure d'un *Tænia*, ou Ver *Solitaire* sorti du corps d'un Chien, laquelle est différente de celle-ci. Il donne aussi celle d'un Tænia sorti du corps d'un Chat, laquelle n'est pas moins différente ; les voici dans la planche suivante, on les peut confronter.

Le même M. Rédi dit avoir trouvé une infinité de Vers dans les intestins d'un Serpent à deux têtes qu'il ouvrit vivant[11] : la plûpart de ces Vers étoient très-blancs : une chose extraordinaire, c'est qu'il n'y en avoit aucun qui ne fût vivant, quoique le Serpent eût été trois semaines sans manger.

On trouve des Vers dans l'estomac & dans les intestins de presque toutes les Vipéres. On en trouve aussi dans les Lézards. Les poumons des Hérissons de terre, ceux des Renards, des Belettes, en sont quelquefois tout remplis ; & M. Redi ouvrant un jour un de ces Hérissons, y trouva dans les bronches de la trachée artére, plus de quarante Vers. Il y en a quelquefois beaucoup dans les intestins des Tortues ; & le même M. Rédi assure en avoir vu une qui en avoit de fort petits, dont le nombre alloit à plus de soixante & douze mille, comme il le reconnut par un calcul qu'il eut la patience de faire, & qu'il rapporte dans son Livre.

On trouve quelquefois un grand nombre de Vers dans les intestins des Veaux, & ces Vers donnent à la chair de ces animaux une fort mauvaise odeur, en sorte que quand on la mange, elle a un goût très-désagréable. Ils

sont ronds & longs comme les strongles de l'homme[12], mais plus minces. M. Valisnieri a donné une ample description de leurs organes dans une Lettre Italienne écrite sur ce sujet à M. Lancisi, & rapportée en Latin par M. le Clerc, dans son *Histoire des Vers larges*, Ch., XIII. p. 222. vol. *in-quarto*.

Il y a dans le foie de quelques Moutons, une sorte de Vers assez singuliers, dont il est fait mention dans le Journal des Sçavans de 1668. On a observé que ces Vers ne se trouvent que dans les Moutons qui ont brouté d'une certaine herbe, appellée par les Botanistes, *Sideritis glabra arvensis*, qui est une espèce de Crapaudine. Mais une observation encore plus curieuse, c'est que les Vers dont il s'agit, sont tout-à-fait semblables pour la forme, à la feuille de cette herbe, tant plats & d'une figure ovale un peu pointue vers l'une des extrémités, ayant la tête à l'autre extrémité qui s'avance un peu, & qui représente la queue de la feuille. Ils sont blanchâtres sous le ventre, & semés sur le dos de plusieurs taches & filets d'un gris obscur. La tête a un bec percé d'un petit trou, comme on voit dans les figures suivantes, gravées d'après le Journal que nous venons de citer.



La premiere figure représente le Ver tourné sur le dos ; la seconde le représente couché sur le ventre ; & la troisiéme est la figure de la feuille de *Sideritis*, telle qu'elle est dans l'Histoire des Plantes de Bauhin.

Pour les reins, ce sont dans tous les animaux, des parties assez sujettes aux Vers. Feu M. Meri de l'Academie des Sciences, m'en a fait voir un de demi aulne de long, & de la grosseur du petit doigt, qui avoit été tiré du rein d'un Chien. Kerckring[13] dit qu'en disséquant un Chien de chasse, il y trouva dans un des reins, un Ver d'une aulne & un quart. Georg. Wolff Wédelins, Professeur d'Anatomie à Jêne, disséquant, en 1675. le 23 Février,

un gros Chien, lui trouva dans le rein gauche, un Ver long de plus d'un pied, & de la grosseur du petit doigt.

Ce qu'il y a ici de singulier, c'est que la substance du rein étoit absolument consumée, & que ce Ver étoit rempli d'autres Vers tout vivans[14].

Mathiole a remarqué qu'il y a des Vers dans la tête de tous les Cerfs, & que ces Vers s'y engendrent ordinairement sous la langue, & qu'ils sont comme les plus gros de ceux que produisent les chairs pourries[15].

Au reste, ce n'est pas seulement dans les Mineraux, dans les Végétaux, & dans les Animaux qu'il y a des Vers. L'air en est encore tout rempli, comme nous l'avons remarqué plus haut. Je ne sçaurois être cependant de l'opinion d'un Auteur moderne, qui croit que ces feux qu'on voit quelquefois voltiger dans l'air pendant la nuit, & qu'on appelle *Feux follets*, ne sont que de petits Vers luisans attroupés, lesquels ont des aîles, & volent autour des Passans[16]. Cet Auteur croit aussi que le bois pourri qui brille la nuit, n'est lumineux que parce qu'il renferme plusieurs petits phosphores vivans, qui lui ont été fournis par l'air.

Mais revenons à notre sujet, c'est-à-dire, aux Vers de l'Homme. De tous les Estres vivans, c'est celui qui est le plus attaqué de Vers. Il n'y a presque pas de partie dans son corps qui n'en soit la proye. Ensorte que celui qui commande aux Bêtes les plus énormes en grosseur, celui qui assujettit à ses usages, le Cheval, le Chameau, l'Eléphant, celui qui dompte la férocité du Lion & du Tigre, se trouve souvent réduit à périr par les dents, ou par le venin d'un petit Insecte, dont il ne peut se défendre.

Les Vers du corps humain naissent, ou dans les intestins, entre lesquels je comprends l'estomac, ou hors des intestins. Nous parlerons premièrement de ceux qui naissent hors des intestins ; puis de ceux qui viennent dans les intestins, & comme les uns & les autres prennent quelquefois en vieillissant des figures différentes, nous traiterons dans un article à part, des différentes métamorphoses de ces Vers. Ce qui fera en tout trois articles.

---

1. ↑ Journal des Sçavans de 1666.
2. ↑ Mémoire du Pere le Comte Jésuite, sur l'état présent de la Chine.

3. ↑ L’origine du Kermés par la piquure d’un Ver, est une découverte due à M. Fagon, premier Médecin de louis XIV.
4. ↑ *Thom. Barthol. Acta Medica & Philosoph. Hasniensia.* Cap. III. vol. 2.
5. ↑ *Piperata acria Vermium generationi resistere creduntur : contrarium autem expertus sum, dum etenim anse dies aliquot in schedam aliquam inciderim, in quæ piper conservatum, reperi albos vermes, capitibus rubris, qui non solum arreserunt piper, sed & in pollinem redigerant*. Joh. Lud. Hanneman, apud Thoma. Barthol. Act. Med. & Philosoph. Hasniensis. Vol. II. cap. CXI.
6. ↑ Marc. Gravius. *lib. 2. Histor. Bras. cap. 16. Th. Barth. acta Med. & Philos. Hasniensis. lib. 4.*
7. ↑ Recueil de différens Traités de Physique.
8. ↑ *Ibidem.*
9. ↑ Schrod.
10. ↑ Petr. Gont.
11. ↑ *Franc. Redi de Animal. quæ in corporib. animal. vivorum reperiuntur.*
12. ↑ Strongles, c’est-à-dire, comme nous le verrons plus bas, ronds & longs.
13. ↑ *Kerckring*. Observation LVII
14. ↑ *Thom. Barth. Acta. Med. & Philosoph. Asniensia*, Tom III. Chap. LVIII. *Ex Litteris D. Georg. Wolff. Wedelii, Professoris Medici Jenensis, Jenæ*, 23. *Febr*. 1675.

    Nuper in canis sinistro Rene Vermis magnus pedem fere superans, minimi digiti crassitie, repertus fuit, nullo ibi de Renis substantiâ, seu parenchymate, conspicuo vestigio ; solâ tantum tunicâ adiposâ superstite cumque integente. Ipse vero repletus erat infinitis aliis Vermiculis vivis.

15. ↑ *Vermes cervi omnes continent i capite vivos, qui nasci solent sub linguâ, in concavo, circiter vertebram quâ cervici innectitur caput, magnitudine haud minores iis, quos maximos carnes putres ediderint. Gigni universi atque contigui solent numero adeò circiter viginti*. Mathiol. Comment. in Libr. secundum Dioscoridis. Cap. LIII. p. 290. l. 11.
16. ↑ *Christ. Francisc. Paulini Disquisitio curiosa, an mors naturalis plerumque sit substantia Verminosa ?*

ARTICLE PREMIER.

Des Vers du Corps Humain qui naissent hors des Intestins.

LES Vers qui naissent dans l'Homme, hors des intestins, sont de diverses espéces, ou plutôt se réduisent sous différentes classes. J'en compte de quatorze sortes en général ; scavoir, les Encéphales, les Pulmonaires, les Hépatiques, les Spléniques, les Cardiaires, les Péricardiaires, les Sanguins, les Vésiculaires, les Helcophages, les Cutanés, les Umbilicaux, les Vénériens, les Œsophagiens & les Spermatiques. Nous en allons parler de suite.

Les Encéphales naissent dans la tête ; on les appelle ainsi du mot Grec *Kephale*, qui signifie tête. Il y en a de cinq sortes ; scavoir, les Encéphales proprement dits, qui viennent dans le cerveau, ou sur ses membranes ; les Rinaires, qui viennent dans le nez ; les Ophthalmiques, qui viennent au grand angle de l'œil ; les Auriculaires, qui viennent dans les oreilles ; les Dentaires, qui viennent aux dents ; & les Salivaires, qui sont dans la salive.

Les Encéphales proprement dits, sont rares ; mais il y a certaines maladies où ils regnent, & l'on a vû des fiévres pestilentielles ne procéder que de là. Celle qui fit tant de ravage à Bénévent, & dont presque tout le monde mouroit, sans qu'on y pût apporter aucun remede, en est un grand témoignage. Les Médecins s'avisèrent enfin d'ouvrir le corps d'un Malade qui étoit mort de cette contagion, & ils lui trouverent dans le cerveau, un petit Ver vivant, tout rouge & fort court. Ils essayerent divers remedes sur ce Ver, pour découvrir ce qui le pourroit tuer ; tout fut inutile, excepté le vin de Malv. dans quoi on fit bouillir des raiforts. On n'en eut pas plutôt jetté dessus, que le Ver mourut. On donna ensuite de ce remede à tous les autres Malades[1], & ils échapperent presque tous. Appien Alexandrin rapporte que

les Romains, dans la guerre contre les Parthes[2], sous la conduite de Marc-Antoine, furent réduits, faute de vivres, à manger les herbes des champs, & se trouvèrent ensuite attaqués d'une maladie épidemique, consistant dans une fureur qui leur faisoit fouir la terre à belles mains, & rouler de grosses pierres, comme si c'eût été pour les faire servir à quelque grand dessein. Il ajoute que la plupart moururent faute de vin, qui étoit, dit-il, le seul remede à cette maladie. Je remarquerai que cette fureur pouvoit bien venir de quelques Vers engendrés dans la tête, par le mauvais suc des herbes qu'on avoit été obligé de manger.

Schenkius écrit qu'en 1571. dans la marche d'Ancone, régna une maladie épidemique, qui causoit des vertiges furieux, & dont on mouroit le troisiéme jour, ou au plûtard le quatriéme. Tous les Médecins du lieu avouerent qu'ils ne connoissoient point ce mal, & par conséquent qu'ils ne sçavoient quels remedes y apporter. Un jeune Homme de 22. ans, extrémement riche, craignant d'en être attaqué, à cause d'une douleur périodique qu'il commencoit à sentir dans la tête, & effrayé de cet aveu des Médecins, crut qu'il n'y avoit pas de meilleur parti à prendre pour lui, que de quitter promptement le pays, & de se retirer à Venise, où étoient alors des Médecins très-fameux. Il n'y fut pas plûtôt, qu'il fit venir tout ce qu'il y avoit de plus sçavans Hommes dans la Médecine, & entre autres, le célébre Nicolas de S. Michel, lequel soutint que c'étoit un Ver qui causoit dans le cerveau les douleurs périodiques dont ce jeune Homme se plaignoit, lesquelles, sans troubler la raison, ni la mémoire, faisoit souffrir si cruellement le Malade, que dans les accès, il lui sembloit qu'on lui perçoit la tête avec un fer. On lui fit divers remedes ; mais on ne put le sauver, & le troisiéme jour de son arrivée, il mourut. Georges Carnerus, l'un des Médecins qui l'avoient traité, pria les parens de lui permettre d'ouvrir la tête du mort ; ce qu'il fit le lendemain 19. de Novembre. Il n'eut pas plutôt levé la dure mere, qu'il apperçut du côté droit, la tête d'un Ver tout vivant, qui, à cause de l'air froid, s'enfuit aussi-tôt dans la substance du cerveau. Carnerus découvrit alors les ventricules du cerveau, & il tira ce Ver, qui étoit tout rouge, de la longueur du doigt indice, & avoit une tête pointue, toute noire, & un col velu. Il le prit avec des pincettes, & le mit sur du papier, où le Ver mourut aussi-tôt. Schenkius rapporte ce fait dans son Traité des Doubleurs de Tête.

On prétend qu'il se trouve des Vers jusques dans la glande pineale, & qu'il n'y a presque point de réduit dans la tête, où l'on n'en ait vu.

Dans le fond du conduit qui va au quatrième ventricule du cerveau, est une éminence appellée *Apophyse vermiforme*, que quelques Auteurs croyent se changer en Ver ; mais c'est une pure fable ; l'apophyse dont il s'agit, n'est nommée *Vermiforme*, qu'à cause qu'elle a comme la figure d'un Ver.

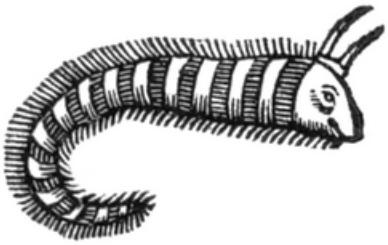
Les Rinaires qui s'engendrent dans la racine du nez, sont ainsi appellés du mot, qui en Grec, signifie narine. Borelli les appelle *Nasicoles*, c'est-à-dire, *Habitans du nez*[3].

Ils sortent quelquefois d'eux-mêmes par les narines, comme on l'a vu arriver en plusieurs occasions ; quelquefois ils demeurent engagés dans le fond du nez, & font tomber en fureur les Malades. Ceux qui ont lû Fernel, sçavent l'histoire de ce Soldat malade, qui[4] mourut le vingtiéme jour de sa maladie, après être devenu furieux, & dans le nez duquel on trouva deux Vers, vélus & cornus. Ambroise Paré nous a donné la figure de ces Vers[5], on la voit aussi dans Aldrovandus, en son Livre des Insectes ; mais pour épargner aux Lecteurs curieux la peine de l'y chercher, nous l'avons mise ici.



Kerckring dans ses Observations Anatomiques, donne encore la figure d'un Ver velu & cornu, qui sortit du nez d'une femme d'Amsterdam, le 11. Septembre 1668. & qu'il conserva vivant jusqu'au 3. d'Octobre, sans lui donner aucune pâture. En voici la figure dans cette page. Il ajoute une circonstance digne de remarque, c'est que ce Ver étant sorti, en produisit un autre avant que mourir.

Ver Sorti du nez



Antoine Benivenius dans ses Observations Médicinales, raconte l'histoire d'un Malade de ses amis, qui, attaqué d'un violent mal de tête, accompagné d'éblouissemens, de vomissements, d'extinction de voix, d'aliénation d'esprit, & d'un froid général de tout le corps, fut réduit à l'extrémité le septiéme jour, & ce même jour, lorsqu'on ne lui espéroit plus de vie, rendit par la narine droite un Ver long d'un palme & plus, & se trouva aussi-tôt guéri[6].

Je pourrois rapporter un grand nombre d'autres exemples de vers sortis par le nez. Mais les deux suivans qui se lisent dans l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences, sont assez considérables pour pouvoir suffire après ceux qui viennent d'être rapportés.

Une femme bien constituée, & qui, à ce qu'observe l'Historien, ne connoissoit point les maux de tête[7], commença à l'âge de 36. ans en 1708. à sentir une douleur fixe au bas du front, du côté droit & près du nez. Cette douleur qui ne tenoit d'abord qu'un petit espace, s'étendit peu à peu jusqu'à la temple du même côté ; & au lieu que dans les commencemens elle avoit de grandes intermissions, elle devint au bout de deux ans presque continue, accompagnée de convulsions, & d'une insomnie presque perpétuelle.

Enfin la violence de la douleur augmenta si fort, que la Malade en fut deux ou trois fois à l'agonie, & eut la raison fort attaquée dans les grands accès. Au bout de quatre ans, après avoir fait en vain toutes sortes de remedes, elle y renonça, se contentant de suivre un bon régime, & de prendre par le nez du tabac en poudre, dont elle esperoit quelque soulagement.

Elle n'en avoit encore usé que pendant un mois, lorsqu'un matin, ayant éternué avec effort, elle moucha, parmi un peu de sang, un Ver tout ramassé en peloton. Elle sentit cesser alors, & tout à coup, une si longue & si cruelle

douleur ; son esprit se remit dans son assiette naturelle, & la guérison fut entiere, si ce n'est que pendant deux ou trois jours il coula un peu de sang du nez.

Feu M. Littre, de l'Academie des Sciences, & Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, auquel on doit cette observation, a eu soin d'avérer exactement tous ces faits, aussi-bien que ceux qui vont suivre, lesquels sont tout de même rapportés dans l'Histoire de l'Academie des Sciences, année 1708.

Le Ver étoit vivant, & quand il s'allongeoit autant qu'il le pouvoit, il avoit six poulces, mais seulement deux lorsqu'il se replioit en zic-zac, ce qui étoit la figure ordinaire : il avoit deux lignes de largeur, & 1½ d'épaisseur dans l'endroit le plus gros de son corps ; sçavoir, vers le milieu ; il étoit de couleur de caffé clair, convexe par-dessus, & plat par-dessous, couvert par-tout, excepté à la tête, d'écailles annulaires, larges d'une ligne, & toutes séparées les unes des autres par de petits intervalles, de chacun desquels il sortoit, tant à droite qu'à gauche, cinquante-six pattes, longues d'une ligne, & grosses comme des cheveux. Il paroît par-là, que ce Ver étoit de l'espéce de ceux que l'on appelle *Centipedes*. La tête étoit longue d'environ deux lignes, on y distinguoit facilement deux yeux, deux cornes, une pince faite de deux branches, plus éloignées l'une de l'autre à leur racine, que vers leur extrémité, & une gueule entre ces deux branches. La queue étoit armée de deux espéces d'aiguillons égaux, plus longs & plus gros que les pattes. Il fut enfermé dans une phiole vuide, où on le trouva vivant dix-huit heures après. Ensuite on s'avisa d'y verser de l'eau-de-vie ; & il ne laissa pas de vivre encore deux ou trois heures.

Le siége de la douleur fixe que sentoit la Malade, montroit assez, comme l'observe l'Historien, que le Ver devoit être dans une cavité située au-dessus du nez, appellée par les Anatomistes *Sinus frontal*, qui est pratiquée sous le sourcil, dans un os que les mêmes Anatomistes nomment *Coronal*. Elle a près de deux poulces de long, sur huit à dix lignes de large, & par conséquent elle pouvoit contenir l'animal replié. Il paroît par l'inclination qu'il avoit à prendre cette figure, qu'il y devoit être fort accoutumé.

Il y a entre le sinus frontal, dont il s'agit, & la narine, un trou de communication par où le sinus reçoit de l'air, à chaque moment que l'on respire ; en sorte qu'une forte respiration peut y avoir fait entrer avec l'air,

l'œuf invisible où cet animal étoit renfermé en petit. Ce même œuf pourroit aussi être entré par la bouche avec quelque aliment, & avoir suivi la longue & tortueuse route de la circulation du sang. Mais toujours, comme le remarque l'Historien, il est certain que l'animal n'a pu sortir que par ce trou de communication. À la vérité, le diametre en est plus petit que n'étoit celui du corps de l'animal : mais comme ce trou est formé immédiatement par une membrane, le Ver a pu la dilater peu à peu, lorsqu'il a voulu sortir, & même les goûtes de sang qui ont paru, marquent qu'il l'avoit un peu déchirée.

L'œuf, observe encore l'Historien, avoit trouvé dans la cavité dont il s'agit, sçavoir, dans le sinus frontal, la chaleur, l'humidité, la lymphe, enfin tout ce qui lui étoit nécessaire pour éclorre, & l'animal tout ce qu'il lui falloit, non-seulement pour sa subsistance, mais pour un accroissement auquel apparemment il ne fût jamais parvenu sur la terre, puisqu'il n'y eût été ni si bien nourri, ni autant à l'abri d'une infinité d'accidens qui ne permettent guère quatre années de vie à ces espéces d'animaux ; chaque mouvement qu'il faisoit (c'est toujours l'Historien qui parle) devoit causer à la membrane délicate, dont le sinus frontal est tapissé, une irritation d'autant plus cruelle, que l'Insecte, avec ses deux cornes, ses deux aiguillons, & ses cent douze pattes, ébranloit, & pour ainsi dire, attaquoit en détail, chaque petite fibre nerveuse de la membrane ; en sorte que plus il se fortifioit, plus le mal devoit être violent & insupportable. La grandeur de l'animal, laquelle vint à lui rendre le lieu où il étoit, trop incommode, & selon toutes les apparences, l'odeur du tabac qui lui étoit contraire, ainsi qu'à un grand nombre d'autres Insectes, l'obligerent enfin à chercher les moyens de sortir.

Les symptômes qu'a eû la Malade, feroient assez aisément reconnoître un pareil accident. En ce cas, M. Littre juge qu'il faudrait d'abord prévenir l'inflammation de la membrane du sinus, par les moyens ordinaires que l'on pratique contre les inflammations. Il reste ensuite à attaquer le Ver. On le peut faire, remarque-t-il, & par les remèdes intérieurs qui sont en usage contre les Vers, & en même-temps par des remèdes extérieurs, puisque ce Ver-là seroit dans un lieu où de tels remédes pourroient aller. Il est déja à présumer que le tabac conviendroit, mais on pourroit encore tirer fortement par le nez des sucs âcres ou acides que l'on jugeroit, ou que l'on

reconnoîtroit les plus capables d'incommoder l'animal. M. Littre croit que rien ne seroit plus propre à le tuer, que de l'huile, parce que l'on sçait qu'elle ôte la respiration aux Insectes, en bouchant les ouvertures de toutes les trachées ; enfin si rien ne réussissoit, il en faudroit venir à une opération Chirurgique sur l'os coronal. M. Littre assure qu'elle ne seroit ni dangereuse ni difficile.

L'autre exemple d'un Ver Nazal ou Rinaire, est rapporté dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, année 1733. Un Officier de chez le Roy, sentoit depuis trois ans, au bas du front, du côté gauche, & près de la racine du nez, une douleur vive, plus violente dans des temps que dans d'autres, laquelle s'étendoit vers l'œil du même côté, & devenoit quelquefois si excessive, que le Malade craignoit d'en perdre l'œil. Il avoit en même-temps dans l'oreille un bourdonnement considérable. Pour remédier à ce bourdonnement, il se fit verser, étant au lit, quelques, goûtes d'huile d'amandes douces dans l'oreille affectée, & se tint pendant quelque temps couché sur l'autre. Deux jours après il sentit dans la narrine gauche une grande démangeaison, des picotemens, des tiraillemens, de fréquentes envies d'éternuer, & même en se mouchant, quelque chose qui remuoit dans son nez, & qu'il n'en put tirer tout-à-fait, qu'en y portant le bout du doigt. C'étoit un Ver. Ce Ver, dit l'Historien, courut aussi-tôt sur la main du Malade avec une extrême vitesse, quoique couvert d'une mucosité parsemée de tabac, parce que cet Officier en prenoit beaucoup. On mit le Ver dans une tabatiere où il y avoit du tabac, & il y vécut cinq ou six jours. Tous les accidens du Malade, continue l'Historien, cesserent aussi-tôt après la sortie de l'Insecte.

M. Malber, Docteur-Régent de la Faculté de Medecine de Paris, a eu ce Ver entre ses mains, mort & desseché : il le trouva du genre des Centipedes, de l'espéce des Scolopendres terrestres : il en fit une description qu'on ne rapporte point dans ce volume de l'Histoire de l'Academie des Sciences, parce que dans celui de 1708. on a rapporté une description assez semblable d'un autre Ver, rendu de même par le nez, qui est celui dont nous avons parlé ci-devant.

Ces deux Vers, observe l'Historien, ne différent que par la grandeur. Le dernier n'avoit que seize lignes de long, & l'autre avoit six poulces. Il est vrai que le plus grand avoit cent douze pattes, & l'autre cent seulement,

mais si le petit eût vécu, peut-être en auroit-il eu davantage. Enfin, remarque l'Historien, c'est le grand nombre de pattes, & non le nombre déterminé de cent, qui fait les Centipedes.

Une autre différence que le même Historien observe entre les deux Vers dont il s'agit, c'est que celui de 1708. fut, selon les apparences, chassé en un mois, par l'usage du tabac, au lieu que le dernier, malgré l'usage continuel que la Malade faisoit de ce remede, avoit vécu trois ans dans le nez. Il vécut même encore cinq à six jours dans une tabatière pleine de tabac, ce qui, comme le dit en passant, & fort à propos l'Historien, rend au moins fort douteuse la bonté du tabac contre les Vers.

Les deux Vers étoient dans les sinus frontaux, le grand dans le droit, & le petit dans le gauche. Différence que l'Historien rapporte, mais en reconnoissant qu'à proprement parler, ce n'en est pas une.

La route que feu M. Littre faisoit tenir à son Ver pour entrer dans le sinus, & pour en sortir, doit, sans doute, être la même que celle qu'a tenue le Ver de M. Maloet. Mais voici une différence très-essentielle que remarque l'Historien, & qui est le point principal de l'observation de M. Maloet, c'est que le Ver de M. Maloet paroît n'avoir été chassé que par l'huile versée dans l'oreille : la difficulté cependant, est que cette huile ait pu parvenir jusqu'au Ver enfermé dans le sinus frontal ; car elle ne s'est répandue que dans le conduit extérieur de l'oreille, lequel est très-exactement fermé en dedans, par la membrane du tympan ; comment a-t-elle donc pû passer au travers de cette membrane ? Et en cas qu'elle y ait passé, peut-on concevoir quel chemin elle a pris pour cela ? Puisqu'il y a encore bien loin de cette membrane au sinus frontal. M. Maloet reconnoît que d'appliquer sur le nombril différentes huiles pour agir contre les Vers des intestins, est un bon remede pour les chasser, & cela posé, il fait le raisonnement suivant : Ces huiles ainsi appliquées sur le nombril, n'y agissent qu'après avoir pénétré la peau, la membrane adipeuse, le péritoine, l'épiploon & les membranes des intestins ; donc à plus forte raison une huile introduite dans l'oreille pourra pénétrer le tympan, qui est si fin & si délié. À la vérité il n'y a que les parties les plus subtiles de l'huile qui puissent pénétrer la membrane dont il s'agit, quelque fine qu'elle soit, mais il n'en faut pas beaucoup pour se faire sentir à un si petit Ver, surtout dans l'espace de deux jours.

L'Historien de l'Academie remarque ici que s'il y a toujours à la membrane du tympan une petite ouverture échancrée que Rivinus a découverte, & que M. Maloet dit avoir effectivement vue deux fois, ou que si seulement elle s'est trouvée par une espéce de hazard dans le tympan du Malade, en question, l'huile aura eu encore, sans comparaison, plus de facilité à passer.

Quant au chemin qu'elle aura tenu, il juge qu'après avoir été reçue dans la cavité du tympan, elle se sera portée, par le moyen de la trompe d'Eustache, appellée communément l'aqueduc, jusqu'aux fosses nazales, d'où, à cause de sa subtilité, elle aura pu aisément s'élever au sinus frontal.

Nous ne devons pas oublier ici les réflexions sages que le sçavant Historien fait ensuite sur la circonstance de cette guérison.

1°. Ce fut par une espéce de hazard, & uniquement par rapport au bourdonnement, que le Malade attaqué de ce Ver sans le sçavoir, se fit verser de l'huile dans l'oreille.

2°. S'il eût connu son Ver, & le lieu que cet Insecte occupoit, il se seroit sans doute avisé de tirer cette huile par le nez, afin qu'elle allât attaquer le Ver par cette route aisée, & toute ouverte. Cependant il auroit très-mal fait de suivre cette indication, toute naturelle qu'elle étoit. En effet, remarque judicieusement M. de Fontenelle, le Ver attaqué du côté du nez, n'auroit pas manqué de fuir du côté opposé, & se seroit par ce moyen, cantonné dans des endroits d'où il n'auroit pu sortir.

3°. Si par quelque empêchement que ce soit, il n'avoit pu fuir, il seroit mort infailliblement dans le sinus où il étoit, & par la pourriture de son cadavre, il auroit pu causer de fâcheux accidens. Heureusement l'attaque qu'on faisoit d'un côté le détermina à fuir de l'autre, où la sortie étoit facile ; & il s'aidoit outre cela de toutes ses forces pour sortir, ce qui est encore un avantage quand on tire les Vers vivans.

4°. Il résulte de là une regle de pratique pour tous les Vers qu'on jugera être dans les sinus frontaux.

5°. Conformément à ces idées, on suit fort à propos deux méthodes pour les Vers des intestins : ils ne peuvent guère sortir que par bas, & pour les chasser par cette voye, on employe des choses ou qui les contrarient, ou qui

les attirent : les premières se prennent par la bouche, & les secondes en lavement. Nous rappellerons tout cela en parlant des remedes contre les Vers.

Les Vers Ophthalmiques, ainsi nommés du mot grec *Ophthalmos*, qui signifie, œil, se trouvent dans le grand angle de l'œil. Ces Vers sont très-rares, & Amatus Lustranus qui en rapporte un exemple, dans sa septiéme Centurie, Cure LXIII. dit que cet exemple est singulier, & mérite pour cette raison d'être publié : qu'on a bien vu des Vers sortir par le nez, mais qu'on en ait vu sortir par les yeux, c'est ce qui est extraordinaire. Voici les propres paroles de Lusitanus, traduites mot à mot : « Une petite fille de trois mois, se portant bien & ne sentant pas le moindre mal, rendit par la partie antérieure de l'œil, appellée communément le grand angle, un Ver dont la tête commença d'abord à paroître. Des personnes qui se trouvèrent là, voyant cette tête, se hâterent de tirer le Ver avec les doigts, & furent fort surprises de voir sortir de l'œil de cet enfant, un Insecte vivant long d'un demi palme, de la grosseur d'une ligne, & tout blanc, sans que l'œil parut endommagé en rien. Le cas est surprenant & mérite d'être écrit. On a vu sortir des Vers par le nez, & j'en ai vu plusieurs fois sortir ; mais qu'il en soit sorti par les yeux, c'est un fait des plus rares. » *Est certè casus hic mirus & dignus chartis dari, per nares vero lumbricos fluxos, non rarò nos & alii varii viderunt*.

M. Vrayet Médecin d'Abbeville, dont nous rapporterons cy-après deux lettres au sujet des Vers sanguins, me mande dans la derniere, qui est du 31. Juillet de l'année 1736. avoir tiré il y a vingt ans du grand angle de l'œil d'un enfant de six mois, un Ver strongle, c'est-à-dire, long & rond, qu'il mit aussi-tôt dans de l'esprit de vin, & qu'il y a conservé plus de six ans. Ce Ver, dit-il, étoit de la longueur du doigt, de la grosseur d'une plume de Pigeon, & venoit certainement des premières voyes. Cette réfléxion de M. Vrayet, que ce Ver venoit des premières voyes, c'est-à-dire, des intestins, est un point à examiner. On voit bien quelquefois des Vers sortir par le nez après y être montés des intestins ; le passage de communication qui va du gosier au nez, rend la chose facile à comprendre ; mais qu'un Ver remonté des intestins dans la bouche, puisse de là passer aux yeux, c'est ce qu'on ne comprend pas de même, les embouchures du canal nazal & du sac

lacrymal étant fort petites. La chose cependant examinée à la rigueur, ne paroît pas impossible.

Les Vers auriculaires s'engendrent dans les oreilles, & sont ainsi nommés du mot latin qui signifie oreille.

Silvaticus dans ses Consultations[8], parle d'un enfant de douze ans qui tous les matins étoit sourd de l'oreille gauche, & cessoit de l'être après le dîner, lequel rendit dix petits Vers par cette oreille, & ensuite vingt autres, au moyen d'une fumée d'herbes bouillies dans du vin, sur laquelle on lui faisoit tenir l'oreille. Ces Vers étoient vivans, & vécurent un mois. La circonstance que rapporte Silvaticus, sçavoir, que la surdité cessoit après le dîner, a quelque chose de singulier. Il prétend que le mouvement des dents qui se faisoit par la mastication, débarrassoit l'oreille d'une humeur qui s'y étoit amassée pendant la nuit, & qui causoit la surdité.

Tharantanus dit avoir vu sortir de l'oreille d'un jeune homme malade d'une fiévre aiguë, deux ou trois Vers qui ressembloient à des graines de pin. Panarolus[9] parle d'un Malade, qui, après avoir été tourmenté d'une violente douleur d'oreille, rendit par cette partie, ensuite d'une injection qui y fut faite avec du lait de chevre, plusieurs Vers semblables à des mites de fromage, après quoi la douleur cessa. Kerckring donne la figure de cinq Vers qu'un homme rendit par l'oreille en 1663. dans un Bourg nommé Quadiich, lesquels étoient faits comme des Cloportes, si ce n'est qu'ils n'avoient que dix pieds. Voyez-les dans les cinq figures cy-dessous.



M. Winslow m'a écrit depuis peu avoir trouvé il y a quelques années un Ver dans le tympan de l'oreille d'une fille de trois ans, mais avec des circonstances qui rendent le fait assez singulier. Voici sa lettre.

« Vous avez souhaité que je vous communiquasse l'Observation que j'ai faite autrefois d'un Ver dans le cadavre d'une fille de trois ans, voici ce que c'est. En 1716. au mois d'Octobre, comme je faisois l'anatomie de la tête de cette enfant, je trouvai au haut du pharynx, derriere la luette, un Ver long

& rond comme les Vers ordinaires des intestins, lequel avoit une de les extrémités dans le pharyng même, & s'étoit glissé dans la trompe d'Eustachius, jusques dans la cavité du tympan, où l'autre extrémité étoit engagée entre les osselets de l'ouie. Je ne doute point, Monsieur, que ce Ver ne vînt des intestins, & ne fût monté par l'œsophage. Il avoit environ cinq pouces de long, & l'épaisseur d'une petite plume à écrire. Ce que j'ai trouvé de singulier, c'est qu'ayant ce volume, il ait pu s'engager dans un passage si étroit, & je ne sçaurois deviner ce qui peut avoir déterminé cet Insecte à aller plutôt là, que dans la narine attenante, qui est bien plus spacieuse. Vous ferez là-dessus vos réflexions. Je suis, &c. Winslow. Ce 4. Septembre 1736. »

Les Vers dentaires, ainsi nommés, parce qu'ils s'engendrent aux dents, se trouvent d'ordinaire sous la carie des dents. Jacobæus rapporte qu'un homme tourmenté d'un violent mal de dents, sans que les remèdes ordinaires y eussent servi de rien, guérit enfin après avoir enlevé de dessus sa dent, une carie sous laquelle se trouva enfermé un Ver qui s'agita beaucoup &[10] dont la niche étoit creusée dans le corps de la dent. Ce mal de dent étoit périodique, & le Malade sentoit par intervalles, quelque chose qui tressailloit sur sa dent. Au reste il n'est pas rare de trouver des Vers aux dents[11].

Les Pulmonaires se forment dans les poumons. Ces Vers sont rares, mais cependant il s'en trouve, Fernel[12] dit en avoir vu des exemples. Ce qu'il y a de certaine, c'est que des Malades en ont jetté quelquefois en toussant, qui étoient tellement enveloppés dans les crachats, qu'on ne pouvoit soupçonner qu'ils vinssent d'ailleurs que de la poitrine, comme le remarque Brassavolus[13]. De ces Vers, les uns ressemblent à des Moucherons ; selon le rapport d'Avenzoard[14], de Alsaharavius[15] ; d'autres sont faits comme des Pignons, selon l'observation de Thomas de Veigue[16], & d'autres comme de petites Punaises, selon la remarque de Joachim Camerarius, dans Schenkius.

Les Hépatiques se trouvent dans le foie, & sont ainsi appellés, du mot Latin *Hepar*, qui signifie Foie. Tous les Médecins ne conviennent pas que ces sortes de Vers, se forment dans ce viscère, & plusieurs Auteurs estiment qu'ils y viennent d'ailleurs, parce que la bile du foie semble devoir

empêcher les Vers de s'y engendrer. Cependant comme le foie est sujet à des hydropisies, dans lesquelles il est souvent plus rempli d'eau que de bile, il ne paroît pas impossible qu'alors il ne s'y engendre des Vers, & ce n'est guère non-plus, que dans ces occasions qu'il est arrivé d'y en trouver, ainsi que le remarque Hartman, & que nous le verrons ailleurs.

Gaspard Bauhin[17], rapporte à ce sujet une Consultation qui vient trop à propos, pour que nous devions l'omettre. En 1578. au mois d'Octobre dans l'Hôpital de Padoue, en présence de plusieurs Médecins, & entr'autres du célébre M. Emilien de Champ-long, alors Professeur à Padoue, & de Gaspard Bauhin ; il fut trouvé dans le foie d'un enfant de deux ans, mort de la petite vérole, plusieurs petits Vers. Voici comment la chose se passa. On étoit en peine de sçavoir si le venin de la maladie n'avoit point endommagé les parties nobles : Emilien de Champ-long, que nous venons de nommer, voulut s'en éclaircir par ses yeux, & pour cela fit ouvrir le corps. Comme on visitoit le foie, on trouva dans les rameaux de la veine-porte, & dans les propres rameaux du foie, un grand nombre de Vers, les uns vivans, les autres morts. Ces Vers étoient rouges, ronds, un peu longs, & assez mous au toucher. Les Médecins qui assisterent à l'ouverture, furent de différens sentimens sur le lieu où ces Vers s'étoient engendrés ; les uns soutenoient qu'ils avoient été formés dans les intestins, de-là conduits par les veines mézéraiques, jusqu'à la veine-porte, & de cette veine dans les autres vaisseaux du foie ; d'autres, qu'ils s'étoient véritablement formés dans le foie ; mais que ce n'avait été qu'après la mort du malade ; & d'autres, qu'il ne falloit pas douter qu'ils n'eussent été formés dans le foie du vivant même de l'enfant : ce qui fut l'avis de Bauhin. Ce dernier sentiment paroît assez vraisemblable ; vu qu'il y a des occasions où la bile du foie dégénére si fort, que perdant presque toute son amertume, elle devient propre à laisser éclorre des Vers, lorsqu'il s'y en rencontre des œufs.

Les Spleniques se produisent dans la rate, & sont ainsi appellés du latin *Splen*, qui signifie, *Rate*. Quelques Médecins cependant croyent qu'il ne se produit jamais de Vers dans cette partie, & que c'est la seule de tout le corps, qui en soit exempte ; c'est une question à examiner.

Les Cardiaires sont dans le cœur ; ils se nomment ainsi d'un mot grec, qui signifie cœur. Il y en a de deux sortes : les Cardiaires proprement dits, & les Péricardiaires. Les premiers sont dans le cœur même, & les autres dans

le péricarde, c'est-à-dire, dans la boëte du cœur. Il y a eu des pestes où l'on trouvoit de ces Vers dans la plûpart des corps que l'on ouvroit, ainsi que l'écrit Vidius[18]. Ils causent de grandes douleurs & quelquefois des morts subites. On demandera peut-être, comment il peut y avoir des Vers dans une partie dont le mouvement est si considérable ; mais il suffit de faire réfléxion à la structure de ce muscle, pour connoître que cela est très-facile. On sçait qu'à la base du cœur sont deux cavités faites en forme de cul-de-sac, l'une à droite, l'autre à gauche, que l'on appelle les ventricules ; que ces ventricules sont remplis de petites colomnes charnues, produites par les fibres droites du cœur, & ont plusieurs enfoncemens & plusieurs petites fentes qui rendent la surface interne de ce même ventricule rude, & inégale ; or c'est dans ces inégalités que les Vers sont retenus, nonobstant le mouvement continuel du sang qui entre dans le cœur & qui en sort.

Les Péricardiaires sont dans le péricarde, c'est-à-dire, dans la capsule ou boëte du cœur. Ils causent quelquefois des convulsions extraordinaires, dont les attaques durent peu, mais recommencent sans cesse ; ces convulsions sont accompagnées d'une pâleur effroyable de visage, d'un abbatement entier de tout le corps, de violentes douleurs d'estomac & de poitrine. Il se rencontre quelquefois de ces Malades infortunés, & le célébre Baglivi Médecin de Rome, m'a fait part là-dessus, d'une observation importante & curieuse que voici.

Un Cavaliere di 40. anni frego lati nel vivere, commincio à patire di dolori gagliardi di stomaco e di parti circonvicine doppo otto giorni li sopra. Giunse un stravagantissimo moto convulsivo, cioe ogni mezzo quarto d'ora era sorpresso da un momentaneo moto convulsivo per tutto il corpo con pallore di volto, e postrazione di forze. Cessato il quale, retornava detto moto convulsivo ogni mezzo quarto d'ora giorno e notte, che maggior puntualita non aurebbe osservato l'orologio, doppo ooto giorni di questi travagli si fermo per due ore il moto convulsivo, doppo le quali vi sopragiunsero dolori acerbissimi di stomaco ; e di petto per violenza de quali poco doppo mori. Diceva l'analato nel morire sentirsi strappare il cuore e le viscere dalli cani. Aperto il cadavere si retrovo nella cavita del pericardo vicino al cuore, un verme vivo longo d'un palmo, nero e peloso, & il cuore alquanto livido. Il resto delle viscere si ritrovava nello stato naturale. C'est-à-dire : Un Gentilhomme de quarante ans, peu reglé dans

son vivre, commença à sentir des douleurs très-fortes dans l'estomac & dans les parties voisines. Huit jours après survinrent des mouvemens convulsifs extraordinaires, qui revenoient à chaque demi quart d'heure, & qui le prenoient tout-à-coup par tout le corps : il devenoit alors extrêmement pâle, & étoit sans force : l'accès fini, le Malade reprenait ses forces, & se portoit aussi bien qu'auparavant. Ces accès pendant huit jours retournerent si ponctuellement à chaque demi quart d'heure, tant du jour que de la nuit, qu'une horloge n'auroit pas été plus juste. Les huit jours étant passés, les mouvemens convulsifs ne revinrent que de deux heures en deux heures, & peu de temps ensuite le Malade fut attaqué de douleurs de poitrine & d'estomac si violentes, qu'il en mourut. Il disoit en mourant qu'il se sentoit déchirer le cœur & les entrailles comme par des chiens. Quand il fut mort on l'ouvrit, & on lui trouva dans le Péricarde un Ver vivant, long d'un palme, tout noir velu, le cœur un peu livide, & toutes les autres parties dans leur état naturel.

Ce genre de Ver dont parle M. Baglivi, peut causer quelquefois des morts subites ; & Sphérérius raconte qu'un Gentilhomme de Florence, s'entretenant un jour avec un Etranger, dans le Palais du Grand Duc de Toscane, tomba mort tout d'un coup ; que comme on craignit qu'il n'eût été empoisonné, on l'ouvrit, & qu'on lui trouva dans la capsule du cœur[19], un Ver tout vivant.

Les Sanguins, se trouvent dans le sang ; ils sortent quelquefois par les saignées, comme l'assurent Rhodins[20], Riolan[21], Etmuller[22] & plusieurs autres Auteurs.

J'ajoute à cela, que M. de Saint-Martin, fameux Chirurgien à Paris, m'a attesté que faisant une saignée par l'ordonnance de M. Quartier Médecin de Paris, le sang s'étant arrêté tout à coup, il remarqua en écartant les lévres de l'ouverture, un corps étranger qui en bouchait le passage ; qu'il fit aussitôt faire un léger détour au bras, & qu'en même temps, il vit sortir avec le sang, qui s'élança alors avec violence, un Ver cornu de la longueur d'un Perce-oreille. Feu M. Daval, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & père de M. Daval d'aujourd'hui, nouveau Docteur de la même Faculté, m'a assuré avoir vu plusieurs fois sortir des Vers par les saignées, & que M. son père en vit un jour sortir deux par une même saignée, lesquels avoient chacun de longueur, environ un tiers d'aulne.

On raconte du fameux Pere Senault Prêtre de l'Oratoire, de qui nous avons le Traité des passions, que quelques jours avant sa mort, on trouva dans du sang qu'on venoit de lui tirer, un petit Ver sorti par la veine, lequel avoit des aîles. Je n'oserois donner ce fait pour certain ; car il se pourroit bien faire qu'on eût pris pour un Insecte engendré dans le sang, quelque Moucheron tombé par hasard dans une des palettes. C'est souvent à des méprises semblables que nous devons quantité d'histoires qu'on nous rapporte comme vraies, & qui examinées de près, ne sont que des preuves de la trop grande simplicité de ceux qui s'en disent les témoins.

Les Vers qui s'engendrent dans le sang, ne sont pas tous de même figure ; cependant ceux qu'on y trouve ordinairement, se ressemblent assez. La maniere dont ils sont faits, mérite d'être remarquée. Leur corps est figuré comme une feuille de myrthe, & tout parsemé de filamens semblables à ceux qu'on remarque sur les feuilles naissantes des arbres. Ils ont sur la tête une espéce d'évent comme en ont les Baleines, par lequel ils rejettent le sang dont ils se sont gorgés. Ces Vers qui se remarquent quelquefois dans le sang de l'homme, se trouvent aussi dans celui des animaux, & pour les voir, il faut prendre des foies de veau ou de bœuf, tout récemment tirés du corps, les couper en petits morceaux, puis les jetter dans de l'eau. On en verra sortir alors avec le sang, plusieurs Vers, qui auront un mouvement fort sensible, si les foies sont bien frais.

Ces sortes de Vers sont connus aux paysans du Languedoc, qui les appellent *Dalberes*, du nom d'une herbe qui passe chez eux pour produire dans le corps beaucoup de cette vermine. On peut voir là-dessus M. Borell[23] dans les Observations de Physique & de Medecine ; la chose paroît avoir beaucoup de rapport avec ce que nous avons remarqué ci-devant des Vers des Moutons page 27. Mais pour revenir aux Vers sanguins de l'homme, comme on ne sçauroit avoir là-dessus trop de faits bien constatés, nous croyons devoir joindre encore ici les cinq suivans : le premier, attesté par une lettre de M. Charollois, Médecin de l'Hôpital de Châlons sur Saone ; le second, par une lettre de M. Vrayet, alors Médecin à Compiegne, & aujourd'hui à Abbeville ; le troisiéme, par une lettre de M. Collasson, Maître Chirurgien à Vatan, & les deux derniers car une nouvelle lettre du même M. Vrayet, qui m'a écrit tout récemment sur ce

sujet. Les voici telles qu'elles m'ont été écrites ; je n'en ai retranché que les complimens. Elles méritent d'être lues.

Lettre de M. Charollois, Médecin de l'Hôpital de Châlons-sur-Saone, au sujet d'un Ver sanguin.

Monsieur,

« Il est juste que je vous fasse part d'un fait extraordinaire concernant un Ver Sanguin. Ce Ver est sorti par la veine médiane d'un homme de 66. ans, attaqué d'une Maladie dont je vous ferai l'histoire par la suite. Je n'ai point vu dans votre Livre *de la Génération des Vers*, ni dans aucun Auteur cité ; non plus que dans ceux dont j'ai connoissance, qu'il y ait eu de Ver Sanguin de cette grosseur. Il est de celle d'un tuyau de plume à écrire : il a le corps comme variqueux, rouge dans le dedans & en quelques endroits de la superficie. Il est rond dans toute sa longueur, qui a près de cinq pouces : on y distingue très-bien la tête & la queue. Je ne puis, Monsieur, vous marquer d'autres circonstances, manquant de microscopes pour cela. J'ai mis le Ver dans de l'eau de vie & vous l'ai destiné. Je vous l'enverrai par la Diligence, sitôt que vous m'aurez témoigné le souhaiter. J'ai pris à Paris quelques-unes de vos Leçons aux Ecoles de Médecine après avoir reçû le Bonnet de Docteur à Montpellier. Je n'avois encore trouvé aucune occasion de vous remercier, je suis ravi que celle-ci se présente pour vous assûrer que je suis, &c.

Charollois, *Médecin de l'Hôpital de Châlons-sur-Saone en Bourgogne.*

» Par la premiere Diligence qui partira d'ici, je vous ferai remettre en main propre ce dont il s'agit, avec l'histoire de la maladie, qui est très-singuliere. »

À Châlons-sur-Saone, ce 25. May 1723.

Seconde Lettre de M. CHAROLLOIS, *Médecin de l'Hôpital de Châlons-sur-Saone au sujet du Ver Sanguin, dont il est parlé dans la précédente.*

MONSIEUR,

« Je vous envoye, comme je vous l'avois promis, le Ver dont je me suis donné l'honneur de vous écrire. Vous le trouverez un peu changé en longueur, grosseur & couleur, par le séjour qu'il a fait dans l'eau-de-vie. Le Malade auquel on le tira est mort après avoir eu dans une maladie chronique très-longue, des douleurs universelles, une insomnie, un dégoût, un étouffement erratique, un pouls inégal, dur & concentré, un crachement de sang noir, mêlé de bîle, des enflures de jambes, une tension douloureuse, & à diverses reprises, dans la région du foie ; des urines briquetées, quelquefois de la fievre, une difficulté de demeurer au lit pendant les premiers jours de la maladie ; en un mot, une assemblage confus de différentes maladies, qui m'a empêché de caractériser celle-ci, & de la réduire sous aucune classe particulière.

» Vous observerez, Monsieur, que le Malade, pendant tout le cours de sa maladie, n'a rendu que trois Vers par les déjections ; encore a-ce été un jour de Médecine, quoique je l'aye purgé plusieurs fois, & que j'aye employé les antivermineux, regardant toujours le fond de vermine comme cause conjointe. S'il se présente quelque autre fait singulier, je me ferai un sensible plaisir de vous le communiquer, & de vous assurer que je suis,

MONSIEUR,
Votre très, &c.
CHAROLLOIS.

À Châlons-sur-Saone, ce 25. May 1723.

Lettre de M. VRAYET, *Médecin à Compiègne, sur un Ver Sanguin.*

MONSIEUR,

« Je ne compte pas vous faire rien voir de nouveau, en vous envoyant un Ver sorti de la veine du bras par une saignée que je fis faire hier à une Dame attaquée d'un rhumatisme universel. Le Chirurgien, en ouvrant le vaisseau

qui avoit été piqué la veille, tira, en ma présence, avec la tête d'une épingle, le Ver que je vous envoye. Il est rompu, & nous n'en avons eu que ce que vous voyez, quoiqu'il fût peut-être de la même longueur que ceux que M. Daval le père a vu sortir par la saignée, & dont vous parlez dans votre Traité des Vers.

» La tête & le corps étoient rouges, & le col blanc ; il étoit de la grosseur d'une petite plume d'oye ; de sorte qu'il avoit presque le diamétre de la veine d'où il a été tiré.

» Je l'ai mis dans un bout de plume pour qu'il ne se rompe pas. J'aurois du le conserver dans de l'eau-de-vie, afin que vous l'eussiez pu voir tel qu'il étoit ; mais je ne sçavois à qui le confier. Je suis,

MONSIEUR,
Votre, &c.
VRAYET, Médecin.

À Compiegne, ce 23. *Novembre* 1724.

Lettre de M. COLLASSON, *Maître Chirurgien à Vatan, sur un Ver Sanguin.*

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous écrire au sujet d'un phénomene de Médecine, que j'ai vu le 15. de ce mois de Septembre 1726. en saignant de la céphalique M. Gigot, Chanoine de S. Laurian de Vatan, de la veine duquel il est sorti un Ver long comme cette raye.

---

gros comme une petite ficelle, & que j'ai vu se mouvoir ; ce qui fut suivi de quelques portions de sang caillé. Le lendemain, j'ouvris au Malade la médiane du même bras. Le sang sortit avec impétuosité, & l'ouverture fut aussi-tôt bouchée par du sang caillé. Je fus obligé alors de dégager, avec la tête d'une épingle, ce qui bouchoit le vaisseau, & je tirai une grande quantité de sang comme congelé, &c. Je suis,

MONSIEUR,
Votre, &c.

COLLASSON, Maître Chirurgien
à Vatan.

De Vatan, ce 27. *Septembre* 1726.

Ce que me mande dans cette lettre M. Collasson, Maître Chirurgien à Vatan, se trouve confirmé & éclairci dans une autre qu'il vient de m'écrire, en réponse à quelques questions que je lui ai faites depuis peu à ce sujet, en lui annonçant que j'allois donner une troisiéme édition de mon Traité des Vers ; & que s'il avoit quelques remarques nouvelles à me communiquer, je me ferois un grand plaisir de les insérer dans mon Livre avec la premiére dont il m'avoit fait part. Voici donc sa réponse, qui me paroît d'autant plus digne d'attention, qu'elle sert à constater un fait curieux & important dans la Médecine.

MONSIEUR,

« Le cas d'un Ver sorti par la saignée, est trop singulier, pour être ordinaire, aussi n'en ai-je pas vu de semblable depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire, & même je n'ai rien vu en fait de Vers & des accidens dont ils sont suivis, qui mérite de vous être rapporté aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, le Chanoine qui donna lieu à l'observation que je fis dans le temps, sur le Ver sorti par la saignée, est encore au monde. Il est réel que lorsque je le saignai il se présenta un Ver à l'ouverture de la veine, & qu'il n'en sortit qu'à l'aide de mon ongle. Sa longueur étoit de deux bons travers de doigt ; sa figure étoit ronde, & sa grosseur de celle de la queue d'une poire de bon chrétien. Au sortir de la veine on apperçut son mouvement circulaire, ou spiral. On le conserva quelque temps dans de l'eau-de-vie, après quoi on négligea de renouveller l'eau, & de garder plus longtemps cet Insecte, &c. J'ai l'honneur d'être, &c.

COLLASSON, Maître Chirurgien.

À Vatan, ce 7. *Août* 1736.

Il y a ici une remarque particuliere à faire sur la premiere Lettre de M. Vrayet, qui est que depuis onze ans qu'il m'a envoyé dans un bout de

plume le Ver Sanguin dont il me parle, j'avois négligé de l'examiner, & que ce n'est qu'au mois de Juin de l'année 1736. que je me suis avisé de le tirer du tuyau de plume où il étoit. Je l'ai trouvé, comme on peut croire, fort desséché, ce qui m'a obligé de le mettre dans de l'eau pour l'humecter, & en mieux discerner les parties ; mais je n'y ai rien vu de bien distinct. Ce qui m'a frappé & à quoi je ne m'attendois pas, c'est qu'au bout de quelques heures, il a teint en couleur de sang, toute l'eau où je l'avois jetté, laquelle étoit assez abondante ; le lendemain j'ai ôté l'eau qui étoit encore plus rouge, & en ai remis d'autre, qui en une nuit est devenue de la même couleur de sang. J'ai recommencé une troisiéme fois, & la même chose est arrivée. Ce qui fait voir qu'il falloit que ce Ver fût bien pénétré de sang, pour pouvoir colorer ainsi l'eau, onze ans après avoir été tiré de la veine.

J'ai voulu réiterer l'expérience une quatriéme fois, mais elle n'a plus réussi, & le Ver s'est tourné en colle.

Quant au Ver Sanguin dont me parle M. Charollois dans sa Lettre, & qui m'a été envoyé en premier lieu, je le laissai perdre par mégarde ; ainsi je n'ai pu le mettre dans de l'eau, comme j'y ai mis celui de M. Vrayet ; mais il y a toute apparence, que comme il m'avoit été envoyé dans de l'eau-de-vie, il n'auroit pu rougir l'eau commune, parce que le sang en devoit être trop coagulé par l'eau-de-vie.

Dans le moment que j'écris ceci, je viens de recevoir une Lettre du même M. Vrayet, datée du 3. Juillet de la présente année 1736. dans laquelle il me parle de deux autres Vers Sanguins. Comme ces sortes de faits ne sçauroient être trop connus, je crois qu'on ne sera pas fâché de voir ce que ce sçavant Praticien me mande encore sur ce sujet.

MONSIEUR,

« C'est à Abbeville où je suis établi à présent, que m'a été remise la Lettre que vous m'avez adressée à Compiégne, où a été faite par mes soins, l'observation sur le Ver Sanguin que je vous ai envoyé en 1704.

» Je vous dirai pour répondre à votre Lettre, que j'en ai vu sortir un autre il y a huit ans au Quélu, près la Ville d'Eu, en faisant saigner Madame de Fressenneville, laquelle autant que je puis m'en souvenir, étoit attaquée d'une fièvre maligne dont elle est morte. Mais je négligeai de conserver cet

Insecte, & d'en faire la description. Je crois cependant qu'il ressembloit à un petit Ver à soye, tels qu'on les trouve dans leur coque quand ils sont dépouillés de leur peau, & qu'ils sont en fève.

» Nous avons encore observé ici, il y a six ans, entre trois Médecins, M. Poultier, M. Hecquet, moi, un Ver Sanguin, qui avoit la figure d'une petite Tanche ou petit poisson, long d'un peu plus d'un travers de doigt, sorti comme on saignoit Madame de l'Epine enceinte de sept mois, attaquée de pleurésie laquelle guérit par le moyen de cinq ou six saignées, de quelques convulsions, & accoucha quinze jours après.

» Si vous insérez mon Observation de Compiégne & ces deux autres dans votre nouvelle édition du Traité *De la Génération des Vers*, je vous prie que ce soit sans affectation par rapport à moi, qui ne prétends tirer aucune gloire de ceci, puisque ces observations sont un effet du hasard. »

Cette Lettre de M. Vrayet contient plusieurs autres particularités que nous supprimons, parce qu'elles regardent des sujets différens de celui-ci. Au reste il n'est pas étonnant qu'il puisse y avoir des Vers dans le sang, la petitesse de leurs œufs, qui, à raison de cette extrême petitesse, s'insinuent dans les endroits les plus impénétrables, rend la chose facile à comprendre.

L'ordre demande que nous venions à présent aux Vers Vésiculaires, & aux autres qui naissent hors des intestins ; après quoi nous parlerons de ceux qui se produisent dans les intestins mêmes. C'est le plan que nous nous sommes proposé au commencement, & qu'il faut suivre.

Les Vers Vésiculaires s'engendrent dans la vessie, & dans les reins, & sortent avec l'urine ; il y en a de plusieurs figures différentes : Tulpius parle d'un Ver[24] sorti de la vessie, qui étoit long & rond comme les Vers ordinaires des intestins, & rouge comme du sang ; il y en a d'autres où l'on découvre un nombre presque inombrable de pieds, une queue pointue, marquée d'un point noir au bout, & une tête large, avec deux petites éminences aux deux côtés, le dessus du corps rond & lisse, & le ventre hérissé. Un Médecin d'Amsterdam, dont Tulpius[25] fait mention, en rendit dix-neuf de cette sorte dans l'espace de huit jours, en urinant, & cela après avoir été guéri d'une fièvre tierce : il les rendit au reste, sans aucune douleur. Ils avoient autant de pieds que des Cloportes. Le même Tulpius en a donné la figure dans le second Livre de ses Observations ; la voici.



Louis Duret, ce fameux Interprête d'Hippocrate, en rendit par les urines, après une longue maladie, de semblables à ceux-là, selon ce qu'écrit Ambroise Paré[26].

On en voit d'autres qui n'ont que six pieds, trois de chaque côté vers la tête, & qui, du reste, sont tout blancs, & ressemblent à des mites de fromage, comme ceux que rendit une femme de cinquante ans dont parle aussi Tulpius[27]. Il y en a d'autres qui sont faits comme des Sangsues, à cela près, qu'ils ont deux têtes, l'une à un bout, & l'autre à l'autre. Ces Vers vivent quelquefois fort long-temps après être sortis, pourvu qu'on les tienne dans de l'eau tiède, comme on fit celui dont parle Balduinus Ronseus[28], lequel par ce moyen, fut conservé vivant plus de sept mois. Il y en a d'autres qu'on prendroit pour des Sauterelles : le Comte Charles de IVlansfeld, malade d'une fiévre continue à l'Hôtel de Guise, en jetta un de cette espéce par les urines ; on en trouve la figure dans Ambroise Paré[29] ; la voici.



Thomas Bartholin parle d'un Polonois, qui, après avoir usé pendant long-temps, d'un médicament contre la gravelle, jetta par les urines quantité de sable mêlé de Vers noirâtres, faits comme des Scorpions, mais plus petits[30].

Le sept du mois d'Avril 1713. une Demoiselle de qualité, âgée de sept ans, Pensionnaire chez les Dames de la Visitation Sainte Marie, rue du Bac, rendit par les urines quatre petits Vers blancs, après avoir bû de l'eau de fougere, que je lui fis prendre contre les Vers. Ces Vers étoient ronds, menus, & sans pieds.

Les Elcophages naissent dans les ulcères, dans les tumeurs, dans les apostumes. Ils sont ainsi appellés des deux mots Grecs *ELKOS* & *Phaguein*, dont le premier signifie ulcère, & le second, manger.

Les grains de la petite vérole en sont quelquefois tout remplis, comme l'a observé M. Borelli[31]. Les charbons, les bubons pestilentiels, en contiennent un grand nombre, les chairs gangrenées en sont ordinairement toutes pleines. Hauptman rapporte qu'un de ces Vers ayant été mis sur du papier après avoir été tiré d'une partie gangrenée, en produisit sur le champ cinquante autres, ainsi qu'on le remarqua par le microscope. Ambroise Paré, Chapitre 3. du XX. Livre, au Traité de la petite Vérole & de la Lèpre, parle d'un Ver vélu qui avoit deux yeux & deux cornes, avec une queue fourchue, lequel fut trouvé dans une apostume à la cuisse d'un jeune homme. Le fameux Jacques Guillemeau tira lui-même ce Ver, & le donna à Ambroise Paré, qui le conserva vivant plus d'un mois dans un vaisseau de verre, sans lui donner aucune nourriture. Voyez la figure ci-jointe, où il est représenté tel qu'Ambroise Paré le décrit dans l'endroit cité.



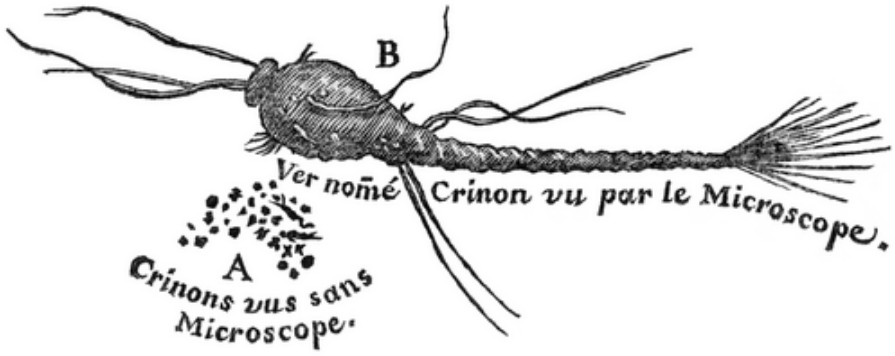
Ver velu Sorti dune apostume venue a la Cuisse dun jeune homme.

Les Cutanez naissent sous la peau, entre chair & cuir, & sont ainsi nommés du Latin *Cutis*, qui signifie peau. Il y en a de plusieurs sortes ; les principaux sont les Crinons, les Cirons, les Bouviers, les Soyes, les Talpiers & les Toms.

Les Crinons, en latin *Crinones*, sont ainsi nommés, parce que quand ils sortent, ils ressemblent à de petits pelotons de crin. Ces Vers viennent aux bras, aux jambes, & principalement au dos des petits enfans. Ils font sécher leur corps, de maigreur ; en consumant le suc qui est porté aux parties : c'est la remarque de Schenchius[32].

Kufner[33], Montuus[34], Ambroise Paré[35], Ettmuller[36], Reusner[37], Borelli[38], font mention de ces Vers qui ont été inconnus aux Anciens : Ettmuller en a parlé assez au long dans sa pratique spéciale, & nous en a donné une exacte description avec figures. Ces Vers, selon ce qu'ils

paroissent dans le microscope, ont de grandes queues, le corps gros, & sont tels qu'on les voit ici représentés. A les représente comme ils paroissent sans microscope, & B, comme ils paroissent avec le microscope.



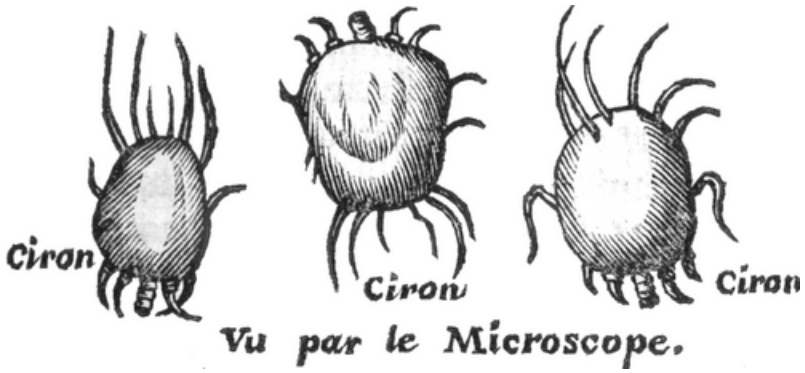
Ils sont aussi appellés par Ettmuller, *Dracunculi*, petits Dragons ; mais cet Auteur les confond mal-à-propos avec d'autres Vers qui portent ce nom, & dont nous parlerons dans un moment.

Les Crinons n'attaquent guère que les enfans à la mammelle : ils s'engendrent à la faveur d'une humeur excrémenteuse arrêtée dans les pores de la peau, & qui est assez ordinaire en cet âge.

Les enfans attaqués de cette vermine tombent en chartres, & cependant tettent, & dorment bien, leur maigreur ne venant, comme nous l'avons dit, que de ce que ces Vers dévorent presque tout le suc nourricier qui est porté par le sang aux parties. Il y a néanmoins des enfans que ces Vers empêchent de dormir, & qui en sont si tourmentés qu'ils crient jour & nuit. M. Borelli dit[39] qu'il avoit un frere attaqué de cette maladie, lequel poussa des cris continuels jusqu'à ce que ces Vers fussent dehors. Il remarque qu'on les fit sortir avec un peu de miel dont on frotta le corps de l'enfant. Il ajoute que ces Vers dès qu'ils sentirent le miel, commencerent à montrer leurs têtes, & qu'ensuite ils tomberent tous par le moyen d'un linge rude qu'on passa sur le dos du petit Malade.

Le Ciron est un Ver qui passe pour le plus petit des Animaux, quoiqu'il y en ait de bien au-dessous de celui-là. On l'appelle en Latin *Acarus*, d'un mot Grec qui signifie très-petit[40]. On le nomme Ciron en François, parce que la Cire y est sujette quand elle est vieille. Le Ciron se traîne sous la peau qu'il ronge peu à peu. Il y cause de grandes démangeaisons, & de petites ampoules, sous lesquelles on le trouve caché quand on les pique. On

a découvert par le microscope toutes les parties du Ciron : il a six pieds placés deux à deux près de la tête, avec lesquels il creuse de longs sillons sous l'épiderme. Ce Ver a été connu aux Anciens, & Aristote en parle dans le Chap. 31. du Livre V. de son Histoire des Animaux. Voyez-le représenté dans les figures suivantes, ou il est dessiné comme il paroît par le microscope.



Vu par le Microscope.

Les Bouviers sont ainsi nommés, parce que les Bœufs y sont sujets : ces Vers se traînent sous la peau comme les Cirons, mais ils sont plus gros, & causent des demangeaisons presque universelles ; ils sortent souvent d'eux-mêmes, & percent la peau en divers endroits. Alsaharavius, Avenzoar, & Albucasis, font mention de ces sortes de Vers. La maladie qu'ils causent s'appelle *Passio Bovina*, douleur Bovine. Elle a besoin d'un prompt secours, sans quoi il en peut arriver de fâcheux accidens.

Les Soyes sont des Vers qui ne se voyent point dans ces pays[41], mais qui sont communs dans l'Ethiopie & dans les Indes. Ils ressemblent à de petits cordons de soye torse, & naissent ordinairement aux jambes & aux cuisses. Ils sont d'une longueur extraordinaire, les uns ayant une aulne, les autres deux, les autres trois, & quelquefois quatre ; les Negres d'Affrique y sont fort sujets, & les Américains contractent cette maladie par la contagion des Negres qu'ils fréquentent. Elle se communique même souvent à des personnes qui ne sont ni d'Amérique, ni d'Affrique, & M. le Comte de Scaghen, Hollandois, m'a dit avoir vu dans l'Amérique Occidentale, un Soldat d'Utrech, qui avoit aux jambes vingt-trois de ces Vers, qu'il tira de suite les uns après les autres, & dont quelques-uns avoient plus de deux aulnes. Ces Vers causent des douleurs de tête, & des vomissemens ; mais quand on en est une fois délivré, on se porte bien.

Lorsqu'ils sont en état d'être tirés, on le connoît par une petite apostume à l'endroit où aboutit une des extrémités du Ver. On perce alors cette apostume, & puis on prend un petit morceau de bois rond, long de la moitié du doigt, & fort ménu, auquel on tortille d'abord ce qui se présente du Ver.

On tourne ensuite ce bois comme une bobine, & le corps du Ver se roule à l'entour comme du fil qu'on devideroit. C'est ainsi que ce Soldat tira les siens en la présence de M. le Comte de Scaghen. On s'y prend de la sorte de peur de le rompre, parce qu'il est fort délié, & qu'il y a du risque à ne le pas tirer entier ; car la partie qui reste cause des fiévres dangereuses.

Deux choses sont à remarquer dans ce Ver : 1°. Il a deux têtes, non à côté l'une de l'autre, mais situées l'une à un bout, & l'autre à l'autre, comme en certaines Chenilles. 2°. Il y a toujours une de ces deux têtes qui est comme morte, tandis que l'autre paroît vivante.

La maniere dont on tire ce Ver est représentée dans la planche suivante, fig. I. laquelle est copiée de Velschius, qui a fait un traité exprès sur cette sorte de Ver.

Fig. I.



B.R



Fig. 2.

Il vient à la cuisse des Chardonnerets un Ver presque semblable. Spigelius dit en avoir vu un à la cuisse d'un de ces Oiseaux, lequel avoit un pied de long. Cette longueur paroît d'abord incroyable, mais la maniere dont le Ver est situé, rend la chose facile, vû qu'il est disposé en ziczac, comme on le voit ici, fig. II. & c'est ainsi qu'était celui que Spigelius dit avoir remarqué[42] ; c'est aussi de la même maniere à peu près, que sont disposés ceux dont nous venons de parler, qui viennent aux jambes des Ethiopiens. Celui des Chardonnerets est mince comme une petite corde de Luth. Lorsqu'il est parfait & qu'il commence à se mouvoir, il perce la peau & sort quelquefois de lui-même. Le plus souvent l'Oiseau le tire avec le bec.

Quelques Auteurs ont douté que les Soyes fussent de véritables Vers, mais Thomas de Veigue prétend que ceux qui sont dans ce doute, n'ont pas examiné la chose d'assez près. En effet, le Ver dont il s'agit, a du mouvement, & M. le Comte de Scaghen, que j'ai cité plus haut, m'a assuré en avoir apperçu dans plusieurs de ceux que ce Soldat avoit tirés. Les Arabes, & entre autres, Avicenne[43], appellent ce Ver du nom de *Veine*, parce qu'il ressemble à une petite veine. Thomas de Veigue dit qu'Albucasis en a vû qui avoient jusqu'à vingt palmes de long. Quant à la couleur, il est rougeâtre. Amatus Lusitanus parle de ce Ver, & décrit la maniere dont on s'y prend pour le tirer, laquelle s'accorde avec ce que nous venons de dire là-dessus, p. 131. Mais il y a une circonstance singuliere dans ce qu'il en rapporte, qui est que quelquefois il faut plusieurs jours pour parvenir à le tirer entier sans le rompre ; ce qui arrive apparemment lorsqu'on s'y prend trop tôt, & avant que le Ver soit, pour ainsi dire, mûr, & en état d'être tiré.

« Un Ethiopien, *dit-il*[44], âgé de 18. ans, Esclave d'un Intendant de Marine, ayant été amené de Memphis à Thessalonique, se plaignit d'abord d'une grande douleur dans une cuisse : il lui vint près du talon un petit ulcere, dans lequel paroissoit comme le bout[45] d'une veine. Les Turcs ayant consideré ce mal, le connurent, & dirent que c'étoit une maladie dangereuse, ordinaire en Egypte & aux Indes. Un Médecin qui se connoissoit à cette sorte de maladie, fut appellé, & se conduisit ainsi pour la guérir. Il prescrivit d'abord une maniere de vivre convenable, puis il prit l'extrémité de cette veine, ou plûtôt de cette espéce de corps nerveux, la lia

à un petit bâton fort ménu, qu'il tournoit de temps en temps, fort doucement, jusqu'à ce qu'enfin au bout de quelques jours, il parvînt à l'autre extrémité, c'est-à-dire, qu'il eût tiré environ la longueur de trois coudées, par le moyen de quoi l'Ethiopien fut guéri de ses douleurs & de sa maladie, sans l'application d'aucun cataplasme & sans aucune fomentation. » Voilà ce que rapporte Lusitanus.

On diroit à ces paroles, qu'il suppose que ce Ver n'est qu'un corps membraneux, ou nerveux, & non un animal ; mais immédiatement après il déclare le contraire bien expressément[46]. « Les Auteurs, *dit-il*, sont en balance sur la nature de ce mal, & ne sçavent si c'est une veine, un nerf, ou un Ver ; pour moi je suis témoin oculaire de la chose, & par conséquent plus à croire que ceux qui n'en ont qu'entendu parler. J'assure que cela paroît être un Ver blanc fort délié, & de la figure d'une soye torse, lequel sort dehors, & dont la partie qui paroît, ressemble à un nerf desséché. Si cette portion vient à se rompre & à se détacher du reste, le Malade en ressent de grandes douleurs dans le corps, & de grandes perplexités dans l'esprit[47]. »

Ce Ver s'appelle autrement *petit Dragon*, en Latin *Dracunculus*, nom qu'Ettmuller donne mal-à-propos aux *Crinons*, qui sont très-différens de celui-ci.

Ambroise Paré, après avoir rapporté sur cette maladie le sentiment de la plûpart des Grecs, & avoir, comme il se l'est imaginé, bien réfuté là-dessus les Anciens, dit que le petit Dragon, ou comme il l'appelle, le *Dragoneau*, n'est ni un Ver, ni rien d'animé, mais[48] seulement un abscès causé par un sang trop chaud. De plus, il en parle comme d'une maladie commune dans toutes sortes de pays, en quoi il se trompe ; ce mal, selon le rapport unanime des Grecs, & de tous les Arabes, étant particulier aux Indiens & aux Ethiopiens. Ambroise Paré ne s'est pas soucié ici du témoignage des yeux, lui qui avance cependant que dans les choses qui tombent sous les sens, on ne doit rien avancer sans en avoir été témoins. Schenchius[49] dit là-dessus que cet Auteur a voulu apparemment confondre la France avec les Indes & l'Ethiopie.

Quelques autres mettent ce mal dans le genre des Varices, & ne se trompent pas moins ; d'autres le confondent avec le Crinon, ainsi que fait Ettmuller ; & c'est, comme l'observe Schenchius, vouloir comparer une

Mouche avec un Elephant, les Crinons étant fort petits, & les Soyes, ou petits Dragons, dont il s'agit, étant d'une longueur extraordinaire.

Les Talpiers, sont ainsi nommés, parce qu'on diroit qu'ils cheminent sous la peau, comme cheminent sous terre les Taupes ; ils se tiennent ordinairement cachés dans des tumeurs ou des cals qu'ils semblent faire élever, comme les Taupes font élever au-dessus d'elles des bosses de terre. Ce sont de petits Insectes, qui, par quelques-uns des accidens qu'ils causent, paroissent avoir assez de rapport avec les Soyes, mais qui en sont d'ailleurs fort différens.

Les Espagnols nomment cette sorte d'insecte *Pique*, & les Indiens Guaranis qui y sont fort sujets, le nomment *Tung*. Il n'est pas plus gros qu'une Puce, comme le remarque le Pere Chomé dans la pénultième Lettre du vingt-deuxiéme Recueil des Lettres Edifiantes & Curieuses, p. 411. en quoi ce Ver différe bien des Soyes ou petits Dragons, qui ont quelquefois plusieurs aulnes. Le Pere Chomé, après avoir dit que le Ver en question, est de la grosseur d'une petite Puce, ajoute qu'il s'insinue peu à peu entre cuir & chair, principalement sous les ongles, & dans les endroits où il y a quelque calus ; que là il fait son nid & laisse ses œufs.

Mais n'y a-t-il pas apparence que c'est plûtôt le Ver lui-même qui cause ces cals ou tumeurs. Au reste, de la manière dont parle le Pere Chomé, quand il avance que le Ver dont il s'agit, s'insinue peu à peu entre cuir & chair, & que là il fait son nid & laisse ses œufs, il semble que ce Ver ne se produise pas dans l'homme-même, mais qu'il y vienne de dehors, ce qui est un fait à examiner, & non à supposer. D'ailleurs pourquoi ce Ver chercheroit-il plutôt les calus pour s'insinuer dans la peau, que les endroits qui sont plus tendres & plus faciles à pénétrer ? De plus, si le *Pique*, comme le nomment les Espagnols, ou le *Tung*, comme le nomment les Indiens, vient du dehors ; pourquoi n'en trouve-t-on pas aussi sur terre ? Du moins on n'entend pas dire qu'il s'y en trouve ; cette difficulté n'est pas facile à résoudre. Mais la question est peu importante, venons à quelque chose de plus intéressant. Si lorsqu'on est attaqué de ce Ver, ce qui se reconnoît par une violente démangeaison qu'il cause dans l'endroit où il est, on n'a pas soin de le tirer promptement, il gagne pays, se répand au long, & produit de fâcheux accidens ; tels entre autres, que de rendre les pieds ou les bras perclus, selon l'endroit où il se cantonne. Pour se délivrer de cet ennemi, il

faut miner peu à peu sa petite loge avec la pointe, non d'une épingle, de peur d'envenimer la peau, mais d'une aiguille, puis le tirer de là tout entier ; nous dirons tout entier, car quoiqu'il soit fort petit, il arrive souvent qu'on n'en tire que la moitié, ou moins encore, ce qui rend la playe dangereuse, & tout le corps fort malade ; accident qui est assez semblable à celui que causent les Soyes, lorsqu'en voulant les tirer dehors on en laisse en dedans quelque portion.

Les Toms sont de petits Vers qui viennent aux pieds, où ils causent des tumeurs douloureuses & grosses comme des fèves. On ne trouve de ces Vers que dans l'Amerique ; Thevet rapporte dans l'Histoire de ce pays-là, que lorsque les Espagnols y furent, ils devinrent fort malades de ces sortes de Vers, par plusieurs tumeurs qui s'éleverent sur leurs pieds, & que quand ils ouvroient ces tumeurs, ils y trouvoient un petit animal blanc. Les Habitans du pays s'en guérissent par le moyen d'une huile qu'ils tirent d'un fruit nomme *Chibou*, & *Cachibou*, lequel n'est pas bon à manger : ils conservent cette huile dans de petits vaisseaux faits avec des fruits, appellés chez eux *Carameno*. Ils en mettent une goutte sur les tumeurs, & le mal guérit en peu de temps.

Les Vers Umbilicaux sont des Vers, qui, à ce que prétendent quelques Auteurs, viennent au nombril des enfans, & qui les font beaucoup souffrir. Ils leur causent une maigreur considérable, & les jettent dans une langueur universelle. Les lèvres pâlissent ; la chaleur naturelle diminue, & tout le corps tombe dans l'abbattement. On n'a point d'autre signe de ce Ver, dit Ettmuller, sinon qu'ayant lié sur le nombril de l'enfant, un de ces poissons, qu'on nomme Goujons, on trouve le lendemain, une partie de ce poisson rongée. On en remet un autre le soir, & l'on réitère la chose jusqu'à trois ou quatre fois, tant pour s'assurer du séjour du Ver, que pour l'attirer par cet appas.

Ensuite on prend la moitié d'une coquille de noix, dans laquelle on mêle avec un peu de miel, une poudre faite avec du chrystal de Venise & de la Sabine. On applique cette coquille sur le nombril ; le Ver vient à l'ordinaire, & attiré par le miel, mange de cette mixtion qui le tue ; après quoi on fait avaler à l'enfant quelque médicament abstersif pour entraîner le Ver.

J’aurais beaucoup de penchant à traiter ce Ver de fable, sans le témoignage d’Ettmuller[50] & de Sennert[51], qui me font suspendre mon jugement. Le premier assure que *Michael* a guéri de ce Ver plusieurs enfans, en observant la méthode ci-dessus. Le second rapporte aussi l’autorité d’un témoin oculaire, qui est *Bringgerus*[52], lequel dit qu’une petite fille de six mois, ayant une fievre dont elle ne pouvoit guérir, la mere soupçonna que c’étoit un Ver au nombril, & que pour l’en délivrer, elle mit tout vivant sur le nombril de l’enfant, un de ces Goujons, le lia avec des linges, & l’y laissa vingt-quatre heures ; que le Ver mangea le poisson, & n’y ayant laissé que les arêtes, se retira dans la veine ; ce sont ses termes : que la mere renouvellant tous les jours l’appas, la même chose arrivoit ; que huit ou dix jours ensuite, les linges appliqués sur le nombril étant tombés, entraînerent le poisson & le Ver qui le mangeoit ; que ce Ver n’ayant pu rentrer dans le vaisseau umbilical, fut trouvé mort sur le ventre de l’enfant ; qu’il étoit rond & jaunâtre, avoit un demi-pied de long, & une peau plus dure que celle des Vers ordinaires.

Rupert, ami familier de Sennert[53], rapporte une histoire semblable, d’un enfant de même âge, lequel passoit les nuits dans de grandes agitations, crioit sans cesse, & rendoit des matieres vertes, souvent cendrées, qu’on auroit prises pour de la chair hachée. Il dit qu’on fit à cet enfant, plusieurs remedes inutiles, après lesquels on se détermina à lui appliquer sur le nombril un Goujon ; qu’au bout de deux heures, le poisson fut rongé & creusé à pouvoir mettre un poids dans ce creux ; qu’on appliqua ensuite un autre Goujon, qui se trouva le lendemain rongé, qu’il n’avoit que l’arrête ; que comme on eût remarqué cet effet, on appliqua sur le nombril, la moitié d’une coquille de noix, remplie d’une pâte faite avec du chrystal de Venise pilé, du miel & de la sabine ; que le lendemain on trouva une partie de cette pâte mangée ; que l’ayant renouvellée trois jours de suite, la même chose arriva les deux premiers jours ; mais que le troisiéme, on tira la mixtion toute entiere ; que ce signe ayant fait juger que le Ver étoit mort, on fit avaler à l’enfant de la poudre de corne de Cerf dans de l’eau de *Tanaisie ;* & qu’ayant après visité ses langes, on y trouva le Ver (qui étoit sorti sans doute, par l’anus) & dont la tête s’étoit séparée ; que ce Ver avoit un palme de long ; que la tête, qui étoit faite comme celle d’une Mouche, paroissoit fort dure ; qu’on y voyoit des yeux, & auprès de ces yeux, une trompe fort

bien figurée ; que quand le Ver fut sorti, tous les symptômes de la maladie cesserent.

Voilà ce que rapporte *Ruppert*[54], lequel ajoute que l'on conservoit la tête de ce Ver, & qu'on la montroit par curiosité.

Il y a dans ce récit, une circonstance qui ne me paroît pas vraisemblable ; c'est la sortie du Ver par les intestins ; car si l'Insecte étoit dans quelqu'un des vaisseaux ombilicaux, soit dans la veine du foie, soit dans l'une des deux artères umbilicales, ou si l'on veut, dans le ligament nommé *Ouraque ;* qu'on ne doit pas cependant mettre ici au rang des vaisseaux umbilicaux, puisqu'il n'est pas creux dans l'homme ; on ne peut concevoir que la force d'aucun médicament ait pu l'entraîner de-là dans le conduit intestinal pour le chasser avec les déjections ; à moins qu'on ne suppose que ce Ver ait percé les intestins pour y entrer. Ne seroit-il pas plus vraisemblable de penser que ces prétendus Vers umbilicaux, ne sont point des Vers particuliers engendrés dans l'umbilic, mais des Vers intestinaux, lesquels perçant l'intestin & les tégumens communs, se font un chemin jusqu'à l'umbilic qu'ils percent aussi, & d'où ils retournent dans les intestins ; ce qui ne seroit pas un cas si singulier, y ayant eu plusieurs Malades à qui les Vers des intestins sont ainsi sortis par le nombril, comme le témoignent[55] Forestus, & plusieurs autres Auteurs.

Ettmuller[56] cependant & Sennert parlent de cet Insecte, comme d'un Ver qui fait une espèce à part. Le premier dit que personne, excepté Sennert & lui, n'en a fait mention.

Les Vers Veneriens, sont des Vers que l'on dit se trouver dans presque toutes les parties du corps de ceux qui sont atteins de la maladie vénérienne. M. Hartsoéker dans la seconde Lettre qu'il m'a écrite, & qui est insérée dans ce Livre, est de sentiment qu'ils causent tous les ravages qui arrivent dans les maladies Vénériennes ; qu'ils mordent & rongent tout ce qu'ils trouvent. Il y a des Vers dans plusieurs maladies Vénériennes, le fait est constant ; mais que ces maladies viennent de Vers, comme le prétend entr'autres l'Auteur d'une These soutenue à Montpellier au mois de Juillet 1713. laquelle a pour titre : *An lues venerea à Vermibus ?* c'est ce qu'il est difficile de prouver. Aussi l'Auteur de cette Thése n'appuie-t-il d'aucune preuve convainquante le sentiment qu'il avance. Il y a bien plus

d'apparence que les Vers qu'on nomme Vénériens, sont l'effet plutôt que la cause des désordres de cette maladie. Il est vrai qu'ils peuvent augmenter le mal ; mais de soutenir qu'ils en sont la source, c'est vouloir deviner.

M. de Sault, dans sa réponse à M. Astruc, est d'opinion que la cause des maladies vénériennes sont les Vers. Voici sur quoi il se fonde. 1°. *dit-il*, le microscope découvre des Vers dans les ulcères vénériens. 2°. Le Mercure qui est un souverain remede contre la maladie vénérienne, est aussi un souverain remede contre les Vers. 3°. On lit dans l'Ecriture, que CELUI QUI SE JOINT AUX FEMMES PROSTITUÉES, SERA MANGÉ DES VERS. *Qui se jungit fornicariis, erit nequam, putredo & vermes hereditabunt illum*[57].

Il peut se trouver des Vers dans les ulcères vénériens ; mais il ne s'ensuit pas que ces Vers soient la cause des ulcères où ils se trouvent ; ils peuvent en être l'effet, & rien plus.

Quant au Mercure, il guérit le mal vénérien ; mais de ce qu'il guérit aussi les maladies qui viennent de Vers, il ne s'ensuit pas qu'il ne guérisse les maux vénériens, que parce qu'il est contraire aux Vers.

Pour ce qui est du passage de l'Ecclésiastique, sçavoir, que celui qui s'abandonne aux femmes débauchées, sera mangé des Vers, M. Desault lui-même avoue que ce témoignage ne prouve pas absolument que la maladie dont il s'agit soit causée par les Vers du corps.

Les Vers de l'homme, comme ceux de la plûpart des animaux, se distinguent en *Zoophages* & en *Zoophiles*. Les premiers sont ennemis de l'animal & le dévorent ; ce qui fait qu'on les appelle *Zoophages*, du mot grec *Zoon*, qui signifie animal, & du mot grec *Phaguein*, qui signifie manger, dévorer. Ceux dont nous avons fait jusqu'ici mention dans ce Chapitre, & ceux dont nous parlerons dans l'Article des Vers des intestins, sont de ce nombre.

Les seconds, loin de nuire à l'animal, en sont amis ; ce qui fait qu'on les appelle *Zoophiles*, du même mot grec *Zoon*, qui signifie, animal, & du mot grec *Philos*, qui signifie ami. Tels sont les *Œsophagiens* & les Spermatiques.

Il semble que j'aurois du passer sous silence, ces sortes de Vers qui n'ont rien de commun avec les autres ; si, comme on le prétend, ils sont amis de

l'animal : mais comme je me suis proposé de traiter universellement de tous les Animaux qui se produisent dans le corps ; ce ne seroit pas remplir mon dessein, que d'obmettre ceux-ci. Il est vrai que dans le titre de ce Livre, après avoir annoncé que je vais traiter de la Génération des Vers du corps humain, j'annonce tout de suite, que je traiterai de la nature & des especes de cette maladie ; mais il ne s'ensuit pas pour cela que je me restraigne à ne faire mention que des Vers qui sont nuisibles au corps. Je vais donc parler des Vers que l'on nomme *Œsophagiens*, & de ceux que l'on nomme *Spermatiques*.

Les Œsophagiens sont des Vers, que quelques Auteurs prétendent s'engendrer dans une glande du gosier, laquelle par le moyen de certaines fibres fistuleuses qui vont s'introduire dans l'œsophage, a communication avec l'œsophage même, & y verse un suc vermineux, qui opere la digestion des alimens. M. Vercelloni Médecin Piémontois[58], est de cette opinion, dans un Livre latin qu'il a donné sur les Glandes conglomerées de l'œsophage, imprimé à Ast en 1711. Sa principale raison est qu'on voit, à ce qu'il dit, un grand nombre de Vers dans cette glande ; & qu'afin que les alimens se digerent, ces mêmes alimens doivent se changer en un suc vivifiant. Or un suc, dit-il, ne peut devenir vivifiant, que par quelque chose qui le vivifie, & ce quelque chose ne sçauroit être qu'une matiere *animée*, telle que sont des Vers. Mais je demande à cet Auteur, si les Vers qui, selon lui, font en nous la digestion, n'ont pas besoin d'autres Vers pour faire la leur propre ? Le Médecin de Piémont, répondra sans doute qu'oui ; on ne peut dans son systême, lui prêter d'autre réponse. Je lui demande ensuite, si ces Vers, par le moyen desquels les Vers mêmes font leur digestion, n'ont pas aussi besoin d'autres Vers pour digérer ? M. Vercelloni est sans doute encore obligé de répondre qu'oui, s'il veut parler conformément à son systême. Cela posé, on le fera remonter ainsi à l'infini, ce qui est d'une absurdité visible.

Les Vers Spermatiques sont des Vers qui se remarquent par le moyen du Microscope, en cette humeur qui est contenue dans les testicules des animaux mâles & autres de leurs parties servant à la génération. Comme cette humeur est l'humeur spermatique des Animaux, c'est-à-dire, celle qui sert à la propagation de l'espece ; il est naturel d'appeller du même nom de *Spermatiques*, les Vers qui s'y trouvent. M. Hartsoéker[59], & après lui,

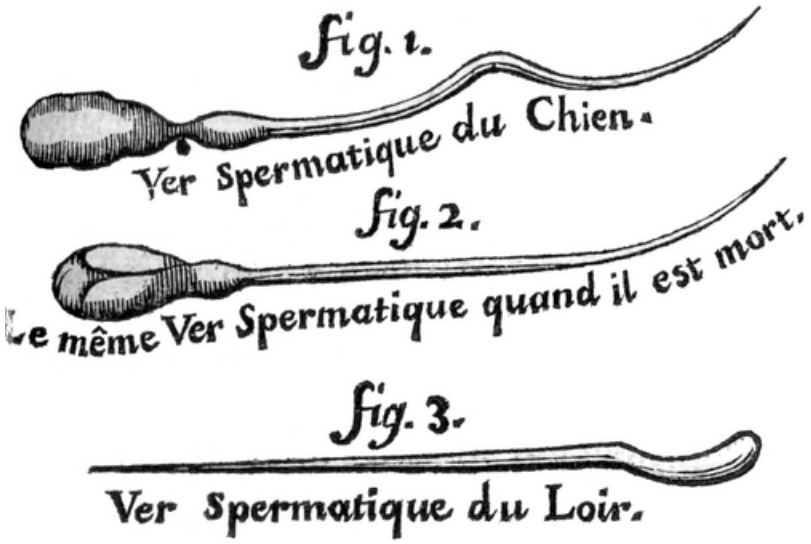
M. Leewenhoek, prétendent que ces Vers sont à l'homme & à tous les animaux, ce que les germes des plantes sont aux plantes, c'est-à-dire, que c'est par eux que se fait la génération. Voici le systême.

Dans tous les Animaux mâles, on remarque avec le Microscope, en cette humeur que renferment les testicules & les autres parties destinées à la génération, un nombre incroyable de vermisseaux, qu'on appelle, pour ce sujet, ainsi que je viens de le dire, Vers Spermatiques. C'est un fait dont on peut aisément se convaincre par l'expérience.

Si l'on ouvre un Coq vivant, qui depuis quelques jours n'ait été parmi les Poules, & qu'on examine avec le Microscope l'humeur contenue dans les testicules de cet animal & dans les autres parties de la génération, on verra dans cette humeur, quand on n'en prendroit qu'une portion de la grosseur d'un grain de sable, plus de cinquante mille Animaux vivans, ressemblans à des anguilles ; & tous dans un mouvement continuel. Pour bien réussir dans cette expérience, il faut d'abord ouvrir au Coq la veine jugulaire, afin de n'être point embarrassé par l'abondance du sang.

Si l'on fait couper un Chien, & qu'après en avoir pris un testicule, on examine par le Microscope l'humeur qui sortira du vaisseau deférent, on y découvrira un nombre si énorme de petits Vers vivans, qu'à peine pourra-t-on croire ses yeux. Disséquez ensuite le vaisseau deférent, vous y trouverez un si grand nombre de Vermisseaux, que dans une portion de cette humeur, qui ne sera pas plus grosse qu'un grain de poussiere, vous en verrez plus d'un million. Comme cette expérience ne se peut faire sans qu'il se mêle quelques gouttes de sang avec l'humeur qu'on examine, vous appercevrez parmi ces Vers, plusieurs petits globules, qui sont les parties du sang ; car elles sont ainsi figurées.

Disséquez les Epididymes, ou les Parastates, vous y verrez encore la même quantité de Vers. Ces Vers ont une longue queue, & un corps composé de plusieurs rondeurs l'une sur l'autre[60]. Voyez la planche suivante, fig. 1. Quand ils sont morts, ils ont une autre figure. Voyez même planche, fig. 2.



Les laites de Merlue sont toutes pleines de Vers Spermatiques : séparez-en une particule, grosse comme la pointe d'une aiguille ; examinez cette particule avec le Microscope, vous y verrez plus de dix mille animaux à longues queues, tous vivans. Du reste c'est le plus, si cent de ces particules, posées les unes près des autres, font la longueur d'un poulce ; d'où s'ensuit qu'à calculer juste, il faut que dans ces laites, qui ont bien quinze poulces, il y ait plus de cent-cinquante milliars d'animaux, c'est-à-dire, plus qu'il n'y a d'hommes sur la terre.

Leewenhoek dit qu'il éventra un jour un Loir, & qu'en ayant ôté les testicules avec les vaisseaux deférens, il vit dans la liqueur contenue en ces vaisseaux, un nombre innombrable d'animaux vivans, ressemblans à des Anguilles. Il en donne la figure, voyez-la dans la planche ci-devant, fig. 3. Il rompit plusieurs fils de ces testicules, & il observa avec soin, la matiere dont ces fils étoient remplis ; il les trouva pleins d'une humeur chrystalline & huileuse, composées de plusieurs parties irrégulieres, & d'un nombre infini de ces Vermisseaux, dont plusieurs étoient repliés sur eux-mêmes, & sans mouvement, ne paroissant pas encore tout-à-fait dévelopés ; il ajoute que ces Vers Spermatiques étoient si petits, que dix mille ensemble, ne tenoient pas l'espace du plus petit fil de ces testicules. Il a fait la même expérience plusieurs fois, & il a toujours découvert la même chose.

Dans les Animaux très-vieux on n'en trouve aucun, ou que très-peu, & ce peu paroît sans vie. Il y a des Animaux qui n'en ont point, & ce défaut est en eux une marque & une cause de stérilité. On ne trouve point de ces Vers

dans les Animaux que les maladies rendent stériles. Et pour le remarquer en passant, comme les maladies vénériennes rendent ordinairement l'homme stérile, il s'ensuit qu'ordinairement il ne doit point y avoir de Vers Spermatiques dans les hommes attaqués de ces sortes de maladies.

Dans les animaux trop jeunes, ces Vers paroissent informes, étant tout repliés en eux-mêmes, à peu près comme certains insectes envelopés encore dans leurs nymphes.

L'homme & les autres animaux commencent à devenir capables de produire leurs semblables, lorsque ces petits Vers, auparavant immobiles dans les testicules, prennent par la suite du temps, une nourriture plus forte. Ils se dévelopent alors, & commencent à se mouvoir.

Dans l'humeur spermatique tirée d'un animal qu'on vient d'ouvrir vivant, ils vivent trois ou quatre jours, après quoi leurs petits cadavres flottent sur l'humeur. Dans un homme mort de mort violente, les testicules & les vésicules, nommées séminaires, en laissent voir quelquefois vingt-quatre heures après la mort, qui sont encore vivans.

Il y a toute apparence que le Ver Spermatique est le racourci de l'animal qui doit naître, ensorte, 1°. que si le Ver est mâle, il en vient un animal mâle, & que s'il est femelle, il en vient un animal femelle. 2°. Que quand il est entré dans la matrice de la femme, il y prend son accroissement par le moyen d'un œuf qui y tombe de l'ovaire, & où il s'insinue en la maniere que nous tâcherons d'expliquer dans la suite ; il séjourne dans cet œuf le temps arrêté par la nature pour s'y développer peu à peu, y prendre la forme d'enfant, & y croître jusqu'à une certaine mesure, ensuite de quoi, devenu plus vigoureux, il force les membranes de l'œuf, & prend naissance. Mais comment ce Ver Spermatique s'engage-t-il dans l'œuf ? Comment, sur-tout, parmi tant de Vermisseaux qui entrent dans la matrice de la femme, n'y en a-t-il ordinairement qu'un qui prenne la forme d'enfant ? Pour répondre à cette question, il n'est pas nécessaire de se déclarer avec Leewenhoek, contre la doctrine des Ovaires & des Œufs, & de dire qu'il n'y a ordinairement dans toute la matrice de la femme, qu'un seul point propre à nourrir & à entretenir ce Ver Spermatique ; ensorte que de tous ces Vers, il n'y a que celui qui vient à rencontrer ce point, lequel croisse & devienne enfant, & que les autres meurent enfin faute de nourriture, comme des

grains qui ne sont pas en bonne terre. Il est plus naturel de supposer le systême des œufs, & de leur donner l'usage que voici, qui est premièrement de recevoir, & puis d'enveloper & de nourrir le Vermisseau. Or la chose se peut entendre ainsi.

Quand l'œuf s'est détaché de l'ovaire, & qu'il est tombé dans la matrice, ces Vers Spermatiques, qui sont tous dans un mouvement continuel, se répandent dans la capacité de la matrice, ils rencontrent cet œuf, ils courent sur sa superficie, & comme l'endroit par lequel l'œuf s'est détaché de l'ovaire, ressemble à celui par lequel les grains de raisin se détachent de leur grappe, c'est-à-dire que cet endroit laisse une petite ouverture ; il est aisé de comprendre qu'entre tant de Vers, il n'est pas possible qu'il n'en entre quelqu'un dans l'œuf par cette ouverture. Or, la cavité de l'œuf est petite alors, & proportionnée au volume du Ver, qui ne se peut replier pour sortir, ensorte qu'il est obligé de demeurer enfermé dans l'œuf, où en même-temps il ne peut entrer d'autre Ver, à cause de la petitesse du lieu occupé. S'il tombe plusieurs œufs dans la matrice, il entre un Ver dans chaque œuf, & alors la femme devient grosse de plusieurs enfans. Ces enfans ayant chacun leur œuf, doivent par conséquent être enfermés chacun dans des envelopes à part, & c'est ce que l'expérience fait voir.

La femme n'est pas toujours grosse du même jour qu'elle a conçu. Par conception, j'entends la premiere action par laquelle l'humeur spermatique est retenue dans la matrice après que l'œuf y est tombé. La matrice se ferme alors exactement comme l'on sçait, & la matiere qui y est contenue ne peut s'en échaper. Voilà ce qui fait la conception.

La grossesse arrive lorsque le Ver est entré dans l'œuf, car il croît alors, & y devient fœtus : or, il n'y entre pas toujours aussi-tôt que la femme a conçu, il se passe quelquefois plusieurs jours, & c'est ce qui fait que les femmes se trompent si souvent, lorsqu'elles veulent juger du temps de leur grossesse, parce qu'elles ne la comptent jamais que du jour auquel elles croyent avoir conçu. Il n'est pas même impossible que ces Vers demeurent plusieurs semaines dans la matrice avant qu'il en entre un dans l'œuf, car ils ne meurent pas si-tôt. Or, il peut arriver de-là qu'une femme, dont le mari sera mort peu de temps après, le jour où elle aura conçu de lui, n'accouchera néanmoins que le onziéme ou le douziéme mois, & quelquefois même que le treiziéme ; parce que le Ver ne sera entré dans

l'œuf qu'un mois, que deux mois, & peut-être que trois mois après la conception. J'avoue que le cas est difficile ; 1°. parce que le nombre de ces Vers Spermatiques paroît trop grand pour qu'il se puisse passer un si long-temps sans qu'il en entre quelqu'un dans l'œuf ; 2°. parce qu'il ne peut guère arriver que ces Vers vivent un si grand nombre de jours dans la seule matrice ; mais la chose pour être difficile, ne paroît pas impossible. Aussi a-t-on vu quelquefois de ces sortes d'accouchemens, sans qu'ils fussent l'effet du crime.

Quand le Ver Spermatique est entré dans l'œuf que renferme la matrice, il y devient fœtus, ses parties croissent, & se dévelopent insensiblement, & quand elles ont atteint toute la grandeur qu'elles doivent avoir dans l'œuf, qui croît avec elles jusqu'à un certain temps, le fœtus fait violence à la prison trop étroite qui le renferme, & prend naissance, comme nous avons déjà dit.

Les Vers Spermatiques ont tous de longues queues, mais ils quittent ces queues lorsqu'ils deviennent fœtus ; il en est de cela comme des petites Grenouilles, qui ne sont d'abord que tête & queue, & qui ensuite perdent cette queue, lorsqu'elles commencent à prendre la forme sensible de Grenouilles.

Il ne faut pas conclure de ce système, que l'humeur spermatique des Chiens, renferme de petits Chiens ; celle des Coqs, de petits Poulets ; celle de l'Homme, de petits Enfans ; c'est une opinion qu'on a attribuée mal-à-propos à Leewenhoek, dans un Livre intitulé : *Collectanea Medico-Physica, Cent. 5. p.* 8. & de laquelle cet Auteur se défend avec raison : en effet, comme il le remarque fort bien, de même qu'on ne peut pas dire que les petits animaux que le microscope découvre dans presque toutes les eaux, soient des Mouches & des Papillons, quoiqu'ils deviennent tels dans la suite, ni que le pépin d'une poire soit un poirier, parce qu'il en doit sortir un poirier ; de même nous ne devons pas dire que les Vers Spermatiques de l'Homme qui sont encore dans le corps du mâle, soient de petits Enfans, quoiqu'ils doivent devenir tels quand ils seront entrés dans la matrice ou plutôt dans l'œuf contenu dans la matrice.

Je prévois ici la pensée de quelques Lecteurs ; il me semble leur entendre dire que c'est une chose incroyable que dans l'homme, par exemple, un si

petit Ver soit, sinon un Enfant, du moins l'abrégé d'un Enfant, & que ce que nous appellons formation du fœtus, ne soit qu'un simple dévelopement, & un simple accroissement de parties ; que pour cela il faudroit supposer une infinité de parties organiques dans ce Ver, & admettre par conséquent que ces parties sont d'une petitesse infinie ; que d'ailleurs dans ce systême il faudroit nécessairement supposer que le Ver Spermatique, non-seulement renferme l'abregé de l'animal qui doit naître, mais qu'il renferme encore l'abrégé de tous ceux qui naîtront de cet animal, & non-seulement l'abrégé de tous ceux-là, mais encore de tous les autres qui viendront de la lignée de celui-là ; ce qui paroît impossible, à cause de la petitesse extrême dont il faudroit que fussent ces petits corps organisés ; petitesse qu'on ne peut ni imaginer ni comprendre, & qui, par conséquent, semble devoir faire rejetter le systême dont elle est une suite.

Je réponds à cela, que si l'on ne peut ni imaginer, ni comprendre cette petitesse, il est impossible néanmoins qu'on ne comprenne que toute inimaginable & incompréhensible qu'elle est, elle doit nécessairement être admise ; & pour cela il ne faut que s'en rapporter au témoignage des yeux : voici comment.

Les Vers Spermatiques sont chacun dix mille fois plus petits que le plus petit grain de sable qui est presque invisible. Ce sont nos yeux qui nous en convainquent, puisqu'ils nous en font voir plus de cinquante-mille dans une portion de matiere qui n'est pas si grosse qu'un grain de sable, ainsi que nous l'avons remarqué en parlant de ce que le microscope découvre dans l'humeur spermatique du Coq, du Chien, & d'autres animaux : or, que l'on conçoive, si l'on peut, ce que c'est qu'un grain de sable divisé en cinquante mille parties ; mais n'en mettons pas tant, contentons-nous de dire en mille parties, pour n'effrayer personne ; il faut donc admettre qu'il y a des Vers mille fois plus petits qu'un grain de poussiere qu'à peine pouvons-nous voir. Ce n'est pas tout, ces Vers mille fois plus petits qu'un grain de sable, ont un mouvement comme les autres animaux. Ils ont donc des muscles pour se mouvoir, des tendons, & une infinité de fibres dans chaque muscle ; enfin du sang, ou une humeur équivalente, & des esprits animaux pour remplir & pour faire mouvoir ces muscles, sans quoi ces petites machines animées ne pourroient se transporter d'un lieu à un autre. Il faut donc admettre des parties encore plus petites que ces petites machines, puisque la

partie doit être plus petite que le tout. L'imagination se perd dans cette pensée, elle s'étonne d'une si étrange petitesse ; mais elle a beau se révolter, la raison nous convainct ici de l'existence de ce que nous ne pouvons imaginer.

Ce qui fait notre erreur sur ce point, c'est que notre vue étant très-bornée, nous pensons que l'étendue l'est aussi ; cependant au contraire, l'étendue est infinie en un sens, & une petite portion de matiere qui se cache à nos yeux, est capable, comme dit un célebre Philosophe[61], de contenir un monde, dans lequel il se trouverait autant de choses, quoique plus petites à proportion, que dans le monde où nous vivons.

Tous les animaux ont d'autres animaux qui, les dévorent, & qui leur sont peut-être invisibles ; de sorte que ce qu'un Ciron est à notre égard, ces animaux le sont à un Ciron ; & peut-être, comme dit si bien encore le même Auteur, qu'il y en a dans la nature de plus petits, & de plus petits à l'infini, selon cette proportion étrange d'un Ciron à un Homme. On a des démonstrations de la divisibilité de la matiere à l'infini, & cela suffit pour faire comprendre qu'il peut y avoir des animaux plus petits, & plus petits à l'infini.

Après tout, y a-t-il quelque portion de matiere dont la petitesse, pour extrême qu'on la suppose, puisse borner le pouvoir de Dieu dans la formation de ces petits animaux, non-plus que d'aucune autre créature ?

L'expérience nous a déja détrompés en partie, en nous faisant voir des animaux mille fois plus petits qu'un Ciron, pourquoi voudrions-nous qu'ils fussent les derniers en petitesse, comme le dit encore si bien le même Philosophe ?

Il ne paroît donc pas déraisonnable de penser que dans un seul Ver Spermatique il y ait une infinité de corps organisés propres à produire, en se dévelopant, une infinité d'animaux. De sorte que selon cette pensée, qui ne peut paroître bizarre qu'à ceux qui mesurent les merveilles de la puissance infinie de Dieu, selon les idées de leurs sens & de leur imagination, on pourroit dire que dans un seul Ver Spermatique il y auroit des corps organisés propres à produire des fœtus & des enfans pour des siècles infinis, toujours suivant la proportion de plus petit en plus petit.

La nature, c'est à-dire l'ordre établi de Dieu dans le monde par des loix inviolables de mouvemens, ne fait que développer ces petits corps organisés, donner un accroissement sensible à celui qui est hors de son envelope, & des accroissemens insensibles, mais non moins réels, à ceux qui sont encore renfermés dans leur envelope.

On voit un Poulet dans le germe d'un œuf frais, & qui n'a point été couvé : on voit des Grenoüilles dans les œufs des Grenoüilles, & on verroit sans doute encore d'autres animaux dans leurs germes, si l'on avoit assez d'adresse & d'expérience pour les découvrir.

Il y a donc apparence que tous ses corps des animaux qui sont nez depuis le commencement du monde, & qui naîtront jusqu'à la consommation des siécles, ont été créés dans les premiers individus mâles de chaque espéce. On pourroit pousser plus loin cette pensée, si l'on ne craignoit, avec l'Auteur de la Recherche de la Vérité, de porter trop avant la curiosité dans ce qui concerne les merveilles de Dieu. Tenons-nous en à ce principe essentiel, que rien n'est grand ni petit en soi ; qu'il ne l'est que par rapport à la mesure que nous attribuons à notre corps, & qu'ainsi rien n'est grand ou petit absolument, puisque notre corps n'est pas une mesure certaine sur laquelle il faille juger de ce que peut être l'étendue des autres corps. Nous sommes nous-mêmes très-petits par rapport à la terre, encore plus petits par rapport à l'espace contenu entre nous & les étoiles fixes, plus petits encore & plus petits à l'infini, par rapport à des espaces immenses que nous pouvons imaginer toujours plus grands, & plus grands à l'infini.

Dieu auroit pu faire des Hommes (& en tout ceci nous entrons dans les judicieuses réflexions du Philosophe que nous avons cité,) à l'égard desquels nous ne serions que la milliéme partie d'un Ciron. Il en auroit pu faire d'autres à l'égard desquels ceux-là mêmes seroient petits. Que serions-nous par rapport à ces plus grands ? Ils nous chercheroient peut-être avec des microscopes, & ne nous trouveroient pas. Notre petitesse leur seroit incompréhensible, & si quelques Philosophes parmi eux, les vouloient assurer de notre existence, ils regarderoient sans doute les discours de tels Philosophes comme de belles imaginations. Mettons-nous à la place de ces hommes, considerons l'erreur où nous serions de regarder comme impossible qu'il y eût des hommes si petits, par rapport à ce que nous serions, & avouons que nulle petitesse, quelque inconcevable qu'elle soit,

ne doit nous effrayer, & que s'il n'y a pas d'autre difficulté que celle-là dans le Systême de la Génération des Animaux par les Vers Spermatiques, rien ne doit nous empêcher de l'embrasser.

Feu M. Tauvri, de l'Académie Royale des Sciences, & Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, a fait dans son *Traité de la Génération du Fœtus*, imprimé à Paris chez Barthelemi Girin, rue S. Jacques, plusieurs Objections contre ce Systême de la Génération des Animaux par les Vers Spermatiques. On ne sera peut-être pas fâché de voir ici ces Objections, & les Réponses qu'on y peut faire. Les voici en peu de mots.

OBJECTIONS

CONTRE LE SYSTEME
de la Génération de l'Homme par les Vers Spermatiques :
& Réponses à ces Objections.

PREMIERE OBJECTION

SI l'on suppose des animaux emboëtés les uns dans les autres, on verra qu'on ne peut aller bien loin sans supposer une petitesse au-dessous de toute imagination. Il faudra pourtant des organes dans cette petite étendue, & on ne voit pas quelles seront les liqueurs capables de les arroser & de les entretenir. *Pag. 5.*

RÉPONSE

La matière étant divisible à l'infini, comme M. Tauvry le reconnoît dans le Livre même où il fait cette Objection, rien n'empêche de concevoir des parties liquides toujours plus petites, & qui soient proportionnées à la petitesse de ces animaux, sur-tout après que nous avons appris de l'expérience qu'il y a des animaux fort au-dessous du Ciron. Car on ne peut

nier que ces petits animaux n'ayent des organes, & par conséquent qu'il n'y ait des liqueurs capables d'arroser & d'entretenir ces mêmes organes. Or de quelle petitesse ne faut-il point que soient ces parties de liqueurs pour humecter des organes si fins. Cette petitesse passe l'imagination, l'esprit n'y trouve point de prise, cependant l'expérience nous empêche d'en douter.

II. OBJECTION.

La matiere est divisible à l'infini, mais on ne la sçauroit imaginer actuellement divisée. *Pag. 5.*

RÉPONSE

Aussi ne dit-on pas que ces petits animaux soient actuellement séparés & divisés les uns d'avec les autres ; on les suppose au contraire, tous les uns dans les autres, & on prétend seulement qu'ils se dévelopent & se séparent ensuite successivement, pour la propagation des espèces.

III. OBJECTION.

Il faudra expliquer comment le Ver Spermatique s'attache à l'œuf. Il ne suffit pas de le faire entrer par un trou de l'œuf, & de lui faire fermer ce trou avec sa queue, il faut une union de ses parties avec celles de l'œuf. *Pref.*

RÉPONSE.

Le Ver Spermatique peut s'attacher à l'œuf comme l'œuf s'attache à la matrice ; on ne peut rien dire pour l'explication de l'un, qui ne serve pour l'explication de l'autre. L'œuf ne tient point à la matrice quand il y tombe, non-plus que le Ver ne tient point à l'œuf quand il y entre, & cependant l'œuf s'unit intimement à la matrice.

IV. OBJECTION.

Mais sans parler de ces difficultés, on peut dire que ce systême est tout-à-fait contraire aux loix de la nature : elle affecte par-tout une simplicité surprenante, on ne découvre rien d'inutile dans ses ouvrages, & lorsque je vois qu'il faut, pour faire naître un homme, qu'elle sacrifie plusieurs millions de germes, je ne puis penser qu'elle ait pris cette voye. *Pref*.

RÉPONSE.

Ce nombre innombrable de germes, ou de petits animaux, n'est point inutile, puisqu'il est cause qu'immanquablement il entre un Ver dans l'œuf, & qu'ainsi la génération s'accomplit infailliblement. Il n'est point opposé non-plus, à la simplicité de la nature ; car cette simplicité ne consiste qu'à employer des voyes qui ne soient pas différentes. Un Mécaniste, qui par un seul moyen multiplié, pourvoit à quelque inconvénient qui pourroit l'empêcher de parvenir à sa fin, agit plus simplement que celui qui employe plusieurs moyens de différente espéce pour arriver à la même fin. Or ici, l'Auteur de la Nature n'emploie qu'un moyen fort simple, il le multiplie seulement, & par cette multiplicité, il fait voir sa providence & sa sagesse, puisque par là, il assure la génération ; en sorte même que quelque nombre d'œufs qui se trouvent mûrs à la fois, il ne se peut faire qu'ils ne reçoivent chacun leur germe, & qu'ainsi ils ne soient tous fécondés, comme il arrive dans les animaux qui ont un grand nombre de petits à la fois. Quant à ce qu'on ajoute, sçavoir, qu'il n'y a pas d'apparence que pour faire naître un homme, il faille que tant de germes soient sacrifiés, on doit considerer que ce sacrifice n'est rien, puisque ces germes ne coûtent rien à l'Auteur de la Nature.

V. OBJECTION.

Les petits animaux, ou les petits Vers qu'on croit voir avec le microscope dans l'humeur spermatique des animaux, ne prouvent rien, puisque dans le vinaigre, dans l'eau de pluye, dans l'eau commune, & presque dans toutes

les liqueurs, on croit voir différens animaux avec le microscope, quoique ces liqueurs ne soient propres à aucune genération. *Pref.*

RÉPONSE.

Ces mots, *on croit voir*, font juger que feu M. Tauvry n'étoit pas tout-à-fait persuadé qu'il y eut des Vers dans ces liqueurs : mais il ne faut qu'ouvrir les yeux pour se convaincre qu'il y en a, & même dans le vinaigre on en découvre des milliers sans qu'il soit nécessaire de microscope ; on n'a qu'à mettre en Esté quelques goutes de vinaigre au fond d'un verre, & regarder au Soleil ce vinaigre à travers le verre, on sera alors convaincu que cette liqueur est toute remplie de Vers. Quant au fond de l'objection, il faut remarquer que ce n'est pas à cause qu'il se trouve des Vers dans l'humeur spermatique des animaux, qu'on dit que la génération se fait par le moyen de ces Vers, mais que c'est à cause des circonstances avec lesquelles on les y trouve, & que nous avons rapportées ; ces Vers n'étant visibles ni avant ni après l'âge propre à la génération, &c.

VI. OBJECTION.

Ce qui peut encore servir à détruire ce systême, est ce qu'avance un des Partisans de cette opinion, qui est l'Auteur même du Livre de la Génération des Vers, lequel dit, que dans les Maladies Vénériennes, les Vers séminaires sont le plus souvent morts. Nous sçavons que les Maladies Vénériennes n'ôtent point la fécondité ni dans les hommes, ni dans les femmes ; or selon ce systême, elles l'ôteroient. *Pref.*

RÉPONSE.

Pour pouvoir dire positivement qu'on sçait que les Maladies Vénériennes n'ôtent point la fécondité, il faudroit avoir consulté là-dessus un très-grand nombre de personnes, qui étant fortement attaquées de ces Maladies, n'eussent pas laissé d'avoir des enfans. Je dis un très-grand nombre, car en

fait d'induction, quelques exemples ne suffisent pas. Or il est très-difficile de recueillir les voix sur ce sujet. Si l'Auteur avoit dit qu'on sçait que les maux Vénériens n'ôtent pas toujours la fécondité, il auroit parlé plus juste ; mais aussi il n'auroit pas attaqué le sentiment qu'il a voulu combattre, puisque ce sentiment est que dans les Maladies Vénériennes les Vers Spermatiques sont le plus souvent morts ; car il s'ensuit de-là, que quelquefois ils ne sont pas morts, & qu'ainsi quelquefois ceux qui sont attaqués de ce mal peuvent avoir des enfans. L'objection va donc à dire que les maux Vénériens n'ôtent jamais la fécondité ; c'est ce qu'il est difficile de prouver, & ce qu'on trouvera combattu dans les ouvrages des plus célébres Médecins, & entre autres de Fernel & de Perdulcis, qui mettent les Gonorrhées & les Maux Vénériens au rang des Causes de la Stérilité. *Vitia quæ sterilitatem accersunt*, dit Fernel, *in viris quidem numerantur pudendi Paralysis & Atonia, Gonorrhœa*, &c. *Fernel Pathol. lib. VI. cap. XVII. de morb. mulier*.

Causæ externæ, dit Perdulcis, *sunt frequens vonus, varius concubitus, Gonorrhœa. Perdul. cap. XI. lib. XIII.*

Interdum ea imbecillitas ex impuro concubitu contrahitur propter auram virulentam se se in vasa spermatica insinuantem, quæ non modo eorum vires naturales exolvit, sed quidquid in ea confluit coinquinat & corrompit. Perdul. lib. XII. cap. III. de Gonorrhœa.

VII. OBJECTION.

Si la génération se fait par le moyen des Vers Spermatiques, & que les Maladies Vénériennes tuent ces Vers, elles ne rendront pas seulement l'homme stérile dans le temps qu'elles l'affligeront, mais encore après ; car dans la suite, on ne conçoit pas ce qui pourroit produire à un homme de nouveaux Vers. *Pref.*

RÉPONSE.

Le froid de l'Hyver, qui tue les Vermisseaux dans les campagnes, n'empêche pas qu'au Printemps il ne s'en reproduise de nouveaux, par des œufs qui se sont conservés pendant l'Hyver. De même les fortes Maladies Vénériennes qui tuent les Vers Spermatiques déja dévelopés, n'empêchent pas que ceux qui sont encore envelopés, ne se conservent pour éclore après la guérison du Malade. Car les Vers Spermatiques sont les uns hors de leurs envelopes, & les autres encore enfermés dans leurs envelopes.

VIII. OBJECTION.

L'esprit pourroit cependant entrer dans cette hypothése, malgré la résistance de l'imagination, si nous concevions bien par là comment les hommes n'ont point encore diminué de grandeur. *Pag. 5.*

RÉPONSE.

Le terme de l'accroissement ne se tient pas tout de la part des germes, il se tient encore de la part des sucs nourriciers, & l'on ne voit rien qui empêche de penser que l'Auteur de la Nature pouvoit fournir à l'homme des alimens, dont les sucs auroient pu le rendre d'une stature ou plus grande ou plus petite que celle dont il est, & cela sans changer la premiere fabrique des germes. Ainsi tous ces germes emboëtés, quelques petits qu'ils soient, peuvent avoir par leur structure de quoi permettre aux animaux qui en viennent, de croître fort au-delà de la mesure où ils arrivent. En sorte que si les animaux ne passent pas une certaine grandeur, cela vient peut-être autant de la qualité de leur nourriture, que de la petitesse de leurs germes. En effet, ce n'est point le volume des sémences qui décide de la grandeur des productions. Le germe contenu dans la féve est plus gros que celui qui est dans le pépin de la poire, & cependant quelle disproportion entre la grandeur du poirier & celle de la plante qui porte la feve. Quoiqu'il soit donc vrai que les Vers Spermatiques emboëtés soient plus petits que ceux qui les emboëtent, il ne s'ensuit pas pour cela, qu'ils doivent produire des animaux plus petits.

IX. OBJECTION.

Il faudroit encore expliquer d'où vient que de l'accouplement d'animaux différens, il vient une troisième espece. *P. 5.*

RÉPONSE.

Cette différence d'espéce vient de la différence des sucs nourriciers que le fœtus trouve dans la matrice d'une femelle qui est d'une autre espece ; car cette différence de sucs est propre à donner à certaines parties plus ou moins d'accroissement que ces parties n'en auroient pris par les sucs qu'elles auroient trouvés dans la matrice d'une femelle de même espéce. Il en est de cela comme de quelques plantes, qui selon les terres où elles sont nourries, deviennent plus ou moins grandes. Les melons d'Europe plantés dans le Pérou croissent en arbre, & durent plusieurs années, à ce qu'écrit Pierre Laurembergius. *Pepones in Peruvia plantati, radice ac caudice lignoso arborescunt, arbore ad multos annos superstite. Horti. culturæ lib. I. cap. 13.* On peut donc dire, par exemple, que les sucs que le Ver Spermatique du Cheval trouve dans la matrice de l'Anesse, étant propres à donner plus d'accroissement aux oreilles du fœtus, que n'en auroient pû donner les sucs que ce même Ver Spermatique auroit trouvé dans la matrice d'une Cavale, il doit arriver que ces oreilles soient plus longues qu'elles n'auroient été ; d'un autre côté, que ces oreilles n'étant pas originairement d'une structure capable de tout l'accroissement qu'une telle nourriture peut donner, elles doivent être un peu plus longues que celles du Cheval, en même-temps plus courtes que celles de l'Ane. On peut étendre cette explication à tous les autres changemens qui arrivent par l'accouplement d'animaux de différente espéce.

X. ET DERNIERE OBJECTION.

L'esprit pourroit enfin entrer dans cette hypothese, si nous concevions bien par-là, comment se forment certains organes dans la matrice & certaines parties dans l'œuf. *P. 5.*

RÉPONSE.

Cette Objection regarde généralement tous les systêmes qu'on peut proposer sur la génération, puisqu'il n'y en peut point avoir d'assez clairs pour faire concevoir nettement comment se forment tous les organes de la matrice & toutes les parties de l'œuf. Il ne s'ensuit donc pas qu'un systême soit faux, de ce qu'il renferme quoique obscurité. L'Auteur de la Nature s'est-il engagé à ne rien faire qui pût passer l'intelligence de l'Homme ?

Feu M. Geoffroy, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, a fait soutenir en 1704. aux Ecoles de Médecine, une These que nous avons traduite, dans laquelle il prend la défense de ce systême, que j'avois proposé trois années auparavant dans la premiere édition de ce Livre. Il y allègue par rapport aux Vers Spermatiques, les mêmes preuves que nous ; avec cette différence, qu'il y ajoute diverses raisons étrangéres, tirées de la génération des Plantes ; ce qui, pour le remarquer en passant, nous a obligés en traduisant la These, d'y suppléer bien des choses, pour donner à ces raisons un rapport plus sensible avec leur sujet. Ceux qui seront curieux de voir cette These ou Dissertation, la pourront lire à la fin de ce Traité, où nous avons trouvé plus à propos de la renvoyer. Il n'a été particulierement question jusqu'ici, que des Vers qui naissent hors des intestins. Il est temps de venir à ceux qui naissent dans les intestins mêmes.

---

1. ↑ *Forest*. Lib. IX. *de variis Capitis dolorib*. Obser. IX. in schol.
2. ↑ App. Cap. V. de Bell. Parth.
3. ↑ *Borell*. Observ. Medicoph. CIII. Observ. XLV.
4. ↑ *Fernel Pathol*. Lib. V. Cap. 7.
5. ↑ *Ambr. Par.* Liv. XX. Chap. 3.
6. ↑ *Solet interdum acutus dolor in capite excitari, quem Græci cephalalgiem vocant, sed talem quo caligent ocule, alienetur mens, citetur vomitus, supprimatur vox, frigescat corpus, & ipsa denique deficiat anima. Rarum est videre ; nam & nos amicum habuimus, qui cum his omnibus ageretur malis & adventante die septimo, mors ipsa, nullis conferentibus auxiliis, jam jam adesse videretur ; vi tandem robustioris naturæ, Vermem è dextrâ nare palmo longiore ejecit. Quo propulso, monis statim cum eo amotus est languor.*

   Anton. Benivenii Florentini, Medicinalium observat. exempla, cum annotationibus Rembert. Dodonæi. Cap. C.
7. ↑ Histoire de l'Academie Royale des Sciences, années 1708. & 1733.
8. ↑ *Bened. Silvaticus, consilia & responsa*. Cent. 2. Consult. 19.
9. ↑ Jatrolog. Pentec 4. Observ. 17.

10. ↑ *Quidam odontalgia immuni ac periodica vexatus sensit in dente quid saliens per temporum intervalla, cui remedia plura in cassum adhibita ; abrasæ demum carie dentis in vasculum reflexo saltus varios iteravit, foramme insigni per quod exierat vermis, in dente conspicuo.* Thom Barth. act. Med. & Phil. Tom. V. Cap. 8. Vol. 5.
11. ↑ *In dentibus verò reperiri vermes haud infresquens est*. Antonii Benivenii, Medicinalium Observat : exempla, cum annotationibus Bemberti Dodonæi. Cap. 100. p. 194. lig. ı. in annotatione.
12. ↑ *Fern. Pathol. de morb. intesti.*
13. ↑ *Brassav. Comment, ad Aphor*. 47. lib. IV. *Hipp*.
14. ↑ Avensoard, Lib. I. Tract. II. Cap. 3.
15. ↑ *Alsahar*. Cap. I. Tract. XIII. Pract.
16. ↑ *Thom. à Veiga, Comm. ad* Cap. 5, Lib. I. Galeni de locis aff.
17. ↑ *Gasp. Bauh. de Observ. propriis.*
18. ↑ *Vidius junior*, lib. VII. cap. 2. *de curat. membror*.
19. ↑ *Schenekius. Observat. medic.* Lib. II. *de corde*.
20. ↑ *Rod. Cent. 3. Observ. 6.*
21. ↑ *Riol. Encheir. Anat*. p. 147.
22. ↑ *Etmull. Schrod. dilucid. Phis. Class. II de aceto*.
23. ↑ Borel. Cent. 3. Observ. 4.
24. ↑ *Tulp. Observ. Medic*. Lib. II. Cap. 49.
25. ↑ *Tulp. Observ. Medic. Lib. II. Cap*. 50.
26. ↑ Ambr. Par. Liv. XX. Chap. 3.
27. ↑ *Tulp. Observ. Medic. Lib. II. Cap*. 49.
28. ↑ *Bald. Rons in Epist*.
29. ↑ Ambr. Par. Liv. XX. Chap. 3.
30. ↑ *Thom. Barth. Histor. Anat. Cent. IV.*
31. ↑ *Petr. Borell. Histor. Observ. Medic. Physic. Cent. II. Observ*. 72.
32. ↑ *Schench. Obs. Med. Lib. V. de Phthiriasi, Obs. 8.*
33. ↑ *Kufn. cap. 12. Append. ad Lib. Leonelli. Favent. de morb. puer.*
34. ↑ *Mont. de Infant. Febrib.*
35. ↑ *Amb. Par. Lib. 7. cap. 21. Chirurg.*
36. ↑ *Ettmull. de morb. Infant.*
37. ↑ *Hier. Reusner. in disput. Medicâ habitâ Basileæ ann. 1582.*
38. ↑ *Borell. Histor. & Observ. Med. Physic. Cent. I. Observ. 8.*
39. ↑ *Petr. Borell. ibid, ac supra.*
40. ↑ ἀκαρής, *quod præ exiguitate dividi non potest :* qui ne peut être divisé à cause de sa petitesse.
41. ↑ *Paul Æginet. Lib. IV. cap.* 58.
42. ↑ *Spigelius de lumbrico lato.*
43. ↑ *Vena Medena. Avic. Fen. 3. Lib. IV.*
44. ↑ *Amat. Lusit. Curationum Medicinalium centur. sept. curat. LXIV. in qua agitur de Dracunculo, in tibiâ nacto quem Arabes venam mitenam appellant*.
45. ↑ *In quo venæ modo, caput conscipiebatur*.
46. ↑ *In schol. huic curat. subject.*
47. ↑ *An nervus vel lumbricus morbus hic est, in dubium vertunt Autores. Ego verò oculatus testis, multis auritis verior, testor morbum hunc tanquam lumbricum cnospici, album, subtilem, lineæ contortæ modo, qui ex se foras prodit, & pars extra missa cùm arescit, eam nervum exsiccatum quivis dicet : qui si abrumpi contingat, intensos excitat dolores, & non lenes animi angustias concitat. Nascitur autem morbus hic frequenter apud Ægyptios, Indos, & Arabes :*

sed præcipue apud Mediam juxta Perdisen, unde nomen venæ Medenæ traxit.

Amat. Lusitan. Curation. Medicinal. centuria septima. In Schol.

48. ↑ Ambr. Par. Chap. 13. des Tumeurs en particulier.
49. ↑ *Schenc. Observ. Medic. Lib. III. de Phtiriæ Ob. 7.*
50. ↑ *Ettmull. de morb. Infant.*
51. ↑ *Sennert. Lib. III, Part. I. de Morb. Abdom. Cap.* 42.
52. ↑ *Bringg. in Epistolâ. Observ. D. Philipp. Hoecsteri Decadi 6. annexâ.*
53. ↑ *Sennert, Lib. III. Part. X. Cap.* 4.
54. ↑ *Apud Sennert*, Lib. III. part. 10. Cap. 4.
55. ↑ *Forest. Lib 21. Observ. 26. in schol.*
56. ↑ *Ettmuller, de Morbo infantum.*
57. ↑ Ecclesiast. c. 19. v. 3.
58. ↑ *Jacobi Vercelloni pedemontani, de glandulis œsophagi conglomeratis, succo vero nutritio, & vermibus, Dissertatio Anatomico Medica. Astæ* 1711.
59. ↑ Essai de Dioptrique.
60. ↑ Voyez Leewenhoek, *part.* 3. p. 165.
61. ↑ Le pere Malebranche, Recherche de la Vérité.

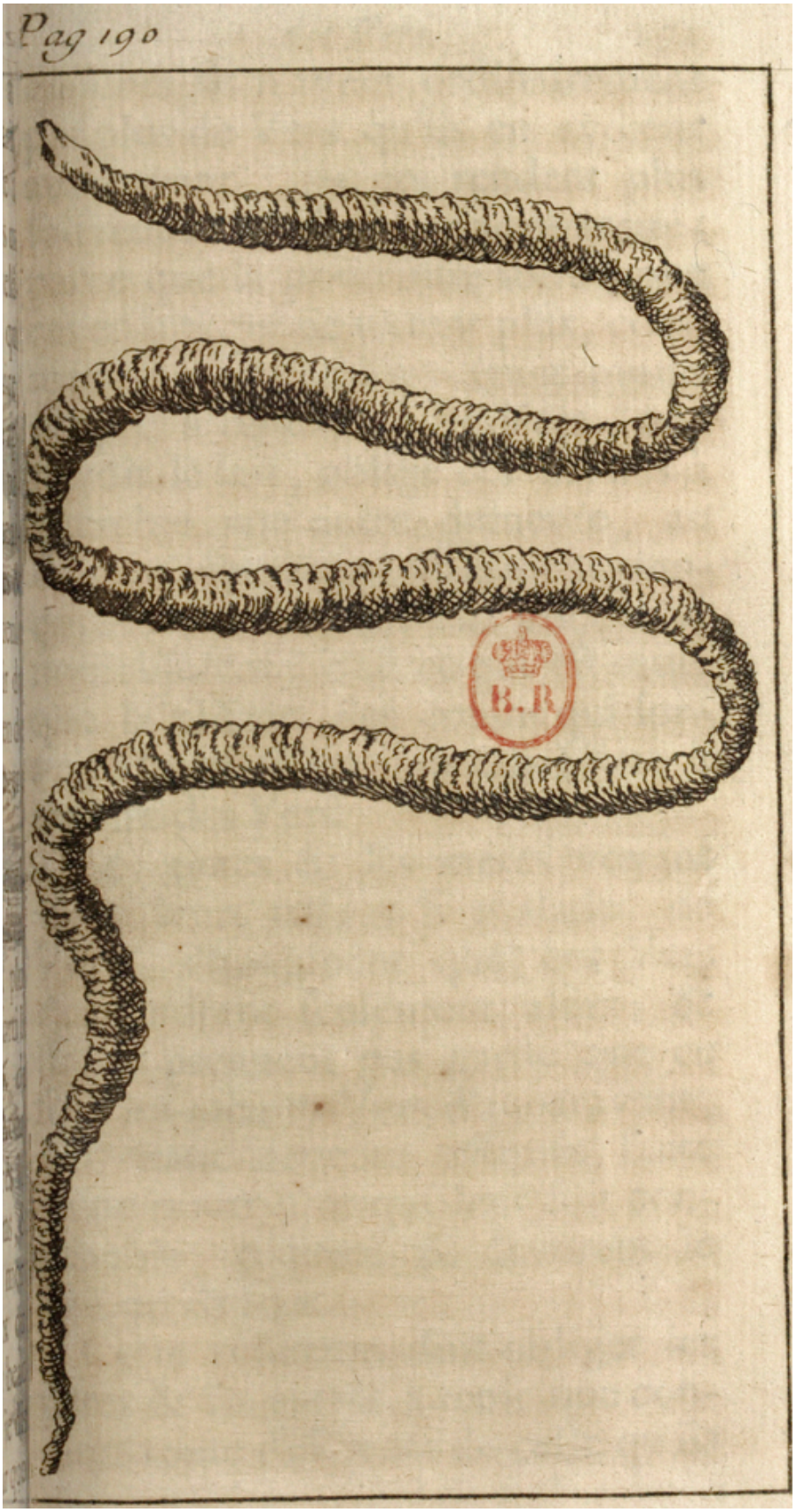
ARTICLE SECOND.

Des Vers des intestins.

LES VERS DES INTESTINS sont de trois sortes, sçavoir : les ronds & longs, les ronds & courts, & les plats. Les ronds & longs, autrement appellés *Strongles*, du mot grec[1] *Strongulos*, qui signifie long & rond, s'engendrent dans les intestins grêles, & pour l'ordinaire dans celui de ces intestins que les Anatomistes nomment *Duodenum*, qui est le premier de tous. Si l'on considere à quel amas d'humeurs le Duodenum est exposé, l'on ne sera pas surpris qu'il puisse être ainsi sujet aux Vers. On peut voir là-dessus la sçavante Dissertation du docte Frideric Hofmann[2]. Ces Vers ressemblent à des Vers de terre pour la forme extérieure ; mais ils en sont fort différens pour les parties du dedans, ainsi que Edouard Tyson[3] & plusieurs autres Auteurs l'ont observé. Nous n'entrerons point ici dans l'examen de ces différences, ce n'en est pas le lieu ; les uns veulent que ces Vers, quoique différens en plusieurs choses, d'avec les Vers de terre, pour ce qui regarde les visceres, soient cependant hermaphrodites comme eux, & comme le sont les Sangsues, les Limaces nues, les Domiportes, ou Limaçons à coquilles, les Huitres, & quelques autres Animaux.

Parmi ces Vers Strongles, il y en a qui méritent une attention particulière. Tel est par exemple, celui de la planche suivante, rendu en 1701. le mois de Janvier par une fille de seize ans, que je traitois chez M. Lohel Perruquier au Carrefour des Barnabites à Paris. Cette fille étoit devenue muette il y avoit quinze jours, & depuis un mois, étoit tourmentée sans relâche, de violentes convulsions, qui lui causoient un rire involontaire, de la nature de celui que l'on appelle, *Rire Sardonique*. Ce Ver paroît différent des Strongles ordinaires, en ce qu'il est plein de rides & de plis, & a une espéce

de gueule assez apparente. Je le fis sortir du corps de cette fille par le moyen de quelques prises d’eau de fougère que je lui ordonnai.


B.R

Les Vers Strongles sont quelquefois d'une longueur considérable. J'en conserve un qui a plus d'un tiers d'aulne, lequel est sorti le 22. de Juillet de l'année 1736. du corps d'une jeune Sœur du Monastere de l'Assomption, après lui avoir causé de grands tourmens, & l'avoir presque réduite à la mort. Les enfans, & surtout ceux que l'on sevre, rendent souvent beaucoup de ces Vers Strongles ; je dis, les enfans que l'on sevre ; car quoiqu'alors ils n'ayent ordinairement pas plus de Vers qu'ils en avoient auparavant, ils en rendent plus souvent & en plus grande quantité, parce que la nourriture solide que ces enfans qui ne tettent plus, commencent à prendre, étant moins propre à nourrir leurs Vers, que n'étoit le lait, oblige ces Insectes à chercher une autre demeure, au lieu qu'auparavant ils étoient tranquilles au milieu du lait dont ils se nourrissoient ; c'est ce qui est cause que la plûpart des enfans qui sortent de nourrice, sont si sujets à rendre des Vers.

Les peres & les meres voyant alors leurs enfans si malades de Vers, s'imaginent que ces Vers s'engendrent seulement alors ; & ils ne prennent pas garde que ce sont les mêmes Vers d'auparavant, qui étant devenus affamés faute d'une nourriture qui leur soit convenable, piquent & dévorent le lieu où ils sont.

Cette réflexion doit obliger les peres & les meres à tenir une conduite toute différente de celle qu'ils tiennent ordinairement dans cette occasion, car au lieu de refuser alors toute sorte de laitage à leurs enfans, ils doivent au contraire leur en accorder un peu, de temps en temps, afin d'amuser, pour ainsi dire, les Vers, & les empêcher de faire aux intestins tendres & délicats de ces pauvres enfans, des piquures qui causent quelquefois des convulsions mortelles. Cela soit dit en passant. Nous en parlerons plus en son lieu dans le Chapitre des remedes contre les Vers.

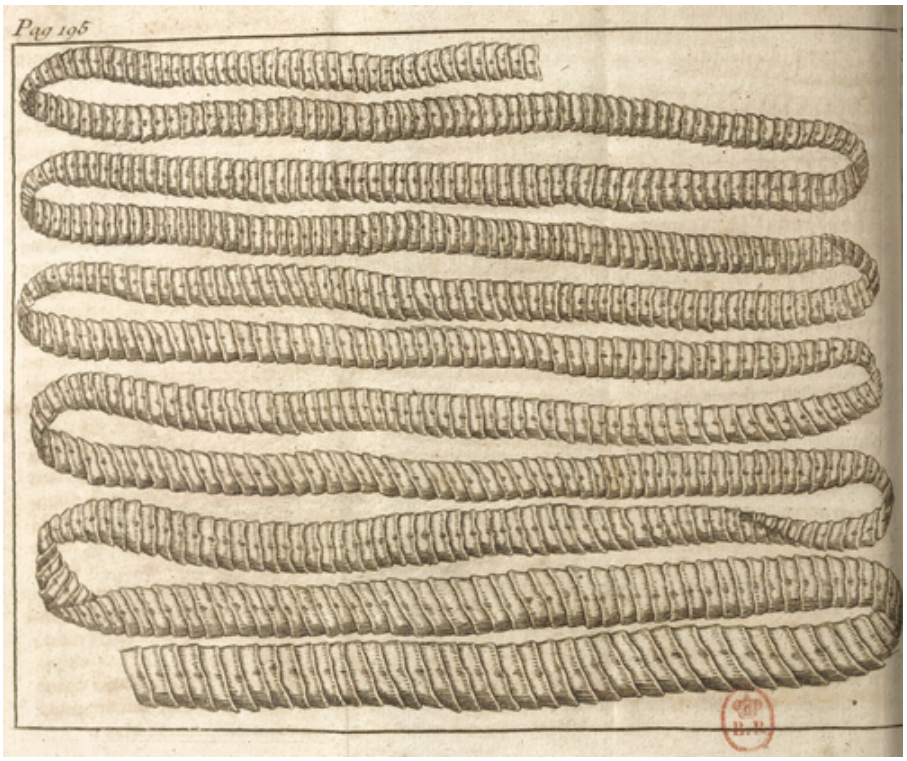
Les Vers de terre, comme nous avons dit, sont différens pour la structure intérieure, d'avec les Strongles du corps. Mais pour ce qui regarde le dehors, ils sont les uns & les autres tellement semblables, que si on avoit mêlé ensemble un Ver de terre & un Ver du corps, tous deux vivans, & qu'on donnât à deviner à quelqu'un quel est le Ver de terre, & celui du corps, il seroit difficile à la personne d'en faire la différence, que par le moyen suivant, à moins que de les disséquer. C'est de mettre un peu de lait dans deux petites tasses ; de jetter l'un de ces Vers dans l'une, & l'autre dans l'autre, & de les y laisser quelques heures ; car le Ver, de terre rendra

des excrémens qui seront de la terre même, ce que ne fera pas l'autre. Cet expédient peut avoir lieu en quelques occasions, pour démêler certaines tromperies.

On voit souvent sous l'herbe, dans les jardins & à la campagne, de petits rouleaux de terre, moulés en façon de vis ; ce sont les excrémens des Vers de terre. Il y auroit bien des réflexions à faire là-dessus, par rapport à la conformation intérieure de leurs intestins, & à la mécanique de leurs mouvemens. Mais cela nous écarteroit.

Les Vers ronds et courts des intestins, se produisent dans l'intestin nommé *Rectum*, qui est le dernier de tous. On les nomme Ascarides, du mot grec *Ascarisein*, qui signifie, *s'agiter ;* parce que ces petits Vers sont dans une agitation continuelle. Il y a des personnes qui en rendent tous les jours à sec, des milliers par bas.

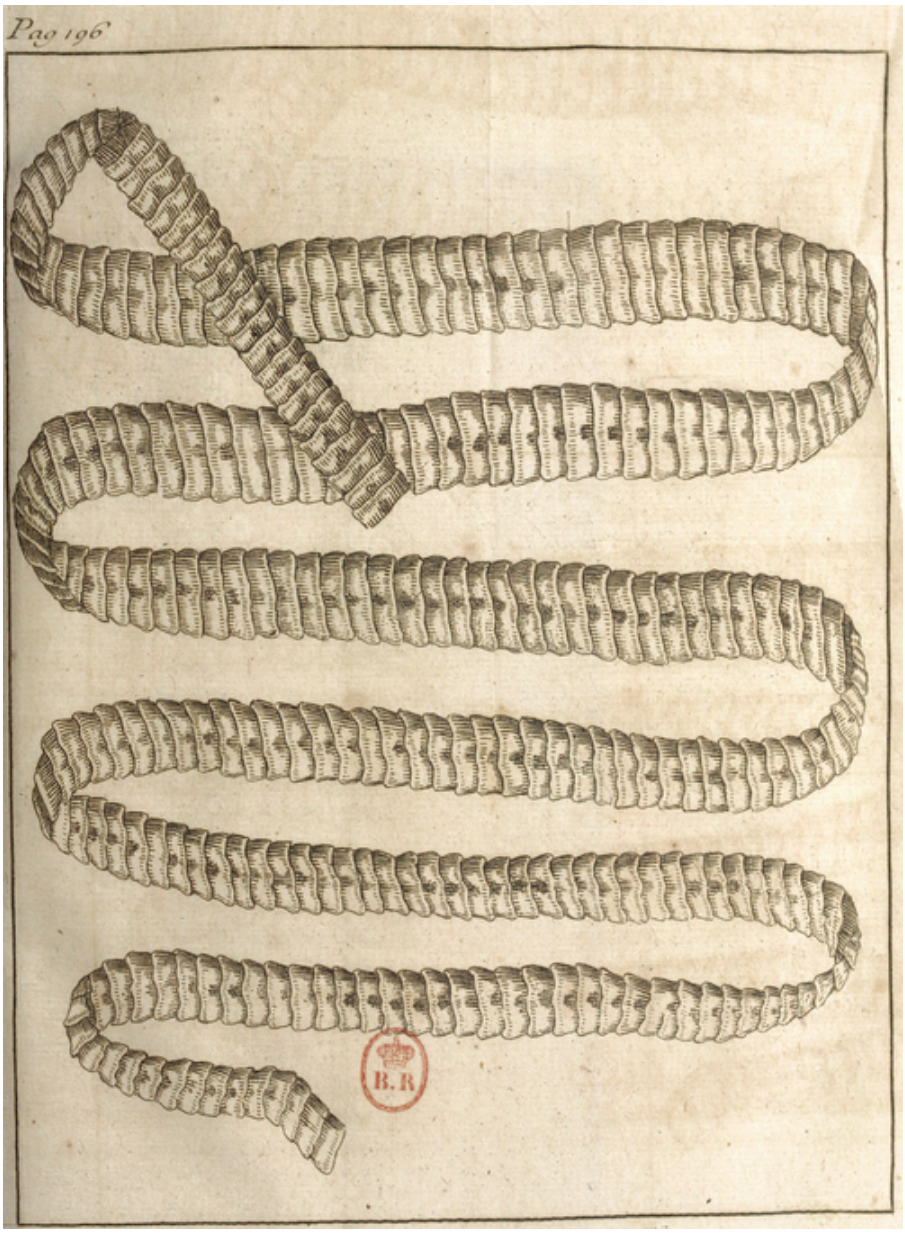
Le Ver plat ressemble à un grand ruban ; il se nourrit dans les menus intestins, & se nomme *Tænia*, du mot grec, *Tænia*, qui signifie un cordon plat & long. Il est plat, blanc, fort long, & a le corps tout articulé. Il y en a de deux especes ; celui de la premiere, a les articles fort éloignés les uns des autres, vers le milieu de son étendue, & fort serrés aux deux extrémités, principalement à celle où est la tête ; car ce Ver a une tête. Le col, où tient cette tête qui ressemble à un petit pois applati, mais qui n'en a au plus que le tiers du volume, est extrêmement délié & étroit. On remarque tout le long du corps de ce Ver, après chaque articulation, directement au milieu de la liziere, tout-à-fait au bord, un mammelon fort bien figuré, au bout duquel j'ai découvert une ouverture, dans laquelle se voit un vaisseau bleuâtre, qui, de cette ouverture traverse jusqu'à la moitié de la largeur du corps ; & c'est de ce Tænia que j'ai donné la figure dans la page 4. de la Préface. Ces mammelons & ce petit vaisseau y sont marqués fort distinctement à la lettre C.



L’autre Tænia, que je regarde comme une seconde espèce, & qui n’est venu à ma connoissance que plusieurs années après la première, a les articulations moins relevées, & beaucoup plus pressées les unes vers les autres ; il a des mammelons presque imperceptibles, & outre cela, une longue suite de nœuds, ou grains raboteux, qui s’étendent en forme d’épine, tout le long du milieu de son corps, en-dedans, depuis le commencement jusqu’à la fin, ainsi qu’on le voit représenté en cette planche. Je conserve avec plusieurs Tænia de la première espéce, un grand nombre de cette seconde, que j’ai fait sortir du corps de divers Malades.

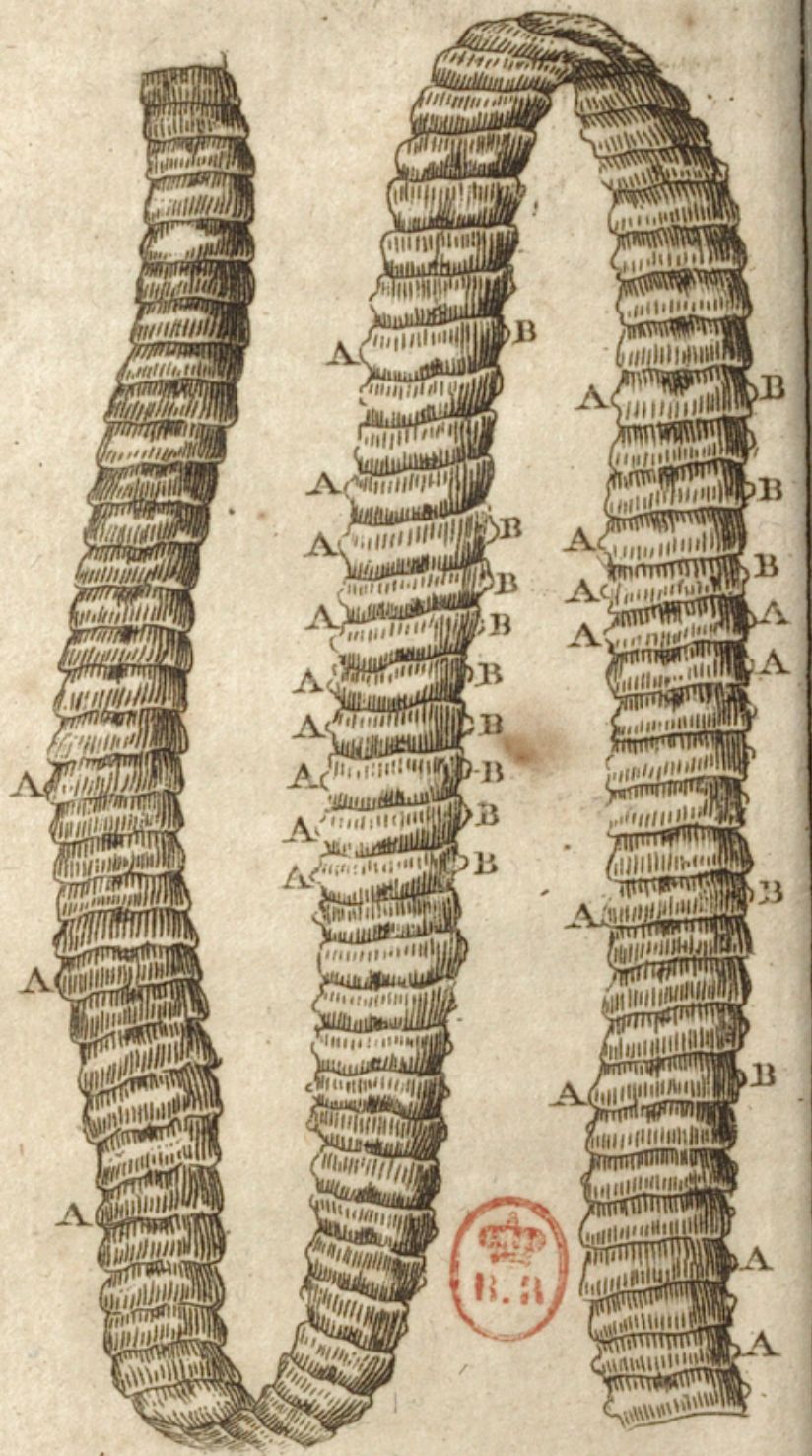
Il y a donc deux espéces de Tænia, sçavoir, le Tænia sans épine, & le tænia à épine.

Les grains ou nœuds de l’épine dont il s’agit, ne sont pas toujours d’égale grosseur, comme ils sont représentés dans cette planche. Il y a des Tænia de cette espéce, dont les grains de l’épine sont d’une grosseur & d’une épaisseur différente.



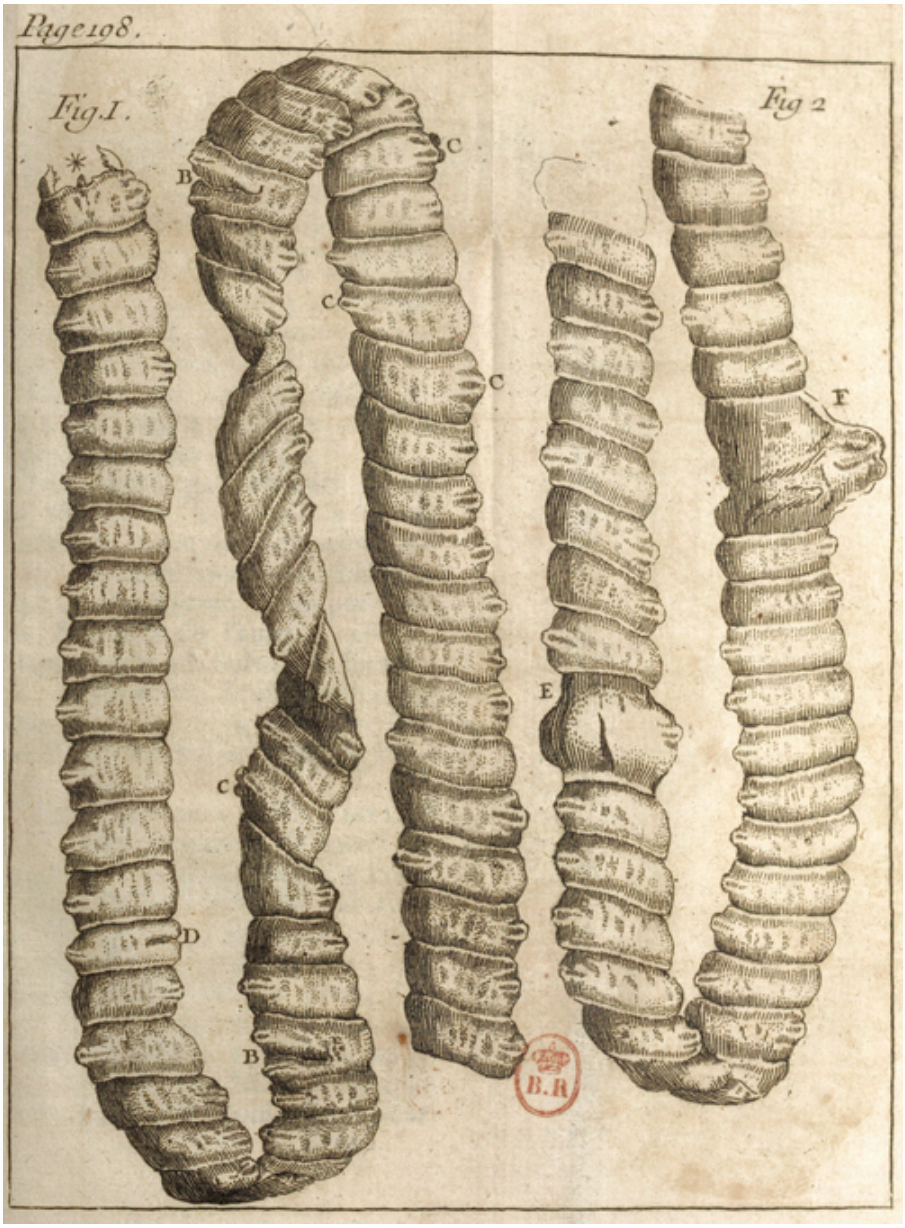
Je conserve dans des phioles d'esprit de vin, plusieurs de ces Tænia de la seconde espéce. La planche qui suit, représente parfaitement les grains inégaux dont je parle ; & il n'y a rien à désirer sur cela pour l'exactitude. J'ai cru longtemps que le Tænia de la seconde espéce, que j'appelle autrement Tænia à épine, n'avoit point de mamelons. Mais un nouvel examen m'a convaincu du contraire ; il n'y a qu'à considérer le Ver de bien près ; & pour y mieux réussir, le suspendre dans une phiole pleine d'eau, & le regarder attentivement à travers la phiole. On y discernera des mammelons très-réels, & situés de la même maniére que dans le Tænia sans épine. Ils sont moins apparens, il est vrai ; mais c'est toute la différence qui

s’y trouve. Dans quelques-uns de ces Tænia, les petits mammelons se laissent appercevoir sans peine ; j’en conserve un où ils sont fort visibles, en voici la figure qui le représente très-exactement. On y trouve une irrégularité digne d’attention ; c’est qu’il a par endroits, deux mammelons à chaque ventre, non l’un à côté de l’autre, comme dans quelques Tænia de la première espéce, & entre autres, dans celui de la planche d’après celle-ci ; ce qui n’est pas moins particulier ; mais situés à l’opposite l’un de l’autre, c’est-à-dire, l’un à côté d’un ventre, & l’autre à l’autre. J’entends ici par ventre, chaque espace contenu entre deux articulations. Voici donc la figure d’un Tænia à épine, lequel a des mammelons très-visibles ; & outre cela par intervalles, deux mammelons à l’opposite l’un de l’autre. Nous venons de dire en passant, que parmi les Tænia de la première espéce, c’est-à-dire, parmi ceux qui sont sans épine, il y en a qui ont à chaque ventre, deux mammelons à côté l’un de l’autre ; ce fait est assez remarquable pour mériter une planche exprès. En voici une où l’on verra, outre cela, plusieurs autres circonstances singulieres.



Les simples mammelons sont marquez. A. et les mammelons a l'opposit l'un de l'autre sont marquez. A. B.

M. de la Solaye, rue S. Severin à Paris, a rendu les deux morceaux qui y sont marqués. Le premier qui est représenté figure 1. a par endroits, deux mammelons près l'un de l'autre. Voyez la lettre C. Il a, aussi-bien que celui de la Figure 2. une épaisseur & une consistance, que la plûpart des autres Tænia n'ont pas. Nous le conservons depuis plusieurs années. L'on y voit encore deux demi intersections qui paroissent être des déchirures qui se sont cicatrisées. Voyez les lettres BB, & une espéce de vaisseau ou conduit, disposé tout autrement que ceux que l'on remarque aux mammelons. Voyez la lettre D.



Ces espéces de cornes marquées d'une étoile * étant bien examinées, ne paroissent que des portions déchirées par quelque effort que le Ver a fait dans le corps du Malade, ou en en sortant. Il arrive aussi quelquefois de ces déchirures au Tænia de la seconde espèce ; ce qui a imposé à quelques-uns qui ont pris ces déchirures pour de véritables cornes, & l'extrémité où elles se trouvent, pour la tête du Ver.

Le morceau marqué figure 2. n'est pas moins singulier par les deux singularités E. & F.

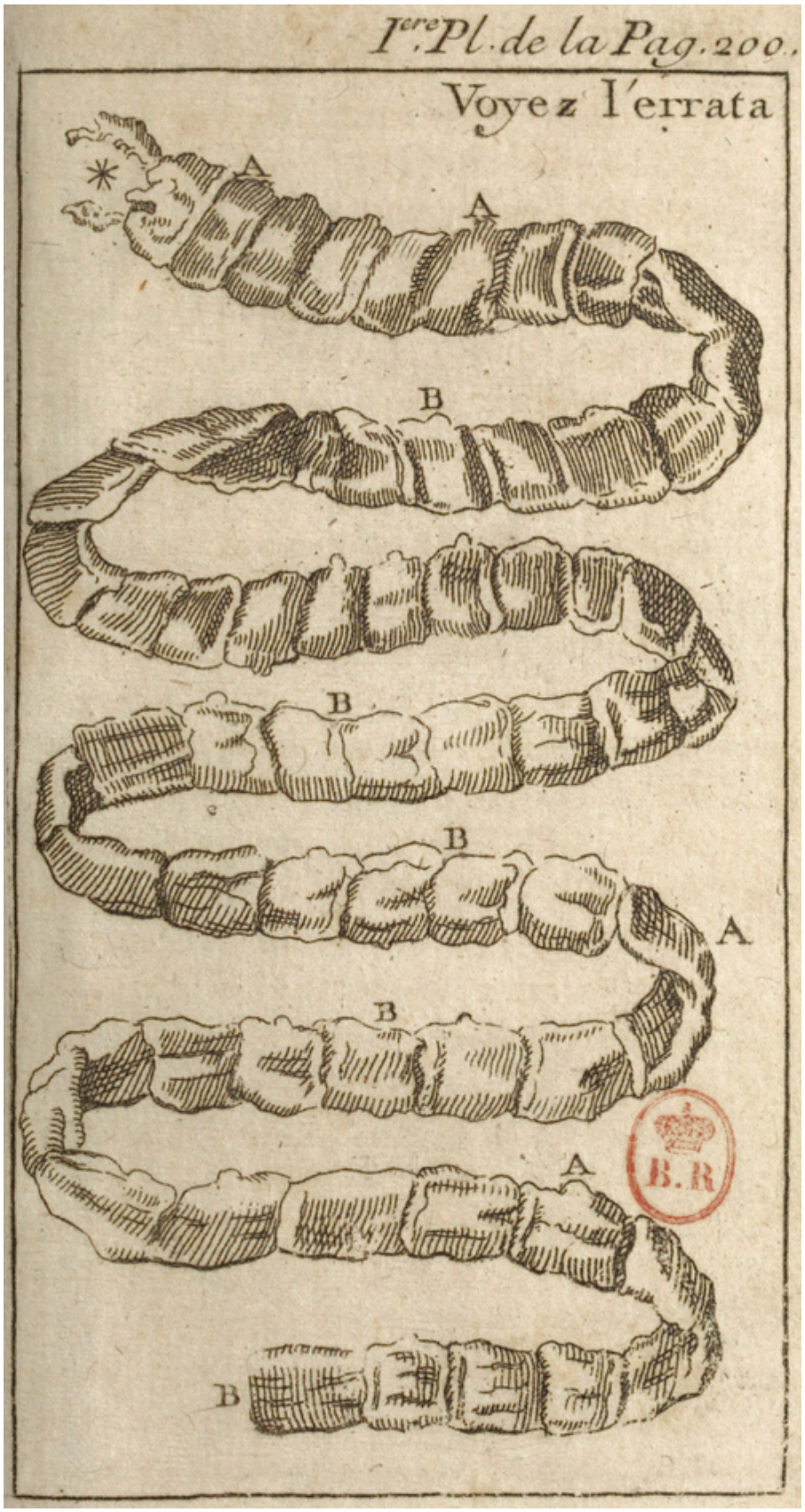
Une autre singularité bien digne de remarque, c'est qu'il y a des Tænia de la premiere espéce ; sçavoir, de ceux sans épine, lesquels sont plats d'un côté & un peu voûtés & bossus de l'autre, ressemblans en cela à la Sole, à la Limande, au Carrelet, & à d'autres poissons plats, qui sont convexes d'un côté, & ne le sont point de l'autre.

Ces Tænia ainsi bossus d'un seul côté, sont très-rares ; & parmi le grand nombre de Tænia que je conserve, je n'en ai qu'un qui soit ainsi formé. Le même M. de la Solaye, dont nous avons déja parlé, l'a rendu le 27. Octobre 1700. Ce Ver est plat, de maniere qu'il a un ventre & un dos, ou, ce qui est la même chose, un dessus & un dessous, comme les Poissons que nous venons de nommer. Voyez la présente planche : Le côté bossu y est marqué par la lettre A, & le côté plat par la lettre B. Quant aux deux cornes notées de cette étoile*, ce ne sont que de simples déchirures, non plus que celles de la planche précédente. Voyez ce que nous avons dit de ces prétendues cornes dans l'explication de la même planche précédente.

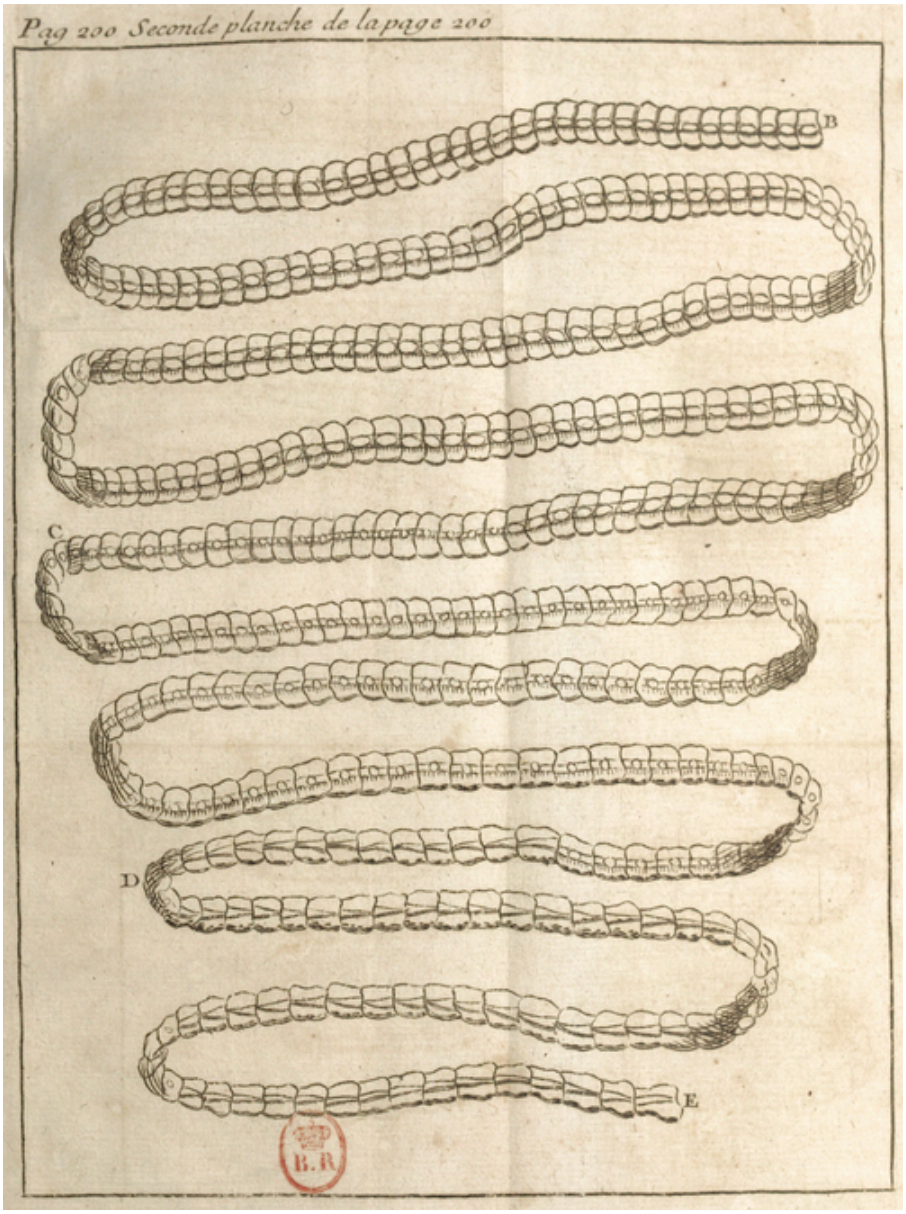
Une autre singularité encore, mais qui regarde le Tænia à épine, ou de la seconde espéce, est ce qui se voit dans le Tænia suivant, rendu le 15. Juillet 1700. par une Demoiselle au Cimetière S. Jean, nommée Mademoiselle Boileau. Le cordon qui en partage la largeur est fait d'une façon depuis B, jusqu'à C, d'une autre depuis C, jusqu'à D, & d'une autre depuis D, jusqu'à E.

Iere. Pl. de la Pag. 200.

Voyez l'errata



B. R

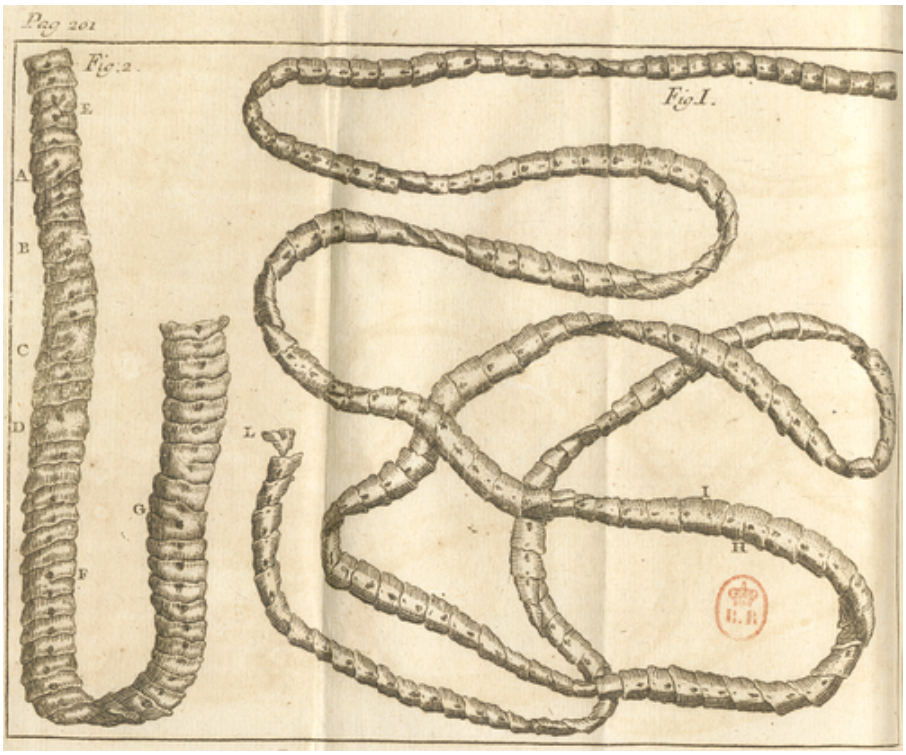


Ce Ver est précisément de la même dimension & de la même structure dont il est représenté ici. Ce cordon au reste, paroît avoir assez d'affinité avec celui du Tænia, rendu par une petite Chienne, auquel nous avons parlé ci-devant à la page 58 & 59.

Le Tænia, ainsi qu'on le voit par les planches ci-dessus, est tout articulé ; mais il arrive quelquefois que ces articulations ou intersections, au lieu d'être entieres comme elles le sont ordinairement, ne sont que des demi-articulations, ou comme on voudra, des demi-intersections ; la planche que

voilà fera mieux entendre ce que c'est. Les demi-articulations dont il s'agit, sont marquées dans la première figure par la Lettre H. & la lettre I. & dans la seconde figure par les lettres A, B, C, D, E, F, G. L'endroit marqué L, n'est, à ce que je pense, qu'une déchirure.

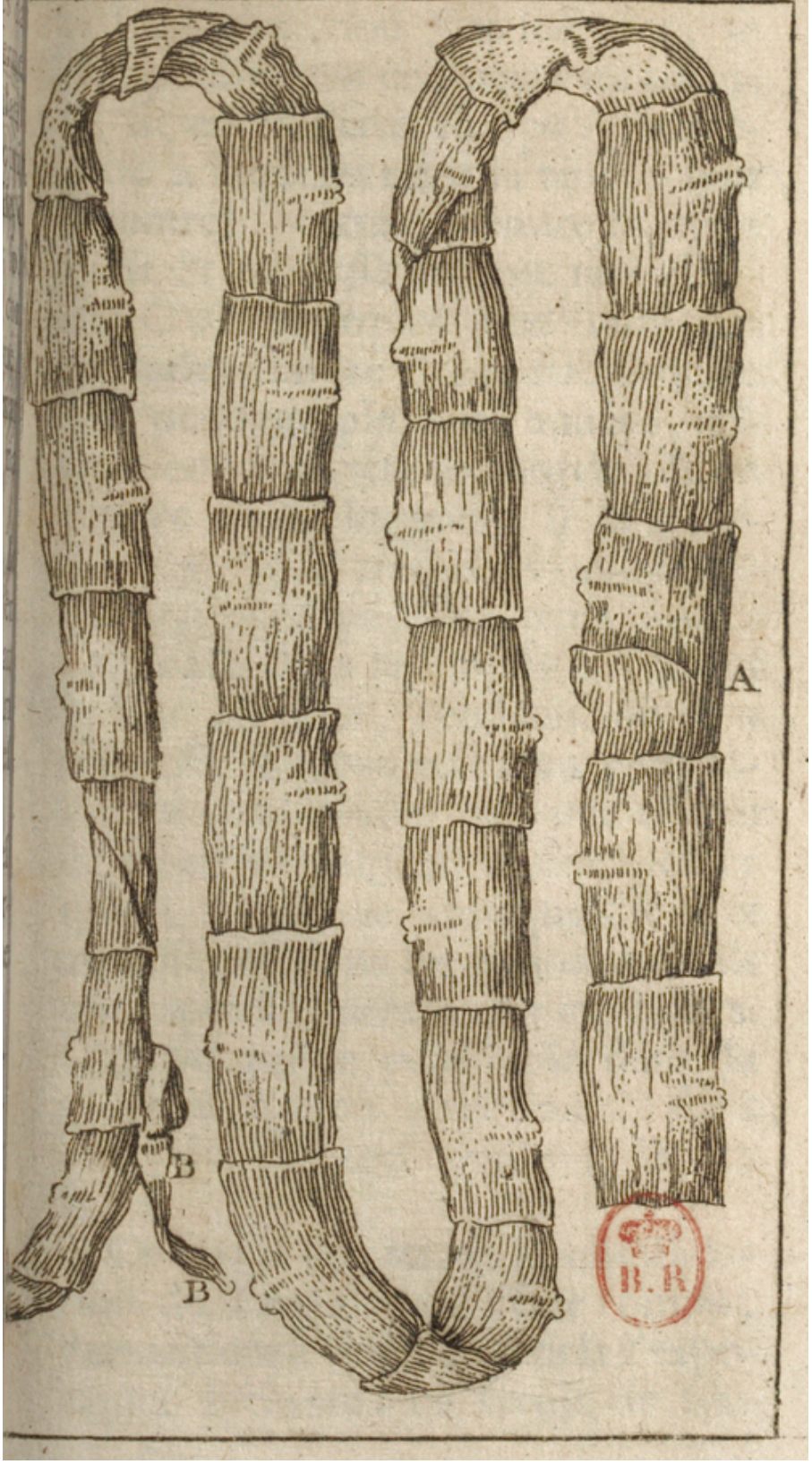
Ce Ver, comme on voit, est le Tænia à épine, ou de la seconde espéce.



On trouve bien des irrégularités, dans la structure extérieure de ces Vers, tant de la première que de la seconde espéce. En voici une entre autres, dans un Tænia de la première, laquelle m'a paru mériter aussi une planche à part. Les figures de Tænia rapportées dans les pages précédentes, renferment de même, plusieurs irrégularités considérables : on peut y recourir, pour les confronter avec celle-ci. Ces examens scrupuleux ne sont point inutiles quand on veut connoître à fond, ce que c'est que le Tænia, Insecte des plus surprenans peut-être qui soient dans la nature.

Nous sommes persuadés que les Physiciens, & ceux qui aiment l'Histoire naturelle, ne nous sçauront pas mauvais gré d'entrer dans tous ces détails ; du moins c'est pour eux que nous y entrons.

L'irrégularité dont il s'agit, est marquée A. Quant à l'endroit marqué B, il y a toute apparence que c'est une déchirure.



B. R

Au reste, ce Ver, dans les premières éditions de ce Livre, est représenté avec une tête, & noué ; ce qui vient d'une méprise. Nous avons à cause de cette erreur retranché ici cette tête, & ces nœuds qui n'appartiennent qu'au Ver de la planche que l'on voit à la page V. de la Préface.

Le Tænia, ou Ver solitaire, se rompt aisément en sortant du corps ; & si, après s'être rompu, l'extrémité à laquelle tient la tête, vient à rentrer, cette extrémité rompue croît & repousse comme une plante. C'est pourquoi l'on voit des Malades rendre des portions de ce Ver pendant plusieurs années, jusqu'à ce que la tête soit sortie, & en rendre d'une longueur si extraordinaire, qu'il n'est pas vraisemblable qu'elles puissent tenir toutes ensemble dans les intestins. Quand le Ver est sorti, l'endroit où il a repoussé se reconnoît à un petit allongement coudé, ou à une espéce de cicatrice qui imite assez bien ce qu'on remarque quelquefois aux arbrisseaux dans les endroits où ils ont repousse après avoir été taillés. C'est ce qui se peut voir dans la planche ci-après, page 204. & dans celle de la page 205. aux lettres E, F.

Ce que je dis ici de la répullulation du Tænia après s'être rompu, demanderoit que l'on tentât l'expérience suivante ; ce seroit de traverser d'un fin cordon de soie, mêlé de cheveux pour résister à la corruption, le premier morceau de Ver qui se présenteroit, & de le traverser par le moyen d'une aiguille, le plus haut qu'il se pourroit, lorsque le Tænia, au lieu de continuer à sortir, commenceroit à rentrer, puis de faire au cordon, un nœud en forme de gance un peu large, comme on le voit représenté dans la planche ci-après, à la lettre A, sans attendre que le Ver se rompe, de le casser trois doigts au-dessous du cordon ; ensorte que la portion traversée par le fil, puisse rentrer dans le corps du Malade avec le cordon ; donner un mois après au Malade, quelque chose de propre contre ce Ver ; & lorsque l'Insecte sortiroit, examiner s'il sortiroit avec la portion percée du cordon ; & en cas que cela fût, bien considérer si après ce fil, le Ver auroit plus de longueur qu'il n'en avoit à ce bout-là, lorsqu'après avoir été cassé, on l'a laissé rentrer ; car si alors il a plus de longueur, ce sera une marque qu'il aura recru.


E
A
F
B
C
D
B. R

Mais pour que le Médecin soit bien sûr de la chose, il faudroit qu'il examinât lui-même le Ver au moment de sa sortie. Car les Malades, aussi bien que les Assistans, peuvent aisément manquer d'exactitude là-dessus, & dans leur récit donner souvent plus à l'imagination, qu'à la vérité, comme il est arrivé dans cette rencontre ; ensorte que si nous avions été plus scrupuleux à examiner la chose, nous n'aurions pas avancé ainsi que nous l'avons fait dans les éditions précédentes, en donnant la même planche dont il s'agit ici, que le Malade qui avoit rendu ce Ver, avoit fait l'expérience du cordon & qu'elle lui avoit réussi parfaitement ; aussi avons-nous soin à présent, de retrancher cet article.

Au reste le Ver gravé dans la présente figure, paroît s'être rompu à l'endroit marqué B.

Il y a deux espéces de Tænia, comme nous l'avons déja dit & redit ; les articulations de l'un & de l'autre, sont disposées du même sens que les écailles des poissons, c'est-à-dire, qu'en passant le doigt tout le long du Ver, & le repassant ensuite par un mouvement opposé, on sent la superficie du Ver glissante & unie d'un côté, & raboteuse de l'autre ; c'est par cet arrangement d'articulations, que lorsqu'un Malade rend un morceau de Tænia, sans que la tête y tienne, on peut d'abord connoître de quel côté étoit la tête. Ce Ver ressemble par ces articulations ou nœuds, à la plante nommée en latin *Equisettum*, en françois queue de Cheval, ou à ces roseaux dont le jet est interrompu par plusieurs nœuds, & dont les espaces contenus entre ces nœuds, sont emboettés les uns dans les autres par une de leurs extrémités. On peut le comparer encore au figuier d'Inde, dont chaque feuille en pousse une autre à son extrémité.

Les espaces contenus entre les nœuds du Ver de la premiere espéce, ont chacun à l'un des côtés, un petit mammelon fort visible, ainsi que nous l'avons déja remarqué ; mais ce n'est que dans les endroits où ce Ver a plus de largeur ; du moins on n'en remarque point au col ni à la queue. Ce petit mammelon paroît ouvert en dehors, comme nous l'avons encore remarqué, & on y discerne un petit conduit qui commence à quelques lignes de cette ouverture, & qui va jusqu'au milieu de l'espace. Il se perd là, & l'on ne voit point à quoi il communique. L'usage de ces petits mammelons, dont nous avons déja tant parlé jusqu'ici, n'est pas encore bien connu. Quelques

Auteurs prétendent que ce sont autant de bouches ; d'autres, comme nous l'avons déja dit plus haut, autant de poumons ; d'autres enfin, ce que nous n'avons pas encore remarqué, autant d'*Anus*. Il est difficile de rien déterminer de certain sur ce sujet, non plus que sur les quatre ouvertures qui sont à la tête, lesquelles sont prises par quelques-uns pour des narines, par d'autres pour des yeux ; & par d'autres, pour de petites bouches par lesquelles il tire sa nourriture.

Nous venons de remarquer que les ventres ou espaces contenus entre les nœuds ou articles du Ver de la premiere espéce, ont chacun un petit mammelon fort visible ; mais nous avertissons ici que quelquefois ces mammelons sont doubles, en-sorte que dans un même ventre il s'en trouve deux ensemble du même côté, ainsi que nous le verrons plus bas dans une planche.

Au regard des articulations, elles sont, comme on vient de dire, disposées du même sens que les nœuds d'un roseau ; mais il est à remarquer que cela ne se trouve pas toujours vrai ; & le Ver qui est gravé dans la planche ci-devant, Ver que nous conservons avec les autres, laisse voir deux articulations opposées l'une à l'autre, lesquelles se regardent par leur côté raboteux ; ces deux articulations sont marquées par les lettres C. D, ce qui est aussi singulier, que si dans un roseau le même espace contenu entre deux nœuds, se trouvoit emboetté par l'une & par l'autre de ses extrémités, au lieu de ne l'être que par une seule.

Il faut donc bien remarquer dans cette figure le ventre C, qui est emboetté par ses deux extremités, & le ventre D, qui ne l'est ni par l'une, ni par l'autre, mais qui reçoit au contraire par l'une, celui qui le précéde, & par l'autre, celui qui le suit ; ce qui est très-extraordinaire, chaque ventre du Ver Taenia, étant régulièrement emboetté par une extrémité dans celui qui le précéde, & emboettant par l'autre, celui qui le suit. La singularité dont il s'agit, m'auroit échappée sans le Graveur, qui m'en fit appercevoir. Après que cette planche a été tirée, je me suis apperçu, en considérant de nouveau ce morceau de Ver, que la même irrégularité d'emboetture se trouve répétée quatre travers de doigts plus bas.

Ce Ver est sorti sans tête, quoique dans la précédente édition, le Dessinateur y en ait mis une par accompagnement, en se réglant sur la planche qui est à la page IV. de la Préface, où il y en a une, & où il en faut

une effectivement ; au lieu qu'ici il n'en faut point, puisque le Ver dont il s'agit, est sorti sans cette partie.

Les deux endroits de cette planche, qui sont marqués E, F, sont encore très-dignes d'attention.

Quelques Auteurs admettent une autre sorte de Vers plats, qu'ils nomment cucurbitaires, lesquels sont forts courts. J'ai vu un grand nombre de ces prétendus Vers tout vivans, & j'en conserve plusieurs dans des phioles ; mais je puis certifier que ce ne sont que des morceaux du Tænia de la première espéce, comme je le ferai voir plus bas.

Ce Tænia de la premiere espéce a une tête bien formée, & on y remarque quatre ouvertures à l'opposite l'une de l'autre. Feu M. Méry, de l'Académie des Sciences, auquel je montrai celui que j'ai fait graver dans la premiere planche, page V. de la Préface, qui examina avec la loupe, les ouvertures dont il s'agit, que je prenois pour des yeux, fut d'un autre sentiment, & me dit qu'il les trouvoit fort ressemblantes à des naseaux ; mais ce qui me persuade que ce sont des yeux, c'est qu'avant que j'eusse mis l'insecte dans de l'eau-de-vie, ces parties que j'appelle des yeux, étoient connexes en dehors, au lieu que s'étant depuis desséchées, elles se sont enfoncées comme des trous de narines. En cas que ce soient des yeux, il ne faut pas s'étonner qu'il y en ait quatre, puisque l'Araignée vulgaire en a huit, qu'entre les Scorpions, les uns en ont quatre, les autres six, les autres autant que l'Araignée vulgaire, & que les Lithophages[4], qui sont des Vers qui rongent la pierre, desquels nous avons parlé plus haut, en ont jusqu'à dix. D'ailleurs si ce sont des narines, il y a autant de lieu de s'étonner qu'il y en ait quatre, puisqu'il semble que la plûpart des animaux soient autant fixés à deux narines, qu'à deux yeux.

Plusieurs Auteurs ont décrit la tête du Tænia de la premiere espèce, c'est-à-dire, du Tænia qui a des mammelons très-sensibles le long du corps ; car pour la seconde espéce, qui est le Tænia à épine, on n'y a point encore trouvé de tête. Quoi qu'il en soit, la description que divers Auteurs donnent de la tête du premier, se rapporte fort à ce que nous avons vu de nos propres yeux. L'Auteur du *Traité de Partium Morbis & Sympt. Lib. VI. Cap.* 10.[5] dit avoir vu à un Ver plat de six aulnes de long, rendu par un Soldat, une tête faite en forme de poirreau ou verrue. *Cum capite Verrucoso*. Il ajoute en

avoir vu un autre de plus d'une aulne, lequel avoit à la tête de petites ouvertures en forme d'yeux.

Edouard Tyson, dans sa Dissertation Angloise sur le Ver plat, dit qu'à la tête de ce Ver, on ne voit nulle ouverture, pas même avec le microscope. Mais il ne parle de la sorte, que sur l'examen qu'il a fait des Vers plats des Chiens, où en effet, on ne voit point de tête. Mais pour nous qui avons observé des Vers plats sortis du corps de diverses personnes, & qui en avons avec la tête, tel que celui, par exemple, qui est représenté dans la planche qui se voit à la page IV. de la Préface, nous pouvons assurer qu'il y a à cette tête, quatre ouvertures bien distinctes & bien formées.

Au reste, ce Ver de la premiere planche, ainsi que nous l'avons dit, n'est pas sorti entier, & selon toutes les apparences, il auroit eu encore plusieurs aulnes, si le reste ne s'étoit pas rompu ; car comme la queue de ces sortes de Vers est fort mince & étroite, il est aisé de juger que l'endroit où celui-ci s'est rompu, étant assez large, il falloit qu'il y eût encore une grande étendue de-là jusqu'à la fin, étant vraisemblable que cette fin alloit en étrecissant peu à peu, avec la même proportion que le col. Je conserve ce Ver dans de l'eau-de-vie avec un grand nombre d'autres que j'ai fait sortir depuis. Son corps est tout articulé, ainsi que nous l'avons remarqué, c'est-à-dire, tout articulé d'espace en espace, comme un roseau, si ce n'est que le roseau est rond, & que le Ver est plat ; en sorte qu'on peut comparer les anneaux de ce Ver à ceux d'un roseau qui seroit applati. L'espace contenu depuis un anneau jusqu'à l'autre, est comme un petit ventre un peu enflé sur le milieu de la largeur. A chacun de ces ventres, il y a toujours un des bords auquel on remarque une éminence en forme de mammelon, ayant au bout une ouverture presque imperceptible, qui se discerne en approchant les yeux de près, & qui est le commencement d'un petit vaisseau bleuâtre qui se voit à travers le mammelon en dedans. Ces mammelons sont inégalement rangés, comme nous l'avons déjà observé dans notre premiere édition, y en ayant tantôt trois d'un côté, & deux de l'autre, tantôt un d'un côté, & deux ou trois de l'autre, & presque jamais autant d'un côté que de l'autre, ainsi qu'on le peut voir dans la planche qui est à la page V. de la Préface. Il y a apparence que ces mammelons sont autant de poumons qui reçoivent l'air par les petites ouvertures dont nous venons de parler, lesquelles par conséquent tout autant de trachées. Ce grand nombre de poumons dans un

même animal, n'est point une chose extraordinaire, les personnes qui ont quelque connoissance de la structure des Vers, sçavent que plusieurs en ont un nombre considerable, & que souvent tout leur corps, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une chaîne de poumons. Il faut voir ce qu'a écrit là-dessus M. Malpighi dans son Traité du Ver à Soye. La peau du Ver dont nous parlons, en fait presque toute la substance ; on peut le comparer en cela à certains arbres ; aux Saules, par exemple, qui, différens des autres arbres, n'ont presque que l'écorce, quoique d'ailleurs très-sains. Cette peau est fort dure, fort lisse, & extrêmement blanche. Elle est outre cela, transparente comme je l'ai déja dit. On voit au travers de cette même peau, bien distinctement, le petit vaisseau bleuâtre dont nous venons de parler, lequel s'étend jusqu'à la moitié de la largeur du corps ; on y apperçoit aussi dans chaque ventre, mais moins facilement, des ramifications faites en forme de peignes, desquelles nous parlerons plus bas.

Je croyois en ouvrant le Ver qui a donné occasion à ce Traité, que j'y découvrirois quelque organe, & pour cela, je priai M. Mery de l'Académie des Sciences, si habile pour les Dissections les plus fines & les plus délicates, de m'en dissequer une partie : nous en coupâmes un morceau que nous examinâmes soigneusement en présence de M. de Fermeluy, alors Docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier, & depuis de celle de Paris, homme extrêmement versé dans la Physique & dans l'Anatomie : mais nous ne pûmes rien découvrir, & le secours des meilleurs microscopes nous fut inutile : le petit vaisseau bleuâtre, & les ramifications dont je viens de parler, ne furent pas plus visibles, parce que j'avois mis le Ver depuis plusieurs jours dans de l'eau-de-vie pour le conserver, & que l'eau-de-vie avoit fait disparoître ces parties tendres & délicates. Nous apperçûmes seulement dans toute l'étendue du Ver un amas infini de petits corps globuleux, resemblans à des grains de millet, mais très-ronds. Je ne sçaurois mieux comparer l'amas de ces petits globules, que j'ai regardés depuis avec un nouveau soin par le microscope, qu'à ces amas d'œufs, qui se trouvent dans les carpes. Ils paroissent entassés de la même maniere, tous distingués les uns des autres. Ils sont en si grand nombre dans ce Ver, que si on les touche avec la pointe d'une épingle, ce qui demeure attaché à l'épingle, ne fût-il pas plus gros que le plus petit grain de poussiere, paroît par le

microscope un amas incroyable de petites boules. M. de Bellestre, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & si éclairé dans la Physique, examina avec moi ces globules, & conjectura que c'étoient autant d'œufs. Les personnes qui ont ce Ver, rendent ordinairement dans leurs déjections, de ces petits corps cucurbitaires dont nous venons de parler. Ils sont ainsi nommés, parce qu'ils ressemblent en quelque sorte à des graines de Concombre ou de Cucurbite. Ils ont du mouvement, & M. de la Solaye, Avocat, dont j'ai déja parlé, en rendoit une si grande quantité, qu'il m'en apportoit quelquefois une grande tabatière toute pleine, où je les voyois s'agiter en plusieurs manières. J'ai dit dans ma premiére édition, que ces petites portions cucurbitaires n'étoient autre chose que les œufs du Tænia, lesquels grossissoient après être sortis du ventre du Ver ; mais un nouvel examen m'a fait changer de sentiment, comme je l'ai déjà dit dans l'Edition de 1714. Je suis depuis long-temps convaincu de ce qu'avance Hippocrate, lorsque parlant des prétendus Vers Cucurbitaires dont il s'agit, il dit que ce sont des portions qui se détachent du corps du Tænia ; en effet si l'on examine de quelle maniere ce Ver est construit, & que l'on compare ces petites portions cucurbitaires avec les espaces contenus entre les articulations ou anneaux, on verra qu'elles ne sont que des portions de ce Ver, lesquelles se sont rompues dans les endroits des articulations, à peu près de la même maniere que les pattes des Hannetons se rompent plus aisément dans les endroits des jointures qu'ailleurs. À chacune de ces portions est un petit mammelon, comme à celles du corps du Ver ; elles ont la même figure, la même couleur, la même consistance, la même épaisseur. Mais pour s'en convaincre davantage, il n'y a qu'à tirer assez fortement quelques portions du corps du Ver pour les détacher les unes des autres, & on verra, que ces espaces contenus entre les intersections ou articles, étant ainsi séparés, ne seront en rien différens des petites portions cucurbitaires dont il s'agit. Nous avons dans des phioles d'eau-de-vie, plusieurs de ces petites portions séparées, lesquelles ont été rendues par divers Malades attaqués du Ver dont il s'agit, & nous les avons examinées soigneusement, elles sortent souvent vivantes, & avec un mouvement très-sensible. Mais ce mouvement, quoique très sensible, n'est point tel que le décrit M. Barrés dans une[6] Dissertation imprimée à Paris en 1734. « Il n'y a pas long-temps, *dit-il*, qu'un de mes Malades de la campagne, rendit par bas, un

grand nombre de petits Vers plats, de couleur blanche, de figure, quarrée, mais un peu convexe sur les côtés, & dont la grosseur répondoit au lobe d'une petite fève. Leur mouvement me parut singulier : tantôt ils s'élançoient, & faisoient de petits saults, tantôt ils se rouloient vigoureusement, pour tâcher de se rattraper & de se rejoindre. On en voyoit parmi ceux-ci, qui se tenant accrochés par leurs extrêmités, formoient une petite bande d'un demi-pied de long, où l'on pouvoit compter, par autant d'intersections assez sensibles, quantité de ces animaux, si fortement liés entr'eux, qu'on avoit beaucoup de peine à les séparer. En effet, à mesure que je tâchois moi-même, d'en venir à bout, leur peau s'étendoit & se prêtoit si fort, qu'elle étoit sur le point de se déchirer, & alors des mouvemens si violens, causant indubitablement de grands tourmens à cette traînée de Vers, n'a-t-on pas tout sujet de penser que la douleur démontoit leurs ressorts, & leur faisoit lâcher prise ? C'est aussi dans cet état, qu'on les remarquoit si irrités par des mouvemens violens & irréguliers, qui ne finissoient qu'après que ces animaux avoient repris la place d'où on les avoit arrachés.

» Cet exercice se fit pendant quelque peu de temps que la vigueur de ceux qu'on retenoit dans l'éloignement pour les empêcher de se reprendre, devenant insensiblement foible & languissante, se perdit bientôt avec la vie.

» Je remarquai avec surprise, le bon ordre que ces Vers sembloient garder dans leur arrangement : rien de plus merveilleux que de les voir autour de cette chaîne vermineuse, sans avoir de débat pour gagner leur poste, ceder, pour ainsi dire, tout le droit de se prendre le premier, à celui qui se trouvoit le plus à portée, dans le temps que les autres plus éloignés, attendoient que leur tour fût venu de se ranger de suite. Cependant le temps qui se passa dans cette opération fut de très-courte durée, puisque dans un petit instant le nombre de ceux qui se mirent de la partie, augmenta beaucoup la longueur de la chaîne. »

M. Barrés termine ce discours en disant que l'observation, dont il s'agit, a été faite le 16. d'Avril 1734. à *Paulian*, petite Ville du Diocèse de Beziers ; après quoi il s'écrie, comme transporté d'admiration : *Que peut-on penser sur cette espéce de déférence qui regnoit parmi ces petits animaux ?*

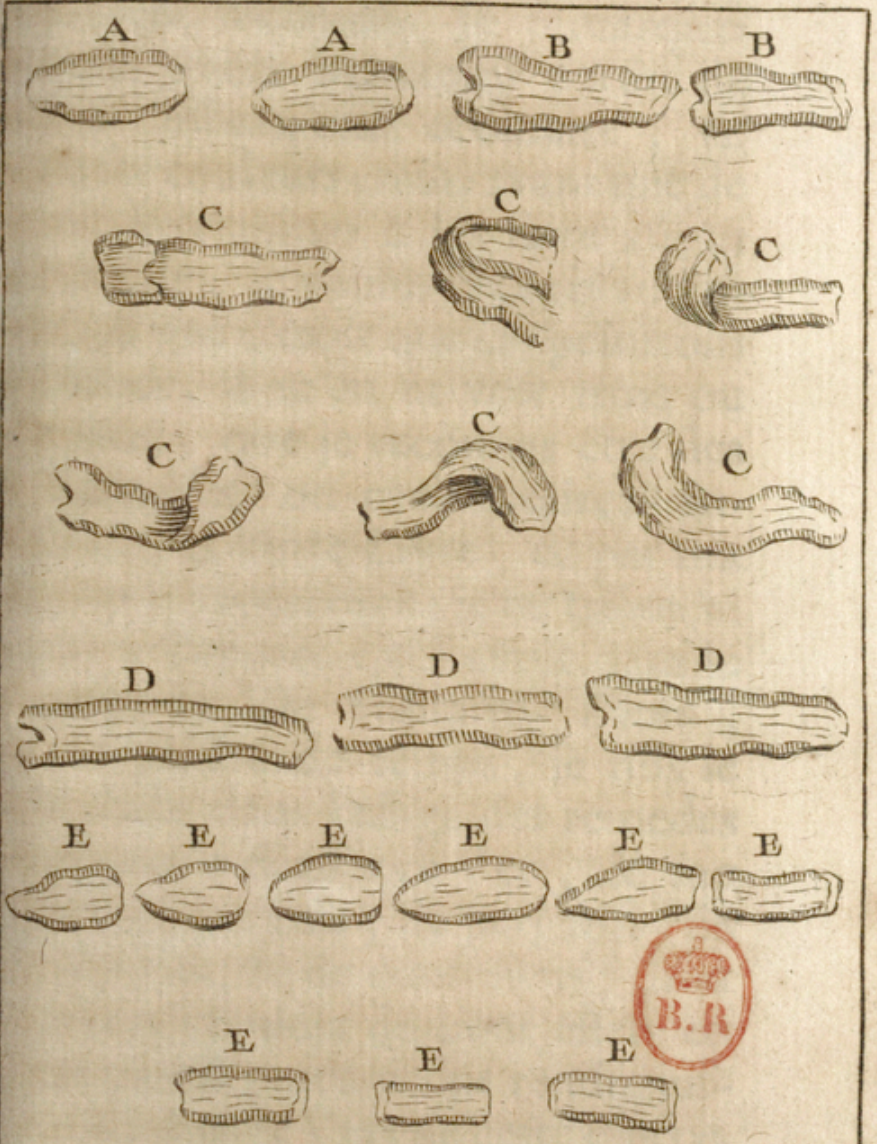
Nous ne ferons aucune réflexion sur cette prétendue histoire, racontée par *M. Barrés, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier ;* c'est une

puérilité qui ne mérite pas la moindre réfutation.

Quoi qu'il en soit, nous ne sçaurions mieux comparer le mouvement que nous avons vu faire aux petites portions cucurbitaires dont nous avons parlé, qu'à celui du col des Limaçons, lequel s'allonge, se racourcit, & se replie.

Ces petites portions sont représentées d'après nature, dans la planche suivante, & pour les faire dessiner bien exactement, nous avons profité de l'occasion que voici.

M. de la Solaye, dont il a été déja tant parlé, & que je traitois malade, rendoit par trentaines, de ces petits corps cucurbitaires, qu'il enfermoit quelquefois dans une petite boete. Le 30. Octobre 1700. il m'en apporta un grand nombre qu'il venoit de rendre, & qui étoient toutes vivantes. Je les portai sur le champ chez M. l'Evêque, Dessinateur & Graveur, rue S. Severin, lequel les dessina aussi-tôt en ma présence, & exprima au naturel les divers mouvemens qu'il leur vit faire ; après quoi il les grava, comme on les voit dans la planche suivante.



B.R

Portions cucurbitaires que rendent ceux qui ont le Tœnia de la Ier Espece

F

A. *Les portions animees veues quantelles se racourcissent*

B. *Quand elles s'alongent* C *Quandelles sereplient*

Les memes mortes Dont quelque unes

D. *demeurent Longues, Quelques autres*

E. *racourcies*

F. *Une portion sortie percée ajour*

Le mouvement de semblables portions cucurbitaires, & plusieurs circonstances qui les regardent, sont très-bien exposés dans une Lettre qui m'a été écrite de Bayonne le 11. Juillet 1731. par M. Destandau, premier Médecin de la Reine premiere Douairiere d'Espagne.

Il s'agit ici de faits, qui, par rapport à ce qui concerne le Tænia, ne sçauroient être trop constatés. C'est pourquoi je rapporterai la Lettre même de ce sçavant Médecin.

« Un des principaux Officiers de cette Cour, *me mande-t-il*, jeune homme de trente-cinq à trente-six ans, d'un temperament pituiteux & sanguin, d'une complexion robuste, & adonné à toutes sortes d'exercices violens, se plaignit à moi, il y a plus d'un an ; 1°. qu'il sentoit de fréquens maux de tête, accompagnés de quelques affadissemens & foiblesses d'estomac, ou maux de cœur, sur-tout quand il restoit quelque temps sans manger.

» 2°. Qu'il rendoit par bas, certains pelottons blancs qui lui étoient inconnus. Je remarquai qu'il avoit beaucoup perdu de son embonpoint ordinaire, & de ses couleurs ; mais avant que de me déterminer à lui faire aucun remede, je voulus sçavoir au juste, ce que c'étoit que ces pelottons blancs ; il m'en fit voir trois ou quatre, que je reconnus être des Vers plats ou cucurbitaires. Instruit par votre Livre, & par ma propre expérience, je ne balançai pas à l'assurer qu'il avoit dans le corps le Ver Solitaire. Alors, sans perdre de temps, je mis le Malade dans l'usage des remedes propres à chasser ce Ver, & me servis pour cela, de purgatifs, de vomitifs, & de contrevers, dont j'avois vu déjà de bons effets en cas pareil, ayant fait rendre jusqu'ici quatre Vers de cette espéce.

» Il y a huit à neuf mois que le Malade rendit environ deux aulnes & demi de Ver plat, large de trois lignes, & épais de plus d'une demi-ligne. Ce Ver avoit des nœuds (à intervalles presque égaux) d'environ trois lignes, il me parut tout semblable à celui qui est gravé dans la premiere planche de votre Livre. Le Malade se trouva à merveille après avoir rendu cette portion de Ver, & fut près de six mois sans jetter aucun Ver Cucurbitaire. Il reprit ses couleurs & son embonpoint. Mais après quelques mois de calme, il s'apperçut qu'il recommençoit à rendre des Vers Cucurbitaires, & il me vint dire que son Ver travailloit, (c'étoit son expression) en effet ils commencerent à sortir en si grande abondance, qu'il en étoit incommodé,

ces petits Vers Cucurbitaires avoient un mouvement sensible d'abord après être sortis. Ils se retrécissoient, ils se replioient en arc, & sembloient vouloir marcher. Bientôt après ils s'allongeoient, & demeuroient immobiles. Je fis d'abord recommencer les remedes au Malade, & après lui avoir fait user de quelques purgatifs, je le mis dans l'usage de la poudre de fougere, mêlée avec une préparation de mercure. Le secours que j'en tirai, fut qu'insensiblement le Malade ne rendit plus de Vers Cucurbitaires. Enfin, au commencement du Printemps, après lui avoir donné une bonne prise de tartre émetique, je le mis dans l'usage d'une tisanne purgative & vermifuge, dont je lui fis prendre deux verres par jour pendant 40. jours. Il rendit quelques légeres portions de Vers pendant l'usage de cette tisanne. Son Ver ne travailla plus, & le Malade recouvra son embonpoint & sa bonne mine. Je lui conseillai alors d'aller prendre des Eaux Minerales qui sont à trois lieues d'ici, & qui purgent assez bien ; je lui en fis continuer l'usage pendant un mois, & par le secours de ces Eaux, il a rendu à trois ou quatre reprises, environ douze aulnes de Ver, comme le précédent, avec cette différence, que les deux derniers morceaux qu'il a rendus, dont l'un est de trois aulnes & demie, & l'autre de deux aulnes, ont diminué de la moitié de la largeur ; en sorte que le bout du dernier morceau, est, à peu près, comme la fin de la pénultiéme branche de votre même planche.

» Au reste, toutes les fois que le Malade a rendu de ce Ver, il s'est apperçu d'un mouvement sensible dans la portion rompue ou coupée ; ce mouvement duroit tantôt plus, tantôt moins, & pendant que le Ver étoit encore entier, & qu'on tâchoit de le tirer doucement, on sentoit l'effort qu'il faisoit pour rentrer. La portion qui étoit en dehors racourcissoit beaucoup. Un jour qu'il y en avoit environ six aulnes dehors, & que cette longueur tenoit encore à ce qui étoit resté en dedans, le Malade fit faire un nœud coulant à ce qu'il y avoit de sorti. Il vit alors avec étonnement, que le Ver, à force de se travailler, défit le nœud.

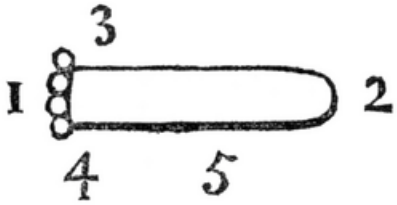
» Depuis que le Malade a fini ses Eaux, il ne rend plus de Vers plats, il a repris son appetit & sa couleur naturelle. Il ne reste plus ni foiblesses, ni maux de cœur, lors même qu'il reste long-temps sans prendre d'alimens. Enfin il se trouve aussi leger, & aussi propre à toutes sortes d'exercices, qu'à l'âge de vingt-cinq ans. »

M. Destandau, après ce récit, qui n'est pas moins utile que curieux, par rapport à la Médecine, ajoute, avec grande raison, que le Ver dont il s'agit, a véritablement vie, quoiqu'en dise M. Lancisi. Je passe en faveur de la brieveté, mais avec regret, le reste de la Lettre de ce sçavant Médecin, pour venir à ce que m'ont écrit, sur un sujet semblable, deux autres témoins, dont l'autorité est ici d'autant plus grande, qu'ils sont eux-mêmes les Malades dont ils me parlent. Le premier est M. de Longchamp, homme de distinction, & Officier du Roy à Orbec.

« Vous prétendez, *me dit-il, dans sa Lettre, (qui est du 7. Janvier mil sept cent trente-quatre)* que les petits Vers plats que je rends depuis cinq ans, & sur lesquels je vous ai demandé votre avis, ne sont que des portions du Ver Solitaire, & que M. ***, Médecin de cette Ville s'est trompé de vouloir que ces portions fussent autant de Vers particuliers, quoiqu'il convienne cependant que les trois bouts articulés, & de huit à dix pouces de longueur, que les remedes m'ont fait rendre, soient effectivement des portions d'un grand Ver nommé *Tænia*. Ce Médecin m'engagea il y a quelques jours, de faire venir M. Dubois, Médecin de Lizieux, qui se trouvoit alors dans cette Ville : ce dernier examina, par le secours des loupes de verre, & des microscopes que j'ai, un de ces Vers, sur le papier, dans l'eau, & sur sa main, dont la chaleur le ranimoit, & alors il décida hardiment que cette prétendue portion (la voilà ici dessinée) étoit un Ver entier, que le bout qui paroît comme quarré, étoit la tête de ce Ver, & que l'autre bout qui paroît arrondi, en étoit la queue.



» Mes Vers Cucurbitaires sont très-plats, très-blancs, & d'une chair satinée, qui paroît huileuse quand ils sortent de mon corps ; c'est ce que j'ai trouvé après les avoir examinés mieux que jamais, avec ces Médecins, par le moyen de mes loupes & de mes microscopes.



J’ai reconnu par ce nouvel examen, qu’au bout marqué I. il y a quatre petites élevations rondes, & perlées avec quatre autres semblables par-dessous ; qu’entre ces deux rangs il regne un creux de 3. en 4. qui n’a de profondeur, que ce que lui en laissent les huit élevations qui le bordent.

oooo

oooo

Ce bout n’est pas si épais, à beaucoup près. Je n’y ai rien vu de plus. M. Dubois, Médecin de Lizieux, veut donc que ce soit là la tête, & que de 1. à 2. ce soit un Ver entier. Il y a vu, à ce qu’il dit, deux yeux & deux cornes, & est même en doute, à l’égard des cornes, s’il n’y en a pas 4. Il a vu de plus, & nommé anatomiquement une trentaine de parties de ce Ver, tandis que pour moi, je n’y entendois & n’y voyois rien, si ce n’est un petit boyau noirâtre, comme en 5. Il conclud que c’est un Ver entier, organisé de toutes les parties qui lui sont propres & nécessaires, qu’il multiplie en moi, & qu’il n’a aucun rapport avec le Ver Solitaire. »

M. de Longchamp passe de ce récit, à ce qui concerne le mouvement de ces petits corps cucurbitaires, ce qu’il en dit étant comparé ; 1°. avec ce que j’ai marqué dans la planche qu’on vient de voir à la page 224. 2°. avec ce qui est dit sur le même sujet, dans la Lettre de M. Destandau, copiée ci-devant ; 3°. avec une autre Lettre que nous rapporterons de M. Pitois, Médecin de Beaune, peut beaucoup servir à éclaircir cette matiere. Voici donc comme M. de Longchamp s’explique sur les mouvemens qu’il a remarqués dans les petites portions cucurbitaires qu’il a rendues. Il n’y a pas un mot à perdre de ce qu’il dit sur cet article : « Quoique je défére tout-à-fait, *me dit-il*, à ce que vous pensez, je suis tellement dans l’usage de dire *mes Vers*, & non pas *les bouts de mon Ver Solitaire ;* que vous me passerez volontiers de suivre encore mon ancienne habitude à cet égard. Je vous dirai donc que dès que mes petits Vers sont sortis, le bout 2. s’éleve & remue de tout sens, comme cherchant un séjour qui lui soit propre, tel qu’étoit celui qu’il vient de quitter. Il s’allonge en s’étrécissant, ou se gonfle en s’élargissant ; & alors la matière qu’il a dans le corps, se rassemble dans son milieu, & paroît plus épaisse que quand il est allongé. Qu’on mette ce Ver dans l’eau, il prend une figure ovale, qui fait croire à M. ** Medecin de

cette Ville, qu'il est de l'espece faite en forme de graine de courge. Après qu'il a été quelque temps dans l'eau, il s'y allonge ; mais il n'y est jamais si long ni si large, que lorsque je viens de le rendre. En cet état, ses bords sont ridés ; & ces rides ont été autant de parties fort curieuses pour mes Médecins, qui étoient charmés de les avoir découvertes ; tandis que de mon côté, j'avois la simplicité de croire qu'elles n'étoient que l'effet du raccourcissement de ce Ver. M. Dubois l'ayant mis sur sa main, il y reprit vigueur ; mais languissant, & après être revenu plusieurs fois à sa figure naturelle, il se gonfla successivement à ses extrémités. Je crus que ce n'étoit que des convulsions, & qu'il combattoit, pour ainsi dire, contre la mort ; mais ces mouvemens firent voir à ces Messieurs des cornes, des yeux, & une trompe, dont je ne vis pas la moindre apparence. »

M. De Longchamp par ces dernieres paroles fait assez entendre ce qu'il faut penser de ces cornes, de ces yeux, & de cette trompe, qui ne sont en effet rien de réel ; les portions cucurbitaires dont il s'agit, n'ont ni cornes, ni yeux, ni trompe ; mais voici, ainsi que nous avons déja remarqué dans les précédentes éditions, ce qui peut donner lieu là-dessus à la méprise.

Le corps du Tænia est tout articulé d'espace en espace. Chaque espace dans le Tænia de la premiere espéce, c'est-à-dire, dans celui sans épine, ressemble en quelque sorte par sa figure ovale, platte, un peu convexe en son milieu à la graine du fruit nommé *Cucurbite*, ou *Courge*.

Ces espaces, quand on les tire avec les doigts pour les déboetter, car ils sont tous emboettés les uns dans les autres par leurs extrémités, ne différent en rien des portions cucurbitaires dont il s'agit, lesquelles ne sont en effet que des détachés du Ver Solitaire ou Tænia, qui se rompt par endroits dans les corps où il habite.

Or voici ce qui se remarque quand on les sépare les uns des autres en les tirant avec les deux doigts : on voit dans la portion où l'autre est emboettée, un petit enfoncement au milieu de l'extrémité qui servoit d'emboetture. Cet enfoncement comme on le reconnoît en l'examinant, n'est qu'une petite fosse, que la portion détachée laisse dans l'endroit où elle tenoit ; à peu près comme la tige d'un œillet, lorsqu'on la casse dans les nœuds où elle est emboettée, laisse voir dans ces nœuds, une petite cavité, qui est le lieu de l'emboetture. Il arrive aussi quelquefois, comme nous l'avons encore remarqué dans les précédentes éditions, que cette extrémité emboettée étant

dégagée de celle qui la recevoit, paroît avoir comme deux cornes vers les côtés, ce qui vient d'une déchirure qui se fait presque toujours en cette occasion. Voilà sans doute ce qui a imposé à ces Messieurs dont parle M. de Longchamp. Mais revenons au mouvement de ces portions cucurbitaires.

» J'ai examiné, continue tout de suite M. de Longchamp, un de ces Vers à la lueur d'une chandelle, & j'ai remarqué qu'en l'approchant de la lumiere, la chaleur le faisoit allonger de tout ce qu'il pouvoit. Sa peau au reste m'a paru alors très-unie & très-satinée dessus & dessous, comme à ses deux bords. Plus je le chauffois, plus il remuoit, & toujours du bout marqué chiffre 2. jusqu'à l'endroit marqué chiffre 5. Enfin je le mis si près de la lumiere, que la grande chaleur fit faire un mouvement au bout 1. que je n'avois jusques là, jamais vû remuer. L'autre bout s'y inclina, & la mort s'en suivit. Cette figure est celle que la trop grande chaleur lui fit prendre. »



Telles sont les Observations de M. de Longchamp sur le mouvement des portions cucurbitaires qu'il a rendues, Observations véritablement curieuses, & qui doivent être regardées comme un excellent supplément à la planche que j'ai mise page 224. Peut-on douter après cela, que les portions Cucurbitaires que rendent ceux qui ont le Tænia de la premiere espéce, ne soient des portions qui se détachent vivantes du corps du Ver ?

M. Pitois, sçavant Médecin de Beaune en Bourgogne, lequel étoit attaqué du Ver Solitaire, & qui rendoit de ces portions faites en forme de graines de citrouille, ou de cucurbite, m'écrivit là-dessus le 15. Mars 1736. d'une maniere toute conforme à ce que je viens de rapporter : voici sa lettre.

MONSIEUR,

» Je lisois, il y a environ deux ans, votre Traité de la Génération des Vers dans le corps de l'Homme. Je ne m'imaginois pas alors, être Hôte de la plus fâcheuse espéce de ces Insectes ; mais peu après je m'apperçus, que je rendois quelquefois de ces petits corps blancs en forme de graines de concombre, lesquels sembloient se mouvoir ; j'examinai ces corps avec

soin, & je reconnus bientôt, que c'étoient des portions du Tænia ; je fis provision de racine de fougere femelle & de murier ; j'ai usé de ces remedes à différentes fois, de la maniere dont vous le prescrivez, & toujours avec succès ; c'est-à-dire, que toutes les fois que je me suis servi de ces racines, il est sorti une plus grande quantité de portions du Solitaire ; mais je n'ai point été aussi heureux que beaucoup d'autres personnes que j'ai traitées, selon votre méthode, & qui ont été délivrées totalement de ce monstrueux animal. La tête, & sans doute, une bonne partie du corps de celui que je loge, est restée opiniâtrément dans moi. L'eau de fougere dont vous vous êtes réservé la recette, acheveroit indubitablement la cure que j'ai commencée sous vos auspices. Ainsi j'espére que vous voudrez bien m'envoyer la quantité de cette eau que vous jugerez convenable, & y joindre un mémoire de la maniere de s'en servir. Voilà appliquées sur un morceau de verre, trois portions de Tænia que j'ai rendues après avoir pris un bol purgatif où j'avois mis le Mercure doux ; les ramifications des vaisseaux m'ont paru singulieres. Je suis,

MONSIEUR,
Votre, &c. »

À Beaune en Bourgogne, le 5. Mars 1736.

Telle est la lettre que M. Pitois m'écrivit du 15. Mars 1736. par laquelle il me prioit de lui envoyer de l'eau de fougere : je ne manquai point de lui en faire tenir, & voici sa réponse sur ce sujet.

À Beaune le 16. Juillet 1736.

MONSIEUR,

« J'AI commencé à prendre l'eau de fougere le 2. de ce mois. J'ai continué jusqu'à la fin de l'eau, & j'ai rendu par son action, cent quarante-huit portions du Tænia toutes mortes. Il y en avoit plusieurs de séparées. J'en ai aussi trouvé des morceaux de 25. à 30. articulations réunies ; j'ai remarqué bien distinctement sur quelques-unes, les rosettes & les mammelons figurés dans la planche que vous avez bien voulu m'envoyer. J'ai observé sur-tout, que toutes les parties étoient plus épaisses, plus charnues, plus larges, que celles que je rendois avant que d'avoir pris l'eau

de fougere. Quoi qu'il en soit, la partie principale, j'entends la tête de cet animal, est restée dans mon corps ; pensez-vous qu'il soit à propos pour le détruire absolument que je prenne encore de l'eau de fougère ? Je suis, &c. »

PITOIS

Les ramifications de vaisseaux & les rosettes dont parle M. Pitois dans ses deux lettres, sont choses qu'on ne sçauroit bien comprendre sans avoir auparavant consulté la planche que je lui envoyai, & qui est ci-après.

Ces ramifications & ces rosettes sont amplement décrites dans cette planche ; je m'abstiens d'en parler jusqu'à ce que nous soyions arrivés à l'Article où je la rapporte.

LE SOLITAIRE se nourrit vers le pylore, c'est-à-dire, vers l'issue de l'estomac ; c'est-là qu'il tient sa tête : d'où il est facile de juger qu'il consume aisément la meilleure partie du chyle, parce qu'il prend cette liqueur avant qu'elle soit parvenue aux veines lactées.

Il trouve là un chyle qui n'est point encore mélangé de bile ; ce qui peut bien être la cause du séjour qu'il y fait : car plus bas la bile du foie se déchargeant dans le duodénum, qui est le premier des intestins, & se mêlant avec le chyle, donne à ce suc une amertume qui le rend moins propre à nourrir le Ver ; ce qui s'accorde avec le sentiment de quelques Modernes, & entre autres d'Hartman[7], qui dit que l'obstruction du foie est ce qui entretient les Vers plats. En effet on peut dire en général, que le fiel est contraire à tous les Vers ; & si quelques-uns de ces Insectes montent quelquefois des intestins dans l'estomac, cela n'arrive, comme le remarque Fabricius[8], qu'à ceux dans lesquels il y a obstruction au conduit de la bile.

Il est vrai qu'on a trouvé quelquefois des Vers dans la vessie du fiel ; mais il faut remarquer que c'étoit à des personnes mortes d'hydropisie, dans lesquelles cette vessie étoit plûtôt remplie de pituite que de fiel, ainsi que l'observe le même Auteur.

La plûpart des Insectes craignent le fiel. C'est ce qu'on peut reconnoître par plusieurs expériences, & entre autres en mettant des Sangsues dans une écuelle pleine d'eau, dont le dessus des bords soit frotté de fiel, car il n'en sortira pas une. Je ne prétends pas cependant conclurre absolument de-là, qu'à cet égard le plus grand nombre des Insectes soient comme les

Sangsues. Nous avons dit plus haut, que quelquefois il y avoit des Vers dans le foie, jusques même dans la vessie de ce viscére ; & pour expliquer comment la chose pouvoit se faire, nous avons supposé que c'est qu'alors la bile étoit dégénérée, & n'avoit plus d'amertume ; mais nous ne donnons pas cette explication comme certaine. Il s'engendre des Vers sur l'absynthe comme sur les plantes les plus douces ; ainsi il pourroit bien s'en engendrer dans la bile, sans que pour cela elle eût dégénéré. On a vu des Perce-oreilles entrer dans l'oreille, y faire leur demeure, & y produire d'autres Perce-oreilles, sans qu'il y eût lieu de croire que l'oreille fût dépourvue de ce suc amer dont elle est naturellement enduite. Nous traiterons cet article dans le Chapitre des remedes contre les Vers, en parlant des remedes contre les Vers Auriculaires. Revenons au Tænia.

Quoique ce Ver ait son col & sa tête vers le pylore, il ne sort néanmoins presque jamais par la bouche. La raison en est que le reste du corps du Tænia est trop large & trop long pour pouvoir remonter par le pylore de l'estomac.

Ce que je viens de dire sur la maniere dont ce Ver consume le chyle, doit faire voir qu'il n'y a rien d'étonnant dans ce que nous avons avancé plus haut, que cet Insecte, ainsi que l'assure Spigelius[9], est ordinairement seul de son espéce, dans le corps où il habite.

Au reste ce ne sont point les Modernes qui ont observé les premiers, que ce Ver étoit ordinairement seul de son espéce dans les corps où il se trouvoit ; Hippocrate l'a reconnu ; & c'est un fait dont il doutoit si peu, que loin de le mettre en question, il le suppose comme indubitable ; car voulant prouver que ces portions cucurbitaires ne sont pas les œufs de ce Ver, il dit qu'il ne seroit pas possible que d'un seul animal, il pût sortir un si grand nombre de productions ; ce qu'il n'auroit pas dit sans doute, s'il eût pensé qu'il y eût eu plusieurs Vers de cette sorte dans un même corps.

Quelques Modernes, comme nous l'avons déjà insinué, croient que le Tænia n'est qu'un amas de petits Animaux à part, qui se tiennent quelquefois les uns aux autres comme les chaînons d'une chaîne. Fernel[10], Perdulcis[11], & plusieurs autres se le sont imaginé ; mais un peu d'examen suffit pour faire voir la vérité de ce que nous avons déja remarqué : sçavoir, que ce ne sont que des portions du Solitaire, lesquelles en se rompant se

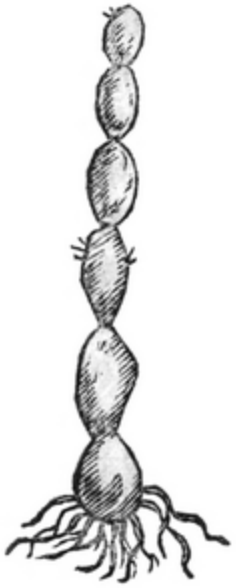
détachent du corps du Ver ; car le Tænia est si long, qu'il n'est pas possible qu'il ne se casse de temps en temps, sur-tout étant articulé comme il l'est. Car ces articles, ainsi que nous l'avons déja dit, se rompent avec la même facilité que ceux qui sont aux pattes des Hannetons.

Spigelius[12] & Sennert[13], reconnoissent que le Solium ou Solitaire, est un Animal unique, & non une chaîne de Vers. *Quelques-uns*, dit Sennert, *s'imaginent que les interstices de ce Ver plat, sont autant de Vers, mais tous ces interstices ensemble ne composent qu'un seul Ver, lequel a plusieurs nœuds ou articles.*

Benivenius dit avoir vu un de ces Vers plats, & il ajoute que c'étoit autant de Vers liés & unis ensemble ; mais Sennert se moque de ce sentiment, & soutient que ce Ver étoit unique & ne faisoit qu'un seul corps. Le même Sennert reprend Gabucinus de la même erreur : « Comme Gabucinus, *dit-il*, a vu que le mouvement de ce Ver étoit plus sensible dans les entrenœuds qu'ailleurs, il a cru que ce n'étoit pas un seul Ver qui remuait, mais que ce mouvement étoit celui de plusieurs Vers cucurbitaires joints ensemble. Cependant ces entrenœuds ne sont point des Vers particuliers, mais autant de portions d'un même Ver plat. » C'est ainsi que s'explique Sennert : nous ajouterons à cela que puisqu'il n'y a ici qu'une tête & un col, il faut nécessairement convenir que ce n'est qu'un même Animal. M. Valisnieri dans son Traité intitulé : *Considerazioni el Espérienze, &c.* prétend que le Tænia n'est point un seul Ver ; que c'est un amas de plusieurs Cucurbitaires qui se tiennent les uns aux autres, à peu près, dit-il, comme on voit que se tiennent les Singes quand ils passent une rivière. On peut là-dessus demander à M. Valisnieri, comment ces Vers Cucurbitaires sçavent se ranger ainsi avec tant d'ordre dans le Tænia. Car le col du Tænia, ou Solitaire, est très-mince & étroit, & va toujours en s'élargissant à mesure qu'il s'éloigne de la tête. Il faut donc supposer que ces prétendus Vers conviennent ensemble que les plus petits se mettront les premiers, puis ceux qui sont un peu plus grands & les autres successivement par étage. Si c'étoient plusieurs Vers unis, on n'y verrait pas une si grande proportion ; car ce Ver va en élargissant depuis la tête, avec une telle justesse, qu'il n'est pas possible de rien trouver de plus juste, & deux lignes qu'on auroit tirées avec la regle, ne pourroient pas être plus régulieres.

Si les portions du Tænia ou Solitaire, étoient autant d'Animaux attachés ensemble, il arriveroit, quand ces prétendus Animaux seroient morts, une chose qui n'arrive point. C'est qu'ils se déboetteroient les uns d'avec les autres, & cependant ils tiennent alors si fort ensemble, que lors même qu'on les tire, ils se rompent plutôt que de se détacher ; c'est ce que j'ai éprouvé plusieurs fois.

Le Tænia dont nous parlons, peut être, ainsi que nous l'avons déjà dit, comparé à la plante nommée *Equisetum*, ou *queue de Cheval*, laquelle est toute remplie de nœuds : on peut encore mieux la comparer au figuier d'Inde, qui est tout composé de portions ovales, plattes & ventrues, situées les unes sur les autres, & qui se tiennent bout à bout, comme on les voit représentées dans la figure ci-jointe.



Qui diroit que ces parties du figuier d'Inde, ainsi posées les unes sur les autres, sont autant de plantes à part, se tromperoit sans doute. Celui qui croit que les portions qui composent le Tænia, sont autant d'Animaux à part, est dans une erreur semblable. Enfin dire que les portions du Tænia contenues entre les nœuds ou articles de ce Ver, sont autant d'Animaux, c'est dire que les espaces contenus entre les nœuds d'un roseau, sont autant de roseaux, & ne composent pas ensemble un roseau unique. Mais voici un fait qui termine la question : c'est que dans le Ver Solitaire, il y a un vaisseau de communication qui s'étend tout le long du corps de ce Ver, sans être interrompu par les nœuds ou jointures dont le Ver paroît entrecoupé. Ce vaisseau consiste en un conduit uniforme très-délié & transparent, qui, par le moyen de la louppe paroît du diamètre d'une petite soie de Cochon. Il renferme une liqueur très-claire, semblable à celle qui se voit dans les vaisseaux sanguins des Limaces, des Limaçons & des Vers de terre. Quand on injecte dans ce vaisseau, par le moyen d'un tuyau extrêmement fin, une matiere coulante, on la voit enfiler en ligne droite, ce même conduit ou vaisseau, & l'enfiler tout le long du Ver, précisément entre les deux bords sous la membrane externe, sans être arrêtée par les nœuds ou jointures dont nous venons de parler.

Après une telle découverte, on ne doit plus douter que le Tænia ou Solitaire, ne soit un seul Ver, & non un amas de plusieurs Vers joints ensemble ; c'est au sçavant M. Winslow qu'est due cette découverte, ainsi qu'on le va voir par la lettre suivante qu'il m'a écrite sur ce sujet, en réponse à une autre qu'il avoit reçue de moi.

MONSIEUR,

« Le vaisseau de communication que j'ai découvert dans les Vers Solitaires que vous me donnâtes l'année derniere, & que je vis tout vivans chez vous, consiste, ainsi que je l'ai rapporté à l'Académie des Sciences, en un conduit uniforme très-délié & transparent, lequel, par le moyen de ma loupe, me parut du diamétre d'une petite soie de Cochon. Il contenoit une liqueur très-claire, pareille à celle que j'ai vue autrefois dans les vaisseaux sanguins des Limaçons, des Limaces, & même des Vers de terre. J'ai injecté dans ce vaisseau, par le moyen d'un tuyau extrêmement fin, & semblable à peu près, à ceux dont on se sert depuis quelque temps pour faire des injections médicamenteuses dans les points lacrymaux, une matiere très-coulante, dont je ferai part dans quelque temps à l'Académie des Sciences, & en poussant cette matière, je l'ai vue enfiler ce même conduit ou vaisseau, en ligne droite, tout le long du Ver, précisément entre les deux bords, sous la membrane externe, sans être arrêtée par les nœuds ou jointures, dont ce Ver paroît entrecoupé. Comme l'Académie, lorsque je lui rapportai le fait, me recommanda de suivre cette expérience, & qu'elle vient encore tout récemment de me le recommander, j'avois dessein de vous prier, comme il vous arrive souvent de faire sortir de ces Vers tout vivans, de vouloir bien m'avertir quand il vous en viendroit quelques-uns, afin que je puisse satisfaire à l'engagement que j'ai pris là-dessus avec l'Académie. Mais comme il faut un beau soleil pour faire l'expérience dont il s'agit, j'attendrai jusqu'au Printemps, où j'espere que vous voudrez bien m'accorder la grace que vous m'avez déja faite. Je suis, &c. »

MONSIEUR,

Votre, &c.

WINSLOW.

À Paris, ce 20. Décembre 1730.

Que répondront à ce témoignage de M. Winslow, ceux qui veulent que le Ver Solitaire soit, non un seul Ver, mais une chaîne de Vers, qui se tiennent attachés les uns aux autres ?

Lusitanus[14] rapporte l'histoire d'une Dame qui rendit un Ver assez semblable au Solitaire dont il s'agit : « Une Dame, *dit-il*, qui d'ailleurs se portoit bien, se sentit attaquée d'une petite toux, & peu après, rendit par la bouche un Ver tout vivant, mais si extraordinaire, *poursuit-il*, que je n'en avois jamais vu un pareil ; il étoit long de quatre coudées, large de la moitié de l'ongle, fort blanc, semblable à la substance des intestins, & ayant je ne sçai quoi, qui sembloit tenir de la dépouille d'une Couleuvre. Il avoit une tête en forme de poireau, & depuis cette tête, un corp tout plat, qui alloit en étrecissant vers la queue. Ce Ver, *ajoute-t-il*, n'étoit qu'un seul corps, ayant plusieurs articles, ce qui étoit compris entre ces articles, ressembloit à des graines de cucurbite. Ces portions en forme de graine de cucurbite, ne renfermoient rien au dedans, parce que le Ver est extrêmement plat. »

La peinture que fait ici Lusitanus, réprésente assez bien notre Ver, si dans lequel, à la réserve de ces petits corps en forme de globules, dont nous avons parlé plus haut, nous n'avons pu rien découvrir non plus. Celui-ci dont parle Amatus Lusitanus, sortit par la bouche, ce qui arrive rarement, car le Tænia sort presque toujours par bas.

Amatus Lusitanus ajoute que selon Hippocrate, le Ver dont il s'agit, ne sçauroit produire ces prétendus Vers Cucurbitaires, que quelques Médecins du temps de ce grand homme, assuroient être les productions du Ver plat. Hippocrate, *continue-t-il*, appuie son sentiment sur plusieurs raisons, dont deux principalement paroissent évidentes. La premiere, est que le Tænia se rompt par endroits, & que les portions qui s'en détachent, sont semblables à des graines de cucurbite ; ensorte qu'en comparant les unes avec les autres, on n'y apperçoit aucune différence : la seconde, que la capacité du corps de ce Ver est trop petite pour pouvoir contenir un si grand nombre de portions cucurbitaires. Voilà ce que dit Lusitanus, & qui est très-conforme à ce que les yeux découvrent. Rondelet[15] fait mention d'un Ver semblable, que la Femme d'un Soldat rendit étant au Camp de Perpignant, & qu'il fit sécher pour le conserver. Thaddæus Dunus écrit, qu'une jeune Femme ayant été

malade[16] trois ans d'un Ver plat, lui en envoya un morceau qu'elle avoit rendu, lequel étoit de plus de cinq aulnes de long ; que cela lui fit d'autant plus de plaisir, qu'il n'avoit encore jamais vu de ces sortes de Vers. Il ajoute qu'en 1571. cette Femme mourut, & rendit quelques jours auparavant, un autre morceau de Ver qui avoit plus de 20. aulnes, qu'on le lui montra après l'avoir fait sécher dans un four, pour le conserver.

Gesner dit en avoir lui-même rendu deux qui avoient treize coudées de long[17]. Quinzius rapporte dans ses Observations, qu'ayant purgé un Gouteux par précaution, pour prévenir les douleurs de la Goute, il lui fit rendre un Ver plat, à la vue duquel il ne put s'empêcher d'admirer l'ignorance de certaine Médecins modernes, qui osent accuser Pline[18] de mensonge, pour avoir écrit qu'il s'étoit trouvé des Vers plats de trente pieds de long & davantage. M. Hartsoeker, comme je l'ai déja dit dans le Chapitre second, m'a mandé en avoir vu un à Amsterdam, qui avoit plus de 45. aulnes de France, ce qui justifie bien Pline. Il y a quelques années qu'à l'Hôtel de Soubize j'en fis sortir du corps d'un Gentilhomme nommé M. Coqueret, plus de vingt aulnes en trois ou quatre morceaux ; c'est de quoi toute la Maison fut témoin, & Monsieur le Prince de Soubize lui-même se fit un plaisir d'en garder un morceau pour le montrer. Il y a quelques années aussi que chez Monsieur l'Abbé Bignon, je délivrai d'un Ver Solitaire qui avoit plus de huit aulnes, M. le Marquis de Montendre, alors nouvellement arrivé des Indes. Ce Ver sortit avec la tête, & cette tête, qu'on laissa perdre, étoit comme celle que j'ai fait graver dans la première planche, pages IV. & V. de la Préface.

Je serois à charge aux Lecteurs si je voulois rapporter tous les exemples de cette nature dont j'ai été témoin. L'histoire d'un riche Marchand de Melun, nommé M. Benard, qui vint ici à Paris pour se faire délivrer d'un semblable Ver dont on le soupçonnoit malade, & à qui j'en fis rendre plus de 35. aulnes en quatre ou cinq morceaux, feroit ici un long article, par les circonstances singulieres dont cette maladie étoit accompagnée ; mais je supprime ce récit.

Quelques Auteurs en décrivant le Ver dont nous parlons, disent qu'il est *Squameux, Squamosus,* non qu'effectivement, il ait des écailles, mais c'est qu'il est tout articulé ; car ces articles sont disposés comme des espéces d'écailles. Aussi *Thaddæus Danus*, en parlant de cette sorte de Ver, dit qu'il

est *Squameux, ou plûtôt tout articulé*[19]. Mercurial prétend que le *Tænia* n'est point un Ver, mais seulement une apparence de Ver[20]. Il est facile de voir combien cet Auteur se trompe, puisque le Ver dont parle Lusitanus, & le nôtre, ont une tête, qu'ils sont sortis vivans, que nous en avons vu plusieurs autres aussi vivans, & faire des mouvemens très-sensibles ; & ce que divers Auteurs attestent aussi avoir remarqué dans des Vers de cette même espéce, qu'ils assurent avoir vus.

Gabucinus fait mention d'un *Tænia*, ou *Solitaire*, qui vêcut un jour dans un chaudron plein d'eau[21], & Spigelius[22] rapporte qu'en 1608. au mois d'Août, une Dame Allemande ayant mangé à souper d'une Salade de Laitue, fut saisie d'un frisson violent, suivi de fièvre, & d'une grande colique : Que comme la Malade se pressoit le ventre avec les mains, à cause de la force du mal, il lui survint un cours de ventre, qui, avec quantité d'eau & de bile, entraîna un morceau de Ver plat, long de cinq coudées : Que cette Malade avoit auprès d'elle une Sœur, qui craignant que ce ne fût une portion des intestins, au lieu de tirer le Ver tout-à-fait, essaya de le faire rentrer, & à force de le violenter, le rompit ; Qu'on jetta sur le carreau ce qui s'étoit détaché ; qu'aussi-tôt ce morceau de Ver se tourna en plusieurs figures spirales ; qu'ensuite on le jetta dans de l'eau, où il se mit en cercle, & ne remua plus. Mouvemens qu'il n'auroit pu faire sans doute, s'il n'eût été animé.

On pourroit croire que Mercurial ne prétend parler que de quelque membrane, quand il dit que le Ver plat n'est pas un animal ; mais il se sert d'une autorité d'Hippocrate, par laquelle on voit évidemment qu'il parle du Ver, dont le même Hippocrate fait mention au quatrième Livre des Maladies, qui est celui que je nomme *Solitaire*, lequel est véritablement animé.

Ce prétendu Ver, écrit Mercurial, n'est point animé, mais quelque chose qui semble l'être, & comme l'a dit Hippocrate, poursuit-il, une matiere formée dans les intestins, laquelle représente en quelque façon la figure d'un animal.

Cet Auteur fait voir par ces paroles, bien peu d'exactitude dans sa citation ; Hippocrate ne dit point que c'est une matiere qui ressemble à un animal, mais au contraire, que c'est un animal qui ressemble à une peau

blanche qui se seroit séparée des intestins ; ce qui est bien différent. Hippocrate appelle même ce Ver un animal d'une grandeur extraordinaire[23], après quoi il dit que le Ver dont il parle, ressemble à une peau blanche qui se seroit détachée des intestins. Voulant ensuite expliquer comment ce même Ver peut se former dans le fœtus, il dit que lorsque le lait & le sang de la mere viennent à se corrompre par la trop grande abondance, ils donnent lieu à la production de cet insecte.

On voit par là, comme il ne faut pas toujours se reposer sur les citations d'Hippocrate. Chaque Médecin le veut avoir pour soi, & comme si c'étoit un crime d'avouer qu'on est d'un autre sentiment que lui, on aime souvent mieux lui imputer ce qu'il n'a jamais pensé. Je dis ceci parce que Mercurial n'est pas le seul Auteur de Médecine qui en ait usé de la sorte.

Spigelius & Sennert pensent mieux sur ce point, que ne fait Mercurial, qui, pour le remarquer en passant, le contredit visiblement quelques Chapitres après. « On ne sçauroit douter[24], dit Sennert, que cette sorte de *Tænia* ne soit un animal, cela paroît par son mouvement, qui, quoique plus lent que celui qu'on remarque dans les Vers ordinaires, ne laisse pas d'être un véritable mouvement, ainsi que l'ont observé plusieurs Auteurs ; en a même vu quelquefois ce Ver tout en une boule, étant chassé par quelque médicament, & c'est sans doute en faveur de ce mouvement, que la nature lui a donné ces articulations, ces nœuds & ces interstices, par lesquels il est distingué en travers, à la maniere des autres insectes, & que certaines personnes se sont imaginées être autant de Vers à part.

Hippocrate a remarqué le mouvement de ce Ver ; « Si, *dit-il*, on traite un Malade qui ait le Ver plat, & qu'on lui donne quelque médicament pour l'en délivrer, le Ver se met quelquefois en rond, & sort tout en une boule, après quoi le Malade recouvre la santé. »

Schenckius dans le troisiéme Livre de ses Observations, au Traité des Lumbrics, dit en avoir vu un encore tout palpitant, qu'une Dame venoit de rendre par la bouche, lequel étoit ainsi tout en une boule. Il ajoute qu'on dévelopa ce Ver, & qu'il fut trouvé de trois aulnes de long.

Nous avons déjà rapporté plus haut, l'exemple d'un Tænia sorti par la bouche, ce qui est très-digne de remarque ; ce Ver, ainsi que nous l'avons observé, ne sortant presque jamais que par bas. Pour ce qui est de sortir en

boule, ou en pelotton, la chose arrive quelquefois. On en trouve divers exemples chez les Auteurs, & on peut joindre le suivant à ceux que nous venons de rapporter là-dessus.

Henry Brechtfeld[25] écrit qu'éxerçant la Médecine à Hildesheim, il y vit un Vieillard de quatre-vingts ans, qui ayant été long-temps malade, fut guéri tout d'un coup, après avoir rendu un Ver plat, roulé en pelotton, & qui avoit sept aulnes. Voyez la planche qui est à la page 233.

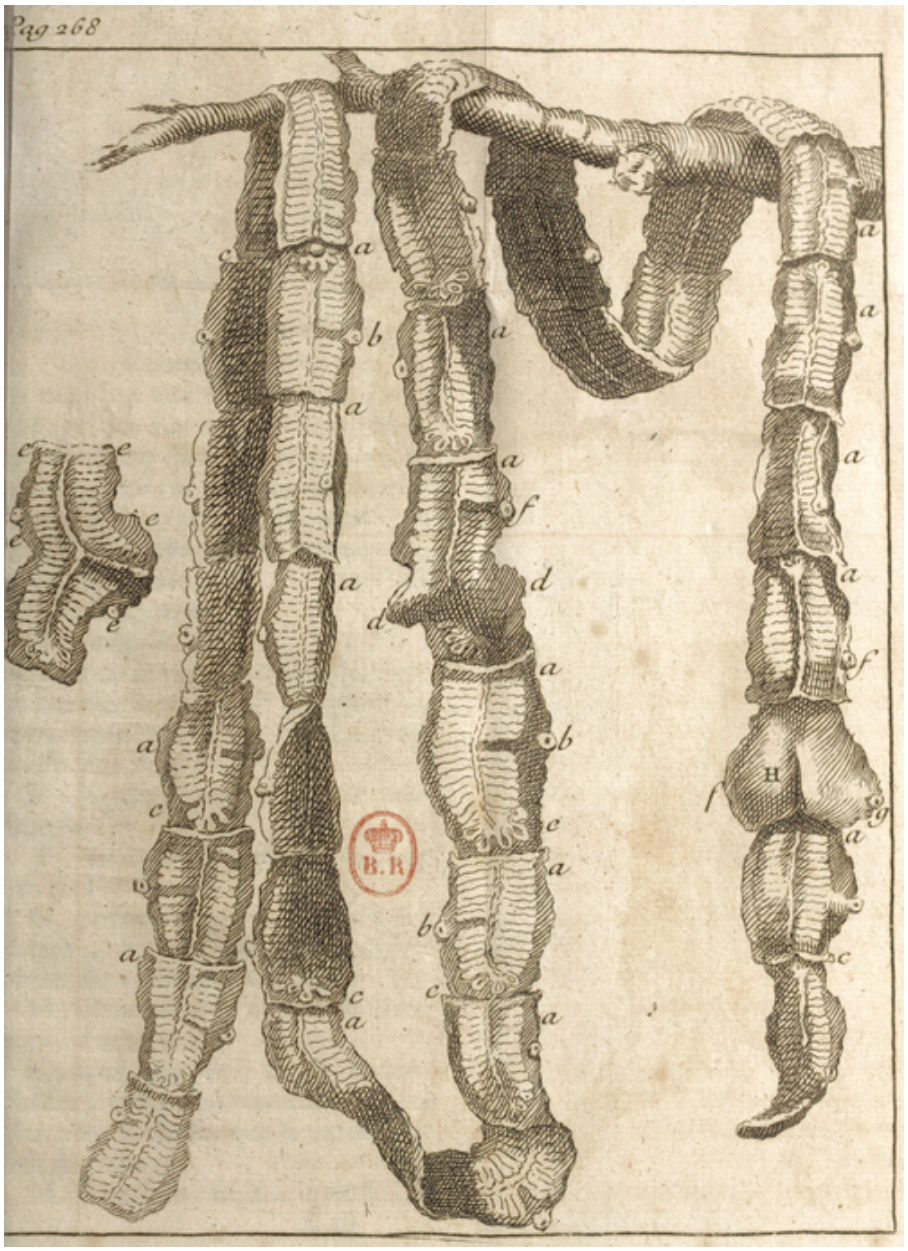
C'est quelque chose de curieux que la structure intérieure du Tænia. Il y en a une espece où l'on remarque, comme nous l'avons déja dit, une forme d'épine qui s'étend tout de long de son corps. Mais nous observerons ici que cette épine est toute composée de petits grains raboteux anguleux, qui résistent au toucher comme de gros grains de sable. Pour bien voir ces grains, & en examiner la figure, il faut étendre le Ver sur un morceau de verre. Il s'y colle tout d'un coup de lui-même, & après qu'il s'y est séché, on y discerne cette épine, laquelle paroît élevée sur le corps du Ver, & laisse voir ces grains, dont chacun est composé de trois ou quatre autres, tous fort durs. Voyez la planche ci-jointe.



L’autre espéce de Tænia, qui est la premiere, n’a point d’épine le long du corps, comme nous l’avons assez répété, & la structure en est toute différente. Pour voir cette structure, il faut étendre tout de même sur un morceau de verre un lambeau du Ver, l’y laisser sécher, & ensuite l’examiner à travers le verre, qu’on expose perpendiculairement au grand jour. On y découvre alors dans chaque ventre ou espace contenu entre les articulations, certaines ramifications de vaisseaux, dont je ne sçaurois mieux comparer la disposition, qu’à celle des dents d’un peigne. Ces ramifications se terminent en une espéce de bouton fait en forme de rosette, lequel se trouve à l’une des extrémités de chaque ventre. On en jugera mieux par la planche inserée ici, page 266.

On peut, au lieu d’appliquer l’insecte sur un morceau de verre, le suspendre dans de l’eau où l’on aura fait dissoudre de l’alum. Car au bout de vingt-quatre heures, plus ou moins, l’alum ayant rongé la substance la plus tendre du Ver, laisse voir distinctement les vaisseaux dont je parle, parce que ces vaisseaux étant d’une consistance plus ferme & plus solide, résistent davantage à l’action de l’alum.

Le morceau de Ver représenté dans la planche suivante, est le même qui est représenté fig. 2. dans la Planche de la page 198. avec cette différence, que dans la planche de la page 198. on le voit comme il étoit dès qu’il fut sorti ; au lieu qu’ici il est représenté comme il a paru ensuite, alors que je l’eus suspendu dans une phiole pleine d’eau où j’avois mis de l’alum. L’endroit marqué D, & E, est celui, qui, dans la planche de la page 198. est marqué F, & l’endroit G. & H, le même, qui, dans cette planche-là, est marqué E.



Ce morceau de Ver a été rendu par M. de la Solaye, Avocat au Parlement, rue S. Severin. Je le fis dessiner par M. Simon, Peintre des Gobelins, demeurant alors rue du Foare ; puis graver par M. l'Evêque, même rue S. Severin. Après quoi l'ayant suspendu dans de l'eau d'alum, qui en fit paroître tous les vaisseaux, je le fis dessiner par M. Bonnard, rue S. Jacques, très-habile Dessinateur, qui le représenta au naturel, comme il paroissoit dans cette eau, & ensuite graver sur ce dessein par le même M. l'Evêque, rue S. Severin. On ne peut rien ajouter à l'exactitude avec laquelle il est représenté : il le faut supposer suspendu, & flottant dans la

phiole pleine d'eau. L'arbre qui le soutient n'est que de la fantaisie du Dessinateur. Voici l'explication de la planche : A, vaisseaux disposés en forme de dents de peigne. B, intervalles entre les dents de ces peignes, vis-à-vis chaque mammelon. C, rosettes formées par le contour des vaisseaux. Les portions qui composent ce Ver, ont, comme dans tous les autres Vers de la même espéce, un côté qui reçoit la portion qui le suit, & un autre où il est emboetté lui-même dans la portion qui le précéde ; or ces rosettes ne se trouvent que du côté qui est emboetté, ce qu'il est important de remarquer, pour bien connoître la structure du Ver dont il s'agit.

D, inégalité coudée, où il y a lieu de croire que le Ver s'est rompu ; ensorte que cette inégalité est apparemment une cicatrice faite depuis à l'endroit rompu.

E, la même inégalité vue par-dessous.

F, mammelons naturellement ouverts.

G, portion plus évasée que les autres, & où l'on ne remarque point de vaisseaux.

H, fente dans le milieu de cette portion évasée.

Ce sont peut-être là de petites choses ; mais c'est souvent dans les plus petites choses que la nature paroît davantage.

M. Vieussens, Médecin de S. Lizier, en Conserans, & Docteur de la Faculté de Montpellier, a tâché d'expliquer la structure du Ver Solitaire dans une Brochure intitulée : *Observation sur la Maladie de M. Manot de Bergerat, Bourgeois dans la Province de Languedoc*. Cette Brochure est adressée *à Monsieur Chycoineau, Conseiller en la Cour des Aides, Chancelier & Professeur en l'Université de Montpellier ;* aujourd'hui premier Médecin du Roy.

M. Vieussens se propose d'y résoudre deux questions principales, dont nous avons suffisamment éclairci la premiere jusqu'ici. C'est, Si le Ver Solitaire est un seul Ver, ou si ce sont plusieurs Vers accrochés ensemble ? La seconde, D'où vient qu'il est plat, plutôt que rond ? C'est quelque chose de singulier que ce qu'il dit sur ces deux points. Voici d'abord comme il s'explique sur le premier, en écrivant à M. Chycoineau.

« Je suis aujourd'hui convaincu, par les différens examens que j'ai faits avec un bon microscope, que ce n'est qu'un seul Ver, & voici de quelle manière j'en ai fait la découverte. Je pris la partie la plus large, que j'ai regardée comme la tête de cet insecte, & je la fis renfermer entre les deux lévres d'un homme vigoureux, qui en expulsant l'air vers le corps de ce Ver Solitaire, forma un petit conduit ovale, d'un nœud à l'autre, & après différentes reprises, il se communiqua jusqu'à la distance d'une demi-aulne, avec beaucoup de peine, quoique l'air fût poussé avec vigueur ; d'où je conclus que ce conduit étoit interrompu par autant de soupapes qu'il y a de nœuds, & qui sont renfermés dans le corps de cette couverture relevée, qui a donné lieu de croire que c'étoient plusieurs Vers unis ensemble.

» Ce conduit est posé horisontalement au milieu du corps de cet insecte, & dans le temps qu'il se manifestoit, en tenant d'une main mon microscope fixe, j'en déchirai avec la pointe d'un canif la membrane, d'où il sortit une sérosité lymphatique ; ensuite je dissequai avec la même pointe de ce canif le corps du Ver, je ne pus découvrir qu'une infinité de membranes fort minces, nourries par la même sérosité lymphatique, unies les unes aux autres. Je voudrois que vous eussiez été témoin de l'exactitude avec laquelle je le dissequai. Ce conduit, suivant mon idée, ne peut être que le ventre de cet insecte, où les humeurs destinées pour sa nourriture & sa croissance, sont préparées ; ensorte que de là elles sont distribuées par la chaleur naturelle dans ce tissu de membranes qui forment le corps de ce Ver appellé Solitaire. »

Que de méprises dans ce discours de M. Vieussens ! Mais nous n'en rapporterons que deux. 1°. Il dit qu'il regarda comme la tête de ce Ver la partie la plus large. 2°. Il ajoute qu'il la fit enfermer entre les deux lévres d'un homme vigoureux pour y souffler de l'air.

Quant au premier point, nous remarquerons que la partie la plus large du Ver Solitaire, n'en fut jamais la tête, & qu'ainsi M. Vieussens s'est considérablement mépris là-dessus.

Quant au second point, il est difficile de comprendre comment quelque portion que ce puisse être de ce Ver, quand on la supposeroit de la plus grande largeur possible, pourroit tenir entre les lévres d'un homme qui voudroit y tourner de l'air, sur-tout entre celles d'un homme fort & robuste,

lesquelles étant plus grosses, sont d'autant moins propres à embraser étroitement une portion si fine, si glissante, & si facile à s'échapper.

Quand M. Vieussens auroit parlé de l'embouchure d'une trompette, ou d'un cors de chasse, il ne se seroit pas autrement expliqué.

Si pour souffler de l'air dans une portion de ce Ver, il s'étoit servi de quelque chalumeau très fin, dont il eût introduit l'extrémité dans cette portion, & qu'il eût bien lié l'un à l'autre, on concevrait comment il auroit pu introduire cet air ; mais de tenir, ou de faire tenir par un autre homme la portion entre les lévres, pour y tourner de l'air, & cela sans qu'elle s'échappe des lévres, ou qu'elle s'y replie, & s'y mette même en bouillie, c'est un art que M. Vieussens auroit dû enseigner.

Il n'en demeure pas là, il entreprend d'expliquer d'où vient la forme platte du Ver Solitaire.

« J'attribue, *dit-il*, cette forme platte à la compression des matieres fécales & grossieres qui se trouvent d'ordinaire dans les boyaux ; de telle maniere que cet insecte est sans cesse comprimé, d'un côté par les fibres des boyaux qui sont dans un mouvement continuel, & de l'autre par les matieres contenues dans les boyaux, où il ne peut se distendre pour prendre une dimension en rond, à cause de la foiblesse de son temperament, s'il est permis de s'expliquer ainsi, dans le temps de sa croissance ; & les membranes dont il est composé, étant extrêmement délicates, sont ainsi obligées de se distendre en long & de conserver cette figure platte. Ce qui confirme cette hypothese, c'est que tout corps en mouvement s'éloigne de son centre, & c'est de cette maniere que les matieres fécales, grossieres de leur nature, & d'une surface large, agissant de concert avec les fibres des boyaux dans leur mouvement continuel, tantôt plus ou moins, donnent cette figure platte & longue au Ver Solitaire. »

Ce que M. Vieussens dit ici de la forme platte du Ver Solitaire ; sçavoir, qu'elle vient de la compression des boyaux, & des matieres qui y sont contenues, n'est pas moins singulier que ce qu'il a dit plus haut de la tête de ce Ver, & de la maniere d'y souffler de l'air. 1°. Si la compression des boyaux & des matieres qu'ils contiennent étoit ce qui donne au Ver Solitaire la forme platte, il s'ensuit qu'il ne devroit y avoir dans les intestins aucun Ver qui ne fût plat. 2°. On trouve des Vers Solitaires qui sont plus plats d'un

côté que de l'autre ; ensorte qu'ils ont un dessus & un dessous, à peu près comme les Carrelets, les Limandes, & autres poissons plats, ainsi que nous l'avons marqué dans la planche de la page 199. ce qui paroît difficile à expliquer par la compression des boyaux. 3°. Les Bœufs sont sujets à avoir dans la vessie du fiel, certains Vers particuliers, qui sont tout plats ; on ne voit point quelle compression ces Vers peuvent souffrir en cet endroit. Mais la premiere raison que nous avons apportée ; sçavoir, que suivant l'explication de M. Vieussens, il ne devroit y avoir dans les intestins aucun Ver rond, est absolument sans replique.

Mais, demandera-t-on, d'où vient donc que le Ver Solitaire est plat ? Je répondrai à cette question, quand on m'aura expliqué d'où vient que le Carrelet, la Limande, la Sole, la Raye, & autres poissons de cette espéce sont plats.

Nous avons dit au commencement de ce Chapitre, que les Vers Strongles, comme les appelle Hippocrate, c'est-à-dire, les Vers ronds & longs, s'engendroient quelquefois dans l'estomac. Mais il y a des Médecins qui prétendent qu'il ne s'en produit jamais dans ce viscére. Ils citent sur cela l'autorité de Galien, lequel parlant des différentes maladies qui attaquent les différentes parties du corps, ne donne d'autre lieu aux Vers pour leur production, que les intestins. Il y a, *dit-il*[26], des maladies affectées à quelque partie seulement, comme la Pierre aux reins & à la vessie, la Cataracte aux yeux, & les Lumbrics aux intestins. Mais on peut entendre par intestins, tout ce conduit qui ne fait qu'un corps, continu depuis la bouche jusqu'à l'anus, & ainsi, avancer qu'il s'engendre des Vers dans l'estomac, sans nier pour cela ce que dit Galien. Cependant si l'on ne veut pas s'accommoder de cette explication, & qu'il soit vrai que Galien n'ait prétendu parler que de la portion de ce conduit, laquelle va de l'estomac jusqu'à l'anus ; il est à croire qu'il s'est expliqué de la sorte, parce que c'est dans les intestins que les Vers s'engendrent plus ordinairement ; ce qui suffit pour pouvoir parler comme il a fait ; car enfin jamais Galien n'a pensé qu'il ne s'engendrât des Vers que dans les intestins, & il faudroit n'avoir jamais lu cet Auteur pour lui attribuer une telle opinion. Je ne prétends pas supposer que Galien soit infaillible ; mais cela suffit-il pour le condamner, sans examiner ce qu'il a dit ? Certains Médecins scholastiques font une distinction entre les *Vers* & les *Lumbrics*, en disant, pour répondre à ce

passage de Galien, qu'il n'y a que les Lumbrics qui s'engendrent dans les intestins, & que c'est de ceux-là dont Galien a prétendu parler ; mais cette réponse est une pure chicane d'Ecole.

Quelques-uns de ceux qui croyent qu'il ne s'engendre pas de Vers dans l'estomac, disent que c'est que dans l'estomac il n'y a point de matiere propre à la nourriture des Vers ; mais je leur demande si celle des intestins y est plus propre, mêlée, comme elle est, du fiel qui sort du foie ? C'est que, ajoutent-ils, il y a dans l'estomac un acide qui doit empêcher qu'il ne s'y produise des Vers. Je les prie de me dire si dans le vinaigre qui est si acide, il ne s'y en engendre pas ? Mais ce qui doit terminer la question, c'est l'expérience ; or l'expérience fait voir qu'il se produit des Vers dans l'estomac ; car on y en a découvert très-souvent, en faisant des dissections, & cela avec des circonstances qui ne permettent pas de douter qu'ils n'y eussent été produits[27].

Kerckring rapporte, qu'en disséquant un fœtus de six mois & demi, qui avoit l'estomac trois fois plus gros que ne l'ont ordinairement les fœtus de cet âge, il trouva dans cet estomac une membrane ou poche, dans laquelle étoient des Vers semblables à ceux que les enfans ont coûtume d'avoir[28].

Grafftius raconte sur ce sujet une histoire qui mérite attention. « Un enfant de douze ans, dans la Ville de Montpellier, fort sujet aux Vers, dit-il, mourut avec une tumeur au-dessus du pubis ; nous ouvrîmes le corps de cet enfant, & nous découvrîmes que la tumeur étoit causée par un amas d'alimens non digérés, mêlés de quelques Vers : ayant vu cela, & craignant que l'estomac ne fût endommagé, nous en fîmes l'ouverture. Nous y trouvâmes des pelottons de petits Vers, & au côté gauche près du fond, un trou à passer le doigt, que ces Vers avoient fait, & par lequel une partie des alimens, avant que d'être digérés, & quelques-uns de ces Vers étoient tombés vers la région du pubis, où ils avoient causés cette tumeur ; car nous visitâmes les intestins, & nous les trouvâmes sains & entiers[29]. »

Je passe plusieurs autres exemples, de peur d'être trop long sur un sujet que je n'ai dû traiter qu'en passant. Venons à présent, suivant notre projet, aux diverses formes que prennent les Vers dans le corps de l'homme.

---

1. ↑ στρογγύλαι ἕλμινθες. Hipp. lib. IV. des Maladies. Art. 27.
2. ↑ *Frider. Hofmanni Dissertationum Physico-Medicar. selectior. Decas.*

3. ↑ Edouard Tyson, dans sa Dissertation sur les Vers plats, écrite en Anglois.
4. ↑ Mot composé de *Lithos*, qui en Grec signifie Pierre, et de *Fago*, qui signifie je mange.
5. ↑ *D. Reinholdi Wagneri Observ.*
6. ↑ Dissertation de M. Barrés, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, sur la Nature du Ver Solitaire. *A Paris*, 1734. *Mercure de France, mois de Décembre, chez Guillaume Cavelier, rue S. Jacques ; la Veuve Pissot, Quay de Conti ; Jean de Nulli, au Palais.*
7. ↑ *Hartm. Pract. Chym.* pag. 202.
8. ↑ *Guillelm. Fabric. centur. 2. Observ. 72.*
9. ↑ *Spigel. de Lumbrico lato.*
10. ↑ *Fernel. de Morb. intestinor. pathol.* Lib. VI. Cap. 10.
11. ↑ *Perdul. univers. Medicin.* Lib. XIII. Cap. 22.
12. ↑ *Spigel. de Lumbric. lato.* Cap. III.
13. ↑ *Sennert*, Lib. III. part. 2. sect. 1. Cap. 3.
14. ↑ *Amat. Lusitan. Curat. Medicin. Cent. 6. Curat.* 74. p. 630. *&* 631.
15. ↑ *Rondelet, lib. Dignos. Morb. cap.* 17.
16. ↑ *Thadd. Dunus, cap. 25 Miscell. Medic.*
17. ↑ *Gesner. lib. III. Epist. ad Fabric.*
18. ↑ *Plin. Hist. Nat. Lib. II. cap.* 33.
19. ↑ *Squamosus, nisi restiùs geniculatus dicatur.*
20. ↑ *Sed quidpiam animal referens, mercur. Lib. III. de morb. Pueror. cap.* 1.
21. ↑ *Gabucinus, cap.* 3. *Comment. de Lumb.*
22. ↑ *Spigel. de Lumb. lato.*
23. ↑ Ζῶον τοσοῦτον μεγέθει. Hipp. Liv. IV. des malad. chap. 27.
24. ↑ *Sennert Lib. III. Part. II. Sect. I. cap. 7.*
25. ↑ *Thom. Barth. Act. Med. & Philosophica Hasn : cap*. 22. *v*. 1.
26. ↑ *Galen*. I. *de locis affect. cap*. 5.
27. ↑ *Petr. Aponens. Dissertat.* 101. *conciliat.*
28. ↑ *Observ. Anatom.* 79.
29. ↑ *Apud Guillelm. Fabric. Cent. 2. Observ.* 71.

ARTICLE TROISIÉME.

Des différentes formes que prennent les Vers.

LES Vers qui s’engendrent dans le corps de l’homme, tant ceux des intestins, que ceux qui viennent aux autres parties, prennent, souvent en vieillissant, des figures extraordinaires ; les uns deviennent comme des Grenouilles ; les autres comme des Scorpions, les autres comme des Lesards. Aux uns il pousse des cornes, aux autres il vient une queue fourchue, aux autres une espéce de bec comme à des Oiseaux, d’autres se couvrent de poils, & deviennent tout velus, d’autres se couvrent d’écailles & ressemblent à des espèces de Poissons.

Divers Auteurs rapportent des exemples de ces Vers monstrueux, comme Wierus[1], Montuus[2], Benivenius, Rulandus, Gabucinus[3], Monardus[4], Benivenius[5], Rhodius[6], Panarolus[7], Marcellus, Donatus[8], Gesner[9], Dodonée[10], Hollier[11], Borelli, &c.

Cornelius Gemma entre autres, parle d’une fille de quinze ans, qui en rendit un comme une Anguille, à cela près qu’il avoit la queue panachée & toute velue. On en voit la figure dans Aldrovandus, p. 764. de son Livre des Insectes. Nous l’avons mise ici.



Ver rendu par une jeune Fille.

Ces sortes de Vers monstrueux se divisent en plusieurs classes ; sçavoir, les Grenouilles, les Lézards, les Serpens, les Anguilles, les Vers à queue fourchue, ceux à cent pieds, les Escarbots, les Chenilles, les Scorpions, les Poissons. Non que ces Vers soient effectivement les Scorpions, des Grenouilles, &c. Mais c'est qu'ils ont une apparence qui à l'aide de l'imagination de ceux qui les voyent, les fait ressembler en quelque chose à ces Animaux.

Or toutes ces différentes métamorphoses, ainsi que je viens de le dire, leur arrivent quand ils vieillissent ; & comme la barbe ne sort à l'homme qu'à un certain âge, que les cornes ne poussent à plusieurs Animaux que quelque temps après leur naissance, que les Fourmis prennent des ailes avec le temps, que les vieilles Chenilles se changent en Papillons, que le Ver à soie subit un grand nombre de changement que tout le monde connoît ; il n'y a pas lieu de s'étonner que les Vers du corps puissent prendre au bout d'un certain temps, toutes ces figures extraordinaires qu'on y remarque quelquefois.

Au reste il ne faut point comprendre ici ces Animaux qui peuvent entrer par la bouche dans le corps, puisqu'ils ne sont point engendrés en nous.

Hippocrate[12] rapporte l'exemple d'un jeune homme, qui étant yvre, s'endormit (apparemment sur l'herbe) & dans la bouche duquel il entra pendant le sommeil un Serpent qui lui alla jusques dans l'estomac, & qui le fit mourir avec de grandes convulsions. On trouve plusieurs faits semblables dans les Livres des Médecins ; mais ces sortes de faits doivent être bien examinés. Il y a quelquefois des gens, qui croyant avoir avalé des Insectes, qu'ils n'ont cependant point avalés, & venant en-suite à s'exciter au vomissement pour les rendre, prennent aisément pour sortis de leurs corps, des Insectes qu'ils voyent par hasard mêlés dans ce qu'ils viennent de rendre, quoique ces Insectes fussent déja dans l'endroit où ils croyent les avoir jettés de leur estomac.


B. R

Voici une planche où sont gravées deux Couleuvres, qui dans le recueil des planches de la derniere Edition de ce Livre, sont représentées comme étant sorties de l'estomac d'une fille qui s'étoit endormie sur l'herbe, & les avoit avalées. *Celle qui est marquée* A, dit-on dans l'explication de cette planche, *est sortie vivante, & se traînant sur le plancher de la chambre, fut tuée par la mere de la Malade, qui, avec une pelle à feu, la partagea par la moitié, & lui écrasa la tête.*

Nous aurions pû retrancher ici cette planche, qui se trouve parmi celles qui ont été imprimées en 1718. *in*-4°. dans un recueil à part ; car ces Couleuvres n'étoient point entrées dans le corps, & un examen sérieux que nous avons fait de la chose, nous oblige à donner cet avertissement. Nous conservons depuis plusieurs années dans de l'eau-de-vie ces deux petits Serpens, mais nous sçavons certainement qu'ils ne sont sortis du corps de personne, non plus que cette Ecrevisse, dont nous avons rapporté l'histoire dans la préface, pages XVI & suiv. & qu'on prétendoit être sortie du corps d'une petite fille.

Les Malades sont souvent les premiers trompés dans ces sortes de cas, & croyent avoir rendu ce qu'ils n'ont point rendu. Voici sur ce sujet, un exemple qui mérite d'être rapporté.

Une personne de considération : (M. de Sommerive) m'étant venu consulter sur des Vers, que par erreur, il croyoit avoir rendus ; il me les apporta dans une boette, & je les trouvai tout semblables à ceux qui se trouvent ordinairement dans la vieille farine. La chose me parut extraordinaire aussi-bien qu'à lui ; mais le hasard peu de jours après, découvrit l'erreur, comme on va voir par la lettre suivante que la personne m'écrivit aussi-tôt avec une grande sur-prise.

« Je ne doute point, Monsieur que vous ne soyiez aussi surpris que moi, d'apprendre que je n'ai point jetté de Vers, ayant cru fermement moi-même en avoir jettés. Voici le dénouement & la preuve de la chose. Me sentant étouffé la nuit du Lundi au Mardi comme à mon ordinaire, sans cependant avoir eu les tressaillemens que j'avois éprouvés la derniere fois, je résolus de faire comme j'ai de coutume, dans la crainte que je ne les eusse ; & d'ailleurs lorsque je m'endors avec les oppressions, c'est un sommeil très-tourmentant & très-mauvais. Je résolus donc de vomir, ce que je fis ; je

considerai cela attentivement pour voir s'il y avoit des Vers, & je n'en trouvai aucun. Le matin, mon Laquais mit sur ce que j'avois vomi, une poussière ramassée & formée par la poudre qui tombe dans l'endroit où il accommode ma perruque. Vers les 10. heures M^me^ de Sommerive trouve comme la premiere fois, mon vomissement plein de Vers, & me le dit comme elle me l'avoit assuré l'autre.

» Je réfléchis qu'ayant examiné le vomissement dès le matin à huit heures, & qu'il n'y avoit alors point de Vers, il ne se pouvoit pas qu'il y en eût à dix & pour m'en convaincre mieux, j'allai chercher moi-même de cette poussière formée par la poudre, & je vis les mêmes Vers que je croyois avoir jettés, & pareils à ceux que je vous ai portés. Ainsi je n'en ai point rendus, &c. Je suis Monsieur,

Votre, &c. SOMMERIVE,
rue Beaubourg, à l'Hôtel
d'Elbeuf. ce 21. Av. 1726.

En voilà assez sur ce sujet ; revenons aux différens changemens que prennent les Vers dans le corps humain. Quand ils subissent ces changemens, cela n'arrive que par un simple accroissement de parties, qui forcent & rompent la peau dont l'Insecte est couvert, & que les Naturalistes appellent *Nymphe*. Malpighi & Svammerdam, ont été les premiers après André Libavius, qui ont rejetté la transformation Chimérique de la Chenille en Papillon, & de quelques autres semblables, & ont fait voir que toutes les parties du Papillon étoient renfermées sous la nymphe de la Chenille. En effet, le changement qui arrive aux Insectes, ne differe en rien de celui des plantes ; l'Insecte est renfermé dans la nymphe comme une fleur dans son bouton.

Tout ce que nous venons de dire peut servir à faire voir ce qu'il faut juger de certaines histoires qu'on nous fait d'Animaux extraordinaires, comme de Serpens & de Dragons, engendrés dans le corps de l'homme : par exemple, de ce que nous lisons dans Plutarque[13], que les Gardes qui veilloient le corps de Cléomene attaché à la potence, virent un Serpent qui sortoit de son corps, & qui faisoit plusieurs circonvolutions sur la tête du mort, & en couvroit tout le visage ; que Ptolomée, à qui la chose fut rapportée, s'étant

imaginé que c'étoit un prodige qui marquoit que le mort étoit cher aux Dieux, & d'une nature au-dessus de celle des autres hommes, les Sages qui furent consultés, le tirerent de son erreur, en lui disant, que comme les cadavres de certains Animaux produisent des Guêpes, d'autres des Escarbots, d'autres des Abeilles, de même le propre de celui de l'homme étoit de produire quelquefois des Serpens. Nous pouvons aussi de la même maniere juger de ce qu'on nous raconte de ces Serpens qui furent trouvés dans le tombeau de Charles Martel, & qui, dit-on, s'étoient engendrés de son corps.

Presque tous les Vers qui se produisent dans l'Homme vivant, le rendent sujet à diverses maladies ; nous allons examiner les effets qu'ils produisent.

---

1. ↑ *Wierus*, Lib. IV. Cap. 16. *de præstig. Damaric*.
2. ↑ *Mentuus*, Lib. IV. Cap. 19. *Anat. morb.*
3. ↑ *Gabucin. Comment. de Lumbric.* Cap. 13.
4. ↑ *Monard*. Lib. III. *de simplic. medicam. ex nov. orb. delatis*.
5. ↑ *Beniv. de abdit.* Cap. 2.
6. ↑ *Rhod*. Cent. 3. Observ. 19.
7. ↑ *Panar. Pentocost.* 5. Observ. 13.
8. ↑ *Marcell. Donat Hist. mirab*. Lib. IV. Cap. 26.
9. ↑ *Gesner*, Lib. VIII. *Epist*. p. 94.
10. ↑ *Dodon. Annot. ad* Cap. 58.
11. ↑ *Holl.* Lib. I. *de morb. intern.* 1.
12. ↑ Hipp. des Malad. Epid. *Liv. V.*
13. ↑ *Plut. in Eleam.*

CHAPITRE IV.

Des effets des Vers dans le corps humain.

DEUX ARTICLES diviseront ce Chapitre. Dans le premier, nous exposerons les effets que produisent les Vers qui naissent hors des intestins ; dans le second, ceux que produisent les Vers qui naissent dans les intestins.

ARTICLE PREMIER.

LES VERS qui viennent hors des intestins, sont, comme nous l'avons déja observé, 1°. les Encéphales ; sçavoir, les Encéphales, proprement dits, les Rinaires, les Ophthalmiques, les Auriculaires, les Dentaires & les Salivaires. 2°. Les Pulmonaires, les Hépatiques, les Spléniques, les Cardiaires, les Péricardiaires, les Sanguins, les Vésiculaires, les Elcophages, les Cutanés, les Umbilicaux, les Vénériens, les Oesophagiens & les Spermatiques.

LES EFFETS que produisent les Encéphales, proprement dits, sont des douleurs extraordinaires de tête, quelquefois des fièvres violentes, ainsi qu'il a été observé dans le Chapitre précédent, Article premier.

Les effets que produisent les Rinaires, les Ophthalmiques, les Auriculaires & les Dentaires, sont suffisamment marqués dans le même Chapitre, Article premier ; il faut y recourir.

LES PULMONAIRES peuvent exciter des toux violentes ; monter quelquefois dans la trachée-artére, & y causer par leurs picottemens des efforts semblables à ceux que l'on a coutume de faire quand il est entré quelque goutte de boisson dans le larynx. Ils rongent quelquefois les poumons, & y peuvent produire des ulcères.

Les Hépatiques doivent causer nécessairement des pesanteurs de foye, avec des élancemens dans le côté droit. Ils peuvent aussi causer quelquefois un sentiment excessif de chaleur dans tout le corps, avec une grande mélancolie, s'il en faut juger par le fait suivant.

On lit dans les Observations de Borelli, qu'un Chien, qui avoit un gros Ver dans le foye, ainsi qu'on le reconnut après en l'ouvrant[1], alloit, toutes les fois qu'il pleuvoit, se mettre sous les goûtieres, & s'y plaisoit tant, qu'on

ne l'en pouvoit chasser : que ce Chien étoit outre cela fort mélancolique, & fuyoit tous les autres Chiens. Ce fut M. Tardin, Médecin de Tournon, qui ouvrit le Chien, & qui y trouva le Ver.

Les Cardiaires & les Péricardiaires causent souvent des syncopes, & quelquefois cette maladie, appellée Passion Lunatique, attribuée faussement à la Lune ; ils causent souvent des morts subites, & quelquefois des Epilepsies. Voyez là-dessus les pages 99. & 100. où les maux que ces Vers produisent, sont décrits au long.

Les Vers Sanguins ne font sentir aucune douleur, ils se tiennent tranquilles dans les vaisseaux, & nagent au milieu du sang, comme les Vers du vinaigre nagent dans le vinaigre. Ces Vers sont ordinairement très-menus, & il y a de l'apparence qu'après avoir été portés au cœur avec le sang, ils entrent dans les artères avec ce même sang, & sont conduits dans les chairs, d'où ils sont repris par les veines. Il est vraisemblable aussi qu'étant quelquefois trop gros pour pouvoir se dégager des filières extrêmement fines des chairs, & passer de-là dans les veines, ils restent dans ces mêmes chairs, où ils produisent des furoncles, des élevures, & souvent ces gales universelles qui affligent tout le corps.

Les Cardiaires pourroient bien être de ces Vers Sanguins, arrêtés dans les inégalités des ventricules du cœur, où ensuite ils grossissent, & acquièrent par l'accroissement, assez de force pour ronger le cœur.

Les Vésiculaires, qui s'engendrent dans les reins, & qui sortent par la vessie, causent souvent des rétentions d'urine, & de violentes douleurs au col de la vessie, lorsque l'on urine. M. Thomas Mermann, premier Médecin du Duc de Ferrare, traitant une Femme malade, d'une Dyssurie, c'est-à-dire, d'une difficulté d'uriner, accompagnée de douleur, lui fit rendre par les urines un Ver long d'une coudée, après quoi elle fut guérie par le moyen de quelques évacuans.

Les Elcophages rongent les ulcéres, & y causent une grande corruption.

Quant aux Cutanés & aux Umbilicaux, nous en avons suffisamment rapporté les effets dans le Chapitre III. Article I. j'ajouterai seulement ici une remarque au sujet des Crinons, qui est que M. Leeuwenhoek prétend que ce sont de véritables poils, & non des Vers. Il dit qu'en les examinant avec le microscope, il lui sembloit, à la vérité, y voir une maniere de tête,

qui, auroit pu faire croire que c'étoient des animaux ; mais que cette apparence de tête venoît de ce que l'extrémité de poil qui étoit dehors, avoit une couleur différente du reste ; qu'après tout, il n'y avoit jamais remarqué ni mouvement ni forme d'animal.

A Aix-la-Chapelle la maladie des Crinons est assez ordinaire, & c'est la coutume dans ce pays-là, de frotter le corps des Enfans avec du miel, auprès du feu. Alors ces petits Crinons deviennent plus visibles, & on les coupe avec le razoir, croyant couper autant de têtes de Ver, quoique, selon toutes les apparences, on ne coupe que des poils que le miel a fait paroître ; car on sçait que le miel appliqué sur la peau, fait croître le poil promptement.

Le sentiment de M. Leeuwenhoek, que les Crinons sont des Vers imaginaires, paroît d'autant plus vraisemblable, que les poils qui poussent sous l'épiderme, sont capables par eux-mêmes, de produire beaucoup d'incommodités, lorsqu'ils ne trouvent pas une issue assez libre pour sortir. Cet Auteur rapporte l'exemple d'un Homme de qualité, qui après être relevé d'une grande maladie, vint le trouver, pour lui dire qu'encore qu'il eût bon appétit, il craignoit de n'être pas parfaitement guéri, à cause d'une démangeaison incommode, qu'il sentoit par tout le corps : Que les Médecins attribuoient cette démangeaison à un sang trop âcre, & qu'en travaillant à corriger cette âcreté, ils prétendoient le guérir. M. Leeuwenhoek en jugea tout autrement ; il apprit du Malade que les cheveux lui étoient tombés pendant sa maladie. Sur cela il soutint que la démangeaison venoit de ce que les poils qui étoient en même temps tombés par-tout le corps, recroissoient, & ne trouvant pas une sortie assez facile, piquoient l'épiderme ; ce qui ne se pouvoit faire sans une grande démangeaison.

Ce raisonnement paroît s'accorder avec l'expérience ; car sur la fin des Hyvers, au Printemps, qui est le temps auquel le poil commence à recroître, on ne manque guère de sentir de grandes démangeaisons ; car le poil du corps se renouvelle tous les ans, & il y a des personnes qui quand ce poil leur revient, quoiqu'il soit presque imperceptible, s'en trouvent fort incommodées ; semblables en cela aux Oiseaux qui sont tout malades lorsqu'ils muent.

Quant aux Vers vénériens, M. Hartsoeker, comme nous l'avons remarqué, page 147. est de sentiment[2] qu'ils causent tous les ravages qui arrivent dans les maladies vénériennes, qu'ils mordent & qu'ils rongent tout ce qu'ils trouvent ; & que si le mercure guérit ces maladies, c'est parce qu'il tue les Vers. Ce sentiment me paroît hasardé. Il y a des Vers dans plusieurs maladies vénériennes ; mais que ces maladies viennent de Vers, comme le prétend entre autres, l'Auteur d'une Thése Contenue à Montpellier au mois de Juillet 1713. laquelle a pour titre : *An Lues Venera à Vermibus ;* c'est, comme nous l'avons déjà dit, page 147. ce qu'il est difficile de prouver. Aussi l'Auteur de cette Thése, ainsi que nous l'avons remarqué dans la même page 147. n'appuye-t-il son sentiment sur aucune preuve convaincante.

Pour ce qui est des effets que produisent les Vers Oesophagiens & les Vers Spermatiques, nous avons suffisamment traité ce sujet à la page 150. Il est temps de passer aux effets des Vers qui sont dans les intestins.

---

1. ↑ *Borell. Observ. Medico-Physic. Cent. II. Observ.* 23.
2. ↑ Hartsoeker dans sa seconde Lettre rapportée dans ce Livre.

ARTICLE SECOND.

Des effets des Vers qui sont dans les intestins.

LES Vers des Intestins sont de trois sortes, ainsi que nous l'avons remarqué dans le Chapitre III. sçavoir, les ronds & longs, appellés Strongles ; les ronds courts, appellés Ascarides ; & les plats, appelles Tænia par les Auteurs, & que j'appelle Solitaires,

Nous parlerons des effets des uns & des autres, & nous commencerons par les Vers longs & ronds, ensuite nous viendrons aux Ascarides & aux Tænia.

Les maux que causent les Vers longs & ronds, sont des nausées, des vomissemens, une haleine aigre, des tranchées, des coliques, des diarrhées, des tenesmes ou épreintes, des tensions de ventre, des défaillances, des hoquets, des dégoûts, & quelquefois au contraire, des faims dévorantes, (soit de la nature de celle qui s'appelle *Pica*, soit de la nature de celle qui se nomme *Malacia*, ou de celle qui est appellée *Bulimia*,) des fièvres erratiques, des convulsions, des épilepsies, des syncopes, des étourdissemens, des chancellemens étant de bout, & quelquefois des pertes de parole : Quant à ce dernier article, je me souviens de ce que rapporte Alexandre Benoît, sçavant Médecin, lequel parlant des causes qui peuvent rendre muet, dit que cette maladie est quelquefois produite par des Vers qui sont dans les Intestins : il cite là-dessus l'exemple une petite Fille qui fut muette huit jours, & qui guérit après avoir rendu quarante Vers par bas. Forestus[1] cite un exemple semblable d'un Enfant de douze ans, devenu furieux dans une fièvre maligne, lequel fut muet deux semaines entieres, & recouvra la parole & la raison après avoir rendu par bas un nombre extraordinaire de vers, ensuite d'un médicament qui lui fut donné à ce sujet.

M. Paulini dans une Dissertation curieuse[2] sur les Vers, raconte l'histoire d'une Fille, devenue tout d'un coup aveugle & muette, & ensuite guérie, sans avoir pris autre chose que les remedes contre les Vers.

Mais sans recourir ici à des exemples étrangers, en voici un dont je suis témoin. Le 22. de Décembre de l'année 1700. M. Lobel, Marchand Perruquier, demeurant alors au Carrefour des Barnabites à Paris, me pria d'aller voir sa Fille, qui étoit âgée de seize ans, laquelle depuis quatre jours ne pouvoit articuler aucune parole, & qui avec de violentes convulsions qui l'agitoient depuis un mois, avoit un rire involontaire, accompagné de vives douleurs. J'ai déja parlé de cette Malade, pag. 190. mais en passant : il est important de rappeller ici le fait. Quand j'eus considéré la Malade, je lui fis prendre de l'eau vermifuge de fougère, au moyen de quoi elle rendit un nombre considerable de Vers, recouvra la parole, fut délivrée de ses convulsions ; & en peu de jours rétablie dans une santé entiere. Les Vers qu'elle jetta étoient ronds & longs, j'en mis un à part, qui me parut un peu différent des autres, à cause d'une espéce de gueule que j'y apperçus. Je l'ai conservé plusieurs années, & je l'ai laissé perdre ensuite par mégarde ; mais en 1714. que je l'avois encore, j'ai eu soin de le faire graver tel qu'on le voit à la page 190. où il est représenté au naturel, nous y renvoyons.

Quant à la faim que causent les Vers, nous remarquerons qu'il s'est vu des maladies Epidémiques vermineuses qui étoient accompagnées d'une si grande faim, qu'on n'appelloit point autrement ces maladies, que les maladies de la faim. Il y en eut une de cette nature à Sarragosse, dont presque tout le monde mouroit, & contre laquelle on ne trouva point de meilleur remede que le Bol d'Arménie, donné tantôt seul, & tantôt avec de la Thériaque, ce qui faisoit sortir des quantités prodigieuses de Vers, & guérissoit presque tous les malades. (*Forest. Lib. XXI. Observ.* 28. *in Schol.*)

Au regard des Convulsions, les Vers des intestins en excitent quelquefois de si horribles, qu'on les prendroit presque pour des effets de possession. Il s'est vu des Enfans travaillés de ces Vers, se renverser en arriere, jusqu'à faire toucher leur crane à leurs talons. Trincavelle[3] assure en avoir vu plusieurs exemples.

Pour ce qui est de l'Epilepsie, la plupart des Enfans qui en sont affligés, ne le sont que par les Vers.

Un autre effet des Vers des intestins, est de piquer quelquefois les intestins, de les percer, de se répandre dans toute la capacité du bas-ventre, & de dévorer les malades, jusqu'à les consumer ; ainsi qu'il arriva à cet Herode Agrippa, dont il est fait mention dans les Actes des Apôtres[4].

Grafftius[5] écrit qu'ayant été appellé pour voir un jeune Homme de quinze ans qui étoit fort malade, & qu'ayant reconnu qu'il avoit des Vers, il lui fit prendre trois matins de suite, d'une poudre qu'il composa lui-même, laquelle chassa par les selles, plus de cent Vers. Le ventre, nonobstant cela, ne laissant pas de demeurer dur & tendu vers le nombril, il y fit appliquer un cataplasme émollient, & vingt-quatre heures après, commencerent à sortir par le nombril plusieurs Vers assez longs, ce qui dura plusieurs jours. Cependant le ventre persistant toujours à être tendu, Grafftius fit continuer le même cataplasme, & comme c'étoit le temps des fraises, & que ce jeune Homme en mangeoit beaucoup, il arrivoit quelquefois qu'en levant le cataplasme, on y trouvoit des grains de fraises attachés ; ce qui ne permit pas de douter que les Vers n'eussent percé les intestins & les parties contenantes. Le Malade mourut peu de jours après.

On trouve dans les Auteurs plusieurs exemples semblables ; comme dans Hollier[6], dans Nicolas Florentin[7], dans Forestus[8], & dans Trincavelle[9].

Les Ascarides causent des Démangeaisons dans le fondement, & souvent par l'irritation qu'ils font à l'intestin, des défaillances, des syncopes, & très-souvent des tenesmes ou épreintes.

Les effets du Tænia, ou Solitaire, sont presque les mêmes que ceux des Vers ronds & longs, quelquefois même ils sont plus violens, comme le remarque Arnauld de Villeneuve[10], & il y en a trois que ce Ver produit plus ordinairement ; sçavoir, le syncope, la perte de parole, & la difficulté de se rétablir, quand on est tombé dans quelque maladie, par quelque cause que ce soit.

Pour la faim, on peut dire que si les Vers affament quelquefois, le Solitaire est celui de tous qui affame le plus. Je remarquerai là-dessus que le Malade qui a rendu celui qui a donné occasion à ce Livre, & qui est représenté dans la planche IV. de la Préface, étoit presque toujours tourmenté d'une faim dévorante, & cela depuis son enfance, ainsi que je l'ai

appris de lui-même ; ce qui vient de ce que ce Ver consume une partie du chyle & corrompt l'autre ; car alors le corps est frustré de sa nourriture.

Cette régle cependant n'est pas si générale, qu'elle n'ait des exceptions, & nous sommes témoins qu'elle en a plusieurs.

Pour ce qui est de la difficulté de se rétablir lorsque par quelque cause que ce puisse être, l'on vient à tomber malade, c'est l'effet ordinaire du Ver dont il s'agit. Comme la chaleur naturelle s'affoiblit dans les maladies, on fait alors moins de bon chyle, ce peu de chyle qui devroit servir au soutien du corps, est presque tout dévoré par ce Ver ; d'où s'ensuit que l'on doit tomber dans un épuisement & un abbatement si considérable, qu'il est difficile de se rétablir parfaitement. C'est ce qui arrive à la plûpart de ceux qui ayant ce Ver, tombent malades. Si celui dans le corps duquel loge cet Insecte, vient à tomber malade, *il ne sçauroit*, dit Hippocrate, *se rétablir qu'à peine*[11], *& la raison de cette difficulté*[12], poursuit-il, c'est que ce Ver consume une partie de la nourriture travaillée dans l'estomac.

C'est quelquefois de-là que viennent ces langueurs qui restent après certaines maladies, & contre lesquelles tous les remèdes ordinaires sont inutiles, parce qu'on ne pense pas à cette cause.

Le même Hippocrate dit que ce Ver ne fait jamais beaucoup de mal[13] ; mais il y a apparence que cet Auteur n'a parlé de la sorte que par rapport au grand mal qu'il dit que ce Ver ne cause pas, qui est la mort. On peut voir là-dessus son IV^e^. Livre des Maladies. D'ailleurs il appelle cet Insecte du nom de θήριον, qui signifie particulièrement dans le langage des Médecins, une bête dangereuse de sa nature.

Ceux qui ont le Solitaire, supportent avec peine la fatigue ; le moindre exercice les abbat, & leur corps devient de plus en plus débile.

Hippocrate semble dire le contraire selon la Traduction de Vander Linden, qui rend ces mots grecs que nous venons de rapporter au bas de la page 308. par ceux-ci : *Qui hoc animalculum habet, toto quidem tempore valdè debilis fieri non poterit :* c'est-à-dire, *Celui qui a cet Insecte, ne sçauroit pendant tout le temps qu'il l'a, devenir fort débile*. Mais cette Traduction n'est pas juste ; le grec porte : *Il n'arrive point de mal trop considérable à celui qui a ce Ver ;* ce qui est bien différent.

Le Solitaire produit dans les femmes, des effets plus fâcheux que dans les hommes. Il leur cause des coliques violentes, de longs délires, des syncopes fréquens, & avec cela des suppressions de regles, des tumeurs de ventre, des dégoûts, & des appétits bisarres, que l'on prendroit aisément pour des signes de grossesse. On y a été trompé quelquefois, & Spigelius[14] en rapporte un exemple digne de remarque : Une Demoiselle de quinze ans, dit-il, avoit tous les dégoûts & tous les appétits ordinaires aux femmes grosses ; avec cela le ventre fort élevé, & une suppression entiere de regles ; ses parens allarmés la firent examiner par les Médecins & par les Sages-femmes, qui assurerent tous qu'elle étoit enceinte ; ce qui fut cause qu'on ne lui fit aucun remede. Cette fille ainsi dépourvue de secours, tomba dans un desséchement universel de tout le corps, & mourut peu de temps après. On l'ouvrit & au lieu d'un enfant qu'on s'attendoit de trouver dans la matrice, on trouva dans le ventre un grand amas d'eaux & un Ver plat qui occupoit toute la longueur des intestins.

Nous avons observé que le Pleurétique qui a rendu le Ver Solitaire représenté page IV. de la Préface, se trouva guéri presque aussi-tôt après l'avoir rendu. Il ne faut point aller plus avant sans examiner comment s'est pu faire cette guérison.

Nous remarquerons premièrement, qu'il n'est pas étonnant de voir des pleurésies vermineuses ; on en voit souvent, & plusieurs Auteurs en font mention. Gabucinus entre autres, en rapporte une, dont la guérison a beaucoup de rapport avec celle-ci[15]. Il raconte qu'une fille ayant tous les symptômes ordinaires dans la pleurésie ; sçavoir, une douleur piquante au côté, une toux seche, un pouls dur & récurrent, une courte haleine, & une fiévre continue ; il remarqua que le corps de cette fille étoit tantôt froid, tantôt chaud, & que lorsqu'il y avoit de la chaleur, une des joues rougissoit, & que l'autre demeuroit pâle. Que sur cela, il donna à la Malade un médicament contre les Vers, lequel en fit sortir une grande quantité, & que la pleurésie cessa.

C'est ce que nous avons vu arriver dans le Pleurétique dont nous venons de parler, c'est-à-dire, dans le Malade qui a rendu le Ver qu'on voit gravé à la page IV. de la Préface de ce Livre. Il se trouva guéri de sa pleurésie presque aussitôt après la sortie du Ver. Il ne faut pas croire cependant que lorsque ce Ver se trouve dans une pleurésie, & qu'il vient à sortir, la

maladie guérisse toujours pour cela. On voit un fait contraire à cette pensée dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, année 1709. pag. 31. où il est parlé d'un Malade mort d'une pleurésie, lequel avant que de mourir jetta un Ver plat & fort long.

Quoi qu'il en soit, voici comment le rétablissement du Malade dont nous avons rapporté l'histoire pag. IV. & suiv. de la Préface de ce Livre, se peut expliquer.

On sçait que la pleurésie est une maladie entretenue par le séjour d'une humeur arrêtée dans la plevre. Or je dis que le séjour de cette humeur étoit entretenu par celui du Ver, & voici comment : Rien n'est plus capable de résoudre une humeur arrêtée que l'abondance & la vivacité des esprits animaux. Ces esprits se produisent par le moyen de la distribution d'un bon sang à tout le corps. Le bon sang se fait du bon chyle ; or le bon chyle est dévoré par ce Ver qui en consume la partie la plus fine & la plus délicate, comme il est facile de le juger par la finesse de son col, qui est presque aussi mince que du papier. Il ne restoit donc dans le corps du Malade qu'un chyle épais & grossier, peu propre à se distribuer.

Ce chyle faisoit un sang épais, & ce sang épais des esprits qui n'étoient pas assez subtils pour résoudre les parties de sang arrêtées dans la plevre, & pour leur donner la subtilité nécessaire, afin d'être reprises par les vaisseaux, & de rentrer dans le commerce de la circulation. Lors donc que ce Ver est sorti, le bon chyle, au lieu d'être employé à la nourriture de l'Insecte, l'a été à celle du Malade. Il s'en est fait un sang plus délié, des esprits animaux plus vifs & plus abondans ; l'humeur amassée dans la plevre a été par conséquent pénétrée par des parties subtiles & insinuantes, qui l'ont rendue propre à être reprise par les vaisseaux, ensorte que cette humeur étant dissipée, la guérison a du s'en suivre.

J'ajoûte à cela que c'est une erreur de croire que les Vers ne puissent pas causer la pleurésie. Ils la causent quelquefois, comme le remarque Quercetan ; pour le comprendre, il n'y a qu'à faire réflexion sur ce que peut produire cette matiere corrompue qui accompagne toujours les Vers ; car on n'a pas de peine à concevoir qu'elle peut aisément affecter la plevre & l'enflammer, sans qu'il soit nécessaire de recourir pour cela à d'autres causes. Quercetan[16] rapporte qu'ayant fait ouvrir plusieurs vieillards, qui

étoient morts de pleurésies, il leur trouva les intestins remplis de gros Vers, qu'il regarda comme la cause véritable de leurs pleurésies.

J'ai dit plus haut, que les Vers ronds & longs piquoient souvent les intestins. Je remarquerai ici que le Tænia ou Solitaire, ne pique jamais, parce qu'il n'a pas la tête faite d'une maniere propre pour cela, ayant cette partie fort molle, ainsi que l'observent Spigelius[17] Sennert[18], & que je puis l'assurer moi-même comme témoin.

On peut connoître par tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que les maladies que causent les Vers, ne sont point indifférentes ; mais voici des Observations qui le pourront encore confirmer.

PREMIERE OBSERVATION.

Feu M. Daval le père, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, m'a dit qu'ayant un jour laissé pour mort un Malade qu'il traitoit, il s'avisa néanmoins d'y passer le lendemain ; qu'ayant trouvé alors le Malade dans la même extrémité, sans connoissance, sans pouls & sans chaleur, il soupçonna sur quelques signes dont il s'apperçut, que tout cela pouvoit être causé par des Vers ; qu'aussi-tôt sans différer, il fit prendre au Malade plusieurs choses contre les Vers, lesquelles chasserent de son corps un animal jaune, ayant deux cornes pardevant ; que ce mal ne diminuant point pour cela, il fit réitérer les mêmes remèdes, qui chasserent encore un Ver semblable au premier ; après quoi, le Malade revint à lui, & recouvra peu à peu la santé.

II. OBSERVATION.

M. Hartsoecker m'a mandé d'Amsterdam, qu'ayant un de ses enfans fort malade, & qui paroissoit hors d'espérance de guérison ; il lui donna quelques grains de tartre émétique, qui ce jour-là ne fit en apparence aucun effet ; mais que le lendemain l'enfant rendit trois gros Vers, & fut guéri aussi-tôt.

III. OBSERVATION.

Une Dame de Dunkerque venoit d'accoucher heureusement pour la quatrième fois. Comme elle avoit de la fiévre, de fréquentes nausées, une difficulté de respirer, qui alloit jusqu'à une espéce d'étranglement, de grandes douleurs dans le bas-ventre, sans néanmoins aucune tension ; son Médecin qui étoit M. Gandolphe Médecin de la Marine à Dunkerque, crut qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans le bas-ventre, & ordonna de la manne avec un peu de tartre émétique. La Malade qui dans sa troisiéme grossesse, avoit pris pour se guérir d'une fiévre intermittente, des tablettes vomitives, qui chasserent beaucoup d'humeurs sans aucun Ver, rendit par le moyen de cette manne mêlée d'émétique, un Tænia de cinquante pouces de long[19], non entier, mais avec la tête, à laquelle paroissoient deux trous & une petite éminence ronde au-dessus. La Malade qui avoit ce Tænia, avoit rendu plusieurs fois par les selles de ces petits corps blancs, dont nous avons parlé plus haut, lesquels ressemblent à des graines de citrouilles, & qui sont des morceaux rompus de ce Ver.

Ce n'est point un fait si rare, de voir rendre des *Tænia*, ou Vers Solitaires, à des femmes en couche. Il y a quelques années que M. Contugi Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, m'écrivit la Lettre suivante, en m'envoyant un Ver de cette espéce.

« Je vous prie, Monsieur, d'examiner le Ver que je vous envoye. Il sort du ventre d'une femme nouvellement accouchée. Elle l'a rendu par un lavement, qu'après une saignée du pied, je lui ai ordonné pour faire venir les purgations supprimées. Le nœud que vous remarquerez dans ce Ver mérite attention, aussi-bien que sa figure platte & son excessive longueur, avec les différent anneaux dont il est composé. Je vous prie de m'écrire là-dessus votre sentiment. Vous obligerez votre affectionné serviteur & Confrère, CONTUGI. »

IV. OBSERVATION.

Espece danimal rendu par une femme a Hanower.



Cette Observation a été communiquée il y a plusieurs années par un Médecin d'Hanover, à Madame la Duchesse de Bouillon, qui aussitôt eut la bonté de m'en faire part. Il s'y agit d'un Animal extraordinaire rendu par la femme d'un Maréchal d'Hanover deux jours avant que de mourir. La figure qui en fut envoyée du pays à Madame la Duchesse de Bouillon, & dont je fis tirer une copie, me parut si singuliere, que je crus devoir suspendre là-dessus mon jugement. M. Paullini, sçavant Médecin de Francfort, a depuis donné la figure de cet Insecte dans une Dissertation particulière sur les Vers, avec la relation de la maladie de cette femme. Il ajoûte que cette relation est écrite par le Médecin même de la Malade, nommé Chrétien-Louis-Kotzebve, ce qui ne confirme pas peu la vérité du fait. Comme la relation que Madame la Duchesse de Bouillon m'a mise entre les mains, s'accorde avec celle qui est dans la Dissertation de M. Paullini, & qu'elle a cet avantage d'être mieux circonstanciée, nous la préférerons ici.

La voici mot à mot : « En 1697. la femme d'un Maréchal d'Hanover s'étoit trouvée fort mal dans une couche. D'abord après son accouchement, il lui sortit aux bras & aux jambes des ampoules fort grosses & fort dures, & elle devint toute percluse. On lui appliqua des vésicatoires qui tirerent une grande quantité d'eaux ; on fit plusieurs autres remedes, & la Malade après avoir gardé le lit pendant dix-sept semaines, guérit enfin, & l'année d'après accoucha heureusement. Elle porta cette nouvelle santé jusqu'à la Pentecôte seulement, qu'étant allée se promener à la campagne, elle but beaucoup de lait, & fut aussi-tôt attaquée d'une violente colique, qui la tourmenta toute la nuit. Le mal devint si pressant, que le lendemain elle ne put se lever : des vomissements qui survinrent, l'empêcherent de prendre aucune nourriture. M. Kotzebve son Médecin, lui fit prendre, avec assez de succès, des pilules composées d'aloës, de scammonée, de trochisques, d'halandal, & de mercure doux ; mais peu de temps ensuite la maladie augmenta, & cette pauvre femme tomba dans une maigreur si étrange, qu'elle devint comme un spectre. Le Médecin s'apperçut de quelques signes de Vers ; il donna aussi-tôt les remedes qu'il crut les plus spécifiques contre ces Animaux, & la Malade jetta par haut & par bas quantité de Vers, sans en ressentir aucun soulagement, ce qui arriva à la saint Jean-Baptiste. Après cela elle se plaignit de grandes douleurs dans les côtes & dans le bas-ventre, & elle disoit qu'il lui sembloit que quelque chose se promenoit dans son

corps. Quelquefois on la contraignoit à avaler un peu de potage, mais elle le rendoit dès le moment, & le rendoit de couleur verte & jaune ; ce qu'elle vomissoit, étant gardé, se tournoit en une eau gluante, semblable à celle qu'on voit dans un alembic où l'on distile des Vers de terre. Peu de jours avant que de mourir ayant pris une médecine, elle vomit un morceau de sang caillé, après quoi elle devint si foible, qu'on n'espéra plus de guérison. Une vieille femme qui la gardoit, voyant qu'on ne faisoit plus de remede à sa Malade qui souffroit toûjours, lui appliqua sur le ventre de la fiente de Cheval toute chaude, ce qui la soulagea pendant quatre jours. Mais le mal redoubla si fortement, que la Malade vouloit se faire ouvrir le côté, pour en tirer, disoit-elle, un Animal qu'elle sentoit qui cherchoit à sortir. Peu de jours après, elle s'apperçut que quelque chose lui sortoit par le siége, elle appella aussi-tôt son mari & sa garde, qui virent l'Animal représenté dans cette planche. La Malade mourut deux jours après, d'une mort très-douce. » Nous avons fait graver cette figure sur celle dont Madame la Duchesse de Bouillon nous a fait part, laquelle a été tracée d'abord après que l'Animal fut sorti.

Il y a dans la relation manuscrite que nous avons entre les mains une circonstance qu'il ne faut point oublier, & qui n'est pas marquée dans la Dissertation de M. Paullini ; c'est que la peau de cet Insecte que l'on conserve dans de l'esprit de vin, est lisse & verdâtre comme la peau d'une Anguille, que son corps est sans os, que les pieds même, dont l'un paroît comme une griffe d'oiseau, n'ont point d'os non plus, & que la chair en est très-molasse, aussi-bien que l'espéce de crête qui est sur la tête.

V. OBSERVATION.

En 1701. M. de Rongerolle, Maître Chirurgien de Verneuil, écrivit à la Faculté de Médecine de Paris la Lettre suivante.

MESSIEURS,

« Vous voulez bien me permettre de vous écrire à l'occasion d'une femme de notre Ville, laquelle a rendu par le siége un Ver d'une figure & longueur extraordinaire, & lequel j'ai été requis de vous adresser. Elle l'a rendu vivant, ayant plusieurs inégalités en forme de têtes, & cheminant sur

tous les nœuds cartilagineux de son corps, comme sur ses propres pieds. Il contient en sa longueur une aulne de ce Pays, étant d'une structure fort extraordinaire, quoiqu'il ait beaucoup de rapport à celui que l'on appelle le Platée[20]. Je croi qu'il est à propos par même occasion de vous informer des symptômes qui ont précédé la sortie de cet Animal. La femme qui l'a jetté est âgée environ de quarante ans, étant d'un tempérament pituiteux & phlegmatique ; ressentant depuis long-temps des douleurs d'estomac, accompagnées d'insomnie, en sorte que le neuviéme jour du mois courant, elle fut prise le matin d'une douleur très-grande & subite, laquelle commença par le dedans de la matrice, & se communiqua bientôt après, par tout le bas-ventre, avec des frissons accompagnés de lipotimies fréquentes ; ce qui m'obligea y étant appellé pour la secourir en un tel besoin, de lui faire donner un clystère purgatif lequel réitéré trois heures après, fut suivi de tout le succès qu'on pouvoit espérer ; puisqu'effectivement tous les symptômes cesserent, ne lui restant plus qu'un peu de foiblesse ; ensuite de quoi le deuxième jour suivant elle rendit cet Animal. Je veux croire que vous trouverez bon la hardiesse que je prens en cette occasion, persuadé que je suis qu'il n'y a rien de nouveau pour vous dans la nature, & dont vous n'ayez une parfaite connoissance. Je recevrai avec une entiere soûmission le jugement qu'il vous plaira faire sur ce sujet, étant Juges souverains pour décider de tous les évenemens & prodiges qui arrivent dans la Nature ; pardonnez donc, s'il vous plaît, Messieurs, ma hardiesse & témérité d'oser entreprendre de mettre la main à la plume pour importuner une si célébre Société. C'est peut-être effet de mon ignorance qui m'y engage. Mais je suis si prévenu de toutes vos bontés, que j'espère que vous m'excuserez, puisque je suis & veux être toute ma vie avec un respect profond,

MESSIEURS,
Votre très-humble & très-fidéle serviteur,
De Rongerolle, M^e^. Chirurgien
à Verneuil au Perche.
A Verneuil au Perche, ce 18. *Août* 1701. »

La Faculté de Médecine ayant reçu cette Lettre, qui fut lue dans une Assemblée, me chargea de l'examiner, & d'écrire à l'Auteur de la Lettre

mon sentiment sur ce sujet : je le fis, & trois mois après je reçus la réponse que voici, laquelle est digne de remarque.

« M. si j'ai été si long-temps sans me donner l'honneur de vous écrire pour vous remercier de toutes vos honnêtetés ; ce n'a été que parce que je croyois que notre Malade prendroit bien plutôt les remèdes contre son Ver plat, qu'elle n'a fait ; car elle ne les a pris que depuis peu, & avec d'instantes prieres & sollicitations de tous ses amis, de sorte que Dimanche dernier elle prit la potion qu'il vous a plu lui ordonner, & la nuit suivante elle rendit en forme de peloton par le siége, un morceau de Ver plat, quoique mort, lequel fut suivi d'un grand nombre de portions pourries, telles qu'elles sont désignées & gravées dans les planches qu'il vous a plu m'envoyer, desquelles je vous remercie. Profitant donc de vos avis, je résolus de laisser un jour d'intervalle, & puis de lui faire prendre une deuxième fois de la potion, ce que je fis mardi dernier avec assez de succès, puisqu'il s'en est suivi une autre espéce de Ver, rond, de la longueur du petit doigt, d'une substance fort solide, accompagné de plusieurs autres portions fort pourries, que la Malade a encore jettées depuis ce temps-là. Mais quant au Ver plat, vous m'avez fait l'honneur de me marquer par votre Lettre que cette Malade avoit encore dans le corps plus de deux aulnes du même Ver plat, & beaucoup plus large que ce que j'avois pris la liberté de vous envoyer, cela s'est trouvé vrai, puisque celui-ci contient trois aulnes, mais il n'est pas plus large que dans la première portion. Je ne puis vous remercier assez, Monsieur, &c. Je suis… »

VI. OBSERVATION.

Le 6. May 1701. un frere que j'avois à Lyon m'écrivit la Lettre qui suit.

« Il y a quelque temps, que je me sentois des frayeurs extraordinaires, qui me prenoient subitement, sur-tout, lorsque je me trouvois seul, ou que j'étois engagé dans quelque Eglise, ou autre lieu. Je ne sçavois que m'imaginer d'une telle foiblesse ; mais un jour sans que j'y pensasse, & sans avoir pris aucun remede, je fis un grand Ver, & depuis ce temps-là je

ne suis plus sujet à ces frayeurs, de quoi je remercie Dieu. Mandez-moi, je vous prie, votre sentiment sur ce sujet, &c. »

Cette Lettre fait voir que les Vers causent quelquefois des frayeurs ; mais voici une Observation qui va montrer que les frayeurs peuvent aussi quelquefois à leur tour, donner lieu à la production des Vers, chose qu'il est bon de remarquer, puisque l'occasion s'en présente.

Thomas Cornelius, de la Ville de Consense en Calabre, homme très-docte, rapporte[21] avoir vu une petite fille, qui après un saisissement de peur dont elle pensa mourir sur l'heure, tomba insensiblement en langueur, prit un teint pâle, devint sujette à des douleurs dans la poitrine ; fut ensuite attaquée de fréquens accès d'épilepsie, & mourut après avoir cruellement souffert. Il raconte qu'on ouvrit le corps de cette fille, & qu'après avoir bien cherché, l'on n'y découvrit d'autre cause de sa mort, que des Vers qui lui avoient rongé les vaisseaux du cœur. Cet Auteur remarque que la peur, produit dans les Animaux le même effet. « Un Etourneau, *dit-il*, que l'on nourrissoit dans une basse-cour, & que des enfans effarouchoient sans cesse en courant après, devint sujet à des convulsions qui le firent tomber du haut mal. J'eus la curiosité d'ouvrir cet Oiseau, & j'y trouvai la base du cœur toute entrelassée de Vers ; cela me porta à essayer si en épouventant souvent des Poules, il se produiroit aussi des Vers dans ces Animaux. Je me mis à en effaroucher plusieurs pendant quelques jours, je les ouvris ensuite, & je leur trouvai à chacune, de grands Vers à la région du cœur. »

Voilà de quoi faire bien des réfléxions.

VII. OBSERVATION.

Le 22. de Février 1712. je fus rappellé avec M. Fontaine Docteur[22] en Médecine de la Faculté de Paris, mon Confrere, chez les Dames de l'Assomption, pour y voir une jeune Pensionnaire malade de convulsions terribles, qui la prenoient de temps en temps. Elle avoit été saignée deux fois du pied, & les saignées n'avoient servi qu'à rendre ses convulsions encore plus fréquentes. Nous trouvâmes des signes considérables de Vers, & nous résolumes M. Fontaine & moi, de donner à la Malade quelques

vermifuges, ce qui eut un succès si heureux, qu'elle rendit cinq gros Vers vivans, dont la sortie la délivra de ses convulsions. L'Infirmiere mit ces Vers dans de l'eau sur une fenêtre à l'air, où ils vécurent près d'un mois.

VIII. OBSERVATION.

Lettre qui m'a été communiquée par Monsieur le Procureur Général Joli de Fleury, *à qui elle a été écrite d'Alais en* 1723. *par M. de Rochebouet, alors Vicaire Général du Diocèse d'Alais, & aujourd'hui Curé de S. Germain-le-vieil à Paris, lequel a trouvé bon qu'elle fût insérée ici.*

Monsieur,

« J'ai fait dessiner le Ver que j'ai rendu comme j'étois à la campagne, je n'ai pu trouver de l'esprit de vin pour le conserver ; de quoi je suis bien fâché. Je le rapportai à Alais, mais il étoit sec, & bientôt il fut réduit en poussiere. Vous en trouverez ici la figure exacte, à l'exception de la couleur, car il étoit noir comme de l'encre, & luisant. On y a exprimé les plis & les ondulations qu'il avoit sur la peau. J'ai toujours soupçonné que cet Animal étoit la cause de mes incommodités.

» Lorsque je le rendis, il y avoit près de deux ans que j'avois été attaqué de vapeurs violentes : elles me prirent à une maison de campagne à une lieue de cette Ville, où je m'étois retiré avec Monsieur notre Evêque dans le temps qu'on leva notre Blocus du côté du pays prohibé. Elles furent si terribles, que j'avois le menton appuyé sur l'estomac, & que lorsque je voulois faire un effort pour lever la tête, je perdois connoissance ; je ne pouvois me soûtenir, & j'avois de temps en temps, des trémoussemens partout le corps. Je me fis tirer du sang, & alors je me sentis beaucoup dégagé ; je levai la tête, mais elle tomboit en arriére, & j'avois peine à trouver une situation un peu tranquille ; je n'avois point perdu l'appétit, & je n'eus jamais de fièvre. Cette premiere attaque passée, j'en eus ici une seconde, mais moins violente. Je me fis encore saigner, & je fus soulagé. Pendant trois semaines j'eus presque tous les jours, quelque légère attaque,

où je voyois tout tourner, où j'avois des trémoussemens quelquefois par tout le corps, quelquefois seulement un tremblement dans les genoux. Ces tremblemens me réveillaient la nuit en sursaut, & toujours dans des songes épouventables. Mais ce qui vous surprendra, c'est que le jour même, éveillé, j'avois peine à éloigner de mon esprit, les images les plus tristes, que la raison vouloit inutilement chasser… Lorsqu'on nous eut rendu tout-à-fait la liberté, & que notre Blocus fut levé, je fus impatient de jouir de la liberté qu'on nous accordoit, je me rendis à trois lieues d'ici dans une Communauté de Prêtres de S. Joseph de Lyon que je connois. J'avois heureusement mené avec moi, un Médecin de mes amis, qui alloit voir sa famille qui demeure dans ce lieu-là.

» Pendant les deux premiers jours que je fus chez eux, j'eus encore quelques légères atteintes de mes vapeurs, telles que celles que j'avois eues avant de partir d'Alais & qui m'avoient pris une fois, disant la Grand'Messe dans notre Cathédrale, & une autre fois en prêchant. Mais le troisième jour au soir, je fus attaqué violemment au sortir du réfectoire, & deux de ces Messieurs me reconduisirent avec peine, à ma chambre, en me tenant sous les bras. J'envoyai quérir mon Médecin qui n'étoit qu'à deux pas ; & il me dit qu'il falloit absolument me purger. Il me fit lui-même une médecine avec sené, rhubarbe, manne, fleurs de pêcher, absynthe, & quelques grains de jalap. Cette médecine que je pris le lendemain matin après toutes les inquiétudes & les agitations de la nuit, me mena quinze ou seize fois, jusqu'à onze heures du matin. Le Médecin vint alors, je me plaignis d'un grand mal de cœur. Comme la médecine avoit déjà bien agi, il me conseilla de prendre de l'eau tiede, & d'essayer de vomir. Je le fis, & comme je n'ai pas grand peine à vomir, je rendis peu de temps après, la même eau tiede, avec des morceaux de truffes que j'avois mangés la veille à dîner, & que je rendis comme je les avois pris, il y avoit vingt-quatre heures[23]. Je repris de l'eau tiede, & rendis encore par le vomissement, des morceaux de truffes. Le Médecin examinant avec le bout de sa canne, triant & comptant tous les morceaux de truffes, se mit à faire un cris, & me dit : Voilà quelque chose qui remue. Il prit le Ver au bout de sa canne : nous le mîmes sur la table. Il vécut peut-être, quatre minutes après que je l'eus rendu. Jamais je n'ai vu Médecin si surpris. Il m'avoua qu'il n'avoit jamais vu pareille chose, ni entendu parler de pareils Vers. Celui-ci étoit noir, ayant des pattes comme

une Chenille, un peu velu, une bouche dont l'extrémité étoit feuille morte, & deux yeux aussi feuille morte, faits comme deux petites têtes d'épingles, & sortant de la tête. Je sentis un soulagement que je ne puis vous exprimer, & depuis ce temps-là, je n'ai pas la moindre atteinte de ces vapeurs inquiétantes. On jugea à propos de me faire prendre ici les eaux de Balaruc, excellentes pour l'estomac, & qui m'ont fait du bien. Le Ver n'étoit ni plus gros ni plus long que vous le voyez dans le dessein que j'ai l'honneur de vous envoyer. Je croi que ceux qui attribuent la cause de la peste à des insectes à des Vers qui se trouvent dans les étoffes & dans les alimens, pourroient tirer des consèquences de mon avanture, & dire que c'est un de ces Vers qui a agi sur les alimens, & qui n'a pas trouvé le corps disposé à y faire les ravages qu'il auroit fait dans d'autres… Les corps des Pestiferés qu'on ouvroit, fourmilloient de Vers ; non pas, à la vérité de cette espéce.



» Voilà, Monsieur, comme vous l'avez souhaité, le détail au juste de mes accidens. Je vous en aurois fait part plutôt, si la personne qui a dessiné le Ver, ne m'avoit manqué de parole trois ou quatre fois. Il m'a même fait beaucoup d'ébauches, avant que d'en attraper la véritable ressemblance… J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MONSIEUR,
Votre, &c. De Rochebouet,
Vicaire Général.
A Alais, ce 15. *Février* 1723. »

Les symptômes qu'on remarque dans les maladies de Vers, viennent souvent autant de l'humeur vermineuse qui les a fait éclorre, & qui leur sert d'aliment, que des Vers mêmes. Cette humeur vermineuse est quelquefois si corrosive, qu'elle endommage considérablement les intestins ; souvent même venant à se mêler dans le sang, & à être portée avec la masse à toutes les parties, elle peut causer des tremblemens, des convulsions, des fièvres, des toux, des syncopes, & autres accidens, selon qu'elle est plus ou moins piquante, plus ou moins grossiere, ou qu'elle se mêle plus ou moins avec le sang.

On n’examine pas assez s’il y a des Vers dans les Malades, soit Vers des intestins, ou autres ; de-là vient que plusieurs personnes, faute d’avoir pris des remedes ou des préservatifs contre les Vers, tombent quelquefois en langueur, & meurent sans qu’on en sçache la véritable cause. Ces insectes s’engendrent peu à peu dans le corps, & s’y engagent après, de telle sorte, lorsqu’on néglige les remedes qui les pourroient chasser, qu’on n’est souvent plus à temps de les combattre lorsqu’on le voudroit. On en a trouvé de fort longs jusques dans le tronc de la veine-porte : En 1601. Spigelius faisant une Anatomie publique, & préparant le foye du sujet, qui étoit le cadavre d’une femme d’un âge médiocre, morte dans une maigreur extraordinaire, trouva quatre gros Vers ronds longs[24] d’un palme, dans le tronc de la veine-porte, où s’étoit formé une obstruction qui avoit causé la mort à la Malade. Il montra ces Vers à Fabricius Aquapendente, son maître, lequel les fit voir le lendemain dans l’Amphithéâtre à tous les assistans, comme une chose extraordinaire.

Il n’y a pas jusqu’à la Catalepsie, qui ne vienne quelquefois de Vers. Marcel Donat[25] & Schenchius en rapportent[26] des exemples. Ettmuller[27] est de même sentiment.

Qui croiroit qu’une telle[28] maladie pût être causée par des Vers ?

Plusieurs Auteurs attribuent aux Vers la cause des fiévres malignes : Kircher[29] & Hauptman[30] prétendent qu’elles ne viennent presque jamais que de là. Forestus[31] rapporte un grand nombre d’exemples de fiévres malignes & pestilentielles vermineuses, dont il dit avoir été témoin, & dans les Journaux de Thomas Bartholin, il est parlé d’une peste qui régna à Vienne en Autriche, de laquelle les Médecins ne reconnurent d’autre cause que les Vers[32].

Quelques Auteurs vont plus loin, & prétendent que toutes les fiévres malignes, toutes les pestes, sans exception, sont les effets des Vers.

Peut-être ces maladies sont elles la plûpart accompagnées de Vers ; mais, comme le remarque Thomas Bartholin, il ne s’ensuit pas pour cela, qu’elles soient l’effet des Vers[33]. D’autres vont encore plus loin, & veulent que la rage même soit causée par les Vers.

Ces questions au reste, méritent qu’on les examine, & c’est ce que nous allons essayer de faire.

---

1. ↑ *Forest. de Febrib cum Morb. Epidem. publ. grass. Lib. VI.*
2. ↑ *Christiani Francisci Paulini, disquisitio curiosa, An Morb. naturalis plerumque sit substantia Verminosa.*
3. ↑ *Trincav. Lib. IX. Cap.* 11. *de Rat. Curand. part. hom. corp. affect.*
4. ↑ *Act. Apost. Cap. 22 v. 25.*
5. ↑ *Grafftius, apud Guillelm. Fabric. sent. 2. Observ. 2.*
6. ↑ *Holler. Lib. I. cap. 54. de Morb. Int.*
7. ↑ Nicol. Florent. Serm. 5. tract. 8. Cap. 54.
8. ↑ *Forest. Lib. VII. Observ. 35. in schol.*
9. ↑ *Trincav. Lib. IX. cap. 11. de Rat. Cur. part. hum. corp. affect. Tob. Cneulinus de Observ. propriis.*
10. ↑ *Signum solii, est cum patiuntur prædicta symptomata, intensiora & fortiora. Arnold. Villanov. Brevia. Lib. II. Cap. 21.*
11. ↑ μόλις ἀναφέρεται. Liv. IV des Maladies.
12. ↑ Hipp. *ibid.*
13. ↑ δεινόν τι κάρτα οὐκ ἂν γένοιτο. Hipp. *ibid.*
14. ↑ *Spigel. de Lumbrico lato.*
15. ↑ *Gabuc. de Lumbr. Cap.* 13.
16. ↑ *Quercet. Rediv.*
17. ↑ *Spigel. de Lumbr. lat. Cap. 6.*
18. ↑ *Sennert. Lib. III. p. 2. Sect. 1 Cap. 5.*
19. ↑ Hist. de l’Acad. Roy. des Sçiences, année 1709. p. 30.
20. ↑ C’est-à-dire, le Ver plat.
21. ↑ *Thom. Cornelii Consentini, progymn. de nuricat. prog. 6.*
22. ↑ Père de M. Fontaine, nouveau Docteur de la même Faculté.
23. ↑ Voyez cy-après, au Chap. VI. vers le milieu, ce qui est dit des champignons, avec l’Histoire que je rapporte sur ce sujet.
24. ↑ *Spigel de Lumb. lato, notâ quartâ.*
25. ↑ *Marcel. Donat. Lib. II. Histor. Arab. cap.* 2.
26. ↑ *Schench. Observ.*
27. ↑ *Ettmuller de Epileps.*
28. ↑ La Catalepsie est une maladie soporeuse où le Malade reste comme une statue, sans sentir, sans voir, & sans entendre ; si on remue ses membres, on les voit garder la même situation où on les a mis.
29. ↑ *Kirch. in scrutinio pestis.*
30. ↑ *Hauptm. de visâ mortis imagin. & Tractat. de Therm. Wolckenst.*
31. ↑ *Forest. de intest. affectib. Lib. XXI. Observ. 16. in schol.*
32. ↑ *Thom. Barth. Act. Med. Tom. V. p. 83.*
33. ↑ *Omnem pestem à Vermibus advocat Kircherus ; credo verò affectum esse putredinis, non causam. Quid plura Vermiculi nos torquent & mortuos consumunt, ut verè Job cap 7. v. 5. Caro mea undique verminosa est. Thom. Barth. Act. Med.* Ibid.

Si la Peste est causée par les Vers ?

Les Auteurs sont fort partagés sur les causes de la peste. Les uns attribuent cette maladie aux influences des Astres ; les autres, comme les Galenistes, à la corruption de l'air & des humeurs ; les autres, comme Van-Helmont & ses Sectateurs à l'irritation de l'archée ; les autres, comme Willis, à un sel acide ; les autres, comme Sylvius, à un sel alkali ; les autres enfin, à de petits insectes, ou Vers répandus dans l'air, lesquels s'introduisent dans nos corps.

De ce dernier sentiment sont plusieurs Modernes, & entre autres l'Auteur de la Question de Médecine : Si la Peste de Marseille a été causée par des Vers ? *An Pestis Massiliensis à seminio Verminoso ?*[1] & celui des *Observations faites sur la Peste de Marseille & de Provence*[2]. Le premier, qui est M. le Begue, célébre Médecin de Besançon, dit que la Peste tire son origine d'une foule d'œufs de Vers, qui infectent premièrement la salive ou les alimens, puis le suc nerveux, & enfin les parties solides. Ces œufs de Vers, continue-t-il, sont d'abord avalés avec la salive, ou avec les alimens, puis la chaleur de l'estosmach, dans lequel ils entrent, vivifie ces œufs, & fait éclorre les Vers qui y sont renfermés. Ces Vers éclos dévorent avec avidité une partie de l'aliment qu'ils trouvent dans l'estomach ; cet aliment dévoré les fait croître jusqu'à une certaine grosseur, & alors devenus vigoureux, ils excitent les premiers symptômes de la Peste ; sçavoir, les vomissemens, les maux de cœur, les défaillances, les hoquets, les douleurs & les inflammations de l'estomach, &c. symptômes, poursuit-il, que ces insectes peuvent causer d'autant plus facilement, qu'ils ont, dit-il, un bec crochu, fait en forme d'ameçon.

On demandera sans doute, comment cet Auteur a pu parvenir à sçavoir que les Vers dont il parle, ont le bec ainsi construit ? mais il répond 1°. que Hauptman en a observé de pareils dans une Dyssenterie pestilentielle. 2°. Que les Pestiferés en rendent souvent de semblables dans leurs déjections. 3°. Qu'on en trouve aussi de tels dans les cadavres de ceux qui meurent de peste.

Cela posé, il dit que si ces Vers sont portés en grand nombre avec le chyle dans la masse du sang, ils en empêchent la circulation, d'où arrivent des palpitations de cœur, des syncopes, un abattement de toutes les forces, un trouble dans les yeux, des tintemens d'oreilles, une sécheresse de langue, des douleurs dans les lombes. L'Auteur explique par le même moyen, qui est assurement très-commode tous les autres symptômes de la peste, & nous pouvons dire, pour rappeller ici la réflexion, que nous avons déjà faite ailleurs là-dessus [3], que cela ne lui coute rien.

Il n'a pas de peine non-plus, comme nous l'avons aussi remarqué dans le Journal cotté au bas de la page, à rapporter des exemples de bubons & de charbons où il y avoit des Vers ; les Auteurs sont pleins, & pour ainsi dire, farcis de ces sortes d'histoires. Il s'agit de prouver que les Vers en question sont la cause de ces bubons, comme il s'agiroit de prouver que les Vers qu'on verroit dévorer le corps d'un homme après sa mort, seroient la cause de la mort de cet homme.

On trouve des Vers dans l'eau, dans le lait, dans le vinaigre ; on en trouve dans presque tous les cadavres. L'Auteur ne manque pas de citer toutes ces observations, & un grand nombre d'autres semblables qui s'offrent en foule. Il joint à cela sept différentes raisons ; sçavoir, 1°. que la multiplication du venin pestilentiel ne sçauroit s'expliquer bien naturellement, qu'en supposant qu'elle se fait par des Vers ; ces Vers, comme l'on sçait, multipliant avec une facilité incroyable. 2°. Que le tabac, & autres choses semblables qui contrarient les Vers, sont de bons remedes contre la peste. 3°. Que les cauteres sont d'un grand secours pour se préserver de la peste, & qu'il est facile de voir que cela vient de ce que les Vers s'enfuyent par l'ouverture du cautère. *Nemo*, dit-il, *non videt, seminium pestilentiale Verminosum per patulas fonticulorum vias facile fugam capescere*.

Ce terme *Nemo non videt*, est une proportion bien exagerée, pour ne rien dire de plus. 4°. Que la peste cesse ordinairement aux approches de l'Hyver, saison qui est contraire aux Vers. 5°. Qu'à Marseille, des Couvens entiers de Filles, ont été exempts de la peste qui regnoit dans le pays ce qui prouve, dit l'Auteur, que cette maladie ne venoit point de l'air, mais des Vers, puisque l'air se communique par-tout, ce que ne font pas les Vers. Il est vrai que si ces Vers avoient des aîles, comme le prétend M. Goiffon, ainsi que nous le

verrons plus bas, ils auroient pu aller dans ces Couvens ; mais l'Auteur de la Dissertation ne leur en donne point, il se contente, ainsi que nous l'avons dit, de leur donner un bec crochu, en forme d'ameçon. 6º. Que la peste de Marseille a attaqué les hommes, sans attaquer les animaux ; ce qu'il est facile, dit-il, d'expliquer dans le systême des Vers, parce que les Vers qui éclosent dans le corps humain, sont d'une autre nature que ceux qui éclosent dans le corps des animaux, & que même les Vers qui éclosent dans les animaux, sont d'autant d'espéces différentes, qu'il y a de sortes d'animaux. 7º. Qu'après que la peste a eu enlevé dans Marseille la plus grande partie des Habitans, elle a cessé, parce que les Vers mouroient alors de faim ; & pourquoi mouroient-ils de faim ? c'est que, dit l'Auteur, les personnes qui survivent à la peste, n'y survivent que parce qu'elles n'ont pas en elles, l'aliment qui convient aux Vers pestilentiels[4] : notre Auteur conclud de toutes ces belles raisons, que la peste a les Vers pour cause. Nous avons dit dans le huitième Journal de 1722. que nous laissions aux Lecteurs à juger d'une telle conclusion, nous repetons ici la même chose.

Le second Auteur que nous avons cité, est M. Goiffon, célèbre Médecin de Lyon ; il prétend tout de même, que ce qui fait la peste sont de petits Vermisseaux invisibles qui voltigent dans l'air, & qui s'insinuent dans nos corps. Il regarde comme contraire à la raison & à l'expérience, toutes les autres opinions sur ce sujet.

La multiplication de la peste, dit-il, sa durée, sa réproduction, son adhésion, ne peuvent bien s'expliquer qu'en supposant des insectes invisibles qui se reproduisent par leurs œufs, & se multiplient de générations en générations, jusqu'à ce qu'une saison contraire, ou quelques remedes particuliers en éteignent la race ; ou que venus d'un pays étranger, ils ne trouvent plus dans celui où ils arrivent, une nourriture convenable ; ou qu'enfin le nombre considérable des corps qu'ils ont tués, deviennent leur tombeau.

Il n'y a que des êtres animés, dit-il, qui puissent subsister dans l'air, & s'y reproduire, les autres s'y perdent, ou s'y altérent à la fin ; au lieu que les corps animés y sont comme dans leur centre, s'y nourrissent, s'y multiplient ; & si l'on voit la peste se reveiller après avoir été assoupie un

long-temps, c'est, dit-il, que ces petits insectes se réproduisent & se renouvellent.

Cette raison, comme nous l'avons observé ailleurs[5], est ingénieuse, mais elle prouve un peu trop ; puisqu'il s'ensuivroit que le renouvellement qui se fait dans l'air à tous les Printemps, ne se feroit que par des Vers. En effet, si pour expliquer la reproduction de la peste après qu'elle a été éteinte, il faut dire qu'étant naturel aux animaux de se réproduire, ce sont des Vers réproduits qui par leur renouvellement, causent ce renouvellement de peste ; il faudra dire tout de même que les particules dispersées dans l'air qui font que la séve des plantes se reveille tous les Printemps, & qu'elle monte dans les plantes, sont de petits Vermisseaux, ou plûtôt que cette séve même, qui s'est réveillée, n'est qu'un amas de Vermisseaux.

Les petits Vers, qui selon M. Goiffon causent la peste, sont si petits, que jusqu'à présent, il n'y a eu, dit il, qu'un seul homme qui ait pu les appercevoir. [5]

Quel est cet homme ? C'est, répond-t-il, un Hermite de Toulouse. Ce sera sans doute, cet Hermite qui aura informé M. Goiffon que ces animaux ont des pieds & des aîles, car tous les insectes n'en ont pas ; & de la petitesse dont on suppose ceux-ci, il semble qu'ils doivent être assez légers pour pouvoir se passer d'aîles, & être répandus de tous côtés par le moyen des vents ; mais M. Goiffon, sur la parole de l'Hermite, sans doute, assure qu'ils ont des pieds & des aîles ; & c'est, si on l'en croit, à la faveur de ces aîles qu'ils se choisissent les domiciles les plus convenables pour leur entretien. Ils s'insinuent, dit-il, dans les maisons, par les plus petites ouvertures quand il fait froid ; & c'est apparemment, ajoute-t-il, la raison pourquoi quand la peste est quelque part en Hyver, elle y est moins violente, & ne se communique pas si aisément aux environs, parce que ces animaux fuyent le froid. Ce qu'il y a de singulier dans ce que dit ici le Médecin de Lyon, c'est que ces petits insectes, aimant le chaud comme ils sont, ne laissent pas d'être abondans en plusieurs pays froids, où la peste est très-fréquente ; car si ce sont les Vers qui sont la peste, pourquoi ces Vers craignant le froid comme ils sont, ne fuyent-ils pas ces pays-là, ou n'y meurent-ils pas ? Voilà une difficulté que M. Goiffon auroit dû prévenir.

Quoi qu'il en soit, les Vers pestilentiels qu'il suppose, se nourrissent d'une substance particuliere qui leur convient, & ils meurent, à ce qu'il prétend, lorsque la nourriture dont il s'agit, leur manque. Supposons donc que la nourriture en question vienne à leur manquer, & que faute de cette nourriture ils meurent tous ; comment ensuite se réproduiront-ils ? Je suppose que la saison soit favorable à leur réproduction, je suppose qu'aucun remede ne les contrarie, il faudra nécessairement pour qu'ils se réproduisent, que cette nourriture, dont le seul manquement les aura fait mourir, se réproduise aussi elle-même ; car l'Auteur ne prétend pas sans doute, que lorsqu'ils sont morts quelque part faute de cette nourriture, ils ne puissent plus se réproduire dans ce même lieu. Voilà donc la reproduction de plusieurs petits corps nourriciers, mais inanimés, laquelle se fait sans Vers. Cela étant, quel inconvénient y aura-t-il à dire que les petits corps inanimés dont il s'agit, lesquels sont propres à nourrir ces insectes, sont précisément ce qui fait la peste. Ces petits corps inanimés se réproduisent après avoir été détruits ; ç'en est assez pour expliquer la reproduction de la peste. Réproduction qui paroît incompréhensible à M. Goiffon, si l'on ne suppose qu'elle se fait par des Vers.

Une autre raison que M. Goiffon trouve des plus convaincantes pour prouver que la peste n'a d'autre cause que les Vers, c'est l'adhésion du venin pestilentiel. Ces Vers, dit-il, *ont des mains & des pieds*, ce sont ses termes, & c'est *avec ces mains & ces pieds*, continue-t-il, qu'ils s'attachent aux étoffes, aux habits, aux hardes, & que par voye de génération, ils demeurent fixes & attachés des vingt & des trente années à des étoffes, à des cordes, & autres choses semblables, d'où ils sortent ensuite quand on vient à remuer ces hardes & ces cordes, au lieu, poursuit-il, que tout ce qui est inanimé, & en même-temps leger, fin, délié, subtil, ne sçauroit résister au plus foible mouvement de l'air. M. Goiffon paroît oublier ici ce que c'est que les odeurs, & combien de temps elles demeurent attachées à certains corps nonobstant les divers mouvemens de l'air. Il oublie combien l'odeur de l'oignon est opiniâtre ; il oublie ce que c'est que la piste que les Chiens suivent si constamment quelque vent qu'il fasse. Seroit-ce des Vers que tout cela ? Mais comme il donne des aîles à ces Vers pestilentiels, qu'il veut que par le moyen de ces aîles, ils aillent contre l'impétuosité des vents, & contre le mouvement rapide de l'insensible transpiration, lequel se faisant du

dedans au dehors, semble devoir interdire à ces Insectes l'entrée dans nos corps par les pores de la peau ; comment veut-il en même temps qu'ils demeurent tant d'années en repos attachés derriere un coffre, à une corde, ou à autres choses semblables, sans que durant l'espace de vingt & trente années, il leur arrive de faire une fois essai de leurs aîles pour voyager ? M. Goisson dira-t-il, que c'est que derriére ce coffre, ils sont trop à l'étroit pour pouvoir se dégager ? Mais de la petitesse dont il les suppose, il est difficile qu'ils puissent être nulle part à l'étroit, puisqu'ils sont si petits, selon lui, que quelque disproportion qu'il y ait pour la grosseur entre une mite de fromage & un Eléphant, ils sont peut être aussi petits à l'égard de la mite, que l'est à l'égard de l'Eléphant, la Mite même. Cela étant, fussent-ils dans le coffre même le mieux fermé, ce coffre sera à leur égard une cage à barreaux trop clairs & trop écartés, pour pouvoir les emprisonner ; mais quelle liberté n'auront-ils donc pas, s'ils ne sont que derriere le coffre ?

Ingrassias, à ce que remarque M. Goiffon, après plusieurs Auteurs, raconte qu'à Milan, un Sacristain ayant tiré de derriere une vieille armoire qui étoit dans une Sacristie, une corde qui depuis vingt ans avoit touché à des cadavres de pestiférés, la peste, quoique éteinte depuis ce temps-là, se renouvella aussi-tôt, & se répandit dans toute la Ville, où elle fit des ravages affreux. Amian Marcellin rapporte un fait semblable, qu'il dit être arrivé à Delphes, dans le Temple d'Apollon. Trincavelle écrit qu'à Justinopolis, le venin de la peste demeura attaché l'espace de vingt ans à des cordes dont on s'étoit servi pour tirer des cadavres de pestiferés. Sennert parle d'une peste qui demeura adhérante pendant quatorze ans à un linge, & qui infecta ensuite tout le pays, parce qu'on vint par hazard à remuer ce linge qui étoit caché dans un coin où on ne le voyoit pas. M. Goiffon suppose comme des vérités incontestables toutes ces histoires, parce qu'il les croit favorables à son hypothése ; quoique cependant elles y soient tout-à-fait contraires. Je dis, qu'il les suppose comme des vérités, car ce sont de pures fables, comme le fait voir un des plus sçavans & des plus judicieux Auteurs qui ayent écrit sur la maladie de la peste[6]. Auteur d'autant plus croyable sur cette matiere, que non-seulement il a été témoin de plusieurs pestes, mais qu'il a traité un nombre inombrable de pestiferés, examiné avec une attention scrupuleuse, les différentes manieres dont on prétend que cette maladie se communique. « Le venin de la peste, *dit ce grand Médecin*, bien

loin de se conserver des vingt & trente années, comme se l'imaginent quelques personnes, ne peut aller tout au plus qu'à quelques mois. Il est vrai, *ajoute-t-il*, que les faits dont il s'agit, sont rapportés par des Ecrivains dignes de foi ; mais ces Ecrivains ne les donnent pas comme choses dont ils ayent été témoins ; ils avertissent au contraire, qu'ils ne parlent que sur des bruits répandus parmi le petit Peuple ; or qui ne sçait combien le petit Peuple est enclin aux fables ? » Diemerbroech n'en demeure pas à ce discours, il prétend que les premiers auteurs de ces contes, les ont souvent inventés pour se réjouir, & pour voir jusqu'où pourroit aller la crédulité des simples. Le passage de Diemerbroech est de trop grande conséquence pour ne pas mériter d'être rapporté en propres termes, le voici donc en note au bas de cette page, comme il se trouve page 92. de l'Ouvrage de cet Auteur sur la peste de Nimegue[7].

On voit par ce passage que Diemerbroech parle d'après l'expérience ; mais si l'on veut un témoignage encore plus positif de ce Médecin, voici comment il s'explique pages 35. & 36.

« J'ai, *dit-il*, traité plusieurs malades dans la peste de Nimegue, en 1636. & comme un an après la cessation de cette peste, on ne faisoit nulle difficulté de toucher les hardes des morts, & même de se vêtir de leurs habits, je n'ai point vu qu'il en soit arrivé à personne le moindre mal, quoique l'on ne craignît aucune des choses qui devoient être les plus remplies de ces prétendus corpuscules pestilentiels, *Licet nullus fomitis locus intactus relinqueretur*. »

Il assure avoir fait la même observation dans deux autres pestes où il s'est trouvé après celle de Nimegue, qui sont la peste de Montfort en 1637. & celle d'Utrech en 1655. & 1656.

Je pourrois joindre ici les témoignages modernes de plusieurs Médecins de Marseille, mais je me contenterai de celui de M. Mailhes. Ce dernier atteste qu'à Marseille on remuoit impunément les matelats sur lesquels venoient de mourir les pestiferés, & qu'on maniait leurs hardes sans contracter la moindre maladie : ce sont donc des fictions que ces Vers pestilentiels conservés des vingt & des trente années dans une corde, dans un linge, dans un habit, &c.

Enfin c’est un systême qui n’est appuyé sur rien, que celui de l’origine de la peste par les Vers ; & ce n’est pas sans fondement qu’un Auteur, pour plaisanter, a dit là-dessus.

Ce sont les Vers qui font la peste ;
Et sans ces redoutables Vers,
Croyons Goiffon qui nous l’atteste ;
Rien ne mourroit dans l’Univers.

Sans doute il faut qu’en cette pomme,
Que certain Serpent, beau parleur,
Fit avaler au premier Homme,
Un Ver fût caché par malheur.

Oui, c’est de là, je m’en assure,
Que par un triste coup du sort,
S’est introduit dans la nature
Le subtil poison de la mort.

Je passe à la seconde question, sçavoir si la rage vient des Vers.

---

1. ↑ Brochure *in*-8. imprimée en 1721. à Besançon. L’Auteur est M. le Begue, Médecin de Besançon.
2. ↑ Brochure *in*-12, imprimée à Lyon en 1721. L’Auteur est M. Goiffon, Médecin de Lyon.
3. ↑ Journal des Sçavans, 23. Février 1722.
4. ↑ *Homines autem qui à peste liberi supersunt, aptum alimentum Vermiculis pestilentibus suppeditare non possunt.*
5. ↑ Journal de 1723. 12. Mars. *La deroute des Goiffons*. Ce Livre est annoncé sous le nom de *Clisano Drani*. J’avertirai là-dessus que *Clisano Drani* est mis là pour *Nicolas Andry*, dont il est l’anagramme. J’en ai usé de la sorte alors pour déguiser mon nom que j’avois quelques raisons de cacher ; mais je n’en fais plus de façon à présent. Ainsi je ne suis point plagiaire de citer comme de moi, les endroits que je rapporte ici.
6. ↑ Diemerbroech.
7. ↑ *Scribit Sennertus Lauhani, à contagio quod quatuordecim annis in linteo latuerat pestem magnam excitatam, & vi inis quoque civitatibus communicatam fuisse : verùm etsi hæc testimonia ab Autoribus fide dignii conscripta sint, attamen quia illi hæc non de suâ propriâ experientia proponunt, sed tantùm ex relatu proletariorum quorumdam de vilissimâ plebis fæce hominum (qui non tantum mendaces, verùm etiam valde rudes & creduli sunt atque imaginationes facile aliis tanquam verissima oracula proponunt, vel ut nimis credulos irrideant) non videntur certe tanti momenti, quæ nostram experientiam multi jugâ observatione atque etiam ratione confirmatam evertere queant.*

Si la rage a pour cause les Vers.

M. Desault Médecin de Bourdeaux, prétend dans une Dissertation qu'il a donnée sur la Rage, que cette maladie n'a point d'autre cause que des Vers que l'on voit nager dans la salive des Animaux enragés, & que l'on trouve dans leur cerveau. Il ajoute que ces Vers s'insinuent dans le sang par la Plaie que l'Animal enragé fait avec sa dent ; qu'ils se multiplient ensuite dans le corps qui les a reçus, & que parvenus à un certain nombre, ils mordent le cerveau, le gosier, les glandes salivaires, causent des délires, des convulsions, de l'écume à la bouche, & donnent enfin la mort.

Si les Vers, continue-t-il, qui sont dans les intestins, peuvent par la correspondance des nerfs des intestins, produire des délires, des convulsions, & la mort même ; à plus forte raison, des Vers d'une certaine espéce, plus malfaisans, & qui attaquent immédiatement le cerveau & les glandes salivaires, doivent produire des symptômes semblables, & même de plus affreux.

On ne doit point s'étonner, continue toûjours M. Default, que ces Vers affectent principalement le cerveau, puisque nous voyons une certaine espéce de Poux gris & cendrés qui aiment la tête, & d'autres blancs répandus dans tout le corps ; de même aussi nous voyons certaines espéces d'oiseaux qui se tiennent dans les bois, d'autres dans les marais, &c.

Notre Auteur entreprend ensuite d'expliquer comment l'aversion que tous les Animaux enragés ont pour l'eau, peut être produite par des Vers.

L'aversion, dit-il, que l'enragé a pour l'eau & pour la boisson, vient par degrés. Il a éprouvé, qu'en avalant sa salive, cette salive lui causoit de vives ardeurs dans l'estomac, & qu'en buvant il se procuroit des convulsions. Or ces accidens lui viennent sans doute, parce que dans la déglutition des liquides, il entraîne ces Vers dans son estomac où ils produisent tous ces désordres. En faut-il d'avantage pour le rebuter de la boisson ?

M. Desfault n'en demeure pas là ; voici comme il poursuit : « L'ame par les loix de l'union, s'intéresse à la conservation du corps, avec lequel elle est unie ; la triste expérience lui fait ressentir des maux cruels par la

déglutition de la salive & par la boisson. En voilà assez pour lui en inspirer l'horreur. »

Il s'agit à présent de sçavoir si c'est un fait bien constant, que dans la salive & dans la tête des Animaux enragés on découvre des Vers, ainsi que l'assure M. Default. Il cite sur cela divers Auteurs qui le prétendent, & entre autres, François Paulini, dans son Livre intitulé, *Cynographia curiosa*, où on lit les paroles suivantes.

« Je voyageois en chaise roulante allant de Hambourg en Saxe. Un Chien enragé qui appartenoit à un Berger, vint à nous sur le soir ; un Chirurgien nommé Tobie Loreki le tua d'un coup de pistolet. Ce Chirurgien me fit après le souper diverses questions sur la rage, & me témoigna qu'il seroit bien aise d'ouvrir la tête de ce Chien pour y chercher quelque éclaircissement sur la cause de ce mal. J'applaudis à son empressement & à sa curiosité. Nous ouvrîmes le crâne de cet Animal, nous fûmes surpris d'admiration, d'en voir sortir une infinité de petits Vers, dont les uns étoient entassés en pelottons, & les autres fourmilloient visiblement.

» Tandis que nous faisions notre Anatomie, un vieux Berger vint à nous ; & comme il nous vit étonnés à la vue de ces Vers il se prit à rire en disant : Je n'ai jamais étudié, mais ce que vous voyez là, & qui vous étonne si fort, n'a rien de nouveau pour moi. Nous en voyons autant dans nos Brebis. Je lui demandai si la chose étoit comme il le disoit ? Oui Messieurs, répondit-il, je ne vous dis rien que de vrai : vous voyez ces Vers, ce sont des Vers enragés ou plutôt ce sont ces Vers qui font venir la rage. Ils mordent aux Bêtes le cerveau, & les font courir enragées. »

Après cette histoire, M. Desfault cite Ettmuller, qui dans son Traité des Délires, dit qu'on voit de petits Insectes dans la salive & dans l'urine des Animaux enragés, *Animalcula generantur, vel conspiciuntur in salivâ vel lotio animalium rabidorum*. 1°. M. Default au lieu de ces mots dont se sert Ettmuller, *On voit de petits Insectes dans la salive & dans l'urine des Animaux enragés*, met, *On voit fourmiller de petits Insectes ;* ce qui est bien plus fort que de dire simplement, *On voit de petits Insectes*, comme le dit Ettmuller. 2°. M. Default supprime le reste du passage où Ettmuller ajoute tout de suite, que CES PETITS INSECTES RESSEMBLENT EN QUELQUE SORTE AUX ANIMAUX QUI ONT COMMUNIQUÉ LA RAGE. *Similia iis quodammodo*

animalibus à quibus rabies suit inducta. Qu'ils sont faits, par exemple, comme de petits Chiens, ou ont la teste faite comme celle des petits chiens. *Unde, verbi gratiâ, Vermes Catelli formes, aut capitalis Catellorum similes*. Qu'il est certain, qu'on a trouvé quelquefois de ces petits insectes, mais non pas toujours, et que cela est rare. *Notarunt hoc jam suo tempore veteres Arabes, in specie Avicenna, Avenzoar, quod tamen rarum est*. Que quelques modernes ont pris de-là occasion de nier absolument le fait, mais mal-à-propos ; étant certain qu'on a trouvé quelquefois de ces petits insectes, quoiqu'à la vérité on n'en ait pas toujours trouvés. *Unde ex Modernis quidam planè negare volunt, sed malè, certum enim est reperta interdum fuisse talia animalcula, non tamen semper*. Ettmull. *de Rabie*.

Si Ettmuller s'étoit contenté de dire qu'on trouve des Vers dans la salive & dans l'urine des Animaux enragés, la chose ne seroit pas hors de vraisemblance ; mais d'ajouter avec Avicenne[1], que ces petits Vers sont faits comme de petits Chiens, c'est trop donner à l'imagination ; & il n'est pas nécessaire d'avertir comme il fait, que la chose est rare, *Quod tamen rarum est*.

M. Default outre l'Histoire du Berger, que nous avons rapportée il y a un moment, en rapporte une autre dont nous laissons le jugement aux Lecteurs comme de la précédente.

Salmuth, dit-il, raconte qu'une femme ayant été mordue à la frange de sa robe, par un Chien enragé, & l'ayant suspendue à l'air pour la faire sécher, elle apperçut d'abord après, dans l'endroit de la morsure, où la salive du Chien s'étoit répandue, de petits Animaux dont la tête ressembloit à celle d'un Chien.

M. Default a pris dans Ettmuller cette Histoire ; mais Ettmuller qui la rapporte d'après Salmuth, ne dit pas comme M. Default, que cette femme apperçut ces Vers d'abord après avoir suspendu sa robe, mais quelques jours après, *Post unum, vel alterum diem ;* ce qui est bien différent. D'ailleurs quel fond faire sur le rapport d'une bonne femme, qui croit, peut-être, avoir vu ce qu'elle n'a point vu ; mais passons qu'elle l'ait vu, ne se peut-il pas faire que ces Vers, qui n'ont paru que deux jours après, soient venus d'ailleurs que de ce Chien ?

M. Default auroit pu citer ici d'Ettmuller, un passage qui paroît d'abord bien favorable au système dont il s'agit ; c'est que selon cet Auteur, on prétend sur le témoignage de plusieurs personnes qui assurent l'avoir vu, que les Chiens enragés ont sous la langue un Ver long : Que si on tire ce Ver avant que l'accès de la rage vienne, le Chien est préservé de la rage. Mais ce qui a peut-être empêché M. Default de rapporter ce passage, c'est que Ettmuller ajoûte 1°. Que quelques-uns croyent que ce prétendu Ver n'est point un Ver, mais un sang grumelé, & amassé sous la langue du Chien. 2°. Que c'est une question sur laquelle il suspend son jugement, parce qu'elle n'est pas assez éclaircie[2].

Ce que dit là Ettmuller de ce prétendu Ver qui se trouve sous la langue des Chiens enragés, je le dis de tout le système de M. Default, sur la production de la rage par les Vers. La chose n'est pas assez éclaircie pour en pouvoir porter aucun jugement.

Quelques Auteurs vont jusqu'à prétendre, les uns, que toutes les maladies généralement viennent de Vers ; les autres, qu'elles en sont du moins accompagnées. Comme c'est une erreur, & que cette erreur pourroit être dangereuse dans la pratique de Médecine, il est important de marquer les signes par lesquels on peut connoître quand il y a des Vers dans le corps. C'est à quoi nous allons employer le Chapitre suivant.

---

1. ↑ Avicen. Lib. IV. Fen. 6. tract. 4.
2. ↑ *De Cane rabido, vulgò affirmatur sub linguâ ejus latere Vermem quendam longum, quem alii à seipsis visum testantur, quo maturè dempto, nullus Canis rabidus fiat ; eodem verò increscente, rabiem necessariò supervenire : Unde quidam ad præcautionem solent extrahere hunc Vermiculum. Quidam existimant non esse Vermiculum, sed pro sanguinis congrumati particulâ in venis raninis sub lingua collecti & stagnantis habent. Rem hanc ceu nondum sufficienter exploratam in medio relinquo. Ettmuller, de Rabie.*

CHAPITRE V.

Des Signes des Vers.

LES signes par lesquels on peut connoître qu'il y a des Vers dans le corps, sont des effets produits par ces mêmes Vers ; mais comme ces effets différent des autres, en ce qu'ils servent en même temps pour découvrir les Vers dont il s'agit, nous en faisons une classe à part, & nous les mettons au rang des signes.

Ces signes sont ou communs, ou particuliers. Les premiers conviennent au genre, & les seconds aux espéces ; c'est-à-dire, que quand ces signes communs se rencontrent, on peut dire en général qu'il y a des Vers, sans sçavoir précisément quelle sorte de Vers c'est ; & que quand il se trouve des signes particuliers, on peut dire non seulement qu'il y a des Vers, mais que ces Vers sont de telle & telle espéce.

Nous parlerons premiérement, des signes des Vers qui sont ailleurs que dans les intestins, & puis des signes de ceux qui sont dans les intestins mêmes.

ARTICLE PREMIER.

Des signes des Vers qui sont ailleurs que dans les intestins.

LA plûpart de ces signes sont particuliers, parce que la différence des Vers qu'ils dénotent, ne se prend guère que du lieu où ils sont, & que ces signes qui les dénotent marquent toujours le lieu.

Nous commencerons par les signes des Vers du cerveau ; & nous viendrons ensuite aux signes de tous les autres Vers qui se trouvent dans les différentes parties du corps.

Ceux par lesquels on peut conjecturer qu'il y a des Vers dans le cerveau, sont de violentes douleurs de tête, & de violens élancemens dans cette partie. Ces maux arrivent souvent par d'autres causes que par celles-là ; mais quand ils s'opiniâtrent extrêmement, & qu'ils ne cèdent à aucun remede, il se peut faire alors qu'ils viennent de quelques Vers. Je dis qu'il se peut faire, parce que ce signe n'est pas toujours certain ; & je me souviens que comme j'étois à Lyon, il y a plusieurs années, un enfant de quatre ans, fils d'un riche Marchand, nommé M. Bon, étant mort d'une maladie qu'une étrange douleur de tête avoit fait croire à tout le monde venir de quelque Ver dans la tête ; on ouvrit la tête de l'enfant dans laquelle au lieu d'un Ver, on ne trouva qu'un amas d'eau. Ce que je dis des Vers du cerveau, je le dis des Vers du nez, & de ceux des oreilles ; je le dis des Vers du foie, de ceux des reins, & des autres parties.

Quant aux Vers du nez, en voici les signes. 1°. On sent une douleur vive au bas du front, près du nez, ou près de l'œil, soit du côté droit, soit du côté gauche, selon la situation du Ver, (car ce Ver loge dans une cavité creusée sous le front, au-dessus du nez, appellée *Sinus frontal*, laquelle s'étend à droite & à gauche.

2º. La douleur dont il s'agit, n'occupe d'abord qu'un petit espace ; puis elle s'étend peu à peu jusqu'à la tempe.

3º. Elle tourmente plus dans des temps que dans d'autres.

4º. Elle est intermittente au commencement ; mais après un certain nombre de mois, ce qui va quelquefois jusqu'à deux ans, elle devient continue.

5º. Elle est alors accompagnée de convulsions & d'insomnies.

6º. Après ce temps-là, il arrive souvent qu'elle augmente si fort, que la raison en est attaquée.

7º. On sent quelquefois un bourdonnement considérable dans l'oreille du côté de la douleur, & en même temps, une douleur si excessive dans l'œil du même côté, qu'il semble qu'on aille perdre l'œil.

Pour ce qui est des Vers des oreilles, les signes qui les dénotent, sont, 1º. Des douleurs assez légères, qui prennent de moment en moment le long des muscles crotaphites, jusqu'à la suture coronale, & depuis cette suture jusqu'à la racine du nez. 2º. Des augmentations de douleurs, & des insomnies qui surviennent quelque temps en suite.

Au regard des Vers ophthalmiques, ou Vers des yeux, ils sont très-difficiles à connoître ; veu que, selon ce qu'en rapportent les Auteurs qui en parlent, ils ne causent aucune douleur dans la partie.

Pour les Dentaires, comme ils se produisent sous la carie des dents, & qu'ils font leur niche dans le corps même de la dent, il est difficile qu'ils ne soient indiqués par de grandes douleurs de dents.

Quant aux Vers des reins, une longue douleur de reins, accompagnée d'un sentiment d'érosion & de piquure, est quelquefois une marque de Vers en ces parties. Un Malade que le célébre Jacques d'Alechamps traitoit un jour à Lyon d'une douleur semblable, sans qu'aucun remede le pût soulager, rendit enfin par l'urètre un petit Ver, qui avoit une tête pointue avec des cornes, & un corps couvert d'une écaille comme une Tortue. Jacques d'Alechamps fit sécher ce Ver, pour le conserver, & le montroit par curiosité à tous les Sçavans ; il le fit voir entr'autres, à Vidus Vidius le jeune, lequel en a fait la description comme d'une chose qu'il a vue[1].

Il n’y a constamment que les Vers sanguins qui ne causent point de douleur, & qui par conséquent sont plus difficiles à deviner ; ils nagent dans les vaisseaux sans se faire sentir.

A l’égard des Vers cutanés, comme les Crinons, les Bouviers, &c. on en peut connoître les signes par les effets que nous en avons rapportés au Chapitre troisième. J’ajouterai seulement ici que les Crinons se manifestent par des marques sensibles, lorsque l’on met le corps de l’enfant dans de l’eau tiéde ; car alors ils poussent à travers la peau une pointe qui les rend faciles à discerner. Nous parlerons des remedes propres contre toutes ces sortes de Vers, dans le Chapitre neuviéme ; venons aux signes des Vers qui sont dans les intestins.

---

1. ↑ *Vidus Vidius junior, lib. 10. cap. 14. de curat. membratim.*

ARTICLE SECOND.

Des signes des Vers qui sont dans les intestins.

NOUS commencerons par les signes communs, & puis nous viendrons aux signes particuliers, selon la division que nous avons établie.

Les signes communs de ces Vers sont des yeux allumés & étincelans, des joues livides, des sueurs froides pendant la nuit, une abondance de salive qui coule de la bouche pendant le sommeil, une grande soif pendant le jour, une sécheresse de langue & de lévres, qui se dissipe la nuit, une haleine puante, tirant sur l'aigre, des démangeaisons de nez, un visage bleuâtre comme s'il étoit éclairé par une lumiere de souphre, des grincemens de dents pendant la nuit, un continuel cours de ventre, des excremens blanchâtres, des urines écumeuses, blanches, quelquefois obscures, & presque toûjours troubles.

Parmi les effets que nous avons rapportés au Chapitre précédent, il y en a quelques-uns qui peuvent servir de signes par certaines circonstances qui les accompagnent ; nous avons dit, par exemple, que les effets des Vers étoient souvent des vomissemens & des épilepsies ; mais pour connoître quand ces accidens arrivent par des Vers, il n'y a qu'à examiner si les vomissemens ne font rejetter que ce que l'on a mangé, & si ces épilepsies sont sans écume à la bouche ; car lorsque cela est, c'est une marque de Vers ; ceux qui ont des Vers se lèvent quelquefois la nuit en dormant, crient, & remuent les lévres, comme s'ils mangeoient : cet effet peut servir de signe étant bien consideré. Il y a des enfans à qui cela arrive sans qu'ils ayent des Vers, & d'autres à qui il n'arrive que par des Vers : le moyen de le distinguer est de voir si les malades se sentent soulagés par l'abstinence ;

car ceux à qui ce que nous venons de dire est causé par des Vers, ne peuvent jeûner sans se sentir tourmentés, non par la faim, car quelquefois ils n'en ont point, mais par des tiraillemens que leur causent les divers mouvemens que font les Vers, pour chercher de la nourriture. J'ai mis la toux séche au rang des effets des Vers, mais quand elle est persévérante, cet effet devient un signe assez certain, & ce fut par-là que Forestus[1] connut un jour qu'il y avoit des Vers dans une petite fille de neuf ans, malade d'une fiévre quarte depuis six mois : il la traita par rapport à cette cause, & lui donna un demi gros d'aloës mêlé avec quelques grains de corail rouge, il la délivra de cinq Vers, par le moyen de ce remede, après quoi la fiévre cessa.

Nous pouvons remarquer ici en passant, que dans une fiévre continue ce remede ne conviendroit pas, parce qu'il échauffe trop ; je ne voudrois pas même le donner dans le commencement d'une fiévre quarte.

Quant à la puanteur d'haleine, que j'ai mise au rang des signes, elle en est un si certain, pourvu qu'on s'y connoisse, (car toute haleine puante n'est pas un signe de Ver,) que Brassavolus[2] traitant un Vieillard de quatre-vingt-deux ans, lequel étoit sur le point de mourir, connut à son haleine qu'il étoit malade de Vers : ce qui l'obligea de lui donner quelque chose contre les Vers, par le moyen de quoi il lui fit rendre plus de cinq cens Vers & le guérit. Le Vieillard étoit dans une si grande extrémité, dit Brassavolus, que le Comte Alphonse Trotte, parent du malade, & premier Maître d'Hôtel du Duc de Ferrare, avoit déjà donné les ordres nécessaires pour les obseques.

Au regard de la grande faim que causent quelquefois les Vers, elle devient souvent un signe quand elle est accompagnée de certaines circonstances, comme d'une maigreur extraordinaire, quoique l'on mange bien. Un enfant de douze ans, fils d'un Fondeur, étoit, dit Forestus[3], depuis plusieurs mois à dessécher dans un lit, sans sentir d'autre mal qu'une légére douleur au ventre près du nombril ; comme cette douleur n'étoit pas considérable, & que l'enfant faisoit d'ailleurs toutes ses fonctions naturelles, le père négligea de consulter personne ; mais l'enfant devint si sec au bout de quelques jours, qu'on appella Forestus. Il admira d'abord le genre de mal qu'il avoit à traiter, dont la cause lui paroissoit très-cachée, l'enfant mangeant fort bien, quoiqu'il ne profitât point, ses urines étant d'une bonne substance & d'une bonne couleur, quoique un peu crues & un

peu claires : mais cette douleur de ventre, dont je viens de parler, jointe à une faim extraordinaire, le porta à croire qu'il y avoit des Vers. Dans cette pensée il fit prendre à cet enfant plusieurs matins de suite, deux heures avant que de manger, & le soir à quatre heures, un verre d'une décoction d'hysope, de marjolaine, de fenouil, de fumeterre desséchés, car c'étoit au mois de Janvier, de petite centaurée & d'absynthe bouillis ensemble dans une pinte d'eau, le tout passé à travers un linge, & mêlé avec une once d'oxymel simple, autant de syrop de fumeterre, & autant de miel rosat. Ce remede fit rendre à l'enfant, toutes les fois qu'il en prit, un grand nombre de Vers par bas, & le guérit parfaitement.

Les temps de l'année, & la différence des pays, peuvent aussi servir de signes en plusieurs rencontres, pour nous aider à connoître quand il y a des Vers dans le corps. En Automne, par exemple, on y est plus sujet qu'aux autres saisons ; en sorte que si dans ce temps-là on voit qu'une personne ait quelques signes de Vers, on doit regarder ces signes comme moins équivoques que dans un autre temps. La différence des pays est à considerer ; car l'Italie, par exemple, l'Allemagne, la France, l'Espagne, sont fort sujettes aux Vers. L'âge, le temperament, la maniere de vivre, la couleur des yeux, sont encore de grands indices ; les enfans par exemple, les personnes d'un temperament pituiteux, ceux qui mangent beaucoup, ceux qui d'abord après le repas font un grand exercice, ceux qui dorment trop, ceux qui ont les yeux bleus, ceux qui vivent dans un trop grand repos de corps, toutes ces personnes-là sont plus sujettes aux Vers que les autres.

Au reste, entre les signes généraux que nous avons rapportés plus haut, dans ce Chap. Art. II. il y en a deux, qui sont beaucoup plus ordinaires que les autres ; sçavoir, l'odeur aigre de l'haleine, & la demangeaison du nez. Quand donc on s'apperçoit qu'un enfant, ou quelqu'autre personne que ce soit, a l'haleine aigre, on doit s'assurer qu'il s'est amassé dans les premières voyes, sinon des Vers, au moins une matiere vermineuse capable d'en produire : en effet, l'haleine n'est aigre que parce que cette matiere vermineuse qui est acide elle-même, fermentant dans l'estomac & dans le duodénum, laisse échapper des parties volatiles qui montent jusqu'à la bouche. Le second signe, est une demangeaison extraordinaire dans le nez, en sorte que les malades ne peuvent s'empêcher d'y porter sans cesse la main : la cause de ce phénomene n'est pas plus obscure que celle du

premier ; car comme nous venons de remarquer qu'il s'éleve jusqu'à la bouche, des parties volatiles de la matiere vermineuse contenue dans l'estomac & dans le duodénum, lesquelles communiquent à l'haleine une odeur aigre, il est facile de concevoir que ces mêmes particules qui sont très-salines & très-piquantes, venant, à mesure qu'elles sortent par l'œsophage, à se mêler avec l'air, & à être portées dans les conduits du nez, doivent pénétrer jusqu'à l'extrémité de cet organe, & le picoter d'une manière très-vive.

Quant aux signes particuliers, ils sont différens selon les espéces des Vers. Les signes des Vers longs & ronds sont des tensions de ventre, accompagnées de bruit & de douleur, une érosion des intestins, des hoquets, un sommeil palpitant, des reveils en sursaut sans aucune occasion extérieure, ces mêmes reveils accompagnés quelquefois de cris, & suivis d'un prompt retour de sommeil, un pouls inégal, des fiévres intermittentes, lesquelles ont quelquefois trois & quatre accès sans aucune règle, des yeux caves, & quelquefois rouges, des joues tantôt rouges & tantôt livides. Quelques-uns ont les yeux de couleur de sang, le pouls inégal & recurrent, quelquefois ceux qui ont des Vers ronds manquent d'appetit, & s'ils ont mangé quelque chose, le vomissent ; ils ont des fiévres accompagnées de froid aux extrémités du corps. Tous ces signes ne se rencontrent pas ensemble, mais on trouve tantôt les uns & tantôt les autres.

Les signes des Ascarides sont une demangeaison continuelle dans le fondement, laquelle cause quelquefois des défaillances & des syncopes : demangeaison qui vient du mouvement de ces Vers, lesquels ne font que fourmiller, & du sentiment vif de la partie où ils se tiennent ; car il ne faut pas croire avec Mercurial, & quelques autres Auteurs, que les gros intestins n'ayent qu'un sentiment grossier ; les tourmens de la colique, qui se font sentir dans le colon, & les douleurs causées à l'anus par des vents enfermés, sont une trop bonne preuve du contraire.

Signes du Tænia.

Avant que de venir aux signes de ce Ver, il faut remarquer que les portions de Tænia que rendent ceux qui ont cet Insecte, & que nous avons

remarqué plus haut être en forme de graines de citrouille, ou de concombre, ne sont ainsi faites que lorsque le Tænia qu'ils ont, est de la première espéce ; mais que quand il est de la seconde, c'est-à-dire, de l'espéce à épine, elles n'ont point cette figure de graines de citrouille, ou cucurbite, puisque ce n'est point celle qu'elles ont quand elles tiennent au corps du Ver ; mais on y doit voir au milieu, une petite élévation composée de ces petits grains raboteux dont nous avons parlé ; ensorte qu'à cette marque on peut connoître l'espéce de Tænia qui est dans le corps du Malade.

Hippocrate n'a point connu d'autre espéce de Tænia, que la premiere ; puisqu'il dit que ceux qui ont ce Ver, rendent de temps en temps dans leurs déjections, de petites portions faites en forme de graines de citrouille ou de concombre, & que ces portions sont des morceaux qui se détachent du corps du Ver : car les portions qui composent le Tænia à épine, ne sont nullement de cette figure.

Cela posé, venons aux signes du Tænia, tels qu'Hippocrate les a remarqués. Les signes du Tænia ou Solitaire, sont selon Hippocrate, 1°. des portions en forme de graines de citrouille ou de concombre, lesquelles paroissent dans les déjections. 2°. Des douleurs que le malade, quand il est à jeun, ressent de temps en temps à la région du foie, où le Ver se porte alors avec impétuosité. 3°. Une surabondance de salive, qui, lorsqu'il se glisse vers le foie, inonde la bouche ; ce qui néanmoins n'arrive pas toûjours. 4°. Une interruption de voix, causée par l'effort avec lequel il s'élance quelquefois vers ce viscére, & laquelle est accompagnée de crachemens, qui peu après, se suppriment d'eux-mêmes, & sont suivis de fréquentes trenchées. 5°. Des douleurs qui surviennent de temps à autre dans la région du dos, où il se cantonne.

Tels sont les signes ordinaires du Ver plat. Du reste il ne cause aucun funeste accident, & il ne fait point mourir ; mais si l'on vient à tomber malade, tandis qu'il est dans le corps, on ne peut se rétablir qu'avec une extrême peine ; parce qu'il dévore une bonne partie des sucs nourriciers. Cependant, pourvu que l'on soit traité avec les remedes & la méthode convenables, l'on guérit, & le Ver abandonne sa demeure. Mais si l'on ne s'y prend comme il faut pour le chasser, il vieillit avec son Hôte. *Hipp. Liv. IV. des Maladies*.

Nous observerons sur ces paroles d'Hippocrate, que quelques Auteurs anciens, comme Ætius, Paul Eginette, & quelques Modernes, tels entre autres, qu'Edouard Tyson, ajoûtent aux signes du Ver plat mentionnés dans ce passage d'Hippocrate, la maigreur du corps, mais ils se trompent. Ceux qui ont ce Ver plat, autrement dit Tænia, ou Ruban, & que j'appelle *Solitaire*, sont, les uns gras, les autres maigres. M. de la Solaye, d'une constitution fort replette, lequel a rendu le Tænia de la page 198. & celui de la page 200. étoit tout aussi gras & tout aussi replet quand il l'a rendu. M. Bénard Marchand de Melun, qui a rendu celui dont je parle Chapitre III. Article II. vers la fin, étoit un des hommes les plus gras les plus réplets. M^lle^ Boileau, qui a été délivrée de celui que j'ai marqué dans la page 201. avoit de l'embonpoint. Le sieur Jacques Frequet, qui a rendu celui de la page IV. de la Préface, n'étoit ni gras ni maigre. M. Coqueret, Gentilhomme de M. le Prince Soubize, dont j'ai parlé page 258. du Chap. III. Art. II. & qui en a rendu un grand nombre d'aulnes, étoit maigre & pâle. M. le Marquis de Montendre, à qui en 1703. j'en ai fait rendre un de deux aulnes en deux morceaux, au dernier desquels étoit la tête, n'étoit ni gras ni maigre. Nous passons plusieurs autres exemples, dont le détail seroit trop long ; & nous concluons, fondés en cela sur l'expérience, qu'il n'y a point de régle certaine à établir là-dessus. A la vérité, ce Ver consume une grande partie de chyle, & il en est si plein, en sortant du corps, que si peu après on le met dans de l'eau-de-vie, il rend alors une quantité extraordinaire de chyle, qui se précipite au fond du vase, où il ressemble à du lait. Mais il y a des personnes dont le corps abonde si fort en chyle, ou suc nourricier, qu'ils en ont encore plus qu'il n'en faut & pour eux & pour le Ver, en sorte qu'ils ne maigrissent pas. On peut dire la même chose de ceux d'entre les Poissons qui ont des Vers plats. La plupart de ces Poissons, sont aussi gras & aussi nourris que les autres[4] : & Leuwenhoeck parle d'un *Rhombus*, qui ayant dans le corps un grand Ver, ainsi qu'on le reconnut après avoir ouvert le Poisson, étoit fort gras & fort beau. Il n'en est pas de même des Carpes nommées en latin, *Cyprini*. Celles qui ont ce Ver sont si maigres, que certains Pêcheurs connoissent à cette maigreur, qu'elles ont le Ver en question.

Mais pour revenir à ces petites portions faites en forme de graines de citrouille ou de concombre, on peut voir ce que nous en avons déjà dit

Chap. III. Art. II. mais nous remarquerons ici que non-seulement Hippocrate a parlé de ce signe, comme d'un signe certain du Ver dont il s'agit, mais qu'Aristote fait la même chose dans son Histoire des Animaux, *Lib. V. Cap.* 19.

Au reste ces petits, corps blancs faits en forme de graines de citrouille, sont des portions qui se détachent du Tænia de la première espéce, comme nous l'avons dit & redit plus haut. Ainsi quand elles paroissent dans les selles d'un Malade, il n'y a pas à douter que ce Malade n'ait dans son corps, le Tænia. M. Gandolphe, Médecin de la Marine à Dunkerque, a envoyé en 1709. à l'Académie Royale des Sciences, une petite Dissertation sur le Tænia, dans laquelle il dit qu'il ne croit pas ce signe encore bien certain ; & qu'il désireroit qu'on observât plus exactement ces sortes de petits corps blancs, pour voir si ce sont des Vers, s'ils sont vivans, ou s'ils l'ont été ; & enfin si c'est quelque chose de différent du Tænia.

L'éclaircissement qu'a demandé là-dessus, M. Gandolphe, est chose faite. J'ai examiné ces portions long-temps avant sa Dissertation ; j'en ai vu une infinité de vivantes. Ce sont des détachés du grand Ver, & quand on en rend, c'est un signe infaillible qu'on a le Solitaire. Je renvoye là-dessus à ce que j'ai dit plus haut, Chap. III., Art. II. au commencement.

Voilà quels sont les signes du Solitaire ; signes expressément marqués par Hippocrate dans le quatrième Livre des Maladies. Cet Auteur prétend que la douleur que l'on sent à jeun, dans le foie, quand on a ce Ver, vient de ce que le Ver va dans ce viscére, ce qui paroît assez vraisemblable, si l'on fait réfléxion à la finesse du col de cet Insecte, à la petitesse de sa tête, & à la situation du conduit qui dans l'homme porte aux intestins la bile du foie ; car il est facile de comprendre que lorsque l'on est à jeun, ce Ver ne trouvant plus de chyle dans l'estomac, peut retirer sa tête de cet endroit, pour chercher ailleurs de la nourriture, & que la retirant dans le duodenum qui est aussi-tôt après le pylon, & où il trouve l'ouverture du conduit qui vient du foie, il peut bien aussi s'insinuer dans cette ouverture, & aller de-là jusques au foie, sans qu'il en soit empêché par la valvule que Mrs Higmorre & Marchette, disent être à ce conduit au-dedans du duodénum ; parce qu'en cas que cette valvule y soit, ce Ver a la tête assez menue, & le col assez délié, pour pouvoir se glisser sous cette valvule. Il n'y a qu'une difficulté à cela, qui est que le fiel du foie semble devoir empêcher les Vers de venir

jusqu'à ce viscére ; mais la faim où nous supposons celui-ci, qui ne trouve point de nourriture, fournit aisément la réponse à l'objection. Ce que je dis des Vers affamés n'est point sans exemple, & en 1572. le fils du fameux Wierus disséquant le corps d'une fille morte d'hydropisie, y trouva deux Vers longs d'un palme, dont l'un occupoit tout le méat chalidoque, qui va du foie dans le duodenum ; & l'autre toute la partie gibbe du foie[5], où ces Vers étoient montés, sans doute, dit Wierus, faute d'aliment.

J'ai dit plus haut, que le Pays étoit souvent un indice qui pouvoit marquer en général, s'il y avoit des Vers dans le corps. J'ajoûte que c'est souvent aussi un signe particulier pour les différentes espéces de Vers ; car si certains Pays sont plus sujets aux Vers que d'autres, il en est aussi qui sont plus sujets à tels & tels Vers ; comme les uns aux Ascarides, les autres aux Strongles, c'est-à-dire, aux Vers longs & ronds ; les autres aux Vers plats[6]. Et si des Vers des intestins, nous voulons passer à ceux qui s'engendrent dans d'autres parties du corps, nous verrons qu'il y a des Nations sujettes à des Vers particuliers, qui ne se voyent point ailleurs. Les Américains, par exemple, sont sujets à ces Vers nommés *Toms*, dont j'ai parlé au Chapitre troisiéme ; & les Africains à des Vers qui leur viennent ordinairement aux cuisses & aux jambes, dont quelques-uns sont longs d'une aulne, d'autres, de deux, & quelquefois de trois. Nous en avons parlé au même Chapitre.

Pour revenir au *Solium*, ou *Tænia*, que je nomme *Solitaire*, je ne sçache point d'autres signes auxquels on puisse conjecturer qu'il est dans le corps, que ceux que j'ai rapportés. Ce Ver a cela de particulier, qu'étant engendré dès le ventre de la mere dans ceux qui l'ont, il est impossible de nous en garantir ; mais nous pouvons quelquefois nous garantir des autres, parce qu'ils ne se produisent pas toûjours en nous avant notre naissance. Nous en allons marquer les moyens.

---

1. ↑ *Forest. de sympt. Febr. lib. 7. observ. 36.*
2. ↑ *Brassav. comment. ad aphor. 26 lib. 3. Hipp.*
3. ↑ *Forest. de intest. affec. lib. 21. observ. 29.*
4. ↑ *Arcan. natur. detect. Epist. 18.*
5. ↑ *Joann. Wier. de Præstig. Dæmon. Lib. IV. Cap. 16.*
6. ↑ Ceux-là sont communs en Hollande. Voyez la Lettre de M. Hartsoeker, à la fin de ce Traité.

CHAPITRE SIXIÉME.

Des Moyens de se garantir des Vers.

On ne peut être préservé des Vers après sa mort ; & celui qui meurt au milieu de l'abondance, plein de force & de richesses, dont le corps est rempli du meilleur suc[1], & dont les os sont comme pénétrés de la moëlle qui les a nourris[2], sera mangé de ces Insectes dans le tombeau, comme le plus malheureux & le plus pauvre. Tout ce que l'homme peut prétendre, est de s'en garantir pendant sa vie ; c'est de quoi nous allons tâcher de donner quelques moyens.

Trois choses nous rendent sujets aux Vers ; le mauvais air, les mauvais alimens, & le mauvais usage des bons ; c'est-à-dire, que pour se préserver des Vers, il faut respirer un bon air, éviter certains alimens, & user avec règle de ceux qui conviennent.

La qualité que l'air doit avoir par rapport à ce que nous nous proposons ici, c'est d'être pur & subtil : un air de cette sorte est moins rempli de semences de Vers ; il réveille la chaleur naturelle, favorise [1] le cours du sang, empêche les humeurs de se corrompre par le repos, & ôte aux semences vermineuses, qui sont dans le corps, ce qui pourroit faire éclorre les Vers qu'elles renferment. L'air épais & impur au contraire, outre qu'il est tout chargé de semences de Vers, corrompt les humeurs en les arrêtant par sa grossiereté, & en les altérant par son impureté ; & ainsi prépare aux Vers, dont il introduit, ou dont il rencontre déja dans le corps les semences, toute la matière nécessaire à leur nourriture & à leur accroissement.

Les alimens qu'il faut éviter, pour se garantir des Vers, sont les laitages, excepté le beurre ; ce sont les choses sucrées, les viandes vinaigrées, le cidre, les pignons, les melons, les champignons, &c. Je dis les viandes vinaigrées, rien ne réveillant plus les Vers que le vinaigre, ainsi que l'expérience le fait voir, d'ailleurs cette liqueur étant elle-même toute pleine de ces Animaux, ne peut qu'introduire dans le corps une grande quantité de Vers, & de semences à Vers. Qu'elle soit remplie de Vers, c'est un fait dont tout le monde se peut convaincre par ses yeux : Et puisque nous en sommes là-dessus, il ne sera pas inutile de rapporter tout ce qui s'observe à ce sujet dans le vinaigre par le moyen du microscope. La première chose est, qu'il y a dans le vinaigre un très-grand nombre de Vers faits comme des Anguilles, dont les uns sont vivans, & les autres morts ; que les premiers vont & viennent, ainsi que des Poissons, & que les autres demeurent au fond, où ils se corrompent peu à peu, & où ils forment comme une légére fange, d'où naissent ensuite d'autres Vers. La seconde, que plus le vinaigre est fort, & plus on y remarque de Vers. La troisiéme, que quand le vinaigre est dans le tonneau, il y a plus de Vers vivans, & que quand il est en bouteilles, il y en a plus de morts. La quatriéme, que si on passe le vinaigre par un couloir, on n'y remarque de trois jours aucun Ver, après quoi il en vient d'autres. La cinquiéme, qu'un gros de Thériaque, jetté dans deux pintes de vinaigre, en tue tous les Vers. La sixiéme, que si après avoir mêlé cette Thériaque dans le vinaigre, on laisse pendant un mois au Soleil ce mélange dans un vaisseau bien bouché, ayant soin d'agiter le vaisseau de temps en temps, & qu'au bout du mois on filtre la liqueur, en aura un vinaigre exempt de Vers pour toujours, & un excellent antidote contre la peste & contre les fiévres malignes. La septiéme, que l'on observe plus de Vers dans le vinaigre rosat, que dans aucun autre : toutes expériences que chacun peut faire, & dont on peut tirer bien des conséquences utiles pour sa santé.

Quoiqu'il faille éviter le vinaigre quand on veut se garantir des Vers, il ne s'ensuit pas que toutes les choses aigres doivent être évitées dans ce dessein ; l'esprit de nitre, par exemple, l'esprit de souffre, l'esprit de sel dulcifié, sont bons contre les Vers, aussi bien que le jus de citron & de grenade. Nous avons un grand nombre d'exemples de personnes que l'usage de certaines choses aigres a rendu sujettes aux Vers ; & Spigelius raconte qu'ayant été appellé, pour voir cette Dame Allemande[3], dont nous

avons parlé dans le Tome I. laquelle rendit un morceau de Ver plat, qui fit tant de mouvemens, & l'ayant interrogée sur l'état où elle s'étoit trouvée auparavant, & sur sa maniere de vivre, il apprit d'elle qu'étant fille, elle étoit fort sujette aux Vers ronds ; qu'alors elle mangeoit souvent du lait caillé, aimoit sur-tout le lait aigre, & tous les alimens aigres.

La plûpart des aigres engendrent des Vers, & si on l'observe bien, on verra que tous les enfans, qui ont des Vers, ont l'haleine aigre.

Quant aux pignons, dont on assaisonne la plupart des viandes en plusieurs Provinces, ils engraissent, sont une bonne nourriture, conviennent dans la phthisie, dans la strangurie, dans l'âcreté de l'urine ; mais cependant sont plus propres qu'aucunes choses à nourrir certaines sortes de Vers ; l'expérience l'a fait voir, & je pourrois en citer plusieurs exemples. Panarolus en rapporte un, assez digne de remarque. En 1652. à Rome au mois de Mars, une Religieuse Capucine, qui avoit été sujette à des syncopes & à plusieurs autres maladies, rendit par la bouche un Ver vivant, qui avoit deux cornes comme un Limaçon, & six pieds ; il étoit rond & long, ne passant pas néanmoins la longueur de deux doigts. Panarolus voulut voir ce qui seroit contraire à ce Ver, & fit, dans ce dessein plusieurs essais, qui méritent bien d'être rapportés. Il chercha d'abord comment il le pourroit nourrir ; il s'avisa de lui donner des pignons, ce qui réussit si bien, qu'avec cela il le fit vivre treize jours ; pendant ce temps-là il recourut à divers remedes pour le tuer : il commença par la thériaque seule, puis la mêla dans du vin, ensuite dans du vinaigre ; il vint après cela à l'oignon, à l'ail, à l'eau thériacale, à l'esprit de vitriol mêlé dans l'eau de chardon bénit, au mercure, au sel ; mais tous ces remedes furent inutiles, & le Ver mangeoit toujours les pignons. Douze jours se passerent ainsi, & le treiziéme une Dame de qualité pria Panarolus [4] d'éprouver d'une huile qu'elle avoit, qu'elle disoit être extrêmement bonne contre les Vers. Panarolus en fit l'expérience le même jour, & la seule odeur de cette huile tua le Ver. C'étoit une huile qui sentoit la thériaque, & qui s'évaporoit aisément : ce qui fit juger à Panarolus que ce pouvoit être quelque extrait de thériaque bien préparé ; quoi qu'il en soit, cette huile fit mourir le Ver, & les pignons le conserverent vivant contre tous les autres remedes.

Pour les melons, l'expérience ne confirme que trop ce que dit Cardan, que c'est un fruit qui produit beaucoup de corruption, & qui renferme

ensemble toutes les mauvaises qualités qui se trouvent séparément dans les autres : un fruit qui nuit à l'estomac, au foie, à la rate, aux intestins, aux poumons, aux reins, à la vessie : un fruit qui remplit le corps de venin, cause des fiévres pestilentielles ; qui ne s'associe bien avec aucun breuvage ; qui avec le vin, engendre des humeurs pernicieuses, produit des phlegmons, & plusieurs autres maladies : qui avec l'eau, cause des lienteries, & d'autres flux de ventre dangereux. Je voudrois pour la santé publique, dit Panarolus, que les Magistrats interdisissent l'entrée de ces fruits dans les Villes ; car quelle plus grande peste, dit-il, a-t'on à craindre que celle de ces sortes de fruits, qui font mourir tous les ans plusieurs milliers d'hommes ? Ce que souhaitoit ce Médecin, se pratique en partie aujourd'hui à Paris. Le sage Magistrat, par les ordres duquel la Police y est si bien entretenue, voulant prévenir les maladies qui pourroient courir parmi le peuple, a soin tous les ans de défendre l'entrée des melons passé le mois de Septembre, qui est le temps après lequel ils sont plus dangereux. Les melons ne sont point sujets à être mangés des Vers, mais ils ne laissent pas d'en produire beaucoup dans le corps par les crudités qu'ils y causent.

Au regard des Champignons, c'est une regle générale qu'ils sont très-indigestes ; or, tout ce qui est indigeste, à moins qu'il ne le soit par sa dureté, comme les noyaux de cerise & les pepins de raisins, fait beaucoup de corruption, & par conséquent doit être évité quand on craint les Vers.

Les Champignons font un sang grossier & épais, forment des obstructions, demeurent long temps dans l'estomac, & empêchent la digestion des autres alimens par un mauvais suc qu'ils rendent, & dont l'estomac est toujours fatigué ; quelquefois même ils restent plusieurs jours dans l'estomac sans se digérer, & alors ils peuvent produire des maladies très-dangereuses. J'en ai vu, il y a quelques années, un triste exemple en la personne d'un Auditeur des Comptes, nommé M. Bonnet de Cuviers, lequel mourut subitement en revenant de la Foire S. Laurent, vers la fin de Septembre de l'année 1699. Il passoit en son Carosse, à neuf heures du soir, dans la rue Briboucher, pour s'en retourner au Faubourg S. Germain, où il demeuroit. Comme il étoit à l'entrée de la rue, il fut saisi d'un assoupissement profond, qui fit croire d'abord à deux de ses amis, qui étoient avec lui, qu'il faisoit semblant de dormir ; mais ces Mrs ayant peu après reconnu que leur ami se trouvoit mal, firent arrêter le Carosse au bout

de la rue, devant la boutique d'un Chirurgien, nommé M. Dupati : on prit le Malade qui n'avoit plus de force, ni de connoissance, on le transporta chez le Chirurgien, qui lui donna aussi-tôt l'émétique, lequel ne fit nul effet, parce que la gorge étoit tellement engagée, qu'il ne put passer. Je fus appellé sur ces entre-faites ; je fis d'abord saigner le Malade ; le sang sortit fort épais, se figeant dans les palettes en même temps qu'il y tomboit. Quand la saignée fut faite, le Malade s'agita beaucoup, & je m'appercus d'un effort qu'il fit, pour rejetter quelque chose du fond de l'estomac ; aussi-tôt je pris une serviette, que je trouvai sous ma main, & la lui présentant à la bouche, je reçus dedans, un quartier de champignon ; je demandai d'abord s'il n'avoit point mangé de champignons ce jour-là, & ses amis me dirent, qu'il y avoit trois jours qu'il en avoit mangé dans un ragoût, qu'au reste il n'avoit fait aucun excès ; ses laquais, que j'interrogeai, me répondirent la même chose. Enfin après bien des agitations, on manda M. de Fresquieres, qui étoit son Médecin, lequel fit réitérer la saignée. Mais tous ces secours furent inutiles ; la connoissance ne revint point au Malade, & il mourut sur les dix heures du soir chez le Chirurgien.

Il est difficile de ne pas juger que les champignons furent la cause de cet accident ; puisque le Malade en rendit un morceau qui s'étoit conservé trois jours dans son estomac sans s'y digérer. Je ne prétends pas conclure de-là, que tous ceux qui mangent des champignons ayent à craindre un si triste sort ; mais du moins on peut connoître par cet exemple, combien cette nourriture est indigeste, & par conséquent capable de cette corruption qui peut donner lieu à la génération des Vers. On trouve dans les Journaux de Bartholin[5], une histoire presque semblable, d'un homme, qui après avoir mangé des champignons à son souper, tomba en apopléxie, mais qu'on fit revenir heureusement en lui brûlant du souphre sous le nez. On en trouve un autre dans Pierre Gontier[6], au sujet d'un neveu qu'il avoit, lequel pensa périr au milieu de la nuit, d'un étranglement qui lui prit pour avoir mangé des champignons le soir.

Les truffes ne sont pas moins dangereuses que les champignons, & l'on peut voir là-dessus le Chapitre IV. de ce Traité, Observation huitiéme.

Il n'est pas toûjours en notre pouvoir de nous garantir des Vers ; ces Animaux se forment souvent en nous, dans un âge, où l'on est incapable de veiller à ce qui nous peut nuire. C'est aux meres & aux nourrices d'avoir ce

soin pour leurs enfans, & de prendre garde de ne leur rien donner qui puisse produire en eux de la corruption. Ce qui fait que la plûpart des enfans sont sujets aux Vers, c'est le lait trop vieux qu'on leur présente dès qu'ils sont nés, & la bouillie dont on les nourrit trop tôt. Le premier lait, que doivent succer les enfans, est celui qui se trouve aux mammelles des nouvelles accouchées, c'est un lait purgatif qui délivre l'enfant de toutes ses humeurs superflues, & qui ne chargeant point l'estomac, n'y cause point ces crudités, qu'un lait plus vieux & plus nourrissant, ne manque jamais d'y produire. On a recours, dit Spigelius[7], à des médicamens pour purger les enfans nouveau nés, & l'on néglige la meilleure de toutes les médecines, qui est le lait que la nature prépare dans les mammelles des nouvelles accouchées. Ce lait est un aliment médicamenteux proportionné à la foiblesse des enfans nouveaux nés, & qui devenant tous les jours moins purgatif, ne devient nourriture qu'autant que l'estomac a la force de le digérer, d'où il arrive que le ventricule n'est point surchargé, & qu'il est exempt de ces crudités, qui tombent dans les intestins, & y font éclorre des Vers.

Quant à la bouillie, cette nourriture grossiére, donnée aux enfans avant qu'ils ayent atteint le troisiéme ou le quatriéme mois, cause beaucoup de crudités en eux, surtout lorsque la farine, dont on la fait, n'a pas été cuite dans le four ; car alors la bouillie en est plus pesante & plus indigeste : ce qui la rend propre à la génération des Vers. La farine qu'on destine à la bouillie des petits enfans, doit être mise au four dans une terrine après que le pain en est tiré, & être alors remuée de temps en temps pour qu'elle cuise également. Quoique la bouillie faite de cette farine soit fort légére, il est bon néanmoins de n'en donner aux enfans qu'une ou deux fois par jour, & encore faut-il que les Nourrices ayent soin de les faire tetter peu après ; afin que cette même bouillie soit délayée par le lait, & se digère plus facilement.

Ce n'est pas assez de prendre de bons alimens, pour se préserver des Vers ; il faut observer de certaines regles dans l'usage qu'on en fait. Cet usage consiste en trois choses ; la premiére, à manger dans un temps qui soit favorable à la digestion ; la seconde, à observer dans les viandes un ordre, qui ne puisse point troubler la coction qui s'en doit faire ; car tout dépend de la bonne digestion, les crudités faisant presque toute la corruption, qui rend nos corps sujets aux Vers ; & la troisiéme à ne point trop manger, ou trop boire à chaque repas ; ce qui empêcheroit encore plus

la digestion que toutes les autres fautes qu'on pourroit commettre ; à quoi je puis ajoûter pour quatriéme précaution, de ne point manger trop de viande.

Pour le temps, il y a trois choses à observer ; la premiere, c'est l'appétit, j'entends un appétit sain & non malade ; un appétit qui vient du besoin de la nature, & qui fait que les viandes se mangent avec plus de goût, qu'elles sont plus étroitement retenues dans l'estomac, & qu'elles s'y digérent plus parfaitement : ce qui fait dire à Hippocrate, que lorsque l'appétit nous invite à une chose, il la faut préférer à toute autre[8], quand même elle ne seroit pas d'une si bonne qualité, parce qu'en effet cet appétit fait qu'elle se digère mieux.

La seconde, est la coction des alimens du dernier repas qu'on a fait ; car il ne faut jamais se mettre à manger qu'on n'ait lieu de croire que ces premières viandes sont digerées ; autrement la coction est troublée, il se fait des crudités, & tout le corps se remplit d'humeurs corrompues propres à nourrir des Vers. Aussi voyons-nous par expérience, que ceux qui mangent à toute heure, sans observer aucun temps, sont plus sujets aux Vers que les autres.

La troisiéme, est d'avoir l'estomac dégagé avant que de manger ; car s'il est plein d'humeurs corrompues, les viandes, au lieu de s'y bien digérer, y contracteront le vice de ces humeurs : ce qui a fait dire à Hippocrate, que plus on nourrit un corps impur, & plus on l'endommage[9]. Le moyen de chasser cette corruption, ou de la prévenir, est de prendre quelquefois avant le repas un peu de casse, ou quelque autre chose d'équivalent, pour vuider l'estomac.

Pour ce qui regarde l'ordre des viandes, il faut commencer par les plus faciles à digérer ; parce que celles-ci n'étant point retenues par d'autres d'une digestion plus lente, sortent de l'estomac aussi-tôt qu'elles sont digérées, & ne s'y corrompent pas comme elles feroient si elles y séjournoient après la coction faite. Ainsi les choses molles se doivent prendre ordinairement avant les dures, les humides avant les séches, les liquides avant les solides, celles d'une qualité chaude avant celles d'une qualité froide, prenant garde toutefois de ne point trop donner dans la variété des mets ; cette diversité de viandes, qui fait la douceur des repas, ne produisant que la corruption[10] & les Vers.

J’ajoûterai ici qu’il est bon de se tenir en repos quelque temps après le repas, parce que le prompt exercice, après qu’on a mangé, cause beaucoup de crudités, & par conséquent beaucoup de corruption.

La digestion ne se fait pas toute dans l’estomac, elle se perfectionne encore dans les intestins gresles, & cela par le moyen de la bile, qui y vient par le conduit & par le pore biliaire ; en sorte que lorsque le foie, ou que le conduit dont nous venons de parler, ne sont point obstrués, cette bile entrant dans le duodenum, & de-là dans le reste des intestins, y acheve l’ouvrage de la digestion, & empêche par ce moyen, qu’il ne s’y fasse de la corruption. Il s’ensuit de-là, que c’est une bonne précaution, pour se garantir des Vers, de prendre de temps en temps des choses qui puissent prévenir, ou corriger les obstructions du foie.

On demandera peut-être comment il se peut faire que certaines choses soient meilleures au foie qu’aux autres viscéres ; & si c’est qu’elles ayent de l’intelligence, pour s’attacher au foie plûtôt qu’aux poumons ou ailleurs ?

Cette raillerie, qu’on fait sur la vertu de certains remedes, est mal fondée, & voici une expérience qui montre comment les remedes, sans avoir une intelligence qui les conduise, vont porter leur effet à une partie plûtôt qu’à une autre.

Que l’on jette de l’eau-forte sur un composé d’or & d’argent, cette eau-forte s’attachera à l’argent, le dissoudra, & coulera sur l’or sans y faire impression. Jettez de l’eau regale sur ce même composé, cette eau ira porter son action sur l’or & ne touchera point à l’argent ; d’où vient cette différence ? Est-ce que ces eaux ont de l’instinct, pour aller dissoudre, l’une l’argent plûtôt que l’or, & l’autre l’or plûtôt que l’argent ? non sans doute : mais c’est que les parties insensibles de ces eaux sont de différentes figures, & les pores de ces corps aussi ; en-sorte que lorsque l’eau-forte, par exemple, trouve un corps comme l’or, dont les pores ne sont pas proportionnés à la figure de ses pointes, elle coule dessus sans y faire d’impression, & si-tôt qu’elle en trouve un, dont les pores sont figurés d’une maniere propre à recevoir ses pointes, comme est l’argent, elle s’insinue dedans, & en sépare les parties. Il faut raisonner ainsi de l’action des remedes sur des parties du corps, plûtôt que sur d’autres. Et pour mettre la chose dans un plus grand jour, imaginons un corps artificiel, fait de verre,

dont les poûmons soient d'or & le foie de fer. Supposons dans les vaisseaux de ce corps, de l'eau-forte au lieu de sang, ne conçoit-on pas que cette liqueur, étant portée aux poûmons, n'y mordra point ; & que si-tôt qu'elle rencontrera le foie, elle s'y attachera, & agira dessus ? Imaginons encore la chose autrement. Supposons les poûmons de verre, & le foie d'or, & en même temps les conduits de ce dernier embarrassés de petites parties de fer difficiles à ôter, comment s'y prendre, pour lever les obstacles que ces parties de fer feront dans le foie ? C'est de jetter de l'eau-forte dans ce corps artificiel ; car alors nous concevons que cette eau, sans endommager les poûmons, (ausquels je suppose qu'elle sera portée par une circulation qu'on peut imaginer) & sans endommager la substance du foie, dissoudra les parties de fer qui seront dans ce dernier viscére, & en rendra les passages libres. Voilà une image de ce qui se passe dans le corps animé, lorsque les remedes agissent sur certaines parties plûtôt que sur d'autres.

Si ces exemples ne suffisent pas, pour faire comprendre la chose, en voici un plus clair, rapporté par M. Tournefort dans cette sçavante These, qu'il fit soûtenir le 14. de Novembre de l'année 1697. dans les Ecoles de Médecine de Paris.

Prenez deux couloirs de papier gris, dont l'un soit imbibé d'huile & l'autre d'eau ; versez dans chacun, de l'eau & de l'huile mêlés ensemble, l'eau seule coulera au-travers de celui qui sera[11] pénétré d'eau, & l'huile seule au-travers de l'autre. Supposons que ces couloirs communiquent ensemble par plusieurs tuyaux, qui portent à l'un, le résidu de l'autre, n'est-il pas vrai que toute l'huile contenue dans le couloir abreuvé d'eau, passera au-travers du couloir abreuvé d'huile, & que toute l'eau contenue dans le couloir imbibé d'huile, passera à travers le couloir imbibé d'eau. C'est ainsi qu'il faut raisonner de l'effet des remedes qu'on préscrit, les uns pour passer à travers les reins & les nettoyer, les autres pour purger le foie, les autres pour humecter & rafraîchir les poûmons. Ces remedes sont portés à toutes les parties ; mais ils pénétrent les unes plûtôt que les autres, selon le rapport qu'ils y trouvent avec la matiere, dont ces parties sont abreuvées, ou composées.

Les excès de Venus sont une des choses les plus contraires à la bonne constitution du foie, & les plus propres à y produire des obstructions. Ces

excès affoiblissent outre cela l'estomac, en dissipant la chaleur naturelle, & causent par ce moyen une corruption, qui peut produire beaucoup de Vers.

La trop grande application d'esprit, & les grands efforts d'étude, font quelquefois plus de tort à la digestion, & causent plus de corruption que les excès, dont je viens de parler, sur-tout quand on se met à des lectures longues & appliquantes, d'abord après les repas.

---

1. ↑ *Iste moritur robustus, dives & felix ; viscera ejus plena sunt adipe, & medullis ossa illius irrigantur : alius vero moritur in amaritudine animæ, alisque ullis opibus ; & tamen simul in pulvere dormient, & Vermes operient eos. Job Cap. 21 v. 24.*
2. ↑ Voyez Chap. XIV. Art. 1 où j'explique en quel sens on peut dire que la moelle nourrit les os.
3. ↑ *Spigel. de Lumbr. lat. Cap. 13.*
4. ↑ *Panarol. Iatrolog. Pentecost. 4. Observ. 29.*
5. ↑ *Thom. Barth. Tom. III. Cap. CXVI.*
6. ↑ *Petr. Gont. de Cibis ab olerib. Pet. Cap. XXV.*
7. ↑ *Spigel. de formato fœtu parte secundâ. Cap. 3.*
8. ↑ *Aphor. 38. sect. 2.*
9. ↑ *Aphor.* 11. 10.
10. ↑ *Dulcedo illius Vermes. Job. 24. v. 24.*
11. ↑ *Quæst. medic. an morborum curatio ad leges Mechanicæ referenda ?*

CHAPITRE VII.

De la sortie des Vers, & des prognostics qu'on en doit tirer.

NOUS ne parlerons dans ce Chapitre, que de la sortie des Vers qui sont dans les intestins : ce qui regarde celle des autres étant peu considérable. Il y a plusieurs circonstances à examiner dans la sortie des Vers ; les unes concernent la personne, les autres le temps, les autres le lieu, les autres les excrémens, les autres les Vers mêmes.

Les circonstances de la personne sont : si elle est en santé ou malade, si elle a pris quelque médicament, ou fait quelque chose à quoi on puisse attribuer la sortie de ces Vers.

Celles du temps : si les Vers sortent dans le commencement, dans l'état, ou dans le déclin de la maladie.

Celles du lieu : s'ils sortent par haut ou par bas, & en cas que ce soit par haut, si c'est par le nez, ou par la bouche.

Celles des excrémens : si les Vers sortent mêlés dans les matieres, ou tout seuls ; & la qualité des déjections qui en ont ou précédé, ou accompagné, ou suivi la sortie.

Celles des Vers : s'ils sortent morts ou vivans, entiers ou rompus, enfermés dans quelque envelope, ou entièrement libres : fondus, ou dans leur forme naturelle, d'une couleur plûtôt que d'une autre, épais ou menus, en grande ou en petite quantité : toutes circonstances nécessaires à remarquer, & que nous allons examiner par ordre.

La Personne.

Si la personne est en santé, & que les Vers soient sortis par la force de quelque médicament, ou pris en dedans, ou appliqué en dehors, il y a lieu de juger que ce n'est point tant la chaleur naturelle toute seule, que le secours étranger qui les a chassés, & par conséquent que le corps dépourvu d'une chaleur naturelle suffisante, pour empêcher la corruption qui entretient ces insectes, est en danger de maladie, si l'on n'a soin de recourir aux évacuans & aux altérans. Si au contraire la personne n'a rien fait qui puisse avoir chassé les Vers, il en faut bien augurer, puisque c'est une marque que la nature a eu assez de force pour se débarrasser elle-même sans être aidée.

Si la personne est malade, & que les Vers sortent d'eux-mêmes, il faut avoir égard à la seconde circonstance, dont nous allons parler, qui est celle du temps.

Du Temps.

S'ils sortent sur le déclin de la maladie, le signe est bon, parce que les forces se rétablissant alors, il y a apparence qu'ils ne sortent qu'à cause de la chaleur naturelle qui s'augmente, & qui ne leur laisse plus assez de corruption pour s'entretenir. S'ils sortent dans le commencement de la maladie, le signe est mauvais, parce que la fermentation des humeurs n'étant pas encore faite, ils ne peuvent guère sortir qu'à cause de l'âcreté de la matiere, ainsi que l'observent la plupart des Médecins.

Levinus Lemnius[1] voulant rendre raison de ce signe, dit que les Vers connoissent par une certaine sagacité naturelle, la ruine prochaine du corps où ils sont, & que c'est pour cela qu'ils abandonnent la place. Il ajoute qu'ils sont en cela semblables aux Loirs & aux Souris, qui prévoyant, dit-il, que la maison où ils sont va tomber, l'abandonnent quelquefois plusieurs mois à l'avance. Sans mentir, Levinus Lemnius juge bien favorablement de la prudence & de la sagesse des Vers, de celle des Loirs, & de celle des Souris ; pour moi, qui ne sçaurois croire que ces animaux soient si intelligens, j'estime qu'il vaut mieux s'en tenir à la raison que nous avons apportée.

Du Lieu.

Dans une maladie le signe est meilleur quand ils sortent par bas, que quand ils sortent par haut, parce que d'ordinaire quand ils sortent par haut, cela vient de l'une de ces deux causes, ou de quelque obstruction considérable dans les gros intestins, laquelle empêche qu'ils ne prennent leur chemin par le ventre, ou de quelque obstruction, soit dans le meat cholidoque, soit dans le pore biliaire, laquelle empêche la bile, qui est si contraire aux Vers, de descendre dans le duodenum, & permet ainsi à ces mêmes Vers de remonter jusques dans l'estomac, & de passer de-là dans la bouche.

Les Vers ne remontent pas seulement des intestins dans la bouche, mais vont quelquefois pendant le sommeil jusques dans le nez lorsque la bouche est close, & sortent par les narrines[2] : ce qui ne doit pas surprendre, ni paroître d'un plus mauvais prognostic, que s'ils sortoient soient par la bouche, vû la communication qu'il y a du fond du palais avec le nez.

Quand la personne est en santé, il n'y a pas lieu de croire qu'il puisse y avoir de telles obstructions, puisque ces obstructions causent toujours de grandes incommodités, ainsi il est à juger que si les Vers sortent alors par haut, cela peut venir de ce qu'on aura été trop long-temps sans manger, ce qui oblige les Vers, malgré le fiel qui se décharge dans le duodénum, de remonter jusques dans l'estomac, pour y chercher à manger, & de sortir ensuite par sa bouche. Levinus Lemnius[3] dit avoir vu plusieurs fois des Vers remonter ainsi, & sortir par le nez ; mais il ajoute que ç'a toujours été avec danger dans les malades, & sans péril dans les personnes en santé.

Quelquefois les Vers sortent par haut, attirés dans l'estomac par les alimens qu'ils y trouvent, & un exemple, que nous rapporterons plus bas d'une Religieuse, qui en vomissoit presque tous les jours quand l'heure de ses repas approchoit, en est une marque assez évidente. On lit dans le Voyage de Rassilly, qu'en Afrique on voit des Serpens, qui aux heures des repas viennent dans les maisons manger ce qui tombe sous la table, & s'en retournent après sans faire mal à personne ; c'est ainsi que les Vers viennent quelquefois dans l'estomac chercher à ces mêmes heures de quoi manger.

Quant au vomissement qui arrive alors, il est facile de voir qu'il vient du picotement que ces animaux affamés font à cette partie.

Les Déjections.

Il vaut toûjours mieux que les Vers sortent avec les déjections que tout seuls, lorsque c'est dans le commencement, ou dans l'état de la maladie. La raison en est, que quand ils sortent avec les excrémens, il est à croire que ce n'est pas par l'âcreté seule des humeurs, mais par le mouvement même des matieres qui les entraînent, au lieu que quand ils sortent seuls, on ne peut guère soupçonner autre chose que la malignité de l'humeur ; il n'en va pas de même quand c'est dans le déclin de la maladie ; il n'en faut tirer alors, selon Hippocrate, aucun mauvais augure[4].

Il arrive quelquefois qu'après avoir jetté des Vers par haut ou par bas, on vomit une matiere noire semblable à de l'encre, ce signe est mortel, sur-tout au commencement de la maladie. Quand les Vers sortent mêlés dans les excrémens, & que ces excrémens qui les accompagnent sont jaunes, le signe est bon, soit dans la santé, soit dans la maladie, pourvu toutefois qu'en maladie, ce ne soit pas au commencement. Ce qui fait que ce signe est bon, c'est que la jauneur des matieres marque que c'est la bile qui a chassé les Vers, & par conséquent que cette humeur étant dans sa force naturelle, peut réparer le vice des autres. Je dis la même chose des matieres, qui précédent la sortie des Vers.

Quand les Vers sortent seuls, dans une maladie, & que c'est par l'effort de quelque médicament, le signe est bon ; nous remarquerons que c'est ainsi qu'est sorti le *Solium*, représenté dans la Planche 1. Il vint seul & sans aucun mêlange d'excrément.

Les Vers.

Quant aux circonstances qui regardent les Vers mêmes, la premiere que nous avons rapportée, est s'ils sortent morts ou vivans, & c'est par celle-là que nous commencerons.

Morts ou vifs.

On ne sçauroit tirer de cette circonstance aucun prognostic, sans avoir égard à celles qui regardent l'état de la personne, & en cas que la personne soit malade, à celles qui regardent le temps de la maladie. Voici donc ce qui est à observer. Si la personne se porte bien, il n'importe que les Vers soient morts ou vivans, parce qu'il est à juger, s'ils sortent morts, que c'est faute d'avoir trouvé assez de corruption pour vivre ; & s'ils sortent vivans, que c'est pour chercher ailleurs la nourriture corrompue qu'ils ne trouvent pas. Si la personne est malade, il faut examiner les divers temps de la maladie, & sçavoir que dans le déclin du mal, les Vers peuvent sortir morts ou vivans sans rien présager de mauvais, & cela pour les mêmes raisons que lorsqu'ils sortent du corps de ceux qui se portent bien ; mais dans le commencement de la maladie, ou dans l'état, il en va tout autrement ; car alors c'est toûjours un plus mauvais signe de les voir sortir morts que vivans, y ayant apparence, que c'est plûtôt le venin de la maladie qui les a tués, que la force de la chaleur naturelle qui les a chassés.

Entiers ou rompus.

Il n'arrive guère qu'aux Vers plats de sortir rompus, & même ils ne viennent presque jamais autrement ; mais pourvu que la tête ne reste pas dans le corps, il n'en faut point tirer de mauvais augure, parce que ce qui est resté meurt bientôt, & est ensuite entraîné par les matieres, ou par quelque léger purgatif, au lieu que quand la tête demeure, le Ver reprend de nouvelles forces, & croît toûjours. J'ai quelques-uns de ces Vers, où l'on voit manifestement par certaines marques, qu'ils ont été rompus, & qu'ils ont recrus à peu près comme les plantes qui repoussent à côté de l'endroit où on les a coupées.

Enfermés dans des envelopes.

S’ils sortent enfermés dans une envelope, c’est un bon prognostic, parce que d’ordinaire ils se trouvent tous ensemble dans ces envelopes, sans qu’il en reste aucun autre dans le corps : de maniere que quand ils sortent ainsi sur le déclin d’une maladie, on en doit bien augurer. Aussi remarque-t’on que les Malades qui rendent de ces poches de Vers, pourvu que ce ne soit pas dans le commencement de la maladie, se rétablissent quelquefois plus promptement que ceux qui les rendent seuls & séparés. Un enfant de quatre ans réduit à l’agonie, & dès auparavant abandonné des Médecins[5], rendit tout à coup par les selles, sans qu’on s’y attendît, une vessie de la grosseur d’une bale de Jeu de Paume, dans laquelle se trouvèrent des milliers de Vers ; après quoi il se rétablit promptement. Il arrive quelquefois qu’au lieu de trouver plusieurs Vers dans ces envelopes, on n’en trouve qu’un, mais le signe n’en est pas toûjours plus mauvais pour cela, vû qu’il arrive souvent qu’un seul Ver produit d’abord cette envelope ; & qu’après y avoir été enfermé seul quelque temps, il y engendre ensuite d’autres Vers, qui font cette fourmilliere qu’on y découvre : ensorte que quand il ne s’y en trouve qu’un, cela peut souvent venir de ce que le Ver n’y a pas été enfermé assez long temps, pour y en engendrer d’autres. Benivenius[6] dit, qu’un Médecin étant tourmenté d’une grande douleur d’estomac, & faisant tâter par un de les Confreres, l’endroit de sa douleur, rendit par le vomissement un morceau de chair fait comme une petite boule, dans lequel se trouva enfermé un Ver, comme une graine dans sa gousse, & dont la sortie lui procura une prompte guérison. Gabucinus[7] rapporte un exemple semblable d’une Dame de qualité.

Ces vessies sortent quelquefois sans renfermer des Vers, ce qui est un mauvais signe, à moins que le Malade n’ait rendu des Vers auparavant, ou n’ait pris quelque médicament qui puisse faire juger que si l’on n’a pas remarqué des Vers dans ses déjections, c’est qu’ils ont été tués dans le corps par l’action du médicament, & sont ensuite sortis en colle, & hors d’état d’être remarqués ; car il faut observer ici que quand ces corps membraneux, que le vulgaire appelle poches à Vers, sortent seuls ensuite d’un médicament propre contre les Vers, il est à juger que ces corps membraneux se sont rompus & déchirés par l’action du remede ; que les Vers contenus dedans, étant fondus par la force du même médicament, sont sortis par les selles sans avoir figure de Vers ; mais quand ces membranes sortent d’elles-

mêmes sans être détachées par aucun médicament, il est à craindre que les Vers mêmes n'ayent percé la membrane, ne se soient répandus dans la capacité des intestins, & que cette membrane ne se soit séparée d'elle-même à force de vieillir, comme on voit de vieilles peaux se lever quelquefois de dessus les mains. Or, je dis qu'alors, le prognostic est mauvais, parce que c'est une marque que les Vers se sont engagés ailleurs dans les intestins ; & qu'ayant eu assez de force, pour percer la membrane qui les renfermoit, ils peuvent faire des érosions dangereuses dans les parties où ils sont allés.

Ces corps membraneux sont tissus par les Vers comme la toile de l'Araignée est tissue par l'Araignée, comme la coque du Ver à soie, est tissue par le Ver à soie, & comme les envelopes, dans lesquelles on trouve les petits des Chenilles, sont tissues par les Chenilles mêmes. Ces membranes, comme le remarque Hollier[8], tiennent quelquefois toute l'étendue des intestins ; en sorte qu'elles couvrent les extrémités des veines lactées, empêchent par-là le chyle d'entrer dans ces vaisseaux, & par conséquent privent le corps de sa nourriture, ce qui est souvent cause de la maigreur extraordinaire, où tombent ceux qui ont des Vers ; de maniere que quand ces corps membraneux sortent, le Malade en retire toujours cet avantage, que les veines lactées n'étant pas recouvertes, la distribution du chyle n'est plus empêchée.

Quelquefois ces membranes s'engendrent sans qu'il y ait des Vers dans les intestins ; alors c'est toûjours un bon signe qu'elles sortent de quelque manière que cela se fasse, soit d'elles-mêmes, soit par l'action de quelque purgatif. Fernel[9] parle d'un Ambassadeur de Charles-Quint, qui après avoir été incommodé pendant six ans d'une tumeur, qui alloit depuis l'hypocondre droit, jusqu'à l'hypocondre gauche, & avoir tenté inutilement toutes sortes de remedes, rendit enfin, par le moyen d'un fort lavement, un corps dur & ferme de la longueur d'un pied, cave dans le milieu, que les Assistans prirent d'abord pour une portion des intestins, mais que le prompt soulagement du Malade, fit voir n'être qu'un corps étranger. Le même lavement fut réitéré, & le Malade rendit un autre corps membraneux comme le premier, après quoi il recouvra la santé. Paul Pereda[10] assure avoir vu une semblable membrane, laquelle avoit une aulne de long, & étoit d'une cavité à y mettre la main : j'en conserve une qui a environ un tiers d'aulne,

laquelle est faite comme un boyau, & a une cavité à y mettre le pouce. Elle a été rendue sans douleur, par M.** demeurant chez M. de Ferrari, Avocat au Conseil, rue des Noyers lequel m'envoya querir sur le champ. Celui qui l'a rendue se porte bien, & ce n'est pas la seule qui soit sortie de son corps. Ceux qui ont lu la vie de Jean Heurnius, sçavent ce qui y est rapporté de Juste Lipse, qui après une médecine fut délivré d'une longue & fâcheuse maladie, par la sortie d'un corps membraneux fait comme un intestin, & qui lui donna d'abord tant de frayeur, que sans Heurnius qui le rassura, il ne croyoit pas devoir compter sur un moment de vie.

Il ne faut pas oublier de remarquer qu'il arrive aussi quelquefois que ces membranes sont une portion des intestins rongés par quelque humeur âcre ; signe très-dangereux dans les dyssenteries, & presque toujours mortel. Je conserve dans de l'eau-de-vie une membrane de cette sorte, qui a été rendue dans une dyssenterie invétérée, sans que le Malade qui l'a rendue ait pu échaper par aucun remede.

Fondus ou entiers.

Les Vers du corps se fondent quelquefois de telle maniere après être sortis, qu'il n'en reste pas la moindre apparence ; ce qui est souvent cause, selon la remarque de Monardus[11], que les Gardes voulant montrer aux Médecins les Vers qu'elles ont remarqués dans les déjections de leurs Malades, ne trouvent plus rien quand elles les cherchent. Lorsque cela arrive, c'est une marque que les Vers ne sont pas d'une substance forte, & qu'ainsi ceux qui restent dans le corps, céderont aisément à l'action des médicamens.

Quelquefois ils peuvent se fondre dans le corps même par le moyen de certains remedes, & sortir ensuite tout en colle & en glaires. Que les Vers se puissent ainsi fondre, l'expérience le fait voir, & voici un fait qui ne permet pas d'en douter. M. de Caën, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, m'a raconté qu'une Religieuse, qui presque tous les jours, un peu avant les repas, vomissoit une grande quantité de Vers, le vint un jour consulter aux Ecoles de Médecine, où il étoit de visite avec feu M. Perreau de l'Académie des Sciences, Docteur de la même Faculté ; que comme elle y fut arrivée,

elle vomit en leur présence beaucoup de Vers : que M. Perreau en emporta quelques-uns dans une boëte, qu'il mit dans sa poche ; que quand il fut arrivé chez lui, il trouva que ces Vers, réveillés par la chaleur de la poche, étoient plus vifs qu'auparavant : qu'alors il essaya divers remedes sur ces insectes, pour voir ce qui les pourroit tuer le plus promptement ; & qu'ayant jetté de la glace sur quelques-uns, ceux-là coulerent aussitôt en eaux, & disparurent presque dans le moment. Il rapporta ce fait dans l'Académie des Sciences, comme une chose digne d'être remarquée, & M. Duhamel, membre célébre de cette Académie, m'a dit avoir été présent à ce récit.

La couleur.

Les Vers sortent ou rouges, ou blancs, ou jaunes, ou livides ; les rouges sont d'un mauvais prognostic ; parce que cette couleur dénote qu'ils se sont nourris de sang, & qu'ainsi ils ont fait érosion à quelque portion des intestins ; ce qui ne sçauroit avoir que des suites fâcheuses. Les blancs ne présagent ni bien ni mal, les jaunes & les livides, sont d'un mauvais augure ; car il faut remarquer que les Vers se teignent ordinairement de la couleur des choses, dont ils se nourrissent.

Les Chenilles qui viennent sur l'écorce des arbres, sont grises ; celles qui mangent les herbes sont vertes ; celles qui naissent sur les fleurs sont de diverses couleurs, selon la couleur des fleurs, où elles ont pris naissance. Il en est ainsi des Vers du corps ; ceux qui se nourrissent de sang sont rouges ; ceux qui se nourrissent de chyle ou de pituite sont blancs ; ceux qui se nourrissent de bile sont jaunes & livides. Or, comme la bile est une humeur que les Vers fuyent, & que cette bile est un baume, qui empêche toutes les autres humeurs de se corrompre, il est impossible, que les Vers se nourrissant de bile, ce baume ne soit corrompu & affadi ; & qu'ainsi le Malade n'ait tout à craindre, puisqu'il n'y a point de corruption plus dangereuse & plus difficile à corriger, que celles des choses, qui servent à conserver les autres.

Minces ou épais,

S’ils sont fort gros, c’est une marque qu’ils n’ont pas manqué de nourriture & qu’ainsi la corruption ayant été fort grande, il est difficile qu’elle ne le soit encore & que le Malade n’en reçoive du dommage, si on n’a pas soin d’évacuer promptement.

La grosseur des Vers, vient aussi très-souvent de ce qu’ils en contiennent d’autres dans le ventre : ce qui se peut connoître en les ouvrant, ou en les écrasant. Quand cela est, le signe est encore plus mauvais, parce qu’il dénote une plus grande pourriture ; aussi la plûpart de ceux qui rendent de ces sortes de Vers meurent peu après.

Amatus Lusitanus[12] parle d’une petite fille, qui rendit un Ver long & rond que l’on écrasa avec le pied, & du ventre duquel sortirent aussi-tôt plusieurs autres Vers ; il ajoûte que la fille ne vécut pas long-temps après.

Panarolus[13] rapporte deux exemples de la même nature, l’un d’un jeune homme de seize ans, & l’autre d’un jeune homme de trente ; il dit que le premier devint hectique, & mourut après avoir rendu quatre mois auparavant, un Ver, dans le ventre duquel s’en trouva un autre enfermé : que le second tomba dans une fievre tierce, & mourut au bout de dix-sept jours, après avoir été délivré d’un semblable Ver. Nous avons rapporté dans le Chapitre III. Art. I. quelques exemples de Vers ainsi remplis d’autres Vers.

En grande, ou en petite quantité.

Quand ils sortent en grand nombre, le signe est bon & mauvais, tout ensemble ; il est bon, en ce que c’est toûjours autant de corruption de sortie, & mauvais en ce que ce grand nombre de Vers ne peut avoir été dans le corps, sans que quelques-uns ayent fait érosion aux intestins : je dis, ayent fait érosion, parce que quand les Vers sont en si grand nombre, ils s’affament les uns les autres, & que les plus affamés ne manquent guère de s’en prendre au lieu qui les renferme.

Après avoir parlé des moyens de se garantir des Vers, & avoir rapporté les prognostics qu’on peut tirer de la sortie de ces Animaux, il nous reste à marquer les remedes propres pour s’en délivrer. Nous observerons qu’entre

ceux qu’on a coûtume d’employer pour cela, il y en a de bons, & de dangereux ; c’est pourquoi nous ferons un Chapitre exprès des remedes qu’il faut éviter, & un autre de ceux que l’on peut pratiquer avec succès.

---

1. ↑ *Levin. Lemn. de occultis naturæ mirac. lib. 1. cap. 22.*
2. ↑ *Fernel. de morb. intestin. de Lumbr.*
3. ↑ *Levin. Lemn. lib. 1. cap. 22. de occult. naturæ mirac.*
4. ↑ *Hipp. Prænot. art. 10.*
5. ↑ *Amat. Lusit. cent. 1. cur. 40.*
6. ↑ *Beniv. cap. 88. de abditis.*
7. ↑ *Gabuc. Comment. de Lumbr. Cap. 13.*
8. ↑ *Hollier, de Morb. intern. Lib. 1. Cap. 54.*
9. ↑ *Fernel de Morb. intestin. in initio.*
10. ↑ *Petr. Paul Pereda, Schol. ad method. curand. Joann. Mich. Paschal. Lib. 7. c. 15.*
11. ↑ *Monard. Epist. Lib. 4.*
12. ↑ *Amat. Lusit. cent. 5. curat. 46.*
13. ↑ *Panar. Pentecost. 5. Observ. 50.*

CHAPITRE VIII.

De certains remedes qu'on a coûtume d'employer contre les Vers des intestins, & qu'il faut éviter.

IL y a bien de l'erreur sur le fait des remedes qu'on employe contre les Vers ; quelques Auteurs[1] conseillent le vinaigre pour les tuer, d'autres la poudre de Vers desséchés, d'autres de l'eau où a trempé du mercure, d'autres le mercure en substance, d'autres la poudre nommée, *Semen contra*, d'autres le tabac, d'autres l'eau-de-vie, d'autres le sel, tous remedes dont il est bon de s'abstenir.

Le vinaigre ne tue pas toutes sortes de Vers, & il y en a qu'il fait revivre quand ils meurent, ainsi que nous le remarquerons dans le Chapitre neuviéme. D'ailleurs, ce que nous avons dit du vinaigre dans le Chapitre sixiéme, suffit pour faire soupçonner qu'il pourroit bien être plus favorable que contraire aux Vers.

La poudre de Vers desséchés fait rendre, je l'avoue, beaucoup de Vers quand on en use quelque temps, mais ce sont ceux qu'elle produit. Et comment n'en produiroit-elle pas, n'étant elle-même qu'un amas de semences à Vers ? Ainsi il ne faut pas tout-à-fait s'en rapporter à ce que les Auteurs nous disent à l'avantage de cette poudre, & à ce qu'en dit entr'autres Levinus Lemnius, qui en parle comme du meilleur de tous les remedes.

L'eau où le mercure a trempé est bonne contre les Vers ; mais comme il en faut user plus d'une fois, pour qu'elle fasse son effet, il arrive que les parties subtiles du mercure, qui y sont mêlées, offensent à la longue le genre

nerveux, & causent des tremblemens. J'ajoûte à cela que la plûpart des Malades, à qui j'ai fait prendre de cette eau, se sont plains à moi qu'elle leur laissoit des pesanteurs d'estomac, & des gonflemens très-incommodes.

Le mercure préparé que l'on prend en substance, s'appelle *Aquila alba*, ou mercure doux ; on en donne six, sept, huit, & jusqu'à vingt & trente grains, selon les âges & les tempéramens, dans quelque conserve. Ce remede pris seul, peut causer le flux de bouche, étant souvent réitéré. Ainsi il est bon de le mêler avec quelque purgatif, autrement on doit l'éviter, ou du moins n'en pas faire un usage familier, s'il n'y a quelque Soupçon de Vers vénériens ; car alors le mercure doux est à conseiller.

Le Semen-contra est contraire aux Vers ; mais il est en même temps contraire aux Malades ; car il échauffe considérablement, & peut causer des fiévres violentes. Quelques personnes disent que si l'on met de cette graine dans du pain chaud, elle y produit une fort grande quantité de Vers ; ce pourroit bien être une fable. Je ne décide rien néanmoins là-dessus.

Pour ce qui est du Tabac, je ne prétends pas nier qu'il ne puisse être bon contre les Vers ; mais s'il a quelque vertu contre cette maladie, c'est par un endroit, qui le rend en même temps très-dangereux ; car il contient en lui-même un sel caustique si mordant, que ce sel consume même les chairs les plus dures qui s'amassent dans les ulcères : en sorte que se mêlant avec la salive qui coule dans l'estomac, laquelle se mêle elle-même avec les alimens, il en passe une partie dans les intestins avec le chyle, & une autre se distribue avec le sang à tout le corps, d'où il arrive que quelque part que soient les Vers, il est difficile qu'ils échappent à l'action de ce sel, qui est porté par tout. Mais ce même sel, qui rend le tabac bon contre les Vers, le rend en même temps pernicieux au corps ; car il picote si violemment les parties tendres & délicates, où il s'attache, qu'il les relâche & en dérange toute la tissure ; il excite ausi à la longue dans les nerfs, des mouvemens convulsifs, qui approchent fort de ceux de l'épilepsie ; ainsi que le remarque M. Fagon dans sa sçavante These sur le Tabac ; d'où je conclus que les maux que produit le tabac, quand on en use souvent, étant beaucoup plus grands que les avantages qu'on en peut retirer contre les Vers, on n'en doit point conseiller le fréquent usage dans cette maladie. J'ajoute à cela avec le célébre Médecin que je viens de citer, qu'il y a dans le tabac un souphre narcotique encore plus dangereux que son sel. Ce souphre est de la

nature de celui de l'opium, qui se dissout également dans l'huile, dans l'esprit, dans les sels & dans l'eau ; ce qui n'arrive pas aux autres souphres. Le souphre du tabac étant donc de ce caractere, n'est pas plûtôt entré dans le corps, qu'il s'y dissout par le moyen de la lymphe ou de l'esprit qu'il y rencontre ; & alors débarrassé des sels qui le lioient, ses parties branchues s'engagent les unes dans les autres, & causent des obstructions & des engourdissemens, qui ralentissent le cours des esprits animaux. Ainsi, selon la diverse disposition des corps, l'une de ces deux choses ne manque presque jamais d'arriver ; ou les sels piquans du tabac déchirent les parties, & en rompent la tissure, ce qui ne peut que hâter la ruine du corps ; ou les souphres narcotiques, dont il est composé, ralentissent le mouvement du sang, & par ce repos causent des apoplexies, & souvent, comme le remarque le même M. Fagon, des morts soudaines ou prématurées. Ce ne sont point ici des conjectures fondées sur des idées de cabinet, ce sont des faits certains ; en voici un entr'autres qui mérite d'être remarqué.

En 1696. dans la rue S. Denis au Sépulchre, je traitois un Malade qui tomboit souvent d'apoplexie ; après l'avoir traité quelque temps, sans qu'il reçût tout le soulagement que je m'étois promis, j'appellai en consultation M. de Saint-Yon, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, lequel ne trouva pas à propos de rien changer dans les remedes que j'avois prescrits, ni dans la méthode que je suivois. Je continuai donc, mais le mal s'opiniâtrant toûjours, comme le Malade prenoit beaucoup de tabac, je craignis que ce souphre narcotique n'agît trop sur lui, ou que ce sel à force de picoter les parties du cerveau, ne les tînt trop relâchées & qu'ainsi, ou ce sel ou ce souphre, ne fût une des principales causes de la maladie. Je conseillai donc au Malade de se desaccoûtumer peu à peu du tabac, & de s'en abstenir ensuite absolument ; il suivit mon avis, & il n'eut pas été un mois sans en prendre, qu'il se porta mieux, ses attaques furent moins fréquentes & moins longues, & au bout de six mois il fut guéri.

Comme la These que M. Fagon a donnée sur le tabac, fait voir au long tous les accidens que peut causer le fréquent usage de cette plante, j'ai cru que les Lecteurs seroient bien aises de trouver cette These dans ce Livre : Je l'ai traduite en François à la fin de ce Volume.

Bontekoé est du nombre de ceux qui recommandent le tabac contre les Vers ; il le regarde même comme un des plus surs moyens de prolonger la

vie. Cet Auteur a toûjours des sentimens qui lui sont particuliers ; il outre les choses, jusqu'à dire que comme on doit continuellement respirer l'air, on doit aussi recevoir sans cesse la fumée du tabac, qui ne nous est pas moins utile, dit-il, que la respiration. Il ajoute que les femmes doivent fumer aussi, & que d'ailleurs c'est un parfum si agréable, que ceux qui jugent des choses sans préjugé, le préfèrent à tous les autres. Ce discours est trop outré pour mériter qu'on le réfute, & il est assez digne d'un homme, qui ne fait pas difficulté d'avancer dans un autre endroit de son Ouvrage, que la tempérance n'est pas une chose si nécessaire à la santé, & que quand on a mangé avec excès, comme la faim tarde davantage à venir, & qu'ainsi l'on prend moins d'aliment dans le repas suivant, il arrive qu'on n'en a pas trop pris pour tout un jour ; après quoi il ajoûte, qu'à bien juger des choses, l'intempérance n'est point nuisible à la santé[2].

Quant à l'eau-de-vie, comme elle est plus capable d'épaissir les humeurs, que de les faire circuler, elle ne sçauroit être bonne contre les Vers : le principe est certain. Mais on doutera peut-être que cette eau soit telle que nous dirons, c'est-à-dire, qu'elle épaississe les sucs de notre corps, au lieu de les dissoudre, & c'est ce qu'il est facile de prouver. Il est si peu vrai que l'eau-de-vie subtilise les humeurs, que si l'on en seringue seulement deux onces dans la veine jugulaire d'un Chien, on lui trouvera un moment après, les poumons remplis de grumeaux de sang coagulé. L'eau-de-vie épaissit la glaire d'œuf : si l'on en tient quelques gouttes dans la bouche, elle coagule la salive, & la fait devenir comme en cole. Il y a dans l'eau-de-vie un acide dominant, qui fait même qu'elle arrête le sang des plaies : c'est donc une erreur de croire qu'elle subtilise les sucs de notre corps.

Au regard du sel, c'est le sentiment commun qu'il est bon contre les Vers ; mais on se trompe. Les Poissons de mer sont attaqués de Vers comme ceux d'eau douce. Le fromage le plus salé n'en est pas exempt, témoin le plus fort gruyère, & le Rochefort. Ainsi ceux-là se trompent, qui pour se guérir, ou se préserver des Vers, mangent toutes leurs viandes extrêmement salées. Il seroit même facile de montrer que l'usage excessif du sel produit des désordres dans le corps, qui peuvent être très-favorables à la génération des Vers, mais cela nous écarteroit.

Il y a un autre remede dont j'ai vu quelques personnes se servir, si toutefois on peut l'appeller un remede, c'est de boire de l'eau, dans laquelle

ayent trempé des écorces vertes de noix : ce que je puis assurer de cette eau, c'est qu'elle n'a d'autre effet que de beaucoup chauffer, & qu'elle ne chasse du corps aucun Ver. La raison pourquoi on a cru qu'elle pouvoit tuer les Vers du corps, ou les chasser, c'est que si l'on en jette dans un Jardin, on voit aussi-tôt tous les Vers de l'endroit où l'on en a jetté, sortir en foule[3], ainsi que le rapporte Charles Etienne dans son Agriculture. Erasme dans son Colloque sur la Chasse, dit la même chose[4] ; mais il se peut bien faire que ces Vers sortent ainsi, plutôt attirés que chassés par cette eau, & qu'ils viennent sur terre, comme on les y voit venir lorsqu'il commence à pleuvoir, & comme on voit les Poissons sauter au-dessus de l'eau quand la fraîcheur de la nuit s'avance. On peut opposer que cette eau étant fort amere, il est à croire que lorsqu'elle fait sortir de terre les Vers, c'est plûtôt parce que les Vers la fuyent, que parce qu'ils la recherchent. Je réponds à cela que toutes les choses ameres ne sont pas contraires aux Vers, & encore moins à toutes sortes de Vers, témoin l'absynthe, dont la tige & les feuilles, toutes couvertes de petits Vers, ainsi qu'on s'en peut convaincre par le microscope.

M. Baglivi rapporte quelques expériences qu'il a faites sur les Vers, lesquelles, selon lui, peuvent beaucoup servir à nous faire connoître l'inutilité ou le peu de force de certains remedes.

En 1694. à Rome, il prit des Vers vivans sortis du corps d'un Malade, il en mit quelques-uns dans de l'esprit de vin, où ils vécurent cinq heures entières ; il en mit d'autres dans du vin, d'autres dans une dissolution d'aloës, d'extrait de chamædrys, & de tabac, & ils y vécurent neuf heures ; il en mit d'autres le soir dans de l'huile d'amandes douces, & il les trouva en vie le lendemain matin, mais languissans ; d'autres dans du jus de limon, & le jour suivant ils étoient encore fort vigoureux ; d'autres dans un vaisseau à moitié plein de mercure, & il les trouva vivans le lendemain, qui tâchoient de gagner le haut du vase[5].

M. Rédy rapporte aussi plusieurs expériences de cette nature, par lesquelles il prétend prouver que la plûpart des remedes qu'on employe contre les Vers, doivent être évités, ou comme dangereux ou comme inutiles. Le sentiment commun est que l'aloës, la coralline, la thériaque, le mithridate, l'orviétan, & plusieurs autres médicamens desagréables, sont excellens contre les Vers : que le sucre au contraire, le miel, les fruits sont

pernicieux dans cette maladie ; mais M. Rédy soûtient (nous verrons si c'est avec raison,) qu'on se trompe en cela, & qu'il n'y a rien que les Vers fuyent davantage, que le sucre, le miel & les fruits. Pour le prouver, il rapporte diverses expériences qu'il a faites sur les Vers de terre, ne doutant point que ce qui est contraire à ceux-ci, ne soit également contraire à ceux du corps. Voici quelques-unes de ces expériences [6].

Première Expérience.

Il mêla de la terre avec de la thériaque, & la mit dans un vaisseau de verre, puis il y jetta quatre Vers de terre, qui n'y furent pas plutôt, qu'ils se cachèrent dans la terre. M. Rédy vingt-quatre heures après, ajouta de la thériaque, les Vers demeurerent toûjours tranquilles ; il augmenta peu à peu la dose pendant quatre jours, mais cela ne servit de rien, & les Vers n'en furent pas moins vigoureux. Il fit la même expérience avec du mithridate & de l'orviétan ; elle ne réussit pas mieux. Après cela, dit M. Rédy, dans quelle erreur n'est-on pas de battre les enfans pour leur faire prendre de la thériaque ou du mithridate contre les Vers ? Il avoue néanmoins que si on met des Vers dans de la thériaque mêlée avec de l'eau, ils y mourront ; mais il prétend que ce n'est qu'à cause que le miel qui entre dans la thériaque, venant à se détremper, touche plus immédiatement le Ver ; & il avertit qu'il vaudroit bien mieux donner du miel tout pur aux enfans, que de leur faire avaler une aussi grande quantité de thériaque qu'il en faudroit, pour que le miel, qui entre dans cette composition, pût produire dans le corps des Malades le même effet qu'il produit dehors.

Seconde Expérience.

Il délaya de bon miel d'Espagne dans un peu d'eau, & il y jetta quatre Vers qui y moururent en moins d'un quart d'heure ; il réitéra la même expérience sur plusieurs autres, qui moururent presque tous en aussi peu de temps. Après cela, dit-il, comment ose-t'on soûtenir que les choses douces nourrissent les Vers & pourquoi ne pas donner de l'eau miellée aux enfans

qui ont des Vers, plutôt que de leur faire avaler tant de breuvages amers qui les révoltent ?

Troisiéme Expérience.

Il mit des Vers de diverses grosseurs, dans de l'eau sucrée : les plus petits y moururent en une heure, & les autres en deux. Mais ce qui fait bien voir, dit-il, combien le sucre est ennemi des Vers, c'est que si vous jettez sur un Ver, du sucre en poudre, le Ver meurt presque aussi-tôt. M. Rédy remarque ici que les sangsues craignent aussi le sucre, que si on les met dans de l'eau sucrée, elles y meurent avant vingt-quatre heures

Quatriéme Expérience.

Il jetta quatre Vers dans une dissolution d'aloës, & les y laissa vingt-quatre heures, après quoi il les retira tout vivans, & les mit dans de la terre où il avoit mêlé de l'aloës, ils y vécurent plusieurs jours.

Cinquiéme Expérience.

Mâchez quelques morceaux de pommes, de poires, d'abricots, puis mêlez quelques Vers dans ce que vous aurez mâché, ils y mourront en peu d'heures.

Comme ces expériences ont été faites sur des Vers de terre, la conséquence qu'en tire M. Rédy pour les Vers du corps, pourroit bien n'être pas assez juste ; il l'avoue lui-même : mais il dit sur cela, que comme on trouve plus aisément des Vers de terre, que des Vers du corps, il lui a été plus facile de faire sur ceux-là, ses expériences. Il en rapporte néanmoins quelques-unes, qu'il a faites sur des Vers du corps ; & comme elles sont en cela même de toute une autre force que les autres, nous rapporterons[7] les principales.

1°. Des Vers du corps mis dans de l'eau froide, y ont vécu les uns soixante & les autres soixante & deux heures.

2°. Dans de l'eau où l'on avoit jetté une grande quantité de terre sigillée, ils ont vécu autant ; la terre sigillée cependant passe pour être un bon remede contre les Vers.

3°. Dans de l'eau de fleur d'orange, & dans de l'eau-rose, ils sont morts en dix heures.

4°. Dans de l'eau sucrée, épaissie en consistance de julep, ils ne vivent pas plus de trois ou quatre heures.

5°. Si on les met dans du vin, ils y vivent quelquefois près de deux jours, au lieu que les Vers de terre y meurent presque d'abord.

6°. Dans de l'eau où l'on avoit broyé de la coralline, ils ont vécu plus de soixante heures, & dans une infusion d'aloës, plus de trente.

Voilà les expériences les plus considérables que M. Rédy ait faites pour découvrir ce qui peut être contraire aux Vers[8] ; mais ces expériences de M. Rédy & celles de M. Baglivi ne sont point aussi décisives qu'ils l'ont cru, pour la conclusion qu'ils en tirent. Car il se peut bien faire que certaines choses dans lesquelles on aura jetté des Vers sans qu'ils y meurent, ou qu'ils en soient contrariés, tuent ou contrarient néanmoins les Vers lorsqu'elles seront entrées dans le corps, parce qu'alors étant mêlées avec les sucs de l'estomac ou des intestins, elles peuvent par le moyen de ces sucs qu'elles rencontrent, acquérir une qualité contraire aux Vers. Le vin mêlé avec du lait, ou avec du bouillon, est à plusieurs de ceux qui aiment l'un & l'autre séparément, un breuvage insupportable. L'eau de pourpier tout de même, & plusieurs autres dans lesquelles nous voyons vivre si long-temps les Vers que nous y avons jettés, peuvent être contraires à ces Animaux, lorsqu'elles sont mêlées avec les différentes liqueurs qui se rencontrent dans l'estomac & dans les [8] intestins. De plus par le mélange de certains sucs, qui seuls ne seront point contraires aux Vers, il peut se faire des fermentations capables de les chasser ou de les tuer. Jettez de l'huile sur de la chaux, nulle ébullition ; jettez-y de l'eau, il s'excite une fermentation violente. J'ajoûte à cela qu'à l'occasion de certaines choses avalées qui entrent dans les intestins, ces intestins sont capables de

plusieurs mouvemens qu'ils n'auroient peut-être pas sans cela. Or de ces mouvemens il peut y en avoir quelques-uns qui détachent les Vers adhérens aux membranes des intestins, & les chassent plus infailliblement que ne fait l'irritation de certains purgatifs, qui des corps même les plus remplis de Vers, ne chassent souvent aucun Ver, & qui ne purgent que les humeurs & les excremens.

De plus, les dissolvans de l'estomac en agissant sur les médicament que nous avalons, en tirent des substances qui souvent ont une qualité toute autre que celle des médicamens d'où ils les tirent. Si l'on met, par exemple, dans une dissolution d'aloës, des Vers de terre, ils y vivent longtemps, mais si on les jette dans un verre d'eau, où l'on mette seulement une goute d'huile d'aloës, on les voit sur le champ faire des contorsions incroyables, se battre les flancs avec les deux extrémités de leurs corps, puis tomber morts tout à coup au fond du verre ; l'expérience est constante, je l'ai faite plusieurs fois. Cela posé, il n'est pas étonnant qu'une dose d'aloës, qui étant dissoute dans un peu d'eau, ne sera pas suffisante pour tuer, ni peut-être même, pour incommoder des Vers qu'on y jettera, puisse néanmoins étant avalée, tuer ou chasser les Vers qui seront dans le corps ; il n'y a pour le comprendre, qu'à supposer une chose très-vrai-semblable, qui est que cette huile, ou autre substance équivalente, vienne à se séparer de l'aloës, par l'opération des dissolvans de l'estomac, laquelle surpasse en vertu toutes les opérations de Chymie.

Quant au miel & à l'eau sucrée, où les Vers meurent en peu de temps, il y a tout lieu de croire que ces Insectes n'y périssent que parce qu'ils s'en enyvrent. Or quand on avale du miel, ou autre chose semblable dont les Vers s'accommodent, on n'en avale pas ordinairement assez, pour que ces Vers puissent s'en enyvrer & y être submergés : ils s'en nourrissent seulement. On dira peut-être qu'il n'y a qu'à avaler tant de miel, que les Vers s'en enyvrent & s'y noyent. L'expédient seroit bon, s'il ne s'y agissoit simplement que de tuer ou de chasser les Vers ; mais il est aisé de voir qu'on ne pourroit, sans nuire à sa santé, avaler la quantité de miel qui seroit nécessaire pour que les Vers s'y noyaient dans notre corps. Voilà ce que j'avois à remarquer sur les remedes qu'il est à propos d'éviter ; passons à ceux qu'il est à propos de faire.

1. ↑ *Perdulc. particul. Thérap. Lib. III. cap. 21.*
2. ↑ *Bontechoé, Part. 3 Chap. 4.*
3. ↑ *Carol. Steph. Agricult. Lib. 3. Cap. 24.*
4. ↑ *Erasm. Colloq. in venat.*
5. ↑ *Georg. Bagliv. de praxi medicâ ad veram observ. ration. revocand. Cap. 9. Art. de Lumbric. pueror.*
6. ↑ *Francisci Redy, de Animalculis quæ in corporibus Animalium vivorum reperiuntur, Observationes.*
7. ↑ *Nous avons déja rapporté tout cela dans le dix-septiéme Journal de 1709. mais nous y répondrons ici.*
8. ↑ *Francisci Redy, de Animalculis quæ in corporibus Animalium vivorum reperiuntur, Observationes.*

CHAPITRE IX.

Des Remedes propres contre toutes sortes de Vers du corps humain.

COMME les Vers du corps humain, ainsi que nous l'avons observé, ne naissent pas tous dans les intestins, mais que plusieurs s'engendrent ou résident dans la tête, dans le foie, dans le cœur, &c. nous partagerons ce Chapitre en deux Articles : Dans le premier nous marquerons les Remedes propres contre les Vers qui occupent d'autres parties que les intestins ; & dans le second, les remedes propres contre ceux des intestins.

ARTICLE PREMIER.

Remedes contre les Vers exentéraux, c'est-à-dire, qui sont ailleurs que dans les intestins.

LES Vers exentéraux se divisent en cinq classes, comme nous l'avons vu ; sçavoir, 1°. les Encéphales, proprement dits, puis les Rinaires, les Ophthalmiques, les Auriculaires & les Dentaires. 2°. Les Pulmonaires, les Cardiaires, les Sanguins, les Vésiculaires & les Elcophages. 3°. Les Cutanés ; sçavoir, les Crinons, les Cirons, les Bouviers, les Soyes, les Talpiers & les Toms. 4°. Les Umbilicaux & les Vénériens. 5°. Les Œsophagiens, & les Spermatiques.

Parmi les Vers de ces cinq classes, il n'y a que ceux de la première, de la seconde, de la troisiéme, & de la quatriéme, qui soient nuisibles au corps. Les autres, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, sont regardés comme amis du corps, & pour cette raison, n'ont pas besoin de remedes ; c'est pourquoi nous ne les comprendrons pas ici.

Remedes contre les Vers Encéphales.

Les Encephales proprement dits, c'est-à-dire, qui s'engendrent dans le cerveau, ou sur ses membranes, sont très-difficiles à chasser, vu qu'ils ne peuvent sortir par le nez, qui est la seule issue qu'ils pourroient avoir, s'ils en avoient quelqu'une. D'un autre côté, si par l'effet de quelque remède, ils viennent à mourir dans la tête, ils n'y peuvent causer qu'une corruption capable de tuer les malades. Ainsi de quelque maniere que l'on considere la chose, ce mal est d'une difficile guérison ; je dis difficile, car absolument

parlant, il n'est pas incurable, & Schenckius[1] prétend qu'un excellent remède contre ces Vers est le vin de Malvoisie dans lequel ont bouilli des raiforts. On en donne au malade une suffisante quantité à jeûn. Nous avons parlé de ce remede dans l'Article premier du Chapitre troisiéme ; de sçavoir comment ce vin ou autre remede quel qu'il soit, peut tuer le Ver, sans que le cadavre de cet insecte cause dans le cerveau aucune corruption mortelle, c'est ce qui est très-difficile.

Contre les Rinaires.

Les Rinaires, c'est-à-dire, ceux qui sont dans la racine du nez, peuvent être chassés par des errhines : le suc des feuilles de Bétoine tiré par le nez est bon pour cet effet, la poudre de Bétoine, & celle de la plante nommée par les Botanistes *Doronicum plantaginis folio*, sont encore de bons remedes dans cette occasion, étant pris par le nez. Le *Doronicum plantaginis folio*, est rare, & il faut prendre garde de s'y laisser tromper. Comme j'en ai une grande quantité que j'ai cueillie moi-même aux environs de Plombiere, où elle croît en abondance dans les prairies ; j'en ai fait diverses expériences, & je puis dire qu'il n'y a point de simple qui soit si bon que celui-là pour dégager sans émotion, le cerveau par le nez. On peut mettre la fleur de cette herbe dans le nez, soit fraîche ou séche, comme l'on veut ; une pincée suffit. Elle décharge beaucoup de pituite, non-seulement par le nez, mais encore par la bouche, & elle soulage considérablement le cerveau. On n'en sçauroit trop conseiller l'usage aux personnes replettes, & à celles que la pituite incommode.

L'huile, & selon quelques-uns, le tabac, sont spécifiques contre ces sortes de Vers.

Il faut se rappeller là-dessus les deux histoires que nous avons rapportées depuis la page 75. jusqu'à la page 88. On y voit de quelle maniére ont été chassés deux Vers Rinaires du nez d'une femme, l'un par du tabac, l'autre par de l'huile.

Voici ces deux faits en abrégé ; 1°. cette femme dont il est parlé dans la premiere histoire, rendit son Ver après avoir mis inutilement en usage pendant quatre années toutes sortes de remedes, excepté le tabac, qu'elle

s’avisa de prendre au bout de ces quatre années, & dont elle usa l’espace d’un mois. Elle le prit en poudre par le nez, & à peine le mois fut-il fini, qu’ayant un matin éternué avec effort, elle moucha son Ver, qui sortit tout roulé en pelotton. Voyez la page 75. où la chose est contée au long.

2º. Cet Officier dont il est parlé dans la seconde histoire, rendit le sien par le moyen de quelques goutes d’huile d’amandes douces qu’il se fit verser dans l’oreille gauche, où son Ver, quoique logé dans le nez, lui causoit un bourdonnement considérable, ce qui ne laissoit pas soupçonner au malade, d’avoir un Ver dans le nez.

Nous avons rapporté après un habile Physicien, page 87. de quelle maniere ce Ver étant dans le nez, a pu être chasse par un remede insinué dans l’oreille. L’explication est méchanique, & peut beaucoup servir dans la pratique de Médecine, nous y renvoyons.

Contre les Auriculaires.

Quant aux Vers des oreilles, ce sont de bons remedes pour les tuer ou pour les chasser, que le jus d’oignon, ou quelques goûtes de vieille urine, mêlée de miel, ou comme l’enseignent Dioscoride, Galien & Aetius, un peu de suc de Calamenthe : le lait de femme seringué dans l’oreille est encore très-bon pour les faire sortir : la fumée des choses amères, reçue par le nez & par la bouche sont aussi de bons secours. Salmult rapporte[2] que ces fumées firent sortir un jour à un malade onze Vers par les oreilles. On peut faire des parfums avec la semence de Jusquiame & la cire, réduites en petites bougies, qui étant jettées sur les charbons, rendent une fumée excellente contre ces Vers : on l’introduit dans les oreilles, par le moyen d’un petit entonnoir.

Mais pour bien juger de ce qui peut réussir contre les Vers des oreilles, il faut examiner ce qui peut réussir contre les perce-oreilles lorsqu’il y en est entré quelqu’un : il se présente sur cela une expérience qui ne sçauroit être trop consultée. Le perce-oreille n’entre dans l’oreille, & ne s’y plaît quand il y est entré, que parce qu’il y est attiré par le suc même qui se trouve dans l’oreille ; & le Ver qui est produit dans l’oreille ne s’y produit non-plus & n’y demeure, que parce que l’humeur contenue dans l’oreille leur est

favorable. Ainsi ces deux sortes de Vers peuvent être regardés comme de même nature par rapport à ce qui peut réussir pour les faire sortir de l'oreille. Cela posé, voici l'expérience dont il s'agit. On y trouvera en l'examinant dans toutes ses circonstances, une leçon fidéle, de ce qu'il est à propos de faire ou de ne faire pas contre les Vers Auriculaires.

En 1723. au mois de Mars, dans le Bourg de Domard, Diocèse d'Amiens, un jeune Garçon[3], âgé alors de neuf ans, fils de M. Laffite, Maître Chirurgien du lieu, se plaignit d'un mal d'oreille, & dit qu'il croyoit avoir senti entrer, étant couché sur l'herbe, quelque petite bête dans son oreille droite.

Peu de jours après on en vit sortir un de ces insectes qu'on nomme perce-oreilles, & quelques autres jours après, il en sortit successivement jusqu'à quarante. Le père de l'enfant surpris d'un tel évenement, se mit à chercher quelle pouvoit être sur la terre la nourriture de ces insectes, & il trouva qu'ils aimoient beaucoup une certaine pomme douce. Instruit de cela, il mit de temps à autre à cet enfant dans l'orifice de l'oreille, de petits morceaux de cette pomme, ce qui parut avoir quelque succès, mais les Vers ne délogeant pas assez vîte, il voulut chercher quelque autre [3] moyen. Il consulta pour cela les Livres de sa Profession, & n'y trouvant rien qui lui convînt, il prit le parti de consulter les Médecins d'Amiens & d'Abbeville. Les uns lui ordonnèrent d'introduire dans l'oreille de son fils, l'huile d'amande douce, l'huile de cumin, l'eau-de-vie ; les autres, d'y seringuer l'eau de mercure, avec l'huile de térébenthine. Il suivit ce dernier avis, & dès le lendemain, il vit avec étonnement sortir cinq de ces insectes par l'oreille gauche ; car auparavant ils ne sortoient que par la droite. L'enfant en rendit ensuite plusieurs autres, après quoi il fut huit à neuf mois sans ressentir aucune douleur, & sans rendre aucun Ver, mais depuis la fin du mois de Mai 1725. jusqu'au 24. Juillet de la même année, il en rendit indistinctement par l'une & par l'autre oreille, au moins cent vingt.

Les douleurs dont le jeune garçon se plaignoit alors, & qui ne duroient qu'un moment, se faisoient sentir, ainsi qu'il le désignoit, le long des muscles cretaphyles, jusqu'à la suture coronale, aussi-bien qu'à la surface coronale, depuis la suture jusqu'à la racine du nez. Il étoit d'une bonne santé, & d'une complexion plus forte que les autres enfans de son âge. Il

avoit eu cependant deux foiblesses depuis ces jours-là, sans perdre la raison, & son teint devint plus blanc qu'il n'étoit auparavant.

Le pere de l'enfant tenta ensuite un nouveau remede, qui fut de seringuer dans les oreilles de son fils, une expression d'amers. Ce remede eut d'abord peu d'effet, mais M. Laffite, (c'est le nom du père) ne voulant point y renoncer, crut devoir le fortifier par de nouveaux amers, & y faire entrer une dose d'eau de mercure. Il en fit l'épreuve le premier Octobre 1725. & l'ayant continuée pendant six jours lui & sa femme virent sortir des oreilles de leur enfant pendant ces six jours, quatre-vingt-deux Perce-oreilles, outre plusieurs autres qui furent trouvés dans son lit ; & il ne se passa presque aucun jour, jusqu'à la fin de l'Automne, qu'il n'en sortît de temps à autre, & même pendant l'Hyver.

Au reste, parmi le grand nombre de ceux qui sortirent en différens temps des oreilles de ce malade, il s'en trouva plusieurs qui étoient une fois plus gros que ceux qui se trouvent ordinairement sous les pots de fleurs, & dans les coins des fenêtres.

Un de ces gros Perce-oreilles l'ayant fait beaucoup souffrir pendant huit ou neuf heures, avant que d'arriver à l'orifice de l'oreille, où il parvint ensuite, le jeune homme le voulut prendre, & en le prenant, il se sentit violemment piqué à un doigt, ce doigt s'enfla à l'instant, & il s'y forma du pus. Une autre circonstance remarquable, c'est que ces insectes sortoient des oreilles en reculant, & faisoient d'abord paroître leur fourche ou croissant de derriere.

Le remede tiré des amers & l'eau de mercure ayant ensuite paru trop forts à l'enfant, qui ne pouvoit plus les supporter, le père eut recours à d'autres moyens. Un Prêtre du voisinage lui conseilla l'huile de chenevis, mais avant que d'en seringuer dans l'oreille, on voulut en éprouver la vertu sur plusieurs de ces insectes qui étoient sortis vivans, on en toucha plusieurs avec cette huile, & ils moururent sur le champ. Après une telle expérience, on seringua de l'huile en question dans les oreilles de l'enfant, & il en sortit plusieurs Perce-oreilles morts mais soit que l'huile de chenevis ne pût se répandre dans tous les *sinus*, où ils se trouvoient renfermés, ou qu'elle ne soit pas aussi mortelle, qu'elle parut l'être d'abord par l'expérience que l'on fit, la source n'en tarit point. Ce qui obligea de souffler dans les oreilles de cet enfant de la fumée de tabac & de souffre. Mais ce remede ne fut pas

plus efficace que les autres pour exterminer absolument ces insectes, qui se multiplioient sans fin. On s'avisa donc d'un autre expédient, qui fut d'appliquer aux oreilles des morceaux de poires de bon chrétien, pour attirer ces insectes ; & voici quel fut l'évenement de ce remede. Les Perce-oreilles venoient pendant la nuit manger ces morceaux de poires, puis rentroient si subtilement dans les oreilles, qu'il n'étoit pas possible d'en attraper aucun, quelque mesure que l'on prît pour cela. Enfin soit que le conduit par lequel ils sortoient & ils rentroient auparavant fût depuis devenu calleux, où que par quelque autre cause, ils fussent moins susceptibles de sentiment, il y avoit déja long-temps que l'enfant ne les sentoit plus ni sortir ni rentrer. Ce jeune homme, qui l'année de devant souffroit peu, souffrit ensuite beaucoup, & éprouva une insomnie presque continuelle. Depuis le commencement du Printemps, le nombre de ces petits animaux s'augmenta de plus en plus. Mais voici un événement bien extraordinaire, l'enfant s'étant fait par une chute une contusion sur le sourcil gauche, cette chute ouvrit un nouveau chemin aux Perce-oreilles, & il en sortit plusieurs par le nez.

L'Historien de ces faits est M. de Savoye, alors Curé de S. Ouen, & Doyen Rural de Vignacourt. Ils sont outre cela, certifiés dans le même-temps par les Officiers de la Baronnie de Domard, qui en ont été témoins oculaires[4]. Il y a plusieurs réflexions à faire sur cette Histoires qui n'est pas encore finie, & dont nous rapporterons la suite quelques pages plus bas. Ces réflexions regardent les remedes que nous venons de rapporter, & qui furent employés pour chasser les Perce-oreilles, dont il s'agit.

Les amers, dit-on dans cette Histoire, ayant fait d'abord peu d'effet, on crut devoir les fortifier par de nouveaux amers, & alors on vit sortir pendant six jours quatre-vingt-deux Perce-oreilles, outre plusieurs autres qui se trouverent dans le lit de l'enfant.

REMARQUE.

On ne peut douter que les Perce-oreilles n'aiment l'amertume, puisque le dedans des oreilles étant enduit, comme il est, d'un suc amer, qui est ce qu'on appelle *Cerumen*, se plaisent dans les oreilles. Cela posé, il est à croire que les amers qu'on seringua dans les oreilles de l'enfant, n'en firent

sortir les Perce-oreilles que parce que ces animaux accoururent à l'amertume qu'on leur présenta ; en sorte que si cette amertume leur avoit été contraire, elle les auroit plûtôt obligés à s'enfoncer davantage dans l'oreille qu'à en sortir. Il faut faire le même raisonnement de tous les Vers qui se trouvent dans les oreilles. Ils ne s'y plaisent que parce qu'ils aiment l'amertume qui y est ; ainsi pour les attirer dehors, il faut leur présenter des choses amères, comme celles qu'on présenta à ces Perce-oreilles. Il est vrai qu'on dit dans la rélation, qu'ils sortoient en reculant ; ce qui pourroit d'abord faire croire qu'ils sortoient ainsi pour éviter les amers, bien loin d'y accourir. Mais il y a bien plus d'apparence, qu'inondés de ces amers qu'on leur lançoit avec force, ils ne se tournoient de la sorte, que pour défendre leur tête contre l'abondance & la violence de l'injection, & mieux goûter par ce moyen la liqueur qu'ils recevoient. On n'a point marqué quels étoient ces amers qu'on seringua ; on dit en général que c'étoit une expression d'amers qu'on seringua dans les oreilles ; ce qui n'est pas assez dire : mais pour suppléer à ce silence, nous croyons pouvoir avancer ici une chose qui surprendra sans doute quelques personnes, mais qui ne laisse pas d'être aussi propre dans le cas dont il s'agit, pour attirer dehors les Vers des oreilles, qu'aucun autre remede que ce puisse être. C'est de faire un onguent avec un peu de fiel de bœuf, de cire jaune, & de beurre, & d'enduire de cet onguent l'entrée de l'oreille ; c'est une composition qui imite l'enduit nommé cerumen, dont l'oreille est revêtue en dedans, & par cela même elle ne peut, pour les raisons que nous avons alléguées ci-devant, qu'être capable d'attirer les Vers. Du fiel de bœuf pour attirer les Vers ! Quel remede, bon Dieu, s'écrieront là-dessus certaines gens. Il est vrai que la chose paroît extraordinaire, puisque le fiel de bœuf appliqué sur le nombril des enfans qui ont des Vers dans les intestins, suffit quelquefois seul pour chasser du corps ces animaux ; mais il faut considerer que ce qui est contraire aux Vers contenus dans les boyaux, ne l'est pas pour cela à tous les autres, & que les Vers Auriculaires se nourrissant comme ils sont dans un lieu plein d'un suc amer, s'y trouvant bien, ne peuvent être contrariés par un remede qui a de l'analogie avec le suc amer de l'oreille, mais qu'au contraire ils doivent être attirés par là, comme par un appas : ainsi c'est une bonne méthode à suivre, pour faire sortir les Vers Auriculaires, que de frotter legerement l'entrée de l'oreille, avec l'onguent que nous venons de décrire.

Quant à l'huile de chenevis que l'on seringua dans les oreilles de l'enfant, comme cette huile contrarie plus que toute autre les Vers des oreilles, la bonne méthode dans ces occasions seroit de tirer l'huile par le nez ; elle s'insinueroit dans l'oreille par le tympan, où il y a une ouverture qui communique au nez, ainsi que nous l'avons remarqué pag. 75. 83. 84. parlant d'un Ver sorti par le nez, & elle chasseroit par ce moyen, ces insectes de l'oreille, l'huile leur étant contraire ; mais de la seringuer dans l'oreille, c'est le moyen de les faire fuir jusques dans le nez. Aussi dit-on dans cette histoire que les Perce-oreilles, après qu'on eut seringué l'huile dans l'oreille, n'en sortirent pas aussi abondamment qu'on s'y attendoit, & que ceux qui sortirent, étoient la plupart morts. On ajoute dans la même relation, que l'enfant s'étant fait en tombant une contusion sur le sourcil gauche, les Perce-oreilles sortirent alors en partie par le nez. Ce qui confirme la remarque que nous venons de faire touchant l'ouverture qui communique du tympan au nez.

Au reste, il faut éviter de faire mourir les Vers dans le nez ou dans l'oreille, lorsqu'on peut les en faire sortir vivans, car leurs cadavres causeroient une pourriture dangereuse. Il n'en est pas de même des Vers des intestins, on en voit aisément la raison. Au reste, les Perce-oreilles dont il s'agit, ayant été produits par le premier qui entra dans l'oreille de cet enfant, & qui s'y donna famille, il n'est pas étonnant que plusieurs d'entre eux fussent devenus plus gros que les Perce-oreilles ordinaires, vu l'abondante nourriture que dès qu'ils furent éclos, ils trouverent dans cet endroit. Mais ce n'est pas la principale réflexion qu'il y a ici à faire. La plus importante, est que ces Vers étant nés dans l'oreille de l'enfant, ce n'étoient plus de Vers étrangers, mais de véritables Vers Auriculaires ; en sorte que les remedes qui ont réussi à les faire sortir, doivent être regardés comme de véritables remedes contre les Vers des oreilles ; & que ceux qui n'y ont pas réussi, doivent au contraire, être regardés comme des remedes à éviter contre les Vers Auriculaires.

Il se présente ici une grande difficulté sur la sortie de ces Perce-oreilles, qui d'abord sortoient par l'oreille gauche, & dont cinq sortirent ensuite par l'oreille droite. Quel passage ceux-ci purent-ils trouver de l'oreille gauche à l'oreille droite ? Il y a lieu de croire que l'huile de térébenthine chassa d'abord ces cinq Vers dans le nez, par la petite ouverture que nous avons dit

être au tympan de l'oreille, & avoir communication avec le nez. 2°. Que ces Vers étant dans le nez, s'enfuirent de-là dans l'oreille gauche, par l'ouverture du tympan de cette oreille ; ouverture à la vérité bien petite, mais qui peut sans doute prêter, s'élargir dans le corps vivant, lorsqu'un Ver vient à la picoter & à faire effort pour y entrer. L'on fit fort mal de seringuer cette huile de térébenthine dans l'oreille. C'est dans le nez qu'il la falloit glisser ; & il n'y a pas d'apparence, en considérant la structure du nez & de l'oreille, que si on s'y étoit pris de la sorte, aucun Perce-oreille eût passé à l'oreille gauche, & qu'ils ne fussent tous sortis par l'oreille droite, jusqu'au dernier, pourvu qu'on eût continué quelques jours à insinuer de cette huile dans le nez. Au reste l'explication que nous avons donnée de la sortie de ces Insectes par l'oreille gauche, en les faisant passer d'une oreille à l'autre par l'entremise du nez, au moyen de l'ouverture du tympan, cette explication, dis-je, n'en exclud pas une autre, qui paroît assez naturelle ; sçavoir, que ces Insectes qui sortirent par l'oreille gauche, y étoient entrés par dehors, après être sortis de l'oreille droite, & s'être dispersés alors autour de la tête du Malade ; d'où ensuite, ils s'étoient insinués dans l'oreille gauche. Cette explication paroît assez vraisemblable. Nous avons encore à rapporter quelques endroits de cette Rélation, qui ne sont pas d'une petite conséquence pour ce qui concerne la pratique de la Médecine.

Suite de la Rélation ci-dessus.

En 1727. le pere du jeune Homme, de l'oreille duquel il sortoit toûjours une grande quantité de Perce-oreilles, s'avisa de faire prendre à son fils, matin & soir, pendant quinze jours de suite, un bol fait avec sept grains de mercure doux & autant de diaphorétique minéral incorporés dans de la gelée de groseille ; ainsi ce fut par jour, quatorze grains de mercure doux, ce qui monta à deux cens-dix grains.

Ces bols mercuriels chasserent une grande quantité de Perce-oreilles ; mais le Malade tomba dans un état déplorable. Son corps devint couvert d'abscès, & dans des parties dangereuses, ce qui détermina le sieur Laffite, père du Malade, à renoncer à un tel remede.

M. de Savoye, en parlant de cet inconvénient, dit que le Malade n'observoit point le régime convenable en tel cas ; qu'au contraire tantôt il

mangeoit un gros chanteau de pain, tantôt de la viande ou des fruits, à l'insçu de son père & de sa mère. Il ajoute que non-seulement on ne put compter le nombre complet des Perce-oreilles, qui sortirent de la tête de ce jeune homme, pendant l'année 1727. mais que le nombre en a été encore plus considérable dans l'année 1728. Le sieur Laffite & sa femme déclarent qu'ils en ont vu sortir 62. le 30. Juillet de la même année, & que la veille il en étoit sorti plus de 20. Ce qui doit plus étonner, c'est qu'il y avoit déjà plus de cinq ans, que le jeune homme étoit travaillé de ces Insectes. Il en sortoit peu l'hyver, mais le mois de May ils recommençoient à se montrer, & ne cessoient de paroître qu'à la fin de Novembre. Ils ne sortoient pas tous les jours, mais il étoit rare qu'une semaine, ou au plus, une quinzaine se passât sans qu'il en sortît. Ils étoient la plupart fort gros, & plus gros que les Perce-oreilles ordinaires. Depuis deux ans le Malade ne les sentoit plus, ni quand ils sortoient, ni quand ils rentroient. Au reste il n'étoit point sourd, & il se portoit d'ailleurs assez bien. Il avoit toujours grand appétit, mais son teint pâlissoit beaucoup, & l'on croyoit voir en lui, comme un commencement de stupidité.

Quoiqu'il souffrît beaucoup en Eté, il souffroit encore plus en Hyver, & son père crut le perdre l'Hyver de 1727.

Ce jeune homme, qui pendant cinq à six ans avoit été tourmenté de ces Perce-oreilles, engendrés successivement dans sa tête, & sortans tantôt par les oreilles, tantôt par le nez, s'est trouvé en 1730. parfaitement guéri, & cela par un pur effet du hasard ; s'il faut s'en fier là-dessus, aux conjectures. Le jeune homme s'étant trouvé au mois de Janvier 1730. dans la maison d'un des amis de son pere, où l'on buvoit de l'eau-de-vie, boisson familiere dans ce lieu-là, sur-tout parmi les petites gens, on lui en fit boire plusieurs coups, qui lui porterent à la tête. On vit peu après sortir de ses oreilles, une quantité prodigieuse de ces Perce-oreilles, & depuis ce temps-là, jusqu'à la fin d'Avril, qu'il en rendit un qui étoit apparemment le seul qui restoit : il n'en est plus sorti. Ses cheveux qui étoient bruns dans leur longueur, & blancs aux extrémités, reprirent une couleur égale.

Toute cette Rélation est attestée par un grand nombre de témoins.

Remarques sur la suite de cette Rélation.

Le mercure doux que le sieur Laffite Chirurgien, fit prendre à son fils, ne convenoit point en si grande dose, & pendant un si grand nombre de jours. On ne doit attribuer les abscès qui couvrirent le corps du Malade, qu'à la fonte extraordinaire que le mercure doux donné en si grande quantité, produisit dans les humeurs. Si l'on avoit mêlé ce mercure avec quelque purgatif pour entraîner par bas, ces humeurs, à mesure que le mercure les auroit fondues, il ne seroit point survenu d'abscès, mais de le mêler avec le diaphorétique minéral seul qui pousse les humeurs à la circonférence, on ne pouvoit prendre un meilleur moyen pour causer les abscès qui survinrent.

Deux cens dix grains de mercure doux donnés en deux semaines à un jeune homme de quinze ans, pour lui faire sortir des Vers qu'il a dans les oreilles, la dose est exorbitante.

Quant à l'eau-de-vie dont on fit boire plusieurs verres au jeune homme, & qui l'enyvra, c'est une grande question, si l'on doit attribuer à cette yvresse, la guérison dont il s'agit. En cas que cela soit, la guérison est singuliere : mais il seroit dangereux d'en faire des essais.

Contre les Dentaires.

Le meilleur remede contre les Vers des dents, est de tenir les dents propres, de se les laver tous les matins, & après les repas, & s'il y a des croutes sur les dents, d'ôter ces écailles, ou avec un fer ou avec quelques gouttes d'esprit de sel dulcifié, qu'on met dans un peu d'eau. La racine de plantain mâchée est encore un bon remede, aussi-bien que l'aloës & la myrrhe, mêlés avec un peu de miel, & appliqués à l'endroit où l'on sent du mal à la dent, la douleur cesse pour long-temps, & même ne revient plus si on a soin de réitérer quelquefois le même remede. Quelques Auteurs conseillent de brûler des graines de Jusquiame, & d'en faire aller la fumée aux dents : ils disent qu'on voit sortir aussi-tôt de la bouche, des Vers, que cette fumée emporte ; mais ce fait est une pure fable. Forestus[5] écrit que ces prétendus Vers ne sont qu'une apparence de Vers, laquelle se voit toujours dans la fumée de la graine de Jusquiame. J'ai voulu en faire l'essai, & je n'ai point vu cette apparence de Vers. Forestus a sans doute rapporté le fait sans l'avoir éprouvé ; mais ce qui me surprend, est qu'un autre Auteur

assure en avoir fait l'expérience, & avoir vu effectivement ces Vers. Voici comment il s'explique : « Souvent les mains démangent fort à cause de petits cirons & tignes qui s'y nourrissent, & causent ce prurit. Pour les faire choir, j'ai vu prendre de la graine de cette herbe, que pour l'amour de cela ils nomment tignée, c'est la hanebane ou jusquiame, qui a de petits godets pleins de petits grains, & on en usoit de cette façon. Ayant des charbons allumés en un réchaud, & tout auprès un bassin plein d'eau ; on jettoit cette graine sur le feu, & on mettoit les mains à la fumée, puis après que l'on les avoit tenues assez à cette fumée, on les trempoit en l'eau froide, & incontinent paroissoient en la superficie de l'eau une infinité de Vermisseaux, & disoit-on affirmativement, que ces Vers étoient les tignes qui étoient sorties de la peau. Quand j'eus bien considéré cet effet, & vu de près les mains, où il n'y avoit aucune apparence que cela fût avenu, je fis tant que je découvris la finesse. Je pris une petite pièce de bois, que je mis à cette fumée de jusquiame, puis je la trempai en l'eau, & il en sortit aussi des Vers tout de même que l'autre fois : j'y présentai aussi une pantoufle, une pièce de fer & plusieurs autres choses, qui toutes enfin rendoient le même effet ; car ayant mis ma main, où je ne sentois aucune incommodité, je vis qu'il en sortoit autant que de celle de ceux qui étoient tourmentés de demangeaison : je pris résolution que ceci étoit une imposture, & cependant je concluds que ces grains étant en fumée, il y avoit en icelle une humeur crasse prête à se congeler, qui se géloit à la froideur de l'eau, & qu'ainsi il sembloit que ce fussent tignes. »

Nous avons remarqué plus haut que le meilleur remede contre les Vers des dents, est de se tenir les dents propres, & de se les laver tous les matins ; nous ajoûterons ici qu'on ne sçauroit mieux faire que de se les laver avec quelques cuillerées de cette eau de fougère que je fais préparer contre les Vers. Elle ôte toute la pourriture des dents, les empêche de se gâter, & les affermit. Il est vrai qu'elle laisse alors pour quelques momens un peu d'amertume sur la langue, mais on est bien dédommagé de ce petit inconvénient par le bien qu'elle procure aux dents, aux gencives & à toute la bouche.

Contre les Pulmonaires.

Les Vers qui s'engendrent dans la poitrine, & qui causent des toux violentes, ainsi que nous l'avons observé ailleurs, sont très-difficiles à chasser ; il y a un remede cependant que divers Médecins conseillent pour les faire sortir par le cracher ; c'est de donner au Malade du suc de marrube mêlé avec un peu de miel, & de lui faire sucer un peu d'oximel scyllitique en forme de looch.

Contre les Hépatiques.

On peut prendre contre les Vers du foie, plusieurs matins de suite dans un bouillon, environ douze grains de poudre de Cloportes, ou un bouillon au Veau, où l'on ait fait bouillir un peu d'hépatique.

Contre les Cardiaires.

Contre les Vers du cœur faites boire du suc d'ail, de raifort, & de cresson, ou bien prenez racine de gentiane & de pivoine, de chacune deux gros ; myrrhe, un gros ; mettez le tout en poudre subtile, mêlez-en une pincée dans une goutte d'eau, & frottez de cette eau le dedans des lévres du Malade, plusieurs matins de suite. Hebenstreit dans son Traité de la Peste, dit que l'ail tout seul est le plus prompt de tous les remedes contre cette maladie, & il rapporte là-dessus une expérience assez remarquable. Un grand Seigneur, dit-il, étoit tourmenté de plusieurs maux qu'on attribuoit au cœur, & comme il ne recevoit aucun soulagement, un jeune homme, qui étudioit en Médecine, & qui étoit connu du Médecin ordinaire, étant venu, dit qu'il se souvenoit d'avoir lu qu'il y avoit un genre de Ver, qui se trouvoit quelquefois au cœur & contre lequel la plûpart des remedes étoient inutiles, excepté l'ail ; que ce Seigneur pouvoit bien avoir un Ver semblable, & qu'on devoit tenter ce remede. Le Malade ne tint nul compte de l'avis d'un jeune homme sans expérience ; il s'opiniâtra à vouloir être traité à l'ordinaire, & il mourut. On l'ouvrit, & on lui trouva dans le cœur un Ver tout blanc, qui avoit une tête longue, dure comme de la corne : on prit le Ver

tout vivant, & on le mit sur une table au milieu d'un cercle, qu'on décrivit avec du suc d'ail. Le Ver commença à se traîner de côté & d'autre, s'éloignant toujours de la circonférence du cercle, & enfin chassé par l'odeur de l'ail, se retira au milieu du rond, où il mourut par la force de cette odeur.

Contre les Sanguins.

Rien n'est meilleur contre les Vers qui s'engendrent dans le sang, que le jus de cerfeuil ; on en peut prendre une cuillerée trois fois par jour pendant une semaine, le matin à jeun, l'après midy deux heures après le dîné, & le soir un peu avant que de se coucher.

Contre les Vésiculaires.

Le sel végétal est bon contre les Vers qui sont dans les reins & dans la vessie ; on en peut prendre un demi gros le matin dans un bouillon. Le chrystal minéral y est bon encore.

Contre les Elcophages.

Le suc de Calamenthe y convient, & l'huile d'amandes amères.

Contre les Cutanés.

Les Cutanés, comme nous l'avons vu, sont les Crinons, les Cirons, les Bouviers, les Soies, & les Toms.

Il n'y a pas de meilleur remede contre les Crinons, que de baigner le Malade dans de l'eau tiede, puis de le frotter de miel auprès du feu, & de passer ensuite sur le corps un linge un peu rude.

On peut laver les pustules avec de l'eau où l'on aura mis du fiel de bœuf, ou bien les bassiner avec ce qui suit. Prenez six dragmes d'eau de millepertuis, une demie dragme de miel commun, & une dragme de poivre ; mêlez le tout ensemble.

Il est à propos quelquefois pour se défaire des Cirons & des Crinons, d'en venir aux remedes intérieurs, & cela pour corriger l'acidité & la viscosité du sang, & des autres liqueurs nourricières, laquelle entretient ordinairement ces Insectes. Ces remedes sont, de mettre dans son vin un peu de tartre soluble, avec un peu d'oxymel scillitique ; de prendre quelquefois dans du vin d'Espagne, ou dans de l'hydromel, un demi gros de la composition suivante : Deux dragmes d'élixir de vie, une dragme d'extrait d'absynthe, une dragme d'yeux d'Ecrevisse, sept à huit gouttes d'huile de sassafras ; remuer le tout jusqu'à ce qu'il soit bien mêlé.

Contre les Bouviers.

Il faut employer les mêmes remedes qui conviennent contre les Cirons. Quant aux Soies & aux Toms, j'ai rapporté dans le Chapitre troisième par quel moyen on s'en guérit.

Contre les Umbilicaux.

Voyez le Chapitre III.

Contre les Vénériens.

L'*Aquila alba*, est un excellent remede contre ces Vers ; la doze est depuis six jusqu'à trente grains en pilules.

---

1. ↑ *Schenck. lib. 2 Observ. Medic de capit. dolor. observ. 4.*
2. ↑ *Salmut. cent. 2. observ. 39.*
3. ↑ Lettres sur des Perce-oreilles, par M. de Savoye, Curé de S. Ouen, imprimées à Paris. Premiere lettre en 1725. Seconde Lettre en 1726. Troisiéme Lettre en 1728. Quatriéme Lettre en 1731. chez Guillaume Cavelier, au Palais ; Guillaume Cavelier fils, rue S. Jacques ; la

Veuve Pissot, Quay de Conti ; Jean de Nulli, au Palais.

Mercure d’Août 1725. pag. 1761.

Mercure de Juin 1726. pag. 1355.

Mercure de Septembre 1728. pag 2000.

Mercure de Janvier 1731. pag. 58.

4. ↑ Mercure d’Août 1725. & de Juin 1736.
5. ↑ *Forest. de Ægritud. dentium, Lib. 14. Observ. 7. in Schol. pag. 96. columnâ secundâ.*

ARTICLE SECOND.

Des remedes contre les Vers des intestins.

NOUS commencerons par les remedes contre les Vers ronds & longs ; nous viendrons ensuite à ceux des Ascarides, puis à ceux du Tænia ou Solitaire ; ce qui sera terminé pour conclusion de cette matiére, 1°. par des remarques générales sur le traitement des Malades attaqués de Vers, & sur la maniere dont agissent les remedes anthelmintiques, c'est-à-dire, antivermineux. 2°. par une liste universelle de ces remedes rangés dans leurs classes, selon qu'ils se tirent, ou des plantes, ou des Animaux, ou des minéraux ; qu'ils sont simples ou composés, & autres différences. 3°. Par des réflexions de pratique sur la quantité extraordinaire de ces mêmes remedes.

IL Y A DES REMEDES dont l'effet ordinaire est de tuer les Vers sans les chasser, & d'autres qui ordinairement les tuent & les chassent ; car il ne laisse pas d'arriver aussi quelquefois que les uns & les autres les chassent vivans ; nous parlerons des premiers dans une Section à part, & des autres dans une autre Section.

SECTION I.

Des Remedes qui tuent les Vers des intestins.

DE ces remedes les uns se prennent en dedans ; & les autres, s'appliquent en dehors ; nous rapporterons d'abord ceux qui se prennent intérieurement, & puis nous viendrons à ceux qui s'appliquent à l'extérieur.

Remedes internes.

Ces remedes sont le vin blanc, la biere, le verjus, le pourpier, la graine de pourpier, celle de chou, de citron, l'écorce d'orange amere, l'ail, les oignons, la poudre de racine de gentiane, l'eau dans laquelle on a fait infuser de la racine d'angélique, la coraline, la rasure de corne de Cerf & d'yvoire, la corne de Cerf brûlée, les trochisques de corail & de corne de Cerf, le beurre, l'huile, la moutarde, la graine de tanaisie dans un peu de syrop violat, le bol d'Arménie, l'eau à la glace, le jus de citron, &c.

On peut prendre l'une de ces choses, ou quelques-unes ensemble : Comme graines de citron, d'oseille, de pourpier, de coriandre pulvérisée, de chacune un gros ; poudre de diamargaritum froid un demi gros, rasure d'yvoire & de corne de Cerf, de chacun demi-scrupule ; sucre rosat, une once ; & s'il y a un cours de ventre qu'il soit à propos de modérer, corail & poudre de roses, de chacun un demi-gros : mêler le tout en poudre subtile, & en faire une opiate avec de l'oxysaccharum, & de la conserve de roses & de chicorée.

Le jus de plantain, la vieille thériaque, les amandes amères, le suc de grenade mêlé avec de l'huile d'olives, sont encore de bons remèdes. L'esprit de nitre, celui de souphre, l'esprit de sel dulcifié, réussissent heureusement ; on en peut prendre quatre ou cinq gouttes des uns ou des autres dans un peu d'eau commune, évitant de mêler ces esprits ensemble. L'huile de bois de genièvre prise à jeun, est très-bonne contre les Vers, aussi bien que celle de bois de coudrier ; on en donne quatre ou cinq gouttes dans un peu de vin ; & davantage, si c'est pour des personnes avancées en âge.

Quand les enfans ont de la fièvre, voici un julep qu'on leur peut donner pour tuer leurs Vers : eaux de pourpier & de chicorée, de chacune deux onces ; confection d'hyacinthe un scrupule ; poudre de coraline autant ;

corail préparé demi-scrupule ; syrop de limon, demi-once ; mêler le tout & le donner à boire.

Quand la fiévre est maligne, & qu'il y a lieu de craindre qu'il n'y ait des Vers, comme cela arrive quelquefois, il faut faire ce qui suit : Prendre une suffisante quantité d'eau de scorsonaire, de scabieuse & de pourpier ; six gros de syrop de limon, demi-scrupule de poudre de Vipère, & autant de poudre de coraline, demi-gros de sel de prunelle, un scrupule de confection d'hyacinthe, & faire de tout cela un julep. Dans les maladies de peste[1], lorsqu'il y a des Vers, le jus de citron est d'un grand recours.

Si avec les Vers & la fiévre, il y a convulsion & vomissement, il faut faire le remede suivant.

Prendre quatre onces d'eau de pourpier, trois gros d'eau thériacale, un gros de confection d'hyacinthe, & autant de poudre de coraline, mêler le tout ensemble, & en faire une potion que l'on prendra en une fois ou en deux, selon l'âge du Malade. La coraline, dont nous parlons, est si bonne contre les Vers, qu'il arrive souvent qu'un seul gros pris dans du vin, les tue & les chasse en même temps.

La vertu de ce simple a été inconnue à Dioscoride, à Galien, & à tous les Anciens. Nous en devons la connoissance aux Modernes, qui en ont fait diverses expériences. Mathiole, Antonius Musa, Mercurial[2], relevent l'excellence de ce remede par-dessus celle de tous les autres, & en rapportent plusieurs effets surprenans, dont ils ont été les témoins.

L'huile est un excellent remede contre les Vers, il en faut prendre quelques cuillerées à jeun ; je dis à jeun, parce qu'alors l'estomac & les intestins étant vuides, cette huile touche les Vers plus facilement.

Le Ver meurt sitôt qu'il ne peut plus respirer ; or, il ne respire que par le moyen de certaines petites trachées, qui sont rangées le long de son corps : en sorte que si l'on bouche ces trachées avec quelque chose d'onctueux, qui empêche le commerce de l'air, il faut nécessairement que l'Animal meure faute de respiration, sans même que sa tête, & tout ce qui n'est pas trachée, soient frottés. Cela est si vrai, que si l'on met de l'huile à un Ver ailleurs qu'aux trachées, sans même épargner la tête, le Ver vivra, & aura son mouvement ordinaire. Si on en met à quelques trachées seulement, on verra les parties, où seront ces trachées, devenir sans mouvement propre ; & si on

en met à toutes les trachées, le Ver demeurera immobile, & mourra presque sur le champ.

M. Malpighi a fait toutes ces expériences ; j'en dis autant du beurre, lequel produit le même effet, qui étant pris à jeun, tue les Vers mieux que ne fait l'ail. Nous pouvons remarquer ici que l'effet de l'huile sur ses Vers n'est point une chose, que les Modernes ayent découverte les premiers, les Anciens l'ont reconnue comme nous ; & Aristote dit en termes exprès dans le Chapitre 27. du huitiéme Livre de son Histoire des Animaux, que tous les Insectes meurent quand ils sont touchés d'huile : il ajoute même une chose, dont il est facile de faire l'expérience, qui est que si l'on ne se contente pas de toucher tout le corps avec de l'huile, mais qu'on en touche aussi la tête, & qu'ensuite on expose le Ver au Soleil, il meurt encore plus promptement ; Pline écrit la même chose.

De toutes les huiles ordinaires, celle de noix est la meilleure contre les Vers ; & à Milan les mères ont coûtume de donner une ou deux fois la semaine à leurs petits enfans, des rôties d'huile de noix, avec un peu de vin, pour faire mourir les Vers. Nous remarquerons ici que l'huile d'amandes douces ne fait pas sur les Vers un effet si prompt, ainsi qu'on le peut voir par l'expérience que nous avons rapportée dans le Chapitre huitiéme : ce qui vient sans doute, de ce que les parties de cette huile sont plus poreuses, & par conséquent moins capables d'empêcher l'entrée de l'air dans le corps du Ver. Au reste il ne faut pas croire que l'huile lorsqu'elle est dans notre corps, puisse tuer les Vers, comme elle tue un Ver de terre que nous en frottons, ou que nous y jettons ; car il en faudroit avaler une trop grande dose pour cela, & cette quantité seroit dangereuse ; mais toûjours elle les tue à la longue, quand on en prend plusieurs jours de suite.

Quelques goutes de vin le matin à jeûn sont bonnes contre les Vers ; sur-tout il n'est pas à propos quand on est attaqué de cette maladie, de boire de l'eau pure aux repas, il faut y mêler un peu de vin, pourvu toutefois que ce ne soit pas du vin verd, car celui-là loin d'être contraire à la vermine, est capable d'en engendrer. Il vaut bien mieux boire de l'eau seule, que d'y mêler du vin qui n'ait pas assez de maturité. Au moins l'eau seule, pourvu qu'elle soit bien pure, & qu'on n'en boive point trop, n'est point malfaisante, & c'est une erreur grossiere de penser que cette boisson, quand elle est ordinaire, rende les gens chagrins & de mauvaise humeur, comme se

l'imaginoient les Grecs, qui traitoient Demosthene d'homme épineux & difficile, parce qu'il ne buvoit que de l'eau ; car c'est le reproche qu'ils faisoient à cet Orateur, lorsqu'il leur représentoit un peu vivement leur devoir.

Si l'on y fait réflexion, on verra que le vin a dérangé bien des cerveaux, qu'il a abruti bien des gens d'esprit, & souvent changé en férocité les mœurs les plus douces. Aussi les personnes les plus sages ont toujours été sobres sur le vin. Démosthene dont nous venons de parler, n'en buvoit point, & on l'appelloit le buveur d'eau, comme il le témoigne lui-même sur la fin de sa seconde Philippique. Ciceron en buvoit très-peu aussi ; en effet, le vin peut fournir quelques bons mots, il rend pour l'ordinaire les gens agréables dans les repas, il donne de la facilité dans les conversations, ainsi que le remarque le même Ciceron[3]. Mais, comme l'insinue si bien cet Auteur, il y a une grande différence entre ce qui fait un homme de compagnie, & ce qui fait un homme grave & sensé. Lors donc que je conseille ici le vin contre les Vers, je prétends qu'on en use sobrement, & qu'on le regarde comme un breuvage sur lequel il faut grandement se ménager. Du reste, on a un grand nombre d'exemples de l'efficacité singuliere du vin contre les Vers, & en voici un bien remarquable qu'un Médecin de la Ville de Todi dans le Duché de Spolette, a écrite à M. Baglivi sur le sujet de cette boisson donnée dans une maladie vermineuse épidemique. M. Baglivi me l'a communiquée dans une sçavante Lettre qu'il m'a écrite sur le vingt-deuxiéme-Aphorisme de la première Section ; laquelle Lettre est aussi imprimée dans ses Œuvres.

Observation importante sur l'effet du Vin contre les Vers, laquelle m'a été communiquée par M. Baglivi, Médecin de Rome.

Circa finem epistolæ, utilem de lumbricis observationem adjicere visum est, de qua elapso anno 1700. eruditus Massæ Tudertinorum in Umbria Medicus ad me scripsit. Constitutio ferè epidemica febrium putridarum & malignarum erat, ægroti circa septimum vel decimum quartum morbi diem moriebantur, & continuò vexabat illos ingens pectoris anxietas. Vermes teretes magnâ copiâ excernebant singuli. Hi Vermes in vino positi statim peribant ; in oleo, aquâ saccharatâ, spiritu vini, aceto, succo limonum per

plures horas atque dies vivebant. Qui vinum biberunt ægroti, omnes convaluere. Inter eos mulieres atque senes majori numero interiere. Vinum itaque antidotum fuit morbi, & morbi causæ. C'est-à-dire. Un sçavant Médecin de la Ville de Todi m'a écrit l'année derniere 1700. l'observation suivante. Il regnoit dans ce pays-là des fievres malignes épidémiques : les malades qui en étoient attaqués mouroient vers le sept ou vers le quatorze ; ils sentoient de grandes oppressions de poitrine, & rendoient force Vers longs & ronds. Ces Vers mis dans du vin y mouroient aussi-tôt : jettés dans de l'huile, dans de l'eau sucrée, dans de l'esprit de vin, dans du vinaigre, dans du jus de limon, ils vivoient plusieurs heures, & quelques-uns même plusieurs jours. Les malades à qui on fit boire du vin guérirent tous. La mortalité fut plus grande sur les femmes & sur les vieillards, que sur les autres. Enfin, comme on voit, le vin fut l'antidote de ces maladies, & de la cause de ces maladies.

Je remarquerai ici à cette occasion, qu'encore que le vin soit un bon remede contre les Vers, ce n'est pas un remede universel contre ce mal, & voici là-dessus un fait que les Lecteurs ne seront peut-être pas fâchés que je rapporte.

Le mois de Septembre 1703. on m'écrivit de Bar-le-Duc, que pendant tout le Printemps & tout l'Eté de cette année-là, des maladies causées par les Vers, ayant régné dans le Barrois, les Malades avoient reçus de grands soulagemens par l'usage des remedes indiqués dans mon Livre. Que Madame la Comtesse de Nétancourt, qui étoit alors dans le pays, s'étant employée elle-même au soulagement des pauvres, avoit fait avec le secours des remedes que je marque, plusieurs cures considérables, & celle entre autres d'un Boucher de Revigni, à une lieue de chez elle, lequel jetta un Ver semblable à celui de la premiere planche de mon Livre, & long de huit aulnes, sans y comprendre plusieurs morceaux rompus, qui sortirent en si grand nombre, que les personnes qui les virent, jugerent qu'il falloit que ce Ver eût eu dans le corps d'où il venoit de sortir, plus de douze aulnes de long. Le Malade avoit une violente fiévre continue, avec transport au cerveau ; c'étoit un homme accoûtumé au vin. En santé il en buvoit abondamment, & il ne voulut pas même s'en priver pendant sa maladie. Son mal augmentant de plus en plus, Madame la Comtesse de Nétancourt, lui fit user d'un des remedes marqués dans le Traité de la Génération des

Vers, & le Malade rendit le Ver dont nous venons de parler. La sortie de cet Insecte fut suivie d'une guérison si prompte, qu'au bout de 24. heures, la fièvre cessa, & que peu de jours ensuite le Malade se porta mieux que jamais. La personne qui m'écrit fut mandée pour confesser le Malade qui étoit abandonné, & pour le disposer à la mort. Ce qui surprit davantage, c'est que cet homme eût des Vers ; car il est à remarquer, m'écrit-on, qu'il avoit son corps aviné ; qu'en santé il buvoit du vin avec excès ; & que nonobstant sa fiévre toute violente & continue qu'elle étoit, il n'avait jamais voulu quitter le vin, quoique défendu par tous ceux qui le voyoient, lesquels disoient que c'étoit le vin qui le réduisoit à cet état : mais il a bien fait voir, me mande-t-on, que l'on se trompoit ; car dès le moment qu'il eut mis bas le Ver, il commença à dormir, ce qu'il n'avoit fait depuis long temps ; la fiévre le quitta au bout de vingt-quatre heures, & quelques jours après il ne parut pas qu'il eût été malade. *Je l'ai vu plusieurs fois depuis*, m'ajoute la personne qui m'écrit[4], & *il est dans une parfaite santé*.

La graine de chanvre est encore très-bonne contre les Vers. On la pile bien, & on la jette dans une suffisante quantité d'eau, puis on la remue jusqu'à ce qu'elle fasse une espéce de pâte claire. Ensuite on passe le tout par un linge, & il en sort un lait, dont il faut prendre un verre à jeûn.

Le millepertuis est admirable contre les Vers ; il en préserve même le fromage, si l'on a soin de l'enveloper de cette herbe[5]. Quercetan & quelques autres Auteurs recommandent ce remede. La maniere de prendre le millepertuis est de le faire bouillir dans de l'eau, & de boire de cette eau avec un peu de sucre. On en peut faire aussi du syrop. Bartholin conseille les feuilles de millepertuis infusées dans de l'esprit de vin, & données dans quelque liqueur convenable[6]. L'essence de millepertuis est encore excellente pour chasser les Vers, & même les Vers plats[7].

Le pourpier est un souverain remede contre les Vers des intestins, mais on ne devineroit pas par quel endroit : c'est parce qu'il contient du mercure qui est si bon contre les Vers. On doit cette découverte à un Auteur Chinois. Il y a, dit-il[8], un moyen de se procurer du mercure à peu de frais : il n'y a pour cela qu'à prendre de petites feuilles de cette plante, les broyer dans un mortier, avec un pilon de bois d'Acacia, les exposer au soleil levant, & les laisser à cette exposition durant trois jours ou environ ; puis lorsqu'elles

sont séches, les faire bruler legerement ; enfermer ensuite cette poudre dans un vase de terre vernissé, le bien boucher, l'enfouir dans la terre, & l'y laisser quarante-neuf à cinquante jours ; après quoi retirer le vase, l'on y trouvera le vif-argent bien formé.

L'on vend à Pekin deux sortes de mercure, l'un qui se tire des mines, & qu'on appelle *Chan-choui-in*, & l'autre qui se tire de certaines plantes, entre autres du pourpier, & qu'on nomme *Tsdo-choui-in*.

L'Herbier Chinois, qui en cela s'accorde avec le sentiment des Botanistes d'Europe, donne au pourpier les mêmes vertus qu'on attribue au mercure. On y lit que le pourpier est froid de sa nature, qu'il fait mourir toute sorte de vermine, qu'il dissout les viscosités, qu'il est volatil, qu'il debouche & tient ouverts les différens canaux du corps Humain.

Quoi qu'il en soit, le vif-argent tiré des plantes, & entre autres du pourpier, doit être plus dégagé d'impuretés que celui qui se tire des mines, parce que pour s'exalter dans une plante, il faut qu'il se décharge des fibres rameuses & sulphureuses qui l'embarrassent ; en-sorte que cette exaltation le purifie, & produit le même effet que la peau de chamois, à travers laquelle les Chymistes le font passer.

Les feuilles de pourpier, quand on les regarde au grand jour, paroissent comme pointillées d'argent ; ce qui pourroit bien venir des particules de mercure qui y sont contenues.

Le pourpier se peut prendre en salade, il se peut prendre dans des bouillons, on en peut mettre dans les potages ; il faut employer les feuilles & les côtes ensemble, les côtes, sur-tout, ont plus de vertu contre les Vers ; elles imitent assez la figure des Vers ordinaires, ce qui paroîtroit favoriser le sentiment de ceux qui prétendent que les plantes portent la signature des choses contre lesquelles elles sont propres, ce que nous ne remarquons qu'en passant. L'eau de pourpier distillée, la décoction, & l'infusion de pourpier sont encore de bons contre-Vers.

En voilà bien assez pour ce qui regarde les remedes qui se prennent en dedans, venons à ceux qui s'employent en dehors.

Remedes extérieurs, ou topiques contre les Vers.

Ces remedes extérieurs sont le fiel de bœuf, l'huile d'absynthe, celle de rue, ou celle d'amandes amères, avec quoi on peut mêler de la poudre de cumin, de la poudre d'aloës, ou de celle de petite centaurée. Ces topiques se mettent sur le nombril ; l'emplâtre suivant peut encore être fort bon.

Farine d'orge, suc de vermicularis, une demi-livre de chacun, fumeterre broyée grossierement, vinaigre blanc quatre onces, faire de cela un emplâtre, qu'on appliquera sur le nombril. Cet emplâtre appaise aussi la fiévre.

Ces remedes, tant intérieurs qu'extérieurs, tuent quelquefois les Vers, mais ils ne les chassent pas toûjours, c'est pourquoi il faut se purger après. Venons aux remedes qui les tuent & qui les chassent.

SECTION II.

Remedes qui tuent & qui chassent les Vers.

LES remedes qui tuent & qui chassent les Vers, se prennent presque tous en dedans. Ces remedes sonc l'aloës, l'hiere picre, la poudre d'écorce d'orange amère, la rhubarbe, &c. On dissout l'hiere picre dans un peu de vin blanc, ou bien on la mêle avec un peu de diaphœnic, ou on en fait des pilules avec un peu d'agaric & de syrop d'absynthe. La poudre d'orange amère se prend dans du vin. Borel la recommande fort, & il dit avoir vu un Ethique abandonné de tous les Médecins, auquel ce remede pris jusqu'à trois fois, fit rendre force Vers, & procura la guérison[9], la dose est un gros chaque fois.

Pour les enfans bien jeunes, on peut faire infuser dans l'eau de pourpier quatre scrupules de rhubarbe, avec six grains de canelle, passer le tout à travers un linge, & dans la colature dissoudre une once de syrop de chicorée

simple, & avant que l'enfant prenne ce breuvage, lui donner un lavement de lait, pour attirer les Vers par bas.

Ou bien.

Faire infuser un gros & demi de rhubarbe dans un verre d'eau de pourpier, passer cela à travers un linge le lendemain matin, & le donner à boire à l'heure ordinaire du réveil ; réitérer le breuvage deux fois par semaines, jusqu'à ce que la corruption du corps soit évacuée. On peut ajouter à cette purgation, pour la rendre plus forte, une once de syrop de chicorée, composé de rhubarbe ; si c'est un enfant délicat, il suffira de demi-once. Le suc de verveine est encore un bon remede[10].

J'ai mis le sucre au rang des choses qu'il faut éviter, pour se garantir des Vers ; mais cependant quand il est pris en grande quantité, il ne laisse pas quelquefois de tuer les Vers, & de les chasser. Aldrovandus parle d'une petite fille, qui pour en avoir mangé un gros morceau, rendit un grand nombre de Vers par bas ; le miel fait le même effet quand il est pris à pleine cuillere. Mais il est bon là-dessus d'avoir égard à la remarque que nous avons faite p. 216. l. 20. 21. &c.

Les pommes douces, nommées en Latin *Melimela*, font faire aussi beaucoup de Vers ; les raisins séchés au Soleil ont la même vertu, étant pris à jeûn en grand nombre.

Levinus Lemnius dit que c'est une expérience qu'il a faite avec succès[11] : la raison de cela est, que les Vers attirés par ces nourritures douces s'en remplissent si fort, qu'ils sont obligés de crever ; & comme les choses douces, étant prises avec abondance, lâchent le ventre, il faut nécessairement que les Vers sortent ou morts ou mourans. Nous avons déjà touché cette raison dans le Chapitre VIII.

On parle d'un certain moyen, pour tirer du corps les Vers, comme on tireroit des poissons de l'eau : c'est d'attacher à un fil quelque appas, qui attire les Vers, & puis de faire avaler cet appas, ayant soin auparavant que le malade demeure quelque temps sans manger, pour affamer les Vers, & les obliger à venir à ce qui se présente : on tire ensuite le fil, & le Ver vient, dit-on, avec l'appas.

Schenchius rapporte un exemple de cet artifice, & dit qu'on tira un jour par ce moyen, un serpent du corps d'une femme, en se servant d'un appas

composé de miel & de farine. Cet expédient peut être bon, pour tirer de l'estomac, des animaux entrés par la bouche, comme il en est entré quelquefois à quelques personnes qui dormoient sur l'herbe ; mais pour tirer des Vers engendrés dans le corps, c'est une pratique sur laquelle je ne veux rien dire ; quelques personnes assurent l'avoir vu réussir depuis peu, en mettant pour appas des cœurs de pigeons ; mais ce que je puis assurer aussi, est qu'il s'est vu des Charlatans imposer au peuple, en cachant adroitement des Vers dans le prétendu appas qu'ils faisoient avaler.

Contre les Vers de la jaunisse.

Dans la maladie de la jaunisse les intestins sont souvent remplis de Vers, parce que la bile, qui est si contraire à ces animaux, ne se décharge pas alors dans les intestins ; le meilleur remede contre ces Vers est de prendre plusieurs matins de suite un verre de la décoction suivante. Chelidoine, une poignée ; feuilles & fleurs de millepertuis, de chacune demi-poignée ; rasure d'yvoire, fiente d'oye pulvérisée, de chacun trois gros ; safran, un demi gros ; ces deux derniers dans un noüet : jetter le tout dans un pot où il y ait une chopine de vin blanc, & une chopine de vin d'absinthe, mettre le pot sur le feu, & quand cela aura bien boüilli, le passer, & dans un verre de la colature dissoudre une once & demie de bonne manne, avec un scrupule de diagrede : il y en aura là pour trois matins.

Ce remede ne chasse pas seulement les Vers, mais guérit en même temps la jaunisse. Je ne puis m'empêcher, à cette occasion, de blâmer ici un remede que certaines personnes conseillent contre cette maladie, & qui à la vérité la guérit effectivement, mais dont les suites sont si mauvaises qu'on ne sçauroit trop le condamner. C'est de donner adroitement au malade, dans un demi verre de vin blanc, huit ou neuf poux. Car j'avertis que ce remede remplit quelquefois de vermine les intestins, & qu'après avoir ôté la jaunisse au malade, il le fait tomber dans une maigreur extraordinaire, & lui cause une faim devorante, que rien ne peut assouvir : George Hannæus rapporte là-dessus l'histoire d'un homme guéri de la jaunisse par ce moyen,

& mort peu de jours ensuite, dans le corps duquel on trouva un nombre inombrable de poux vivans qui lui devoroient les intestins[12].

La bile qui tombe dans le duodenum, est souvent ce qui empêche les vers de monter jusqu'à l'estomac : mais dans la jaunisse comme cette bile est retenuë au foye, ils vont plus facilement dans le ventricule ; c'est ce qui fait que quand en donne quelque remede contre les vers à ces sortes de malades, ils en rendent quelquefois par haut. Le 17. de Juillet de l'année 1699. chez M. Dugono, Secretaire du Roi, vers S. Landry, un Domestique que je traitois, qui avoit une jaunisse universelle, en vomit un fort gros après avoir pris d'un syrop contre les vers. Il faut avoir soin dans ces occasions, de donner des lavemens de lait, pour attirer les Vers par bas ; car il faut les empêcher autant qu'on peut, de monter dans l'estomac, parce qu'alors ils sont plus difficiles à chasser, & qu'ils peuvent nuire davantage.

Contre les Vers dans la Pleuresie.

Quand la pleuresie est mêlée de Vers, ce qui arrive quelquefois, comme nous l'avons remarqué, il faut suivre la pratique qu'observoit Rulandus[13], & que Quercetan[14] recommande si fort, qui est de commencer d'abord par la purgation, c'est là principalement que doit avoir lieu l'Aphorisme d'Hippocrate[15], que lorsqu'il est besoin de purger dans une maladie, il faut le faire dans le commencement. Les fréquentes saignées en cette occasion sont très dangereuses : il n'en est pas de même dans les autres pleuresies.

Remedes contre les Ascarides.

Les Ascarides sont des Vers difficiles à chasser, & cela pour plusieurs raisons. La premiere, c'est que ces animaux sont fort éloignez du ventricule ; en sorte que les remedes perdent leur force avant que de parvenir jusques où sont ces vers. La seconde, c'est que les Ascarides sont envelopez dans des humeurs visqueuses, qui empêchent l'action des

medicamens. La troisiéme, c'est que ces Vers montent quelquefois dans le cœcum. Or, cet intestin étant en forme de cul de sac, les Ascarides s'y tiennent comme retranchez. Quoi qu'il en soit, il vaut mieux les attaquer par bas, & pour cela il n'y a rien de meilleur que de mettre au fondement un suppositoire de cotton, trempé dans du fiel de bœuf, ou dans de l'aloës dissout. Ou un petit morceau de lard attaché à un fil : on l'y laisse quelque temps, & après on le retire tout rempli de vers. On peut, au lieu de lard, prendre de la vieille chair salée. Les lavemens de décoction de fumeterre sont très-bons contre les Ascarides ; on peut joindre à la fumeterre l'aristoloche, la chicorée, la tanaisie, la persicaire, l'atriplex, & en faire la décoction avec de l'eau & du vin blanc : quand elle est faite, il est bon d'y joindre un peu de confection d'hiere.

Pour les enfans, voici le lavement qu'on peut faire.

Prendre feüilles de mauves & de violiers, de chacune une poignée ; feüilles de choux, une ou deux ; graines de coriandre & de fenoüil, de chacune deux gros ; fleurs de camomille & de petite centaurée, de chacune une pincée : faire une décoction du tout avec du lait, & dissoudre dans la colature une once de miel commun, & deux gros de confection d'hiere.

Hippocrate[16] conseille, pour chasser les Ascarides, de prendre de la semence d'agnus castus, de la bien broyer avec un peu de fiel de bœuf, puis de délayer le tout avec un peu d'huile de cedre, ensuite d'en faire un suppositoire avec de la laine grasse.

Remedes contre le Ver Solitaire, ou Tænia.

Les remedes que nous avons rapportés jusques ici, sont la plupart inutiles contre le Tænia. Les autres Vers sortent quelquefois d'eux-mêmes, mais le Solitaire ne sort presque jamais ainsi : & comme le remarque Hippocrate, quand on ne le chasse par aucun médicament, il vieillit avec son hôte.

Avicenne dit qu'il résiste à l'absynthe, & que la fougère est un remede efficace pour le chasser. Cet Auteur a raison, mais il faut sçavoir préparer la fougère. L'écorce de racine de fougère femelle & de meurier, pulvérisées, &

données tantôt séparément, tantôt mêlées ensemble, tantôt accompagnées de quelques autres simples, sont d'excellens remedes contre le Solitaire. C'est avec ces deux racines que je fais préparer l'eau de fougère, si connue aujourd'hui par ses bons effets contre les Vers, & même contre la maladie qui noue les enfans. Je me flatte qu'on me pardonnera bien de ne pas divulguer la préparation de cette eau, dont je n'ai donné la recette qu'à M. Dionis mon gendre, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & qui demeure avec moi depuis long-temps : je m'en flatte d'autant plus, que j'enseigne dans ce Livre la maniere de préparer plusieurs autres remedes qui peuvent être substitués avec succès à celui-là. Quand on voudra employer la poudre de racine de fougère femelle, on pourra y joindre, s'il est nécessaire, un peu de poudre de tanaisie pour fortifier l'estomac. Mais il y a ici deux choses à observer, l'une, qu'il est bon de choisir la tanaisie la plus champêtre, parce qu'elle a plus de vertu. Et généralement parlant, les herbes de la campagne ont plus de force. Ce qui fait dire à un Ancien, que la nature est la mère des plantes des champs, & la marâtre des plantes domestiques[17]. L'autre, c'est qu'il faut prendre l'écorce de la racine de meurier avant que les meures soient en maturité, sans quoi cette écorce est privée de la meilleure portion de l'humeur qu'elle contenoit auparavant. Ce qui s'accorde avec ce que remarque Pline, que les racines ont moins de vertu étant cueillies après la maturité du fruit[18], que devant.

Pour les enfans à la mammelle.

On peut donner aux enfans à la mammelle, un demi gros de poudre de racine de fougère femelle, le matin dans un peu de lait, ou de bouillie, en deux prises, d'une heure à l'autre, ayant soin de les purger le lendemain avec quelque chose qui ne soit pas violent.

Pour les enfans un peu grands.

Aux enfans un peu grands, on peut donner cette poudre dans du syrop de fleur de pêcher, ou dans de l'eau de centinode, ou de plantain, selon les circonstances que nous allons marquer.

Si les enfans ont le ventre resserré, il faudra mettre la poudre dans la syrop de fleur de pêcher ; mais s'ils ont le cours de ventre, il faudra la leur donner dans l'eau de centinode, ou de plantain ; car il faut observer, quand on veut chasser les Vers, de mêler des astringens avec les remedes qu'on donne, lorsque le ventre est trop libre, parce que sans cela le médicament sortant trop tôt, n'a pas le temps d'agir sur les Vers.

Remarque sur la racine de fougere.

La racine de fougere femelle est une des choses les plus propres contre les Vers plats, ou Solitaires, & contre tous les autres ; elle a cela d'avantageux, qu'elle convient à toutes sortes de personnes, à ceux qui ont la fièvre, comme à ceux qui ne l'ont pas, aux enfans, aux jeunes gens, & aux vieillards ; elle fait venir outre cela le lait aux nourrices. Quelques Auteurs ont écrit qu'elle étoit dangereuse aux femmes grosses ; mais ils se sont trompés, comme le fait voir Spigelius, dans son Traité de *Lumbrico lato*.

Opiate contre le même Ver.

Prenez coralline, verveine, scordium, pouliot, origan, de chacun une demi-poignée : racine de dictamne blanc, de fougere, d'angélique, & de gentiane, de chacune deux gros ; écorce de racine de meurier, un gros & demi ; graines de moutarde, de pourpier & de cresson, de chacune un gros ; poivre, un demi gros ; safran, un demi scrupule : faire de tout cela une poudre, & avec du miel écumé mêler le tout en forme d'opiate ; à quoi en peut ajoûter un demi scrupule d'huile de vitriol : la doze est d'un demi gros, d'un gros, & d'un gros & demi : c'est assez d'un demi gros pour les petits enfans.

L'huile d'amandes douces que nous avons dit être moins propre contre les Vers, que celle d'olive ou de noix, ne laisse pas cependant d'être fort bonne contre les Vers plats. Il semble même, nonobstant ce que nous en avons dit, qu'elle soit spécifique contre ce Ver. Un Malade que j'ai vu au mois de Juin 1734. & qui avoit le Ver Solitaire, prit par le conseil de sa mère, à qui on avoit fort vanté l'huile d'amandes douces, deux onces de cette huile, & peu de temps après, il rendit quinze aulnes de son Ver.

Quelques jours ensuite, il reprit la même quantité d'huile d'amandes douces, & il rendit plusieurs aulnes du même Ver.

Comme ce Malade n'étoit pas de Paris, & qu'il s'en retourna dans son pays, je n'en ai pas eu de nouvelle depuis.

La graine de citrouille & de concombre, prise en émulsion, est d'un grand effet contre le Ver Solitaire ; ce qui est appuyé du témoignage d'Edouard Tyson, qui dit dans sa Dissertation Angloise sur le Ver plat, qu'il a un morceau de Tænia de 24. pieds de long, qui a été rendu par un jeune homme de 20. ans, après que ce jeune homme eut avalé un verre d'émulsion, préparée avec ces deux sortes de graines. Edouard Tyson remarque à ce sujet, que ceux qui croyent que les simples portent la signature des maladies auxquelles ils sont propres, ne manqueront pas de tirer de ce fait, un grand argument en faveur de leur opinion. Nous avons dit la même chose du pourpier, page 520. Les côtes du pourpier ressemblent aux Vers ronds & longs, & les graines de concombre & de citrouille aux petites portions que rendent ceux qui ont le Tænia, lesquelles ne sont que des morceaux qui se séparent de ce Ver.

Ces remedes ne sont pas les seuls qu'on puisse employer contre le Solitaire. Guillaume Fabricius, Philibert Sarrazenus, Jean Jacques Crafftius, Olaus Borrigius, rapportent des exemples de Vers semblables qu'ils assurent avoir fait sortir ; & comme ils disent les remedes dont ils se sont servis, & en même temps les symptômes des Malades, avec plusieurs circonstances utiles à sçavoir, je crois qu'on ne fera pas fâché de voir ici les remarques de ces Auteurs sur ce sujet : les voici traduites en François.

Remarques de Guillaume Fabricius[19], écrivant à Philibert Sarrazenus, traduites du Latin.

A mon retour de Lyon, je vis ici un Ver plat, d'une longueur surprenante ; comme le fait est curieux, je me ferai un plaisir de vous le rapporter. Une Dame de cette Ville, âgée d'environ vingt ans, d'une compléxion assez délicate, avoit de grandes douleurs de ventre, des foiblesses d'estomac, des nausées, des rapports, & un dégoût général pour tous les alimens. Elle me fit appeller sur la fin du mois d'Avril de cette année 1609. Je lui fis prendre le premier jour de May d'une poudre composée de rhubarbe, de turbith, &

de senné ; à quoi j'ajoûtai du syrop de rose laxatif, composé de rhubarbe, d'agaric, & de senné. Ce remede lui fit rendre par bas, un Ver plat, qu'elle me montra, & dont je fus étonné ; car il avoit vingt palmes de long, étoit large de six grains, & épais de deux ; maintenant qu'il est desseché, il n'est pas si large : il a des interstices tout le long du corps, & ces interstices sont de l'espace de deux grains, & élevés d'un côté en forme de dents de scie : il est tout blanc, & a au milieu de ces interstices de petites taches noires ; une des extrémités est mince comme un fil, & l'autre large comme le reste du corps ; je n'y ai point vu de tête, & je n'en ai jamais trouvé à ces sortes de Vers. Après que le Ver fut sorti, je purgeai la Malade, & lui ayant donné ensuite pendant quelques jours, des fortifians, elle se rétablit entierement. Elle est à présent dans une santé entiere. Pour le Ver je le conserve desséché, & le regarde comme une des choses les plus rares que j'aye. Voilà, Mr, l'histoire succincte de ce Ver, dont j'oppose la description à ce bruit faux & ridicule, qui s'est répandu dans la Suisse, & jusques dans la Bourgogne, du monstre de Payerne.

A Payerne, ce 28. Août 1609.

Il y a une chose à observer ici, c'est le dégoût qu'avoit la Malade pour toute sorte de nourriture ; quelques-uns de ceux qui ont ce Ver étant tourmentés d'une faim extraordinaire

Réponse de Philibert Sarrazenus, à Fabricius, traduite du Latin[20].

Quand j'ai reçu la Lettre où vous me parlez de ce Ver plat, j'avois en même temps une Malade attaquée de la même maladie. Comme j'attendois le succès des remedes que je lui faisois, j'ai differé à vous écrire jusqu'à ce que je pûsse vous en donner des nouvelles. Voici en peu de mots ce que j'ai observé dans cette maladie, & la conduite que j'y ai tenue. La Malade est âgée de trente-quatre ans, assez replette, & a été dans ses premières années si sujette aux Vers, qu'elle en rendoit souvent par les selles, de tout plats, longs d'une aulne, d'une aulne & demie, quelquefois de davantage, & larges du doigt ; quand elle a été mariée, elle a eu plusieurs enfans, qui sont tous morts peu de mois après leur naissance, ce que nous avons attribué à la mauvaise disposition de la mère. Ce fond de vermine s'est acru en elle à un

point, que ces dernieres années elle a rendu des Vers par le fondement, par la bouche, & par le nez. Quand il en devoit sortir, le ventre de cette femme enfloit, & souffroit les mêmes mouvemens que celui d'une femme grosse, lorsque le fœtus change de place ; peu de temps après ils montoient à la bouche, & elle en tiroit avec les doigts, des longueurs considérables ; ce mouvement de ventre persévéroit quelquefois, & alors la Malade tomboit en délire : C'est quelque chose d'incroyable, que le nombre de remedes qu'on lui a faits, les fréquentes médecines, l'ail, la coralline, la poudre à Vers, la thériaque, l'absynthe, tout a été mis en usage, mais inutilement. Cette pauvre femme affligée de souffrir si long-temps, m'envoya querir il y a quelques jours, je lui ordonnai l'apozeme suivant.

℞. Racine de dictamne, de fougere, de polypode de chêne, de chacune une once ; écorce de racine de caprier, de tamaris, écorce moyenne de frêne, de chacune six gros ; germandrée, chamæpitys, absynthe, sauge, de chacune un manipule ; petite centaurée, une pincée ; graines d'anis, de citron, de pourpier, semen-contra, de chacun deux gros ; coralline, une demi-pincée ; senné, semence de carthame, de chacune deux onces ; agaric trochisqué, une demi-once ; écorce de myrobolans citrins, de chacun trois gros : Faire une décoction du tout, dans une suffisante quantité d'eau, réduire la décoction à dix onces de liqueur, dans la colature dissoudre une once & demie de syrop de chicorée composé de rhubarbe, autant de syrop de fleurs de pêcher, oxymel scillitique, une once : mêler le tout, en faire un apozeme pour quatre doses ; mettre sur le tout quatre scrupules de poudre de diamargaritum froid ; user de cet apozeme quatre matins de suite, une dose chaque fois, dans laquelle on dissoudra cinq gros de diacarthami, & une once de syrop de chicorée, composé de rhubarbe.

Trois heures après avoir pris de cet apozeme, je lui faisois mettre sur le ventre bien chaudement, un peu de l'onguent suivant.

Onguent d'Agrippa, trois onces ; pulpe de coloquinte pulvérisée, six gros ; scammonée, demi-once ; myrrhe, aloës, de chacun trois gros ; agaric blanc, cinq gros ; poudre de racine de cyclamen, un gros & demi ; saffran, autant ; huile d'amandes ameres, six onces ; suc d'ail & de scordium, de chacun demi-once ; mêler le tout sur le feu jusqu'à consomption des sucs, y ajoûtant une once de pétrole, avec une suffisante quantité de cire, & en faire un onguent.

Sur le soir je lui faisois prendre un lavement de lait, composé de plusieurs choses douces propres à attirer les Vers en bas.

Ainsi attaqués de tous côtés, ils sont sortis en pelotons. Il y avoit des longueurs qui passoient vingt pieds. La Malade depuis ce temps-là, se porte mieux, elle a meilleure couleur, ses douleurs de ventre sont appaisées, elle dort, & ne tombe plus en délire.

Outre tous ces remèdes, je lui ai fait prendre un gros & demi de mercure en substance, tout pur, passé à travers le cuir, & depuis ce temps-là, elle n'a plus été tourmentée de Vers. Mais voici une chose à remarquer au sujet du mercure, c'est que la Malade, qui portoit alors un emplâtre pour la matrice, trouva peu de temps après, cet emplâtre tout rempli de mercure : ce qui fait voir combien les parties du mercure sont subtiles, pour traverser ainsi les intestins, les muscles, & tous les tégumens. Nous avons conseillé à présent à la Malade de manger du pain de ségle, d'user de thériaque de temps en temps, & de prendre des pilules suivantes.

R. Masse de pilules d'hiere, composée d'agaric, demi once ; extrait d'esula, deux gros ; myrrhe, un gros & demi ; coralline, quatre scrupules ; safran, un scrupule ; réduire le tout en masse avec du syrop de chicorée, composé de rhubarbe ; partager en cinq pilules, une dragme de cette composition, & prendre deux de ces pilules de deux jours l'un, le matin à jeun. Adieu, je vous manderai quel sera le succès de tout ceci ; j'attends de vous un peu d'extrait d'ésula de votre façon. À Lyon ce 12. Décembre 1609.

Autres Remarques de Guil. Fabricius[21], écrivant à Crafftius, traduites du Latin.

IL faut que je vous communique ce que j'ai remarqué sur les Vers plats. En 1604. la fille d'un Bourgeois de cette Ville[22], nommé Daniel Romay, âgée de neuf ans, étoit malade d'un bubonocele : comme je voulois faire incision à la partie, je préparai le corps à cette opération, par des apozemes & des médecines ; & ayant donné à la

Malade un breuvage fait avec le syrop de rose laxatif, composé de rhubarbe, d'agaric & de senné ; elle rendit par bas un morceau de Ver plat, long de sept palmes environ. Peu de jours après, qui étoit le 8. de Novembre, je fis l'opération, & ayant conduit la plaie à une parfaite guérison, l'enfant se rétablit, & elle s'est toûjours bien portée depuis. J'ai chez moi ce Ver tout desseché, & je le conserve avec soin dans mon cabinet.

L'année dernière, une Dame de qualité de cette Ville, me consulta sur un mal de matrice qu'elle avoit : elle me dit qu'elle sentoit un froid incommode à la région du nombril, & au bas ventre ; comme elle se plaignoit outre cela, d'une douleur de tête, je lui ordonnai des pilules céphaliques, qui la purgerent bien, & lui firent rendre par les selles un morceau de Ver plat, long de neuf palmes, de la même largeur, & de la même figure que celui dont je vous ai parlé dans ma premiere Lettre.

Il y a quelques années que je délivrai d'une dangereuse & longue maladie une petite fille, qui fit un Ver tout semblable ; la négligence de ceux qui étoient auprès d'elle, fut cause qu'on jetta une partie de ce Ver, dont il ne resta qu'une portion, qui est venue jusques à moi. Quand on passe le doigt sur ces sortes de Vers, on les sent raboteux d'un côté, & unis de l'autre : il ne m'est jamais arrivé d'en voir d'entiers. Je laisse plusieurs exemples semblables, à cause de mon peu de loisir. Adieu.

Autres Remarques de Guil. Fabricius[23], *écrivant à Crafftius, traduites du Latin.*

POUR ne pas vous écrire sans vous rien mander de particulier, il faut qu'à présent je vous fasse part de ce que je n'eus pas le temps de vous marquer dans ma derniere Lettre, au sujet des Vers plats. Je vous dirai donc qu'une Dame, nommée Madame Mace, à présent Veuve de M. Rohault, qui étoit un célèbre Apothicaire de Lausanne, fut fort sujette pendant sa jeunesse à des palpitations de cœur, à des foiblesses d'estomac, & à des obstructions de visceres, elle fit divers remedes par l'ordonnance des Médecins, & de temps en temps après un certain purgatif, qu'elle prenoit quelquefois, elle rendoit des morceaux de

Vers plats assez longs. Quand elle fut mariée, & qu'elle eut commencé à avoir des enfans, ses palpitations cessèrent, son visage devint meilleur ; mais elle demeura incommodée d'une lienterie, pendant laquelle elle rendoit quelquefois par bas, des morceaux de Vers rompus, qui étoient longs, les uns de six palmes, les autres de neuf, les autres de dix. Or, ce qui est à remarquer, c'est que toutes les fois qu'elle en rendoit, elle les sentoit se rompre dans ses intestins. Cela ne l'empêcha pas d'avoir plusieurs enfans, & sur-tout des garçons, dont plusieurs vivent. Un certain jour après avoir pris une médecine, elle rendit un morceau de Ver qui avoit sept aulnes, mesure de Lausanne, c'est-à-dire, six palmes ; le reste du Ver demeura dans le corps : mais peu de jours après, elle en rendit la plus grande partie, sans sentir comme auparavant, que rien se rompît : ce qui lui fit juger qu'elle étoit entièrement délivrée de ce Ver ; & en effet, il ne lui est plus rien arrivé de semblable depuis ce temps-là, & même le flux de ventre, dont elle avoit toûjours été incommodée, s'arrêta : ensorte que depuis douze ans, elle a été en parfaite santé. J'ai appris cela de son mari même, qui me le dit en présence de sa femme. Ils m'ajoûterent l'un & l'autre, que si tous les morceaux qu'elle avoit rendus, étoient joints ensemble, ils feroient plus de vingt aulnes.

Chez M. de Villadin le Gouverneur, il y a une Servante, âgée de trente-un ans, laquelle est tourmentée depuis long-temps par cette sorte de Ver plat : & ce qui est digne de remarque, c'est que depuis quelques années, elle ne manque point tous les ans, vers la S. Jean-Baptiste, d'en rendre des morceaux fort longs.

Madame Marguerite de Mullinen, femme de M. de Villadin, que je viens de nommer, me montra en 1607. trois de ces morceaux de Vers plats, que cette Servante avoit rendus, lesquels faisoient plus de six aulnes. Je n'oublierai pas de vous dire, que cette Servante sent continuellement dans le ventre un certain froid qui l'incommode beaucoup, souvent aussi elle est attaquée de Diarrhée, & quelquefois elle est trop resserrée ; à cela près, elle jouit d'une assez bonne santé, elle est robuste, & ne s'inquiete pas beaucoup de son mal. Je l'ai purgée quelquefois avec des pilules faites d'aloës, de rhubarbe, d'agaric, & d'extrait de coloquinte. Je lui ai fait prendre aussi d'une poudre pour tuer & pour chasser les Vers : mais une chose surprenante, c'est qu'un certain Empirique lui ayant fait boire trois ou

quatre fois d'une ptisanne faite avec la seule coloquinte, elle fut purgée violemment sans rendre aucun Ver ; & cependant lorsque la S. Jean approche, ces morceaux de Ver sortent d'eux mêmes comme par un mouvement critique de la nature. Adieu.

Remarques d'Olaus Borrigius.

UN homme de 26. ans, tourmenté d'une faim dévorante, qu'on nomme *Boulimie*, lequel se plaignoit de différentes douleurs dans le dos, & dans les intestins, sentoit un si grand froid au nez, qu'il croyoit que le nez lui alloit tomber. Je fus mandé pour voir le Malade : je lui ordonnai une juste dose de diacatholicon & de diaphœnix, mêlés dans des eaux convenables, & je lui fis rendre par ce moyen deux lambeaux de Ver plat tout vivans, de la longueur de 24. pieds, mais morts quand ils me furent apportés. Les incisions de ce Ver, lesquelles étoient en grand nombre, ne composoient pas une ligne droite comme celles de Sennert & Tulpius, mais elles étoient crenelées & dentelées, & le long du milieu du dos la bande n'étoit pas distinguée par des intersections contigues, comme celles de la figure que Sennert a fait graver ; mais entre chaque interjection, on voyoit au milieu certains points élevés, tantôt trois comme dans la figure de Tulpius, tantôt davantage. Ces points étoient quelquefois exagones, & tout remplis d'une liqueur épaisse, qui le premier jour paroissoit blanche comme du lait, & ensuite approchoit de la couleur du sang. Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que le Malade n'a pas seulement rendu pour cette fois, de tels morceaux de Vers, mais que toute l'année il a continué d'en rendre, soit de plus longs, soit de plus courts, toutes les fois qu'il a réitéré la même médecine : or, il l'a réitérée environ quarante fois : mais ce n'est pas encore la fin, & si l'on supputoit tout ce qu'il a rendu de ce Ver jusqu'à présent, cela monteroit à plus de huit cens pieds. Quant à moi, j'en conserve dans mon cabinet environ la longueur de deux cens pieds. Au reste je n'y ai point remarqué de tête, & il y a bien apparence qu'il n'est pas tout sorti, car le Malade sent de temps en temps des morceaux de ce Ver se rompre dans son corps. J'ai essayé contre

l'Insecte dont il s'agit, le mercure doux, & autres remedes ordinaires qu'on employe avec succès contre les Vers Strongles & contre les Ascarides ; mais cela n'a servi de rien. Je n'ai jamais pu chasser que par des purgatifs ce mauvais hôte. La même chose m'est arrivée à l'égard de la femme d'un Marchand de Biere, & d'une Dame de qualité. Enfin après avoir mis le jeune homme à l'usage fréquent des amers, je suis venu à bout de le guérir de sa boulimie, & depuis l'on n'a plus vu en lui de signes de Vers[24].

Fabricius, & Olaus Borrigius, comme nous venons de voir, disent qu'ils n'ont point vu de tête au Tænia, c'est que cette partie s'en sépare aisément, & reste ordinairement dans le corps du Malade.

Après tout ce détail, il est important de faire ici une remarque générale ; sçavoir, que dans la plûpart des maladies des Vers, soit Vers plats, soit Vers ronds & longs, ou autres, il faut souvent avoir moins d'égard aux Vers mêmes, qu'à la matiere vermineuse, parce que cette matiere, comme nous l'avons déja remarqué plus haut, est la principale cause du mal ; ainsi dans le traitement de ces maladies, on doit songer sur-tout, à deux choses, & c'est ce que nous allons voir dans le Chapitre suivant.

---

1. ↑ *Pestem viennessem nuperrime à vermiculis ortam Medici notarunt, à succo citri profligari. Thom. Barth. Actu Medic, tom. V. p. 83.*
2. ↑ *Mercurial, Lib. III. Cap. 10. de Morb. Pueror.*
3. ↑ *Cicer. pro Cælio, versus finem.*
4. ↑ Voyez la lettre ci-après.
5. ↑ *Quercet. Rediviv.*
6. ↑ *Barthol. Acta aphniensia, vol. 1. cap. 40.*
7. ↑ *Sed nec infantes ab his monstris prorsus immunes esse docuit me filia bimula quæ anno 1674. post usum Hyperonicis aliquandiu continuatum, particulam de lumbrico lato, spithamam longam per alvum rejecit, & hoc ipso ab omni quâ antea affligebatur molestiâ, liberata est. Joann. Henri. Brechtfled, in Actis Th. Barth. tom. 3 c. 71.*
8. ↑ XXIII. Recueil des L. Ed. & Cur. pag. 458. 59. & suiv.
9. ↑ *Borell. observ. medicophy. cent. 1. observ. 90.*
10. ↑ *Monard. lib. 3. simpl. medicam. ex novo orbe delator. cap. de verbenâ.*
11. ↑ *Levin. Lemn. de occult. natur. mirac. lib. 1. cap. 21.*
12. ↑ *Ex Epistolâ Georgii Annæi ann. 1674. Ægrum ictero laborantem, pediculis ore sumptis septem aut novem sanatum fuisse per aliquot dies ; sed brevi fames canina eum cepit & atrophia, unde mors. In aperto hujus cadavere innumeri pediculi in intestinis viventes visi fuerunt. Thom. Barthol. Acta Medica, Volum. 3. Cap. XCI.*
13. ↑ *Ruland. centur.*
14. ↑ *Quercetan. rediviv. tom. 3. de pleuritide.*

15. ↑ *Aph. 29. sect. 2.*
16. ↑ *Hip.* περὶ γυναικείων B. 66.
17. ↑ *Dici solet tellurem esse matrem Sylvestrium, novercam autem urbanorum. Alexandri Aphrodisei problemat. Lib. 2. problem. 51.*
18. ↑ *Ne illud quidem dubitatur omnium radicum vim effectusque minui, si fructus priùs maturescant. Plin. Hist. natur. Lib. 27. Cap. ultim.*
19. ↑ *Guill. Fabric. cent. 2. Observ. 70.*
20. ↑ *Guill. Fabric. cent. 2. Observ. 70.*
21. ↑ *Guill. Fabr. cent. 2. Observ. 70.*
22. ↑ De Payerne.
23. ↑ *Guill. Fabr. cent. 2. Observ. 70.*
24. ↑ *Thom. Bartholin, Acta Medica & Philosoph. Hasniensin. volumen 2. anni 1673.*

CHAPITRE X

Remarques générales sur le traitement des maladies vermineuses.

JE viens de dire que dans le traitement des maladies de Vers, on doit, sur-tout, songer à deux choses ; voici ce que c'est. La première est d'évacuer la plus grande quantité qu'il se peut, de cette matiere vermineuse dont nous venons de parler ; & la seconde de corriger ce qu'il en reste après l'évacuation. Si donc cette matiere cause des convulsions, des affections soporeuses, des transports, de grosses fiévres, comme il arrive quelquefois, selon la remarque que nous avons faite dans le Chapitre IV. il faut d'abord désemplir les vaisseaux par la saignée, pour faciliter l'oscillation des vaisseaux, & favoriser par ce moyen la circulation du sang, laquelle est toûjours embarrassée dans ces occasions, à cause de l'épaisseur des sucs produits par cette humeur vermineuse, qui est un acide coagulant ; puis venir à la purgation des premieres voyes, pour en enlever cette matiere, dont quelques parties s'introduisant dans la masse du sang, deviennent un des plus forts obstacles à la transpiration, & par conséquent une source de maladies. La seconde chose à quoi il faut songer, est de recourir après la purgation à l'usage des amers : ces amers trouvant alors moins d'empêchement, sont tout autrement efficaces, soit pour corriger l'aigre pernicieux qui reste, soit pour chasser les Vers qui ont échappé à la purgation.

Je conseille ici la purgation après la saignée, parce que l'expérience m'a appris que cette méthode est la meilleure qu'on puisse suivre pour guérir radicalement ces maladies ; quoi qu'en dise un Auteur Moderne[1], qui prétend que la purgation ne sçauroit être d'aucun secours, dans quelque

maladie que ce soit, & qui soûtient contre toute raison, toute expérience, que l'avantage qu'on attend de la purgation, se doit uniquement attendre de la saignée. Comme ce sentiment, s'il avoit cours, seroit d'une funeste conséquence pour la vie des hommes, & que l'Auteur qui le voudroit introduire, s'appuye d'un raisonnement spécieux, qui pourroit imposer à quelques jeunes Médecins, nous croyons qu'il est de notre devoir de montrer ici le faux d'un tel raisonnement.

Nous avouerons d'abord avec l'Auteur dont il s'agit, que la transpiration est la plus abondante & en même temps la plus nécessaire de toutes les évacuations. Ensorte que lorsque cette évacuation est troublée, soit par l'épaisseur que l'acide d'une matiere vermineuse produit dans le sang, soit par quelqu'autre cause, il ne peut arriver que du désordre dans les fonctions du corps. La vérité de cette proposition est justifiée par des expériences incontestables, & il n'y a aucun Médecin qui la révoque en doute. Mais notre Auteur abuse visiblement de ce principe, pour le faire servir de preuve à son opinion.

Ce qui doit, dit-il, parfaitement convaincre de l'inutilité de la purgation dans les maladies même où il faut évacuer, c'est que la purgation vuide infiniment moins que la transpiration, & voici, continue-t'il, comment on peut le démontrer.

« L'évacuation du bas-ventre, est en proportion avec la transpiration, comme d'un à dix, c'est-à-dire, que la transpiration évacue dix fois autant que l'évacuation du bas-ventre ; de sorte qu'une personne qui dans un certain intervale de temps, perdroit quatre onces de matiere par les selles ; cette même personne dans un égal espace de temps, se déchargeroit de quarante onces de matiere par la transpiration. Il seroit donc vrai de dire que si l'on transpire d'un dixiéme moins qu'à l'ordinaire, on en sera autant incommodé que si l'on n'alloit point du tout à la selle. Donc on soulagera un Malade en le faisant transpirer d'un dixiéme plus qu'il ne faisoit, autant que si on lui rendoit une pleine & parfaite liberté de ventre. Mais sur ce principe, cette derniere évacuation doit beaucoup perdre de son crédit ; car quand on parviendroit à la rendre cent fois plus copieuse qu'à l'ordinaire, on ne feroit pas plus que si on avoit rendu la transpiration dix fois plus abondante que de coûtume. Ainsi une personne à qui il suffisoit pour se conserver en santé, d'aller une fois à la selle, sera obligée d'y aller cent fois

pour guérir d'une maladie, & si elle avoit coûtume d'y aller deux fois, il faudra l'y faire aller deux cens fois. De plus ajoûte-t'il, s'il est vrai que la saignée, comme on l'a observé, vuide autant en un moment, que la transpiration en six heures ; la saignée doit être préférée au-dessus de la purgation[2], d'autant qu'elle aura plus de facilité que le bas-ventre, pour suppléer au défaut de la transpiration. »

Voilà ce que Mr Hecquet nous donne pour une Démonstration dans son Livre intitulé : *Explication Physique & méchanique des effets de la saignée, & de la boisson dans la cure des maladies*. Il dit donc que l'évacuation du bas-ventre est à l'égard de la transpiration comme un à dix, ensorte que si quelqu'un qui aura coûtume en santé, d'aller tous les jours deux fois à la selle, & de se délivrer par-là d'environ quatre onces de matiere chaque fois, vient à transpirer d'un dixiéme moins qu'à l'ordinaire, il faudra pour le guérir par la purgation, le faire aller deux cens fois à la selle, c'est-à-dire, lui faire évacuer huit cens onces de matiere par le bas-ventre. Mais si ce principe est vrai, il ne conclud pas moins contre la saignée, que contre la purgation, En effet, dès qu'il faut une évacuation de huit cens onces pour suppléer ici, par le moyen des selles, au défaut de la transpiration, il n'en faudra pas une moindre pour suppléer à ce même défaut par le moyen de la saignée ; & par conséquent ce sera huit cens onces de sang qu'il faudra tirer à ce Malade, si on veut suppléer par la saignée au défaut du dixiéme, dont on suppose que sa transpiration est diminuée ; c'est-à-dire, qu'il faudra lui faire quatre-vingt saignées de neuf onces chacune.

L'Auteur se trompe donc visiblement, & son erreur vient de deux méprises. La premiere, de supposer, comme il fait, qu'un purgatif, pour remédier au défaut de la transpiration, doive évacuer d'autant plus par les selles, que la transpiration est diminuée ; ce qui est absurde. Car une médiocre évacuation du bas-ventre, peut donner assez de liberté aux liqueurs & aux vaisseaux qui les contiennent, pour que les humeurs reprennent leurs cours, & se filtrent dans leurs différens couloirs, moyennant quoi, la transpiration se rétablira, & sera d'autant plus abondante, qu'il y aura eu plus de matiere transpirable retenue. C'est ainsi qu'on voit quelquefois une évacuation légère, rappeller tout d'un coup la circulation, procurer d'heureuses sueurs, & calmer de grands symptômes. Ceux qui ont quelque expérience dans la pratique de Médecine, sçavent par

exemple avec quel succès on purge, soit par haut, soit par bas, aux premieres approches de la petite vérole, & avec quelle promptitude l'humeur maligne qui ne pouvoit sortir auparavant, se fait jour ensuite au travers de la peau, qu'elle couvre de papules. C'est que la purgation ne dégage pas seulement le bas-ventre, mais oblige les glandes intestinales en les picotant à se décharger de l'humeur que la masse du sang y dépose, ce qui leur donne plus de facilité à en recevoir d'autre, & met par conséquent plus à l'aise le sang & les vaisseaux. L'Auteur ne mesure ici le bon effet de la purgation, que sur la quantité qui s'évacue par les selles, sans se souvenir du sage avis d'Hippocrate, que c'est par la qualité, & non par la quantité de l'humeur évacuée, qu'il faut juger du succès d'un purgatif. En effet, l'évacuation d'une petite quantité d'humeur qui fera de l'obstruction quelque part, ou qui fournira quelque levain coagulant, capable de retarder le mouvement des liquides, suffira souvent pour rétablir le cours de toutes les humeurs, tandis qu'une plus grande évacuation qui enlevera une autre humeur, dans laquelle ne résidera pas la cause de la maladie, ne servira de rien, ou sera même dangereuse. La seconde méprise de l'Auteur, c'est de supposer que plus on va à la selle, quand on se porte bien, & plus on dissipe par la transpiration. « Celui, dit-il, à qui il suffisoit pour se bien porter, d'aller une fois à la selle, sera obligé d'y aller cent fois pour guérir d'une maladie où la transpiration sera diminuée d'un dixiéme ; & s'il avoit coûtume d'y aller deux fois, il faudra l'y faire aller deux cens. » Il se fonde sur ce que quelques Médecins disent que la transpiration dissipe dix fois autant que l'évacuation du bas-ventre ; mais il ne prend pas garde que lorsque ces Médecins parlent ainsi, c'est en supposant que l'évacuation du bas-ventre ne passe pas une certaine mesure : ainsi dès qu'on fera monter cette évacuation au double & au triple, ce ne sera pas la même proportion, & la transpiration ne pourra plus l'emporter de dix fois autant. Les Médecins dont il s'agit, ont observé à peu près ce qui se dissipe chaque jour par les divers endroits du corps pour l'entretien de la santé ; & après avoir supputé en général, ce qui s'évacue par les urines, par le cracher, par les selles, ils ont conclu, que supposé qu'il sorte chaque jour tant de matiere par les urines, tant par le cracher, tant par les selles, la transpiration doit être en telle & telle proportion à l'égard de chacune de ces évacuations ; d'où il est facile de voir que si l'on vient à changer leur supposition, & à vouloir qu'il s'évacue plus ou moins de matiere par le bas-ventre, il ne doit plus y avoir

la même proportion entre l'évacuation qui se fait par les selles, & celle qui se fait par la transpiration ; cela est constant. Ainsi c'est se méprendre étrangement, de croire que pour rétablir la transpiration dans un Malade qui avoit coutume en santé, d'aller deux fois par jour à la selle, il faille l'y faire aller deux cens fois, si on veut venir à bout de le guérir en le purgeant. Mais une remarque qu'il ne faut pas oublier ici, c'est qu'il est faux que l'évacuation du bas ventre, soit à la transpiration, comme 1. à 10. selon Sanctorius, Aph. 4. 6. 7. Sect. 1. elle n'est que comme 3. à 5, c'est-à-dire, que la transpiration passe d'un peu plus que de sa moitié, l'évacuation du bas-ventre. Il faut de plus considérer que Sanctorius étoit Italien, & qu'il écrivoit ceci dans un pays où l'on transpire beaucoup.

Ce que l'Auteur ajoûte, sçavoir, que s'il est vrai, comme on l'a observé, que la saignée vuide autant en un moment, que la transpiration en six heures, la saignée doit être préférée à la purgation, ou, *pour ne rien changer dans les termes*, au dessus de la purgation, n'est pas plus exact.

Nous remarquerons d'abord, que cet Auteur dit à la page 17.[3] que ce qui s'évacue chaque jour par le bas ventre, ne va pas à plus de quatre onces ; & page 12. qu'on ne perd pas plus en quinze jours par les selles, qu'en un seul par la transpiration ; d'où il s'ensuit, que la transpiration doit dissiper soixante onces de matiere en un jour, & par conséquent quinze onces en six heures. Or, sur ce principe, une saignée ordinaire, qui n'est que de neuf onces, ne sçauroit donc évacuer autant en un moment, que la transpiration en six heures. Mais l'Auteur, voyant bien que pour ce qui regarde sa prétendue Démonstration, il ne sçauroit trouver son compte à ce calcul, s'est avisé d'en suivre un autre ; nous nous y tiendrons. Selon ce calcul, l'évacuation du bas ventre n'est plus en proportion avec la transpiration, comme d'un à quinze ; elle l'est seulement comme d'un à dix. Ensorte qu'en six heures, ce n'est que dix onces de matiere qui s'échapent par l'insensible transpiration, au lieu de quinze, ce qui répond aux neuf à dix onces de sang qui s'évacuent par une saignée de trois palettes. Mais quoique selon cette supputation, il soit vrai que la saignée enleve autant en un moment, que la transpiration en six heures, il ne s'ensuit pas pour cela, que la saignée doive être préférée à la purgation, puisque une simple médecine fait rendre sans peine par une seule selle, plus du double & du triple de ce que peuvent tenir trois palettes de sang. Ainsi une purgation qui

fera faire quatre ou cinq selles en un matin, évacuera plus alors que quatre ou cinq saignées. Si donc on n'a égard ici, comme fait notre Auteur, qu'à la quantité de l'évacuation, bien loin que l'on doive préférer la saignée à la purgation, on doit au contraire, préférer la purgation à la saignée, puisque pour évacuer autant en un matin par la saignée, qu'on évacueroit par la purgation, il faudroit au moins trois saignées en un matin.

La prétendue démonstration de notre Auteur n'a donc rien de concluant, bien loin d'être une Démonstration. Ainsi elle ne doit point nous empêcher de demeurer toûjours dans le sentiment où nous sommes sur l'utilité de la purgation dans les maladies vermineuses ; pourvu toutefois qu'on ne néglige point la saignée, qui est ici très-souvent d'un grand secours, comme nous l'avons remarqué plus haut : mais ce remede, aussi-bien que le purgatif, veut être sagement ménagé ; car de croire avec le même Auteur, qu'on puisse sans risque, tirer presque tout le sang d'un Malade, c'est renoncer aux lumières les plus claires de la raison & de l'expérience, pour ne rien dire de plus. Aussi les preuves que cet Auteur apporte pour justifier une si étrange proposition, ne sont pas moins étranges, que la proposition même qu'il veut établir. « Il suffit, dit-il, dans sa Dissertation sur la Saignée, de faire attention au peu de forces & de sang qu'il faut pour empêcher un Malade de mourir. Car enfin un Malade n'étant obligé à aucun mouvement, ou exercice considérable, & n'ayant à faire que de ne point mourir, il ne lui faut ni plus de sang, ni plus de force qu'à un homme endormi, par la raison que vivre, pour l'un & pour l'autre, n'est que respirer ; ou pour parler plus exactement, la vie dans tous les deux ne consiste que dans le pouls & dans la respiration ; en un mot, dans la circulation du sang… Donc un Malade n'a besoin que de très-peu d'esprits & de sang, puisqu'il vit avec si peu de force… La vie se conservant donc pendant le temps du sommeil & de la maladie, moyennant le mouvement de si peu de parties solides, on doit conclure que très-peu d'esprits & de sang est destiné pour faire vivre un Malade, & un homme qui dort. Supposons qu'une personne vienne à tomber malade ; alors tout le sang qui devoit être employé pour faire agir tout le corps, demeure oisif & sans action. Or, supposé que de vingt livres de sang qui se trouvent dans le corps, cinq livres suffisent pour entretenir la circulation & la vie dans ce Malade, ce seront quinze livres de sang qui ne serviront pas alors à le faire vivre. Ajoûtez à

ces quinze livres ce qui sera retenu dans les vaisseaux, parce que la transpiration, comme il arrive ordinairement dans les maladies, se trouvera arrêtée, cette quantité de sang inutile à la vie, devra grossir considérablement. »

Il faut prouver ici trois choses. La premiere, qu'un Malade est semblable à un homme qui dort. La seconde, que dans un homme qui a vingt livres de sang, cinq livres suffisent pendant le sommeil, pour faire la circulation ; & la troisiéme, que de vingt livres de sang qui seront dans le corps d'un homme endormi il y en doit avoir par conséquent quinze d'oisives, & qui ne servent de rien. Après cela, on pourra prononcer hardiment que pendant le sommeil & pendant la maladie, les trois quarts du sang sont superflus, d'où s'ensuivra que le sommeil qui est si nécessaire pour rétablir les forces, ne sera plus qu'un déréglement de la nature, & la source d'une infinité de maladies, puisque la plus grande partie des liquides demeurant *oisive alors & sans action*, ne pourra plus se dépurer. Cependant, selon les Observations de Sanctorius, la transpiration augmente du double dans le sommeil ; jusques là même, que selon cet Auteur, elle est quelquefois plus grande alors, que dans les plus grands exercices de la veille, en supposant presque l'égalité de temps. Or, comment pourroit-il arriver que pendant sept heures de Sommeil, on transpirât insensiblement & sans peine le double de ce qu'on transpire pendant la veille, si dans le sommeil, la plus grande partie des liqueurs étoient *oisives & sans action*. Mais quand on pourroit prouver toutes ces chimeres, cela ne serviroit qu'à détruire le systême qu'on veut établir ; car enfin, supposer qu'un homme endormi & un Malade n'ayent besoin pour vivre, que de cinq livres de sang ; & que 15. livres demeurent en eux, oisives & sans action, c'est supposer que lorsqu'on dort, ou qu'on est malade, l'équilibre des liquides & des solides n'est pas nécessaire à la vie : cependant l'hypothèse de celui à qui appartient cette comparaison, roule entierement sur l'équilibre des liquides & des solides, dans lequel consiste la vie & la santé. Cet Auteur soûtient dans sa même Dissertation sur la Saignée, que vingt livres de liqueurs sont nécessaires pour répondre à la force des solides ; & que cette force est naturellement bornée à faire circuler vingt livres de liquide ; de sorte, dit-il, que pour faire subsister la vie, & pour entretenir la santé, il faut que les liquides & les solides soient toujours dans cette proportion. Il ajoute que le Médecin ne doit avoir

d'autre vue que de rétablir cet ordre & cet équilibre entre les solides & les liquides. Ces principes une fois posés, comment peut-il avancer qu'il n'y a nul danger à diminuer des trois quarts la masse du sang, & de la réduire à cinq livres dans les Malades qui en ont vingt ? Est-ce-là un moyen bien sûr de remettre les liquides & les solides en proportion les uns avec les autres ? Car si l'augmentation des liqueurs au-dessus de ce qui est nécessaire pour l'équilibre des solides & des liquides, est un dérèglement ; la diminution de ces mêmes liqueurs au-dessous d'un certain point, sera un autre dérèglement. Ainsi les suppositions que nous venons de combattre, sont non-seulement absurdes dans la spéculation, mais d'une conséquence dangereuse dans la pratique. J'ajouterai même, sans crainte d'être désavoué par la sçavante Faculté qui m'a instruit, & dont je fais gloire de suivre la Doctrine, qu'il n'y a point de Médecin zélé pour l'honneur de sa Profession, & pour la vie des hommes, qui ne doive s'élever avec force, contre des maximes si téméraires, & si meurtrieres.

Je terminerai ce Chapitre, en remarquant que si la purgation est d'un grand secours dans les maladies vermineuses, c'est sur-tout lorsque la maladie est aigue, & qu'elle commence ; parce que c'est alors ordinairement que se présente l'heureux moment de l'orgasme, dont nous avons suffisamment parlé ailleurs[4], & dont pour cette raison, nous ne dirons rien ici. Qu'il nous soit permis seulement, de finir par ces excellentes paroles d'un des plus sçavans Médecins de la Faculté de Paris, *Purgationem sanè in acutorum initiis sæpius suadet vera medendi ratio, comprobat felix experientia, nec prohibet, quin imo passim præscribit, & imperat divinus Senex*[5]. Paroles qui ne peuvent trouver d'autres adversaires, que ceux à qui la raison, l'expérience, & Hippocrate, sont absolument inconnus. [4]

---

1. ↑ Mr H** dans son Explication Physique & méchanique, des effets de la saignée & de la boisson dans la cure des maladies.
2. ↑ Préférée au-dessus de la purgation, *il veut dire sans doute,* préférée à la purgation.
3. ↑ *These sur la saignée.*
4. ↑ Voyez Remarques de Médecine sur l'orgasme dans les maladies, sur la saignée, sur la purgation & la boisson, imprimées chez d'Houry, rue de la Harpe, au Saint Esprit.
5. ↑ *Quæt. Medic. M. Petro Bourdelot Præside. An per-acutis ut plurimum purgatio per superiora ? Art. 3. versùs finem.*

CHAPITRE XI.

Sur la maniere dont agissent les remèdes antivermineux.

DE ces remedes, les uns agissent par une vertu manifeste, les autres par une vertu cachée, dont on ne peut découvrir la raison. Entre les premiers, on compte toutes les huiles, parce qu'elles bouchent les pores des Vers, & qu'il est visible que si elles tuent ces Insectes, comme elles font, c'est parce qu'en bouchant leurs pores, ou leurs trachées, dont toute leur peau est parsemée, elles empêchent ces Animaux de tirer l'air au-dedans de leur corps, ce qui les doit étouffer.

Ces trachées, comme nous l'avons remarqué plus haut, & que le remarque Mr le Clerc dans son Histoire des Vers plats, ont été observées & décrites par Mr Malpighi, dans sa Dissertation sur le Ver à soie. Ce dernier a en même temps découvert par plusieurs expériences, que l'huile étoit un poison pour les Vers. Ayant touché, dit-il, avec un pinceau trempé d'huile, les trachées de quelques Vers à soie, je les vis tomber sur le champ en convulsion, & expirer. Pour mieux m'assurer de cette propriété de l'huile, j'oignis d'huile, les trachées supérieures d'un Ver à soie, depuis la tête jusqu'au milieu du corps, & alors il devint paralytique de cette partie, remuant seulement l'autre moitié du corps, que je n'avois pas touchée d'huile. Il demeura une nuit en cet état, mais le matin il reprit son mouvement entier. Je lui donnai de la pâture, & il fabriqua sa coque. Je fis la même expérience sur d'autres Vers à soie, & la même chose arriva.

Comme j'avois frotté d'huile les parties supérieures de ces Vers, je frottai à d'autres, les parties inférieures jusqu'au même endroit, & je vis alors ces Vers à soie remuer la moitié supérieure de leur corps, sans pouvoir remuer l'inférieure, celle-ci étant devenue toute paralytique. Une circonstance bien digne de remarque, c'est que dans ceux-ci que j'avois oints d'huile par en bas, la moitié supérieure du corps tiroit l'autre à soi, au lieu que dans les premiers l'inférieure ne tiroit point la supérieure. Au reste le battement du cœur se faisoit très-rarement sentir dans les parties d'en-bas. Quelques-uns de ces Vers, après avoir demeuré deux heures ainsi perclus de la moitié inférieure de leurs corps, commencerent à manger, & se mirent à faire leur coque, qu'ils achevèrent dans le temps ordinaire. Deux d'entre eux moururent plusieurs jours après, & un autre ayant vécu long-temps au-delà, jetta sa soie, & puis mourut.

Je touchai avec de l'huile tout le côté droit de quelques autres Vers à soie, & tout le côté gauche de quelques autres : ils devinrent tous engourdis, & à peine pouvoient-ils se mouvoir lorsqu'on les excitoit. Enfin le haut de leurs corps ayant repris vigueur, car le bas étoit toujours sans mouvement, ils commencerent à manger, & acheverent leur ouvrage.

Pour avoir là-dessus un éclaircissement entier, je me contentai de leur mettre de l'huile seulement à la tête, à la queue, & au dos, sans toucher aux trachées ; il n'en mourut aucun, & rien d'extraordinaire ne leur arriva ; ce qui m'a fait conclure que s'ils mouroient lorsque leurs trachées étoient couvertes d'huile, c'est parce qu'elles ne pouvoient plus recevoir l'air, ce qui causoit une suffocation. Mais pour m'assurer davantage de la chose, j'oignis avec du beurre tous les orifices des trachées, & ces Insectes moururent sur le champ. Le même effet arriva par l'usage du lard, du suif, & autres graisses.

Le miel liquide, quand on en frotte ces Vers, les tue tout de même. Je tentai sur des Sauterelles, sur des Grillons, & sur d'autres Insectes semblables, les mêmes expériences de l'huile, du beurre, & du miel, & elles rendirent de la même maniere.

Voilà ce que rapporte Mr Malpighi ; plusieurs autres expériences de même nature ont été faites par le célébré Mr Rédi[1] sur des Vers de terre, &

elles ont eu le même succès ; avec cette différence néanmoins qu'ils ont résisté un peu plus long-temps à l'huile que les Vers à soie.

Voici comme s'explique là-dessus ce sçavant Auteur. J'oignis plusieurs fois d'huile d'olive, quatre Vers de terre ; puis je les mis dans une phiole de verre, avec un peu de terre, & ils y vécurent plus de quinze jours. Je ne m'en tins pas à cette épreuve, je remplis d'huile d'olive deux autres vases de verre, dans lesquels je jettai deux gros Vers de terre bien vigoureux : Ils y devinrent vingt-quatres heures après, tout engourdis, mais ils ne laisserent pas d'y vivre. Voyant cela, je les tirai de l'huile, & les mis dans un autre vase avec de la terre fraîche ; l'un y mourut au bout de trois jours, & l'autre en vécut six, mais très-languissant. Il est donc certain, conclud Mr Rédi, que l'huile est contraire aux Vers de terre, mais qu'elle ne leur est pas un poison aussi présent qu'elle l'est aux Mouches, par exemple, aux Guêpres, aux Abeilles, aux Scorpions, aux Grillons, aux Limaces, aux Vers à soie, à toutes les sortes de Chenilles, aux Scolopendres marines, aux Sangsues, & à plusieurs autres Insectes semblables.

Au reste, ainsi que le remarque fort à propos Mr le Clerc, il faut bien distinguer d'avec l'huile d'olive toutes celles qui sont composées de particules âcres & pénétrantes ; parce que celles-là agissent moins par leur onctuosité, que par leurs particules salines, bitumineuses, qui sont très-actives. Telle est l'huile de pétrole, laquelle par les pointes de ses sels, perce tout d'un coup le corps tendre du Ver ; ensorte que si vous versez seulement deux ou trois gouttes de cette huile dans le fond d'une phiole, & que vous jettiez ensuite dans cette phiole plusieurs Vers, vous les voyez périr presque sur le champ. Toutes les huiles tirées par le feu, produisent le même effet ; telles sont par exemple, les huiles de succin, de bois & de bayes de geniévre, de coudrier, & toutes les huiles extraites d'aromates, & de plantes aromatiques.

C'est par la même cause que le sel commun, le sel gemme, & plusieurs eaux minérales, soit froides, soit chaudes, dans lesquelles regne un sel fixe, sont si contraires aux Vers. Mais il faut écouter encore là-dessus le sçavant Mr Rédi, cité fort à propos à ce sujet par le même Mr le Clerc.

Si, dit-il, l'on fait fondre dans de l'eau de fontaine, autant de sel qu'elle en peut dissoudre, & que dans cette dissolution, l'on jette des Vers de terre, ils y meurent à l'instant. Si à cette même eau salée, l'on ajoûte une égale

quantité d'autre eau, où il n'y ait point de sel, les Vers qu'on y jette, y meurent en aussi peu de temps. Si l'on y ajoûte pour la troisième fois autant d'eau nouvelle, ils meurent en un quart-d'heure. Si l'on réitére une quatriéme fois, ils demeurent deux heures sans mourir. Le sel gemme, le vitriol de Chypre, l'alum, le nitre, font le même effet ; mais la dissolution de sel commun, celle de sel gemme, celle de nitre, a plus de force ; le vitriol en a un peu moins, & l'alum un peu moins encore. On voit par là, conclud Mr Rédi, pourquoi certaines eaux minérales, telles par exemple, que les eaux de Tectucium, *Aquæ Tectucii*, les eaux de Bagnols, *del Bagnuolo*, étant bues, tuent si puissamment les Vers du corps humain ; étant facile de comprendre que cette vertu leur vient du sel fixe qu'elles contiennent : sel, au reste qui les rend en même temps purgatives, ce qui est cause qu'elles chassent aussi les Vers qu'elles tuent. Ces expériences que Mr Rédi a faites sur la vertu antivermineuse des sels fixes naturels, ont porté Mr le Clerc à en faire de semblables sur la vertu des sels fixes préparés par le feu, & il a trouvé qu'ils avoient contre les Vers, la même vertu ; sur quoi il cite le sel de tartre[2]. Il a trouvé de plus que l'esprit volatil de sel de Vipére, & autres volatils semblables, ne sont pas moins efficaces contre ces Insectes.

Si l'on jette dans de l'esprit de vin, des Vers de terre, ils y meurent tout d'un coup ; ils vivent très-peu dans le vin soit rouge ou blanc, soit doux ou non ; ils ne s'accommodent pas mieux du vinaigre. Plongés dans de l'eau poivrée, ils n'ont guère qu'une quart d'heure de vie, si l'eau est bien chargée de poivre ; mais si elle l'est peu, ils y durent quelques heures selon le plus ou le moins de poivre qu'on y a mis.

Ils meurent très-vite, lorsqu'on leur jette dessus de la poudre de poivre, ou de canelle, ou de tabac ; celle de tabac leur est plus contraire. Dans le jus de limon aigre, ils vivent quelque peu de temps ; mais ce qu'il y a de surprenant, ils périssent beaucoup plutôt, dans le jus de limon doux, & dans celui d'orange de Portugal.

L'eau de vif-argent est fort contraire aux Vers, comme l'on sçait, mais comment agit-elle sur ces Insectes ? C'est ce qu'il n'est pas facile d'expliquer, non plus que la raison pourquoi le jus de limon doux & d'orange douce, leur est plus contraire que celui du limon aigre & de l'orange aigre. Que l'eau de mercure soit ennemie des Vers, voici là-dessus des expériences qui ne permettent pas d'en douter, sur-tout à l'égard des

Vers de terre ; car pour ceux du corps, on ne peut pas s'en convaincre aussi certainement par les mêmes expériences ; ces Vers ne vivant pas tous aussi long-temps hors du corps, que vivent hors de terre les Vers de terre, & n'ayant pas la même vigueur. Ensorte qu'on peut les comparer en cela aux Poissons de mer, dont la plupart meurent dès qu'ils sont hors de la mer. Quoi qu'il en soit, voici les expériences qu'on peut faire sur les Vers de terre avec l'eau de mercure, & qu'a faites Mr Rédi.

Je jettai, dit-il, une grande quantité de mercure, dans une bouteille de verre pleine d'eau commune, presque bouillante ; j'y laissai le mercure infuser pendant douze heures. Après quoi, l'eau étant froide, j'y mis quatre gros Vers de terre, sans ôter le mercure, ils y vécurent vingt heures.

Je mis dans un autre vaisseau de verre une quantité beaucoup plus considérable de mercure ; ensorte que tout le fond du vaisseau en étoit couvert, puis je glissai doucement sur ce mercure un gros Ver de terre ; l'Insecte commença aussi-tôt à s'agiter avec force, rendant beaucoup d'écume & d'eau épaisse ; enfin au bout de 24. heures, il mourut en convulsion.

Ce qu'on peut dire de plus probable pour expliquer l'action du mercure sur les Vers, est qu'étant composé comme il l'est, de particules extrêmement fines & pénétrantes, ces particules fines s'accrochent avec les sucs épais & visqueux dont le Ver est composé, & y font une division, qui rompant toute la liaison des parties du Ver, ne permet plus par conséquent à l'insecte de vivre.

La raison pourquoi la plûpart des amers tuent ou chassent les Vers, est bien plus facile à rendre ; la mordacité de ces amers parle d'elle-même sur ce sujet, sans qu'il soit besoin de faire là-dessus de grands raisonnemens ; mais ils ne sont pas tous également *lumbricides*[3] ou *lumbrifuges* ; c'est ce qu'on va voir par les expériences suivantes. Je délayai, dit Mr Rédi, une assez grande quantité d'aloës dans de l'eau, pour la rendre bien amere. Je jettai dans cette eau quatre Vers de terre ; ils en parurent d'abord très-contrariés, mais ils ne laisserent pas d'y vivre assez tranquillement pendant 24. heures. L'un d'eux commença à se dépouiller de sa peau depuis la queue jusqu'au milieu du dos & du ventre ; là cette peau se renversa & se ramassa, de maniére qu'elle entoura comme un cercle tout le corps du Ver :

autres vingt-quatre heures s'étant passées, je tirai de cette eau amère les Vers en question, & les mis dans un vaisseau de verre, avec un peu de terre fraîche, où j'avois mêlé quelque peu d'aloës pilé : ils vécurent plusieurs jours dans cette phiole. Je réitérai la première expérience sur autres quatre Vers de terre, & ils vécurent dans l'eau amere quatre jours entiers. Qui croira après cela, dit Mr Rédi, que l'aloës soit aussi contraire aux Vers du corps, que l'ont écrit quelques Auteurs ? Mais si ce suc, tout amer qu'il est, est si foible contre les Vers, lors même qu'il les touche, quel effet, demande le même Mr Rédi, doit-on attendre, lorsqu'on l'applique en cataplasme sur le ventre, ou qu'on y applique des amers encore moins forts, tels que les feuilles de pêcher broyées avec du vinaigre, & autres remedes semblables, si fort vantés parmi le Vulgaire. La décoction de lupins, qui est si amere, n'est pas plus ennemie des Vers ; ceux de terre qu'on y jette y vivent plusieurs jours.

Dans une forte décoction d'absynthe, ces Vers vivent quelquefois des vingt-quatre & des trente heures. Dans une infusion de pomme de coloquinte, ils vivent un peu moins, & ne passent guère quatorze heures.

Dans de l'eau où l'on a laissé tremper un jour ou deux, du *semen contra*, autrement dit, Barbotine, ils ne vivent guère plus de sept ou huit heures.

Dans de l'eau où l'on a fait infuser du senné ou de la rhubarbe, les Vers de terre meurent en quinze ou vingt heures.

Dans une infusion de quinquina, ils vont quelquefois jusqu'à quarante-six heures.

On voit par-là 1°. que les amers, n'ont pas tous la même vertu contre les Vers. 2°. Que ce n'est pas précisément à leur amertume qu'il faut attribuer cette propriété, puisque l'aloës beaucoup plus amer que le *semen contra*, leur est cependant moins contraire, que le *semen contra*. On dira peut-être que la force de ce dernier, vient de son odeur, qui est fort pénétrante ; au lieu que celle de l'aloës est fort foible : mais l'absynthe, qui n'a pas moins d'amertume que le *semen contra*, & qui n'a pas non plus une odeur moins sensible, est cependant, comme le remarque Mr Rédi, moins bonne contre les Vers, que le *semen contra*. Bien plus, le *trifolium fibrinum*, qui n'a presque point d'odeur, & qui est très-amer, épargne beaucoup moins les Vers de terre, que ne fait le *semen contra*, ni l'absynthe. C'est de quoi s'est

convaincu Mr Rédi par plusieurs expériences, en jettant dans une forte décoction de cette herbe même desséchée, un certain nombre de Vers de terre ; car ils y sont tous morts en deux, trois, ou au plus vingt-quatre heures, & cela après de violentes convulsions, & un dépouillement entier de leur peau, en sorte qu'ils paroissoient tout écorchés.

La racine d'énula campana, qui a beaucoup d'odeur, & encore plus d'amertume, est si contraire aux Vers dont il s'agit, que dans une décoction de cette racine, ils meurent en quatre ou cinq heures de temps, & se dépouillent tout de même de leur peau. Ces sortes d'amers agissent donc violemment contre les Vers. Il faut avouer cependant, que dans d'autres amers absolument dénués d'odeur, on ne trouve pas la même propriété ; c'est dequoi Mr Rédi s'est aussi convaincu par plusieurs expériences.

La petite centaurée, qu'à cause de son extrême amertume, quelques Auteurs ont appellée Fiel de terre, n'a pas plus de force sur les Vers en question, que l'aloës dont nous avons parlé. Car si on en met quelques-uns dans une décoction de cette plante, on les y trouve encore vivans trois jours après, quoique cependant peu après qu'on les y a jettés, leur peau se sépare presque toute, comme Mr Rédi a observé qu'elle se sépare dans l'infusion d'aloës. Cette Observation est de Mr le Clerc [4].

Si les amers en tant qu'amers, sont si différens entre eux, par rapport à leur vertu *anthelmintique*, ceux qui se distinguent particulierement par leur odeur, soit qu'à cette odeur il y ait peu d'amertume mêlée, ou qu'il y en ait beaucoup, ne sont pas moins différens entre eux, par rapport à la même vertu contre les Vers. Nous avons là-dessus, parlé de l'absynthe & du *semen contra*, qui sont de ce genre ; quant aux autres amers [5], qui comme ceux-là, frappent fortement l'odorat, les personnes qui ont lu Dioscoride, & les autres anciens Auteurs, sçavent combien la menthe, qui est du nombre de ces amers odorans, est recommandée contre les Vers. Mais sa vertu en cela est telle, qu'on peut seulement la comparer à celle de l'absynthe ; car si dans une décoction de feuilles de menthe desséchées, l'on jette des Vers de terre, ils y vivent environ vingt heures. La même chose arrive dans une décoction de feuilles séches d'auronne, soit mâle ou femelle : la décoction de fleurs de camomille, a une vertu semblable ; mais de toutes les herbes de ce genre, la tanaisie est celle qui a le plus de vertu contre les Vers, aussi-bien que le marrube blanc & la matricaire, dont la décoction, lors même

qu'elle est faite de ces herbes seches, tue les Vers de terre en cinq ou six heures, après les avoir auparavant dépouillés de leur peau.

Le scordium desséché perd son odeur, & la décoction de cette herbe ainsi desséchée, & sans odeur, ne produit aucun effet sur les Vers, si ce n'est qu'elle les dépouille de leur peau.

La décoction de rhue fraîche tue les Vers en cinq ou six heures. Cette herbe cependant perd toute son odeur, en même temps la plus grande partie de son amertume par l'ébullition. La même perte lui arrive par le desséchement ; en quoi elle differe bien du marrube blanc, & de la tanaisie, qui étant secs, ne laissent pas de conserver toute leur amertume, & toute leur odeur.

Il sembleroit par tout ce qui a été dit ci-dessus, que les feuilles de sabine qui ont une odeur & une amertume très-considérable que la décoction ne leur ôte point, devroient avoir une grande force contre les Vers ; cependant les Vers de terre jettés dans l'eau où cette herbe broyée toute fraîche a bouilli, y vivent environ douze heures [6].

On peut mettre au rang des amers propres contre les Vers, la décoction de caffé ; les Vers de terre y vivent cependant environ vingt-quatre heures, mais auparavant ils y quittent leur peau, & deviennent mols & flasques, comme tous les autres dont il a été fait mention jusqu'ici.

Quoique l'infusion de thé ne soit pas amère, nous suivrons ici l'exemple de Mr le Cler, qui croit en devoir parler à l'occasion du caffé ; les Vers de terre y vivent quinze à vingt heures, quelque forte que soit l'infusion, mais ils n'y quittent point leur peau comme dans la décoction de caffé ; ils y deviennent seulement très-lisses & très-resplendissans ; ils y prennent de plus comme une couleur d'amétiste [7], & au lieu de tomber mols & flasques au fond du vaisseau, ils acquierent au contraire plus de dureté ; d'où il est à juger, selon Mr le Clerc, qu'aux particules détersives du thé, sont jointes des particules astringentes qui resserrent les trachées de l'Insecte, & les empêchant de recevoir l'air, le font mourir faute de respiration.

La décoction de fœnu-grec a beaucoup d'amertume & d'odeur ; elle fait mourir en douze heures au plus tard les Vers de terre qu'on y jette, & les rend mols & flasques. La graine de cette plante bouillie dans de l'eau, rend la décoction mucilagineuse ; mais ce mucilage n'est pas fort contraire aux

Vers, & généralement parlant, on peut dire que les liqueurs mucilagineuses ne nuisent pas beaucoup d'elles-mêmes aux Vers de terre, & c'est ce qu'a éprouvé Mr le Clerc par diverses expériences qu'il a faites à ce sujet, & dont nous aurons plus bas occasion de parler, aussi-bien que de plusieurs que Mr Rédi a faites sur la coraline, qui est si amere, & d'une odeur si pénétrante.

Tous ces amers sont plus ou moins contraires aux Vers, selon qu'ils abondent plus ou moins en particules abstersives, autrement dites savonneuses, lesquelles dépendent d'un sel fixe mêlé dans une matière grasse & sulphureuse.

Quant à l'ail, dont la saveur âcre semble plus pencher du côté de l'acide, que de celui de l'amer, & dont l'odeur fétide, peut être regardée comme la peste du nez : voici comme s'en explique M. Rédi.

Je fis frotter d'ail tout le dedans d'un pot de terre, & jetter au fond du vaisseau les morceaux d'ail qui étoient restés, puis je mis dans ce pot, six Vers de terre, dont trois étoient fort gros, & trois plus petits. Sitôt qu'ils y furent, ils parurent frappés de l'odeur & de l'attouchement de l'ail, puis ils devinrent engourdis. Je les couvris alors de bonne terre, où j'avais mêlé plusieurs morceaux d'ail bien broyés & écrasés. Je les tirai de là vingt jours après tout vivans ; il y a apparence qu'ils auroient vécu encore un grand nombre de jours, si je les avois laissés dans le vase, car ils étoient très-vifs.

On voit par cette expérience, que l'ail n'est pas si contraire aux Vers de terre, qu'on se l'imagineroit d'abord ; & que si on leur laisse de la terre qui est leur nourriture, ils éludent par le moyen de cette terre, les coups mortels que l'ail leur pourroit porter ; en quoi ils ressemblent, dit Mr le Clerc, à ce Géant Antéé, fils de la Terre, qui attaqué par Hercule, reprenoit les forces sitôt qu'il touchoit la terre ; c'est la comparaison de Mr le Clerc. Il conclud de-là, que c'est se tromper, de croire qu'en frottant avec de l'ail le nombril des enfans qui ont des Vers, on les guérit de cette maladie ; mais cette conséquence ne doit pas être regardée comme bien certaine, les Vers de terre & les Vers du corps étant de différente nature ; en sorte que ce qui est peu contraire aux Vers de terre, peut bien l'être davantage aux Vers du corps, qui sont plus foibles & plus tendres ; joint à cela que l'ail appliquée sur le nombril, fait faire aux muscles du bas-ventre, des mouvemens qui peuvent beaucoup aider l'action de l'ail pour chasser les Vers.

Quoi qu'il en soit, pour bien s'assurer de la force ou de la foiblesse de l'ail contre les Vers de terre, il faut faire bouillir légèrement quelques gousses d'ail dans de l'eau, & quand la décoction est froide, y plonger deux ou trois de ces Vers, on verra qu'ils y vivent plusieurs heures, les uns plus, les autres moins. Mais selon une expérience que rapporte là-dessus Mr le Clerc, & qu'il a faite, ils y vivent environ six heures, & demeurent roides après la mort.

Dans la décoction de racines de bistorte pulvérisées, ils vivent environ vingt-quatre heures, & dans celle de racine de tormentille, aussi pulvérisée, ils vont jusqu'à trente heures. Mais, soit dans l'une, soit dans l'autre, ils se durcissent & se roidissent en mourant, ce que Mr le Clerc attribue avec raison, à la qualité astringente de ces racines[8].

On voit aisément pourquoi les choses huileuses, salées, âcres, acides, astringentes, tuent les Vers ; mais on ne conçoit pas de même d'où vient que les choses douces, telles que le miel, le sucre, & autres semblables, produisent cet effet, & le produisent même plus efficacement que la plupart des amers.

Ayant délayé du miel d'Espagne dans un peu d'eau, dit Mr Rédi, & dans cette eau miellée, ayant jetté quatre Vers, je les y ai vu mourir tous quatre en moins d'un quart d'heure. J'ai réitéré l'expérience un grand nombre d'autres fois, & je l'ai vu réussir de même pour l'espace de temps. L'eau sucrée produit le même effet, comme le remarque cet Auteur ; il conclud de-là, qu'au lieu de tourmenter les enfans comme l'on fait, par des remedes amers qui les révoltent, il vaudrait bien mieux leur donner du miel, du sucre, & autres choses semblables, qu'ils avaleroient avec plaisir, & qui les délivreroient plus surement de leurs Vers. Nous avons touché cet Article p. 465. on y peut recourir.

Mr Rédi conseille de même contre les Vers des enfans, les sucs qui se tirent des fruits doux ; il faut l'entendre sur ce sujet.

Je pris, dit-il, des raisins que j'avois fait suspendre depuis longtemps au plancher, & qui étoient très-doux ; j'en exprimai le jus, & dans ce jus je jettai quelques Vers ; je les y vis mourir en une demi-heure, & ils devinrent durs & secs. « Croyons après cela, ajoûte-t'il, que les fruits doux, produisent des Vers dans le corps des enfans ! bien loin de-là : Si l'on

mâche des pommes, des poires, des abricots, des pêches, que l'on tire de sa bouche ce qui aura été ainsi mâché, & que dans cette bouillie, on mette des Vers vivans, j'atteste qu'on les y verra mourir en peu de temps ».

Comme ces expériences ne regardent que les Vers de terre, & que ces Vers sont d'une nature différente de celle des Vers du corps, Mr Rédi ne s'en est pas tenu aux épreuves que nous venons de rapporter. Il en a faites sur les Vers du corps, & voici ce que ces dernieres nous apprennent.

Si l'on prend des Vers récemment sortis du corps, qu'on les mette dans un lieu où il n'y ait point d'humidité, ils y meurent en peu de temps ; mais si on les met dans de l'eau, & de l'eau qui soit bien pure, ils y vivent des soixante, & quelquefois des soixante & dix heures. Nous rappellerons sur cela ce que nous avons rapporté ci-devant, au sujet de ce Ver qui fut rendu par une Pensionnaire de l'Assomption, lequel vécut pendant près d'un mois dans une cuvette d'eau sur une fenêtre, c'est bien plus que de vivre soixante & dix heures.

Dans l'eau où l'on a mêlé de la terre sigillée, qui passe pour être si contraire aux Vers du corps, ils vivent environ ce nombre d'heures. Dans celle où l'on a mêlé de la coraline, qui passe tout de même pour être un si bon remede contre les Vers, ils vivent jusqu'à des six & sept jours ; & dans l'eau où l'on a dissout de l'aloës, ils ne passent guère trente heures.

La poudre de corne de Cerf mise dans de l'eau, ne fait rien à ces Vers, non plus que celle de l'ongle de pied d'Elan, ni celle d'yvoire ; le Bézoar, soit Occidental, soit Oriental, est également inutile contre ces Vers ; mais ils meurent promptement dans l'eau salée, & plus promptement encore dans l'eau-de-vie, ce qui arrive de même aux Vers de terre, avec cette différence, que les Vers du corps résistent plus à l'action des médicamens, que ne font les Vers de terre ; ce qui paroîtroit incroyable, si des expériences, certaines & constantes n'en étoient la preuve ; vu qu'il est certain aussi par l'expérience, que les Vers de terre, ont un mouvement plus fort, sont plus vigoureux & plus agiles, & que les Vers sortis du corps, sont au contraire lents, engourdis, & presque sans action, en comparaison de ceux qu'on tire de terre.

Nous avons remarqué que ces Vers sortis de terre, mouroient promptement dans le vin ; il n'en est pas de même des Vers sortis du corps :

Mr Rédi observe qu'ils vivent dans le vin, les uns vingt-quatre heures, les autres quarante, les autres soixante, plus ou moins.

Mais il y a ici une circonstance à examiner, qui est que les Vers sortis du corps, viennent d'un lieu où ils ont pu s'accoûtumer au vin, y ayant peu de personnes qui n'en boivent ; au lieu que les Vers de terre, n'ont que l'eau & la terre pour nourriture.

Il faudroit pour pouvoir raisonner juste là-dessus, mettre dans un verre de vin, des Vers rendus par de petits enfans, & dans un autre verre de vin, des Vers rendus par des personnes qui bussent du vin, on verroit alors lesquels de ces Vers vivroient plus long-temps dans la liqueur dont il s'agit ; & encore ne faudroit-il pas s'en tenir à une seule expérience, il faudroit réitérer la chose plusieurs fois.

Les Vers ronds & longs du corps humain, vivent au plus dix heures dans l'eau rose, dans celle de fleurs d'orange, dans celle de myrte, mais les ronds & courts, qui sont les Ascarides, y meurent sur le champ.

Dans l'eau sucrée en consistance de julep, les Vers du corps vivent environ trois heures, ou au plus, quatre ; c'est ce que Mr Rédi assure avoir éprouvé un grand nombre de fois. Au reste quand on fait les expériences dont nous avons parlé jusqu'ici, il faut prendre garde de noyer les Vers dans les liqueurs où on les jette ; car alors, comme ils ne peuvent manquer d'y étouffer par la trop grande abondance de la liqueur qui les couvre, on n'a pas lieu d'attribuer leur mort à la qualité de la liqueur, & tout ce qu'on peut juger, c'est que ces Vers étouffent plûtôt les uns que les autres dans les liqueurs où on les noye ; ce qui ne sert de rien pour se régler dans le choix des remedes qu'on doit employer contre les Vers ; ces remedes ne se prenant pas, & ne devant pas non plus se prendre dans la quantité qu'il faudroit pour noyer ces Vers dans le corps.

Quoi qu'il en soit, comme il y a très-peu de différence entre l'effet que certains médicamens produisent sur les Vers de terre, & celui que ces mêmes médicamens produisent sur les Vers du corps, nonobstant la différence qu'il y a entre la structure intérieure des Vers de terre, & celle des Vers du corps ; on peut sans erreur, regarder en général comme contraire aux Vers du corps, ce qui est contraire aux Vers de terre. La différence qu'il peut y avoir là-dessus, consistant en peu de chose.

L’eau où l’on a fait bouillir de la guimauve, est bonne contre les Vers ; mais comme elle agit foiblement, (car si dans cette décoction on met des Vers de terre, ils y vivent quelquefois jusqu’à trente & trente-six heures) il est bon d’y mêler du vin ; la guimauve en acquiert alors plus de force : on peut même faire infuser la guimauve dans du vin pur, elle sera alors un puissant remede contre les Vers. Ce que je dis de la guimauve, se doit entendre aussi de la mauve ; & ce vin de mauve aura pour le moins autant de vertu, que celui de malvoisie.

Quelques Critiques, faute de sçavoir, & je puis dire même, faute de soupçonner que la mauve fût bonne contre les Vers, se sont à ce sujet répandus en déclamations contre moi, après s’être instruits par l’errata de la première édition de mon Livre, qu’au lieu de *vin de mauve*, qui s’y étoit glissé par erreur d’impression, il falloit lire vin de malvoisie ; ne s’imaginant pas que le vin préparé avec la mauve, pût être en fait de contre-Vers, l’équivalent du vin de malvoisie ; en sorte qu’ils ont cru que la faute en question, dont ils ne se sont instruits que dans mon errata, choquoit non-seulement la Grammaire, mais la Médecine. Au reste, c’est une voye bien facile pour critiquer les livres, de visiter les errata, d’exposer ensuite les fautes qu’on y a vues, & de faire semblant de ne les y avoir pas vues.

On prépare un excellent vin de mauve contre les Vers avec la graine de cette plante : on fait bouillir légèrement la graine dans du vin rouge, & on donne quelques cuillerées de ce vin. Il a outre cela la propriété d’être bon contre les nausées, & contre un nombre considérable de maladies. Les Anciens ont regardé la mauve comme un remede presque universel[9], ce qui est cause qu’ils l’ont appellée, *Omni-morbie*.

Dans la décoction de polypode, les Vers de terre ne vivent guère plus de huit ou neuf heures. Dans celle de sébestes, ils vivent aussi très-peu ; & voici là-dessus une expérience de Mr le Clerc. Je mis, dit-il, dans une livre d’eau bouillante, trois onces de sébestes avec les noyaux, dont j’avois seulement détaché la pulpe ; je laissai réduire la décoction à moitié, puis l’ayant laissé refroidir, j’en pris une suffisante quantité, où je jettai quelques Vers de terre, ils y moururent environ six heures après.

Je fis ensuite une semblable décoction, mais plus forte, & dans la colature quand elle fut froide, je jettai cinq Vers ; ils n’y vécurent pas au

plus, quatre heures.

Dans une forte infusion de réguelisse, fraîchement tirée de terre, ils vivent plusieurs jours, & tout autant que si c'étoit dans de l'eau simple, avec cette différence que dans la décoction dont il s'agit, toute leur peau s'enleve. Mais dans la décoction de réguelisse seche, ils ne vivent guère au-delà de quinze ou seize heures, quelquefois cependant ils vont jusqu'à vingt heures, mais c'est tout le plus ; leur peau se détache de même de dessus tout leur corps.

Nous avons souvent parlé jusqu'ici de cette séparation de peau ; mais une réfléxion que nous n'avons point encore faite là-dessus, non plus que Mr le Clerc, & qui paroît assez importante, c'est que certaines pellicules que rendent dans leurs déjections la plupart de ceux qui ont des Vers, pourroient bien venir de ce que les Vers du corps, par l'action de certains remedes sur ces Vers se dépouilleroient de leur peau, comme se dépouillent de la leur, les Vers de terre : la chose paroît assez vraisemblable, & quand on voit de ces pellicules & espèces de membranes dans les déjections, il n'y a pas d'apparence que ce fût se tromper, de les regarder comme des signes certains de Vers.

Mais en fait de réguelisse, il n'y a rien de plus contraire aux Vers de terre, que la poudre de cette racine. Elle les tue en un quart d'heure lorsqu'on en asperse leur corps. On pourroit croire que cet effet viendroit de ce que la poudre en question bouche les pores de leurs corps, & empêche par ce moyen, l'air d'entrer dans les trachées ; mais voici une expérience de Mr le Clerc, laquelle ôte tout lieu de le penser. Il prit de la poudre de bouis extrêmement fine, il en couvrit toute la superficie du corps de quelques Vers, & ces Vers bien loin de mourir en un quart d'heure, vécurent les uns six heures, les autres sept ; d'où il faut conclure que la cause pourquoi la réguelisse en poudre jettée sur ces Vers, a tant de vertu, est autre que le bouchement des pores.

Si l'on demande pourquoi le miel, le sucre, la réguelisse, la mauve, le polypode, & autres choses douces, dont les particules qui s'en détachent sur la langue, picotent & ébranlent vivement les papilles nerveuses de cet organe, sont contraires aux Vers ; je réponds avec Mr le Clerc, que cela provient d'un sel particulier, renfermé dans les substances dont il s'agit,

lequel s’introduit par les pointes dans le corps tendre & délicat des Vers, & y produit des déchiremens.

Le sucre, par exemple, qui est si doux, n’est autre chose, qu’un suc épaissi qu’on peut regarder comme le sel essentiel de la plante d’où on le tire, & comme très-peu différent du suc que les Abeilles tirent des fleurs. Or, le miel, ainsi qu’on sçait, est une substance saline sulphureuse, qui fermente aisément, qui fournit un esprit ardent, ce qu’on découvre de même dans le sucre. Quant à la réguelisse, on y sent au milieu de sa douceur dominante, une saveur détersive, qui ne peut procéder que d’un principe salin & oléagineux, dont les particules venant à se répandre sur les Vers, dérangent nécessairement la tissure de leur corps.

Cette propriété de la réguelisse est sur-tout indiquée par une amertume secrette qui s’y dévelope, lorsque la racine est seche.

La mauve ou guimauve a tout de même, des particules abstersives très-propres à déranger la tissure tendre & délicate du corps des Vers. Mais le polypode l’emporte en cela sur la mauve & sur la réguelisse ; aussi renferme-t’il dans sa douceur, une amertume assez sensible.

Le sucre étoit inconnu aux Anciens. Aldrovandus passe pour le premier des Modernes, qui l’ait recommandé contre les Vers[10].

Il n’y a guère de maladies contre lesquelles la Médecine se soit mise plus en peine de chercher des remedes, que contre ces Insectes. Il est étonnant à quel nombre on a fait monter les remedes dont il s’agit : c’est ce qui se va voir par la liste suivante[11].

Liste des Remedes contre les Vers.

Ces remedes se tirent ou des plantes, ou des Animaux, ou des minéraux. Les uns & les autres sont ou simples, ou composés. Les simples que fournissent les plantes sont ou racines, ou

feuilles, ou fleurs, ou fruits, ou suc de ces fruits, ou graines, ou bois, ou écorces, ou gommes, ou résines, ou gommes-résines, ou huiles : nous les allons exposer par ordre.

REMEDES ANTIVERMINEUX
tirés des Racines.

RACINES de
Ache.
Acorus.
Ail.
Androsæmum.
Angélique.
Anthora.
Aristoloche.
Arum.
Asphodele.
Azarum.
Barbe de bouc.
Bistorte.
Brione.
RACINES de
Calamus aromatique.
Carline.
Chicorée sauvage.
Contra-yerva.
Croisette.
Cyclamen.
Daucus de Crete.
Enula-campana.
Esule.
Fougere femelle.
Fraxinelle.
Fumeterre.
Galanga.
Garance.
Gentiane.
Gingembre.
Gramen.
Gratiole.
Hyssope.
Ieble.
Impératoire.
Ipecacuanha.
Iris.
Méchoacan.
Murier.
Oignon.
Ozeille.
Patience.
Petasites.
Polypode.
Porreau.
Prime-verre.
Pyretre.
Raifort.
Réponce.
Romarin.
Sanicle.
Scorsonaire.
Scrophulaire.

Souchet.
Succise.
Terre-mérite.
Tormentille.

REMEDES ANTIVERMINEUX qui se tirent des feuilles.

FEUILLES de
Absynthe.
Agripaume. *cuite dans de l'huile d'absynthe, & appliqué sur le nombril*.
Alliaria.
Apiastrum.
Armoise.
Arnoglosse.
Artichaux.
Auricula muris.
Aurone, mâle.
Bete blanche.
Bétoine
FEUILLES de
Betule, *dont on fait un extrait*.
Buglosse.
Buis, *dont on fait un extrait & une huile*.
Calamenthe.
Calega.
Cataputia Cataria.
Chamœdris.
Chamœpitis.
Chardon benit
Chicorée sauvage.
Conisa.
Coralline.
FEUILLES de
Costus hortensis.
Cresson.
Dent de Lion.
Estragon.
Eupatoire.
Fumeterre.
Garance.
Gingembre.
Gui.
Héliotrope.
Hyssope.
Iéble.
Joubarbe.
Laitue sauvage.
Lavende.
Laurier.
Linaire.
Marjolaine.
Marrube.
Matricaire.
Melisse.
Menthe.
Mercuriale.
Millepertuis.
Myrthe.

Noyer.
Origan.
Ortie.
Persicaire.
Pêcher.
Plantain.
Polium montanum.
Pouliot.
Pourpier.
Reine des prés.
Rue.
Sabine.
Sariette.
Scabieuse.
Scordium.
Seneçon.
Senné.
Tabac.
Tanaisie.
Thym.
Trefle.
Vervéne.

REMEDES ANTIVERMINEUX
qui se tirent des Fleurs.

FLEURS de
Camomille.
Centaurée. (petite)
Houblon.
Jacinthe.
FLEURS de
Mille Pertuis.
Oranges.
Pêcher.
Safran.

REMEDES ANTIVERMINEUX
qui se tirent des fruits

FRUITS de
Amandes douces.
Amandes ameres.
Amande de Pêche.
Citrons.
Coins.
Coloquinte.
Concombre sauvage.
Dattes.
Epine vinette.
Figues seches.
Gérofles.
Grénades.
Mures ordinaires,

FRUITS de
celles de buisson.
Myrobolans.
Noisettes.
Olives & leur huile.
Oranges aigres & douces.
Pignons.
Pistaches.
Poivre.
Prunes sauvages.
Raisins & leur vin.
Sebestes.
Tamarins.

REMEDES ANTIVERMINEUX
qui se tirent des graines.

GRAINES de
Ache.
Ammi.
Anet.
Arroche.
Basilic.
Chanvre.
Chou.
Citron.
Concombre.
Coriandre.
GRAINES de
Courge.
Cresson.
Cubebes.
Cumin.
Epine vinette.
Eupatoire.
Fenouil.
Fœnugrec.
Galega.
Genest.
Geniévre.
Herbes aux poux.
Herbes aux puces.
Houblon, *la cendre de son sarment bue dans du lait*.
Laurier.
Lin.
Lupin.
Maniguette.
Mauve & Guimauve.
Melon.
Mille-pertuis.
Moutarde.
Myrthe.
Navet.
Orange.
Ortie.
Ozeille.
Persil.
Plantain.
Pois rouges, *en décoction*.
Porreau.
Pourpier.
Queuë de pourceau.

Ricin, *son huile mise sur le nombril & sur l'estomac, tue les vers*.
Roquette.
Rue.
Santoline.
Seigle, *en décoction*.
Sumac.
Tanaisie.
Vesse, *en décoction.*

REMEDES ANTIVERMINEUX
tirés des bois & écorces.

BOIS, ÉCORCES.
Aloës.
Caprier, *écorce de sa racine*.
Chêne.
Citronier.
Coulevrée.
Frêne.
Genevrier.
Grenadier.
Guaïac.
Lierre,*en décoct. dans du lait, son écorce*.
BOIS, ÉCORCES.
Oranger.
Picea.
Quinquina, *sa moyenne écorce*.
Santal.
Sapin, *ses branches tendres, & son écorce, en décoction*
Sassafras.
Tremble, *son écorce moyenne*.
Turbith.

REMEDES ANTIVERMINEUX
qui se tirent des Gommes, des Resines, & des gommes-resines.

GOMMES ET RESINES,
Acacia.
Aloës.
Ammoniac.
Assa fœtida, *à deux ou trois grains, dissouts dans de l'eau*.
Baumes, *tous les baumes naturels*.
Bdellium.
Camphre.
Cedria, resine.

Cerisier, *gomme*.
Euphorbe, *gomme resineuse*.
Genièvre, *gomme*.
Lierre, *gomme*.
Mastich.
Myrrhe.
Scammonée.
Suye de cheminée.
Térébenthine.

REMEDES ANTIVERMINEUX tirés des huiles.

HUILES de
Amandes *douces & ameres*.
Buis.
Genièvre, tirée des bayes.
HUILES de
Noix.
Noyaux de pêche.
Ricin.
Succin.
Thym.

Fin des Remedes antivermineux, tirés des plantes.

REMEDES ANTIVERMINEUX composés, qui se tirent des plantes.

Remedes composés, qui se tirent des plantes principalement.

Confection hamech.
Diacurthami.
Diaphenix.
Diascordium.
Diaturbith, *cum Rhaharbaro*.
Elixir de propriété.
Hiere picre.
Opiat de salomon.
Orviétan.
Philonium.
Syrop de chicorée, *comp. de Rh*.
Syrop de fleur de Pêcher.
Thériaque.
Vin d'absynthe.

REMEDES ANTIVERMINEUX
tirés des animaux.

Beure frais.
Bézoard.
Castoreum.
Corne de cerf.
Fiel de Bœuf.
Fiente de chevre *séchée*.
Graisse d'oye.
Ivoire râpée.
Miel.
Ongle d'élan.
Poudre de vipéres.

REMEDES ANTIVERMINEUX
tirés des minéraux.

Bol d'Armenie.
Corail.
Eau de chaux.
Limaille de fer.
Pétrole.
Sel.
Souphre.
Vitriol, *sur tout le blanc*.

MEDICAMENS ANTIVERMINEUX
composés, qui se tirent des minéraux.

Eau *où l'on a jetté de l'étaim & du Plomb fondus*.
Saphran de mars.
Tartre stybié.

RÉFLÉXIONS-PRATIQUES
sur la quantité extraordinaire des remedes contre les vers.

Nous venons de donner une grande liste de remedes ; mais cette liste demande beaucoup de choix. Voici sur cela quelques réfléxions.

La coralline est un des plus puissans & des plus innocens remedes qui s'offrent dans la liste dont il s'agit. Brassavolus, Mathiole, Mercurial, & les plus fameux Auteurs de Médecine, regardent avec raison, cette herbe comme une des plus souveraines contre les Vers, ainsi que le remarque Mr le Clerc[12]. Mathiole[13] parle d'un petit enfant, qui pour avoir pris une dragme de coralline, rendit jusqu'à cent Vers ; & Brassavolus fait mention d'un vieillard de 82. ans[14], réduit à l'extrémité, lequel rendit cinq cens Vers par l'effet d'un médicament composé de scordium & de coralline.

Mr Rédi dit, qu'ayant mis quatre Vers dans une forte infusion de coralline, ils y vécurent jusqu'à six jours ; d'où il conclud que la vertu de cette herbe n'est pas aussi souveraine contre les Vers qu'on se l'imagine. Mr le Clerc fait à cela une réponse qui paroît bien juste, sçavoir, que la coralline en poudre & prise en substance, peut avoir beaucoup plus de vertu contre les Vers, qu'étant prise en infusion, ou en décoction ; aussi les Auteurs qui conseillent cette herbe contre les Vers, ne conseillent jamais de la prendre en infusion, mais toujours en substance. En effet, comme l'observe le même Mr le Clerc, & que nous l'avons aussi observé ailleurs dans ce Livre page 463. il y a une grande différence entre les dissolvans de l'estomac, & l'eau commune ; celle-ci ne peut tirer qu'une légére teinture des mixtes, au lieu que la liqueur stomachale agit sur les principes les plus intimes de ces mixtes & les sépare. Les principes de la coralline ainsi détachés, & rendus à eux-mêmes, sont portés du ventricule dans tout le conduit intestinal, où ils ne peuvent manquer de contrarier les Vers qu'ils rencontrent, ces principes étant dégagés de tout ce qui pourroit retarder leur action.

Le semen contra, & autres simples d'une amertume & d'une odeur très forte, sont d'une nature différente de celle de la coralline ; leur décoction ou infusion agit autant que si on les prenoit en substance, parce que l'amertume dont ils sont remplis, & l'odeur qu'ils répandent, qui est ce qui

les rend contraires aux Vers, se communiquent facilement aux liqueurs où on les fait infuser ou bouillir.

La tanaisie tient le premier rang après la coralline, ce qui lui a fait donner avec raison, comme à la Coralline, le nom d'*Herbe aux Vers*.

La rhue, le marrube blanc, l'énula campana, approchent de la vertu de ces herbes, aussi bien que les autres amers dont les noms sont rapportés dans la liste précédente ; ce qui leur vient de leur qualité amere.

Quant aux médicamens doux & huileux, nous avons suffisamment marqué plus haut, d'où vient qu'ils sont contraires aux Vers ; c'est pourquoi nous n'en dirons rien davantage ici, non plus que de ceux qui sont âcres, acides, ou salés, dont nous avons fait voir que les pointes s'insinuoient aisément dans le corps tendre des Vers, & en dérangeoient la tissure.

Mais il y en a d'autres dans le catalogue ci-devant, qui ne paroissent agir contre les Vers par aucune qualité manifeste. De ce genre est le pourpier, qui étant presque insipide, ne semble pas devoir être fort contraire aux Vers, & qui cependant est un des remedes les plus efficaces contre ces Insectes ; ce qui lui vient des particules de mercure qu'il contient, comme nous l'avons remarqué plus haut page 518. où nous renvoyons.

Cette herbe cependant renferme quelque chose d'austere, qui pourroit bien aussi contribuer à sa qualité antivermineuse.

Le gramen, ou chiendent n'a non plus aucune saveur marquée, & cependant il ne laisse pas d'être contraire aux Vers ; son eau même distillée est fort bonne contre ces Insectes. Elle les fait mourir quand on les en arrose ; ce que ne font pas bien des eaux amères.

Nous passons pour la briéveté, plusieurs autres plantes marquées, dans le catalogue ci-dessus, & nous venons aux remedes tirés des Animaux.

Ces remedes sont en petit nombre ; car nous en excluons la poudre de Vers desséchés, soit de Vers de terre, ou de Vers sortis du corps ; cette poudre, comme nous en avons averti page 445. ne pouvant introduire que des semences de Vers dans le corps. Nous en excluons les cornes & les os tant de Cerf, que des autres Animaux, comme d'un fort petit secours, à moins que ces cornes & ces os ne soient brûlés ; ce qui les rend un peu plus propres contre les Vers, mais assez cependant, pour qu'on doive les mettre

au rang de véritables remedes antivermineux ; quoique l'action du feu leur ait donné un peu de pointe & d'âcreté.

Nous en excluons les cantharides, comme capables de produire dans les viscéres des érosions très-dangereuses, & de nuire encore plus aux Malades qu'aux Vers.

Le castoreum est presque le seul des remedes tirés des Animaux, qui puisse être employé utilement contre les Vers.

Quant aux minéraux, le mercure est un bon remede contre les Vers ; on en fait bouillir une certaine quantité dans de l'eau, & on donne à boire cette eau ; mais il faut le faire bouillir long-temps, & en mettre beaucoup ; sans quoi, cette décoction n'a pas beaucoup de vertu.

Il faut au reste prendre garde de donner de cette eau de mercure aux enfans ; nous en avons dit la ration dans le Chapitre des remedes qu'il faut éviter, nous y renvoyons.

Le mercure doux, autrement dit, aquila alba, est bon aussi contre les Vers ; mais il faut y apporter des précautions ; nous les avons marquées dans le même Chapitre, nous y renvoyons tout de même, c'est page 444.

Les médicamens qui évacuent, fournissent un grand nombre de remedes contre les Vers, mais il faut bien de la prudence pour choisir ceux qui conviennent. Il y en a de dangereux, tels que sont parmi les plantes, l'hellebore, l'épurge, la coloquinte, le concombre sauvage, l'ésule, l'euphorbe, la gratiole, le ricin, &c.

Tous les violens évacuans, soit par haut, sort par bas, tant ceux qui sont tirés des plantes, que ceux qui sont tirés des minéraux, doivent être évités ici, de peur qu'en voulant tuer les Vers, on ne tue les Malades mêmes. Mais pour les évacuans doux & modérés, tels que le senné, la rhubarbe, le syrop de fleurs de pêcher, celui de rose, celui de chicorée composé de rhubarbe, & autres remedes semblables, on peut s'en servir sans crainte, pourvu qu'on n'excede pas dans les doses.

Il y a des remedes évacuant si forts & si vifs, qu'ils produisent même leur effet, étant seulement appliqués sur le ventre : tels sont la bryone, le concombre sauvage, la gratiole, l'iris, le cyclamen, ou pain de pourceau, l'épurge, l'ieble, la lauréole, l'euphorbe, la coloquinte, le ricin.

On fait avec ces remedes diverses sortes d'onguens, & entre autres celui de *Atharnita*, qui étant mis sur le ventre, purge abondamment ; mais ces purgatifs extérieurs qui paroissent d'ailleurs si commodes, en épargnant la peine de rien prendre par la bouche, sont très-dangereux, & on ne sçauroit trop approuver ce que dit là-dessus Jacques Sylvius, qui, en parlant de ce dernier, dit que c'est un remède peu sur pour les tempéramens qui ne sont pas extrêmement robustes. *Parum tutum nisi in robusto corpore*. Mais ce qu'il y a encore de fâcheux dans ces remedes, c'est 1°. qu'ils causent quelquefois des superpurgations, comme l'observe Mr le Clerc ; 2°. qu'ils causent souvent de rudes tranchées, de violens tenesmes sans évacuer aucune matiere ; ainsi il vaut mieux s'en tenir aux purgatifs doux qui se prennent par la bouche.

Il y a d'autres remedes, qui, appliqués sur le ventre, ne causent aucun accident, & qui chassent les Vers ; ceux-là se peuvent employer en toute occasion, & à l'égard de tous les tempéramens ; telles sont toutes les espéces d'absynthe & de menthe, la tanaisie, l'aurone, la rue, les feuilles d'artichaud, l'ail, l'oignon, le fiel de bœuf, la suye de cheminée, le souphre, le sel ammoniac, la myrrhe, l'assa fœtida, les huiles de pétrole, de coudrier, de genièvre, le vinaigre, l'esprit de vin.

---

1. ↑ *De gli animali viventi negli animali viventi*.
2. ↑ *Quod autem de salibus fixis naturalibus observavit vir celeberrimus, comperi & ipse salia fixa vi ignis parata sal tartari puta, adhibens*.
3. ↑ *Lumbricides*, c'est-à-dire, qui tuent les Vers. *Lumbrifuges*, c'est-à-dire, qui les chassent.
4. ↑ *Daniel. Clerici Historia, lator. lumbr. Cap. XV.*
5. ↑ *Daniel. Cler. ibid.*
6. ↑ *Daniel. Cleric. ibid.*
7. ↑ *Daniel. Cleric. ibid.*
8. ↑ *Daniel. Cleric. ibid.*
9. ↑ *Mathiol. Comment. in Lib. secundum Dioscoridis, Cap. CXI.*

   Semen malvæ ex vino rubro potum nauseam tollit. Malva ad multa utilis est, ideoque non immeritò antiqui malvam omni-morbiam appellarunt.

10. ↑ *Aldrov. de Insect. Lib. VI. Dan. Cleric. Histor. Lat. Lumbr. Cap. XV.*
11. ↑ *Dan. Cleric. Hist. lator. Lumbric.*
12. ↑ *Daniel. Cleric. Historia Lator.*
13. ↑ *Mathiol. in simplic. examine.*
14. ↑ *Brassav. in simplic. examine.*

CHAPITRE XII.

Des précautions à observer quand on fait des remedes contre les Vers.

Il ne suffit pas pour tuer ou pour chasser les Vers, de faire les remedes convenables. Il pourrait y avoir du danger de s'en tenir à ces seuls secours, parce que les Vers attaqués ne mourant pas d'abord, ou ne mourant pas tous à la fois du même coup, il arrive souvent que ceux qui ont résisté à l'effort des médicamens, étant ainsi contrariés, mordent les intestins & les percent. Il y a une précaution à prendre contre ce danger, c'est de ne point demeurer long-temps sans manger. Bien des meres ont besoin de cet avis ; elles croyent la plûpart, que quand leurs enfans ont des Vers, il faut faire jeûner ces pauvres enfans, pour éviter, disent elles, la corruption ; ne prenant pas garde, qu'en voulant ainsi éviter un mal, elles en causent un autre. Les Vers lorsqu'ils sont trop affamés, ne manquent guère de percer tôt ou tard, la cavité qui les renferme.

Il faut donc tenir pour certain, que ceux qui ont des Vers, ont besoin d'être plus nourris que les autres ; il faut faire alors ce qu'on fait quand on a des Rats dans un Cabinet, où sont des papiers de conséquence, qu'on veut garantir de la dent de ces Animaux : On y laisse du pain & de l'eau, les Rats s'en rassasient, & on les empêche par ce moyen, de faire leur proye d'autre chose. Mais autant qu'il est avantageux de beaucoup manger lorsqu'on a des Vers, autant il est dangereux de le faire lorsqu'on en est délivré ; car il faut en cette occasion vivre le plus sobrement & le plus frugalement qu'il

est possible, pour éviter toute sorte de corruption ; sans quoi ce seroit s'exposer de nouveau à la même maladie : cette sobriété cependant doit avoir ses regles, & il ne faut point la faire pratiquer avec trop d'exactitude aux enfans, parce qu'ayant plus de chaleur naturelle que les autres, & avec cela un corps qui prend son accroissement tous les jours, ils ont besoin d'être soûtenus par une plus abondante & plus fréquente nourriture ; aussi remarque-t'on que les jeunes gens portent le jeûne avec bien plus de peine, que ne font les personnes d'un âge avancé ; c'est pourquoi Hippocrate dit dans un Aphorisme exprès, que les enfans, & tous ceux dont le corps n'a pas encore pris son accroissement, doivent être plus nourris, sans quoi, dit-il, il faut qu'ils dessèchent, parce qu'ils ont une chaleur plus grande.

Il y a une autre précaution à observer quand on fait des remedes contre les Vers, c'est d'interrompre des remedes de temps en temps, & cela de peur que les Vers, trop obstinément attaqués, ne se cantonnent dans les cavités de l'intestin colon, ou qu'ils ne tournent leur corps d'une maniere qui les mette hors d'atteinte à l'action des remedes ; car l'un ou l'autre arrive quelquefois. Ce n'est pas toujours de l'usage opiniâtre des médicamens, que dépend la guérison ; le point est de sçavoir prendre son temps, & dans le traitement d'une maladie, comme dans le gouvernement d'une affaire, la trop grande précipitation est souvent cause qu'on échoue.

Il y a des occasions où c'est un grand remede, pour rétablir la santé, que de suspendre tout remede, & si Pline[1] le jeune dit si bien, en parlant de l'Eloquence, que cet Art ne consiste pas moins à se taire qu'à parler ; on peut bien dire de celui de la Médecine, qu'il ne consiste pas moins quelquefois à s'abstenir d'ordonner des remedes, qu'à en prescrire.

Nous finirons ce Chapitre par une remarque importante touchant les médicamens que l'on prend d'ordinaire contre les Vers ; elle regarde en même temps les autres dont on a coûtume d'user dans la plupart des maladies : c'est qu'il faut quelquefois éviter de les prendre en bol, à moins qu'il ne s'agisse d'avaler quelque drogue qui puisse gâter les dents en s'y arrêtant[2] ; la raison de cela, c'est que le bol est une masse que l'on ne mâche point, & qui entrant dans l'estomac sans avoir été divisée, résiste souvent à l'action des dissolvans de ce viscére, lesquels ne font que glisser sur cette masse sans la pénétrer ; en sorte que le remede demeurant trop long-temps sans se développer, ne produit pas l'effet qu'il devroit. Tous les

estomacs des Malades ne sont pas tels qu'ils puissent dissoudre les bols. Les Partisans du système de la trituration, répondront sans doute, que l'estomac a une si grande force pour broyer tout ce qui y entre, qu'il ne faut pas craindre qu'un petit bol puisse résister à cette action : ils diront que dans l'état de santé, cette force broyante passe de beaucoup celle des mâchoires ; qu'elle est capable de surmonter une résistance de douze mille neuf cens cinquante & une livres, & qu'ainsi il n'est pas possible qu'elle diminue assez dans une maladie, pour ne pouvoir écraser un petit bol. A cela je n'ai que deux choses à opposer ; la premiere, c'est l'expérience, & sans citer là-dessus un grand nombre d'exemples, en voici un qui pourra suffire.

En 1711. à l'Hôtel de Tours à Paris, je traitois Mr le Marquis de Senecterre, malade d'une fièvre ; je lui donnai en diverses fois des bols de quinquina, préparés avec le syrop d'absynthe. Plusieurs jours s'étant passés sans que le Malade ressentît du soulagement, j'eus recours à d'autres fébrifuges, & quelques jours ensuite j'ordonnai, de concert avec Mr Dumoulin, qui fut appellé en consultation, un breuvage purgatif, qui entraîna avec des excrémens bien liés, plusieurs bols de quinquina, qui avoient été avalés quatre jours auparavant, & ils sortirent aussi entiers que si on les avoit conservés dans une boëte.

La seconde chose que j'ai à opposer, c'est qu'à consulter la structure de l'estomac, ses mouvemens, la disposition de ses fibres, &c. il n'est pas possible qu'il soit capable d'un broyement tel que les Partisans de la Trituration le supposent ici. On peut voir ce que nous avons dit là-dessus dans le Traité des alimens de Carême ; il est inutile de le répéter : au surplus les efforts que quelques Auteurs modernes ont fait depuis peu pour tirer de l'oubli ce système abandonné[3], ont tellement achevé de le décrier, que ce n'est presque plus la peine de le combattre. [3]

---

1. ↑ *Accepi non minus interdum oratorium esse tacere, quàm dicere. Plin. jun. Epist. Lib. 7. Epist. 126.*
2. ↑ Comme le mercure.
3. ↑ Le système de la digestion par le broyement, naquit du temps d'Hippocrate, c'est-à-dire, dans un temps où l'Anatomie n'étoit encore guère connue, c'est ce qui favorisa d'abord, le cours de ce système, & donna lieu à quelques Médecins de soûtenir que l'estomac n'étoit que le réceptacle des alimens solides ; que ces alimens après avoir été délayés & broyés dans la bouche, achevoient de se broyer dans l'estomac, où par ce moyen, ils se convertissoient en

chyle ; mais que la boisson à cause de sa liquidité, ne pouvant être sujette au broyement, alloit aux poûmons, & non à l'estomac, où par son abondance elle auroit, disoient-ils, plûtôt nui à la digestion, qu'elle n'y auroit aidé. Hippocrate, comme on le voit dans son quatriéme Livre des Maladies, s'éleva fortement contre une opinion si visiblement contraire à la raison & à l'expérience ; & il nous apprend que s'il se donna ce soin c'est parce que l'erreur dont il s'agissoit, avoit déjà un grand nombre de Partisans. Elle ne tint pas long-temps contre les raisons d'Hippocrate, & la ruine d'une erreur si grossiére fut bien-tôt suivie de la déroute du systême de la *Trituration*, qui y avoit donné lieu. Mais Erasistrate se releva ensuite, & le systême s'étant soûtenu quelque temps, retomba de nouveau dans l'oubli, d'où quelques Auteurs récens s'efforcent en vain aujourd'hui de le tirer. Voyez le 38^{e} Journal des Sçavans, 1713. page 599. in-4.

CHAPITRE XIII.

Aphorismes sur les Vers du corps de l'homme.

J'AI cru devoir terminer ce Traité par des maximes qui en fissent comme une récapitulation générale, & dont quelques-unes pûssent servir d'éclaircissement & de supplément à l'Ouvrage. Ces maximes sont courtes, & quelquefois exprimées à demi mot. Pour les bien entendre, il faut avoir lu tous les Chapitres.

SECTION I.

I. LE Ver est un Animal complet, & aussi complet qu'aucun autre Animal qui soit dans la Nature.

II. Le Ver respire, & a des poûmons.

III. Tous les Vers ont du sang, quelques petits qu'ils soient.

IV. Ce n'est point par la couleur rouge que le sang est sang, c'est par l'usage auquel il sert.

V. Il y a des Vers qui ont plusieurs cœurs & plusieurs poûmons.

VI. Les Vers, ainsi que tous les Animaux, viennent de germes, où ils sont renfermés en petit.

VII. Plusieurs œufs de Vers entrent dans notre corps avec l'air & les alimens, & souvent dans notre chair par dehors.

VIII. Quand les œufs des Vers sont en nous, les Vers renfermés dans ces œufs éclosent, pourvu qu'il y ait en nous une matière propre à les faire éclorre.

IX. Il en est des œufs des Vers, comme des graines des plantes, qui ne poussent pas en toutes sortes de terres.

X. Comme les Vers s'engendrent par des germes, il est impossible d'en voir des espéces nouvelles.

XI. La plupart des Vers qui s'engendrent dans la chair corrompus d'un Animal mort, y étoient déjà en œuf, du vivant de l'Animal.

XII. Certains grains d'avoine ne laissent pas que de pousser, après avoir été enfermés dans le ventre du Cheval, les œufs de Vers que l'Animal a avalés, produisent tout de même leurs Vers après la mort de l'Animal.

XIII. L'air est rempli de semences de Vers ; l'eau de pluye, le vinaigre, le vin poussé, la vieille biere, le cidre, le lait aigre en sont tout pleins.

XIV. Toutes les parties du corps sont sujettes aux Vers, sans en excepter aucune.

XV. Le sang & l'urine en sont quelquefois tout remplis.

XVI. Les grains de la petite vérole renferment quelquefois des Vers.

SECTION II.

I. Les Vers des intestins sont de trois sortes ; les Strongles[1], les Ascarides, & les Tænia. Les Strongles sont ronds & longs, les Ascarides longs & courts, & les Tænia longs & plats.

II. Le Ver Solitaire, ou Tænia, s'engendre en l'homme dès le ventre de la mere.

III. Le Ver Solitaire est d'une longueur excessive, il a ordinairement cinq à six aulnes, & quelquefois beaucoup au-delà.

IV. Le Solitaire est ordinairement seul de son espèce dans le corps de l'homme. Il ne s'y rengendre plus quand il en est une fois sorti.

V. Le Solitaire ne sort presque jamais sans remede ; c'est un seul Ver, & non plusieurs Vers joints ensemble.

VI. Les Vers qui se produisent hors des intestins, s'engendrent à la tête, aux oreilles, au nez, au foie, au cœur, &c.

VII. Les Vers du cœur causent quelquefois des morts subites.

VIII. Les Vers qui s'engendrent dans le sang, n'empêchent point le sang d'être vermeil.

IX. Les Vers Cutanés font quelquefois des fosses sous la peau, comme les Taupes en font sous la terre ; & de même que celles des Taupes se connoissent par la terre qu'elles ont élevées, celles des Vers se connoissent quelquefois par des espéces de cordes qui s'élevent sur la peau, & qui sont semblables à la broderie qu'on remarque sur l'écorce des melons. Ces cordes pénétrent fort avant, & on les enleve avec la pointe d'une aiguille.

X. Il y a des personnes qui ont les pieds si gâtés de ces cordes, qu'ils ne peuvent marcher. *Il y a quelque temps que je fus appellé chez une Dame, pour voir un mal qu'elle avoit aux pieds, & ce mal se trouva être de ces cordons, qui lui rendoient la peau des pieds comme une écorce de melon.*

XI. Les cancers sont tout pleins de petits Vers imperceptibles, qui rongent les fibres des parties, & tous les cribles des glandes ; en sorte que les glandes, recevant presque tout ce qui se présente, grossissent d'abord outre mesure ; ensuite ces Vers s'augmentant, continuant de ronger ce qu'ils trouvent, ils ulcerent souvent la partie & la consument.

XII. L'hydropisie peut être quelquefois causée par des Vers.

XIII. Les Vers peuvent causer des tumeurs au corps & des excroissances, comme ils en causent aux feuilles de chêne, où par leur piquure ils empêchent le suc de la feuille de circuler à l'ordinaire : ce qui produit sur sa feuille cette excroissance, qu'on appelle noix de galle, & qu'on regarde mal-à-propos comme un fruit.

XIV. Il y a certaines difformités, qu'on apporte en naissant, lesquelles peuvent venir quelquefois de Vers, qui auront rongé les parties tendres du fœtus, & par ce moyen auront causé des tumeurs, ou des tortuosités.

XV. Plusieurs maladies, qu'on attribue mal-à-propos à des sorts, viennent de Vers.

XVI. Dans la jaunisse, les intestins sont quelquefois attaqués de Vers.

XVII. Les Vers Umbilicaux ne sont, selon toutes les apparences, que des Vers des intestins.

XVIII. Les Crinons passent pour des Vers, & il y a bien de l'apparence qu'ils n'en sont pas.

XIX. Les Crinons & les petits Dragons sont différens.

XX. Le petit Dragon est un véritable Ver, ce n'est ni une varice, ni un abscès.

SECTION III.

I. Dans quelque maladie que tombent les enfans, il faut se défier des Vers, ou d'une matiere vermineuse.

II. Les enfans sont plus sujets aux Vers que les autres, & entre ceux-ci les pituiteux plus que les bilieux.

III. Quand les enfans portent souvent leurs mains à leur ventre, on doit craindre qu'ils n'ayent des Vers, particulièrement s'ils se plaignent de quelques tranchées.

IV. Perdre la voix, être tout à coup attaqué de manie, sont quelquefois des effets de Vers.

V. S'éveiller avec surprise & alarme, particulierement dans les enfans, est un signe certain de Vers ou de petite vérole.

VI. Il y a une certaine haleine aigre, qui est une marque assurée de Vers.

VII. Etre toûjours affamé, quoiqu'on mange beaucoup, signe assez ordinaire de Vers.

VIII. Les Vers longs & ronds piquent souvent, & font sentir de grandes douleurs ; les Vers plats ne piquent pas.

IX. Les yeux caves, le visage bleuâtre, & en même temps une fiévre intermittente, sont assez souvent des effets & des signes de Vers.

X. Le Solitaire, ou Tænia, se connoît par de petites portions, faites en forme de graines de citrouille, qui se trouvent dans les excrémens.

XI. Les petites portions en forme de graines de citrouille, qui se trouvent dans les excrémens de ceux qui ont le Solitaire, sont des portions de ce Ver, qui se rompt facilement.

XII. Le Solitaire consume le chyle le plus pur.

XIII. Le Solitaire cause quelquefois des apparences de grossesse.

XIV. Le Pays & la Saison peuvent souvent servir à confirmer les signes de Vers.

XV. Trois choses rendent nos corps sujets aux Vers ; le mauvais air, les mauvais alimens, & l'excès des bons.

XVI. Le vinaigre qui tue les Vers de terre, ne tue pas toujours ceux du corps ; il y en a de ces derniers qui y vivent quelquefois fort long-temps.

XVII. Les pignons sont pernicieux quand on a des Vers.

XVIII. Les melons causent des indigestions, qui souvent servent à faire éclorre des Vers dans les intestins.

XIX. Les champignons sont capables de produire beaucoup de Vers dans le corps.

XX. Souvent les enfans deviennent sujets aux Vers, à cause qu'on leur donne trop tôt de la bouillie, ou que cette bouillie est faite avec de la farine crue, qui n'a pas été cuite sur le feu, ou dans le four.

XXI. Ce qui engendre le plus de vermine dans les corps des enfans, est la pernicieuse coûtume que l'on a de leur refuser dès qu'ils sont nés, le lait que la nature prépare dans les mammelles des nouvelles accouchées, & de leur donner des nourrices, qui sont relevées de couche depuis long-temps, & dont le lait par conséquent est plus nourrissant, qu'il ne faut alors.

XXII. Les remedes qui désobstruent le foye, sont de bons préservatifs contre les Vers.

XXIII. Le lait des nourrices peut être quelquefois plein de Vers ; pour le connoître, il en faut examiner quelques gouttes avec le microscope.

XXIV. Quand le lait d'une nourrice est plein de Vers, il faut changer la nourrice, sinon on expose l'enfant à des maladies mortelles.

XXV. La plupart des nourrices de la campagne sont sujettes aux Vers, parce qu'elles mangent beaucoup de laitage & de fruits.

SECTION IV.

I. La sortie des Vers, bien considérée, sert à faire des prognostics justes de ce qu'il y a à craindre, ou à espérer pour le Malade.

II. Il faut considérer dans la sortie des Vers l'état de la personne qui les rend ; le temps de la maladie, dans lequel ils sortent ; le lieu par lequel ils sortent ; les excrémens dans lesquels ils sont ; la quantité, la couleur, la grosseur des Vers, & s'ils sont morts ou vivans.

III. Quand on est en santé, & qu'on rend des Vers, sans avoir rien pris qui les puisse chasser, il en faut tirer un bon augure.

IV. Les Vers qui sortent par le nez, viennent quelquefois des intestins.

V. Quand les Vers sortent sur le déclin de la maladie, le signe est bon ; quand ils sortent au commencement, il est mauvais.

VI. Au commencement, ou dans l'état de la maladie, il vaut toujours mieux que les Vers sortent avec les déjections, que tout seuls, à moins que ce ne soit par l'effet de quelque médicament.

VII. Après avoir rendu des Vers par haut, vomir une matiere noire semblable à de l'encre, est un signe mortel, sur-tout au commencement de la maladie.

VIII. Quand les excrémens, qui sortent avec les Vers, sont de couleur jaune, c'est un bon signe ; s'ils sont blancs, le Malade est en danger.

IX. Si l'on se porte bien, il n'importe que les Vers sortent morts ou vivans. Mais dans le commencement ou dans l'état de la maladie, c'est un mauvais présage qu'ils sortent morts.

X. Il n'arrive guères qu'aux Vers plats de sortir rompus.

XI. Quand une partie du Ver plat est sortie, & que l'autre demeure dans le corps, pourvu que la tête soit dehors, il n'y a rien à craindre.

XII. Quand les Vers sortent enfermés dans des envelopes, c'est souvent le présage d'une prompte guérison.

XIII. Les envelopes où sont renfermés les Vers, sont tissues par les Vers, comme la toile de l'Araignée est tissue par l'Araignée, & comme la coque du Ver à soie, est tissue par le Ver à soie.

XIV. Les Vers du corps se réduisent quelquefois tout en eau après être sortis ; ils se fondent souvent de la sorte dans le corps même.

XV. Quand les Vers sortent en glaires & fondus, le signe est bon.

XVI. De l'eau à la glace jettée sur des Vers, qui viennent de sortir du corps, les fait quelquefois tomber tout d'un coup en eau.

XVII. Quand les Vers sont rouges, le prognostic est mauvais ; les blancs ne présagent ni bien ni mal par leur couleur ; les jaunes & les livides n'annoncent rien de bon.

XVIII. Les Vers minces sont d'un présage moins mauvais que les gros.

Section V.

I. On employe souvent contre les Vers, des remedes qui sont plus capables de les multiplier que de les tuer.

II. La poudre de Vers desséchés, est un mauvais remede contre les Vers : elle en produit d'autres.

III. Le mercure est bon contre les Vers ; mais il a de fâcheuses suites, & on ne doit guères l'employer que lorsque les Malades sont attaqués de Vers vénériens.

IV. Il faut éviter contre les Vers, le semen contra.

V. Si l'on met dans de l'esprit de vin, des Vers du corps, qui soient vivans, ils y vivent quelque temps ; ils vivent long-temps dans du jus de limon.

VI. Le jus d’oignon, la vieille urine mêlée avec un peu de miel, le suc de calamenthe, le lait de femme rayé dans l’oreille, tout cela sont de bons remedes contre les Vers auriculaires.

VII. L’esprit de sel mêlé dans un peu d’eau, est un bon remede contre les Vers des dents, aussi-bien que la racine de plantain mâchée.

VIII. C’est une fable que ces Vers, qu’on dit s’envoler avec la fumée de la graine de jusquiame.

IX. Le suc de marrube, mêlé avec un peu de miel, est bon contre les Vers pulmonaires.

X. La poudre de Cloportes est bonne contre les Vers hépatiques.

XI. L’ail, les raifforts, le cresson, la racine de gentiane, celle de pivoine, la myrrhe, sont souverains contre les Vers cardiaires.

XII. Le jus de cerfeuil s’employe avec succès contre les Vers sanguins.

XIII. Le sel végétal chasse les Vers vésiculaires.

XIV. Quand un enfant est sujet aux crinons, il faut le baigner dans de l’eau tiede, puis le frotter avec du miel auprès du feu, & ensuite lui passer un linge rude sur le corps.

XV. Laver le corps avec de l’eau où a bouilli de la racine de gentiane, est un bon remede contre les Cirons, & contre les Vers nommés Bouviers.

XVI. L’huile d’olive & de noix tuent les Vers promptement.

XVII. Le grand jeûne est contraire à ceux qui ont des Vers dans les intestins.

XVIII. Quand on fait des remedes contre les Vers des intestins, il faut les interrompre de temps en temps.

XIX. La fougere femelle, & l’écorce de racine de meurier, sont spécifiques contre le Solitaire.

XX. La raison pourquoi certains Vers sortis du corps, vivent dans le vinaigre, c’est que la plupart de ces Vers se nourrissent d’une matiere aigre qui est dans le corps.

VOILÀ ce que je m'étois proposé d'écrire sur les Vers qui s'engendrent dans le corps humain. J'aurois pu rapporter ici un grand-nombre de remedes qui sont répandus dans la plupart des Livres de Médecine, & remplir ce Traité de plusieurs formules différentes que je n'y ai point mises ; mais j'ai cru qu'il valoit mieux m'en tenir à peu de remedes, & en choisir de bons, que de faire un amas de receptes, qui auroient rendu ce Livre plus gros, sans le rendre meilleur.

En fait de remedes, nous n'avons pas d'autre chemin à suivre, que la voye des observations ; & vouloir découvrir par la raison seule, la vertu des médicamens, c'est ne vouloir jamais trouver ce qu'on cherche. Attachons-nous donc à l'expérience, & laissons ces chicanes & ces vaines subtilités, qui selon la pensée d'un Ancien[2], nous rendent semblables à ces petits Insectes qui ne se plaisent que dans les brossailles. Evitons cette Médecine Scholastique, qui n'est bonne que pour la dispute, & faisons-nous une Médecine positive qui nous puisse servir dans la Pratique. Par une Médecine positive, je n'entends pas une positive d'autorités, laquelle consiste à sçavoir les sentimens de divers Auteurs sur un même point, comme est la positive de Théologie. J'entends une positive de faits, laquelle nous apprenne ce qui a réussi le plus souvent dans les mêmes circonstances, & je dis que cette Médecine positive, réglée par la méthode, est la véritable Médecine.

La Médecine Scholastique nous rend habiles à la repartie, pour nous tirer adroitement d'une objection ; & l'autre nous rend sensés & prudens pour ne rien ordonner que de convenable : l'une fait des entêtés & des opiniâtres, l'autre des Médecins de bonne foi, qui ne cherchent qu'à s'instruire, & à être utiles : l'une ne s'applique qu'à forger des systêmes, & l'autre s'étudie principalement à regler sa conduite ; l'une cherche des détours pour se défendre, & l'autre des remedes pour guérir les maladies : l'une consulte ses préjugés, & l'autre consulte la raison & l'expérience : l'une fait des Pédans, & l'autre des Médecins.

---

1. ↑ Ainsi appellés du mot Grec στρογγύλος longs & ronds.
2. ↑ *Reperias quosdam in disputando mirè callidos, cum ab illâ cavillatione discesserint non magis sufficere in aliquo graviore actu, quùm parva quaæ animalia, quæ in angustiis mobilia campo detrahenduntur. Quintil. Institut. Orator. Lib. XII.*

CHAPITRE XIV.

Eclaircissement sur divers endroits de ce Livre.

LE sujet de cet éclaircissement, est une Lettre de M. Lémeri, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, imprimée dans les Mémoires de Trévoux au mois de Novembre 1703. contre la première Edition de ce Livre. Entre les Articles que mon Censeur reprend dans le Traité qu'il attaque, les uns y sont, les autres n'y sont pas ; & les autres y sont à la vérité, mais se trouvent en même temps corrigés dans l'Errata, où il les a pu voir.

Voilà tout l'ordre que nous suivrons dans cet éclaircissement, que nous ne donnerions point cependant au Public, sans l'occasion qu'il nous va fournir d'expliquer ici des matieres, dont l'examen ne peut être qu'utile.

Les Articles que l'Auteur de la Lettre censure dans le Livre de la Génération des Vers, & qu'on y lit effectivement, sont :

Premierement, Que peu de personnes, ou saines ou malades, sont exemptes de Vers. Le Censeur dit là-dessus, qu'on devine assez mon motif, & que c'est que je veux par ce petit préliminaire, autoriser mes explications touchant les maladies, dont je parlerai dans la suite. Je n'ai rien à dire sur cela, sinon que ce Censeur oublie de remarquer qu'après avoir avancé la proposition, j'ajoute que c'est ce qu'observe Platerus, & ce que l'expérience confirme lorsqu'on ouvre des corps morts.

Secondement : Que les Vers sanguins suivent le cours du sang, c'est-à-dire, que du cœur ils sont portés par les artéres dans les chairs, d'où ils sont

repris par les veines ; mais que comme il arrive quelquefois qu'ils sont trop gros, pour être reçus avec le sang dans ces mêmes veines, ils restent dans les chairs, où ils produisent des furoncles, des élevures, & souvent de ces galles universelles qui affligent tout le corps.

L'Auteur de la Lettre dit, que cette explication paroît supposer deux faussetés évidentes. La premiere, que la capacité des veines, qui est beaucoup plus grande que celle des artéres, doit, suivant cette explication, être beaucoup plus petite, puisqu'il semble que les artéres ont bien pu contenir les Vers dont il s'agit, & que les veines qui leur répondent, sont trop étroites pour les pouvoir laisser passer. La seconde, c'est que les pores des chairs qui sont effectivement très-petits, répondent néanmoins, selon moi, à la capacité des artéres ; puisqu'ils peuvent contenir aussi-bien qu'elles, les gros Vers qui en viennent, & que cependant ces pores ont en même temps une capacité plus grande que celles des veines, qui ne permettent pas le passage à ces Vers.

L'Auteur de la Lettre n'auroit sans doute pas fait une telle objection, s'il eût considéré que ces Vers, quoique fort petits, sont néanmoins des corps solides ; & qu'ainsi il peut arriver facilement que plusieurs Vers sanguins demeurent engagés dans les fibres des chairs ; en sorte que ceux qui y séjourneront assez pour y pouvoir un peu grossir par la différente nourriture qui s'y trouve, ne pourront plus être repris si facilement par les veines, & seront obligés de rester dans les chairs. Il n'est pas besoin pour cela, de supposer que les entrées des veines soient plus étroites que les extrémités des artéres ; le seul accroissement du Ver dispense de recourir à des subtilités de cette nature, & il semble même qu'on pourroit ici, assez à propos, renvoyer notre Auteur à la Fable de la Belette, pour y trouver l'éclaircissement de sa difficulté.

Il y a une réfléxion à faire sur ce que l'Auteur dit touchant les artéres & les veines. Il soûtient que les entrées des veines qui répondent aux extrémités des artéres, sont plus grosses que les extrémités de ces artéres ; & il ajoute que cela est de l'aveu de tous les Anatomistes. Il auroit bien fait de dire comment on a pu sçavoir la chose si certainement, & de quels microscopes on s'est servi pour s'en convaincre.

Troisièmement : Que la pleurésie est très-souvent causée par les Vers. L'Auteur de la Lettre fait ici une réfléxion ; c'est que dans les maladies où il

y a des Vers, on n'a pas plus de raison de juger que les Vers soient la cause, que le produit de la maladie. Ce que dit là notre Auteur, se trouve vrai quelquefois ; mais quelquefois aussi il y a des signes qui déterminent le Médecin à croire l'un plutôt que l'autre ; comme par exemple lorsqu'il voit qu'en certaines rencontres, on guérit une maladie en donnant des remedes contre les Vers, & qu'on ne la guérit pas si bien, en n'en donnant pas.

Quatrièmement : Que dans les fièvres malignes, je faisois rendre un grand nombre de Vers ; après quoi je guérissois mes Malades par l'usage des cordiaux. Que je ne trouvai point de meilleur moyen pour guérir ces maladies, que de les traitter par rapport aux Vers. L'Auteur de la Lettre dit ici, que mon observation n'est pas vraie. Pour en prouver la fausseté, il commence par dire, que si l'observation étoit telle que je la rapporte, tout Médecin auroit reconnu ce grand nombre de Vers. Et ensuite pour achever sa preuve, il dit que tout Médecin ne l'a pas reconnu. On ne contestera pas, je croi, cette derniere proposition ; car quand ce ne seroit que l'Auteur de la Lettre, qui n'auroit pas reconnu ce grand nombre de Vers, ce seul exemple suffiroit pour lui faire dire vrai. Pour ce qui est du premier point, sçavoir, que tout Médecin auroit reconnu ce grand nombre de Vers ; nous laissons au Lecteur à juger de la force d'un tel raisonnement. Après tout, mon Censeur prend ici mes paroles trop à la lettre : lorsque je dis que je faisois rendre un grand nombre de Vers. Ce mot de grand nombre ne doit pas se prendre à la rigueur ; & s'il ne faut qu'avouer que j'ai un peu exagéré, je l'avouerai volontiers, pour faire voir que j'aime l'exacte vérité.

Cinquiémement : Que je soûtiens que les Vers vénériens en rongeant & mordant tout ce qu'ils trouvent, causent tous les ravages qui arrivent dans les maladies vénériennes. On peut à la rigueur mettre cet Article au rang de ceux qui ne se trouvent pas dans le Livre de la Génération des Vers. Car je dis seulement que quant aux vénériens, Mr Hartsoeker est de sentiment qu'ils causent tous les ravages qui arrivent dans les maladies vénériennes ; qu'ils rongent & qu'ils mordent tout ce qu'ils trouvent ; & que si le mercure guérit cette maladie, c'est parce qu'il tue les Vers. Après quoi, j'ajoute que j'ai vu des personnes attaquées de ces sortes de maux, se sentir très-soulagées en prenant des remedes contre les Vers ; & un jeune homme entre autres, qui pour avoir usé pendant un mois d'une ptisanne faite avec la gentiane, & s'être purgé de temps en temps avec l'aloës, qui sont de bons

remedes contre les Vers, s'en trouva si bien, qu'ayant pris ensuite, pendant quinze jours des ptisannes d'esquine & de salsepareille, il n'eut besoin d'aucun autre remede, & fut parfaitement guéri[1].

L'Auteur de la Lettre dit ici trois choses. La premiere, qu'il est assez difficile de concevoir que les nodus, les exostoses, & plusieurs autres symptômes vénériens, qui dénotent naturellement un acide fort corrosif & coagulant, soient les effets des Vers. La seconde, que les douleurs produites par ces Insectes, seroient bien différentes de celles que ressentent ceux qui ont cette maladie. La troisiéme, que peut-être je n'étois pas bien sur que ce jeune homme eût une maladie vénérienne.

Quant au premier point, sçavoir, qu'il est difficile de comprendre que les nodus, les exostoses, & plusieurs autres symptômes vénériens qui dénotent un acide corrosif & coagulant, soient les effets des Vers : il paroît par ces paroles, que l'Auteur de la Lettre ne croit pas qu'on puisse dire que les Vers causent ces ravages, & dire en même temps que ces mêmes ravages viennent aussi d'un acide corrosif & coagulant. Mais en expliquant comment la pleurésie [1] peut quelquefois être causée par des Vers ; je dis que pour le comprendre, il n'y a qu'à considérer ce que peut produire cette matiere corrompue, qui accompagne toûjours les Vers ; parce qu'il n'est pas difficile de juger qu'elle peut aisément affecter la plevre, & l'enflammer ; pourquoi tout de même ne pourra-t'on pas dire, que pour comprendre comment les Vers peuvent causer tant de ravages dans les maladies vénériennes, il n'y a qu'à considérer dequoi est capable l'humeur acide, corrosive & coagulante, qui accompagne toûjours les Vers vénériens, & qui se met quelquefois avec eux de la partie ?

Au regard du second point, qui est que les douleurs que ces Insectes produiroient, seroient bien différentes de celles que ressentent ceux qui ont des maux vénériens ; l'Auteur de la Lettre pouvoit bien juger que comme dans la pleurésie causée par des Vers, j'attribue la douleur de côté à l'inflammation que l'humeur corrompue qui accompagne toujours les Vers, produit dans la plévre ; de même aussi dans les maux vénériens, lorsqu'il y a des Vers, je puis bien attribuer une bonne partie des douleurs de cette maladie aux humeurs corrosives qui accompagnent toûjours les Vers vénériens, comme nous venons de dire.

Enfin pour ce qui est du troisiéme, sçavoir, que peut-être je n'étois pas bien sur que ce jeune homme eût un mal vénérien ; on peut répondre que peut-être aussi en étois-je sur. Mais je ne suis point entêté : j'accorderai volontiers que je n'étois pas bien sur de la chose. C'est pourquoi j'ai retranché dans cette nouvelle Edition, l'Article dont il s'agit.

Le sixiéme Article que l'Auteur de la Lettre reprend, est que les grains de la petite vérole sont remplis de Vers ; que plus il y a de Vers dans ces grains, & plus les grains marquent. Que pour les empêcher de marquer, on n'a qu'à frotter le visage d'une eau qui tue ces Vers. Que quand au commencement de la petite vérole on se baigne les pieds dans du lait chaud, toute la petite Vérole se jette sur les pieds, parce que les Vers qui sont dans les pustules, courent au lait.

L'Auteur de la Lettre ne dit rien de particulier sur ces propositions, il les taxe seulement d'affectation. Cependant la derniere pourroit bien n'être pas seulement affectée, mais fausse & insoûtenable ; d'autant plus, que selon mon sentiment même, s'il y a quelquefois des Vers dans les grains de la petite vérole, il ne s'ensuit pas que les grains de la petite vérole viennent de Vers. Ainsi mon Censeur m'épargne plus que je ne mérite.

Le septiéme, Que le Ver plat, ou le *Solium*, contient dans toute son étendue un amas de petits corps globuleux, qui sont de véritables œufs. Que ces œufs après être sortis du ventre du Ver, grossissent insensiblement dans l'intestin de l'homme, & sortent quelquefois en abondance avec les excrémens de ceux qui ont ce Ver.

L'Auteur de la Lettre s'applique à combattre ce sentiment, & il soûtient que cela ne s'accorde pas avec ce que je dis ailleurs, après Spigélius, *de Lumbrico lato*, sçavoir, que le *Solium* est toujours seul de son espéce dans se corps de l'homme ; & que quand il en est une fois sorti, il ne s'y rengendre plus. Pour prouver que cette opinion est fausse, il dit que si les œufs dont je parle, sont en si grand nombre, rien ne peut empêcher que quelques Vers n'éclosent de ces œufs, ou pour parler son langage, rien ne peut empêcher *quelques-uns de ces œufs de s'éclore :* car seroit-ce, continue-t'il, comme le prétend l'Auteur de la Génération des Vers, parce que le Ver d'où viennent ces œufs, consume lui seul tout le chyle qui leur est nécessaire pour se développer entièrement, mais cette raison pourroit tout au plus avoir lieu pour expliquer comment les Vers éclos, *ou pour parler*

encore avec l'Auteur de la Lettre, comment les *œufs éclos* & devenus Vers ne peuvent atteindre à la grandeur de celui dont ils viennent ; mais elle ne fait point sentir pourquoi ces œufs ne se dévelopent point du tout. Car pour se développer, reprend-il, ils n'ont proprement besoin que de chaleur. La raison dont l'Auteur de la Lettre se sert ici pour combattre mon sentiment, se réduit donc à supposer que les œufs de ce Ver n'ont proprement besoin que de chaleur pour se développer entierement. Il auroit été à propos que l'Auteur n'eût pas seulement supposé la proposition, mais qu'il l'eût prouvée. Quoi qu'il en soit, quand même il seroit vrai que les Vers contenus dans ces œufs n'auroient besoin que de chaleur pour éclore, il ne seroit pas vrai pour cela, que toute chaleur y fût propre. Or la chaleur étant différente, selon la nature des matieres où elle se rencontre, la chaleur du chyle, par exemple, étant autre que celle des autres sucs, & celle du chyle, différente de celle du chyle même, selon qu'il est plus ou moins mêlé de bile, il s'ensuit que le *Solium* dévorant une bonne partie du chyle avant que ce suc s'introduise dans les intestins, & qu'il s'y mêle avec la bile, ainsi que je l'ai remarqué, ne laisse à ses petits qu'un chyle plein de bile, & par conséquent un chyle, dont la chaleur différente de l'autre, n'est peut-être point propre à faire éclore les petits Vers dont nous parlons.

L'auteur de la Lettre revient un peu de son sentiment sur la chaleur ; il avoue ensuite qu'il faut quelque nourriture pour faire éclore ces Vers, mais il dit qu'il n'en faut point tant, & qu'il en reste toujours assez dans les intestins pour cela.

Ce qu'il dit, seroit vrai sans une circonstance. C'est que je remarque que le *Solium* se nourrit du chyle avant que ce suc soit mêlé de bile, & que c'est ce qui est cause que cet Insecte tient sa tête vers le pylore, c'est-à-dire, à l'orifice inférieur de l'estomac, où il trouve ce chyle tel qu'il le cherche. Car si cela est, il ne sert de rien d'opposer que le *Solium* n'est point assez gourmant pour consumer tout le chyle ; puisque la partie qu'il laisse, étant destituée de celle qu'il a dévorée, devient par conséquent trop amere par le mêlange de la bile, pour être propre à faire éclore ces Vers, ou à les nourrir dès qu'ils sont éclos.

Notre Censeur n'en demeure pas là ; il dit qu'au moins faut-il avouer que quand le *Solium* est une fois sorti du corps, les œufs dont il s'agit, peuvent

se nourrir sans obstacle, & qu'ainsi rien n'empêche que cette espèce de Vers ne se rengendre.

Ce raisonnement seroit démonstratif, si par malheur je n'avois dit, ainsi qu'on le peut voir dans ma Préface, & ailleurs, que ce Ver ne sort point de lui-même, & que pour le chasser, il faut recourir à des remedes, ce qui est le sentiment d'Hippocrate ; car cela supposé, il est facile de juger que le remede qui chasse le *Solium* des intestins de l'homme, en chasse aussi les œufs, ou que s'il en reste quelques-uns, il les tue. L'Auteur de la Lettre, après des objections si foibles, conclut d'un air triomphant, que le raisonnement que j'ai fait pour accorder mon observation sur le *Solium*, avec ce que j'appelle les œufs de ce Ver, est tout-à-fait insoûtenable.

Au reste, après avoir proposé ce que j'ai avancé sur le *Solium*, je rapporterai ici un doute que j'ai sur ce sujet. Hippocrate dans le quatrième livre des Maladies, Art. 27. & Spigelius dans son Traité du Ver plat, Chapitre dixiéme, disent que ce Ver se produit dans l'homme dès le ventre de la mère ; qu'ensuite si on ne le fait sortir par quelque remède, il vieillit avec l'homme, & l'accompagne jusqu'au tombeau : ξυγκαταγηράσκει. Si la chose est ainsi, ne peut-on pas dire, que ce qui fait que le *Solium* est seul de son espéce dans le corps où il se trouve, & ne s'y rengendre pas même après en être sorti, c'est que les sucs dont le *Solium* déjà grand s'accommode dans le corps de l'homme fait, ne sont pas tels qu'il les lui faut avant que d'éclore, ou d'abord après qu'il est éclos ; parce qu'apparemment il a besoin alors d'une nourriture telle que le foetus est capable de la fournir ? Car on ne peut nier que les sucs qui se forment dans le foetus ne soient par leur qualité, très-différens de ceux qui se forment dans l'homme adulte. Cette explication est aussi vrai-semblable, pour le moins, que celle que nous avons donnée : elle s'accorde de plus, avec le sentiment d'Hippocrate, qui dit que le Ver plat s'engendre dans le fœtus, lorsque le lait & le sang de la mère viennent à se corrompre. Au reste, quoique nous soyions fort du sentiment d'Hippocrate & de Spigelius sur la solitude du Ver plat, nous remarquerons qu'il n'est point si nécessairement solitaire, qu'absolument parlant, il ne puisse avoir compagnie. En effet, ne se peut-il pas faire que de plusieurs œufs de *Solium*, qui se trouveront dans le corps d'un enfant encore au ventre de sa mère, il en réussisse deux : que les deux Vers qui seront éclos se nourrissent & croissent ensemble pendant

plusieurs années, sans que l'un prévale assez sur l'autre pour lui voler sa nourriture & le faire mourir ; qu'ensuite en donnant à la personne qui les aura, quelques remedes contre les Vers, on lui fisse rendre deux *Solium* ; & c'est pour cela que dans cette nouvelle Edition, au lieu de mettre comme dans la premiere, que le *Solium* est seul de son espéce dans le corps où il le trouve, j'ai mis qu'il est ordinairement seul. Au reste, ce fait étant très-rare, sans doute, ne détruit point la vérité du sentiment d'Hippocrate & de Spigelius, que le *Solium* est seul de son espéce dans le corps de l'homme ; parce qu'il en est de cette proposition comme de plusieurs autres, dont la vérité se doit tirer du cours ordinaire de la nature, & non des exceptions qui y arrivent par des cas rares & singuliers.

Le huitiéme Article que l'Auteur de la Lettre juge digne de censure, est qu'on ne peut être préservé des Vers après sa mort : Que celui qui meurt au milieu de l'abondance ; plein de force & de richesses, dont le corps est rempli du meilleur suc, & dont les os sont comme pénétrés de la moelle qui les a nourris, sera mangé de ces Insectes dans le tombeau, comme le plus malheureux & le plus pauvre.

L'Auteur de la Lettre remarque ici que Job, que j'ai cité comme Auteur de ces paroles, ne dit point que la moëlle nourrit les os ; & à cette occasion, il demande pourquoi donc je m'avise de le dire : il ajoute que cela m'est bien moins pardonnable, qu'il ne l'auroit été à Job ; parce que je suis Professeur d'Anatomie au Collége Royal, & que je dois sçavoir que les os du corps se nourrissent par des vaisseaux sanguins.

Je remarquerai que si l'Auteur de la Lettre avoit assisté à mes Conférences dans le Collége Royal, il auroit sçû qu'encore que les os, ou pour parler avec lui, *les os du corps* se nourrissent par des vaisseaux sanguins ; je prétends qu'ils se nourrissent de moëlle ; que la matière de cette moëlle leur est portée par les vaisseaux sanguins ; que quand l'os est solide, comme sont, par exemple, les osselets de l'oreille, le bois des Cerfs & des Daims, les vaisseaux sanguins versent cette matiere seulement dans le corps de l'os ; & que quand il est creux, ils la versent aux uns dans le corps de l'os seulement, comme à ceux dont sont composées les pattes des Homars & des Ecrevisses, & aux autres dans le corps & dans le creux de l'os tout ensemble. Il auroit appris qu'au dedans de ceux dont la cavité est remplie de moëlle, il y a, selon mon sentiment, divers petits trous par où

passent plusieurs vaisseaux qui viennent de la moëlle ; que comme dans les os des vieux Animaux, il ne laisse pas d'y avoir des vaisseaux sanguins distribués dans leur substance, quoique ces vaisseaux n'y paroissent pas ; de même dans les os où l'on ne remarque pas de moëlle, soit parce qu'ils ne sont pas creux, ou que l'étant, l'œil n'y en découvre point ; il ne s'ensuit pas que dans le corps même de ces os, il n'y en ait une véritable. En effet il n'est pas déraisonnable de penser que ce qui nourrit l'os, est un extrait de ce qu'il y a de plus délicat & de plus fin dans la portion huileuse du sang ; & que cette partie fine & délicate extraite de la portion huileuse du sang, en quelque lieu qu'on la suppose, ou dans le creux, ou dans le corps de l'os, n'est autre chose que la moëlle. Il est facile d'expliquer comment les vaisseaux sanguins portent le sang dans le corps & dans la cavité de l'os ; comment la partie la plus délicate & la plus fine de la portion huileuse de ce sang, se filtre dans la substance des os solides ; comment dans ceux qui sont creux, & dont la cavité est pleine de moëlle, elle se filtre & dans la substance de l'os, & dans un tissu spongieux & vésiculaire que la cavité de cet os renferme. Ces derniers se nourrissent comme les plumes des Oiseaux ; car le creux du tuyau de la plume n'est pas seulement formé pour accorder ensemble la souplesse, la force & la légèreté, mais encore pour servir comme de magasin à la nourriture qui doit être distribuée dans toute la plume ; en sorte qu'un même moyen, ainsi que l'observe un Auteur moderne, satisfait ici tout à la fois à plusieurs vues différentes. Je conclus de-là que mon Censeur au lieu de s'étonner qu'on puise dire que la moëlle nourrit les os, devroit regarder comme une erreur le sentiment opposé. Quoi qu'il en soit, puisque cet Auteur est si surpris qu'un Professeur d'Anatomie au Collège Royal, croye que la moëlle nourrit les os, nous remarquerons qu'il le seroit bien plus, s'il sçavoit que ce même Professeur enseigne que la moëlle n'a point de sentiment : car ceux qui ôtent à la moëlle l'avantage qu'elle a de nourrir les os, lui en donnent un autre qu'elle n'a pas, qui est d'être d'un sentiment très-exquis, & ils insistent beaucoup plus sur cet article que sur l'autre. Comme cette erreur n'est pas moins grande que la premiere, peut-être que les Lecteurs ne trouveront pas mauvais que nous en disions ici un mot par occasion.

La moëlle est une matière huileuse, coulante & liquide, renfermée en plusieurs vésicules membraneuses très-déliées, communiquant les unes aux

autres, dans le tissu desquelles cette même matiere est filtrée. Quelques anatomistes la définissent un amas de plusieurs vésicules membraneuses très-déliées, ouvertes les unes dans les autres, & remplies d'une matiere huileuse, coulante & liquide. Mais cette définition confond le contenant avec le contenu, & n'est pas plus exacte que celle qu'on donneroit, du jus de citron, en disant que c'est un amas de plusieurs vésicules membraneuses remplies d'un suc acide & transparent. D'ailleurs elle ne s'accorde pas avec le langage de ces mêmes Anatomistes, lorsqu'ils disent que la moëlle transpire, qu'elle passe à travers le corps de l'os, que c'est ce qui rend les os jaunes après la mort de l'Animal ; que pour éviter cet inconvénient, les Ouvriers qui employent des os dans leurs ouvrages, ont la précaution de les scier en long pour en ôter toute la moelle, & même le tissu spongieux & vésiculaire, afin que la blancheur de l'os ne soit point altérée : que la moëlle est un suc d'une saveur douce & d'une consistance onctueuse, &c. Par où l'on voit qu'ils distinguent la moëlle d'avec le tissu membraneux & vésiculaire où elle est filtrée, & qui la renferme. Cela posé, il est facile de voir que la moëlle étant un suc, elle ne sçauroit avoir de sentiment, & qu'il n'y a pas moins d'absurdité à lui en attribuer, qu'il y en auroit à en attribuer au sang. Il est vrai qu'on allegue des expériences pour prouver que la moelle a du sentiment ; mais il suffit d'exposer ces expériences, pour faire connoître qu'elles ne prouvent nullement ce qu'on en conclut. On dit premierement, & on le dit avec vérité, qu'en voyant panser ceux qui ont perdu un bras ou une jambe, on s'apperçoit qu'aussi-tôt que la moëlle est rudement touchée, les Malades donnent des marques d'une nouvelle douleur. Secondement, que si on fait scier l'os de la cuisse d'un Animal vivant, qu'on mette le bout de l'os entierement à nud, & qu'ensuite après avoir attendu que l'Animal ne crie plus, on lui plonge un stilet dans la moëlle, alors l'Animal donne des signes d'une très-vive douleur. Cette derniere expérience a été faite dans l'Académie Royale des Sciences ; mais il est facile de voir que si l'Animal crie si fort quand on touche rudement la moëlle, ou qu'on y enfonce un stilet, c'est qu'en même temps on touche & on pique le tissu membraneux & vésiculaire qui renferme cette moëlle, & qui a un sentiment très-vif.

Mais pour revenir au propos que nous avons quitté, l'Auteur de la Lettre dira peut-être, que puisque Job, dans le passage que j'ai cité, n'est point

entré dans la question de la nourriture des os, au moins pour cette raison, je n'y devais pas entrer non plus en traduisant comme j'ai fait *& medullis ossa illius irrigantur*, par, *& dont les os sont comme pénétrés de la moëlle qui les a nourris*. Il est vrai que j'aurois pu me dispenser de traduire de la sorte, & que si je me fusse contenté de mettre, *dont les os sont tout pénétrés de moëlle*, j'aurois traduit plus littéralement. Mais c'est tout l'avantage qui en seroit arrivé ; car à considérer le passage & l'occasion où il est placé, on ne sent nullement que ces mots, *& dont les os sont comme pénétrés de la moëlle qui les a nourris*, rappellent aucune question d'Anatomie. En effet, ces termes, *qui les a nourris*, ne paroissent point être mis là scholastiquement, mais seulement par rapport à un certain usage commun, qui fait qu'on dit qu'une chose en nourrit une autre, lorsqu'elle lui fournit une humeur qui l'entretient, & qui l'empêche de se dessécher. C'est ainsi qu'on dit que l'essence nourrit les cheveux ; que l'huile nourrit la corne ; que certaines pommades nourrissent la peau, &c. Or, personne ne niera qu'au moins en ce sens, la moëlle ne nourrisse les os. On voit par là, comme il ne faut pas toûjours prendre à la rigueur certaines expressions. Nous ajouterons même que si ces chicanes étoient admises, notre Auteur serait à reprendre de dire, comme il fait dans sa Lettre, qu'il a expérimenté plusieurs fois, qu'en touchant des bouteilles sur lesquelles il étoit tombé quelques gouttes d'un esprit acide minéral, *sa main a ressenti des demangeaisons considérables ;* puisqu'on pourroit répliquer, qu'un Physicien doit sçavoir que ce n'est ni la main, ni le pied, ni aucune autre partie qui sent, mais que c'est l'ame. À la vérité, cette expression ne seroit pas bonne : *Ma main a ressenti de la demangeaison ; mon pied sent de la douleur ; ma tête sent de grands élancemens ;* pour *j'ai ressenti de la demangeaison à la main ; je sens du mal au pied ; je sens de grands élancemens à la tête*. Mais ce n'est que par une raison qui regarde les regles du langage, & nullement parce que les sensations n'appartiennent qu'à l'ame, : car s'il falloit s'astreindre à parler toujours en Philosophe, on se rendroit ridicule. C'est pourquoi dans le sixiéme Journal des Sçavans de l'année 1702. on reprend le Traducteur du Traité *de la Sobriété*, de ce qu'il ne trouve pas à propos qu'on dise que le manger flatte la langue, & de ce qu'il se croit obligé d'avertir par une note exprès, que c'est plutôt l'ame qui est flattée par l'entremise de cette organe.

Nous voici arrivés au neuviéme des articles qui sont repris par l'Auteur de la Lettre, & qui se trouvent effectivement dans le Livre où il les reprend. Cet article, c'est que *je me suis mis en tête*, pour me servir de ses termes, de décrier dans un Chapitre exprès, les remedes que l'on employe le plus ordinairement contre les Vers. En effet, j'y condamne le tabac, le vinaigre, la poudre de Vers desséchés, le *semen-contra*, l'eau où ont trempé des écorces vertes de noix, celle où a trempé le mercure, & enfin le mercure doux donné tout seul, & sans être mêlé avec aucun purgatif. L'Auteur de la Lettre, pour prouver en général que ces remedes sont bons, dit que ceux que je substitue à la place, ne paroissent pas à beaucoup près si bons, & qu'ils ont du moins autant d'inconvéniens. Selon ce Censeur, je trouve le *semen contra* plus échauffant que l'oignon, que l'ail, que la moutarde ; & lui pour montrer le contraire, il dit que le *semen contra* n'est pas plus échauffant que l'oignon, que l'ail, que la moutarde. Je condamne l'eau de mercure, parce que les Malades étant obligés d'en user long-temps, il arrive qu'à la longue les parties subtiles du mercure offensent les nerfs, & causent des tremblemens ; & mon adversaire pour faire voir que je me trompe, dit : Que cette eau n'est pas si mauvaise, que je la veux faire passer ; que je ne dois pas m'imaginer qu'elle soit moins spécifique pour les Vers, & qu'elle produire plus de mauvais effets, toutes choses d'ailleurs égales, que l'eau à la glace que je mets au nombre des remedes excellens que j'ai éprouvés. Nous remarquerons ici en passant, qu'on verra plus bas que je ne mets point l'eau à la glace au rang des remedes que j'ai éprouvés contre les Vers. Au regard du mercure doux, l'Auteur de la Lettre dit que je le place aussi au rang des mauvais remedes contre les Vers, parce qu'à la longue il peut causer le flux de bouche. Cet Auteur pour prouver le contraire de ce sentiment qu'il m'attribue, dit que je lui ferois plaisir de lui citer dans tout mon Livre un seul remede aussi bon que celui-là. Il ajoûte que s'il falloit proscrire le mercure doux du nombre des remedes contre les Vers, parce qu'il cause quelquefois une légère salivation, il n'y auroit gueres de remedes dans mon Traité, que l'on ne proscrivît par de meilleurs raisons. Le Censeur auroit dû rapporter ces meilleures raisons, mais il garde cela par devers lui. Nous laissons à juger de force de toutes ces preuves.

Quant au vinaigre, notre Auteur me reprend d'avoir dit que rien ne réveille plus que le vinaigre, les Vers du corps : que cette liqueur étant elle-

même toute pleine de Vers, ne peut qu'en introduire une grande quantité dans le corps. Il me reprend encore de ce que je rejette la plûpart des choses aigres, & qu'en les rejettant, j'excepte néanmoins les esprits de nitre, de souphre, & de sel. La raison qu'il allégue pour me reprendre de cette exception, c'est que ces esprits sont des aigres. Cependant de peur de me faire en cela un mauvais procès, il dit que je répondrai peut-être que ces esprits sont des acides minéraux, & que je ne rejette que les aigres végétaux. Là-dessus il remarque que néanmoins j'excepte le citron, la grenade, le verjus, & à ce sujet il s'étonne comment je les ai pu excepter. Il demande s'il y a deux acides plus semblables en nature, que ceux du vinaigre & du verjus ; & pour conclusion, il dit que pour peu qu'on soit versé en Chymie, on n'attribuera jamais à des corps d'une nature aussi semblable, des effets tout-à-fait contraires.

L'Auteur de la Lettre me prête ici une réponse que je ne ferai pas. Car comme l'acide du vinaigre est un acide de *décomposition*, ainsi que parlent les Chymistes, & que celui du verjus ne l'est pas, je trouve de la différence entre l'acide du vinaigre, & celui du Verjus. Mais sans recourir à cette raison, la seule différence des effets qui se remarquent dans le vinaigre & dans le verjus, doit suffire plus qu'aucune autre chose, pour faire juger que leur nature est différente. C'est une maxime trop sujette à erreur, que celle de croire que nous devions regler les effets des causes sur l'opinion que nous avons de la nature de ces causes. Il paroît bien plus sur de juger de la nature des causes par celles de leurs effets. On dira, par exemple, que l'eau des Gobelins est d'une nature différente de celle de la Seine, parce que l'eau des Gobelins est bonne à certaines teintures auxquelles l'autre n'est pas propre. On dira encore, que comme il y a des eaux où cuisent certaines légumes, d'autres où ces mêmes légumes ne cuisent pas, il faut que ces eaux ayent une nature différente. Mais si par le simple examen de leur nature, on vouloit deviner ces effets, on courroit grand risque de n'y jamais parvenir ; puisque ces eaux considérées en elles-mêmes doivent paroîtree encore plus semblables en nature, que ne le paroissent à l'Auteur de la Lettre, le vinaigre & le verjus, dont le premier étant un acide qui vient de la décomposition du corps, annonce par conséquent, qu'il est d'un différent caractere. L'Auteur de la Lettre ajoute, que si je considere avec le microscope, le verjus & le jus de citron, j'y remarquerai un grand nombre

de Vers. Peut-être que lorsque le verjus commence à se décomposer, & qu'il est gâté, y découvre-t'on des Vers ; mais qu'il en renferme avant de se décomposer, c'est de quoi je doute ; l'expérience en est facile à faire.

Le dixiéme article est que j'ai dit dans la Préface, que j'ai éprouvé tous les remedes dont je parle, & qu'il n'y en a aucun de douteux. Je ne dis pas tout-à-fait cela ; je dis que je prends garde à n'en rapporter aucun de douteux, & que je n'aye éprouvé. Or, il semble qu'on peut bien prendre garde de ne rapporter aucun remede douteux, & cependant être contraint d'en rapporter quelques-uns qui le soient. Cela arrive lorsqu'entre les maladies contre lesquelles on propose des remedes, il s'en trouve qui ne sont pas assez fréquentes, pour qu'on puisse avoir là-dessus l'expérience nécessaire ; en sorte que tout ce qu'on peut faire alors, c'est de si bien prendre garde de ne rapporter aucun remede douteux, que lorsqu'on en rapporte de tels, cela vienne de ce qu'il n'est pas possible de faire autrement, ou de ce que cela est très-difficile. Ainsi de ce que je dis que je prends garde de ne rapporter aucun remede douteux, il ne s'ensuit pas que je dise qu'entre les remedes que je rapporte, il n'y en ait aucun que je n'aye éprouvé. L'Auteur de la Lettre auroit pu sur ce sujet m'attaquer dans un autre endroit, où je dis bien plus précisément ce qu'on me reproche d'avoir dit dans la Préface, c'est à la fin du Livre ; car j'y dis formellement, que les remèdes que j'ai rapportés sont surs, & que la connoissance que j'ai de leurs vertus, n'est point l'effet de mon raisonnement, mais de mes observations ; ce qui sans doute ne peut s'excuser, si l'on n'a l'indulgence de croire que j'ai seulement prétendu dire cela de la plus grande partie des remedes que je propose. Cette explication ne seroit pas toute de faveur, il y auroit même quelque justice ; car entre les remedes rapportés dans le Livre de la Génération des Vers, s'il y en a qui ne sont rapportés que sur la foi de quelques Auteurs, comme par exemple, les remedes qui regardent les Vers encéphales, & quelques autres : on peut dire qu'il paroît par la maniere dont je les rapporte, que je ne prétends nullement insinuer que je les aye éprouvés. Cependant tout bien considéré, il est certain que j'ai parlé ici trop universellement, & qu'au lieu de dire, les remedes que j'ai rapportés sont surs, j'aurois mieux fait entendre ma pensée, si j'avois dit, la plûpart des remedes que j'ai rapportés sont surs. On ne dit jamais moins, que lorsqu'on dit trop.

Le onziéme article est sur ce que j'ai dit de certaines gens que je traite de demi-sçavans, & que j'accuse de n'entendre pas la doctrine des acides & des alkalis, qu'ils mettent à toutes sortes d'usages. Il paroît par la maniere dont l'Auteur de la Lettre s'offense de ces paroles, qu'il a pris pour lui le terme de *demi-sçavant ;* cependant je certifie que je m'en suis servi sans penser à lui. Mais après tout, il faut avouer aussi, que je tourne un peu trop en ridicule ces demi-sçavans, & que l'Auteur de la Lettre n'a pas tout-à-fait tort de m'en reprendre : car après avoir rapporté l'abus qu'ils font de la doctrine des acides & des alkalis, je dis que si on leur demande pourquoi la Seine charie des glaçons en hyver, & rompt quelquefois les ponts, ils répondront bien-tôt que cela vient des acides & des alkalis ; car l'eau, continué-je, se figera par les acides de l'air qui fixeront les alkalis ; & les parties de pierre ou de bois que les glaces rompront, ne se seroient point rompues, si les acides insinués dans leurs pores, ne les avoient rendues cassantes : ainsi ajoûté-je, pourquoi le feu consume-t'il une maison, c'est que les acides & les alkalis sont mis en mouvement ? Pourquoi l'action des Maçons démolit-elle les bâtimens ? bien-tôt les acides & les alkalis en seront la cause. La plaisanterie est un peu outrée, & pour cette raison, je l'ai retranchée dans cette nouvelle Edition ; mais cependant toute excessive qu'elle est, l'Auteur de la Lettre ne l'a pas prise pour une plaisanterie ; car il avertit très-sérieusement, qu'on impute là aux demi-sçavans des absurdités qu'il ne croit pas qu'aucun d'eux ait jamais pu penser.

Le douziéme article est, que j'ai dit que si j'avois voulu m'arrêter à tous les raisonnemens qu'on me fit sur les acides & sur les alkalis, pour me prouver que le Malade que j'ai délivré du *Solium*, dont on voit la figure dans la premiere Planche, n'avoit aucun Ver ; qu'il le falloit encore saigner, & lui donner ensuite le petit lait, ce Malade aurait encore son Ver, ou seroit mort. L'Auteur de la Lettre prend de-là occasion de dire, que j'ai le malheur de trouver par-tout, dans la pratique de ma profession, de ces demi-sçavans ; mais que je ne m'arrête point à leurs raisonnemens sur les acides & sur les alkalis, pour prouver qu'il faut saigner & donner le petit lait. Que cependant on ne se seroit jamais imaginé que ces sortes de gens fussent tant attachés à la saignée & au petit lait, si je ne l'assurois, puisqu'il semble que leurs principes les induisent à bien d'autres remedes que ceux-là. Ce que dit là l'Auteur de la Lettre, ne fait rien contre mon observation particuliere ;

puisque dans ce même endroit j'ajoûte, que ceux qui s'opposoient au dessein que j'avois de purger ce Malade, disoient que la coction des humeurs n'étoit pas achevée ; que les acides & les alkalis n'avoient pas encore fini leur combat dans le corps du Malade ; & qu'ainsi il valloit mieux en attendant, faire saigner le Malade, & le mettre au petit lait pour calmer ces grands troubles excités entre les acides & les alkalis, que de donner un remede purgatif, qui selon eux, n'étoit capable que d'augmenter ce grand combat. L'Auteur de la Lettre est un peu sujet à prendre ainsi pour des propositions universelles, des propositions particulieres. Au reste, j'avertis qu'au lieu de ces mots : *Si j'avois voulu m'arrêter à tous les raisonnemens qu'on me fit sur les acides & les alkalis pour me prouver que le Malade que j'ai délivré du Solium dont on voit la figure, planche premiere, m'avoit aucun Ver, qu'il le falloit encore saigner, & lui donner ensuite le petit lait, ce Malade auroit encore son Ver, ou seroit mort ;* j'avertis, dis-je, que je devois mettre les suivans : sçavoir, *Si j'avois voulu m'arrêter à tous les raisonnemens que l'on fait sur les acides & sur les alkalis, & qui m'auroient prouvé que le Malade que j'ai délivré du Solium dont on voit la figure dans la planche premiere, n'avoit aucun Ver, & qu'il falloit le saigner & lui donner ensuite le petit lait, il auroit peut-être encore son Ver, ou seroit mort.*

Le treiziéme article est, que je dis que l'huile de vitriol & celle de tartre mêlées ensemble, deviennent insipides. L'Auteur de la Lettre avertit, qu'à la vérité elles perdent beaucoup de leur acrimonie, mais qu'elles ne sont pas absolument insipides pour cela. Cet Auteur a raison, & je devois dire presque insipides.

Le quatorziéme est, que pour expliquer comment un remede pris intérieurement, peut agir sur une partie plûtôt que sur une autre, Je dis que si l'on jette de l'eau-forte sur un composé d'or & de fer, cette eau-forte s'attachera au fer, le dissoudra, & coulera sur l'or sans y faire impression : que c'est-là une image de ce qui se passe dans le corps humain ; lorsqu'un remede s'attache, par éxemple, au foie plutôt qu'aux poumons. L'article tombe sur ces mots, *Un composé d'or & de fer*. L'Auteur de la Lettre dit là dessus, que la grande connoissance que j'ai de la Chymie, m'a fait aviser depuis quelque temps, de distiller la fougère, au lieu que Dioscoride ne la donnoit qu'en poudre ; mais que cette grande découverte est un peu flétrie

par une autre opération de Chymie, qui ne vange que trop les demi-sçavans du mépris que j'ai pour eux. Cette opération de Chymie au reste, dont l'Auteur de la Lettre parle ici, c'est le *composé d'or & de fer*, que nous venons de voir. Il ajoute que si mes ordonnances étoient toutes aussi difficiles à exécuter que ma prétendue opération, mes Malades seroient en grand danger *de mourir ou de réchaper*, avant que le remede fût préparé. L'Auteur de la Lettre veut dire sans doute, que je serois moi-même en grand danger de voir mourir ou réchapper mes Malades avant que mon remede fût prêt. Mais cela n'est rien. Il me demande ici que je lui apprenne donc la maniere de faire un *composé d'or & de fer ;* & ensuite il dit, qu'on mêlera bien ensemble tous les autres métaux, mais que pour le fer, on n'a point encore trouvé le secret de le mêler avec aucun autre métail. Après ces paroles, il admire comment donc j'ai pu apprendre à faire des composés si merveilleux.

On voit par-là que l'Auteur de la Lettre ne croit pas qu'il soit possible de faire aucun composé, quel qu'il soit, qu'on puisse appeller un composé d'or & de fer. Si cela est, j'ai eu sans doute grand tort de proposer, pour faire mon expérience, de jetter de l'eau forte sur un tel composé. Mais d'un autre côté, si pour faire un composé d'or de fer, sur lequel mon expérience puisse réussir, il suffisoit de mêler ensemble de la limaille d'or & de la limaille d'acier ; s'il suffisoit de faire un tout, dont quelques parties fussent d'or, & quelques autres de fer ; s'il suffisoit de souder de l'or & du fer, l'Auteur du Livre de la Génération des Vers pourroit bien n'avoir pas tant de tort, puisqu'il ne doit point s'embarrasser de quelle manière soit fait ce composé d'or & de fer, pourvu que c'en soit un sur lequel on puisse voir l'eau-forte s'attacher à une partie de ce composé, & épargner l'autre. Ce clou de Florence moitié or & moitié fer, qu'on montroit autrefois comme un exemple incontestable de la vérité du grand œuvre, & qu'on ne montre plus, aujourd'hui que les microscopes sont en usage, étoit un clou où l'on avoit soudé ou enté délicatement une pointe d'or ; & par conséquent ce clou étoit un composé d'or & de fer. Il faut être terriblement Chymiste, pour croire qu'on ne puisse demeurer d'accord de cela sans ignorer la Chymie. C'est pourtant là l'erreur que l'Auteur de la Lettre me reproche, c'est là, pour me servir de ses termes, ce qui flétrit la *grande découverte que j'ai faite de distiller la fougere*, au lieu que Dioscoride la donnoit en poudre. Il est facile

de voir que la méprise de notre Chymiste vient de ce qu'il a confondu les composés d'alliage avec ceux de jonction, qui sont néanmoins bien différens. Une maison est un composé de pierre & de bois, sans que cette pierre & que ce bois soient incorporés ensemble. Peut-être que l'Auteur de la Lettre dira qu'il convient qu'en ce sens on peut dire un composé d'or & de fer, mais qu'aussi je devois donc m'expliquer. Une telle réponse ne mettroit guères à couvert notre Auteur ; car outre que je ne pouvois pas me croire obligé de m'expliquer sur un point où il étoit impossible de deviner que quelqu'un se pût méprendre, je dis un peu plus bas, que pour donner plus de jour à ma pensée, il n'y a qu'à imaginer un corps artificiel fait de verre, dont les poûmons soient d'or, & le foie de fer. Cela pouvoit ôter à l'Auteur de la Lettre tout lieu de se méprendre.

Le dernier article est sur un point où notre Censeur a bien plus de raison. Après avoir dit dans la première Edition, que si on jette de l'eau-forte sur un composé d'or & de fer, cette eau s'attachera au fer, & épargnera l'or. J'ajoûte que si au lieu d'eau-forte, on se sert d'eau régale, cette eau ira porter son action sur l'or, ne touchera point au fer ; car c'est-là une véritable inadvertance, en sorte que j'ai mérité qu'on me conseillât de choisir une autre fois l'argent comme plus propre à être respecté par l'eau régale.

Entre les articles que l'Auteur de la Lettre reprend dans le Livre de la Génération des Vers, voilà ceux qui s'y trouvent ; venons à ceux qui ne s'y trouvent pas. Ces articles se réduisent à douze, dont six seront compris dans le quatriéme.

Le premier, est que l'Auteur du Livre de la Génération des Vers, pour rendre raison des furoncles, des élevures, & de ces galles universelles qui affligent tout le corps, a recours aux Vers sanguins, & encore à des semences de Vers insinuées dans les pores des chairs. Mais la chose n'est nullement ainsi : j'explique comment les Vers peuvent causer des furoncles, des élevures & des galles universelles, quand il arrive que ces maladies sont produites par les Vers, & qu'elles ne viennent pas d'ailleurs. Or, est-ce-là recourir aux Vers pour expliquer ces maladies ? Dire, par exemple, comment l'homme perd la raison quand il a pris trop de vin, est-ce recourir au vin, pour expliquer comment l'homme perd la raison ? Décrire comment le fréquent usage du tabac abrege la vie, est-ce recourir au tabac, pour s'expliquer comment la vie s'abrege ? Faire voir comment les liqueurs

qu'on boit aujourd'hui avec tant d'excès, alterent les parties nobles, est-ce recourir à ces liqueurs, pour expliquer l'altération des parties nobles ? Enfin, s'il m'est permis d'ajouter encore une comparaison, décrire comment une maison tombe quand les Mâçons la démolissent, est-ce recourir aux Mâçons, pour expliquer comment tombe une maison ?

Le second est, que parce qu'Appien Aléxandrin, en parlant d'une certaine maladie qui affligea un jour l'armée des Romains, dit que cette maladie fut incurable faute de vin ; j'infere de-là, qu'elle venoit de Vers engendrés dans la tête ; je n'infere point qu'elle en venoit, mais qu'elle en pouvoit venir, ce qui est bien différent. Appien Aléxandrin raconte que les Romains dans la guerre contre les Parthes, sous la conduite de Marc-Antoine, furent réduits, faute de vivres, à manger les herbes des champs, & se trouverent ensuite attaqués d'une maladie épidémique, consistant dans une fureur qui leur faisoit foüir la terre à belles mains, & rouler de grosses pierres, comme si c'eût été pour les faire servir à quelque grand dessein. L'Historien ajoute, que ce mal fut incurable faute de vin, qui étoit, dit-il, le seul remede à cette maladie. Après avoir rapporté le fait tel que le voilà, je dis que cette fureur pouvoit bien venir de quelques Vers engendrés dans la tête des Romains par le mauvais suc des herbes qu'ils avoient mangées. Je remarquerai ici à cette occasion, ce que j'ai remarqué ailleurs dans ce Livre, qu'encore que le vin soit un bon remede contre les Vers, ce n'est pas un remede universel contre ce mal, témoin la Lettre suivante qui m'a été écrite sur ce sujet.

De Bar-le-Duc le 18. *Septembre* 1703.

DEPUIS sept ou huit mois, des maladies causées par des Vers, ayant jusqu'à présent régné dans tout le Barois, les Malades ont reçu de grands soulagemens par les remedes marqués dans le Livre *de la Génération des Vers*, sur-tout aux environs de chez Madame la Comtesse de Nétancourt, laquelle s'étant employée elle-même au soulagement des pauvres, a fait par le moyen des remedes de ce Livre, beaucoup de cures, & entre autres celle d'un Boucher de *Revigni* à une lieue de chez elle, auquel elle a fait jetter un Ver plat long de huit aulnes & plus. Car avant que le tout sortît, le Malade commença à en rendre par bas des

morceaux de la longueur d'un doigt, d'un poulce, de deux poulces, d'un demi poulce, & en une quantité extraordinaire, ce qui fit juger aux assistans que ce Ver étant entier, pouvoit avoir près de douze aulnes. Il étoit de même forme & blancheur que celui qui est décrit dans le Livre de la Génération des Vers, avec les mêmes séparations & petits boutons au milieu. Je fus mandé pour confesser le Malade & le disposer à la mort. Sa maladie le prit par une fièvre continue avec transport au cerveau, & il étoit abandonné. Ce qui nous surprit davantage, c'est que cet homme eût des Vers ; car il est à remarquer qu'il avoit son corps aviné, qu'en santé il buvoit du vin en très-grande quantité, & que nonobstant sa fiévre, toute violente & continue qu'elle étoit, il n'avoit jamais voulu quitter le vin, quoique défendu par tous ceux qui le voyoient, lesquels disoient que c'étoit le vin qui le réduisoit à cet état ; mais il a bien fait voir qu'on se trompoit, car dès le moment qu'il eut mis bas le Ver, il commença à dormir. La fiévre cessa au bout de vingt-quatre heures, & quelques jours après il se porta mieux que jamais. Je l'ai vu plusieurs fois depuis, & il est dans une parfaite santé, &c. Je suis, Monsieur, Votre. &c. Remy de Bar. Capucin.

Le troisiéme article, est que lorsque je dis que la pleurésie vient très-souvent de Vers, je n'avance cette proposition, qu'à l'occasion d'un seul pleurétique que j'achevai de guérir, en lui faisant sortir un grand Ver appellé *Solium*. Mon Censeur se trompe, je n'avance point cela sur le seul exemple de ce pleurétique ; car je dis formellement que plusieurs Auteurs font mention de pleurésies vermineuses ; que Gabucinus entre autres, assure avoir guéri une fille pleurétique en lui donnant un médicament contre les Vers, lequel lui en fit rendre une grande quantité, après quoi la pleurésie cessa. Il ajoûte de plus que Quercétan ayant fait ouvrir plusieurs vieillards morts de pleurésie, ce Médecin leur trouva les intestins remplis de Vers, & qu'il regarda ces Vers comme la vraie cause de leur mal : ainsi au lieu d'un pleurétique, en voilà plusieurs. Au reste, il est étonnant que notre Auteur ait ici pu se résoudre à confesser que j'ai fait sortir ce grand Ver, & qu'il n'ait pas sçu trouver quelque moyen ingénieux pour nier le fait. Il faut convenir que cet Adversaire est bien peu inventif quand il parle sur le papier.

Le quatriéme, s'il faut croire mon Censeur, c'est que parmi les Aphorismes du Chapitre précédent, j'ai mis ceux-ci.

1. La fistule lacrymale vient de Vers.

2. Les cancers viennent de Vers.

3. L'hydropisie vient de Vers.

4. Les tumeurs & les excroissances viennent de Vers.

5. Les maladies qu'on attribue à des sorts, sont causées par des Vers.

6. Les difformités qu'on apporte en naissant, viennent aussi de Vers qui ont rongé des parties tendres du fœtus.

Ces aphorismes ne sont point dans mon Livre. Au lieu du premier, La fistule lacrymale vient de Vers, j'ai mis, Dans la fistule lacrymale, l'eau qui sort des yeux est pleine de petits Vers qu'on discerne avec le microscope.

Au lieu du second, Les cancers viennent de Vers, j'ai mis, Les cancers sont tout pleins de petits Vers imperceptibles. Ces Vers rongent les fibres des parties, & tous les cribles des glandes ; en sorte que les glandes recevant presque tout ce qui se présente, grossissent d'abord outre mesure ; ensuite ces Vers s'augmentant & continuant de ronger ce qu'ils trouvent, ils ulcérent souvent la partie, & la consument. Ce n'est pas là dire que les cancers viennent de Vers, mais c'est dire seulement qu'il y a des Vers dans les cancers, & qu'ils y font de grands ravages ; sauf à examiner ensuite si ces Vers sont la cause, ou l'effet des cancers.

Au lieu du troisiéme, L'hydropisie vient de Vers, j'ai mis, L'hydropisie peut être quelquefois causée par des Vers.

Au lieu du quatriéme, Les tumeurs & les excroissances du corps viennent de Vers, j'ai mis, Les Vers peuvent causer des tumeurs au corps, & des excroissances, comme ils en causent aux feuilles de chêne, où par leur piquure, ils empêchent le suc de la feuille, de circuler à l'ordinaire, ce qui produit sur la feuille cette excroissance qu'on appelle noix de galle, & qu'on regarde mal-à-propos comme un fruit.

Au lieu du cinquiéme, Les maladies qu'on attribue à des sorts, sont causées par des Vers, j'ai mis, La plûpart des maladies qu'on attribue à des sorts, viennent de Vers.

Au lieu du sixiéme, Les difformités qu'on apporte en naissant, viennent aussi de Vers qui ont rongé les parties tendres du fœtus, j'ai mis, Les difformités qu'on apporte en naissant, peuvent venir quelquefois de Vers

qui auront rongé les parties tendres du fœtus, & par ce moyen auront causé des tumeurs ou des tortuosités.

Que devient après cela, la réflexion de l'Auteur de la Lettre, lorsqu'il dit qu'on peut juger de la bonté des autres aphorismes de mon Livre, par cet échantillon ? Ne pourroit-on point dire avec plus de vérité, que cet échantillon suffit pour faire juger de la sincérité de mon Censeur ?

Le cinquiéme article est, que je place le mercure doux au rang des mauvais remedes contre les Vers, parce qu'étant souvent réitéré, il peut causer le flux de bouche, mais que je lui fais pourtant la grace de l'admettre quand il y a quelque soupçon de Vers Vénériens. Sur quoi l'Auteur de la Lettre dit, que je lui ferois plaisir de lui citer dans tout mon Livre, un seul remede aussi excellent que celui-là, contre toutes sortes de Vers.

Je ne condamne point le mercure doux contre les Vers ; je conseille seulement de le donner mêlé avec quelque purgatif, & je défends de le faire prendre seul, à moins qu'il n'y ait quelque soupçon de Vers Vénériens, parce qu'étant pris seul, il peut causer le flux de bouche : c'est page 204. première Edition. Or, conseiller par exemple, de ne point boire de vin sans y mettre de l'eau, est-ce défendre le vin, & le mettre au rang des mauvais breuvages ? Dire qu'on ne doit point manger de viande sans manger du pain, est-ce défendre la viande, & la mettre au rang des mauvaises nourritures ? Avertir tout de même, de ne point prendre de mercure doux contre les Vers, sans y mêler quelque purgatif, est-ce défendre le mercure doux, & le placer, comme conclud notre Auteur, au rang des mauvais remedes contre les Vers ?

Le sixiéme, est que j'avoue que le *semen contra* est contraire aux Vers, & cependant que je ne veux pas que l'on s'en serve, parce que je prétends qu'il échauffe beaucoup. L'Auteur de la Lettre demande là-dessus pourquoi donc j'approuve l'ail, l'oignon, la moutarde, & si c'est que je croye que ces drogues n'échauffent pas pour le moins autant ? Si je condamne le *semen contra*, ce n'est point par la seule raison qu'il échauffe beaucoup, je le condamne parce qu'avec cela il cause la fiévre ; car je dis en termes formels, que le *semen contra*, est à la vérité contraire aux Vers, mais qu'il est en même temps contraire aux Malades, parce qu'il échauffe considérablement, & qu'il cause souvent des fiévres violentes.

Cela étant, il est facile de répondre à la demande de notre Auteur, & de lui expliquer d'où vient qu'en condamnant le *semen contra*, je ne condamne pas aussi l'oignon & l'ail qui échauffent beaucoup. C'est que tout ce qui échauffe ne cause pas la fiévre, & que le *semen contra* non-seulement échauffe, mais qu'en même temps il cause la fièvre. Si l'Auteur de la Lettre s'étonnoit de cette proposition, que tout ce qui échauffe ne cause pas la fiévre, on pourroit lui alléguer l'exemple de la gentiane, du quinquina, & de quelques autres remedes échauffans, qui loin de causer la fiévre, la guérissent.

Le septiéme reproche qu'on me fait, c'est que je mets l'eau à la glace au nombre des remedes excellens, & que j'ai éprouvés contre les Vers. Quand j'aurois dit que l'eau à la glace est un excellent remede contre les Vers ; quand j'aurois ajoûté que je l'ai éprouvé ; pourvu que je ne l'eusse point conseillé pour toutes sortes d'âges & de tempéramens, je n'aurois rien dit en cela que de fort croyable ; mais comme je ne l'ai point dit, je mets cet article au rang de ceux qui ne se trouvent point dans mon Livre. Au reste dans le Chapitre des Prognostics qu'on peut former au sujet de la maniere dont les Vers sortent du corps, je dis entre autres choses, qu'il faut considérer s'ils sortent fondus ou entiers ; & afin qu'on ne doute point que les Vers ne se puissent fondre, je rapporte que feu Mr Perreau de l'Académie Royale des Sciences, raconta un jour dans l'Académie, qu'ayant emporté chez lui dans une boëte quelques Vers presque morts, qu'une fille venoit de jetter par le vomissement ; il trouva quand il fut arrivé chez lui, que la chaleur de sa poche les avoit réveillés : qu'alors il essaya divers remedes sur ces Insectes, pour voir ce qui les pourroit tuer plus promptement, & qu'ayant jetté de la glace sur quelques-uns, ceux-là coulerent tout en eau, & disparurent presque dans le moment : c'est page 198. A l'occasion de ce fait, je mets dans mes aphorismes, page 316. que de l'eau à la glace jettée sur des Vers nouvellement sortis du corps, les fait quelquefois tomber tout d'un coup en eau. Voilà tout ce que je remarque sur l'eau à la glace à l'égard des Vers.

Quoique ces articles ne soient point dans mon Livre, mon Censeur n'a pas laissé de les y voir, & de les y voir si bien, qu'il ne les excepte pas même du nombre de ceux qui lui ont, dit-il, sauté aux yeux.

Quant aux articles qu'il reprend, & que j'avois marqués dans l'*Errata*, il y en a deux. La mauvaise fortune de mon Censeur a voulu que ce fût sur ces deux articles qu'il s'applaudît le plus. Le premier, est vin de *Mauve*, pour vin de *Malvoisie ;* & le second, l'huile de vitriol & l'huile de tartre, qui sont chacune fort *acides*. Nous n'examinerons point s'il a eu besoin de l'*Errata* de mon Livre, pour connoître deux fautes d'ailleurs si visibles. La recherche est peu importante. Il suffit que je n'aye pas eu besoin ici des leçons de mon Censeur. Peut-être sera-t'on bien aise de sçavoir d'où sont venues ces fautes. Au lieu de mettre dans mon Manuscrit, *vin de Malvoisie* tout au long, je mis *vin de Malv.* en abrégé, selon la coûtume que j'ai de couper ainsi la plûpart des mots pour les écrire plus vîte. L'Imprimeur voyant *Malv*. crut qu'il y avoit *Malve*, & imprima ainsi. Un Correcteur qui examinoit les épreuves à ma place, car les empêchemens de ma Profession me détournerent alors de ce soin, crut bien faire de corriger *Malve*, par *Mauve*, parce qu'on dit des *Mauves*, & non de *Malves*, quoique en latin cette plante se nomme *Malva*. J'apperçus la faute quelques jours avant que l'ouvrage fût achevé d'imprimer, & je la marquai dans l'*Errata*. Voilà le fait comme il est arrivé. Au regard de l'huile de vitriol & de l'huile de tartre, qui sont chacune fort *acides*, l'*Errata* avertit qu'il faut lire : *dont l'une est fort acide, & l'autre fort âcre*. Il y avoit dans mon Manuscrit, *qui sur la langue sont chacune fort actives*. L'Imprimeur au lieu d'*actives*, mit *acides*, & le Correcteur d'Imprimerie ayant laissé passer la faute, je trouvai à propos de la corriger dans l'*Errata*, en mettant *dont l'une est fort acide, & l'autre fort âcre*. Comme ces huiles cependant ont toutes deux de l'acrimonie, nous pourrions trouver à redire à cette correction même, & montrer qu'elle n'est pas assez exacte ; mais il faut laisser cela à l'Auteur de la Lettre, qui a plus de loisir que nous. On avertit même que dans la suite, quelque soin que ce Censeur, ou quelques autres comme lui, prennent d'écrire, ou de déclamer contre le Livre de la Génération des Vers, on ne répondra point. Ce sont des Auteurs mécontens, il est juste de leur laisser passer un peu leur chagrin. On sçait bien que le Livre de la Génération des Vers, n'est pas ce qui les incommode le plus. Ce qui les blesse véritablement, sont les extraits que j'ai donnés sur leur sujet dans le Journal des Sçavans. Quelqu'un dira peut-être que la correction dont il s'agit, est défectueuse par un autre endroit que celui que nous venons d'indiquer ; puisque si je dis que l'huile de vitriol & l'huile de tartre, sont, l'une fort acide, & l'autre fort âcre, ce n'est que dans

le dessein de montrer qu'elles ont une même qualité, ce qui est absurde, mais il est facile de voir que cette qualité que je prétends leur être commune, n'est que de faire une forte impression sur la langue ; puisque pour prouver ensuite que lorsqu'on les mêle ensemble, elles perdent cette qualité commune, j'avertis qu'elles deviennent insipide. Ce n'est donc qu'à n'être point insipides, & à faire au contraire une grande impression sur l'organe du goût, que consiste ici la qualité que je dis être commune à ces deux huiles.

Le Censeur finit sa Lettre, en disant qu'il seroit à souhaiter que je ne misse pas ainsi les Vers à toutes sortes d'usages : si cela est, il a lieu d'être content, puisque, comme nous venons de le voir, les reproches qu'il m'a faits là-dessus, sont sans fondement. Il ajoûte que c'est le défaut commun de tous les faiseurs de systêmes ; dès qu'ils voyent qu'une hypothese peut expliquer deux ou trois phénomènes, de l'appliquer à tout, & d'une bonne chose, d'en faire souvent une très mauvaise. Il dit que pour lui, il est convaincu que cet excès est la source la plus féconde & la plus ordinaire de nos erreurs, & il avertit qu'il travaille présentement à une Dissertation particuliere sur ce sujet, de laquelle il fera part au Public.

Ce que cet Auteur remarque sur les faiseurs de systêmes est très-véritable. Et de la manière que dans mon Traité, je déclame contre ceux qui mettent à toutes sortes d'usages, les acides & les alkalis ; il seroit bien difficile que je fusse d'un autre sentiment que notre Auteur.

Voilà une partie des réfléxions qui se sont offertes dans la lecture de cette Lettre. Il seroit à souhaiter pour celui qui l'a écrite, qu'il eût été un peu plus fidèle dans les citations, & qu'il ne fût pas, comme il est presque toûjours, le Censeur & l'Auteur de ce qu'il rapporte. Cet inconvénient étoit facile à éviter. Mon Livre est bien éloigné d'être assez parfait, pour réduire un Censeur à la nécessité ou de se taire, ou d'inventer. Mais c'est le défaut commun de presque tous les faiseurs de critiques : dès qu'ils lisent, ou qu'ils entendent quelques propositions qui leur déplaisent, & qu'ils ne peuvent reprendre dans les termes qu'elles sont, ils les changent, ou en fabriquent d'autres à la place, pour avoir lieu de critiquer ; & d'une bonne chose, ils en font à dessein une très-mauvaise. Nous sommes convaincus que cet excès est la source la plus féconde & la plus ordinaire des mauvaises critiques. Nous ne promettons cependant là-dessus aucune

Dissertation ni générale, ni particuliere. C’est beaucoup que le peu de loisir que nous avons, nous ait permis de donner nos réfléxions sur cette Lettre.

---

1. ↑ Dans cette nouvelle Edition, je combas le sentiment de ceux qui croyent que les maladies vénériennes viennent de Vers.

LETTRES ÉCRITES À L'AUTEUR

Par Mr Hartsoeker, *& par Mr* Baglivi, *sur le sujet des Vers.*

LETTRE

De M^e^. Nicolas Hartsoeker, de l'Académie Royale des Sciences,
écrite d'Amsterdam.

MONSIEUR,

Il faut sans doute que le Ver dont vous m'avez envoyé l'estampe, soit plus rare chez vous qu'il ne l'est dans ce climat ; car je connois plusieurs personnes qui ont été attaquées de cette maladie, & qui ont rendu des Vers d'une prodigieuse longueur, & semblables au vôtre. Mr Tulp, autrefois fameux Médecin d'ici, en fait mention dans ses Observations. Un Médecin de nos amis en a tiré un du corps d'un homme il n'y a pas encore quinze jours, & ce Ver excede la longueur du vôtre. Mais Mr Ruisch, Professeur d'Anatomie en cette Ville d'Amsterdam, m'en a fait voir deux, dont l'un a plus de quatre-vingts aulnes de ce Pays, qui font plus de quarante aulnes de France, ce que j'aurois de la peine à croire, si je ne l'avois vu ; car cela passe toute croyance : &, pour dire la vérité, Monsieur, cela me dérange entierement dans les pensées que j'ai toûjours eues, & que je ne sçaurois encore rejetter, que tout ce qui a vie, soit Animal, soit plante, vient par semence, & que rien ne s'engendre jamais de pourriture ; car si ces pensées sont vrayes, où voit-on sur terre des Vers de cette espéce, qui ayent une longueur si démesurée ? On aura beau dire que les alimens qu'ils trouvent

dans les boyaux, où ils ont pris leur demeure, font changer leur figure, & les allongent si excessivement ; cela ne contente pas. On pourroit croire que ce Ver, puisqu'il est commun chez vous, & plus ordinaire dans ce Pays aquatique & bourbeux, réside au fond des eaux bien avant dans le limon, & qu'ainsi il peut arriver qu'on avale de ses œufs par la boisson, ou autrement ; mais si cela étoit, n'en auroit-on jamais trouvé dans la boue ? Pour moi, Monsieur, je crois qu'ils ont été créés avec les hommes, & que leur espéce est aussi ancienne que la race humaine, de même que cette sorte de Poux, qui ne se trouve que sur l'homme, & dont sans doute la race se perdroit, si celle de l'homme venoit à manquer. Je pense que ces Vers s'engendrent par mâle & par femelle dans les boyaux, & que quelques-uns de leurs œufs venant à sortir avec les excrémens, & à tomber sur quelque herbe, ou sur quelqu'autre chose, sont avalés par un autre, dans les entrailles duquel les Vers renfermés en ces œufs éclosent & se nourrissent. On trouve des Insectes par-tout, dont quelques-uns s'attachent à un seul Animal, pour y prendre leur nourriture ; d'autres à plusieurs, comme la Puce, qui se trouve sur l'homme, sur les Chiens, & sur beaucoup d'autres Animaux. On voit quelquefois des millions de Vers dans les Moules ; le fray de la Morrue en est parsemé ; on en trouve dans toutes les parties du corps de l'homme, même jusques dans sa glande pineale, s'il est vrai ce qu'on m'en a assuré. Enfin il semble que tous les Animaux ayent été faits, pour se servir de nourriture les uns aux autres ; les grands mangent les petits & en sont mangés. J'espere avoir bientôt l'honneur de vous entretenir plus amplement de bouche sur cette matiere, & de vous assurer que je suis avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur,
NICOLAS HARTSOEKER.

À Amsterdam, ce 26. de Févr. 1699.

Autre Lettre de Mr Hartsoeker.

MONSIEUR,

Je crois que tout ce qui est amer & purgatif, est bon pour faire sortir les Vers des entrailles ; de sorte que la rhubarbe seule pourroit être employée avec effet. Quand on la donne à mâcher aux enfans, on dit que c'est pour fortifier leur estomac, mais je pense qu'elle ne sert à autre chose, qu'à tuer les Vers qui s'y trouvent. On peut aussi donner avec succès le mercure doux ; car ce n'est pas un poison assez violent pour tuer le Malade, mais il l'est pourtant assez pour tuer les Vers, pour peu qu'ils en avalent. Mon enfant étant dangereusement malade, & sans espérance de guérison, je lui donnai quelques grains de tartre émétique, ce qui en apparence ne fit ce jour-là, aucun effet sur lui ; mais le lendemain il rendit deux ou trois gros Vers morts, & fut guéri aussitôt. Pour vous dire ma pensée, Monsieur, je crois que les Vers causent la plûpart des maladies dont le genre humain est attaqué, & même que ceux qui ont les maux, que l'on appelle vénériens, nourrissent dans leur corps, une infinité d'Insectes invisibles, qui rongent & mordent tout ce qu'ils trouvent, & font tous les ravages que l'on sçait ; aussi ne peut-on bien les chasser que par le mercure, qui devient dans notre corps un poison qui les tue. Monsieur Ruisch ne m'a sçu dire du Ver, dont je vous ai déjà écrit, aucune particularité qui mérite que je vous en entretienne ; mais il m'en a offert un morceau, que je vous envoyerai, si vous souhaitez, afin que vous puissiez voir s'il ressemble au vôtre. Je suis avec tout le zele & toute la passion imaginables,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur,
NICOLAS HARTSOEKER.

À Amsterdam, le 11. Juin 1699.

LETTRE[1]
DE Mr GEORGES BAGLIVI,
Médecin de Rome.

Rien, Monsieur, ne m'a été plus agréable que votre Lettre. J'ai toûjours aimé l'illustre *Antonio Alberti*, à cause de son érudition profonde, de la douceur singuliere de ses mœurs, de sa tendresse pour moi, mais je l'aime encore davantage depuis qu'il m'a procuré l'occasion de vous connoître ; & entre plusieurs marques d'amitié que j'ai reçues de lui, je regarde celle-ci comme une des plus singulieres.

Je ressens un extrême plaisir de celui que vous avez goûté dans la lecture de mon Livre. Je n'osois me flater d'être parvenu à quelque degré de perfection dans la pratique de la Médecine ; mais peu s'en faut à présent, que je ne change d'opinion : la crainte d'être d'un autre avis que le vôtre, me réduit comme par force à juger favorablement de moi-même. Quoi qu'il en soit, Monsieur, je n'oublierai rien, pour acquérir les qualités que vous m'attribuez, & je ferai tous mes efforts pour rendre conformes à la vérité, les sentimens que vous avez de moi.

Je me réjouis d'apprendre que vous travaillez à un Traité sur les Vers du corps de l'homme, & que vous l'appuyez de l'expérience & de l'observation. Comme c'est un sujet important, sur lequel on n'a point encore écrit à fond, & que la maniere dont vous vous y prenez, est une Méthode que jusqu'ici peu de gens se sont donné la peine de suivre ; votre travail ne peut manquer d'avoir une approbation générale. Hâtez-vous donc, Monsieur, de donner au Public un Ouvrage si nécessaire.

J’ai reçu l’Estampe du Ver plat que vous avez fait sortir du corps d’un Malade attaqué de pleurésie & de transport au cerveau. Vous me demandez mon sentiment sur cette espéce de Ver. 1º. Si je pense qu’il vienne d’un œuf. 2º. À quoi j’attribue sa longueur extraordinaire. 3º. Si je crois qu’il s’engendre dans l’homme, dès le ventre de la mere, comme l’écrit Hippocrate, & s’il est rare ou commun à Rome. Vous me demandez encore si c’est sur des Vers de terre, ou sur des Vers du corps que j’ai fait les expériences que je rapporte dans le premier Livre de ma Pratique. Je vais vous répondre, Monsieur, sur ces cinq articles, le plus clairement & le plus succinctement qu’il me sera possible.

Je suis fort de votre avis sur la génération des Insectes. Tous les Animaux & tous les végétaux tirent leur origine d’un œuf. Que sont toutes les graines des plantes, sinon autant d’œufs, qui renferment en abregé tous les principes de la plante qui doit sortir ? La fermentation du suc nourricier qui se présente, le ressort de l’air, la chaleur du Soleil, & le feu central de la terre, font développer ensuite ces principes ; les mettent en mouvement, & les font croître peu à peu jusqu’à l’étendue qui leur est prescrite par la nature, selon les différentes espéces des plantes.

Si tous les Philosophes & tous les Médecins conviennent sur ce point à l’égard des végétaux, à plus forte raison doit-on penser la même chose des Animaux, tant de ceux que l’on appelle imparfaits, que de ceux que l’on nomme parfaits. Car, outre qu’en toutes choses il y a un ordre toûjours égal, toûjours semblable à lui-même, que tout vient d’un même principe ; & après un certain cercle de mouvement, retourne au même terme ; on remarque dans les Insectes une structure, une liaison d’organes, des opérations & des mouvemens qui les mettent fort au-dessus des plantes.

Ainsi, puisque les végétaux ne s’engendrent point de pourriture, c’est une conséquence que les Insectes n’en viennent point non plus. Il seroit honteux à un Philosophe, à un Médecin, dans un siécle aussi éclairé que celui-ci, où l’expérience & les solides préceptes des Mathématiques, ont apporté tant de lumiere pour la découverte des cause, d’attribuer à un arrangement fortuit de matiere corrompue ; ce que la loi invariable de la nature fait d’une maniere si constante & si reglée dans toutes les semences.

Ce n’est donc point la pourriture qui produit les Insectes ; mais ce qu’il faut remarquer, c’est que la chaleur & la fermentation des choses qui pourrissent, contribue à la fécondité des œufs des Insectes, ou plûtôt excite & réveille les parties imperceptibles de l’Animal, cachées dans l’œuf déja fécond, & leur donne comme le premier souffle de vie. Cette chaleur fait le même effet que celle du Soleil, ou que celle d’une Poule qui couve.

Ce que nous disons des Insectes en général, se peut dire en particulier des Vers qui s’engendrent dans le corps humain ; ils ne viennent point d’un suc corrompu, comme se l’imaginent les faux Galénistes ; mais un suc corrompu échauffe & réveille les œufs de ces Vers, qui éclosent par ce moyen.

Le Ver plat tire donc son origine d’un œuf de son espéce ; & comme tous les êtres ont des propriétés, qui ne les abandonnent jamais, à cause des loix immuables de la nature, le Ver plat a ceci de particulier, qu’après s’être engendré dans les enfans, lorsqu’ils sont encore au ventre de leurs meres, il croît peu à peu dans la circonvolution des intestins, jusqu’à ce que, semblable à un ruban, il ait atteint toute l’étendue des boyaux. Il ne parvient à cette longueur qu’après plusieurs années, parce qu’il faut que ses parties commencent à se développer & à croître peu à peu, avant que de pouvoir se manifester d’une maniere si sensible.

On ne doit point s’étonner qu’un si long espace de temps soit nécessaire pour l’accroissement parfait de cet Animal ; vu que c’est la coûtume de la nature, ainsi qu’on le voit dans le germe de l’œuf, dans les graines des plantes, & dans l’accroissement des végétaux, de tracer d’abord les premiers linéamens de ce qu’elle veut mettre au jour, c’est-à-dire, de former premièrement de petits sacs membraneux, qu’elle remplit d’une humeur délicate, & qu’elle manifeste après dans le temps arrêté. L’humeur ainsi renfermée, se trouve défendue contre les injures extérieures, elle s’épaissit & reçoit enfin, par le moyen des envelopes qui la resserrent, la figure qu’elle doit avoir. C’est ainsi que tous les Animaux & tous les végétaux, selon les différentes espéces qui les distinguent, & selon l’ordre établi par la nature, arrivent chacun en plus ou en moins de temps, à la grandeur qui leur est propre.

Ce sentiment se trouve confirmé par les métamorphoses admirables du Ver à soie : car encore que ses aîles, son aiguillon, & les autres parties qui

paroissent quelque temps après sa naissance, soient déja auparavant dans cet Animal ; elles se débrouillent néanmoins par degrés, & ne se montrent qu'après un certain nombre de jours.

Les dents demeurent cachées plusieurs années dans leurs alvéoles, les cheveux sont long-temps enfermés comme en pelotons dans leur bulbe, ou dans leur racine, jusqu'à ce qu'après un certain point de maturité, ces petits corps viennent enfin à forcer leurs prisons, & à croître à la maniere des plantes. C'est ainsi que la longueur extraordinaire du Ver plat quoique renfermée toute entiere dans le petit œuf qui la resserre, ne paroît néanmoins qu'après que l'œuf est parvenu à un certain terme, par où l'on voit qu'il faut attribuer l'étendue de cet Insecte, non à l'abondante nourriture qu'il prend dans les intestins, ainsi que se l'imaginent mal-à-propos quelques Philosophes, mais à une propriété particuliere qui le distingue des autres Vers. En effet, qu'un Pigmée, par exemple, mange tant qu'il voudra, qu'il s'engraisse des meilleures viandes, il demeurera toûjours Pigmée.

Vous me demandez ici, si je crois que cet Insecte s'engendre en l'homme dès le ventre de la mère ? Hippocrate le pense de la sorte dans le IV. Livre des Maladies, Nombre 27. ainsi que vous le remarquez dans votre Lettre. Or, comme les paroles de ce grand homme sont presque toujours l'écho de la nature, je ne voudrois pas m'écarter facilement de son opinion, ou si je m'en éloignois, ce ne seroit point pour me laisser aller aux frivoles subtilités du raisonnement, ni aux vaines fictions des hypotheses, que je fais gloire de mépriser ; ce seroit pour m'attacher à quelque expérience constante, qu'une longue suite d'observations m'auroit fait connoître infaillible. Il y a plusieurs maladies qu'on apporte du ventre de la mère, comme sont celles que nous appellons héréditaires ; pourquoi ne penserons-nous pas que le Ver plat soit de ce nombre, sur-tout lorsque nous avons pour nous l'autorité d'un Homme aussi éclairé qu'Hippocrate.

Cet Auteur au même endroit que nous venons de citer, dit que ce Ver s'engendre dans le fœtus, lorsque le sang & le lait de la mère étant trop abondans, viennent à se corrompre, & il ne paroît pas avancer cela sans raison ; car en effet, comme on l'a découvert certainement par plusieurs observations modernes, l'enfant dans le ventre de la mère, suce & tire par la bouche, une lymphe, qui tient de la nature du lait, & dont sans doute la

corruption & la fermentation réveille les œufs des Vers plats, & les dispose à la vie, ce que la corruption des autres choses n'est peut-être pas capable de faire.

Je crois que c'est la raison pourquoi ce genre de Ver est plus commun en Hollande, parce qu'on y abonde en laitage, & que les Habitans n'y vivent presque que de lait & de fromage. J'ai connu à Rome en 1696, un jeune homme de vingt ans, extrêmement pâle, fort maigre, grand cracheur, lequel faisoit excès de toutes sortes de laitages. Un matin, comme il coupoit un oignon, l'odeur lui en vint si fortement au nez, qu'il demeura comme suffoqué, & qu'il croyoit mourir ; mais quelques momens après il lui survint un vomissement, & il jetta un Ver rond et long, ayant trois pieds de longueur, tout roulé comme un peloton, après quoi il revint à lui.

De sçavoir si les Vers plats s'engendrent aussi quelquefois dans les adultes, c'est ce que je n'oserois décider, l'expérience ne m'en apprend rien ; j'estime cependant que cela n'est pas impossible, quoique Hippocrate ne nous en parle pas. Pour s'éclaircir du fait, il faudroit quand les malades rendent de ces Vers, examiner s'ils ont donné des signes de cette maladie dès leur enfance, ou s'ils n'en ont donné qu'après ; dans le premier cas il y auroit lieu, sans doute, de conclure que les Vers auroient été formés avant la naissance de l'enfant ; & dans le second, qu'ils ne se seroient produits que long-tems après : Car il n'est pas probable qu'on puisse apporter dès la naissance un Ver de cette sorte, sans être d'abord attaqué des symptômes qu'il a coûtume de causer.

Ces symptômes sont, un crachement continuel, des tranchées, une grande pâleur, une foiblesse de tout le corps, tantôt des dégoûts, & tantôt des appétits excessifs pour les mêmes viandes, des douleurs que l'on sent à jeûn vers la region du foye, & dont la violence fait quelquefois perdre tout à coup la parole, de petites portions vermiculaires en forme de graines de concombre, lesquelles sont des fragmens du Ver plat, & que Dodonée après Hippocrate regarde comme les signes caracteristiques de cette maladie.

Le Ver plat n'est point commun à Rome, ni dans le reste de l'Italie, comme en Hollande ; ce qui vient peut-être de ce que les Italiens n'habitent pas, comme les Hollandois, un pays froid, humide & marécageux, & que d'ailleurs ils ne sont pas si intemperans qu'eux à l'égard des laitages ; car il n'y a pas contre les Vers, de préservatif comparable à la sobrieté.

J’ai vû à Rome, il y a quatre ans, un enfant de deux ans qui rendit par bas, un ver vivant, long de vingt pieds, que j’aurois encore trouvé plus grand, si la mere de l’enfant n’avoit rompu le Ver.

Cet enfant étoit pâle & fort languissant. Dans le même tems une femme fut attaquée de fiévre, & d’une grande douleur à la région du foye, avec tumeur ; j’ordonnai d’abord une saignée du bras, mais elle fut inutile. Je fis mettre ensuite, sur la partie malade, de l’huile d’absynthe ; il survint aussi-tôt à cette femme, un vomissement avec une diarrhée, & elle rendit cent ascarides, après quoi elle fut guérie. Cinq jours après, le mal recommença ; je fis piler trois poignées d’absynthe, qu’on appliqua sur la région du foye : ce qui ne fut pas plutôt fait, que la malade rendit quinze autres Vers, & recouvra la santé. Pour moi, je crois que cette douleur de la région du foye, n’étoit point du foye même, mais de la partie de l’intestin colon, qui passe à la cavité de ce viscere. Spigelius & Sennert ont écrit au long du Ver plat ; ce dernier fait aussi mention du Ver umbilical : il y a des Vers qu’on appelle crinons, dont parlent quelques Auteurs. Panarolus rapporte l’histoire d’un malade, qui dans le tems d’une fiévre maligne épidemique, rendit des milliers de Vers vivans, dont les uns avoient des becs, les autres étoient velus, & les autres ressembloient à des Vers cucurbitaires.

Quant aux expériences que j’ai rapportées sur les Vers dans le premier livre de ma Méthode Pratique, je les ai faites non sur des Vers de terre, mais sur des Vers du corps humain. En 1694. une bonne femme, âgée de cinquante ans, malade ici à Rome, d’une fiévre & d’une dyssenterie, rendit environ trois cens Vers tout vivans, longs comme des féves, & presque faits comme des Vers cucurbitaires. J’en jettai quelques-uns dans de l’esprit de vin, & dans une infusion de santoline ou poudre à Vers, où ils moururent au bout de cinq heures. J’en mis d’autres dans du vin, dans de l’aloës dissout, dans de l’extrait de camædris, dans de l’extrait de tabac, & ils y vécurent neuf heures. D’autres (c’étoit un Jeudi sur les neuf heures du soir) dans de l’huile d’amandes douces, dans du suc de limon, dans un vase à moitié plein de mercure, dans de l’eau de Tectucium, qui est une eau minerale fort chargée de sels ; & le Vendredi matin, je trouvai engourdis ceux que j’avois mis dans de l’huile d’amandes douces, agiles & vigoureux, ceux qui étoient dans de l’eau de Tectucium, dans le sirop de limon, & dans le vase de mercure : il faut remarquer que ces derniers fuyoient le mercure, &

s’efforçoient de gagner le haut du vase. J’en mis d’autres dans de l’eau de fleurs d’oranges, & dans de l’eau rose ; huit heures après ils y moururent avec des convulsions. Voilà pour ce qui regarde les Vers.

Je suis ravi, Monsieur, de voir par votre Lettre, qu’en ce tems, où la Médecine est comme sur le point de périr par les speculations & les Hypothéses, dont on l’accable, il se trouve en France des esprits éclairés, qui voyent le danger qu’elle court, qui connoissent que l’unique moyen de la conserver, c’est de fuir le faste des opinions, & de recourir à Hippocrate, pour apprendre de lui, comme de l’interprête de la nature, le chemin de la vérité. Je ne suis point surpris qu’il y ait ainsi en France des Génies élevés, que l’erreur ne sçauroit surprendre ; car quand est-ce que cette illustre Nation n’a pas été fertile en grands hommes ?

Vous voyez par le programme que je vous envoye, que j’ai été reçû l’année derniere dans la Société Royale de Londres ; je le suis à présent dans l’Académie d’Allemagne : je crois que cette nouvelle vous fera plaisir. Je viens d’écrire à notre cher ami l’illustre *Antonio Alberti :* Je vous prie de l’en avertir. Adieu, Monsieur.

De Rome, ce 14. *Juillet* 1699.

---

1. ↑ L’Original en latin est à la fin du volume.

DISSERTATION

SUR

LA GENERATION

DE L'HOMME

Par les Vers Spermatiques,

Annoncée pag. 187.

I.

Si l'Homme tire son origine d'un Ver ?

LE mouvement, qui est le principe de la vie, est tout ensemble le principe de la mort. La vie consiste dans l'action réciproque des parties solides contre les fluides, & des parties fluides contre les solides ; & cette action même est ce qui détruit insensiblement les ressors dont nous sommes composés. La fermentation qui entretient dans le corps la fluidité des liqueurs, dissipe en même tems ce qu'il y a de plus subtil en nous. Cette perte inévitable fait que les liquides s'épaississent peu à peu, que les solides ont moins de force pour les repousser, & que les parties du corps perdant enfin leur jeu & leur souplesse, deviennent sujettes à la vieillesse & à la mort. Il semble que tout concoure à avancer ce terme : l'air que nous respirons, les alimens que nous prenons sans regle & sans mesure, le sommeil & les veilles dont nous abusons souvent, les passions continuelles qui nous agitent, & mille accidens dont nous ne sçaurions nous

garantir, tout cela sert à abréger le cours naturel de nos jours. D'un autre côté, si nous considerons la composition de notre corps, la finesse de ses organes, la dépendance que tous ses ressorts ont les uns des autres ; en sorte qu'un seul arrêté les arrête presque tous, nous admirerons comment une machine si délicate peut se soutenir un moment, encore plus comment tant de sortes d'animaux que la mort ménace à chaque instant, peuvent se conserver par la multiplication, sans qu'il s'en perde une seule espéce : c'est un effet de la sagesse du Créateur, qui ayant fait le monde sujet à une continuelle vicissitude, a disposé les êtres corporels de telle maniere, que la destruction des uns est aussi-tôt réparée par la production des autres. Cette Providence est sur-tout admirable dans les plantes : on les voit se multiplier à l'infini, non seulement par le secours que leur fournit la nature dans ce fonds inépuisable de graines, mais encore par plusieurs ressources que l'art a découvertes, & qui ne sont toutes qu'une suite des semences. Virgile dans le second Livre des Georgiques, décrit en détail les différentes manieres dont on procure cette multiplication artificielle.

Elle se fait, dit-il, *tantôt par des rejettons qu'on arrache du corps de l'arbre, & qu'on met dans des fosses ; tantôt par des souches qu'on enfoüit ; tantôt par des pieux plantés dont on a fendu la pointe en quatre, ou par des perches aiguisées par le bas, & qu'on enfonce dans la terre ; tantôt par des provins ou marcottes ; tantôt par des boutures, & quelquefois même, ainsi qu'il se pratique sur l'Olivier, par des tiges presque séches que l'on coupe, & qui étant mises en terre se renouvellent d'une maniere surprenante & poussent des racines.*

Ajoutons à cette fécondité des plantes, celle qu'elles reçoivent par le retranchement de leur bois superflu ; fécondité qui nous fait voir sensiblement que chaque plante n'est autre chose au-dedans, qu'un tissu merveilleux d'une infinité d'autres plantes de même espéce.

Tandis que les végétaux ont tant de ressources pour leur reproduction, les animaux pour la leur n'en ont qu'une seule, qui est celle des semences, & qui leur est commune avec les plantes ; mais il ne leur en faut pas davantage pour se perpétuer, parce que veillant eux-mêmes à leur propre conservation, ils se défendent suffisamment des dangers où les plantes sont à toute heure exposées.

Ils se produisent donc par le seul moyen des semences. Ce moyen, ainsi que nous le montrerons, est le même en eux que dans les plantes. Il est vrai qu'il y paroît différent en quelques circonstances particulieres, mais il ne laisse pas d'être toujours uniforme essentiellement ; en sorte que pour bien connoître l'origine du corps de l'homme & celle de tous les animaux, il ne faut que bien examiner l'origine des autres corps vivans.

II.

On n'aura pas de peine à se convaincre de cette uniformité de la nature dans ce qui regarde la plus considérable fonction des corps vivans, qui est la génération, si l'on considere le rapport admirable qui se trouve entre ces mêmes êtres, dans ce qui concerne leurs autres fonctions principales & les organes nécessaires à leur vie. Les corps vivans, soit animaux ou plantes, vivent, se nourrissent & croissent tous de la même maniere. Les uns & les autres sont des tissus de vaisseaux arrosés par des liqueurs dont la fermentation continuelle entretient la vie : en un mot ils ont tous une même structure essentielle. Cette convenance, qui de l'aveu de tout le monde, paroît parfaite entre l'homme & les autres animaux, n'est pas moins entiere entre les animaux & les plantes. Les fibres des plantes sont de petits canaux qui conduisent chacun leurs liqueurs : ces canaux ont en dedans, des inégalités qui font le même office que les valvules dans le corps des animaux, c'est-à-dire, qui soutiennent les liqueurs, & en empêchent le reflux sur elles-mêmes. Un grand nombre de vesicules semblables aux glandes vesiculaires des animaux, & attachées les unes aux autres en maniere de chaîne, traversent les fibres dont nous parlons : ce sont des reservoirs où les fibres versent les sucs qu'elles apportent, & où ces mêmes sucs séjournent quelque tems, & acquièrent le dégré de perfection qu'il faut pour la nourriture de la plante.

Personne n'ignore que c'est l'air qui entretient dans les corps vivans le mouvement des sucs, & qui excite la fermentation nécessaire à la vie. Aussi tous les corps vivans sont-ils pourvûs de poumons ou d'organes propres à recevoir cet air par le moyen de la respiration. Si ces organes paroissent un

peu différens, selon les différens sujets où ils se rencontrent, ils s'accordent tous en un point, qui est de tirer l'air & d'en transmettre la partie la plus subtile, dans le sang, ou dans les liqueurs qui en tiennent lieu.

Les animaux à quatre pieds ont aussi-bien que l'homme, deux poûmons composés de trachées & de vésicules membraneuses, sur lesquelles se répand un si grand nombre de vaisseaux sanguins, qu'elles en paroissent charnues. Le sang qui coule dans ces vaisseaux, est non-seulement broyé & divisé en passant entre les vésicules dont nous parlons, mais il y reçoit encore quelques parties subtiles de l'air qu'elles contiennent. Dans les oiseaux, outre ces sortes de poumons, on remarque des cavités membraneuses contenues dans la capacité du ventre, lesquelles renferment une grande quantité d'air destiné à d'autres usages. Dans les animaux amphibies, comme dans les Tortues, & dans les Grenouilles, les vésicules pulmonaires sont plus grandes à proportion que dans les animaux terrestres, & elles paroissent membraneuses, ou parsemées de moins de vaisseaux sanguins. Les Poissons ont des poumons d'une structure merveilleuse ; c'est ce qu'on appelle les *ouies*, ou les *branchies :* comme ces animaux ne peuvent respirer d'autre air que celui qui est mêlé entre les parties de l'eau où ils vivent, les organes de leur respiration sont faits de maniere, que cet air s'y sépare d'avec toutes les parties de l'eau. Ce sont des feuillets placés les uns sur les autres, quatre de chaque côté, composés chacun d'une grande quantité de petites lames osseuses, longues, étroites, doubles, rangées l'une contre l'autre comme les filets de la barbe d'une plume, & recouvertes d'une membrane qui est parsemée d'un nombre innombrable de ramifications d'artéres & de veines. L'eau qui entre dans la bouche du Poisson, & qui sort ensuite par les ouvertures des ouies, se filtre à travers les barbes de ces ouies ; elle s'y divise en plusieurs parcelles, & se séparant enfin de l'air qui y est mêlé, elle le laisse tout pur au Poisson. Cet air ainsi dégagé de toutes parties aqueuses, frappe immédiatement les vaisseaux sanguins, & lorsque les ouies viennent à se resserrer, la compression qu'il souffre entre leurs lames qui s'approchent alors les unes des autres, le pousse dans le sang. Les Poissons à coquilles, comme par exemple, les Huîtres, ont des ouies à peu près semblables, mais qui tiennent plus de volume que le reste du corps. Dans les Insectes, les organes de la respiration ne se trouvent pas rassemblés en une seule cavité comme dans la plûpart

des autres animaux ; mais ils sont répandus par tout le corps, (c'est ce qu'on appelle *Trachées*,) on les voit tantôt longs & étroits comme des canaux, & tantôt dilatés en forme de cellules membraneuses. Ces organes distribuent à tout le corps de l'Insecte l'air nécessaire pour y animer & y faire couler certaines liqueurs grossieres & visqueuses. Les végétaux ont aussi leurs trachées, & ils en ont une si grande quantité qu'on y en découvre presque partout. Elles y paroissent faites par les différens contours d'une lame mince & un peu large, qui se roulant sur elle-même en ligne spirale, ou en maniere de vis, forme un tuyau assez long, tantôt large, & tantôt serré, tantôt uni dans sa longueur, & tantôt partagé en plusieurs cellules : l'air porté par ces conduits à toute la plante, pénétre la séve, la subtilise, & pour ainsi dire, la réveille, par la fermentation qu'il y excite. D'ailleurs les trachées venant à s'enfler par la raréfaction de l'air qui les remplit, & ensuite à s'affaisser par la condensation du même air, compriment, à diverses reprises, les Vaisseaux prochains ; & avancent par ce moyen la circulation des sucs.

Les plantes ont leurs viscéres comme les animaux. Ces viscéres sont les racines, le tronc, les feuilles, les fleurs & les fruits. Les trois premiers, sçavoir, les racines, le tronc & les feuilles, servent à la nourriture ; & les deux derniers, sçavoir, les fleurs & les fruits, servent à la génération. Les plantes ne pouvant aller chercher leur nourriture, suppléent à ce besoin, par le secours des racines qui puisent par leurs orifices comme par autant de bouches, le suc que la terre fournit. Ce suc reçoit sa premiere coction dans les racines ; il y est broyé & digéré par le mouvement continuel des trachées qui s'y rencontrent en abondance. L'air subtil avec lequel il se mêle, le fait fermenter dans des vésicules, qui sont comme autant de petits estomacs, où il est retenu jusqu'à ce qu'il ait acquis assez de subtilité pour s'insinuer dans les fibres du *colet* de la racine : car ces fibres font des lacis & des contours difficiles à pénétrer, & qui imitent parfaitement les glandes conglomérées des animaux. Le suc de la plante ainsi préparé, passe dans le tronc & dans les branches, où il se digère de plus en plus : il est porté de-là dans les feuilles qui achevent de le perfectionner, & de le rendre propre à nourrir tout le corps du végétal ; car il ne faut pas croire que les feuilles ne servent que d'ornement à la plante ; elles lui sont si nécessaires, qu'on ne sçauroit l'en dépouiller entièrement, sans lui causer un desséchement total.

Ce sont des parties qui par leur structure & par leur office, ont beaucoup de rapport avec la peau des animaux ; & ce rapport, que nous examinerons ici en passant, servira encore à montrer la convenance merveilleuse qu'il y a entre les animaux & les plantes. La peau est un tissu d'extrémités de nerfs, d'artéres, de veines & de tendons. Elle est toute parsemée de glandes, & percée d'une multitude prodigieuse de canaux excrétoires ; les sucs qui y sont apportés, s'y filtrent à travers les glandes, & tandis que le superflu de ces sucs, devenu la matiere de la transpiration, s'échappe par les canaux excrétoires, les liqueurs duement préparées dans la peau, vont porter à tout le corps une nourriture convenable. Les feuilles des plantes ne sont tout de même, que des tissus de fibres, de trachées, de vésicules, & d'autres vaisseaux qui s'y réunissent. Les sucs qu'elles reçoivent s'y partagent en une infinité de routes, & présentant ainsi plus de surfaces à l'air, en sont plus aisément pénétrés. Par ce moyen, la fermentation d'abord commencée dans la racine, puis un peu ralentie dans le tronc, se ranime de nouveau ; & le superflu des sucs est obligé de sortir par la transpiration : ce qui se fait quelquefois, d'une maniere sensible, ainsi que dans les feuilles de l'Erable, sur lesquelles on voit souvent une liqueur mielleuse, échappée de leurs pores. La séve après avoir reçu sa derniere coction dans les feuilles, rentre dans le corps de la plante, descend même jusqu'aux racines, où elle se mêle avec le nouveau suc qui vient d'être puisé de la terre. Puis remontant par les mêmes canaux qui l'ont déjà conduite, elle suit un mouvement de circulation, assez semblable à celui qu'on a découvert dans le sang des animaux. Cette ancienne séve sert de levain au nouveau suc ; elle lui donne le premier changement, & on peut la comparer à la salive qui vient préparer l'aliment dans la bouche.

La Nature, comme on voit, suit en général un même plan dans ce qui regarde la structure, l'accroissement, & l'entretien de tous les corps vivans. Pourquoi voudra-t'on qu'elle se démente dans ce qui regarde leur génération ? N'y a-t'il pas en effet tout lieu de juger que puisque les animaux & les végétaux vivent, se nourrissent & croissent de la même maniere ; ils se reproduisent aussi tous d'une maniere semblable ? Or, comme nous montrerons que les plantes conçoivent par des germes, qui sont eux-mêmes autant de petites plantes, nous serons obligés de conclure que la conception de l'homme, se doit donc faire aussi par de petits corps

organisés, qui soient eux-mêmes autant de petits animaux. Le récit de ce qu'on découvre par le microscope, dans l'humeur destinée à la génération des animaux, disposera par avance l'esprit à tirer cette conclusion.

III.

La génération des corps vivans, n'est que le dévelopement de leurs semences, & leurs semences ne sont que de petits corps vivans formés dès le commencement du Monde, & renfermés alors dans les premiers individus mâles de chaque espéce. La premiere plante mâle, par exemple, qui fut créée, se contenoit pas seulement la plante qui en devoit venir d'abord, mais elle renfermoit encore toutes les autres plantes, qui dans la suite des siécles, pouvoient sortir de celle-là, & les renfermoit toutes envelopées les unes dans les autres. Le premier homme, tout de même, contenoit en lui, non-seulement tous les descendans qui en sont sortis, & qui en sortiront, mais encore tous les descendans possibles. Cette regle s'étend sans exception, à toutes les différentes espéces de corps animés ; en sorte que la génération de chaque animal & de chaque plante, est moins la production d'un nouvel être, que le dévelopement d'un être très-ancien.

La génération a ses loix ; elle se fait dans l'homme & dans tous les animaux par le moyen des deux sexes : l'un & l'autre fournit une matiere absolument nécessaire à la conception. Celle que fournit le mâle, est une portion extraite du sang des artéres, & du suc des nerfs, travaillée dans une longue suite de vaisseaux fins & délicats, qui forment dans l'homme, & dans la plupart des autres animaux, deux pelotons ovales, situés l'un à côté de l'autre, & suspendus chacun au fond d'une envelope membraneuse faite comme une bourse.

Quelques Philosophes regardent seulement cette matiere comme une liqueur qui contient une grande abondance d'esprits ; mais si l'on consulte les découvertes de la Dioptrique, on la regardera comme contenant un amas infini de petits animaux qui sont faits comme des Vers. On les discerne dans l'homme, & dans la plûpart des bêtes. Ceux de l'homme ont la tête grosse, & le corps très-délié : ceux des brutes ont la tête plus petite, & le ventre

plus gros : les uns & les autres sont dans un mouvement très-actif. Si l'on ouvre le corps d'un animal sain & vigoureux, & qu'avec le microscope on examine les vaisseaux séminaires, on appercevra dans la liqueur qu'ils contiendront, un si prodigieux nombre de Vermisseaux, qu'une petite portion de cette matiere, quand elle seroit moins grosse qu'un grain de sable, en laissera voir plus d'un million ; ou s'il arrive qu'on n'en découvre point, c'est que l'homme étoit stérile. Ces Vers tirés hors du cadavre avec la liqueur où ils nagent, & mis à part pour être conservés, vivent quelquefois jusqu'à quatre jours ; mais dans le cadavre ils ne passent pas vingt-quatre heures. Si l'on fait le même examen sur le cadavre d'un vieillard, on trouvera moins de ces Vers, encore seront-ils languissans, quelquefois même n'en trouvera-t'on point. Si c'est sur celui d'un enfant de douze à treize ans, il s'en présentera une grande quantité ; mais ils seront la plûpart pliés & envelopés comme des Insectes dans leurs nymphes : au lieu que dans les corps qui ne sont ni trop jeunes ni trop vieux, on les trouve dévelopés & avec un mouvement très-sensible. Toutes circonstances, qui semblent déjà nous donner lieu de conjecturer que ces petits animaux pourroient bien être *la matiere essentielle & immédiate de la génération*, d'autant plus que les mêmes expériences faites sur des Coqs, sur des Chiens, & sur d'autres animaux qu'on peut ouvrir vivans, réussissent de la même maniere.

Quelques Médecins prennent pour *matiere immédiate de la Génération*, celle dont il se fait dans le sexe une évacuation réglée ; mais ils n'observent pas qu'elle ne contribue en rien à la formation de l'enfant. D'autres donnent ce nom à une humeur visqueuse que fournissent les glandes vaginales des femmes, mais c'est avec aussi peu de sujet ; puisque cette humeur ne sert qu'à ramollir les parties qu'elle arrose, & à les rendre glissantes conformément aux usages que la nature en doit faire. D'autres enfin, appellent ainsi une humeur épaisse, contenue dans les vessies qui composent les *ovaires* des femmes, & connue aujourd'hui, sous le nom d'*œufs :* ils prétendent que ces œufs renferment en petit, toutes les parties de l'enfant, comme la graine renferme la plante. Leur sentiment, quoique vraisemblable, n'est pas néanmoins vrai, puisque ces œufs, qui ne sont point encore fécondés, ne contiennent par conséquent aucune partie du fœtus ; au lieu que les graines des végétaux ausquelles ils les comparent,

ont déjà reçu ce qui doit les rendre fécondes. Mais si l'œuf n'est point cette matiere immédiate dont nous parlons, il est toûjours le lieu où elle est admise & fomentée, & ainsi ne contribue pas peu à la génération. L'œuf est un corps membraneux, fait en forme de petit sac, & rempli d'une liqueur qui s'épaissit au feu. Il y a dessus, un point blanchâtre presque imperceptible, que l'on nomme *Cicatricule*. C'est une cellule propre à recevoir quelqu'un des Vermisseaux contenus dans la substance du mâle. Elle est faite de maniere à n'en pouvoir admettre qu'un seul. On la distingue fort sensiblement dans les œufs des Oiseaux. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que quand l'œuf a été fécondé par le mâle, on apperçoit dans la cicatricule un petit animal ; & que lorsqu'il ne l'a pas été, on n'y en apperçoit aucun. De sorte qu'il semble que la conception de l'enfant ne s'accomplisse, que lorsque parmi un si grand nombre de petits animaux renfermés dans la substance du mâle, il s'en introduit quelqu'un dans l'œuf de la femme, pour s'y développer ensuite, & y acquérir la figure d'homme. Cette hypothese, comme on va voir, ne suppose rien dont on ne trouve une fidelle image dans la maniere dont les plantes conçoivent.

IV.

La génération si variée en apparence dans les différentes espéces de corps vivans, ne suit essentiellement dans tous, que les mêmes loix. On observe dans tous diverses parties qui constituent les sexes, & sans lesquelles la génération est impossible. Ces parties se trouvent également dans l'homme, dans les animaux à quatre pieds, dans les Oiseaux, dans les Poissons, dans les Insectes, & dans les plantes ; avec cette circonstance toutefois, que les deux sexes ne se rencontrent ensemble que dans un petit nombre de sujets, qu'on nomme pour cette raison *Hermaphrodites*, ou *Androgynes*. Parmi les hommes, & parmi les animaux à quatre pieds, il n'y a point de parfait hermaphrodite, qui renferme exactement & distinctement les parties internes & les parties externes du mâle & de la femelle. Il n'y en a point non plus parmi les Oiseaux & parmi les Poissons connus ; mais on trouve les deux sexes réunis dans quelques espéces d'Insectes, entre lesquels sont les Limaçons de terre, les Sangsues, les Vers de terre, &c. Cependant aucun

de ces Insectes ne peut concevoir sans le secours de l'autre. Ce qu'il y a seulement ici de particulier, c'est que les deux Insectes peuvent concevoir en même temps l'un de l'autre par un double accouplement. Les plantes ont leurs sexes aussi-bien que les animaux. Les parties mâles des plantes, sont les *Etamines*, garnies de leurs sommets ; & les parties femelles, sont les *Pistiles*. On entend par *Etamines,* ces petits filets placés ordinairement au milieu de la fleur : par *Sommets*, ce qui termine le haut des filets ; & par *Pistiles*, une petite tige verte qui s'éleve entre les filets dont nous parlons. Dans le *Lis*, par exemple, les petits corps jaunes qui occupent le milieu de la fleur, sont les sommets : les filets blancs qui les soûtiennent, sont les Etamines ; & ces parties ensemble sont les parties mâles. La poudre jaune qui se détache de ces sommets, & qui tient aux doigts quand on y touche, contient les germes du Lis. La tige verte & mince qui paroît entre ces petits corps jaunes, est ce qu'on nomme le Pistile. Cette tige est creuse & terminée en haut par trois coins arrondis & fendus ; elle reçoit les germes qui se détachent des sommets du lis, & elle les conduit jusqu'au réservoir des graines : car le bas du pistile cache dans sa cavité de petits œufs, ou autrement des vésicules séminaires, qui sont les graines de la plante. Ces graines deviennent fécondes par l'intromission des germes qu'elles reçoivent ; & toute la partie entiere qui comprend le haut & le bas du pistile, est la partie femelle du lis.

La plûpart des plantes portent sur la même fleur les deux sexes. On peut nommer celles-là *Plantes androgynes*. Il y en a d'autres espéces, où les deux sexes sont séparés en différens endroits du même pied ; & d'autres, où ils se trouvent sur des pieds différens, & tout-à-fait détachés. Entre ces dernieres on peut appeller mâles, celles qui portent les étamines garnies de leurs sommets ; & femelles, celles qui portent les pistiles. Parmi les plantes qui produisent sur le même pied, les parties mâles & les parties femelles séparées les unes des autres, on compte le Blé de Turquie, la Larme de Job, les espéces de Ricin, le Tournesol, l'Ambrosie, le Sapin, le Noisetier, le Chêne, l'Aune, &c. Entre celles dont les parties mâles & les parties femelles croissent séparément sur les différens pieds de la même espéce, on comprend la Mercuriale, le Chanvre, l'Epinard, l'Ortie, le Houblon, le Saule, le Peuplier, &c. Dans les fleurs à feuilles, les Etamines prennent leur origine des feuilles de la fleur. Dans celles qui sont sans feuilles, & qu'on

nomme *Chatons*, comme par exemple, dans les fleurs du Noyer, elles partent du *Pédicule*, c'est-à-dire, de la queue même de la fleur, & quelquefois se trouvent si courtes, qu'à peine paroissent-elles. Pour ce qui est des sommets, il y a des fleurs où ils ne sont que l'extrémité même des Etamines, laquelle est élargie & applatie. En quelques autres, les sommets paroissent faits de l'union des filets ou Etamines, qui se confondant ensemble, forment un petit tuyau. La plûpart des sommets sont divisés en deux bourses, qui, le plus souvent s'ouvrent en deux par les côtés, comme une porte brisée. Elles renferment une poussiere fine & résineuse, qui étant soufflée au travers de la flamme d'une bougie, s'enflamme aisément. Cette poussiere, selon ce qu'elle paroît par le microscope, est un amas de petits globules, dont la couleur & la grosseur varient selon la diversité des plantes, & dont les surfaces sont quelquefois tout hérissées de pointes. On n'a pu jusqu'ici découvrir dans ces globules aucun germe de plante. Il y a néanmoins tout lieu de juger, par les effets qu'ils produisent, que chaque globule renferme en racourci une plante de la même nature que celle où il croît. Le pistile tient lieu des parties, qui dans les animaux femelles sont destinées à la génération : il occupe ordinairement le centre de la fleur. Il n'a pas la même figure dans toutes les plantes. En quelques-unes, il est rond ; en d'autres, quarré ; en d'autres, triangulaire, ovale, semblable à un fuseau, à un chapiteau, à une piramide. Cette partie est ordinairement fistuleuse, & ouverte en haut par plusieurs fentes garnies de petits poils, & enduites d'un suc gluant. Le fond du pistile est le réservoir des graines. Ce réservoir peut être appellé du nom d'*ovaire*, à cause du rapport qu'il a avec les ovaires des animaux. Il semble aussi que nous pouvons nommer *Trompe*, le canal qui sort de cet ovaire, & dont l'ouverture est à l'extrémité du pistile ; puisque par son usage il paroît semblable aux trompes de la matrice ; & ce sont aussi les termes dont nous nous servirons en parlant de ces mêmes parties. Nous remarquerons donc, que comme dans les animaux on rencontre autant de trompes que d'ovaires ; aussi dans les plantes on trouve presque toûjours autant de ces parties que nous y appellons *Trompes*, que de celles que nous y nommons *Ovaires*. A l'égard des fleurs, où les deux sexes sont réunis, le pistile est placé entre les étamines. Cette situation fait qu'il se couvre aisément de leur poussiere féconde, dont quelques grains s'insinuent dans la cavité de la trompe. Mais lorsque les parties mâles & les parties femelles, au lieu de se trouver ensemble, sont séparées

en différens endroits d'un même pied, ou sur différens pieds d'une même espéce, c'est par l'entremise du vent que les plantes conçoivent. L'on comprend assez que les sommets venant à être secoués par le vent dans le temps de leur maturité, répandent la poussiere qui les couvre ; & que cette poussiere est ensuite portée par le moyen de l'air sur les pistiles, où la glue qu'elle y rencontre, sert à la retenir. C'est alors que ces petits globules, ou plûtôt ces petits germes de plantes, passant par les cavités des trompes, vont chacun s'insinuer dans une graine ou vésicule séminaire, dans laquelle ils se conservent comme dans un œuf, & commencent à prendre quelque accroissement. Les plantes femelles, où cette poussiere ne peut parvenir, demeurent stériles. Toutes les plantes dont les fleurs n'ont point de sommets, sont stériles aussi, comme on peut le remarquer dans la Pivoine à fleurs doubles, & dans le Grenadier sauvage. Il est vrai que la Pivoine à fleurs doubles produit quelquefois des gousses, où l'on voit des apparences de graines, mais ces prétendues graines ne viennent point à maturité. Nous ajoûterons, que si on ôte à une plante les sommets de ses fleurs, on lui ôte en même temps tout moyen de multiplier : c'est ce qu'il est facile d'éprouver sur le Blé de Turquie & sur le Ricin, en en coupant les étamines avant qu'elles soient mures ; car alors les pistiles, au lieu de porter des graines fécondes, ne porteront que quelques vésicules vuides ; qui ne tarderont pas même à sécher. Si entre les plantes d'une même espéce, dont les fleurs & les fruits croissent sur des pieds séparés, l'on en cultive en particulier quelqu'une de femelle, en sorte qu'elle ne soit point à portée de recevoir aucun grain de la poussiere qui se détache des fleurs du mâle ; cette plante solitaire, ou ne conduira point de fruits à maturité, ou n'en donnera que de stériles, qui seront semblables à ces œufs que font les Poules sans le secours du Coq, dans lesquels il n'y a point de germe. C'est une observation qui se peut faire aisément sur la mercuriale, sur le chanvre, & sur d'autres plantes. Que l'on considere avec soin les graines ou vésicules des végétaux avant qu'elles ayent été rendues fécondes, on ne les verra remplies que d'une liqueur claire, & on n'y remarquera jamais ce corps opaque que l'on discerne dans les autres, lequel se dévelopant à mesure que la graine croît, laisse assez voir qu'il est le principe de la plante, ou plûtôt la plante même en abrégé. Ajoûtons que lorsque les fleurs sont dans leur perfection, non-seulement les extrémités des pistiles se couvrent de la poussière qui échappe des sommets ; mais que si l'on ouvre les

trompes des pistiles, on rencontre alors dans leurs cavités jusques vers les graines ou vésicules séminaires, une grande quantité de cette poussiere. Il ne reste plus qu'à découvrir par où le petit globule, ou autrement la petite plante, peut entrer dans la graine pour la rendre féconde. Ce passage est très-sensible dans la plûpart des graines : elles ont une petite ouverture près de l'endroit qui les attache. Cette ouverture est une cellule semblable à celle que l'on nomme *Cicatricule*, dans les œufs des animaux ; & elle n'est pour l'ordinaire capable de contenir qu'un seul germe. Soit donc que le petit globule de poussiere qui est arrivé par la trompe jusqu'à l'ovaire de la plante, s'introduise tout entier dans la cellule dont il s'agit, soit que la matiere résineuse du même globule venant à être dissoute par la liqueur qui enduit la trompe, laisse échapper la petite plante toute nue, cette plante s'insinue toûjours, d'une maniere ou d'une autre, dans la cellule. Il n'y a qu'à examiner les pois & les féves d'haricot, pour y distinguer sensiblement cet orifice, ou cette cicatricule, avec la jeune plante cachée dedans, laquelle semble en défendre l'entrée par sa petite racine.

Que ce qui se passe dans la génération des végétaux, serve donc à nous faire juger de ce qui se passe dans les autres corps vivans ; & puisque la conception des plantes se fait par des germes, qui sont eux-mêmes de petites plantes, & qui se détachant des parties mâles du végétal, entrent dans les œufs, ou autrement dans les graines de la plante ; la conception de l'Homme & des autres Animaux, se fait de même par de petits animaux, qui de la substance séminaire du mâle, dans laquelle on en découvre un si grand nombre, ainsi que nous l'avons remarqué, s'introduisent dans les œufs de la femelle, comme de petites plantes dans leurs graines.

Quand ces petits animaux se sont ainsi introduits dans leurs œufs, ils y croissent insensiblement, & y demeurent jusqu'à ce qu'ils ayent acquis un certain point de grandeur & de maturité. Ces œufs sont de deux sortes ; les uns envelopent & nourrissent le fœtus dans le corps même de la mere ; les autres l'envelopent & le nourrissent hors du corps de la mere. Les animaux qui produisent les premiers, sont appellés *Vivipares*, parce qu'ils enfantent leurs petits tout vivans. Ceux qui produisent les seconds, sont nommés *Ovipares*, parce qu'ils enfantent leurs petits encore enfermés dans l'œuf. L'Homme, les Animaux à quatre pieds, quelques Poissons, & quelques Reptiles, sont des animaux vivipares. Les Oiseaux, la plûpart des Poissons,

& tous les Insectes sont des ovipares. Entre les œufs des ovipares, les uns sont fécondés dans le corps même de la mere, comme les œufs de tous les Oiseaux ; & les autres ne le sont que hors de la mere, comme ceux de presque tous les Poissons. Car parmi ces derniers, le mâle suit ordinairement la femelle dans le temps qu'elle pond, & il laisse échapper alors une liqueur qui rend féconds les œufs sur lesquels elle se répand.

Dans les œufs des Oiseaux, le blanc ou le suc glaireux fournit la nourriture au petit fœtus. Ce suc glaireux se fond peu à peu par la chaleur ; il passe ensuite par les deux cordons qui tiennent le jaune suspendu, & traversant ce jaune qui sert à l'Oiseau de Placenta, il se glisse par les vaisseaux umbilicaux, jusqu'au corps de l'Oiseau. Tous les petits des autres animaux ovipares se nourrissent dans l'œuf à peu près de la même maniere. Pour ce qui est des vivipares, leurs œufs rendus féconds dans les ovaires, venant à s'échapper de leurs loges, descendent par les trompes jusques dans la matrice ; ils n'y sont pas plûtôt tombés, qu'ils s'y attachent par l'endroit qui les lioit à l'ovaire ; puis par le moyen du cordon umbilical, & des petites bouches du placenta, le fœtus, toujours contenu dans l'œuf, tire sa nourriture des vaisseaux lactés de la matrice, comme le Poulet tire la sienne du blanc de l'œuf, par le moyen du jaune qui est son placenta.

Au regard des plantes, on peut dire qu'elles sont tout ensemble & ovipares, & vivipares. Elles sont ovipares, en ce qu'elles produisent des graines qui ne different guères des œufs des Oiseaux ; car la petite plante n'est-elle pas contenue dans la cellule de la graine, comme l'embrion dans la cicatricule de l'œuf ? Les lobes des semences ne renferment-ils pas la premiere nourriture de la plante, comme le blanc de l'œuf renferme celle du Poulet ? Les vaisseaux qui composent ces mêmes lobes, ne tiennent-ils pas lieu de placenta à la jeune plante en lui filtrant son suc nourricier ; & les conduits qui lui portent ce suc ainsi préparé, ne font-ils pas ce que fait dans le Poulet le cordon umbilical ? Elles sont aussi vivipares, puisqu'elles produisent des bourgeons, c'est-à-dire, des plantes déjà toutes écloses & toutes formées.

On ne finiroit pas, si l'on vouloit sur ce sujet examiner à fond toute la conformité qui se trouve entre les animaux & les végétaux. Elle est si grande dans ce qui regarde la loi essentielle de la génération, qu'à cet égard,

on peut dire que ce qui se passe dans les uns, est une image de ce qui se passe dans les autres.

V.

On sçait, & on ne peut le considérer sans plaisir, avec quelle industrie les rejettons des plantes, garnis de leurs feuilles, de leurs fleurs & de leurs fruits, sont arrangés dans les bourgeons. On sçait que le plus petit œuf d'un Insecte, cache un Ver qui s'y dévelope d'abord peu à peu, & qui ensuite y quitte la forme de Ver pour sortir sous celle de Mouche, de Papillon, ou de quelque autre Insecte semblable. On sçait enfin que les œufs des animaux plus grands, renferment, dans une partie à peine visible, tout l'Animal qui en doit naître. La connoissance de ces merveilles doit diminuer l'étonnement où l'on pourroit être sur la Génération de l'Homme par le Ver Spermatique. Pour bien suivre une métamorphose d'abord si surprenante, il faut considérer ce Ver dans le corps d'un enfant.

Tandis que l'enfant est dans ses premieres années, le Ver Spermatique dont il s'agit, n'est encore qu'un Ver engourdi & sans action, tout replié sur lui-même, & qui pour se développer & se mouvoir, a besoin d'une nourriture plus convenable. L'enfant est-il parvenu à un âge plus fort, & a-t'il atteint le terme que la Nature a fixé à l'Homme pour se reproduire, le Ver réveillé alors par des sucs plus actifs, se débrouille ; il prend un mouvement sensible, & ne laisse plus douter de ce qu'il est. Il persévere dans le même état tout le reste du temps qu'il persévere dans le même lieu. Mais il change bien-tôt de sort, lorsque à la faveur du liquide où il nage, il vient à passer du corps de l'homme dans celui de la femme. Il est alors porté dans les trompes jusqu'à l'ovaire : l'œuf qui s'y trouve mur le premier, & dont la cicatricule est la plus ouverte, le reçoit sans peine ; le petit Ver s'attache par sa queue aux membranes de la cellule où il vient d'entrer. Cette queue est un cordon composé de plusieurs petits tuyaux, qui font déja le cordon umbilical de l'enfant, & par lesquels les sucs nourriciers sont portés de l'Animal à l'œuf, & de l'œuf à l'Animal. Dans ce commerce réciproque, l'Animal & l'œuf ne font qu'un seul corps, qui venant à croître, est obligé

de s'échapper de l'ovaire, & de descendre par les trompes dans la matrice. L'œuf ainsi arrivé dans un lieu que la Nature lui a destiné particulierement, s'y colle par l'endroit qui auparavant l'unissoit à l'ovaire. L'Animal nourri alors par de nouveaux sucs, se développe de plus en plus ; & bien-tôt ce n'est plus un Ver Spermatique, mais un fœtus humain. L'œuf, de son côté, forme le placenta de l'enfant. La pellicule extérieure du Ver reçoit une extension considérable, & fait l'envelope que les Anatomistes appellent *Amnios*, laquelle renferme le fœtus immédiatement : la membrane de la cicatricule forme cette autre envelope que les mêmes Anatomistes nomment *Chorion*, & qui est par-dessus l'amnios. Quand plusieurs œufs se trouvent murs à la fois ; chacun de ces œufs reçoit son Ver Spermatique, & il se fait des jumeaux. La cicatricule, ainsi que nous l'avons remarqué, est construite de maniere à n'admettre ordinairement qu'un Ver ; mais si par quelque cas extraordinaire, il arrive qu'elle soit assez grande pour en admettre davantage, il se forme des monstres à plusieurs têtes, & dont les autres membres se multiplient plus ou moins, selon le nombre des Vers introduits.

Le fœtus est ordinairement neuf mois dans le sein de sa mere. Pendant ce temps, il croît & se perfectionne insensiblement : mais au bout du terme, il est si grand & si vigoureux, qu'il ne peut plus se contenir dans un si petit espace. Il cherche alors un séjour plus libre ; & après divers efforts pour se dégager de sa prison, il s'échappe, & commence à respirer, devenu homme enfin de Ver Spermatique qu'il étoit dans son commencement.

Fin de la Dissertation.

Cette These composée en Latin par Monsieur Geoffroy, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, & Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, a été soûtenue sous la Présidence de ce Docteur, le Jeudi treiziéme jour de Novembre mil sept cent quatre. Il en est parlé au long dans le vingt-neuviéme Journal des Sçavans de mil sept cent cinq, & dans les Mémoires de Trévoux du mois de Novembre mil sept cent cinq, page 1846.

LETTRE
DE M. GEOFFROY

De l'Académie Royale des Sciences, Docteur-Régent de la faculté de Médecine de Paris, en réponse à quelques difficultés qui lui ont été faites contre la précédente Dissertation sur le système de la Génération de l'Homme par les Vers Spermatiques. Laquelle lettre a été envoyée par M. Geoffroi à l'Auteur de ce Livre.

MONSIEUR,

Puisque la lettre que j'ai écrite à un de mes amis de Province sur la Génération de l'Homme par les Vers Spermatiques, vous paroît propre à éclaircir & à confirmer ce système, j'accepte avec reconnoissance l'offre obligeante que vous me faites de l'insérer dans la nouvelle édition de votre Traité de la Génération des Vers avec la thése que j'ai déja donnée sur cette matiere, & que vous n'avez pas jugée indigne du soin que vous avez pris de la traduire en notre langue. Voilà donc cette lettre, Monsieur, que je vous envoye transcrite au net. Je vous prie de la relire encore une fois ; vous la produirez, ou vous la supprimerez, comme vous le jugerez à propos : je vous l'abandonne. Je suis, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, GEOFFROY.

IL ne faut pas croire que j'aie avancé le systême de la Génération des corps vivans dans les plantes, dans les animaux, &

particulierement dans l'homme, comme une vérité incontestable, bien loin de cela je n'ai prétendu la proposer que comme une question problematique, telle que doivent être les questions de nos Theses de Médecine, dont on peut soutenir presque également l'affirmative & la négative, & comme le font en effet les Bacheliers, qui sont obligés de parler dans ces sortes d'Actes.

On peut donc ne regarder ce sentiment que comme une hypothese un peu hazardée, mais qui cependant, toute hazardée qu'elle est, ne manque pas de vrai-semblance, j'ose dire même qu'elle en a plus qu'aucune opinion qu'il y ait eu jusqu'à présent sur la génération.

Ce qui rend une hypothese plus vraisemblable qu'une autre, c'est lorsqu'on y suppose moins de choses, lorsqu'on y explique un plus grand nombre de faits & d'une maniere plus simple. Or ce sentiment sur la reproduction des corps vivans est plus simple que tout autre, plus général & suppose moins. Il est plus simple, puisque dans ce sentiment, tous les corps organisés sont formés dès le commencement du monde par l'Auteur de la nature, au lieu qu'il étoit très-difficile de concevoir leur formation dans l'ancienne opinion qui mettoit la génération dans l'arrangement fortuit de quelques parties de matiere mêlées confusément. Il est plus général, puisque par ce sentiment, on explique également la génération dans tous les corps organisés. A la vérité, le systême des œufs & des graines paroît aussi simple & aussi général, mais il suppose le point principal de tout le systême, c'est l'animal & la plante tout formés dans l'œuf & dans la graine, ce qui n'est point supposé dans ce sentiment-ci.

Je dis que les Défenseurs du systême des œufs supposent le petit animal dans l'œuf, mais ils ne peuvent le démontrer qu'après la fécondation : & pareillement ils supposent dans les graines les petits germes des plantes, mais ils ne peuvent faire voir ces rudimens de la plante dans les graines avant leur fécondation. Au contraire, si l'on examine les œufs des animaux avant qu'ils ayent été fécondés par le mâle, on n'y peut découvrir aucuns prémices de l'animal. Dans les œufs que les poules pondent sans le coq, quoique ces œufs paroissent aussi beaux & aussi gros que les autres, cependant on ne voit qu'une cicatricule vuide & dans laquelle on ne trouve point ce petit corps, qu'on reconnoît par le développement qui s'en fait dans la suite, être le corps déja formé, du poulet. Ceux qui ont élevé des vers à

soye sçavent que si un papillon vient à pondre des œufs sans l'aide du mâle, ces œufs sont clairs, transparens, & qu'on n'y voit pas ce petit point noir, ou opaque, (qui est le commencement du petit Ver ou de la petite chenille,) qu'on découvre dans les œufs féconds ; ce qui est cause qu'on rejette ces œufs clairs qui sont toûjours stériles. On rencontre même souvent de ces œufs stériles parmi les œufs féconds pondus tous par le même papillon, parce qu'apparemment ces œufs n'ont pû être fécondés comme les autres pour quelque cause particuliere.

Dans les graines on observe la même chose. On rencontre souvent des graines sans germes, & par consequent stériles. Et on en trouve même au milieu de quelques fruits aussi beaux en apparence, que les autres. Si on observe d'ailleurs toutes les graines dans leur commencement avant que la fleur soit tout-à-fait épanouie, on les trouvera claires & transparentes, & si on les examine quelque tems après que la fleur est passée, c'est-à-dire, après leur fécondation, ces graines sont rendues opaques par un petit corps qui est apparemment le germe.

Les Ovaristes supposent que ces germes n'ont fait que croître, & qu'ils étoient déjà dans les œufs & dans les graines, mais ce n'est qu'une supposition gratuite ; & puisqu'on ne peut par aucun moyen les appercevoir dans les œufs & dans les graines avant leur fécondation, quoiqu'on les y découvre aisément par la suite, il est bien plus naturel de croire que ces germes n'étaient auparavant ni dans les œufs ni dans les graines, & qu'ils n'y sont arrivés que dans l'instant de cette fécondation.

Pour se convaincre de ce que j'avance, il n'y a qu'à considérer ce qui se passe dans le tems de la fécondation chez les animaux.

Parmi les Poissons, qui ne s'accouplent point, la liqueur, qui dans le mâle est destinée à la génération, ne fait que se répandre sur les œufs que la femelle vient de pondre, & qui flotent dans l'eau. Parmi les autres animaux, où l'on ne peut observer les choses de la même maniere, on sçait seulement que la liqueur du mâle se porte non-seulement dans la cavité de la matrice, mais même jusques dans les trompes, où on la trouve souvent dans les animaux que l'on ouvre peu de tems après l'accouplement ; il est à présumer qu'elle arrive jusqu'aux ovaires, où elle arrose quelques œufs de la femelle.

La fécondation se fait donc par l'épanchement de cette liqueur du mâle sur l'œuf ; d'où on peut conclure fort naturellement que l'effet que cette liqueur produit sur les œufs des animaux, est principalement d'y porter le petit Ver ou le petit animal qu'on découvre dans l'œuf après ce tems-là, & d'autant plus qu'on le distingue déjà dans cette liqueur fécondante.

Nous avons d'autant plus de raison de croire que ces petits Vers ou animaux, dont la liqueur du mâle est remplie, sont les principes de la génération ou le commencement de l'Homme & des autres animaux, que nous le trouvons toujours constamment dans les liqueurs qui remplissent les vaisseaux spermatiques de tous les animaux, qu'ils varient selon leurs différentes espéces, & qu'ils manquent dans ces liqueurs, lorsque par l'âge ou par les maladies, elles deviennent steriles.

En établissant de cette maniere, le systême de la génération des Animaux, nous ne raisonnons que sur des faits constans & sans rien supposer d'incertain, au lieu que les Ovaristes supposent, 1°. Les commencemens de l'animal dans l'œuf, quoiqu'ils ne les voyent point, & de plus un esprit fécondant dans la liqueur du mâle destinée à la génération, ce qui est très-incertain. Car selon eux, cet esprit séminal doit être très-subtil & très-volatil, & cependant parmi les animaux aquatiques, cet esprit tout volatil qu'il est, n'est ni énervé ni dissipé par les eaux avec lesquelles la liqueur se mêle ; ce qui paroît tout-à-fait impossible. Parmi la plûpart des Poissons il n'y a point d'accouplement ; la femelle jette ses œufs, & le mâle qui la suit répand le frai sur ces mêmes œufs ; or avant que l'eau ait étendu cette liqueur sur tous ces œufs, l'esprit fécondant doit en avoir été dissipé par les eaux. La difficulté de la fécondation est encore plus considérable pour les huitres & les autres coquillages qui se tiennent attachés aux rochers ou au fond de la mer, sans avoir que très-peu de mouvement. Le frai des mâles est porté au gré des eaux de côté & d'autre, & enfin le hazard fait que les œufs des femelles en sont touchés & rendus féconds. Que deviendroit pendant ce transport l'esprit séminal, si la génération se faisoit par son entremise ? Il auroit tout le tems de s'exhaler, & jamais les œufs des huitres & des autres coquillages de cette nature, ne pourroient être rendus féconds.

Nous évitons donc dans notre systême ces deux suppositions, & par consequent jusques ici ce systême est plus simple que celui des Ovaristes

pour la génération des animaux. Voyons présentement s'il n'en est pas de même pour la génération des plantes.

Jusqu'à ce que la fleur commence à passer, on n'apperçoit aucun corps ou germe de plante dans les embryons des graines ou vesicules séminaires, & on ne commence à appercevoir du changement dans ces embryons, que lorsque la poussiere des étamines est tombée.

Cette poussiere des étamines est nécessaire à la fécondation, puisque dans les plantes où les étamines naissent sur le même pied en des lieux différens, ou sur différents pieds, si on vient à couper ces étamines dans le tems qu'elles commencent à paroître, & avant qu'elles soient ouvertes, les fruits ne viennent point à maturité, ou s'ils meurissent, ils ne contiennent point de germes, & sont par consequent stériles.

La nécessité de la poussiere des étamines pour faire croître les graines, pour les faire venir à maturité & pour les rendre fécondes, est confirmée par les observations de tous les Botanistes sur le Palmier qui produit les dattes.

Cette espéce d'arbre porte les étamines sur un pied séparé de celui qui porte les fruits ; de maniere qu'on en distingue ordinairement les pieds en mâle & femelle. Theophraste, Prosper Alpin, & tous les Botanistes conviennent que si un pied femelle n'a point de mâle dans son voisinage, il ne porte point de fruits, ou que s'il en porte, ils ne viennent que rarement à maturité, ils sont âpres & de mauvais goût, ils sont sans noyau & par consequent sans germe : mais pour faire meurir ces fruits, & pour les rendre bons à manger, on a soin, ou de planter un Palmier mâle dans le voisinage, ou de couper des branches du Palmier mâle chargées d'étamines fleuries, & de les attacher aux branches du Palmier femelle ; quelquefois même on ne fait que sécouer ces branches sur celles du Palmier femelle ; & pour lors il produit de bons fruits, en abondance & féconds. Cette observation fut confirmée à M. Tournefort en 1697. par Hadgi Mustapha Aga homme d'esprit & curieux, Ambassadeur de Tripoli vers le Roi, comme ce sçavant Botaniste le rapporte dans les Institutions Botaniques.

Ce n'est pas seulement sur les Palmiers que ces observations se vérifient. Cela est encore très-sensible sur la plûpart des plantes qui portent les fleurs & les fruits sur différens pieds ou sur différens endroits du même pied, pourvû que l'on ait un très-grand soin de couper les étamines avant qu'elles

ayent commencé à se développer, ou pourvû que l'on tienne les plantes femelles dans des endroits où la poussiere des étamines ne puisse avoir aucun accès, comme il a été dit dans la These. Je sçai bien qu'on pourra m'objecter ce que rapporte M. Tournefort dans ces mêmes Institutions, qu'il a vu un pied de femelle de houblon produire des graines dans le Jardin du Roi, où il n'y avoit point de pied mâle : mais on peut lui répondre que les étamines ont pu être apportées d'ailleurs sur ce pied femelle par le vent, comme nous en avons un bel exemple rapporté par Jovianus Pontanus, Précepteur d'Alphonse Roi de Naples, qui raconte que l'on vit de son tems, deux Palmiers, l'un mâle cultivé à Brindes, & l'autre femelle élevé dans les bois d'Ottrante ; que ce dernier fut plusieurs années sans porter de fruits, jusqu'à ce qu'enfin s'étant élevé au-dessus des autres arbres de la forêt, il pût appercevoir (dit le Poëte) le Palmier mâle de Brindes, quoiqu'éloigné de plusieurs lieues. Car alors il commença à porter des fruits en abondance. Il n'y a aucun lieu de douter qu'il ne commença pour lors à porter des fruits, que parce, qu'il commença dès-lors à recevoir sur ses branches la poussiere des étamines que le vent enlevoit de dessus le Palmier mâle, & qui étoit emportée par-dessus les autres arbres. Nous expliquons par-là d'une manière naturelle & sensible cette fécondité qui a bien embarrassé les anciens Physiciens, & qu'ils attribuoient à la sympathie ou à l'amour qui se rencontroit entre les arbres. Voici les paroles de l'Auteur.

Brundusii satis longè viret ardua terris
  Arbor, Idumæis usque petita locis,
Altera hydruntinis in saltibus æmula Palma,
  Illa virum referens, hæc muliebre decus.
Non uno crevere solo, distantibus agris,
  Nulla loci facies, nec socialis amor.
Permansit sine prole diu, sine fructibus arbor
  Utraque, frondosis & sine fruge comis.
At postquam patulos fuderunt brachia ramos
  Cœpere & cœlo liberiore frui,
Frondosique apices se conspexere, virique
  Illa sui vultus, conjugis ille suæ
Hausere & blandum, venis sitientibus, ignem,
  Optatos fœtus sponte tulere suâ
Ornarunt ramos gemmis, mirabile dictu,
  Implevere suos melle liquente favos.

Cette histoire, en prouvant la nécessité des étamines pour la fécondation du Palmier, fait voir que l'éloignement n'est point une raison à opposer à la fécondation des autres arbres par la poussiere de ces mêmes étamines.

On dira que je n'ai point de preuves que chaque grain de cette poussiere soit une petite plante en racourci, puisque le microscope ne me montre chaque grain que comme une petite boulle lisse & hérissée de pointes, pleine ou percée dans son milieu, ou enfin de quelqu'autre maniere. Je conviens qu'il est difficile de distinguer dans chacun de ces petits grains les prémices de la plante, parce qu'elle est repliée sur elle-même, & peut-être enveloppée d'une membrane, ou du moins revêtue d'une matiere résineuse & séche, qui s'embrase très-facilement lorsqu'on la soufle sur la flame d'une chandelle, de même que feroit de la raisine en poudre. Peut-être qu'avec le tems on trouvera le moyen de développer ce petit germe, & de le découvrir à nud. Mais cependant si on s'opiniâtre à ne vouloir regarder que comme une supposition cette proposition, on conviendra du moins qu'elle est très-vraisemblable, puisque ce n'est qu'après l'intromission de ces petits corps dans les pistiles, qu'on commence à appercevoir un corps opaque dans les vesicules séminaires ou embryons de graines, lequel en croissant fait appercevoir dans la suite qu'il est en effet le germe de la plante.

Enfin ce qui acheve de confirmer cette hypothese, c'est l'uniformité qu'elle nous découvre dans la genération de tous les corps vivans : uniformité qui seule seroit un grand préjugé en faveur de cette opinion, mais qui jointe à tant de faits & à tant d'apparence de vérité, tient lieu d'une parfaite démonstration, si toutefois on en peut espérer dans ces sortes de matieres.

Apres avoir établi les preuves de notre hypothese & satisfait en même tems à plusieurs objections, il faut répondre à quelques autres qui demandent un détail particulier.

1°. Il n'y a pas d'apparence, dit-on, qu'un Insecte quitte sa nature d'Insecte pour prendre celle d'un animal parfait.

C'est un ancien préjugé, de distinguer les animaux en parfaits & imparfaits, préjugé dans lequel l'ignorance où l'on étoit autrefois sur la structure de leur corps, & particulièrement de ceux qui sont les plus petits, a long-tems entretenu les hommes. Les yeux ne découvroient point dans les

Vers, dans les papillons, dans les mouches & dans les autres Insectes, les mêmes parties que dans les autres animaux, & on croyoit qu'elles y manquoient. On voit ordinairement ces Insectes prendre naissance dans la bouë, dans le fumier, dans les chairs corrompues ou les herbes pourries, & on a cru que ces petits corps n'avoient point d'autre origine que l'assemblage fortuit des parties de matieres qui se pourrissoient. On a même été jusqu'à croire que les animaux plus gros, comme des grenoüilles, des macreuses, &c. n'avoient qu'un pareil commencement, sans faire réfléxion que ces animaux forment des espéces constantes, qui sont toûjours produites de même, & qu'il est impossible que le hazard produise un arrangement de parties toûjours uniforme & toûjours constant. Nous avons l'obligation au sçavant M. Redi, d'avoir un des premiers débrouillé cette matiere, & vérifié que la génération des Insectes vient de mâle & de femelle, & qu'elle suit le systême des œufs, de même que parmi les autres espéces d'animaux. Plusieurs habiles Physiciens, & particulierement M. Swammerdam, ont commencé à anatomiser les Insectes, & nous avons l'obligation à ce grand homme de nous avoir démontré dans ces petits animaux des parties semblables aux nôtres, ou qui en font les fonctions. La mort l'a prévenu avant qu'il ait pû terminer ce grand ouvrage, & M. Duverney, qui le continue aujourd'hui, & qui suit ces petits animaux depuis le commencement jusqu'à leur fin, bien loin de nous représenter les Insectes comme des animaux imparfaits, nous y découvre tant d'art qu'on peut dire qu'ils sont plus parfaits que les animaux les plus considérables. Dans les chenilles, dans les vers qui se changent en papillon, ou enfin dans les animaux qui de reptiles deviennent volans, il est surprenant de voir quel changement arrive en toute la structure intérieure de leurs petits corps. Une infinité de parties qui restoient pliées se dévelopent au bout d'un certain tems ; quelques-unes deviennent absolument inutiles, se desséchent & tombent ; quelques autres deviennent méconnoissables. Rien n'est plus admirable que de suivre tous ces changement. La grenouille est poisson dans son commencement, c'est ce petit animal qu'on nomme têtart, qui a une grosse tête, une gueule de poisson, des nageoires & une queuë comme les poissons : elle respire par des oüies qui sont les poumons particuliers aux poissons. Quelque tems après, la queuë & les nageoires tombent & laissent voir des pattes, avec lesquelles elle peut marcher & nager. Tout le devant de sa tête ou plutôt son masque tombe de même que les oüies,

pendant que ses poumons semblables à ceux des animaux terrestres se développent, & deviennent non-seulement visibles, mais même considérablement gros, d'invisibles qu'ils étoient auparavant. Ne peut-on pas regarder comme une plus grande perfection dans ces animaux, ce don de pouvoir goûter la vie successivement dans différens états & dans différens élémens ?

Le plus souvent l'état des vers n'est qu'un état de passage pour arriver à une autre forme. Ainsi la plûpart des Vers qui s'engendrent dans la chair pourrie se changent en mouches. Certains gros Vers qui se tiennent assez long-tems cachés dans la terre, se changent par la suite en hannetons. Les Vers à soie & les chenilles deviennent papillons. Et je ne connois que les Vers de terre qui puissent constituer une espéce qui ne souffre point de métamorphose.

Cela étant ainsi, on pourra doresnavant regarder la forme de Ver dans les animaux, comme un indice presque certain d'une métamorphose future, bien loin de la regarder comme un obstacle à ce changement.

2^{o}. On objecte en second lieu, que j'attribue au petit animal un instinct imaginaire pour le faire monter dans sa cellule. J'avouë qu'il est difficile de développer un mystére aussi caché que celui de la Génération, sans y rencontrer bien des difficultés qu'on a beaucoup de peine à résoudre. Mais lorsqu'on ne voit pas une opposition formelle à ce qu'on donne pour la cause d'un effet évident, il semble qu'on n'ait pas droit de la contester. Telle est la difficulté en question. Il ne s'agit point ici d'instinct, je n'en ai point attribué au petit animal pour entrer dans sa cellule ; je sçai trop bien qu'en matiere de Physique il faut des loix de Méchanique, & je tâche d'en donner de probables.

La prodigieuse multitude d'animaux que la liqueur Spermatique charrie, inondant l'œuf qui se trouve prêt à être fécondé, il est presque impossible qu'il ne s'en présente un à la petite ouverture de la cicatricule. Et de cette prodigieuse multitude il n'y en a qu'un qui y puisse trouver place, parce que la cicatricule n'est pas capable d'en contenir davantage. Si par hazard elle est assez grande pour en admettre deux, il en viendra deux fœtus sous une même enveloppe, ou un monstre de deux fœtus joints par quelque endroit

du corps. Et la facilité avec laquelle cet événement d'ailleurs assez commun s'explique par ce systéme, est encore une preuve de sa vraisemblance.

3°. On dit que c'est aller chercher bien loin l'usage de ces petits Vers, que d'en faire les prémices de l'homme, qu'ils peuvent être produits dans la liqueur séminale pour d'autres usages, comme d'agiter la liqueur & d'en faciliter l'exhalation des esprits.

Outre que j'ai déja fait voir qu'on suppose sans preuve, des esprits dans cette liqueur, il me paroît bien plus naturel de tirer cette conséquence, que les petits animaux ou vermisseaux qui se trouvent en très-grande quantité dans une liqueur si nécessaire à la Génération, sont eux-mêmes la cause prochaine & immédiate de la Génération, que de croire qu'ils n'en sont que de foibles instrumens & très-éloigné, sur-tout lorsqu'on n'en découvre point de cause plus prochaine. Après cela l'autre usage qu'on leur assigne n'est nullement nécessaire, & cette cause finale n'est point du tout vraisemblable. Tout ce qui est liquide est dans un assez grand mouvement sans avoir besoin d'un aide aussi foible que celui qu'il recevroit du mouvement des animaux qui pourroient s'y mouvoir. Dira-t-on que les poissons ont été créés dans la mer, les oiseaux dans l'air, pour empêcher par leur mouvement ces liquides, de se corrompre ? L'un n'est pas plus plausible que l'autre.

4°. On trouve que la conception par le moyen du petit Ver, charge trop le systême du développement. Mais en quoi le systême du développement est-il plus chargé dans cette hypothése que dans le sentiment ordinaire des œufs ? Si nous admettons dans Adam tous les petits animaux enfermés & comme emboîtés les uns dans les autres ; les Ovaristes ne supposent-ils pas de même tous leurs œufs enfermés les uns dans les autres & contenus dans Eve ? On ne peut donc rien nous objecter sur cela, qu'on ne puisse opposer de même à l'opinion des œufs déja reçûë. Mais pour défendre présentement l'une & l'autre de ces opinions contre ceux qui trouvent trop d'embarras dans le développement, qu'ils considerent avec moi ce qui se passe dans la nature, & ils verront combien en effet le systême du développement est chargé ; mais en même tems ils seront forcés de convenir que quelque surchargé qu'il paroisse, il n'en est pas moins vrai. Voyons ce que dit M. Dodart sur la fécondité des plantes, démontrée particulièrement dans l'orme, & dont le Mémoire est inseré dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de l'année 1700. En voici l'extrait. Une merveille

assez exposée aux yeux de tout le monde & peu observée, c'est la fécondité des plantes ; non pas seulément la fécondité naturelle des plantes abandonnées à elles-mêmes, mais encore plus leur fécondité artificielle procurée par la taille & par le retranchement de quelques-unes de leurs parties. Cette fécondité artificielle n'est autre que la naturelle ; car enfin l'art du Jardinier ne donne pas aux plantes ce qu'elles n'avoient point, il ne fait que leur aider à développer & à mettre au jour ce qu'elles avoient. Voici un exemple de la fécondité que peut avoir un arbre, en fait des graines seulement, qui sont comme l'on sçait, le dernier terme & l'objet de toutes les productions de l'arbre.

On sçait que les ramaux de l'Orme ne sont que des glanes de bouquets de graines extrêmement pressées l'une contre l'autre. M. Dodart ayant pris au hazard un Orme de six pouces de diamêtre, de vingt pieds de haut, jusqu'à la naissance des branches, & qui pouvoit avoir douze ans, en fit abattre, avec un croissant, une branche de huit pieds de long, & négligeant les graines qui avoient été abbatuës par les coups redoublés du croissant, & par la chûte de la branche, il fit compter ce qui en restoit. On trouva sur cette branche 16450. graines.

Il y a sur un Orme de six pouces de diametre, plus de dix branches de huit pieds, mais supposé qu'il n'y en ait que dix, ce sont pour chacune de ces dix branches 164500. graines : Toutes les branches qui n'ont pas huit pieds, prises ensemble, font une surface qui est beaucoup plus que double de la surface des dix branches de huit pieds. Mais en ne la posant que double, parce que peut-être ces branches moindres sont moins fecondes, ce sont pour toutes les branches prises ensemble 329000 graines.

Un Orme peut aisément vivre cent ans, & l'âge où il a sa fécondité moyenne n'est assurément pas celui de douze ans. On peut donc compter pour une année de fécondité moyenne, plus de 329000. & n'en mettre au lieu de ce nombre que 330000. c'est bien peu. Mais il faut encore multiplier ces 330000. par les cent années de la vie de l'Orme. Ce sont donc 33000000. de graines qu'un Orme produit en toute la vie, en mettant tout au plus bas pied. Et ces trente-trois millions sont venus d'une seule graine.

Ce n'est là que la fécondité naturelle de l'arbre, qui n'a pas fait paroître tout ce qu'il renfermoit.

Si on l'avoit étêté, il aurait repoussé de son tronc autant de branches qu'il en avoit auparavant dans son état naturel ; & ces nouveaux jets seroient sortis dans l'espace de six lignes de hauteur, ou environ, à l'extrémité du tronc étêté.

A quelque endroit & à quelque hauteur qu'on l'eût étêté, il auroit toujours repoussé également ; ce qui paroît constant par l'exemple des arbres nains, qui sont coupés presque rés pieds rés terre.

Tout le tronc depuis la terre jusqu'à la naissance des branches, est donc plein de principes ou de petits embrions de branches, qui à la vérité ne peuvent jamais paroître tous à la fois ; mais qui étant conçus comme partagés par petits anneaux circulaires de six lignes de hauteur, composent autant d'anneaux, dont chacun en particulier est prêt à paroître, & paroîtra toûjours dès que le retranchement se fera précisément au-dessus de lui.

Toutes ces branches invisibles cachées, n'existent pas moins que celles qui se manifestent ; & si elles se manifestoient, elles auroient un nombre égal de graines, qu'il faut par conséquent qu'elles contiennent déjà en petit.

Donc en suivant l'exemple proposé, il y a en cet Orme autant de fois trente-trois millions de graines que six lignes sont contenues dans la hauteur de vingt pieds ; c'est-à-dire, qu'il y a 15 milliars 840. millions de graines, & que cet arbre contient actuellement en lui-même de quoi se multiplier & se reproduire un nombre de fois si prodigieux. L'imagination est épouvantée de se voir conduire jusques-là par l'expérience & par la raison.

Que diront à ces Observations ceux qui craignent de trop charger le systême du dévelopement ? Ne seront-ils pas forcés d'avouer qu'ils ont eu une idée trop bornée de la prévoyance infinie du Créateur pour la propagation des Etres vivans ? Mais qu'ils permettent à présent à notre raison de pénétrer au-delà de ces bornes, où les sens nous ont conduits, & où ils commencent à nous abandonner. Ils reconnoîtront que tout ce que les sens viennent de leur montrer, n'est encore rien en comparaison de ce qu'elle leur va découvrir. Car si l'on vient à penser que chaque graine d'un arbre contient en elle-même un second arbre, qui contient le même nombre de graines ; que l'on ne peut jamais arriver ni à une graine qui ne contienne plus d'arbres, ni à un arbre qui ne contienne plus de graines, ou qui en contienne moins que le précèdent, & que par conséquent voilà une

progression géométrique croissante, dont le premier terme est 1. le second 15840000000. le troisiéme le quarré de 15840000000. le quatriéme son cube, & ainsi de suite, à l'infini ; la raison & l'imagination seront en quelque sorte perdues & abîmées dans ce calcul immense.

Cette suite prodigieuse de nombre est capable d'effrayer des esprits qui ne sont pas accoûtumés à pousser bien loin leur méditation ; mais ceux qui ont coûtume de creuser soit en Physique, soit en Mathématique, sçavent qu'ils ne vont pas bien loin sans rencontrer bien-tôt quelque infini ; comme si l'Auteur de la Nature avoit pris soin de répandre par tout son principal caractere.

Si donc on demeure d'accord du systême du dévelopement dans les plantes, tout surchargé qu'il est, comme on n'en peut pas douter, on l'admettra très-aisément dans les animaux, où il paroît moins chargé & on l'admettra d'autant plus facilement, que ce systême est le plus simple de tous. Car supposant une fois tout créé en même temps, comme semble le marquer ce passage de l'Ecclésiastique [18. 1.]. *Deus creavit omnia simul*, il ne faut pas se donner la torture, pour trouver de quelle maniere se peuvent former les corps organisés, qui ne font plus que se développer les uns après les autres. Au lieu qu'il sera toujours aussi difficile d'expliquer leur formation fortuite, que de démontrer qu'en mettant dans un creuset de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'acier, & de l'émail, les parties de chaque matiere se rangeront de telle sorte, qu'elles formeront une montre.

5^{o}. On fait une cinquième objection ; sçavoir, que l'animal que l'on commence à découvrir dans l'œuf après la conception, ne paroît point un Ver.

Je répondrai à cela, que si l'on pouvoit ouvrir la cicatricule de l'œuf un instant après la conception, c'est-à-dire, immédiatement après l'entrée du Ver, on y découvriroit encore le petit animal sous la forme de Ver. Mais comme il commence à grossir presque aussi-tôt qu'il commence à prendre une nouvelle nourriture dans l'œuf, & comme de nouvelles parties commencent en même temps à se développer en lui, il n'est pas étonnant qu'on ne le voye plus sous la forme de Ver, mais dans les différens états où il passe de cette forme à celle de l'animal, de l'espéce duquel il doit être.

On a observé des fœtus tout formés dans l'ovaire & dans les trompes de la matrice au bout d'un temps fort court après la conception ; mais cela ne détruit point mon hypotese ; & tout ce qu'on en peut conclure, c'est que les petits animaux qui sont les prémices de l'Homme quittent peu de temps après qu'ils sont arrivés dans l'œuf, la forme de Ver, pour commencer à prendre la forme humaine.

Entre les observations des fœtus insérées dans les Mémoires de l'Académie, la plus circonstanciée est celle qui est rapportée par Mr Dodart en l'année 1701. d'un embrion de vingt-un jours. Il n'avoit encore que sept lignes de long, mais à peine y pouvoit-on discerner les parties ; on n'y discernoit bien que la tête & le tronc : les cuisses & les bras n'étoient point encore développés, & sa tête avoit le tiers de toute sa longueur. Dira-t'on que cet Embrion fut un Homme formé ? Et n'avoit-il pas en cet état plus de rapport avec la forme de Ver qu'il avoit en premier lieu, qu'avec celle de l'Homme ? Supposant que la tête du petit Ver fût devenue la tête du fœtus, dont le reste du corps avoit été caché dans ce qui faisoit la queue de ce même Ver. Mais je dis plus, ce Ver n'est pas encore homme parfait, au bout de neuf mois qu'il vient au monde ; car on peut dire qu'il n'est dans cet état de perfection, que vers les vingt ans, qui est à peu près le terme où le corps de l'homme a acquis toutes ses proportions.

6^{o}. On attaque ensuite le systême des Plantes, & on objecte que la disposition de certains pistiles qui s'allongent beaucoup au-delà des sommets des étamines, ne permet pas l'entrée de la petite farine prolifique.

Je conviens que quelques pistiles surpassent de beaucoup les sommets ; mais cela n'arrive ordinairement que dans les fleurs panchées ou renversées, & pour lors cette situation de pistile favorise la fécondation ; car dans ces fleurs la poussière ne peut tomber des capsules des étamines, sans qu'il s'en attache une grande quantité aux pistiles. Quelques-uns même de ces pistiles prolongés sont garnis de petits poils dans leur longueur ou à leur extrémité, pour mieux retenir ces petits grains, & presque tous sont enduits d'une légère glu, ou thérébentine, à quoi les petits grains s'attachent aisément. Dans la Tulipe & dans quelques autres fleurs, le pistile ne commence à s'élever au dessus des sommets des étamines, qu'après que les étamines étant mures, ont déjà versé leurs poussières. Ainsi dans ces fleurs l'allongement du pistile ne nuit plus à la fécondation qui l'a précédé.

Je conviens que ce n'est pas assez d'avoir prouvé que la poussiere prolifique des étamines peut s'attacher aux pistiles des fleurs : qu'il reste encore à la conduire jusques dans les cellules des graines, & j'avoue qu'il est très-difficile de comprendre comment ces petits grains y parviennent. Mais de ce que l'on a peine à découvrir comment une chose se fait, doit-on la conclure impossible, sur-tout lorsqu'on découvre autant d'appareil pour la faire réussir, que nous en voyons dans les plantes pour préparer cette poussiere prolifique dans les étamines, pour la répandre dans un certain temps, pour la recevoir dans ce même temps sur les pistiles, & pour l'y retenir ? Ne voyons-nous pas dans les animaux quelque chose d'aussi difficile à concevoir, lorsque nous trouvons dans les Oiseaux l'entrée de l'infundibulum, ou entonnoir de leur matrice fort éloigné de l'ovaire. On a peine à s'imaginer comment les œufs se détachant de l'ovaire, viennent chercher l'ouverture de cet entonnoir, quoiqu'on ne puisse pas douter que cela ne se fasse. Tout l'appareil des fleurs doit nous persuader de la nécessité des poussieres prolifiques pour la fécondation des graines ; & les autres preuves que j'ai déja rapportées ci-devant, achevent de nous en convaincre. Quelques observations lèveront avec le temps les doutes qui peuvent rester encore sur cette matiere.

7°. On dit avoir observé que des fleurs d'abricotier, dont les sommets des étamines avoient été rongés par des Mouches, ne laisserent pas de porter du fruit ; mais étoit-on bien assuré que tous les sommets avoient été entièrement mangés, & qu'ils l'avoient été avant qu'il se fût épanché aucun grain de poussière des capsules de ces sommets ? Et supposé que cela fût, on ne peut rien conclure contre ce systême, de ce que des fruits ont succédé à ces fleurs ; car souvent des pieds d'arbres femelles portent des fruits sans le secours des étamines ; mais ces fruits avortant ordinairement, ou s'ils viennent à une espéce de maturité, ils sont âpres & de mauvais goût, comme je l'ai déjà fait observer dans les Palmiers, ils sont stériles, comme je l'ai observé moi-même dans plusieurs poires, pommes, & autres fruits, dont les pepins étoient flétris, desséchés & sans germe. On peut ajouter à cela que les œufs de Poule qui ne sont pas fécondés du Coq, ne different pas extérieurement des autres, & sont pourtant stériles.

8°. On ne peut s'imaginer que l'air puisse être l'entremetteur de cette fécondation.

Mais y a-t'il plus d'inconvénient à rendre l'air l'entremetteur de la fécondation de quelques plantes, qu'à rendre l'élement de l'eau entremetteur de celle des Poissons, & particulierement des Huitres & des autres animaux qui restent immobiles attachés au fond de la mer ? D'ailleurs si quelques plantes, faute de vent, demeurent stériles, est-ce à l'observateur de la Nature, qu'il s'en faut prendre, & le malheur est-il si grand ?

9°. On ajoute enfin, que si ces petits grains de poussiere étoient autant de plantes, ils devroient, en tombant à terre, y produire autant de petites plantes ; mais pourquoi n'avoir pas fait la même difficulté touchant la liqueur dessinée à la propagation des animaux ? Car enfin si le petit animal ne rencontre pas dans la terre, ou dans l'eau, une nourriture convenable pour le faire croître, & s'il ne la trouve que dans l'œuf de la femelle, le petit germe de la plante ne rencontre pas non plus dans la terre, une nourriture propre pour son dévelopement, il ne la trouve que dans l'embrion de la graine.

Si l'on veut comparer présentement, sans préjugé, les diverses opinions sur la Génération des Plantes & des Animaux ; si l'on pese bien les preuves des unes & des autres, & les difficultés qui se rencontrent dans toutes ces hypotheses, je ne doute pas qu'on ne convienne aisément que la nôtre est plus simple, plus générale, & admet moins de suppositions. Je ne suis point entêté de mon opinion ; & comme je n'ai pris ce parti qu'en attendant mieux, si l'on a quelque chose de meilleur à me proposer, je le suivrai avec plaisir ; la vérité étant l'unique but que je me propose. Je suis, &c.

J’ai dit dans le Chapitre huitiéme, qu’encore que le tabac pût être bon contre les Vers, en en prenant souvent, il falloit néanmoins user modérément de ce remede ; parce que le fréquent usage en étoit dangereux à la santé.

Comme les raisons que j’ai apportées pour faire voir ce danger sont tirées de la sçavante These latine que Mr Fagon premier Médecin de Louis XIV, a fait soûtenir sur le Tabac, j’ai cru que j’obligerois les Lecteurs, si je mettois ici cette These que j’ai traduite en François pour l’utilité de ceux qui n’entendent pas le latin.

QUESTION AGITÉE

le 26. de Mars de l’année 1699. aux Ecoles de Médecine de Paris, sous la Présidence de Monsieur Fagon, Conseiller du Roi en tous ses Conseils d’Estat, Premier Médecin de Sa Majesté.

Sçavoir si le fréquent usage du Tabac abrege la vie.

TRADUCTION DU LATIN.

I.

Pour porter un jugement juste des effets que peut produire le Tabac, il faut avoir une connoissance parfaite de l’Anatomie. Cette connoissance est même si nécessaire dans toute la Médecine, que si l’on n’en fait pas le premier fondement de cet Art, c’est en vain qu’on

travaille à la conservation du corps humain. Mais il ne faut pas confondre la véritable Anatomie avec les légers commencemens où étoit cette Sçience du temps de Galien, ni par conséquent s'applaudir de ce que l'on connoîtra la figure, la couleur, la situation des principaux viscéres, les tendons, & la masse charnue des muscles.

Ce seroit n'en sçavoir guères plus que ceux que leur Profession servile oblige à démêler en général, les parties des animaux, pour distinguer celles qui se peuvent vendre plus cher, ou qui sont les plus propres à la délicatesse des mets.

Le Médecin doit développer dans le corps ce qu'il y a de plus caché ; il faut qu'il cherche les premiers principes qui composent les viscéres ; qu'avec le stilet & les instrumens les plus fins, il dilate les plus petits vaisseaux ; que dans un nombre presque infini de glandes, à peine visibles, il débrouille les différens cribles, par lesquels elles filtrent les sucs qu'elles reçoivent. Il faut qu'il suive les plus petits filets des nerfs, que la distribution qui s'en fait aux diverses régions du corps, lui apprenne la correspondance des organes les uns avec les autres ; qu'avec toute l'attention des yeux, il remarque jusqu'à la derniere tissure des muscles ; qu'aidé du microscope, il observe les vis, les voutes, les spirales, les cellules que forment les fibres les plus déliées, & que par la fragilité & la finesse de toutes ces parties, il sçache juger de ce qui est capable de les rompre, ou de les conserver ; & par conséquent d'affoiblir, ou de fortifier la santé ; d'abreger, ou de prolonger la vie.

Avec ces lumieres, on découvre facilement les effets que peuvent produire dans le corps les choses qui y entrent ; on voit l'ordre ou le dérangement que peuvent y apporter le vin, l'eau-de-vie, l'opium, le tabac ; mais on en juge bien plus à fond, lorsque sans s'être arrêté à la dissection des corps privés de vie, on a passé à celle des animaux vivans ; car autrement, on ne peut guères avoir appris que la structure & la situation des parties solides, & cela ne suffit pas pour donner une connoissance entiere de tout ce qui se passe dans le corps humain. Il faut donc pour bien juger de tout ce qui peut, ou ruiner, ou entretenir la vie, avoir creusé jusques dans les entrailles des animaux vivans, y avoir vu comme le corps est entretenu dans ses fonctions par l'accord, & en même temps par le combat des parties fluides & des parties solides, dont la machine vivante est composée : il faut

y avoir observé comme les fluides font un effort continuel contre les parties solides qui les renferment, comme les solides résistent sans cesse à la violence des fluides qui les heurtent ; & comme rien par conséquent ne sçauroit être plus contraire à la santé & à la longue vie, que ce qui est capable de ralentir trop le mouvement des fluides, ou de l'augmenter outre mesure ; d'où l'on peut voir ce qu'il y a à craindre, ou à espérer de l'usage fréquent du Tabac.

Mais pour tirer de l'Anatomie tout le secours nécessaire, non-seulement en ce qui regarde cette question, mais encore en ce qui concerne toutes les autres de la Médecine ; il faut considerer sans prévention ce qui se passe dans les corps animés, n'écouter d'autre interprete de la Nature, que la Nature même, & ne point préférer l'autorité des Anciens aux témoignages de ses yeux ; encore moins négliger l'étude de la vérité, pour se laisser aller aux vains discours de certaines gens, qui tenant de la grossiereté de l'air où ils sont nés, s'imaginent qu'il est de leur honneur de conserver dans leur vieillesse, les erreurs de leurs premières années, & qui pour donner quelque crédit à leurs fausses opinions, ne cessent de publier que c'est un crime de s'écarter le moins du monde de la Doctrine des Anciens. Qui ne voit qu'un respect si aveugle pour l'Antiquité, n'est qu'un masque, dont se couvre leur paresse & leur ignorance ? Ils font profession de suivre les Anciens, mais suivent-ils les maximes de probité que leur ont laissé ces premiers Maîtres ? Se reglent-ils sur les mœurs de ces grands hommes ? Dira-t'on, par exemple, que l'esprit noble d'Hippocrate, que ce désinteressement, dont il fait l'éloge, soit en estime parmi ceux qu'une lâche & sordide avidité rend insensibles à l'honneur, jusqu'à leur faire employer la fraude, pour supplanter ceux dont le mérite leur fait ombre, & courir ensuite sur leurs dépouilles ? Si zelés en apparence pour les Dogmes des Anciens, en sont-ils plus dociles aux maximes de bienséance, que les Anciens observoient si religieusement ? Gardent-ils ces dehors graves & modestes recommandés par Hippocrate ? Ne donnent-ils pas les premiers dans les excès du Tabac ; ne diroit-on pas même qu'ils cherchent à autoriser cet abus par leur exemple ? Eux, qui par un regard serain, par un air doux & tranquille, devroient animer la confiance de ceux qui les consultent ; ils n'ont pas honte de se présenter avec un visage tout couvert de Tabac, & où l'on ne discerne quelquefois que les traits difformes que cette poudre y a tracés. Ils

sont auprès d'un Malade plus occupés de leur tabatiere, que de l'examen de ces signes redoutables, qui ne vont pas moins qu'à décider de la vie, ou de la mort, & ils ne s'embarrassent nullement qu'on les voye ainsi tout enyvrés d'une Vapeur, qu'ils respirent sans cesse, exercer comme par maniere d'acquit un ministere, où toute l'application de l'esprit humain seroit à peine suffisante.

II.

S'il ne faut pas s'entêter des Anciens, il ne faut pas aussi leur refuser notre estime. Il est vrai qu'ils ont ignoré plusieurs choses que notre siecle plus heureux a découvertes ; mais en récompense, nous leur en devons plusieurs autres, qu'ils ont trouvées les premiers. D'ailleurs ils ont cherché la vérité par eux-mêmes, & ils l'ont fait avec tant de bonne foy, que cela seul devroit suffire, pour nous les rendre recommandables. À quel degré de perfection pensons-nous que ces grands hommes ne porteroient point leurs premieres découvertes, s'ils renaissoient aujourd'hui au milieu de tant de secours qui leur ont manqué ? Que de corrections ne feroient-ils point dans leurs Écrits, s'ils les éclaircissoient par des Commentaires ? Que d'erreurs, que d'obscurités, ne banniroient-ils point, pour faire place à la vérité, à l'évidence ? Ils chasseroient, sans doute, du Temple d'Esculape, ces vaines Idoles de qualités & de facultés, si souvent & si vainement invoquées contre l'ignorance ; ils ne perdroient plus le temps à examiner, comme la balance à la main, les divers mélanges des élemens ; ils ne reconnoîtroient d'autres causes de la vie & des fonctions de l'animal, que celles qui se tirent de la structure merveilleuse des nerfs, de la circulation du sang, & des rencontres mutuelles de ces corps qu'Hippocrate a reconnus, l'amer, l'acide, le doux, & le salé.

Voilà le parti qu'auroient pris les Anciens, s'ils avoient eu les mêmes secours que nous ; c'est celui par conséquent que doivent embrasser leurs partisans. Ces zélés Sectateurs respectent, disent-ils, l'antiquité ; qu'ils respectent donc la vérité, qui est si ancienne ; qu'ils en inspirent l'amour aux jeunes gens, en ne leur enseignant rien que de vrai ; qu'ils ne

s’imaginent pas qu’il soit permis de s’abandonner au caprice dans le choix des opinions, d’attaquer en pleine Chaire des Maximes universellement reçues, d’en substituer de fausses, & de remettre sur la scene, à la honte d’un Art tout divin, des erreurs ridicules, que le temps a ensevelies. Un Médecin judicieux méprise tout ce qui ne sert point à l’intelligence des Loix de la Méchanique ; de ces Loix, dis-je, qui font tout l’ordre, & sur lesquelles est appuyée toute l’œconomie du corps animé. Uniquement attaché à l’expérience de ses sens, il mene partout ces fidéles témoins ; il examine avec eux ce qu’une ferme, ou une lâche tissure de parties, ce qu’un mouvement uniforme, ou tumultueux de liqueurs, peuvent contribuer de leur part, pour prolonger ou pour abréger la vie.

Dans la jeunesse, la structure ferme, & la trame solide des parties avec la couleur vive de la peau, sont des signes visibles d’une santé parfaite, & d’un tempérament fort & vigoureux. Dans la vieillesse au contraire, les infirmités, dont on est alors accablé, nous apprennent les désordres qu’entraîne après soi le relâchement des parties nerveuses, & nous font voir que la circulation naturelle du sang une fois affoiblie, est la cause la plus prochaine de la mort.

En effet, dans cet âge, non-seulement les mammelons de la peau se flétrissent, & les rides font des sillons sur le corps, non-seulement les voûtes des nerfs s’affaissent, & une chair molle & pendante défigure des membres déjà dénués de force ; mais encore les ligamens se relâchent, & une humeur lente, qui tombe sur les articles des pieds ou des mains, y forme la goutte ; les fibres rompues, ou affoiblies, ne conservent plus aux viscéres leur premiere solidité ; le ressort du cœur se ralentit, le corps perd son action, tout tombe en ruine, les routes du sang se bouchent de telle maniere, que la circulation diminue tous les jours, & se termine enfin avec la chaleur & la vie.

Quand ces accidens viennent de la Loi inévitable de la Nature, ils n’approchent que pas à pas, & après une longue suite d’années ; mais ils fondent tout à coup dès la jeunesse même, & malgré la bonne compléxion, lorsqu’on les appelle par les voluptés, je veux dire, lorsque par l’abus des plaisirs, on débilite les parties nerveuses, qu’on en dérange la structure par le choc fréquent de ces liqueurs volatiles, qui à force d’irriter les fibres des membranes, de les piquer, de les déchirer, ou à force de les engourdir, les

desséchent à la fin, & les privent du suc nourricier qui les doit pénétrer comme une rosée. Or, la cause la plus propre à produire tous ces pernicieux effets, c'est l'usage immodéré du vin, c'est celui de l'eau-de-vie, de l'opium ; c'est sur-tout, comme nous le verrons, celui du Tabac.

III.

L'Amérique, vaincue par les Espagnols, triompha de la fierté de ses Conquérans, & leur inspira ses propres mœurs ; elle hâta le trépas de ces nouveaux Maîtres, par le don qu'elle leur fit de la maladie vénérienne, & d'une pernicieuse plante, qui la vangerent bientôt de la servitude & de la mort de ses habitans. Cette plante, qu'il seroit à souhaiter qui fût toûjours demeurée inconnue, est appellée dans le pays *Picielt* & *Petun*, & en Espagne, *Tabac*. Elle fut apportée par une flote Espagnole, qui amena en même temps une troupe de gens attaqués d'une maladie honteuse. Cette flote répandit donc malheureusement deux sortes de maux sur nos Terres, & l'Europe vit aussi-tôt fondre sur elle une foule de maladies, qu'elle n'avoit point encore connues. Le Tabac, dont la graine fut envoyée de Portugal par les soins de Nicot, Ambassadeur de François II. & depuis semée sous le nom de Nicotiane, crut aussi facilement dans notre climat, que la jeunesse Françoise, si docile au mal, fut prompte à en abuser. Cette herbe, si l'on en examine la feuille & la racine, ressemble assez bien à la petite jusquiame ; mais si l'on en considere les effets, on la doit mettre au rang des pavots & des morelles ; elle surpasse même par son souphre, & par l'huile dangereuse qu'on en distille, la mandragore, le solanum que nous appellons furieux, le stramonium : cependant lorsqu'on en sçait user avec prudence, elle est à estimer, pour les grands avantages qu'on en retire, & doit tenir rang parmi les meilleurs remedes de la Médecine. Introduite à propos dans les narines, soit entiere ou pulvérisée, elle picote doucement la membrane, dont les enfoncemens du nez, & les petits os qui le composent, sont revêtus ; cette membrane se resserre alors, & par l'effet de plusieurs secousses successives, comprime les mammelons & les glandes, dont elle est parsemée, en exprime, comme d'autant d'éponges, la mucosité superflue qui s'y est amassée.

Cet excrément étant chassé, les sérosités ne trouvent plus d'obstacle à leur sortie, elles suivent le mouvement qui vient d'être imprimé ; & comme une eau qui coule par des siphons, elles sortent avec abondance des vaisseaux & des glandes d'alentour. Il arrive par le même picotement, qu'en mâchant le Tabac, ou en le fumant, les glandes des mâchoires, & les vaisseaux salivaires, sans cesse ébranlés, laissent échapper une grande quantité de salive, qui emporte avec soi la matiere des fluxions. Il se communique en même temps aux membranes des poumons une certaine impulsion, qui les débarrasse d'une pituite visqueuse, dont sa sortie fait souvent la guérison de l'asthme, & de plusieurs autres accidens.

Le Tabac contient un souphre narcotique, par lequel il appaise la douleur des dents ; il produit outre cela, par le moyen de ce souphre, une telle tranquillité dans le corps & dans l'esprit, qu'on peut regarder cette plante comme l'herbe fameuse, dont parle Homere, laquelle avoit la vertu de changer la tristesse en joye ; car le Tabac, par la force de ce souphre, dissipe les ennuis, fait trouver un bonheur sensible au milieu de la pauvreté ; il se glisse agréablement dans les veines, fait concevoir de douces espérances, console l'esprit, &c. Ceux même qui manquent du nécessaire, trouvent dans le Tabac de quoi oublier leur nécessité. Une pituite, qui leur tombe sans cesse dans l'estomac, leur rend l'abstinence supportable, soit que cette pituite y tienne lieu d'alimens, soit qu'elle engourdisse les nerfs du ventricule, & les rende insensibles à la faim.

Le Tabac n'est pas seulement propre à plusieurs incommodités du dedans, il guérit encore les ulcéres du dehors ; il mange les mauvaises chairs, conduit le mal à une heureuse cicatrice, & fait ce que très-souvent les autres remedes n'ont pu faire. Mais les mêmes causes qui le rendent capable de tant de bons effets, quand on le sçait employer à propos, ne servent qu'à le rendre d'autant plus dangereux quand on en abuse ; car puisqu'il renferme un sel caustique, par lequel il purifie les ulcéres, mange les carnosités les plus dures, & découvre jusqu'à la chair vive ; quel désordre ne causera-t'il pas, si à force d'en user, il vient à mordre par son sel âcre, sur des membranes tendres & délicates ? Il ne pourra manquer alors d'exciter des convulsions dans les nerfs de la gorge & du ventricule, & d'ébranler tout le genre nerveux. Quel tort ne fera point la salive, qui coulera dans l'estomac, si une fois chargée de ce sel, elle en répand par-tout

l'âcreté, en se mêlant avec les alimens, qui doivent être convertis en chyle, & portés ensuite avec le sang, à toutes les parties du corps ?

Le souphre narcotique du Tabac n'est pas moins à craindre que son sel ; il est vrai que ce souphre, par, l'engourdissement qu'il cause aux parties, arrête, comme nous l'avons remarqué, les plus violens maux de dents, émousse la pointe de la faim, assoupit de telle maniere les sens & tout le cerveau, que quand on en est une fois enyvré à force de fumer, on oublie ses chagrins, on se croit heureux, & les miseres de la vie ne touchent non plus, que si l'on avoit bu de l'eau de ce fleuve qui faisoit perdre tout souvenir. Mais si l'on examine bien tous ces avantages, on verra qu'il ne faut pas beaucoup s'y fier, & qu'il faut appréhender ici les Grecs & leurs présens.

IV.

Il falloit que celui-là eût une santé bien à l'épreuve, qui, après avoir essuyé les horribles symptômes que cause d'abord le Tabac, osa le premier continuer l'usage d'une plante si dangereuse. Il voulut sans doute braver la mort, lorsque sans craindre la pernicieuse fumée de la pipe, il eut le courage de tirer à pleine haleine, un poison plus dangereux que celui de la ciguë. Disons plutôt qu'il faut avoir un corps autrement fait que celui des autres hommes, pour se croire au-dessus des maux qui sortent de cette boëte de Pandore, par l'émission d'une simple poussiere, ou qui avec la fumée d'une pipe, vont porter leur mortelle impression jusqu'aux endroits du corps les plus reculés. Quels assauts ne souffrent point ceux qui commencent à fumer ? Je ne sçai quel venin secret se fait aussitôt sentir au-dedans : l'estomac est ébranlé par des nausées, renversé par des vomissemens ; le cerveau est attaqué de vertiges, la tête devient chancelante, les yeux obscurcis ne peignent plus d'autre image que celle de la mort, le corps gémit sous divers accès de chaud & de froid ; le cœur presque sans action, refuse aux parties le sang & les esprits, dont elles ont besoin ; & ce qu'il y a de plus déplorable, la mémoire, ce précieux trésor, est le premier bien que la fumée du Tabac enleve à l'homme ; de sorte que, pour être initié à ces noirs

mysteres, il faut commencer d'abord par sacrifier l'usage de ses sens & de sa raison.

Si après s'être réveillé d'un tel assoupissement, on considéroit combien tous ces ravages sont capables d'altérer les principes de la vie, il n'est personne sans doute, en qui le désir de vivre ne l'emportât sur la passion qu'il auroit pour le Tabac. Le plaisir qu'on y trouve, est un enchantement qu'il faut laisser à ceux à qui la vie est onéreuse, & qui n'ont pas de quoi fournir à ses besoins. C'est aux Matelots, c'est aux Soldats, à chercher dans la fumée du Tabac de quoi se dissimuler les ennuis de la vie ; cette oisive occupation convient encore à un certain vulgaire inutile, qui semble n'être au monde, que pour consumer ce que la terre produit de plus mauvais. Mais un homme d'esprit, qui a de l'éducation, de la politesse, & de la santé ; qui a reçu de Dieu, du bien & de la sagesse pour en user, doit éviter avec soin cet appas trompeur, & ne jamais infecter sa bouche de la puanteur d'une pipe. Que s'il n'est pas capable de se conduire ainsi par lui-même, il faut qu'il permette à ses amis de le reprendre librement ; il faut que leurs reproches lui fassent confusion, & le tirent comme par force, de cet enchantement, quand même par ses plaintes, il diroit qu'ils le tuent, en voulant ainsi l'arracher à une habitude si douce.

Que si leur trop de complaisance le laisse à la merci du Tabac, non-seulement sa raison toute spirituelle, toute divine qu'elle est, deviendra grossiere ; non-seulement le corps accablé, accablera l'esprit, mais ce corps déja ruiné dès la fleur de l'âge, & vieux avant le temps, deviendra dans peu la proye de la mort. Ces avertissemens ne font nulle impression sur ceux que le Tabac a une fois séduits ; & s'il s'en trouve quelques-uns qui approuvent ouvertement les conseils qu'on leur donne là-dessus, & qui résolus de rompre une habitude si dangereuse, jettent au vent cette poudre qu'on leur a décriée tant de fois comme un poison ; ils ne sont pas plûtôt seuls, qu'ils retournent à la tabatiere & à la pipe. Ils reprennent ces instrumens funestes, avec lesquels ils se sont déja débilité le cerveau & les nerfs ; & comme si en trompant leurs amis, ils parvenoient à se tromper eux-mêmes, ils reviennent à leur première coûtume dès qu'ils ne sont plus sous les yeux de ceux qui les ont repris. D'où peut venir la cause d'une conduite si peu sage, sinon de ce que la volupté ennemie de la raison, empêche toûjours que la prudence n'agisse ; elle éblouit les yeux de l'esprit,

& dérobe à la vue les regles qu'on doit suivre. Le sort de ceux qui sont ainsi aveuglés, va jusqu'à leur faire aimer leur propre mal, ce qui est le dernier de tous les maux. Les autres plaisirs ne nous séduisent pas long-temps ; le chagrin les suit de près, & le moment vient qu'au lieu de les rechercher, on se repent de les avoir goûtés ; il n'en va pas ainsi du plaisir que l'on trouve dans l'usage du Tabac ; c'est un charme qui devient tous les jours plus puissant, une habitude qui se change en nécessité, un amusement les premiers jours, & ensuite une occupation sérieuse, dont on ne peut plus se passer. On se représente alors le Tabac, comme un des plus surs moyens de prolonger la vie. On s'imagine de multiplier par-là le nombre de ses années, de vivre autant que Nestor, & de couler des jours exempts d'infirmités ; on se fait accroire qu'en détournant ainsi par la bouche & par le nez, toutes les sérosités superflues qui ont coûtume de se décharger par la transpiration insensible, & par les autres voyes générales, on consulte plus sa santé que son plaisir ; mais on ne prend pas garde que cette distillation continuelle d'eaux qui passent par les narines, détruit à la fin l'organe de l'odorat.

Le nez est fait pour recevoir les odeurs, comme sa figure le marque, & non pour servir d'émonctoire aux sérosités, ainsi que d'autres parties, qui destinées à cet usage, sont faites en forme d'entonnoirs. C'est aux enfans & aux vieillards à être attaqués de ces distillations, l'humidité de ces premiers est si abondante, qu'il faut qu'elle coule par la première issue. Dans les seconds, les parties relâchées sont comme des cribles ouverts, qui ne pouvant rien retenir, laissent couler sur les narines & sur les autres organes, l'humeur pituiteuse qu'elles reçoivent.

Mais pour les jeunes gens, à moins qu'ils ne soient malades de catharres, jamais ils ne doivent avoir le nez sujet à ces écoulemens, & cette partie ne se décharge en eux que de ce qui pourroit ralentir l'action de l'odorat ; c'est donc bien s'opposer au dessein de la Nature, que d'émousser par le souphre narcotique du Tabac, & par cette eau que l'on attire sur le nez, le sentiment vif & délicat d'une membrane destinée au discernement des odeurs, & d'embarrasser par une sérosité continuelle les cellules de cet organe travaillées avec tant d'artifice pour retenir les particules qui exhalent des corps odoriférans. Ajoutons à cela que par le poids des humeurs, que l'on détermine à prendre ce chemin, on appésantit la tête, ce lieu destiné aux fonctions de l'esprit ; & que plaçant ainsi un égoût à la partie du corps la

plus sublime, on fait un cloaque, du siége même de l'ame. J'avoue qu'il est à propos quelquefois de provoquer à son lever, par un peu de Tabac, la sortie des mucosités qui se sont amassées dans le nez pendant la nuit, & de chasser par des éternuemens la lymphe trop abondante, dont regorgent les glandes voisines. Mais quand sous ce prétexte, on fait de ce remède une coutume, on ne dégage plus la tête, on l'accable ; sous l'espérance d'arrivée à une meilleure santé, on se rend tous les jours plus infirme, & la lymphe sans cesse provoquée à sortir, se sépare tellement de la masse du sang, que les fibres de ce sang destituées de l'humeur qui leur servoit de véhicule, s'embarrassent ensemble, perdent presque tout mouvement, & causent par ce repos funeste, des morts subites. Voilà les suites ordinaires des évacuations qu'on se procure par le Tabac.

V.

Les meilleures choses deviennent mauvaises par l'abus que l'on en fait, celles qui nous servent de nourriture ordinaire, & qui par la conformité de leur substance avec la nôtre, par le mélange proportionné de leurs principes, nous conviennent le plus, sont pour nous autant de sources de maux, lorsque nous en abusons. Elles se changent alors en un poison mortel, qui renverse quelquefois tout à coup les principes de la vie, & nous livre à une prompte mort. La chaleur naturelle n'est-elle pas souvent opprimée par les excès du vin, & par ceux que l'on fait des meilleures viandes ? Il en est ainsi des odeurs ; étant bien ménagées, elles flattent l'odorat, fortifient le cœur ; mais si-tôt qu'on en abuse, elles allument le sang, troublent le cerveau, font tomber en pamoison, & causent quelquefois des épilepsies. De quelle fureur ne faut-il donc pas être transporté, pour abuser de telle sorte du Tabac, qu'on n'en prenne pas seulement plus de fois & en plus grande quantité, qu'on ne prend les alimens les plus nécessaires, mais qu'on en tire la poudre par le nez presque à chaque fois que l'on respire. Il arrive de-là que les narines sont toujours pleines de Tabac, & par conséquent que tout l'air qui entre par le nez dans les poumons, n'y entre que mêlé du souphre narcotique, & du sel âcre de ce Tabac. L'air ainsi infecté, infecte la masse du sang, avec laquelle il se mêle ; le sang agité par les esprits fougueux que

l'air y a portés, fait effort pour les éloigner, & se trouve la victime de mille mouvemens séditieux, dont il n'est point la cause. Le chatouillement qu'excite dans le nez cette herbe funeste, qui a tellement triomphé de la liberté des hommes, qu'ils ne sont plus maîtres de s'en passer, peut être appellée avec raison, une seconde Venus. Mais comme la volupté que fait goûter la premiere, est appellée par les Anciens, une courte épilepsie, on peut dire que celle qui se trouve dans l'usage du Tabac, est une longue & presque continuelle épilepsie. Car la membrane délicate des narines, sans cesse picotée par les sels âcres de cette poudre, transmet son mouvement jusqu'aux membranes du cerveau, & par une dépendance nécessaire, secoue toutes les parties nerveuses du corps & des viscéres ; ce qui arrive si souvent, que dans la suite la moindre occasion suffit pour réveiller dans ces parties le mouvement auquel elles sont accoûtumées. Que la communication des membranes du nez, avec les nerfs des viscéres, puisse être cause de tant de désordres, c'est un fait dont on ne peut douter après ce qu'on voit arriver tous les jours dans les prompts symptômes de la passion hystérique, & dans ceux de la mélancolie ; puisqu'il ne faut que l'impression légére d'une odeur agréable, pour les faire venir sur le champ comme un coup de foudre, & qu'une odeur désagréable pour les dissiper ensuite avec la même promptitude qu'ils sont venus. C'est à cette cause, qu'il faut rapporter l'indisposition si connue aujourd'hui sous le nom de *Vapeur ;* & que le Vulgaire, peu soigneux d'examiner ce qu'il pense, attribue mal à propos à des fumées, qui s'élevent soudainement du bas-ventre au cerveau ; car il n'y a aucun chemin par où ces prétendues vapeurs puissent monter du bas-ventre à la tête, pour produire ces tempêtes subites, qui ébranlent tous les nerfs du corps. Ce n'est donc pas à des fumées, c'est à des mouvemens convulsifs qu'il faut attribuer ce tumulte des viscéres ; c'est-à-dire, que les fibres & les membranes, dont les viscéres sont composés & soûtenus, venant à être resserrées par quelque acide, ou à se froncer par l'âpreté de quelque suc austere, ou à s'agiter par le choc violent de quelques esprits corrompus qui les heurtent, se racourcissent, & par un ébranlement successif, communiquent leur mouvement de convulsion, non-seulement à toutes les membranes des autres viscéres, lesquelles ont commerce ensemble par la liaison des nerfs, mais encore aux meninges, qu'elles secouent avec violence & par conséquent au cerveau qu'elles compriment par la contraction qui s'y fait des tégumens qui le couvrent. Or,

comme ces symptômes s'excitent bien plus aisément dans des parties que plusieurs irritations précédentes ont déja disposées à la convulsion ; il est facile de comprendre que la continuelle émotion, où le fréquente usage du Tabac entretient les parties, peut tellement disposer les nerfs aux mouvemens convulsifs, que la moindre occasion ou d'une humeur picotante, ou d'une odeur subtile, sera capable de produire ces mouvemens de convulsion que l'on appelle vapeurs. Les parties ainsi agitées par tant de secousses réitérées, se lâchent à la fin, perdent leur ressort, & les fibres qui les composent, souffrent tant de mouvemens contraires, se racourcissent & s'étendent si souvent avec effort, qu'elles ne tardent pas à se rompre. Elles tombent les unes sur les autres ; les petites cavités des tuyaux ne se soûtiennent plus, les voûtes s'assaissent, les pores se bouchent, les voyes ouvertes auparavant commencent à se fermer, & ne permettent presque plus au sang ni aux esprits de circuler : ce désordre met les parties hors d'état de réparer par une nouvelle substance celle qu'elles perdent tous les jours ; le sang qui sort des artères rentre moins librement dans les veines ; alors les membres privés de nourriture plient sous un poids qu'ils ne peuvent plus porter ; & le corps abbatu tombe dans une langueur universelle. Ajoûtons à cela que la plûpart des fibres des nerfs engourdies par la vapeur narcotique du Tabac, dont elles sont remplies, perdent presque tout sentiment, & ne laissent plus de passage libre aux esprits animaux ; car comme le souphre de l'opium se dissout également dans l'huile, dans les liqueurs spiritueuses, dans les salées, & dans l'eau, ce qui le rend différent des autres souphres ; de même le souphre de la nicotiane, d'une nature semblable à celui-ci, entrant dans les petits conduits des fibres nerveuses par le moyen des sels qui le lient, s'y dissout par la lymphe ou par l'esprit qu'il y rencontre. D'où il est aisé de comprendre que les parties branchues du souphre, se dégageant des liens du sel, s'embarrassent par conséquent les unes dans les autres, & bouchent les conduits où elles se trouvent. Il arrive de-là que les esprits animaux ne peuvent plus se faire jour à travers ces souphres, à moins qu'il ne vienne une assez grande quantité d'esprits, pour forcer les obstacles. Mais si les vapeurs narcotiques du Tabac surviennent sans cesse, si elles se succédent toûjours les unes aux autres, il est certain qu'elles boucheront les conduits des fibres à un tel point, que les esprits animaux, quelque abondans qu'ils soient, n'y trouveront plus d'entrée, & que les nerfs engourdis ne pourront plus être réveillés. Aussi la plûpart des jeunes gens,

qui prennent trop de Tabac, sont attaqués de tremblemens dès leur jeunesse même, Leurs mains mal assurées, n'agissent plus avec la même vigueur ; leurs pieds chancelans semblent se refuser au fardeau du corps ; les parties nobles se flétrissent, les fibres spirales du cœur n'ont presque plus de jeu, ou ne jouent que par saillies ; la tissure & la trame des parties se déchire, ou se relâche ; la machine vivante se détruit ainsi peu à peu ; son mouvement, sans lequel elle ne peut subsister, s'affoiblit de plus en plus, en sorte que la mort, qui sans l'usage fréquent du Tabac, auroit été moins prompte, vient d'un pas précipité, terminer une vie qui ne fait que de commencer. *Donc le fréquent usage du Tabac abrége la vie.*

N I C O L A O A N D R Y,
Consiliario & Lectori Regio, Doctori Medico Parisiensi.
S. F. P. M.

G E O R G I U S B A G L I V U S
S. P.

Litteris tuis humanissime atque elegantissime scriptis nihil his diebus accepi jucundius. *Antonium Albertum* virum doctissimum, quem ob incredibilem morum suavitatem, & summam erga me fidem ac benevolentiam amavi semper & colui, nunc observo magis, & in oculis, licet à me longe remotum, perpetuo fero. Nam præter innumera quæ ipsi debeo beneficia, nova quotidie, quæ sua est humanitas, mihi conferre non definit. Nuper enim occasionem mihi dedisse eruditissimum *Nicolaum Andry*, Galliorum Æsculapium, per Litteras cognoscendi, beneficium ejus puto inter maxima profecto collocandum.

Ad te igitur ut proxime accedam, *Doctissime Andry*, gratæ certè mihi Litteræ tuæ sunt, sed gratissimus qui te ad scribendum animus impulit. A liberali enim & prolixâ erga me voluntate tuâ profectum esse crediderim studiosum te esse opusculorum meorum, & mihi aliquid atque adeo tantum tribuere in praxi medicâ quantum optavi equidem semper, sed assecutum me id esse nunquam putavi. Nunc si tu vir auctoritate & doctrina apud Galliarum medicos celeberrimus ita de me sentis, in dubium pene revoco judicium meum, nec me prorsus audeo contemnere, ne à te dissentiam, & enitar multo etiam quàm antea diligentius ut accedam proxime, si ullâ ratione potero, quò tu me pervenisse jam existimas, ut aliquando veritati jure des, quod fortasse nunc humanitati magna ex parte largiris.

Valde gaudeo tractationem de Lumbricis per observationes & experimenta a te susceptam, quàm primum elegantissimis Parisiensibus typis edendam esse ; quod quidem argumentationis genus cum omnino novum sit & à paucis tali methodo exornatum, magnam ex eo te laudem &

existimationem à cunctis reportaturum esse confido. Age igitur, opusque utilitati publicæ summopere necessarium quam citissime poteris expedias.

Cum Epistolâ accepi quoque schema Lumbrici lati, plurium ulnarum longitudine, à triginta circiter annorum viro, pleuritide ac delirio laborante, excreti. Latus itaque Lumbricus cum non occurrat frequenter in praxi, quatuor funt quæ de illo à me petis. 1. Quidem, an ab ovo ducat originem ? 2. Deinde undenam tanta ipsi longitudo ? 3. An ab utero matris, ut Medicinæ parens observavit, ferant ipsum ægroti. Denique, frequensne sit in urbe Româ, ut in Hollandia esse solet ? An vero rarus ut in Galliis ? Quæris iterum utrum experimenta à me relata circa Lumbricos, lib. 1. Praxeos, fuerint circa Lumbricos terrestres, an circa Lumbricos humanos ? De singulis breviter, pro ingenii tenuitate, nonnulla dicamus.

Omnium animalium ac vegetabilium principium & origo ab ovo est ; quid enim aliud plantarum semina quam ovum, in quo veluti in compendio quodam universa futuræ plantæ rudimenta contrahuntur, eaque, accidente nutritii succi fermentatione, aeris elatere, duplicique calore, altero quidem solis, altero verò telluris magnæ centrali, sensim veluti soluta compedibus excitantur, crescunt, & ad tantam, debito tempore, perveniunt magnitudinem, quanta unicuique plantarum generi ex congenitis naturæ legibus debetur.

Si talia Philosophi ac Medici ad unum omnes de vegetabilibus opinantur, quantò magis sentiendum id erit de viventibus non solum perfectis, verum etiam de imperfectis quæ vulgo vecant insecta. Nam præterquam quod idem rebus in omnibus ac æqualibus ordo sit, & ab uno oriantur omnia principio, & omnia in unum, post generalem quemdam desinant circuitum : Insecta admirabili partium nexu, & constructione, iisdem nobiliori vitalium operationum exercitatione, non solum plantis minime cedunt, sed ea in re illis longe antecellunt.

Quamobrem cum nemo plantas à putredine oriri statuerit, ne quidem insecta aliaque vilia animalcula ab eadem origine deducere debere suam, cum ratione æstimantur. Pudet enim Philosophum ac Medicum felicissimo scientiarum hoc sæculo, in que per experimenta, solidaque Mathematices præcepta, rerum cause illustrantur, fortuito putredinis casui tribuere, quæ constans & perpetua seminibus inhærens naturæ lex moderatur & dirigit.

Non enim putredo est quæ viventia producit imperfecta ; sed putrescentium rerum calor & fermentatio, rerum semina undequàque vagantia per orbem, fœcundat, ut ita dicam, sive potius futuri animalculi primordia fœcundato in ovulo torpida & inertia excitat, fermentat, ac veluti primam vitæ auram eisdem inspirat, idemque cum illis agit quod calor solis, aut gallinæ incubatio gallinaceis cum ovis & in Bombicum ovulis.

Quæ superius de Insectis universe diximus, ad Lumbricos quoque in homine nascentes jure quodam possunt accommodari, ut pote qui non à putrescente generantur, κακοχύλω sicuti vulgo putant Pseudogalenici, sed ab eodem Lumbricorum ovula in intestinis latentia excitantur, & ad vitæ actus reducuntur.

Latus itaque Lumbricus ab ovo sui generis originem ducit suam, & sicuti singularum rerum singulæ sunt proprietates, à quibus ne minimum quidem deflectere queunt ob inviolabiles naturæ leges iisdem impositas ; ita & lumbrici lati, naturâ suâ, progigni solent in fœtu hærente adhuc in utero matris ; paulatim crescunt in orbiculos, donec fasciarum, more universam intestinorum molem adæquent. Non nisi post plurium annorum cursus ad debitam perveniunt longitudinem, crescentibus enim sensim hujus insecti particulis, sensim quæ jam creverunt manifestantur.

Nec mirum tam longo tempore propriam acquirere magnitudinem, familiare namque est naturæ, prout in ovorum cicatricibus, plantarum seminibus, & in ipsà vegetatione observamus, partium lineamenta primò describere, sacculos nempe membranaceos quos deinde, humore replendo, stato tempore manifestat ; reddito enim crassiore, contento in sacculis sive utriculis icore, ab ambiente membranâ figuram & tutamen obtinet, atque ita pro naturæ ordine, viscera & partes omnes, suo quæque tempore, breviori aut longiori, pro animalium ac vegetabilium varietate exolescunt.

Opinionem hanc confirmant admirabiles Bombycum, formicarum, aliorumque insectorum Metamorphoses, ipsorum enim alæ, spicula, variæque corporis partes licet antea extiterint, non nisi paulatim, & statuto quæque tempore, se nobis produnt.

Dentium semina in alveolis, plures per annos, sicuti & pilorum glomeramina in bulbo sive radice suâ, in subcutaneâ pinguedine implantata reconduntur, donec tandem accedente necessariâ maturitate, veluti

vegetando foris erumpant. Ita & lumbrici lati longitudo ingens, quamvis in ovulo tota, veluti in compendio quodam, contracta sit, non apparet tamen antequàm debitam maturitatis suæ metam acquisiverit.

Unde non ab uberiori quo vescuntur alimento, incredibilis eorum longitudo deducenda, prout nonnulli falso opinantur, sed à congenitis proprietatibus huic lumbricorum generi præ aliis familiaribus ; vescantur enim & saginentur cibis quantùm velint Pigmæi, Pigmæi tamen semper erunt.

Sed hîc ulteriùs quæris an ab utero matris eum adferant infantes, an vero postea in illis generetur. Summus Medicinæ parens lib. 4. de Morb. primam, ut observas, tenet opinionem, & cum ipsius præcepta naturæ oraculo confirmata sunt, haud facile ab ejus sententiâ recedo ; & si recedam non me profecto rationes, aut vana hypotheseon (quas flocci pendo) figmenta, ad recedendum moverent. Sed propria experientia, per multiplicem observationum seriem constans reddita & infallibilis. Quare sicuti plures dantur Hereditarii morbi, qui ex utero sua ducunt principia, quid ni etiam de latis lumbricis hoc idem sentiendum, multo magis cum divinum senem hujus rei habeamus autorem ?

Ait hic, loco jam laudato, ex lacte & sanguine redundante & corrumpente se, hos vermes in fœtu, uteri claustris concluso, produci ; idque non sine ratione opinatus esse videtur : fugit enim puer in utero lacteam lympham, ut certis recentiorum observationibus, probatum est ; à cujus putrescente fermentatione excitantur latentia horum lumbricorum ovula, & ad vitam disponuntur, quod quidem aliarum rerum putrescens fermentatio præstare forsan non potest.

Eademque de causa factum esse puto ut hic vermis epidemice grassetur in Hollandia præ aliis regionibus, nimium abundante lacticiniis ; cujusque incolæ lacte & caseo fere perpetuò saginantur. Cognovi Romæ anno 1696. juvenem viginti annorum, pallidum, macie affectum, sputatorem, & in omni lacticiniorum usu intemperantem ; hic cum mane cœpam cultro resecaret, ejus odore ita vehementer commotus est, & adeo ingenti suffocatione correptus, ut brevi se moriturum putaret, nisi superveniente vomitu, ejecisset lumbricum teretem, tres pedes longum, & rotundam in pilam conglobatum, quo excluso statim convaluit.

An præterea generari quoque possint lati lumbrici in adulti-, nihil audeo dicere, cum nihil hac de re, mihi adhuc constet experientiâ. Puto tamen impossibile non esse, licet Hippocrates suo tempore non observaverit, & ut in re difficili clare & distincte procedamus, observandum est an æger signa det lati lumbrici ab ineunte ætate, an vero postea & annis jam gravis. Si primum sit, ab utero esse credas ; si alterum non nisi eodem adulto genitum esse existimandum. Difficile enim adducor ut credam puerum ab infantia in intestinis lumbricum gerere, nec affici symptomatis quæ cum hoc vermium genere conjunguntur.

Sunt autem dolor circa jecoris regionem jejuno tempore, ingens sputatio ; & si dolor nimis excruciet, aphonia supervenit. Tormina circa ventriculum ferociunt : pallidi sunt & imbecilles, ad labores pigri, quandoque fastidiunt cibos, quandoque appetunt inordinatè, vermiculos figurâ cucurbitinâ excernunt, qui cum sint rescissæ partes lati lumbrici, illos dum apparent pro signo horum pathonomonico habet Doctissimus Dodonæus cum Medicinæ parente, loco citato.

In Urbe Româ, & in reliquâ penè Italiâ, non ita frequens est latus lumbricus ut in Hollandiâ, quia Itali humidam, paludosam, frigidamque non incolunt regionem, nec forsan sunt nimium intemperantes sicuti Hollandi, præstantius enim pharmacum contra lumbricos sobrietate non datur.

Quatuor ab hinc annis observavi Romæ puerum duorum annorum, excrevisse per alvum, vermem vivum duos pedes longum, quem, nisi fuisset à matre rescissus, multo longiorem vidissemus.

Puer erat pallidus & multum imbecillis. Eodem tempore mulier corripitur febre cum ingenti dolore, tumoreque in hepatis regione, vena brachii tunditur, sed frustrà : dolentem locum ungi jussimus oleo absynthii per coctionem facto ; paulo post vomitus & diarrhæa superveniunt, & centum vermes ex ascaridum genere ejecit, & sanitatem recuperavit. Quindecim post dies recrudescunt omnia ut suprà ; de vermibus denuò suspicamur, contusis tribus manipulis absynthii romani, & affectæ parti appositis quindecim vermes emisit, statimque convaluit, hunc vero dolorem circa regionem Hepatis, non ipsius Hepatis, sed intestini colon è regione hujusce visceris, fuisse arbitramur. Multa de lato lumbrico videntur apud Spigelium, & Sennertum, multa apud hunc de verme umbilicali, de crinonibus sub cute. Apud Panarolum de vermibus cucurbitinis, rostratis ac pilosis ad mille per

alvum vivis excretis, sæviente malignâ febre, epidemieâ, ab uno solùm ægrotante.

Experimenta quæ circa lumbricos feci & in praxeos nostræ lib. I. descripsi. Non fuere circa lumbricos terrestres, sed humanos. Muliercula enim quinquaginta ann. nata febre & dyssentaria correpta, ter centum circiter vermes vivos ejecit Romæ anno 1694. Erant longitudine Faseoli, figurâ fere cucurbitini. Injecti in spiritum vini & in infusionem seminum santonici post quinque horas periere. Post novem, in vino, dissolutione aloës, extracti Camædrios, & extracti Tabaci. Die Jovis, horâ decima quinta, positi fuere in oleo amygdalarum dulcium, in succo Limonum, in aqua tetucciana (mineralis est, & salinis principiis abundat) & in vase, mercurio vivo semipleno. Sequenti die Veneris horâ matutinâ in oleo amygdalarum dulcium inveni vivos, sed valde torpidos & imbecilles : vivos verò, vegetos & valde mobiles in aquâ tetuccianâ, in succo limonum, & in vase mercurii. In hoc tamen, mercurii contactum fugiebant, & ad summitatem vasis progrediebantur. Immersi in aquam florum aurantiorum & rosarum, post octo horas convulsionibus correpti, obiere. Atque hæc de lumbricis.

Mirifice delectatus sum non defuisse in Galliis, (sed quando illustris & inclita Galliorum Regio claris viris ferax non fuit ?) acres ingenio viros qui mecum sentiant difficillimis hisce praxeos medicæ temporibus, in quibus omnia speculationum & hypotheseon fluctibus agitata turbataque videmus, non ante cessaturam tempestatem, quàm Medici spretâ opinionum arrogantiâ & fastu, ad Hippocratem clavum tenentem & moderantem confugiant, & ab eodem naturæ voce loquente discant, quâ viâ progrediendum sit ut ad veritatis metam in Medicina, tandem perveniamus.

Elapso anno in Regiam Societatem Anglicanam adscriptus fui, ut vides ; nunc in Academiam Germanorum, quod ad te scribo propterea quod gratum id tibi fore consido. Hoc eodem tempore scripsi Epistolam ad amicissimum Antonium Albertum, de quâ illum moneas rogo. Vale Galliarum Ocelle, & Reipublicæ bono, saluti tuæ consulere non desinas.

Romæ. Pridie Idus Julias, 1699.

TABLE
DES MATIERES,
Contenues dans ces deux Volumes.

A.

Aigres. Si les aigres engendrent des Vers.
Ail. Si l'ail est contraire aux Vers.
Alimens qu'il faut éviter pour se garantir des Vers.
Amers. Pourquoi la plupart des amers tuent ou chassent les Vers.
Andry (Nicolas) Anagramme de son nom.
Animal. Si le grand nombre de parties qui composent un animal, est toûjours ce qui en fait la perfection.
Animaux. Des différentes espéces de Vers qui s'engendrent dans les animaux.
Que tous les animaux ont d'autres animaux qui les dévorent.
Génération des animaux par les Vers Spermatiques.
Aphorismes sur les Vers du corps de l'homme.
Apophyse vermiforme, pourquoi ainsi appellée.
Apostume. Ver velu sorti d'une apostume venue à la cuisse d'un jeune homme.
Appétit. Ce que c'est qu'un appétit sain.
Aquila alba. Ce que c'est.
Ascarides. Remedes contre les Vers appellés Ascarides.
Auriculaires. Remedes contre les Vers appellés Auriculaires.

B.

Baglivi. Ses Expériences sur les Vers pour prouver l'inutilité ou le peu de force de certains remedes.

Ses Observations importantes sur l'effet du vin contre les Vers.

Ses Lettres écrites à l'Auteur sur le sujet des Vers.

Sa Lettre Latine.

Barres, Medecin de Montpellier, ses Observations pueriles sur un nombre de petits Vers plats.

Bourdelot. Sa These *An peracutis ut plurimum purgatio per superiora ?*

Bouillie. Ses bonnes & mauvaises qualités.

Bouviers. Remedes contre les Vers appellés Bouviers.

C.

Cardiaires. Remèdes contre les Vers appellés Cardiaires.

Catalepsie. Si cette maladie vient quelquefois de Vers.

Champignons. Leur mauvaise qualité.

Chanvre. Sa graine bonne contre les Vers.

Charollois. Lettres de ce Médecin au sujet d'un Ver sanguin.

Ciron. Définition de cet Insecte ; pourquoi appellé en latin *Acarus*.

Cœur. Pensée où étoient les Anciens qu'il n'y avoit point de cœur en plusieurs Insectes.

Insecte dans lequel il se trouve un si grand nombre de cœur, que ce n'est presque qu'une chaîne de cœurs depuis la tête jusqu'à l'extrémité du corps.

Colasson. Lettre de Monsieur Colasson Chirurgien à Vatan, sur un Ver sanguin.

Coralline. Sa propriété contre les Vers.

Cutanès. remèdes contre les Vers appelles Cutanès.

D

Daval Docteur en Médecine de la Faculté de Paris ; ses Observations sur les Vers.

Dentaires. Remedes contre les Vers appellés Dentaires.

Dents. Vers qui se trouvent d'ordinaire sous la carie des dents.

Default Médecin de Bourdeaux ; sa Dissertation sur la rage.

Destandau premier Médecin de la Reine premiere Douairiere d'Espagne ; sa Lettre écrite de Bayonne au sujet du Tænia.

Digestion. Qu'elle ne se fait pas toute dans l'estomac.

Digestion. En quel tems nâquit le systême de la digestion par le broyement.

Doronic. Observations curieuses faites à Plombieres sur le doronic à feuilles de plantain.

Dragoneau. Définition de cet Insecte selon Ambroise Paré.

E.

Eau de Fougere. Que la préparation de cette eau n'est pas divulguée.

Que Mr Dionis Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, est seul qui en ait la recette de Mr Andry.

Remarque sur la racine de fougere.

Ver canin rendu par l'eau de fougere ; Lettre à ce sujet.

Eau de Mercure, autrement dite de vif-argent. Si elle est bonne contre les Vers.

Eau-de-vie. Si elle est bonne contre les Vers.

Eau. D'où vient l'aversion que les enragés ont pour l'eau.

Elcophages. Remedes contre les Vers appellés Elcophages.

Encéphales. Ce que c'est que les Vers appellés Encéphales.

Remedes contre les Vers appellés Encéphales.

Enragés. D'où vient l'aversion que les enragés ont pour l'eau.

Estomac. S'il s'engendre des Vers dans l'estomac.

Exentéraux. Remedes contre les Vers nommés Exentéraux.

Expériences de Mr Baglivi & Redy, pour prouver que la plupart des remedes qu'on employe contre les Vers, doivent être évités ou comme dangereux, ou comme inutiles.

F.

Fabricius (Guillaume.). Ses Remarques au sujet du Ver plat.

Fagon premier Médecin de Louis XIV. Qu'on lui doit la connoissance de l'orig. du Kermés par la piquure d'un Ver.

Sa These sur le Tabac.

Faim que causent les Vers.

Femme. S'il est vrai que le corps de la femme soit un ouvrage imparfait.

Feux follets. Ce que c'est.

Fiévre. Julep qu'on peut donner à un enfant pour tuer les Vers quand il a de la fiévre.

Foie. Quelles sont les choses qui contribuent le plus à produire des obstructions dans le foie.

Vers trouvés dans le foie d'un enfant de deux ans ; Observation de *Gaspar Bauhin* à ce sujet.

Fougere. Que la préparation de l'eau de fougere n'est pas divulguée.

Que Mr Dionis Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, est seul qui en ait la recette de Mr Andry.

Remarque sur la racine de fougere.

Fourmis qui percent en une nuit des portes de cabinets & d'armoires, & qui rongent même le cuivre & l'argent.

Frayeurs. Si les Vers causent quelquefois des frayeurs, & si les frayeurs peuvent aussi quelquefois à leur tour donner lieu à la production des Vers.

Fromage. Moyen de préserver le fromage des Vers.

G.

Génération. Dissertation sur la Génération de l'Homme par les Vers Spermatiques.

Génération des animaux par les Vers.

Génération de l'Homme par les Vers Spermatiques. Objections contre ce systême.

Geoffroy. Sa Lettre à l'Auteur de ce Livre touchant la Dissertation sur le systême de la Génération de l'Homme par les Vers Spermatiques.

Glande pinéale. S'il se trouve des Vers jusques dans la glande pinéale.
Goiffon Médecin de Lyon ; son sentiment sur la cause de la peste.
Grenouilles. Si elles se produisent de la pluye.
Grossesse. Pourquoi les femmes se trompent si souvent lorsqu'elles veulent juger du tems de leur grossesse.

H.

Hartsoeker. Ses Lettres écrites à l'Auteur sur le sujet des Vers.
Hecquet. Son Livre intitulé : *Explication Physique & méchanique des effets de la saignée & de la boisson dans la cure des maladies.*
Hépatiques. Remedes contre les Vers appellés Hépatiques.
Hippocrate. Que ce Médecin a reconnu le premier que le Ver plat étoit seul de son espéce.
Huile. Excellent remede contre les Vers.
Propriété de l'huile sut les Vers ; Expérience curieuse à ce sujet.
Que les huiles sont un bon remede contre les Vers des Intestins.

I.

Jaunisse. Remede contre les Vers de la jaunisse.
Insecte. Ce que c'est.
Si les Insectes respirent.
Si les Insectes ont du sang.
Observations qui font voir que les Insectes ne sont pas des ébauches de la Nature.
Pensée où étoient les Anciens qu'il n'y avoit point de cœur en plusieurs Insectes.
Intestins. Des Vers du corps humain qui naissent hors des intestins.
Des signes des Vers qui sont ailleurs que dans les intestins.
Des signes des Vers qui sont dans les intestins.
Des remedes contre les Vers des intestins.
De certains remedes qu'on a coûtume d'employer contre les Vers des intestins, & qu'il faut éviter.

Joli de Fleury Procureur Général. Lettre qui lui a été écrite d'Alais par Mr de Rochebouet, au sujet d'un Ver.

Julep qu'on peut donner à un enfant pour tuer les Vers quand ils ont de la fiévre.

K.

Kermés. À qui est dûe la connoissance de l'origine du Kermès par la piquure d'un Ver.

L.

Lait Que le lait des nouvelles accouchées est un aliment médicamenteux proportionné à la foiblesse des enfans.

Lémeri Eclaircissement sur une Lettre de Mr Lémeri contre la première édition de ce Livre.

Lettre de Mr Geoffroy à l'Auteur de ce Livre touchant la Dissertation sur le systême de la Génération de l'homme par les Vers Spermatiques.

Lettre de Mr Lémeri contre la première Edition de ce Livre.

Lettres écrites à l'Auteur par Mrs Hartsoeker & Baglivi sur le sujet des Vers.

Littre (M.) Médecin de la Faculté de Paris ; ses curieuses Observations sur des Vers sortis du nez.

Longchamp Officier du Roi à Orbec. Sa Lettre sur de petits Vers plats qu'il a rendus.

M.

Macreuses. Si elles s'engendrent du bois pourris des vieux vaisseaux.

Malades. Que l'on n'examine pas assez s'il y a des Vers dans les Malades.

Maladies Vénériennes. Si elles ôtent la fécondité.

Maladies Vermineuses. Remarques générales sur leur traitement.

Maloet Médecin de la Faculté de Paris. Ses Observations sur un Ver trouvé dans les *Sinus frontaux*.

Malvoisie. Vin de Malvoisie bon contre les Vers.
Médecins. Ignorance de certains Médecins modernes, au sujet du Ver Solitaire.
Melon. Si ce fruit produit beaucoup de corruption.
Mercure. Si l'eau de mercure est bonne contre les Vers.
Moyen de tirer le mercure du pourpier.
Millepertuis. S'il est bon contre les Vers.
Minéraux. Des différentes espéces de Vers qui s'engendrent dans les minéraux.
Moëlle. En quel sens on peut dire que la moelle nourrit les os.
Montabourg Médecin de la Faculté de Paris ; sa Lettre écrite le 30. Mars 1735. au sujet de plusieurs lambeaux d'un Ver Solitaire, qui pouvoient se monter à la longueur de 40. aulnes.
Moutons. Sorte de Vers singuliers qui se trouvent dans le foie des moutons.
Muet. Que les Vers sont souvent une des causes qui peuvent rendre muet.

N.

Nez. Vers sortis du nez.
Noix. Si l'eau dans laquelle on a trempé des écorces de noix est bonne contre les Vers.

O.

Œuf. Comment le Ver Spermatique s'attache à l'œuf.
Opiate contre le Ver Solitaire.
Oreilles. Vers sortis de l'oreille.
Orgasme. En quel tems se présente l'heureux moment de l'orgasme.
Os. En quels cas on peut dire que la moelle nourrit les os.

P.

Perce-oreilles. Lettres sur des Perce-oreilles, par Mr le Curé de St Ouen.

Remarques à ce sujet.
Peste. Si la peste est causée par les Vers.
Pignons. S'ils sont propres à nourrir les Vers.
Pitois. Médecin de Beaune en Bourgogne. Sa Lettre sur le Ver Solitaire.
Pleurésie. Définition de cette maladie.
Pleurésie vermineuse.
Poumons. Vers trouvés dans les poumons.
Insectes qui ont plusieurs poumons.
Pourpier. Pourquoi il est bon contre les Vers.
Puce. Particularité concernant cet Insecte.
Pulmonaires. Remedes contre les Vers appellés Pulmonaires.

R.

Rage. Si la rage a pour cause les Vers.
Rédi. Curieuses Observations de ce Médecin touchant des Vers trouvés dans les intestins de différens animaux.
Remedes. Comment les remedes sans avoir une intelligence qui les conduise, vont porter leur effet à une partie plûtôt qu'à une autre ; Expérience à ce sujet.
Maniere dont agissent les remedes antivermineux.
Liste des remedes contre les Vers.
Réfléxions Pratiques sur la quantité extraordinaire des remedes contre les Vers.
Précautions à observer quand on fait des remedes contre les Vers.
De certains remedes qu'on a coûtume d'employer contre les Vers des intestins, & qu'il faut éviter.
Remedes extérieurs ou topiques contre les Vers.
Remedes internes bons contre les Vers.
Rinaires. Ce que c'est que les Vers Rinaires.
Rinaires. Remedes contre les Vers nommés Rinaires.
Rougeard Médecin de l'Aigle en Normandie. Ses Observations sur les Vers que l'on trouve dans les Tanches.

Rongerolle Chirurgien de Verneuil. Sa Lettre écrite à la Faculté de Médecine de Paris touchant un Ver d'une figure & longueur extraordinaire.

S.

Saignées. Vers sortis par les saignées.

Sang. méprise des Anciens qui ont écrit que la plûpart des Insectes n'avoient pas de sang.

Si l'humeur appellée sang, est telle par sa couleur ou par son usage.

Si tous les Vers qui s'engendrent dans le sang sont d'une même figure.

Sanguins. Remedes contre les Vers appellés Sanguins.

Sel. Si le sel est bon contre les Vers.

Semen-contra. S'il est contraire aux Vers.

Solitaire, ou Tænia. Ce qui peut donner lieu à la génération de ce Ver.

Si c'est un animal unique, ou une chaîne de Vers.

Lieu où se nourrit ce Ver.

Signes du Solitaire.

Qu'il produit dans les femmes des effets plus fâcheux que dans les hommes.

Ridicule raison, Pourquoi le Ver Solitaire est plat.

Sourd. Enfant de douze ans, qui tous les matins étoit sourd de l'oreille gauche, & cessoit de l'être après le dîner.

T.

Tabac. Si le tabac est bon contre les Vers.

Traduction de la These de Mr Fagon sur le tabac.

Tænia, ou Solitaire. Ce qui peut donner lieu à la génération de ce Ver.

Que c'est quelque chose de curieux que la structure intérieure du Tænia.

Que ce n’est point un fait rare ni extraordinaire de voir rendre des *Tænia* ou Vers Solitaire à des femmes en couche.

Signes du Tænia.

Sa répullulation.

Remedes contre le Tænia.

Tanaisie. Pourquoi appellée l’herbe aux Vers.

Que la poudre de tanaisie est bonne pour l’estomac.

Tanches. Fort sujettes aux Vers plats, & qui ressemblent au Tænia ou Solitaire pour la longueur.

Tartre émétique. Bon contre les Vers.

Taupe. S’il est vrai qu’elle soit sans yeux.

Tournefort. Sa These intitulée : *An morborum curatio ad leges Mechanicæ referenda*.

Tyson (Edouard.) Sa Dissertation Angloise sur le Ver plat.

V.

Végétaux. Des différentes espéces de Vers qui s’engendrent dans les végétaux.

Veine porte. Vers trouvés dans le tronc de la veine porte.

Ver. Ce que c’est.

Comment s’engendrent les Vers dans le corps de l’homme.

Si les Vers & plusieurs autres Insectes s’engendrent de la seule corruption.

Quelle est la matiere la plus propre à faire éclore les Vers dans le corps de l’homme, & à les y nourrir quand ils y sont une fois éclos.

Des différentes espéces de Vers qui s’engendrent dans le corps de l’homme.

Des Vers du corps humain qui naissent hors des intestins.

Des différentes formes que prennent les Vers.

Des effets des Vers dans le corps humain.

Des effets des Vers qui sont dans les intestins.

Des moyens de se garantir des Vers.

Quelles sont les choses qui nous rendent sujets aux Vers.

Alimens qu’il faut éviter pour se garantir des Vers.

Qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous garantir des vers.

De la sortie des Vers, & des prognostics qu'on en doit tirer.

Vers des intestins. Qu'il y en a de trois sortes.

Vers Strongles. Pourquoi ainsi appellés.

Ver Plat. A quoi il ressemble ; pourquoi appellé Tænia.

Combien il y en a d'espece.

Vers Plats, appellés Cucurbitaires, & pourquoi.

Ver Solitaire. Que le Ver Solitaire s'engendre dans l'enfant au ventre de la mere selon l'opinion d'Hippocrate.

Qu'il s'engendre dans l'homme à toute sorte d'âge selon Sennert.

Ce qui peut donner lieu à la génération de ce Ver.

Ver Solitaire. Ridicule raison, Pourquoi il est plat.

Espéce de Vers qui rongent le bois des vaisseaux.

Si la rage a pour cause les Vers.

Des signes des Vers.

Si l'homme tire son origine d'un Ver.

Aphorismes sur les Vers du corps de l'homme.

Ver Spermatique. Comment il s'attache à l'œuf.

Dissertation sur la génération de l'homme par les Vers Spermatiques.

Vers trouvés dans la vessie du fiel.

Ver d'une figure & longueur extraordinaire. Lettre à ce sujet de Mr de Rongerolle Chirurgien de Verneuil.

Vers trouvés dans les *sinus frontaux*.

Vers sortis du nez.

Ver velu sorti d'une apostume venue à la cuisse d'un jeune homme.

Vers Vénériens.

Si toutes les maladies Vénériennes viennent des Vers.

Vers Vésiculaires. Qu'il y en a de plusieurs figures différentes.

Vers sortis par les urines.

Vers Elcophages. Où ils naissent ? pourquoi ainsi appellés.

Vers appellés *Crinons*.

Vers appellés *Bouviers*.

Vers appellés *Soies*.

Vers appellés Talpiers.
Vers appellés *Toms*.
Vers appellés Umbilicaux.
Vers appellés *Œsophagiens*.
Vers Spermatiques. Leur figure.
Vers sortis par les saignées.
Vers Ophthalmiques. Pourquoi ainsi appellés.
Vers sortis de l'oreille.
Vers Dentaires. Pourquoi ainsi appellés.
Vers appellés *Dalberes*. Ce que c'est que ces Vers.
Vers Hépatiques. Pourquoi ainsi appellée.
Vers Spléniques. Pourquoi ainsi appellés.
Vers Cardiaires. Pourquoi ainsi nommés.
Vers Péricardiaires. Ce que c'est ; pourquoi ainsi appellés.
Vers Sanguins. Pourquoi ainsi appellés.
Lettres sur les Vers Sanguins.
Vers trouvés dans les poumons.
De certains remedes qu'on a coûtume d'employer contre les Vers des intestins, & qu'il faut éviter.
Des remedes propres contre toutes sortes de Vers du corps humain.
Des remedes contre les Vers des intestins.
Maniere dont agissent la plûpart des remedes que l'on donne contre les Vers.
Liste des remedes contre les Vers.
Réfléxions Pratiques sur la quantité extraordinaire des remedes contre les Vers.
Précautions à observer quand on fait des remedes contre les Vers.
Vers composés sur Mr Goiffon Médecin.
Petite Vérole. Que les grains de la petite vérole sont quelquefois remplis de Vers. Observations de Borelli à ce sujet.
Vésiculaires. Remedes contre les Vers appellés Vésiculaires.
Vieussens Médecin de Montpellier. Son explication de la structure du Ver Solitaire.

Vif-argent. Pourquoi le vif-argent tiré des plantes, & entre autres du pourpier, doit être plus dégagé d'impuretés que celui qui se tire des mines.

Vin. Observation importante sur l'effet du vin contre les Vers par Monsieur Baglivi.

Vin de Malvoisie bon contre les Vers.

Vinaigre. Ce qui s'observe dans le vinaigre par le moyen du microscope.

Si le vinaigre tue toutes sortes de Vers.

Vinaigre Comment il peut ronger la pierre.

Vipere. Pourquoi la poudre de Vipere se remplit de Vers quand elle a été gardée quelque tems.

Umbilicaux. Remedes contre les Vers appellés Umbilicaux.

Vrayet Médecin d'Abbeville. Ses Lettres au sujet des Vers Sanguins.

Urines. Vers sortis par les urines.

Winslow. Sa découverte anatomique au sujet du Ver Solitaire.

Lettre de ce Médecin à ce sujet.

Autre Lettre du même sur un Ver trouvé dans le tympan de l'oreille d'une fille de trois ans.

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA

Il est important de consulter cet Errata, & principalement les endroits qui y sont marqués d'une Etoile.

PRÉFACE.

Page xx. ligne 14. J'en examine les espéces dans le troisiéme Chapitre, *ajoutez*, où je traite au long des Vers spermatiques.

* Page xxj. ligne 16. On voit dans le onziéme, quelles précautions il faut apporter quand on fait des Remedes contre les Vers, *lisez*, le onziéme Chapitre est sur la manière dont agissent les Remedes antivermineux.

* Même page xxj. ligne 20. Je traite par occasion dans le douzième, de certains Vers nommés spermatiques, dont plusieurs Physiciens croyent que sont formés tous les Animaux, *lisez*, Je traite dans le douziéme, des précautions qu'il faut apporter quand on fait des Remedes contre les Vers.

Page xxiv. ligne 6. Je me contente de rapporter simplement sa Critique à la fin du Volume, *lisez*, je me contente de rapporter simplement sa Critique à la fin du Livre.

Page xxvij. ligne. 10. A la fin de ce Volume sont trois Lettres qui m'ont été écrites sur le sujet des Vers, *lisez*, j'ai renvoyé aux derniéres pages de ce Traité, trois Lettres qui m'ont été écrites sur le sujet des Vers.

Page xxix. ligne 14. J'ai mis à la fin du Volume une Liste exacte de ces réformes, *lisez*, je finis par une Liste exacte de ces réformes.

CORPS DU LIVRE.

Page 3. ligne 6. *inscisum*, lisez, *incisum*.
Page 25. l. 15. musilage, *lisez*, mucilage.
Page 32. ligne 16. Hippocrate niant, *lisez*, Hippocrate ajoûte.
Page 45. ligne premiére de la citation marginale, Asniensia, *lisez*, Hasniensia.
Même page 45. ligne derniére de la citation marginale, albas *lisez*, albos.
Page 54. ligne 7. ayant, *lisez*, ajoûte.
Page 64. lig. 18. Mathrole, *lisez*, Mathiole.
Page 65. lig. penult. *curiosæ*, lisez, *curiosa*.
Page 69. ligne 25. & au plûtard, *lisez*, ou au plûtard.
Page 72. ligne antepenult. Fernés, *lisez*, Fernel.
Page 95. ligne 14. Brassuvolus, *lisez* Brassavolus.
Page 149. ligne 17. il faut en cet endroit un *à lineâ*.
Page 152. lig. 13. vircelloni, *lis*. vercelloni.
Page 187. ligne antepenult. à la fin de ce Volume, *lisez,* à la fin de ce Traité.
Page 197. ligne 2. se laissent appercevoir, *lisez*, se laissent appercevoir sans peine.
Page 198. ligne 10. Il a de plus une épaisseur & une consistance que la plûpart des autres Tænia n'ont pas, *lisez*, il a, aussi-bien que celui de la Figure 2. une épaisseur & une consistance que la plûpart des autres Tænia n'ont pas.
Page 200. ligne 2. le côté plat y est marqué par la lettre A, & le côté bossu par la lettre B. *Lisez*, le côté bossu y est marqué par la lettre A. & le côté plat par la lettre B.
Page 201. ligne Il. la Planche suivante, *lisez*, la Planche que voilà.
Page 216. ligne 13. Mr de Fermethuy, *lisez*, Mr de Fermeluy.
Page 289. ligne 3. svammeidam, *lisez* svammerdam.
Page 318. Mr Centugi, *lisez*, Mr Contugi.
* Page 502. lignes 3. & 4. pour conclusion entiére du Chapitre, *lisez*, pour conclusion de cette matière.
* Page 554. lig. 8. dans la Section suivante, *lisez*, dans le Chapitre suivant.
* Même pag. 554. lig. 9. Section III. *lisez*, Chapitre X.
* Page 573. l. 14. Sect. IV. lisez, Chap. XI.

Page 611. colonne 2. ligne 13. lisez, *Rue*.

Page 624. ligne 6. Rhue, *lisez*, Rue.

Même page 624. ligne 13. Chapitre X. *lisez* Chapitre XII.

Même page 624. l. 19. les Remedes que nous avons marqués dans le Chapitre précédent, *lisez*, les Remedes convenables, *& effacez*, que nous avons marqués dans le Chapitre précédent.

Page 727. ligne 20. une lymphe qui tient de la nourriture du lait, *lisez*, une lymphe qui tient de la nature du lait.

Page 728. ligne 14. un Ver plat de trente pieds de longs, *lisez*, un Ver rond et long, ayant trois pieds de longueur.

FIN.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Kaviraf
- DoctorPatel
- Cantons-de-l'Est
- *j*jac
- Alexis Jazz
- Guillaumelandry
- M0tty
- Toto256
- Challwa
- Sixdegrés
- Acélan
- Hsarrazin

- ManuD
- Poslovitch

---

1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur